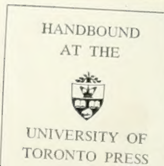

3 1761 08154287 0





BULLETIN

DE LA

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE

TOME TROISIÈME

Année 1884.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE.

STATUTS DE LA SOCIÉTÉ

Article Premier. — La Société de Géographie de Lille a pour but la vulgarisation et le développement des études géographiques.

Art. II. — Elle s'efforcera de servir les intérêts industriels, agricoles et commerciaux de la région.

Art. III. — Les Membres de la Société s'interdisent toute discussion étrangère au but de l'Institution.

Art. IV. — La Société entretient à Lille une bibliothèque géographique, organise des cours et des conférences, encourage l'emploi des meilleures méthodes d'enseignement, décerne des prix, organise des excursions et propage le goût des voyages.

Art. V. — Elle publie, tous les trois mois au moins, un bulletin où sont insérés les travaux utiles ou intéressants, approuvés par un comité de rédaction, composé de neuf membres.

Art. VI. — La Société organise à l'étranger un service de *correspondants* capables de lui fournir tous les renseignements dont elle peut avoir besoin sur le pays qu'ils habitent. Un règlement spécial fixe leur situation. (Voir ci-après).

Art. VII. — Pour être admis dans la Société, il faut : 1° être présenté par deux membres et agréé par le bureau ; 2° adhérer aux statuts ; 3° payer

une cotisation annuelle de 10 fr. , réduite à 5 fr. pour les membres de l'enseignement primaire.

Art. VIII. — La *bibliothèque* de la Société est ouverte tous les jours aux membres qui acquitteront un droit supplémentaire de 5 fr., réduit à 3 fr. pour les membres de l'enseignement primaire.

Art. IX. — La Société comprend des membres d'honneur, des membres fondateurs , des membres ordinaires et des membres correspondants.

1° La Société peut décerner le titre de *membre d'honneur* à toute personne qui, par ses services ou ses travaux géographiques, lui en paraît digne ;

2° Sont *fondateurs* les membres qui versent une somme de 200 fr. en une ou deux annuités. Ils sont dispensés de toute cotisation ultérieure

3° Le bureau peut admettre à titre gratuit comme membre correspondants les personnes , qui n'habitant pas la région du Nord , peuvent être utiles à la Société, par leurs renseignements, leurs communications ou leurs travaux.

Art X. — Les Dames sont admises à faire partie de la Société.

Art. XI. — Tous les membres de la Société ont droit au Bulletin à partir de leur entrée dans la Société. Ils sont invités à toutes les conférences et aux cours réguliers, organisés par la Société.

Art. XII. — Il est institué une caisse de réserve comprenant :

1° Les versements des membres fondateurs ;

2° Une somme de 5 %, prélevée sur les cotisations.

La réserve est limitée à la somme de 6000 fr.

Art. XIII.— L'Assemblée générale élit un comité d'études de 33 membres, nommés pour 3 ans, à la majorité absolue des suffrages exprimés , ou , après ballotage, la majorité relative. En cas de vacance, il est pourvu au remplacement à la première réunion générale.

Art. XIV. — Le comité d'études est renouvelable par tiers tous les ans. Pour les trois premières années les membres sortants sont désignés par le sort.

Art. XV. — Les membres sortants sont rééligibles.

Art. XVI. — Le Comité choisit chaque année dans son sein le bureau, dont les membres sont rééligibles.

Art. XVII. — Le bureau comprend :

Un Président ;
Quatre Vice-Présidents ;
Un Secrétaire général ;
Trois Secrétaires ;
Un Trésorier ;
Un Bibliothécaire ;
Un Archiviste.

Art. XVIII. — Le Comité se réunit au moins une fois par mois, sauf pendant les mois d'août et septembre. Le président peut en outre le convoquer extraordinairement.

Art. XIX. — La Société se réunit en Assemblée générale cinq fois par an : en janvier, avril, juillet, octobre et décembre. Le bureau peut toujours provoquer une réunion générale, lorsqu'il le juge utile.

Art. XX. — En janvier; il sera rendu compte en *séance solennelle*, de la gestion financière et des travaux de la Société. En décembre, il sera procédé au renouvellement partiel du bureau.

Art. XXI. — Tous les votes ont lieu au scrutin secret.

Art. XXII. — L'année sociale commence au 1er janvier. Les cotisations sont perçues dans le 1er trimestre.

Art. XXIII. — Les statuts ne peuvent être modifiés que par une Assemblée générale, convoquée à cet effet, sur la proposition du bureau ou sur la demande écrite du cinquième des sociétaires, et annoncée au moins dix jours à l'avance, les modifications devront être votées par les deux tiers au moins des membres présents.

Art. XXIV. — En cas de dissolution, les fonds et collections subsistant après paiement du passif, recevront une destination conforme au but de l'œuvre. Une Assemblée générale extraordinaire en règlera l'emploi.

Dispositions concernant les Membres correspondants.

Les Membres correspondants ne paient aucune cotisation, et jouissent de tous les privilèges que confère le titre de sociétaire :

Ils ont droit au Bulletin; ils peuvent y faire insérer leurs travaux, acceptés préalablement par le Comité de Rédaction.

Le Bureau leur fournit, autant que possible, les renseignements dont ils ont besoin sur la France et les pays où la Société possède des membres correspondants. Ils peuvent d'ailleurs se mettre en rapport avec les correspondants des autres pays, soit directement, soit par l'intermédiaire et sur la recommandation du Bureau.

S'ils viennent en France : ils peuvent user librement de la bibliothèque de la Société et assister aux séances, ils sont invités aux conférences et à toute cérémonie organisée par la Société de Géographie.

De leur côté, les membres correspondants doivent, autant que cela leur est possible, transmettre au Bureau, tous les renseignements qui leur sont demandés sur les pays qu'ils habitent; soit au point de vue du commerce et des productions de la contrée, soit au point de vue de la salubrité du climat, des mœurs et des besoins des habitants.

Ils doivent, dans la mesure du possible, assister le voyageur ou l'émigrant recommandé par le Bureau; c'est-à-dire, l'aider de leurs conseils, lui donner les avis dont il a besoin, le mettre en rapport avec les personnes qui peuvent lui être utiles; et lui faciliter soit son installation, soit l'accomplissement de sa tache ou de sa mission.

Les Membres correspondants qui voyagent à l'étranger doivent communiquer à la Société les observations curieuses et intéressantes qu'ils ont recueillies et, s'il y a lieu, une relation de leur voyage.

Le Bureau invite les Membres correspondants à faire des communications utiles à la Société.

L'adresse des Membres correspondants est inscrite au Bulletin de la Société.

BUREAU DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE LILLE.

MM.

Président d'honneur .. Le Général FAIDHERBE, sénateur du Nord, grand chancellier de la Légion-d'Honneur.

Président.......... .. CREPY (Paul), ✠ C., A., négociant, ancien juge au Tribunal de Commerce, administrateur de la Banque de France.

Vice-Président.........BOSSUT (Henri), négociant, président du Tribunal de Commerce de Roubaix.

BRUNEL, ✠, I., inspecteur d'académie, directeur de l'enseignement primaire.

DÉJARDIN, avocat, ancien administrateur des hospices.

VERLY, ✠, publiciste, membre de la Commission historique.

Secrétaire-Général..... RENOUARD (Alfred), ingénieur civil, manufacturier, vice-consul d'Italie.

Secrétaires .... BOUDRY, juge-de-paix.

DUFLOS, homme de lettres.

LACROIX, docteur en médecine.

Trésorier............. FROMONT, (Auguste), propriétaire, homme de lettres.

Bibliothécaire .... VAN HENDE, I., numismate, vice-président de la Commission historique du département.

Archiviste............ MAMET, professeur agrégé d'histoire, ancien élève de l'école d'Athènes.

Comité d'etudes ...... BERTOUX, négociant en grains.

BOUFFET, ✠ O., A., secrétaire-général de la Préfecture du Nord.

CANNISSIÉ, manufacturier, conseiller municipal.

Le Marquis D'AUDIFFRET, ✠, trésorier-payeur-général du Nord.

DAMIEN, A., maître de conférences à la Faculté des Scieuces

DEHAISNES (l'abbé), A., archiviste départemental honoraire.

DELAMARRE, ✠, chef de bataillon au 43e de ligne.

DELESSERT, propriétaire, homme de lettres, à Croix.

DESCAMPS (Ange), filateur de lin.

DUBURCQ (Victor), négociant à Roubaix.

EPINAY, A., professeur d'histoire au lycée.

FAIDHERBE (Aristide), conseiller d'arrondissement à Roubaix.

GOSSELET, ✠, professeur à la Faculté des Sciences.

HEDDE, vice-président du Tribunal civil.

JACQUIN, inspecteur de l'exploitation au Chemin de fer du Nord

LEBURQUE (Oscar), négociant, à Roubaix.

MASUREL (Albert), négociant, à Roubaix.

SCRIVE, ✠ C, (Jules), manufacturier, membre de la Chambre de Commerce.

TELLIEZ, ✠, juge au Tribnnal civil.

TILMAN, directeur de l'école supérieure de la rue du Lombard.

WARIN, propriétaire, administrateur des Hospices.

COMMISSIONS.

Le président de la Société et le secrétaire-général font de droit partie de toutes les commissions.

1° COMMISSION DU LOCAL

Chargée de l'installation des locaux destinés à la bibliothèque, aux conférences et aux cours de géographie.

MM. Déjardin, président.
Cannissié, rapporteur.
Jacquin.
Bertoux.
Warin.

MM. De Guerne, adjoint
Ybert-Descat, id.
Mullier, (Albert) id.
Trouhet, id.

2° COMMISSION DU BULLETIN ET NOUVELLES GÉOGRAPHIQUES.

Chargée de rassembler toutes les publications qui devront être insérées dans le bulletin, d'en approuver la disposition et de réunir les nouvelles géographiques pour les communiquer aux Assemblées générales.

MM. Verly, président.
Lacroix, rapporteur.
Boudry.
V. Duburcq.
Duflos.

MM. Ardouin du Mazet, adjoint.
De Guerne, id.
Les Conférenciers, id.
Les délégués aux Congrès, adj.

3° COMMISSION DES PRIX ET RÉCOMPENSES

Chargée de préparer les concours de géographie, de procéder à l'examen des candidats et de dresser la liste des prix et médailles à décerner.

MM. Brunel, président.
Delamarre, rapporteur.
Bossut.
Van Hende.
Épinay.

MM. Demeunynck, adjoint.
Massebieau, id.
Rosman, id.
Trouhet, id.

4° COMMISSION DES COURS ET CONFÉRENCES

Chargée de l'organisation des cours de géographie et des rapports avec les conférenciers.

MM. Jules Scrive, président.
Lacroix, rapporteur.
Hedde.
Jacquin.
Ernest Cannissié.

MM. Fernaux, adjoint.
Delahodde, id.
Helluy, id
Trouhet, id

5° COMMISSION DE L'EXAMEN DES OUVRAGES, CARTES ET APPAREILS

Chargée de donner son avis sur les ouvrages ou les appareils de toute nature soumis à son appréciation.

MM. DELAMARRE, président.
TILMAN, rapporteur.
GOSSELET.
EPINAY.
DEHAISNES (abbé).

MM. ECKMANN, adjoint.
TROUHET, id.
MASSEBIEAU, id.
Charles BARROIS, id.

6° COMMISSION DES FINANCES

Chargée de vérifier les comptes du trésorier, de dresser le budget annuel.

MM. Marquis D'AUDIFFRET, président.
Ange DESCAMPS, rapporteur.
BOSSUT.
DUFLOS,
BOUFFET.

MM. VERSPIEREN, adjoint.
CRÉPIN, id.
EECKMAN, id.
DEMEUNYNCK, id.

7° COMMISSION DES FÊTES ET DU CÉRÉMONIAL

Chargée de l'organisation des séances solennelles et de la réception des conférenciers.

MM. DUFLOS, président.
Ange DESCAMPS, rapporteur.
FROMONT.
J. SCRIVE.
WARIN.

MM. Alex. CANONNE, adjoint.
Pierre COLAS, id.
Jules LAROCHE id.
VILLERVAL, id.

8° COMMISSION DES EXCURSIONS ET VOYAGES

Chargée de préparer les itinéraires des excursions et d'organiser des voyages en dehors de la région.

MM. LACROIX, président.
DELAMARRE, rapporteur.
GOSSELET.
JACQUIN.
LEBURQUE-COMERRE.

MM. FERNAUX, adjoint.
VILLERVAL, id.
CRÉPIN, id
ROSMAN, id

9° COMMISSION SPÉCIALE POUR ROUBAIX-TOURCOING

Chargée de l'organisation des cours et conférences dans ces deux villes.

MM. Bossut, président.
Faidherbe, rapporteur.
V. Duburcq.
Masurel.
Leburque-Comerre.

MM. Verspieren, adjoint.
Junker, id.
Daudet, id.
Cyrille Ferlié, fils. id.

Délégué pour Armentières et environs : M. Victor Pouchain, à Armentières.
Delégué pour Tourcoing et environs : M. François Masurel, à Tourcoing.
Delégué pour Bailleul et environs : M. Ignace de Coussemacker, à Bailleul.

MEMBRES D'HONNEUR.

MM. Harmand (docteur), vice-président de la Société de Géographie commerciale de Paris, ancien consul de France à Bangkok.
Suérus, professeur d'histoire et de géographie au collège Rollin, ancien secrétaire-général de la Société de Géographie de Lille.
Foncin, inspecteur général de l'enseignement secondaire, ancien président de l'Union Géographique du Nord.
Brock (docteur), ancien ministre plénipotentiaire de Norwège.
Bayol (docteur), lieutenant gouverneur du Sénégal.
P. Savorgan de Brazza, chef de mission au Congo.
Wiener, ancien consul de France à Guyaquil.
Dupuis, explorateur du Tong-Kin.
E. Guillot, professeur d'histoire au lycée Charlemagne, ancien secrétaire-général de la Societé.

MEMBRES CORRESPONDANTS

MM. Meyer, consul de France à Tananarive.
Lepers (Auguste), à Panama.
Duloup (Georges) publiciste, attache à la mission polonaise Rogozinski.
Leblond (Adrien), professeur au lycée de Montreal (Canada).
Des Chenais, René (l'abbé), professeur à l'Institut des missions africaines à Vérone (Italie).
De Hoben (le baron), consul de France à la République Argentine.
Millot, explorateur du Tong-Kin.

MEMBRES FONDATEURS.

(Ayant acquitté une cotisation de 200 fr.

MM. BOSSUT, (Henri), vice-président de la Société.
DASSONVILLE-LEROUX, membre de la Société.
CREPY (Paul), président de la Société.
BARATTE. officier d'administration du croiseur *Le Desaix* (Toulon)
Marquis D'AUDIFFRET, trésorier-payeur-général du Nord

MEMBRES ORDINAIRES.

LILLE.

Nos d'inscription. MM.

317. ABREY (Miss), professeur de langue anglaise, rue Jean-sans Peur, 2, Lille.
338. ADLER (Émile), tailleur, rue Nationale, 83, Lille.
30. AGACHE (Alfred), propriétaire, Membre de la Commission administrative du musée de peintures, square de Jussieu, 13, Lille.
48. AGACHE (Edouard), filateur de lin, membre de la Chambre de Commerce, administrateur du Chemin de fer du Nord, boulevard la Liberté, 57.
635. ALAVOINE (Mlle Berthe), institutrice-adjointe, rue du Marché, 58 bis.
257 ALLARD (Georges), ancien magistrat, rue Princesse, 59,
823. ALLÈGRE (Léonce) Notaire, membre du Comité départemental de la Société de Secours aux Blessés militaires, rue Beauharnais, 11.
622. ARDOUIN DU MAZET, secrétaire de la rédaction de *l'Echo du Nord*, Grand'Place,8.
50. AUBERT, inspecteur primaire, rue Colbert, 95, Lille.

570. BACQUET, Jules, substitut du Procureur de la République, rue Basse, 11.
839. BACQUET-DUCOUROUBLE (Ernest), négociant en tissus, rue Grande-Chaussée,38.
24. BAGGIO (César), avocat, conseiller municipal, vice-président de la Société de Tir du Nord, rue Sainte-Catherine, 76.
637. BARBRY-GALLIEZ, négociant en toiles, rue de Roubaix 17, .
784. BARROIS (Henri), propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 79.
21. BARROIS (Charles), maître de conférences à la Faculté des Sciences, rue Solférino, 220.
57. BARROIS (Edouard), propriétaire, rue des Guinguettes, 18.
326. BARROIS (Théodore, fils), licencié ès-sciences, docteur en médecine, rue de Lannoy, 37.
507. BARROIS (Théodore), filateur de coton, membre de la Chambre de Commerce rue de Lannoy, 37.
509. BARROIS (Maurice), filateur de coton, rue de Bouvines, 8.
542. BASTID, substitut du procureur de la République, rue Royale, 118 bis.
463. BAUDRY, docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 53 bis.

N^os d'inscription. MM.

526. Bazin (Mlle), économe de l'institut Fénelon, rue de l'Hôpital-Militaire.
476. Becquart (Henri), fondé de pouvoir de la banque Devilder et Ce, rue des Postes, 60.
592. Becquart, négociant en charbons, 25, quai de la Basse-Deûle.
339. Bedel, lieutenant-trésorier au 16e bataillon de Chasseurs à pied.
826. Beffe (S. J.), instituteur en retraite, rue Jacquemars-Giélée, 9.
480. Bergeron, professeur à la Faculté de médecine
831. Bergès, rédacteur en chef du *Progrès du Nord*, rue Nationale, 59.
513 Berlemont, professeur au Lycée.
607. Bernard-Wallaert (Maurice), négociant en cotons, boulevard de la Liberté, 66.
615. Bernard (Henri), raffineur, Président honoraire de la Chambre de Commerce, place aux Bleuets.
624. Bertherand (Mme Vve), propriétaire, 44, rue du Faubourg-de-Tournai.
625. Bertherand (Mlle Octavie), 44, rue du Faubourg-de-Tournai.
81. Bertoux, négociant en graines, place du Concert, 10.
248. Bertrand (Charles), professseur à la Faculté des Sciences, laboratoire de botanique, Halle aux Sucres.
544. Béthune-Durieux (Mme Vve), propriétaire Saint-Jacques, 25.
27. Bigo-Danel (Émile), imprimeur, vice-président de la Société Industrielle, boulevard de la Liberté, 95.
520. Bigo-Fauchille (Louis), agent-général des mines de Lens, boulevard Vauban, 133.
829. Bigsby (Georges) propriétaire, rue de Douai, 106.
794. Blanck (Mlle), propriétaire, rue d'Angleterre, 42.
462. Bloch (Armand), négociant en toiles, rue Jacquemars-Giélée, 52.
804. Blondeau (Jules), propriétaire, rue d'Angleterre, 42.
260. Blondeau (E.), avocat, rue d'Angleterre, 5.
502. Bocquet (C.), négociant en drogueries, juge au Tribunal de commerce, rue de Thionville, 7.
416. Bocquillon (Mlle), institutrice, rue de l'École.
728. Bordin, (Georges), propriétaire, rue Boucher de Perthes, 26.
261. Bommart (Emile), percepteur des contributions directes, place du Concert, 1 ter.
734. Bompard, négociant en métaux, rue Nationale, 218.
341. Boniface (Mme Vve) négociante en toiles, rue de Paris, 191.
770. Boniface, négociant en charbons, rue des Meuniers, 24.
578. Bonte (Auguste), négociant en huiles, rue de l'Hôpital-Militaire, 99.
553. Borel (Mme) propriétaire, rue Esquermoise, 60.
729. Bourgain (Mlle Philomène), institutrice à l'Institut Fénelon, rue de l'Hopital Militaire.
613. Boudry, juge-de-paix du canton ouest, façade de l'Esplanade, 12 *bis*.
721. Bouchaert (l'abbé), professeur au collège Saint-Joseph, rue Solférino, 92.
59. Bouffet, secrétaire-général à la Préfecture, rue Jacquemars-Giélée.
209. Boulard, directeur des contributions directes, rue du Pont-Neuf, 28.
687. Boulenger, professeur de piano, rue Jacquemars-Giélée, 19.
549. Bourbotte (Henri), étudiant, boulevard de la Liberté, 167.
674. Bouthors, 1er commis des contributions indirectes, 2, rue de la Halle.
531. Boutmy, receveur des télégraphes, chef du bureau de dépot, rue d'Inkermann, 1.
343. Boutry-Brame, médecin, rue de Douai, 63.
85. Bouvart (Gustave), professeur au Lycée et à l'Institut industriel, rue Nationale, 322.

Nos d'inscription. MM.

600. Boyaval (Louis), négociant en mercerie, rue Nationale, 40.
669. Brunel, inspecteur d'académie, directeur de l'enseignement primaire, place Philippe-de-Girard, 19.
754. Brégeard, pharmacien, place Richebé, 2.
517. Buchel, receveur particulier des contributions indirectes, rue des Urbanistes, 9
548. Buisine-Clais, sculpteur, rue des Canonniers, 5.
628. Bureau (Ernest), négociant en fils, rue Solferino, 248.
253. Brabant (Paul), fabricant de céruse, boulevard Louis XIV, 4.
419. Brongniart (Mlle), institutrice, place Philippe-le-Bon.
680. Brugeman, pianiste, rue Nationale, 82.
305. Brumme, sous-lieutenant au 43e de ligne.
440. Bruneau, pharmacien, rue Nationale, 71.
22. Bruyerre, propriétaire, rue de Béthune, 27.

650. Cailleret (Henri), commis-principal chargé du cours de télégraphie.
621. Cambon (Jules), Préfet du Nord.
200. Cannissié-Testelin, filateur de lin, conseiller municipal, rue du Faubourg-de-Roubaix, 137.
543. Canonne-Preuvost, fabricant de papiers, place Richebé, 9.
781. Caron, docteur en médecine, rue des Guinguettes, 65.
504. Carpentier (Henri), propriétaire, rue du Château. 6.
690. Casse (Adolphe), fabricant de linge de table, rue de Bouvines, 6 *bis*.
844. Castel, colonel d'artillerie, au fort Saint-Sauveur, square du Réduit.
210. Castelain (F.), docteur en médecine, place des Reigneaux, 21.
37. Catel-Béghin, propriétaire, ancien maire, boulevard de la Liberté, 21.
38. Catel (Charles), filateur de lin, membre du Conseil d'administration de la Compagnie immobilière, rue d'Iéna, 2.
39. Catel (Gustave), filateur de lin, rue d'Iéna, 2.
411. Catoire, rentier, rue Nationale; 280.
457. Cauchie-Becquart, directeur d'assurances, chancelier du vice-consulat de Perse, boulevard de la Liberté, 86.
107. Cavro, directeur de l'école primaire, rue Fombelle, 32.
114 Cazeneuve (Albert), homme de lettres, rue des Ponts-de-Comines, 26.
522. Cazier, commis-négociant, rue Manuel, 102.
444. Chapt de Fontaine, directeur d'assurances, rue de la Gare, 23.
782. Charbonnez (Paul), propriétaire, rue de Bourgogne, 14.
530 Chomel, instituteur, rue Colbert, 80
74. Chon, avocat, rue du Palais-de-Justice, 5, Lille.
217. Christiaens, directeur de l'école communale, rue du Long-Pot, 55
868. Clochez (Jules), fondé de pouv. de M. le trésorier-payeur-général, r. d'Anjou, 2.
287. Colas (Pierre), étudiant, rue des Fossés-Neufs, 62.
539. Colle, courtier, rue du Curé-Saint-Étienne, 9
140. Comère (L.), fabricant de plâtre, rue de la Halle, 9.
656. Constandt-Becquet, propriétaire, rue Boileux, 5.
288. Coquelle (Edmond), négociant en toiles, rue de Puébla, 10.
408. Coquelle (Léopold), fondé de pouvoir de la banque Devilder et Ce, rue de l'Hôpital-Militaire, 5.
583. Coquelle (Pierre), avocat, agent des mines d'Anzin, rue du Palais, 11.
546. Cordonnier (L), architecte, rue Négrier, 22 bis.
792. Cordonnier (L), sergent-major, au dépôt, caserne neuve, rue Princesse
282. Corman (Narcisse), brasseur, rue du Faubourg-de-Tournai, 39.

Nos d'inscription. MM.

82. Cornut, ingénieur en chef de l'association des propriétaires d'appareils à vapeur, rue de Puébla, 22.

32. Cosset-Dubrulle, négociant en quincaillerie, rue de la Digue, 3.

793. Courmont (Léon), négociant en draps, rue Solférino, 292.

876. Cousso, vérificateur des douanes, gare Saint-Sauveur.

344. Crémont, distillateur, boulevard de la Liberté, 219.

715. Crépin (H), sous-inspecteur des postes, rue André, 5.

701. Crepy Alfred), négociant, boulevard Vauban, 124.

280. Crepy (Adolphe), filateur de lin, rue du Bois St-Sauveur, 6.

293. Crepy (Eugène), filateur de coton, boulevard Vauban, 92.

263. Crepy (Ernest), filateur de lin, rue de Turenne, 2.

264. Crepy (Léon), filateur de coton, rue de Boulogne, 7.

56. Crepy (Paul), négociant en huiles, administrateur de la Banque de France, rue des Jardins, 28.

474. Crepy (Mme Paul), propriétaire, rue des Jardins, 28.

196. Crespel-Tilloy, propriétaire, ancien maire, rue Royale, 103.

265. Crespel (Lucien), fabricant de fils retors, rue des Fleurs, 14.

266. Crespel (Albert), fabricant de fils retors, rue des Jardins, 18.

670. Crespel (R), négociant en cires, rue des Oyers, 27.

12. Damien, maître de conférences à la Faculté des Sciences, rue Brûle-Maison, 4

493. Danchin (Fernand), avocat, rue du Priez, 18.

26. Danel (Léonard), imprimeur, membre de la Chambre de Commerce, rue Royale, 85.

427. Danel (Léon), imprimeur, boulevard de la Liberté, 93.

626. Danel (Louis), imprimeur, rue Alexandre-Leleux, 17.

223. Darchez, professeur au lycée, rue Alexandre-Leleux, 31.

302. D'Audiffret, trésorier-payeur-général du Nord, rue d'Anjou, 2.

320. Debayser (Paul), courtier, rue Saint-André, 20.

704. Debièvre (E.), filateur de lin, conseiller municipal, rue de Lannoy, 64.

438. Debièvre (A.), négociant, boulevard Vauban, 135.

835. Deblon (J.), teinturier, ancien conseiller municipal, rue du Faubourg-de-Tournai, 162.

606. De Boubers (G.), négociant en huiles, place du Concert, 10.

518. Debuchy (Fr.), fabricant de tissus, rue Basse, 36.

739. De Cagny (Edm.), courtier, rue de la Piquerie, 8.

282. Decroix (Jules, père), banquier, vice-président de la Chambre de Commerce, rue Royale, 42.

360. De Félice, ancien professeur, rue Nicolas-Leblanc, 22.

345. Defrance-Dubreucq, négociant en mercerie, rue des Sept-Agaches, 6.

406. De Franciosi, homme de lettres, vice-président de la Société d'horticulture, rue Nationale, 93.

237. Defrenne, propriétaire, rue Nationale, 295.

68. De Grimbry, propriétaire, rue Royale, 107.

733. Degeuser (René), courtier en sucres, rue Nationale, 163.

6. De Guerne, préparateur à la Faculté des Sciences, rue Solférino, 81.

66. Deghilage (Mlle), directrice de l'école primaire supérieure, boulevard de la Liberté, 97.

541. Dehaisnes (l'abbé), ancien archiviste départemental, secrétaire général des Facultés libres, boulevard Vauban, 56.

Nos d'inscription. MM.

556. De Hautecloque, lieutenant au 16e chasseurs, rue de la Barre, 15.
55. Déjardin-Verkinder, avocat, ancien administrateur des hospices, boulevard Vauban, 17.
233. Deladerrière-Loiset, négociant en cuirs, rue Jacquemars-Giélée, 61.
644. Delahodde (Victor), négociant en céréales, boulevard de la Liberté, 83.
133. Delamarre, chef de bataillon au 43e de ligne, rue St-André, 8 bis.
111. Delécaille, négociant en toiles, ancien conseiller municipal, rue Patou, 1.
487. Deledicque (Paul), notaire, boulevard de la Liberté, 101.
619. Delemer (H.), négociant en vins, rue Saint-Sébastien, 38.
787. Delerue (Arthur), filateur de lin, rue du Faubourg-de-Tournai, 196.
220. Delettré (Henri), négociant en coton, rue de Gand, 33.
635. Delahaye (Aug.), propriétaire, rue Négrier, 15.
219. Delgutte (Benjamin), entrepreneur de transports, gare Saint-Sauveur.
427. Delhaye (Mlle), institutrice, rue de l'Hôpital-Militaire, 33.
143. Delhaye, sous-lieutenant au 43e de ligne.
589. Deligne, homme de lettres, ancien président de la Société des Sciences, rue du Gros-Gérard, 20 *bis*.
753. Delsart, inspecteur primaire.
61. Demeunynck (Auguste), marchand de musique, rédacteur en chef de la *Semaine musicale*, rue des Chats-Bossus, 6.
376. De Montigny (Alfred), directeur d'assurances, rue de Béthune, 59.
730. De Montigny (Mlle Elisabeth), propriétaire, rue de Béthune, 59.
576. De Montigny (Philippe), agent d'assurance, place du Concert, 1 bis.
856. De Myttenaere, négociant, rue Neuve, 4.
743. Deneck (Gustave), négociant en huiles, rue Brûle-Maison, 120.
352. De Pachtère, propriétaire, homme de lettres, rue Négrier, 56.
602. De Parade, (O.), représentant, rue Esquermoise, 28.
590. Depléchin (Eugène), sculpteur, rue de Douai, 96.
238. Dequoy (J.), filateur de lin, boulevard Vallon, 79.
434. Derache (Ch.), courtier de commerce, rue Molière, 3.
830. De Ricouart d'Hérouville, colonel commandant le 43e de ligne, à la Citadelle.
267. Derode, négociant en denrées coloniales, membre de la Chambre de commerce, rue de Thionville, 5.
44. De Saint-Amour (Mlle Constance), professeur de peinture, rue du Vieux-Faubourg, 27 bis.
122. Descamps (Anatole), fabricant de fils retors, membre de la Chambre de Commerce, boulevard de la Liberté, 36.
842. Descamps (Hippolyte), corroyeur, parvis St-Maurice, 7.
198. Descamps (Ange), filateur de lin, rue Royale, 49.
491. Descamps-Crespel, fabricant de fils retors, juge au Tribunal de commerce, rue Royale, 77.
490. Descamps (Jules), fabricant de fils retors, rue des Fleurs, 14.
663. Desmedt (Aug.), filateur de lin, rue Tenremonde, 12.
538. Deschin (Édouard), mécanicien-constructeur, rue du Bourdeau, 14.
145. Desrousseaux (Jules), propriétaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 35.
316. Desrousseaux (Gustave), négociant en épiceries, rue St-André, 31,
837. Desrousseaux (Gustave), étudiant, rue de Roubaix, 34.
838. Desrousseaux (André), étudiant, rue de Roubaix, 34.
386. Desmons, docteur en médecine, rue Ratisbonne, 12.
824. Desplats, docteur en médecine, professeur à la Faculté libre, boulevard Vauban, 52

Nos d'inscription. MM.

828. Desmoutiers, chef du bureau des expertises de l'Assistance publique, rue de la Barre, 41.
596. Desreumaux, restaurateur, rue Marais, 17.
379. Desurmont (Ch.), brasseur, rue du Quai. 22.
616. De Swarte (Romain), ingénieur civil, rue Solférino, 131.
623. De Swarte (Edouard), brasseur, quai de Wault, 12.
683. De Valroger, propriétaire, ancien vice-président du Tribunal civil, rue Royale
810. Dewattines (Félix), relieur, rue Nationale, 88.
485. Dhalluin, entrepreneur, rue St André, 44.
221. Doniol, ingénieur en chef du département, rue Nationale, 91.
510. Dornemann (G.-W.), fabricant de bleu d'outremer, rue Nationale, 190.
736. Drieux (Victor), filateur de lin, rue de Fontenoy. 31.
853. Douillet (Albert), négociant, rue des Sarrazins, 2.
392. Dubar (Gustave), publiciste, secrétaire des comités linier et cotonnier, vice-président de la société des agriculteurs du Nord, rue de Pas, 7.
94. Dubois (Henri), instituteur à l'école supérieure, rue du Lombard, 2.
766. Du Bousquet, ingénieur, professeur à l'Institut Industriel, chef de la traction au chemin de Fer du Nord, rue de Bavai.
397. Dubreucq (Horace), ingénieur civil, fabricant d'amidon, rue du Faubourg-de-Tournai, 198.
414. Dubreucq (Achille), négociant en huiles, rue Notre-Dame, 286 bis.
104. Dubus, instituteur, rue du Marché, 49.
586. Dubus (Gustave), propriétaire, rue de la Halle, 43.
340. Ducastel (Mme), propriétaire, rue Solférino, 249.
857. Ducrocq-Beharel, propriétaire, rue de la Barre, 34.
508. Duflos (François), homme de lettres, rue de la Bassée, 14.
436. Dugardin (Mlle Berthe), institutrice, rue de la Grande-Chaussée, 49.
566. Du Guiny, général commandant la 1re brigade d'infanterie, boulevard de la Liberté, 26.
517. Dujardin (Armand), propriétaire, boulevard Vauban, 27.
662. Dujardin (Victor), notaire, boulevard de la Liberté, 165.
813. Dumez (Mlle), institutrice, rue de Fives, 48.
400. Duplay, négociant en fils, rue de Bourgogne, 18.
103. Dupont, directeur de l'école primaire, rue d'Artois, 200.
697. Dupont (Mlle), institutrice), rue Colbert, 45.
809. Dupré fils (Edouard), retordeur, rue des Pénitentes, 1.
213. Dupret (A.), instituteur primaire, au lycée.
106. Duriez, directeur de l'école communale de la rue Boilly.
423. Duriez (Mlle), institutrice, rue Rolland.
101. Durieux, directeur de l'école primaire, rue des Poissonceaux, 19.
874. Dussourt, receveur principal des postes et télégraphes, boul. de la Liberté
836. Dutoit (Mlle), institutrice, rue de l'Arc, 21.
814. Dutillieux (Georges), propriétaire, rue d'Inkermann, 25.
579. Duvillier (Edmond), cafetier, place Saint-Martin, 11.

613. Eeckmann (Alex.), négociant en fils, rue de Tournai.
511. Epinay, professeur d'histoire au lycée.

228. Facq, négociant en bronzes, rue Esquermoise, 55.
506. Facq, entrepreneur, rue Jean-sans-Peur, 50.

Nos d'inscription. MM.

448. Faucheur (Edmond), filateur de lin, trésorier de la Société Industrielle du Nord, square Rameau, 13.
500. Fauchille-Prévost (Mme), propriétaire, rue Basse.
559. Fauchille (Édouard), propriétaire, rue de Jemmapes, 86.
588. Fauchille (René), étudiant, rue de Tournai, 88 *bis*.
719. Faure (Henri), fabricant de céruse, rue des Postes, 88.
252. Fernaux-Defrance, négociant en mercerie, rue Grande-Chaussée, 44.
401. Flament (Mlle), institutrice, rue du Soleil-Levant.
713. Florin-Deffrennes, (Achille), propriétaire, rue d'Anjou.
418. Fockeu (Mlle), institutrice, rue de l'Arbrisseau.
124. Fockeu, directeur de l'école de la rue de Juliers, 73.
598. Follet, docteur en médecine, professeur à la Faculté de médecine, rue des Trois Mollettes, 2 *ter*.
213. Fontaine-Flament, filateur de coton, juge au tribunal de commerce, rue des Sarrazins, 98.
658. Frœlich, chargé de cours d'enseignement spécial au Lycée.
324. Froment (Mlle), professeur, rue Nationale, 53.
60. Fromont (Aug.), propriétaire, homme de lettres, rue de l'Hôpital-Militaire, 77.
304. Fropo, sous-lieutenant au 43e de ligne, rue des Arts, 12.

361. Gaillard, économe au Lycée.
431. Gauche (Léon), négociant en cotons, secrétaire de la Commission du Musée industriel, rue de Paris, 153.
691. Gennevoise, notaire, rue de l'Hôpital-Militaire, 37,
303. Ghins, capitaine au 43e de ligne, rue du Palais-de-Justice, 8.
492. Giraud (Abel), négociant en vins, juge au tribunal de commerce, rue de la Halle, 35.
754. Goldie (Charles), négociant en toiles, rue de Tournai, 58.
834. Goguel (P), professeur de filature et tissage à l'Institut industriel, rue des Sept Sauts.
8 Gosselet, professeur à la Faculté des Sciences, rue d'Antin, 18.
97. Gossin, agrégé de l'Université, proviseur du lycée.
618. Grandel (Julien), représentant de commerce, rue Boucher-de-Perthes, 7.
633. Grandjean, professeur d'allemand au Lycée.
870. Grétrin, directeur des postes et télégraphes, rue de Roubaix, 30.
571. Gronier (jeune), négociant en métaux, rue de Cambrai, 36.
850. Gros (Julien), chef lampiste au Chemin de fer du Nord, rue Belle-Vue.
405. Grugeon (Georges), voyageur de commerce, place de l'Arbonnoise, 3.
270. Guermonprez propriétaire, ancien directeur du gaz de Wazemmes, boulevard Montebello, 61.
651. Guichard (Albert), avocat, rue Jean-Sans-Peur, 24.
528. Guillemaud (Mlle), institutrice, à l'institut Fénelon.
313. Guissez Leleu, négociant en charbons, rue de Dunkerque, 167.

676. Hache, professeur aux Écoles académiques de Roubaix, rue Jacquemars Giélée, 40.
191. Hallez, docteur en médecine, professeur à la Faculté de médecine, rue des Jardins, 16.
299. Hallier, général du génie, rue de Thionville, 2.
445. Hamant, employé des tabacs, rue des Augustins, 18.

Nos d'inscription. MM.

740. Hanu (Alexandre), rentier, rue Saint-Nicolas, 25.
441. Hannotin (Mme), rentière, rue Jacquemars-Giélée, 39.
222. Hartung, directeur de la Banque de France, rue Royale, 69.
742. Hayem (Jules), rentier, cour des Innocents, 5.
256. Hedde, vice-président du tribunal civil, place Philippe-de-Girard, 10.
93. Helluy, instituteur, professeur à l'école supérieure, rue du Lombard, 2.
871. Hénon, inspecteur des postes et télégraphes, rue Dujardin, 8.
84. Henry, docteur en médecine, rue de l'Hôpital Militaire, 38 bis.
455. Henry, fabricant de bleu d'outremer, rue Denis-Godefroi, 3.
609. Herbaut, substitut du procureur de la République.
464. Herland, commis-négociant, rue des Fossés, 39.
92. Herlemont. instituteur à l'école, rue du Lombard.
802. Herlin, notaire, ancien président de la Chambre des Notaires, square Jussieu, 19
364. Hilst, négociant en toiles, rue du Dragon, 5.
822. Hochstetter (Paul), docteur en médecine, boulevard de la Liberté, 199.
380. Houze de l'Aulnoit, avocat, ancien membre de la commission des hospices, rue Royale, 61.
381. Houzé de l'Aulnoit, propriétaire, ancien officier de marine, rue de Turenne; 25
453. Houzé (Victor), avoué, square Jussieu, 11.
845. Huet (Charles), négociant en tissus, juge au tribunal de commerce, rue des Arts, 34.
458. Huart, professeur à l'institution Preys, rue Masurel, 19.
226. Humbert (Emile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 56.
62. Humbert, professeur au lycée, rue Comtesse, 2.
795. Hussenot, lieutenant au 16e bataillon de chasseurs à pied, rue de Bourgogne, 28

612. Imbert (Eugène), directeur général du cadastre, rue Colbert, 150.

478. Jacquemarq (J), chemisier, rue Nationale, 67.
569. Jacquin, inspectr de l'exploitation au chemin de fer du Nord, rue Nationale, 120.
611. Japy, général commandant la 1re division d'infanterie.
460. Jonckèere, négociant en produits chimiques, rue Baptiste-Monnoyer, 4.
634. Joppé, conseiller de préfecture, rue Solférino, 221.

301. Labbe, propriétaire, ancien président du tribunal de commerce, rue du Metz. 6
843. Lachlan (G.M), commis-négociant, rue de Thionville.
23. Lacroix, docteur en médecine, rue Thiers.
102. Ladrière, directeur de l'école du square Jussieu, 24.
273. Ladureau (Albert), chimiste, directeur de la station agronomique du Nord et du laboratoire de l'État, rue des Jardins, 14.
780. Laffont, professeur à la Faculté de médecine, rue Jean-Bart.
63. Lafont, professeur au Lycée, rue Colbert, 164.
425. Lagrange (Mme), institutrice, rue de Bailleul, 25.
620. Lallemand, général commandant en chef le 1er corps d'armée, rue Négrier.
852. Laigle (Alfred), réprésentant de commerce, rue de Courtrai, 23.
Laloux-Duval, négociant en papiers peints, rue Grande-Chaussée, 37.
413. Lamford (Mlle Emma), square Rameau, 7.
67. Lambret (Mlle), directrice de l'institut Fénelon, rue Jean-Sans-Peur, 2.
700. Lammens (Edouard), propriétaire, rue Nationale, 194.
241. Lammens (G), propriétaire, rue d'Angleterre, 11.
840. Lancien, juge-de-paix du canton sud-ouest, rue Jean-Sans-Peur.

Nos d'inscription. MM.

206. LANDRIEU, (Adolphe), négociant en lingerie, rue St-André, 38 bis
208. LAROCHE (Jules), négociant en papiers et fabricant de registres, place du Théâtre, 64.
71. LAURAND, propriétaire, ancien conseiller municipal, boulevard de la Liberté, 20
383. LAURENGE, (Marcel), entrepreneur, rue Marais, 3.
454. LAURENT, (Victor), filateur de lins, boulevard de la Liberté, 76.
365. LAURENT; (Adolphe), négociant en lins, café Molière, boulevard de la Liberté.
711. LAURENT (Julien), négociant en rouenneries, rue à Fiens, 1.
855. LECAT (Léon), conducteur des ponts et chaussées, professeur de dessin aux écoles académiques, rue Nationale, 275.
498 LECHAT, (Eugène), négociant en draps, rue Desmazières.
147. LECHAT-CARPENTIER, négociant en draps, rue de Paris, 14.
274. LE BLAN, (Paul), filateur de lin, ancien vice-Président du tribunal des Prud'hommes, rue Gauthier-de-Chatillon, 24.
560. LE BLAN, (Julien), filateur de coton, membre du tribunal et de la chambre de commerce, rue Solferino, 118.
646. LECLAIR-DUFLOS, teinturier, rue de l'Hôpital-Militaire, 36.
89. LECOCQ, agent-conseil d'assurances, rue du Nouveau-Siècle, 7.
311. LECLERCQ (Frédéric), receveur municipal, rue Inkermann, 8.
869. LEFEBVRE (Désiré), filateur de lin, rue du Faubourg-de-Roubaix, 137.
705. LEFEBVRE, instituteur, rue du Pont du Lion d'Or.
120. LEFEBVRE, professeur de mathématiques au Lycée, place aux Bleuets, 20.
537. LEFEBVRE-LELONG, représentant de commerce, rue de Bourgogne, 52.
597. LE FORT (Hector), médecin, rue Colbert, 44.
641. LE GAVRIAN (Paul), propriétaire, membre de la Chambre de Commerce, boulevard de la Liberté, 133.
390. LÉGEREAU, instituteur, rue Dujardin, 24.
647. LEGOUGEUX fils, négociant en lins, boulevard de la Liberté, 107.
366. LEGRAND, (Géry), homme de lettres, maire de Lille, rue Nicolas-Leblanc, 34.
128. LEGRAND (Pierre), député, ancien ministre, rue Royale, 76.
555. LELONG, (Jules), négociant en charbons, boulevard des Ecoles, 5.
47. LEMAITRE (Gustave), propriétaire, ancien conseiller général, boulevard de la Liberté, 215.
100. LEMAIRE, directeur de l'école primaire, rue Léon Gambetta, 97 bis.
685. LEMONNIER (Raymond), propriétaire, quai de la Basse-Deûle, 72.
337. LEQUENNE, propriétaire, ancien greffier du tribunal de commerce de Roubaix, rue de Bougogne, 24.
318. LEROY-CRÉPEAUX, négociant en lins, boulevard de la Liberté, 141.
540. LEROY, (Mlle Marie), propriétaire, rue des Guinguettes, 17.
629. LEROY-LELEU, fabricant de toiles, rue à Fiens 10.
664. LEROY (Paul), négociant en lins, boulevard de la Liberté, 139.
584. LE ROY (Félix), propriétaire, ancien président du tribunal civil, rue Royale, 95.
702. LE ROY, inspecteur commercial au chemin de fer du Nord, rue de Tournai, 47.
851. LE ROY, négociant en rubans, Grand'place, 11
33. LESERT, géomètre, rue Royale, 15.
832. LESNES (Aimé), instituteur, école publique de filles, rue Watteau.
597. LESSENS (Eugène), distillateur, rue Saint-André, 83.
16. LESUR, directeur de l'école primaire, rue des Stations, 52.
558. LEWE, instituteur, rue Lydéric, 2.
374. LONCKE, (Eugène), directeur d'assurances, boulevard de la Liberté, 13.
375. LONCKE (Mme), propriétaire, boulevard de la Liberté, 13.

Nos d'inscription. MM.

330. Longhaye, (Edouard), négociant en lins, vice président de la Société de secours aux blessés militaires, boulevard de la Liberté, 161.
477. Lorent, (L.,) propriétaire, boulevard de la Liberté, 120.
692. Lorthioir (Auguste), imprimeur, rue de la Marmora, 21.
693. Lorthioir (Léon), comptable, rue Hoche, 6.
382. Loyer (Ernest), filateur de coton, ancien membre du Tribunal des Prud'hommes administrateur de l'OEuvre des Invalides du Travail, place de Tourcoing.

322. Mac-Geagh, négociant en lins, rue Inkermann, 13.
323. Mac-Geagh (Mme) propriétaire d° d°
581. Mahieu (Mlle), institutrice, rue Notre-Dame, 64.
812. Maillard (Mlle), institutrice, rue de Fives, 48.
28. Mamet, professeur agrégé d'histoire, rue des Pyramides.
415. Maniez (Mlle), institutrice, rue de Douai, 43 bis,
240. Maquet (Ernest), négociant en lins, rue des Buisses, 15.
484. Marette, négociant en cotons, rue du Vieux Faubourg, 29.
682. Maroquin, négociant en charbons, quai de la Basse-Deûle, 46.
527. Martin, (Mlle Marguerite), institutrice à l'Institut Fénelon.
388. Martin, (Paul), professeur au Conservatoire, rue de la Grande-Chaussée, 20.
389. Martin, (Fernand), d° d°
821. Massebieau (Auguste), agrégé d'histoire, professeur au lycée, rue Nationale, 171.
197. Masse-Meurice, brasseur, rue de la Barre, 114.
399. Masquelier (Auguste), négociant en cotons, membre de la Chambre de Commerce, rue de Courtrai, 5.
514. Mas (Charles), négociant en toiles, ancien président du Tribunal de Commerce, rue du Molinel.
841. Mathieu, propriétaire, rue Gauthier-de-Châtillon, 14.
91. Mathieu, (Émile), instituteur, à l'école supérieure, rue du Lombard, 2,
368. Mayer (Mme), propriétaire, rue Barthélémy-Delespaul, 1.
134. Meurice (Paul), négociant en bois, rue Solférino, 204.
757. Michaud, professeur d'histoire au lycée, rue Nationale, 136.
195. Millot, professeur au lycée, rue du Vieux-Marché aux Poulets, 18.
398. Milson, Intendant militaire en retraite, membre de la Commission des Hospices, rue Solferino.
655. Moreau (C.), manufacturier, 32, rue des Ponts-de-Comines.
422. Morel, (Mlle) directrice de l'école communale, rue de Wazemmes, 49.
99. Mourcou, architecte, archiviste de la Société des Architectes du Nord, rue Manuel, 103.
371. Muller, professeur au lycée, rue d'Antin, 27.
204. Mulliez (Albert), négociant en lins, rue d'Angleterre, 48.
41. Muot, propriétaire, rue du Faubourg-de-Roubaix, 29.

534. Neut (Émile), négociant en lins, rue de la Grande Chaussée.
466. Nicodème, négociant en fers, rue de Paris, 212.
350. Nicolle, filateur de lin, rue Beauharnais, 69.
254. Noquet, docteur en médecine, rue de Puébla, 33.

377. Obin (Jules), teinturier, rue des Stations, 101.
192. Ollier, pasteur protestant, rue Jeanne-d'Arc.

Nos d'inscription. MM.

333. Ollivier, docteur en médecine, rue Solférino, 314.
18. Olry, ingénieur des Mines, directeur de l'Institut industriel, rue de Bruxelles, 4.
319. Ovigneur (Émile), avocat, commandant des canonniers sédentaires, rue de Tenremonde, 2.

714. Parsy (Achille), étudiant, rue Jean-sans-Peur, 28.
353. Pajot, avoué du Bureau de Bienfaisance, rue d'Angleterre, 44.
330. Pérot (Gaston), brasseur, rue Colbrant, 12.
20. Peslin, ingénieur de la navigation, place Philippe-de-Girard, 18.
310. Petit (Pierre), inspecteur des douanes, rue Nicolas-Leblanc, 8.
469. Petit (Delphin), propriétaire, membre de la commission du musée Wicar, boulevard Vauban, 76,
605. Petit (Jules), rédacteur en chef du *Courrier populaire*, rue Basse.
550. Philippe (Louis), avocat, boulevard de la Liberté, 50.
439. Picavet (Léon), filateur de lin, boulevard Louis XIV, 3.
769. Picavet (Louis), filateur de lin, rue de Fives, 43.
703. Pierron, ingénieur des ponts et chaussées, ingénieur en chef de la voie au chemin de fer du Nord, rue de Bourgogne, 27.
384. Platel (Léon), négociant en bois, rue Princesse, 48.
385. Platel (Albert), négociant en bois, rue de la Préfecture, 2.
731. Plisson (Eugène), négociant en fils, rue de la Louvière, 7.
524. Plumecoeq, chef de bureau à la préfecture du Nord.
648. Plumcoecq (Mlle ainée), chez son père, à la Préfecture.
649. Plumcoecq (Mlle cadette), chez son père, à la Préfecture.
529. Pollet (Mlle), institutrice, rue Gombert, 9 bis.
561. Pollet (J.), vétérinaire départemental, membre du Conseil central d'hygiène, rue Jeanne-Maillotte, 20.
201. Pottier (Julius), chez M. Senoutzen, orfèvre, rue Esquermoise, 18.
452. Pouille (Émile), caissier, rue de la Louvière, 54.
698. Prévost (François), employé de Commerce, rue Brûle-Maison, 114.
224. Prieure (Madame la) du monastère de Notre-Dame de la Plaine, rue d'Esquermes, 93.

354. Quarré-Reybourbon, propriétaire, bibliothécaire de la Société d'horticulture, membre de la Commission historique, boulevard de la Liberté, 70.
727. Quarré-Reybourbon (Mme), propriétaire, boulevard de la Liberté, 70.
735. Quarré-Prévost (L.), libraire, Grand'Place, 64.
442. Quef, propriétaire, boulevard Louis XIV, 2.

358. Rajat, chez M. Bouteillier, pharmacien, rue des Suaires, 2.
86. Raquet (Désiré), commis-négociant, rue Notre-Dame, 207.
568. Regnard, chef de gare, à Lille.
678. Remy (Émile), négociant en fers, rue des Arts, 16.
585. Renaux (Georges), négociant en grains, rue d'Inkermann, 21.
96. Renouard (Émile), filateur et fabricant de toiles, rue de l'Hôpital-Militaire, 66
681. Renouard (Alfred), filateur et fabricant de toiles, secrétaire-général des sociétés industrielle du Nord et des agriculteurs du Nord, rue Alexandre Leleux, 46.
292. Reuflet (Frédéric), avocat, rue Nationale, 104.
216. Richard, directeur de l'école primaire, rue Fénelon, 26.
169. Richez, directeur de l'École communale, rue Saint-Sébastien.
205. Rigal (Émile), filateur de lins, rue Saint-André, 38.

Nos d'inscription — MM.

72. Rigaux, archiviste de la ville, rue de l'Hôpital-Militaire, 112.
88. Rigaut, fabricant de fils retors, adjoint au Maire, rue de Valmy, 15.
435. Rigaut (Ernest), fabricant de fils retors, rue Saint-Gabriel, 91.
765 Rigot, négociant en vins, place aux Bleuets, 13.
417. Robert (Mlle), directrice d'école communale, rue Racine, 82.
443. Roger-Deplanck, négociant en lins, rue de Tournai, 24.
603. Rollez (Arthur), directeur d'assurances, rue Jacquemars Giélée, 123.
667. Rommel-Griffon, distillateur, rue des Buisses, 2.
512. Rompteau, professeur d'histoire au Lycée.
121. Rosman, professeur de littérature au lycée, rue Esquermoise, 55 ter.
696. Rossel (Édouard fils), teinturier, rue des Bouchers, 9
720. Rouzé (Lucien), propriétaire, membre de la Commission des prisons, rue des Jardins, 5.
284. Rousseau (Melle), institutrice, place de Béthune, 7.
203. Rouselle (Théodore), agent général d'assurances, boulevard de la Liberté, 115
43. Rouzé (Henri), propriétaire, boulevard de la Liberté, 220.
239. Rouzé (Émile), entrepreneur, rue Joséphine, 20.
653. Rouzé (Léon), brasseur, boulevard de Montebello, 48.
665. Ryckewaert, fabricant de sacs en papier, secrétaire-adjoint de la Société d'horticulture, rue d'Arras, 84.

668. Salvat (Pierre), avocat, rédacteur en chef du *Nouvelliste*, rue Nationale, 86.
724 Sapin (Gustave), filateur de coton, quai de l'Ouest, 36.
763. Scalbert Bernard, banquier, juge au Tribunal de Commerce, rue de Courtrai
13. Schotsmans (Émile), fabricant de sucre, distillateur, boulevard Vauban, 9,
456. Schoutteten (Jules, filateur de coton, membre de la Chambre et du Tribunal de commerce, façade de l'Esplanade, 52.
447. Schubart, négociant en lins, rue St-Genois.
40. Scrive-Wallaert, propriétaire, ancien membre de la Commission des Hospices, president de la Commission des Prisons, rue Royale, 130.
201. Scrive-Bigo, ancien membre de la chambre de commerce, rue du Lombard, 1
229. Scrive (Gaston), négociant en lins, rue Saint-Sauveur, 19.
356. Scrive-Loyer, membre de la Chambre de commerce, rue Notre-Dame, 292.
564. Scrive (Gustave), fabricant de papiers, rue du Lombard.
610. Scrive (Albert), fabricant de cardes, rue des Buisses, 13.
587. Scrive (Georges), fabricant de cardes, rue de Roubaix, 28.
135. Sée (Édmond), ingénieur, boulevard de la Liberté, 121.
42. Senoutzen, orfèvre, rue Esquermoise, 18.
580. Seratski, professeur de dessin au lycée.
232. Sigebert (le frère), directeur du pensionnat des Maristes, rue des Stations.
52. Société Industrielle du Nord (La), rue des Jardins, 29.
426. Somain (Mme), institutrice, rue de la Deûle, 1.
631. Souillart (Léon), étudiant en droit, rue Fontaine-del-Saulx, 20.
214. Spéder, directeur de l'école de la rue des Urbanistes, 17.
707. Steverlynck (Gustave), négociant en savons, rue d'Esquermes, 10.
231. Swynghedauw (Mlle), directrice de l'école communale de la rue Gombert.

712. Tacquet (Henri), percepteur, boulevard de la Liberté, 14.
46. Telliez, juge au Tribunal civil, président honoraire de la Société des Agriculteurs du Nord, rue des Fleurs, 22.
424. Tellier (Mlle), institutrice, rue de Tournai, 49 bis
872. Terlet, commis principal des postes et télégraphes, r. du Faub.-de-Roubaix, 99.

Nos d'inscription. MM.

473. Terquem, professeur à la Faculté des Sciences, ancien président de la Société des Sciences, rue Nationale, 116.
98. Testelin, (Achille), sénateur, rue du Faubourg-de-Roubaix, 139.
521. Testelin (Alexandre), avocat, rue Jean-Sans-Peur, 14.
283. Thellier (Paul), avocat, membre de la commission d'assainissement des logements insalubres, rue d'Angleterre, 41 bis.
64. Thévenin, avocat, administrateur des hospices, rue de l'Hôpital-Militaire, 39.
127. Thiriez (Alfred), filateur de coton, juge au Tribunal de Commerce, rue Nationale, 308.
49. Thomas (Albert), ingénieur civil, ancien secrétaire-adjoint de la société Industrielle.
575. Tilloy-Delaune, administrateur des mines de Lens, boulevard de la Liberté, 5
90. Tilman, directeur de l'école primaire supérieure, rue du Lombard, 2.
95. Tilman, (Lucien), instituteur à l'école de la rue Lottin, 14.
113. Toffart, secrétaire-général de la Mairie, à l'Hôtel-de-Ville.
9. Toussaint, inspecteur primaire, rue Gautier de Chatillon, 11.
409. Toussin (Georges), filateur de coton, rue Royale, 83.
796. Traill, docteur en médecine, rue Manuel, 87.
875. Trémeau, commis de direction des postes et télégraphes, rue Saint-Augustin, 22.
286. Trouhet (J-B), employé des télégraphes, place de Béthune, 3.
202. Tys (Alphonse), commis-négociant, rue Sans-Pavé, 23.

387. Vaille (Mlle), institutrice, rue des Tours, 14.
494. Valdelièvre (Alfred), fondeur en cuivre, rue des Tanneurs, 34.
601. Vallet (Alphonse), négociant en liquides, rue du Molinel, 28.
708. Van Butseele, courtier, rue Nicolas-Leblanc, 7.
412. Van den Heede, horticulteur, vice-président de la société d'Horticulture, rue du Faubourg-de-Roubaix, 55.
582. Van den Heede (Charles), négociant en vins, trésorier de la Société d'Horticulture, rue Masséna, 24.
783. Vandeweghe (Albert), filateur de lin, boulevard de la Liberté, 163.
496. Van den Bulcke (Ch.), commissionnaire en douanes, rue des Buisses, 25.
615. Van Grevelynghe (Ernest), chimiste,rue des Manneliers, 4.
73. Van Hende, président du musée de numismatique, rue Masséna, 50.
449. Vanoye (Henri, fils), filateur de lin, boulevard Vauban, 13.
276. Van Ryswick, négociant en grains, rue des Jardins, 30.
740. Van Troostenberghe, représentant, rue Nationale, 22.
547. Vasseur, instituteur, Grande-Place, 42.
277. Vennin, négociant en métaux, rue du Pont Neuf, 4.
562. Verley (Charles), banquier, président du Tribunal de commerce, rue d'Angleterre, 41.
880. Verley (Edmond), négociant en sucres, rue St-Pierre, 7.
15. Verly, rédacteur en chef de l'*Echo du Nord*, membre de la commission historique, rue Solférino, 7.
737. Vermesch, représentant, place du Théâtre, 46.
136. Verstaen, avocat, rue de Tenremonde, 7.
486. Verstraete (Jules), fabricant de fils retors, rue du Gros-Gérard, 12.
854. Villette (Paul), chaudronnier-constructeur, rue de Wazemmes, 37.
402. Vincent (Georges), agent d'assurances, rue Desmazières.
847. Violette (Ch), doyen de la Faculté des sciences, rue Patou, 43.
595. Virnot (Urbain), négociant en produits chimiques, rue de Gand, 2.
785. Virnot (V), étudiant, rue de Gand, 2.

Nos d'inscription. MM.

786. VIRNOT (A), étudiant, rue de Gand, 2.
645. VUYLSTEKE (Em), négociant en huiles, rue Jacquemars Giélee, 40 bis.
767. VUILLAUME (Em), négociant en lins, parvis Saint-Michel.

815. WAGON, pharmacien, rue d'Esquermes, 45.
467. WALLAERT (Mme Émile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 66
312. WALLAERT (Auguste), filateur de coton, juge au tribunal de commerce, vice-président de la Société Industrielle, boulevard de la Liberté, 23.
695. WANDUICQ (Alphonse), propriétaire, rue Nationale, 37.
16. WANNEBROUCQ, docteur en médecine, doyen de la Faculté de médecine, rue Jacquemars Giélée, 25.
567. WANNEBROUCQ (P.), syndic de faillites, rue de l'Arc, 7.
278. WARGNY, fondeur en cuivre, juge au Tribunal de Commerce, rue de Valmy, 1.
70. WARIN (Mlle Émilie), propriétaire, boulevard de la Liberté, 197.
69. WARIN, propriétaire, administrateur des hospices, boulevard de la Liberté, 197.
508. WARTEL, docteur en médecine, rue de Lannoy, 35 bis.
420. WATTEAU (Mlle), directrice de l'école communale, rue Saint-Gabriel, 83.
123. WEBER, professeur d'allemand au Lycée, rue du Gros-Gérard, 11 bis
574. WEBER, directeur a l'Imprimerie Danel, rue des Fossés Neufs, 59.
818. WILD, publiciste, Grande-Place, 8.
827. WERQUIN fils, étudiant, rue des Fossés, 6.
848. WICART-BUTIN, négociant en toiles, rue de Paris, 214.

410. YBERT-DESCAT, négociant, rue Jacquemars-Giélée, 126.

Amiens (*Somme*).

978. DUPONT (Robert) négociant en laines.
355. SAVARY, pharmacien.

Armentières.

182. BAILLIEZ, principal du collège, rue des Jésuites, 29.
186. CHAS, négociant en toiles, rue de la Gare, 1.
639. CARDON-MASSON, filateur de lin, rue Bayart, 7.
525. DERVAUX, médecin-vétérinaire, rue Nationale, 38.
189. DANSETTE (Jules), étudiant en médecine, rue des Jésuites, 7.
187. FREMAUX (L), négociant en toiles, rue de l'École, 9.
825. LESCORNEZ (Paul), brasseur, rue de Flandre, 25.
184. MAHIEU (Aug), filateur de lin, ancien maire, rue des Jésuites, 7.
297. POUCHAIN (Victor), fabricant de toiles, ancien maire, faubourg de Lille, 14.
188. TAHON, négociant en toiles, ancien maire, grande Place, 33.
488. WANNIN, fabricant d'huiles, rue de Flandre, 23.

Auchy-aux-Bois.

85. MOUCHET, ingénieur en chef des mines.

Bailleul.

684. CORTYL, docteur en médecine, rue d'Ypres, 46.
552. DE COUSSEMAKER, adjoint au maire, propriétaire.

Nos d'inscription. MM.

Bavai.

294. Crémont, pharmacien.

Berck-sur-Mer.

298. Quettiez, pharmacien.

Béthune (*Pas-de-Calais*)

118. Sy (Albert), greffier au tribunal.

Brest (*Finistère*)

820. Lepoutre fils, élève de l'école navale, à bord du Borda.
309. Lacroix, chirurgien de la marine.

Breucq (Le)

799. Moullé-Lamarre, propriétaire.

Bruxelles (*Belgique*)

846. Parmentier, avocat, rédacteur en chef du *Touriste*, boulevard Anspach, 109.

Bully-Grenay (*Pas-de-Calais*).

119. Micaud, ingénieur en chef des mines.

Calais (*Pas-de-Calais*).

109. Breton (Ludovic), ingénieur du tunnel sous-marin.
817. Guiselin (Antonin), fabricant de tulles, 41, rue Saint-Michel.

Croix.

218. Delessert (Eug), propriétaire.
167. De Mollins, entrepreneur.
314. Gabrel, attaché à la maison I. Holden.
362. Goffin (Joseph), commis-négociant
250. Mathieu, instituteur.

Don.

489. Schotsmans (Paul), minotier et négociant en farines.

Doulieu-Estaires.

599. Derensy, instituteur.

Erquinghem-Lys.

755. Jules Martin, négociant en toiles.

Nos d'inscription. MM.

Ferfay (*Pas-de-Calais*).

234. DESMARS (Alfred), ingénieur des mines.
POLLET (Justin), ingénieur principal.

Firminy (*Loire*).

51. EVRARD (Alfred), ingénieur en chef des forges et aciéries

Fourmies.

372. AZAMBRE, notaire.
373. FLAMENT (Ernest), filateur de laine.

Fournes.

666. DUTHILLOEUL, propriétaire.
404. GOMBERT, chef d'institution.

Fretin.

798. DESCARPENTRIES (Eug), instituteur.

Haubourdin.

77. BONZEL (Arthur), distillateur.
833. CORDONNIER fils (J B), architecte.
686. D'HESPEL (le comte Edmond), propriétaire, maire.
470. LORIDAN (Victor), directeur de l'école supérieure de garçons et instituteur communal.
726. NICOLE, architecte, bibliothécaire du Comice agricole de Lille.
738. SANDER (Ad), blanchisseur de fils et tissus.
711. WAYMEL (Camille), distillateur.

Haussy.

108. COÉÉ, instituteur.

Hazebrouck.

725. VANDE WALLE (Henri), propriétaire.

Herrin.

671. WARTELLE BONIFACE, blanchisseur de fils et tissus.

La Madeleine-lez-Lille.

811. CREPELLE-FONTAINE, chaudronnier-constructeur, maire, rue de Lille, 152.
515. Alfred DELESALLE (Mme), propriétaire, rue Neuve, 6.
87. DUBOIS, répétiteur, rue du Romarin, 7.
709. HILST, brûleur de café, grande Rue, 101.
741. TRAMBLIN (Mlle), directrice de l'école communale, rue du Chaufour.
636. VANVERTS, pharmacien, rue de Lille.
358. VILLERVAL, instituteur, rue de Marquette, 55.

Nos d'inscription. MM.

Launoy.

506. BOUTEMY (Jules), filateur de lin.
505. BOUTEMY (Louis), filateur de lin.
816. PARENT (fils), fabricant de tissus,
437. VALENDUCQ, (Jean), notaire.

Lomme-lez-Lille.

307. VERSTRAETE, fabricant de fils à coudre.

Loos.

259. BILLON, docteur en médecine, maire, conseiller d'arrondissement.
545. DUPREY (Alfred), négociant en vins.
862. LAINÉ, industriel.
497. TOUSSIN (Mme Gustave) propriétaire, château de Longchamp.
14. WACQUEZ-LALO, géographe.

Lens (*Pas-de-Calais*).

565 ALLIER, chef de gare.
660. BOLLAERT, agent général des mines.
235. SCHIVRE (Gustave) directeur des ateliers de construction
236. STIÉVENART (Arthur), fabricant de cables.

Lyon (*Rhône*).

244. LUCAS-GIRARDVILLE, censeur au lycée.

Marcoing.

75. BRUYERRE, propriétaire.

Marcq-en-Barœul.

45. DUCROCQ (Léon), conseiller d'arrondissement.
873. BURETTE (Célestin), commis de direction des postes et télégraphes

Marquette.

LARIVIÈRE, directeur du tissage Jules Scrive.

Marquillies.

481. BRAME (Max), fabricant de sucre.

Mons-en-Barœul.

662. DESOBLAIN, propriétaire, rue Neuve.

Mouveaux.

251. JEAN, instituteur.

Paris.

290. ANCHIER (Maurice), gérant de la maison Mouth, rue de Sèze, 5
694. CABY, fabricant d'huiles, rue de Flandre 99.

N^os d'inscription. MM.

499. Cavrez (Jules). médecin, place Voltaire, 2.
227. Descamps (J.), agent-général des carrières de Guenast, rue de l'Aqueduc, 5.
94. Faucher, ingénieur en chef des poudres et salpêtres, directeur-adjoint du service des poudres et salpêtres au Ministère de la guerre, boulev. du Palais, 13.
271. Gruel (l'abbé), professeur à l'Institut des Missions étrangères.
315. Lardeur, général de brigade.
212. Leloir (Henri), docteur en médecine, chef de clinique de la Faculté de Paris, rue Monge, 17.
53. Mathias, ingénieur en chef de la Traction au Chemin de fer du Nord, président de la Société Industrielle du Nord, rue de Maubeuge, 81.
859. C. Ouvrard. étudiant, rue Cadet, 26.
482. Sever (Jacques), capitaine du génie, attaché à l'état-major général, boulevard Lefebvre, 1.
657. Théodore (Paul), étudiant, rue du Rocher, 25.

Ronchin.

483. Grolez (Henri), pépiniériste.
533. Grolez (Louis), pépiniériste.

Roubaix.

801. Barbotin (Félix), négociant en tissus, rue Nain, 15.
750. Baudin (A.), vocat, agréé, rue Pauvrée, 24.
429. Borain (Mlle), institutrice, rue des Anges.
775. Bayart (Charles), fabricant de tissus, rue Fosse-aux-Chênes, 52.
752. Becquart (Louis), négociant en laines, rue du Pays, 4.
865. Bonnel-Florin (Jules), fabricant, rue de Lannoy.
394. Bossut (Émile), négociant, Grande-Rue, 5.
158. Bossut (Henri), président du Tribunal de commerce, Grande-Rue, 5,
342. Bossut-Plichon, négociant, Grande-Rue, 3.
773. Boulenger (E), négociant en tissus, rue du Chemin de fer, 7.
789. Boyaval (Émile), pharmacien, rue de Launoy, 106.
761. Buisine (H.), négociant en tissus, rue Ss-Georges, 25.
155. Bulteau-Grimonprez, négociant en laines, rue Pellart, 31.
867. Canissié (Em), banquier, rue de l'Alma, 31.
878. Carissimo (Alphonse), fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 11.
772. Carissimo (Henri), négociant, rue du Grand-Chemin, 68.
431. Christiaens (Mlle), institutrice, rue Olivier de Serres.
615. Cordonnier (Anatole), fabricant de tissus, rue des Lignes, 7.
166. Coulbaux (Mlle), directrice de l'Institut Sévigné, rue Saint-Georges.
807. Crepelle (Jean), négociant en laines, rue des Champs, 15.
790. Cuignier (Gustave), propriétaire, boulevard de Paris, 61.
148. Daudet, négociant en tissus, rue du Grand-Chemin, 15,
866. Dechenaux (Edouard), courtier, rue de Lille, 64.
346. Defrenne (Achille), propriétaire, rue du Grand-Chemin, 46.
747. Dehesdin (Ch.), fabricant de tissus, rue Nain. 47.
151. Deleporte-Bayart, propriétaire, membre de la Chambre consultative d'agriculture, rue du Curoir, 49.
800. Delesalle (Ch.), négociant, Grande-Rue, 89.
864. Desbonnets (Alfred), fils, négociant, rue du chemin de fer, 67.
748. Desrousseaux (Richard), négociant en tissus, rue du Grand-Chemin, 16.
430. Detille (Mlle), institutrice, hameau du Pille.

Nos d'inscription. MM.

627. De Villars (Alphonse), négociant, rue du Grand-Chemin.
554. Dewitte (A.), négociant-commissionnaire, rue Blanchemaille, 19.
751. Diligent (Ém.), professeur, rue Inkermann, 57.
591. Droulers-Prouvost (Ch.), distillateur, membre du Tribunal de commerce, Grande-Rue, 108.
863. Dubar (Paul), fabricant, place Notre-Dame.
749. Dubreuil (V.), ingénieur, rue Neuve, 41.
295. Duburcq (V.), publiciste, rue des Longues-Haies, 16.
347. Duburcq (Alf.), assureur, rue du Vieil-Abreuvoir, 6.
348. Dupire (Ed.), architecte, membre de la Commission des Ecoles Académiques, rue du Curoir, 24.
652. Duthoit (Ed.) notaire, rue du Pays, 21.
291. Eeckmann (Prosper), agent principal d'assurances, rue du Coq-Français, 39.
154. Ernoult (François), appréteur, rue du Grand-Chemin, 77.
163. Faidherbe (Alexandre), directeur d'école communale, rue du Bois, 9.
164. Faidherbe (Aristide), Conseiller d'arrondissement.
159. Ferrier (Édouard), filateur de laine, ancien président du Tribunal de Commerce, rue du Curoir, 59.
349. Ferlié (Cyrille, fils), négociant, rue de Lille, 11.
359. Ferlié (Mme Cyrille), rue de Lille, 11.
861. Fort (J.) négociant en tissus, rue Neuve, 44.
779. Génie (Édouard), négociant, rue St-Pierre, 19.
215. Gernez, directeur de l'institut Turgot, rue de Soubisse, 35.
393. Heindryckx (Georges), négociant, au Raverdy.
395. Heindryckx (Albert), négociant, boulevard de Paris, 35.
161. Junker (Ch.), filateur de soie, rue de Wattrelos.
877. Lamblin (Jules), fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 11.
150. Lebrat, pasteur, rue des Arts, 39.
640. Leburque-Comerre, négociant en tissus, rue des Lignes, 237.
797. Leconte-Scrépel (Ém.), négociant, administrateur de la Caisse d'épargne, rue du grand-Chemin, 111.
149. Leloir, (A.), rentier, rue du Collège, 169.
819. Lepoutre-Pollet, fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 21.
170. Lerat, directeur d'école communale, rue de l'Alma.
171. Leroy, directeur d'école communale, rue Pierre de Roubaix.
128. Lesne (Mlle), institutrice, rue du Coq-Français.
760. Lionville (Georges), négociant, rue Neuve, 5.
849. Manchoulas (Félix), négociant, rue Pauvrée, 42.
774. Masson (Armand), fabricant, rue du Pays, 24.
551. Masurel, (Paul), négociant, rue de Tourcoing, 85.
722. Masurel (Albert), fabricant, rue du Pays, 27.
156. Masurel-Wattine (J.), négociant, rue du Chemin de Fer, 48.
758. Masurel (Charles), négociant, administrateur de la Banque de France, rue Fosses-aux-Chênes
778. Robert Dupont, négociant, rue du Grand-Chemin, .
860. Meillasous, teinturier, rue Saint-Jean, 30.
370. Motte-Descamps, filateur, quai de Leers, 4.
369. Motte, (Georges), filateur, quai de Leers, 4.
327. Motte-Vernier, négociant, quai de Leers, 4.
451. Motte, (Alfred), manufacturier, rue de Wattrelos.

Nos d'inscription. MM.

805. Parenthou (Henri), négociant, rue Fosse-aux-Chênes, 47
879. Pennel (Louis), rue de Lille, 14.
759. Pottier (Georges), négociant, rue du général Chanzy 42.
157. Reboux, (Alfred), rédacteur en chef du *Journal de Roubaix*, conseiller municipal, rue Neuve, 17.
432. Renard, instituteur-adjoint, à l'Institut Turgot.
153. Richard (Paulin), fabricant, rue de l'Hospice, 31.
744. Roncerav, directeur de la banque de France, rue de Tourcoing, 114 bis.
333. Rogier (Moïse), entrepreneur, membre de la Commission d'assainissement des logements insalubres, rue de Lorraine, 10.
608. Roussel (Émile), teinturier, membre de la Commission des Écoles académiques, administrateur de la Société industrielle du Nord, rue de l'Épeule.
746. Roussel (François), industriel, membre de la Chambre de Commerce, rue du Grand-Chemin, 49.
162. Screpel-Roussel, fabricant, rue du Pays, 5.
776. Sebert (Émile), rentier, rue Charles-Quint, 24.
777. Simon (Oscar), négociant, rue de l'Hospice.
163. Skène, mécanicien, rue Neuve, 39.
762. Strat (Jules), négociant en tissus, rue du Pays, 7.
788. Ternynck (Henri), filateur et fabricant, rue Fosses-aux-Chênes, 174
160. Vassart (l'abbé), professeur des cours publics municipaux, rue du Curoir, 42.
723. Verspieren (A.), assureur, boulevard de Paris, 45.
571. Vinchon (A.), peigneur de laines, membre de la Chambre de Commerce, rue Traversière, 42.
630. Wattine-Hovelacque, administrateur de la banque de France, boulevard de Paris, 43.
745. Wattine (Paul), membre au Tribunal de Commerce, Grande Rue, 142.
332. Wattine (Gustave), membre de la Chambre de Commerce, rue du Château, 1?.
806. Wibaux-Florin, filateur, rue Fosse-aux-Chênes, 47.

Salomé.

688. Houvenaghel-Danel, distillateur.

Saint-Amand-lez-Eaux

183. Cosserat, agrégé de l'Université, principal du collège.

Saint André-lez-Lille.

557. Clinquet, instituteur.
Porion, distillateur.

Saint-Denis.

116. Delebecque, agent-général du contrôle des recettes au chemin de fer du Nord.

Seclin.

225. Cattelotte, instituteur.
699. Collette (Pierre), licencié en droit.
738. Desurmont (Achille), filateur de lin.
403. Guillemaud (Claude), filateur de lin.

Nos d'inscription. MM.

Sequedin.

65. Corenwinder (B), chimiste, maire, vice-président de la Société Industrielle du Nord.

Sondrio (*Italie*).

391. Rossi (Agostino), comptable à la Banque populaire.

Staple.

614. Reumaux (Isaïe), médecin.

Tourcoing.

175. Dassonville Leroux, négociant en laines filées, rue du Sentier, 33
604. Dissart, percepteur des contributions directes; rue de l'Abattoir, 16.
296. Duvillier (Joseph), filateur de laines, rue du Tilleul, 62.
336. Fourlignie (Aug.), négociant en laines, rue des Ursulines, 66.
632. Hellinger, négociant en laines.
176. Leloir (Jules), négociant, place des Nonnes.
791. Lemaire (Jules), filateur de laines, rue d'Anvers.
334. Leroux-Lamourette (Louis), filateur, rue Blanche-Porte, 35.
335. Leroux-Brame, (Ch.), négociant en laines, rue de Gand, 55.
325. Masurel, (François), filateur de laines, membre de la Chambre et président du tribunal de commerce, rue de Wailly, 25.
768. Masure Van Elslande (Eugène), fabricant de tapis, rue de Gand, 42.
177. Rogeau, docteur en médecine, petite Place, 5.
126. Roger, représentant de charbonnages et hauts fourneaux, rue Blanche, 39.
86. Vanneufville, pharmacien, rue Saint-Jacques, 6.

Toulon (*Var*).

308. Baratte, aide-commissaire de la marine, rue Molière, 12.

Tunis.

13. Bompard, secrétaire particulier du ministre de France.
58. Cambon, (Paul) ministre résidant de France.

Valenciennes.

269. Grimonprez (Eugène) ingénieur civil.

Au 1er janvier 1884, le nombre des membres titulaires inscrits au registre de la Société était de 879.

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR

(4e trimestre de 1882).

Les cours et conférences du jeudi soir, qui avaient eu les années précédentes un si réel succès, ont été repris pour l'exercice 1883-84, à partir du 22 novembre, de la façon suivante:

Jeudi 22 novembre. — M. DE FRANCIOSI, homme de lettres, vice-président de la Société d'horticulture, a fait un cours sur *Lisbonne*.

Jeudi 6 décembre. — M. L. LACROIX, docteur en médecine, secrétaire de la société, a parlé de *l'Ile Maurice*.

Jeudi 13 décembre. — M. MASSEBIEAU, professeur agrégé d'histoire au lycée de Lille, a fait une conférence sur le *Canada français*.

Jeudi 20 décembre. — M. ARDOUIN DU MAZET, publiciste, membre honoraire de la société de géographie de Bordeaux, a traité le sujet suivant : *Souvenirs topographiques des grandes manœuvres de* 1882.

Jeudi 27 décembre. — M. ARDOUIN DU MAZET, a donné la suite de la précédente conférence.

Toutes ces conférences seront reproduites *in-extenso* dans le Bulletin de cette année : nous n'en donnons donc pas l'analyse. La conférence de M. le Dr Lacroix a déjà paru dans le Bulletin de 1883.

GRANDES CONFÉRENCES.

Deux grandes conférences ont eu lieu pendant le 4e trimestre de 1883

La première a été faite le 15 novembre par M. le professeur Guillot, ancien secrétaire général, parlant au nom de M. le Dr Jean Bayol, explorateur du Foutah-Djallon et du Haut-Niger, lieutenant gouverneur du Sénégal, qui l'accompagnait. En raison de l'état de sa santé affaiblie par suite de ses récents voyages, M. Bayol s'est excusé avant la conférence de ne pouvoir présenter lui-même au public lillois le récit de ses explorations, mais il a ajouté qu'il avait tenu à prouver sa sympathie toute particulière pour la Société de Lille en venant dans notre ville, et qu il était certain de trouver dans la parole chaude et éloquente de M. Guillot un écho exact de ce qu'il avait ressenti lui-même.

La seconde conférence a eu lieu le 25 novembre. Elle a été faite par M. Brau de Saint Pol Lias, explorateur de la Malaisie, qui a contribué d'une façon si fructueuse à l'expansion de la colonisation française en Océanie.

Nous commençons plus loin la publication du manuscrit qu'a bien voulu nous confier M. le Dr Bayol, et nous publierons prochainement *in extenso* l'intéressante conférence de M. Brau de Saint Pol Lias. Nous relatons ci-dessous les incidents auxquels a donné lieu l'arrivée à Lille de ces deux remarquables explorateurs.

Conférence de M. le Dr Bayol.

M. le Dr Bayol est arrivé à Lille le 14 novembre à 10 h. 40 du soir, accompagné de M. Guillot.

Ils ont été reçus à la gare par le bureau au complet.

M. Paul Crepy, président, a exprimé à ces Messieurs combien la Société leur était reconnaissante de ce qu'ils voulaient bien venir inaugurer à Lille les conférences de l'année et exposer à ses membres combien, grâce au dévouement de M. Bayol, le nom français était honoré et respecté au cœur même de l'Afrique.

M. Bayol a répondu à M. Crépy qu'il avait conservé un trop excel-

lent souvenir du premier accueil qu'il avait reçu de la Société de Lille pour ne pas lui revenir ; il acquittait ainsi une dette de reconnaissance et en retirait une satisfaction de plus.

MM. Bayol et Guillot ont été ensuite conduits aux appartements qui leur avaient été préparés au buffet-hôtel de la gare.

La conférence a eu lieu le lendemain à 8 h. du soir dans la grande salle des conférences de la Société : environ 1,000 personnes y assistaient.

Après un excellent exorde de M. le président P. Crépy, rappelant tout ce que le Dr Bayol avait fait pour la France et les conquêtes dont nous lui sommes redevables dans l'Afrique centrale, M. le Dr Bayol s'est levé pour exprimer la sstisfaction qu'il ressentait de se retrouver au milieu de ses amis de Lille, affirmant que tout ce qu'il avait fait et ferait n'avait comme but que la seule grandeur de la France.

Puis M. Guillot a pris la parole. Dans un langage clair et élégant, il a retracé point par point la mission du Dr Bayol, qui, parti de Bamakou en juillet, a atteint le mois suivant Mourdia et Donabougou, s'arrêtant à tous les points importants du Bélédougou et du Fadougou, et exigeant de tous les chefs d'importants traités assurant à leur pays le protectorat de la France, puis revenant de Denabougou par Neguessebougou et Nonkho, après un voyage de quarante et un jours qui lui avait permis de parcourir une route de 363 kilomètres, jusque-là complétement inconnue.

Après la conférence qui s'est terminée à 9 h. 3 4, la presse lilloise et le bureau de la Société ont offert un punch au docteur Bayol dans les salons du café Jean, rue de la Gare. Un toast a été porté par M. Crépy au docteur Bayol : M. Crépy a prié les représentants de la presse de dire au public combien la Société de Géographie était heureuse de recevoir le docteur Bayol et combien elle le remerciait d'avoir indiqué au commerce français ces nouvelles contrées où il pourrait trouver, avant peu, de fructueux débouchés. Au nom de la presse, M. Bergès, membre de la Société, a exprimé en termes excellents, combien la presse était heureuse et fière de répondre au vœu exprimé par M. Crepy. Puis, M. Bayol a répondu en remerciant la presse de son dévouement à la cause géographique : « C'est à elle, a-t-il dit que nous devons de connaître de Brazza, de connaître la géographie de l'époque, nous ne saurions trop l'en remercier. »

Quelques jours après, M. le Dr Bayol partait pour le Sénégal, et, à la

date du 17 décembre, M. le président de la Société de Lille, recevait de lui une lettre, datée de Gorée, lui annonçant qu'il se préparait à nouveau pour une autre expédition.

Conférence de M. Brau de Saint-Pol Lias.

M. Brau de Saint-Pol Lias est arrivé à Lille le 24 septembre à 10 h. 40 du soir. Le bureau l'attendait à la gare, ainsi qu'un certain nombre de membres du comité d'études. M P. Crépy, président, lui a souhaité la bienvenue, puis l'a conduit aux appartements préparés au buffet-hôtel par les soins de la Société.

La conférence a eu lieu le lendemain à trois heures, dans la grande salle des fêtes de la Société. Le local était comble. M. P. Crepy, qu'une dépêche urgente et inquiétante avait appelé à Nice quelques heures auparavant, était remplacé à la présidence par M. Alfred Renouard, secrétaire-général.

M. Renouard a présenté le conférencier au public, et a rappelé ses récentes explorations, relatées d'ailleurs d'une façon des plus attrayantes dans des ouvrages bien connus. Les explorateurs de l'Océanie sont rares, a-t-il dit en terminant, et c'est un attrait de plus pour notre Société que de recevoir un homme aussi compétent que M. Brau de Saint-Pol Lias.

M. Brau de Saint-Pol Lias a retracé ensuite ses voyages dans la presqu'île malaise, dans les îles de Sumatra et de Java, et a exposé la la récente catastrophe qu'a produite dans ces régions, l'explosion du volcan le Krakatoa. La conférence s'est terminée par une série de trente-deux projections des mieux réussies. Le public s'est retiré très satisfait de cette séance intéressante.

Le lendemain, le conférencier a exposé devant les membres de la Société Industrielle du Nord, quels étaient les résultats pratiques de ses explorations et quelle était la valeur des débouchés nouveaux qu'il comptait voir ouvrir prochainement au commerce national. Il a insisté surtout sur la nécessité pour la France d'exporter à l'étranger et de fonder des comptoirs au loin en vue de l'expansion de notre commerce colonial.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 21 décembre 1883.

Présidence de M. Paul Crépy.

La séance est ouverte à 8 h. 1/2. MM. Alfred Renourd, secrétaire général, Boudry et Lacroix, secrétaires, Van Hende, bibliothécaire, M. le commandant Delamare, membre du Comité d'études, prennent place au bureau.

M. Paul Crépy exprime à l'assemblée, en son nom personnel, combien il a été touché des nombreux témoignages de sympathie que lui ont donné ses collègues de la Société, lors du deuil récent qui a frappé sa famille ; il adresse à l'assemblée tous ses remerciments.

M. le Président annonce que les pouvoirs de huit membres du Comité d'études expirent à la fin de 1883, il y a donc lieu de pourvoir ou à leur réélection, puisqu'ils sont rééligibles, ou à leur remplacement. Ces membres sont MM. Boudry, Bouflet, Duburcq, Duflos, Fromont, Tilmant, Van Hende et Verly. Un autre membre du Comité, M. Chon, ayant désiré rester simple membre de la Société en raison d'une absence prolongée qui le privera de participer aux travaux du bureau, devra aussi être remplacé, ce qui portera à neuf le nombre des membres à élire.

Le vote a lieu au scrutin secret. Les huit membres sortant sont réélus à la majorité des suffrages. M. Chon est remplacé par M. Mamet. Ces neuf membres sont alors proclamés de nouveau membres du Comité d'études, à partir du 1er janvier 1884 jusqu'au 31 décembre 1886.

M. le Président rappelle le vote émis par l'assemblée générale du 23 octobre dernier, aux termes duquel, par modification à l'article XIII

des statuts, le Comité d'études doit se composer à l'avenir de 33 membres, au lieu de 27 qu'il comportait précédemment. Il y a donc lieu de procéder à l'élection de six membres nouveaux, dont moitié devront être choisis parmi les sociétaires de Lille et moitié parmi les sociétaires de Roubaix.

Le vote a lieu au scrutin secret. Le dépouillement des bulletins ne donne de résultat valable que pour trois membres seulement : — MM. l'abbé Dehaisnes, Aristide Faidherbe et Albert Masurel, ayant obtenu la majorité absolue des suffrages exprimés, sont proclamés membres du comité d'études pour trois ans.

Il est procédé à un nouveau tour de scrutin pour l'élection des trois autres membres. MM. Hedde, Jacquin et Leburque-Comerre, sont désignés également pour une période de trois années.

M. le Président donne lecture de la liste des conférences hebdomadaires qui seront faites à Lille le jeudi en janvier et février. Ces conférences commenceront à partir du 10 janvier dans l'ordre suivant :

10 Janvier. — M. Cosserat, principal du Collège de St Amand : *La glace et les glaciers ;*

17 Janvier. — M. Jacquin, inspecteur au chemin de fer du Nord : *Explication de signaux des chemins de fer ;*

24 Janvier. — M. Dutreuil de Rhins, explorateur du Congo : *La mission de Brazza dans l'ouest africain en 1883*, (cette dernière dans la grande salle des conférences de la Société) ;

31 Janvier. — M. Delamarre, chef de bataillon au 43e de ligne : *Excursions dans le Sud de la Tunisie ;*

7 Février. — M. le Dr Bergeron, professeur à la Faculté de médecine : *La Zélande ;*

14 Février. — M. Bergès, rédacteur en chef du « Progrès du Nord » : *L'Australie ;*

21 Février. — M. Parmentier, avocat, rédacteur en chef du « Touriste » : *Venise ;*

28 Février. — M. Pierre Salvat, avocat, rédacteur en chef du « Nouvelliste du Nord » : *De la condition des étrangers en France.*

A partir du 12 janvier, des conférences analogues seront organisées à Roubaix le samedi de chaque semaine. M. Alfred Renouard, secré-

taire général, inaugurera ces conférences en parlant *de l'origine et du fonctionnement de la poste en France et à l'étranger*. Les autres conférences seront annoncées plus tard et seront faites par MM. Massebieau, Baudin, Ardouin du Mazet, Victor Duburcq, Faidherbe, Cosserat, etc. L'organisation en est confiée à un Comité spécial nommé pour Roubaix, qui est composé des membres du Comité d'études habitant Roubaix et de membres auxiliaires choisis parmi les membres ordinaires de la Société. Les membres roubaisiens du Comité d'études sont, outre M. le vice-président Henry Bossut, MM. Victor Duburcq, A. Faidherbe, Albert Masurel et Leburque-Comerre; les membres auxiliaires désignés : MM. Cyrille Ferlié fils, Daudet, Verspieren et Junker.

M. le président et M. le secrétaire général s'occupent actuellement de l'organisation de la séance solennelle annuelle de la distribution des prix. Cette séance aura lieu le dimanche 3 février, la conférence habituelle a été promise par M. Fuchs, ingénieur en chef des mines à Paris : le sujet en sera annoncé ultérieurement.

M. Alfred Renouard, secrétaire général, donne ensuite lecture, au nom de M. Georges Duloup, membre correspondant de la Société, d'une intéressante communication intitulée : *Huit jours chez les M'Bengas*. Il est décidé que ce mémoire sera publié *in extenso* dans les Bulletins.

L'ordre du jour étant épuisé, la séance est levée à 9 heures 1/2.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(in extenso).

HUIT JOURS CHEZ LES M'BENGAS

PAR M. G. DULOUP
Ex-officier de la marine marchande,
Membre correspondant de la Société de Géographie de Lille.

Les diverses tribus qui entourent nos établissements du Gabon ont été l'objet d'études plus ou moins sérieuses, de la part des voyageurs et des officiers de notre marine; elles sont néanmoins encore insuffisamment décrites, grâce à leur nombre, à leur mobilité et surtout aux difficultés qu'il faut surmonter pour se mettre en rapport avec elles. Une de ces tribus, qui n'est cependant pas la moins intéressante, celle des M'Bengas, n'est même connue que de nom, ou il ne s'en faut guère, quoiqu'elle vive au bord même de l'Océan. Le petit nombre des individus qui la composent l'a fait complètement négliger, et, en dehors de la colonie, l'on ne trouve presque personne qui en soupçonne même l'existence

Les caractères physiques du M'Benga sont cependant très personnels; ses mœurs sont bizarres, sa langue et sa grammaire diffèrent absolument de celles de ses voisins. Tout cela m'a porté à étudier de près, lors de mon séjour sur la côte du Gabon, en octobre 1881, ce petit peuple, dont les rois ont été mes hôtes et sont demeurés mes amis.

Fort peu de blancs ont visité la tribu des M'Bengas, aucun ne l'a scientifiquement étudiée.

M. du Chaillu, à qui nous sommes redevables de tant de renseignements sur les peuplades de cette partie de l'Afrique, n'a fait que passer

chez les M'Bengas et n'en dit que fort peu de choses. Victor de Compiègne, qui les a aussi visités, en fait à peine mention dans son *Afrique Équatoriale.*

Quelques jours après mon arrivée à Libreville, chef-lieu des établissements français du Gabon, une grande pirogue montée par un équipage noir, composé en majeure partie de M'Bengas, m'entraînait vers le cap Esterias où je comptais rester quelques jours. J'y arrivai, après douze heures d'une navigation pénible et non sans périls, effectuée au milieu des brisants de la côte.

Je ne m'étendrai pas sur mes aventures personnelles, sans intérêt pour le lecteur, et j'arriverai bien vite à la partie ethnographique de mon voyage.

I

ORIGINE. — AFFINITÉS ETHNIQUES. — CARACTÈRES ANATOMIQUES ET PHYSIOLOGIQUES.

Quelle est l'origine de cette tribu ?

Tel est le problème qui se pose en premier lieu à l'esprit du voyageur qui se trouve en présence des M'Bengas, problème qu'il ne lui est point permis de résoudre complètement, mais dont il ne lui est pas trop malaisé de trouver au moins une solution partielle. Si le peuple m'benga n'a pas plus d'écriture que les peuples nègres, ses voisins, du moins sa légende a-t-elle été conservée de père en fils, et si elle ne remonte pas bien haut, elle est partout identique à elle-même.

J'ai interrogé soigneusement plusieurs noirs qui me l'ont racontée séparément ; les versions des narrateurs concordaient parfaitement.

Les M'Bengas sont originaires de l'intérieur et paraissent venus du nord-est (1). Poussés par des tribus hostiles, ils s'arrêtèrent sur la côte,

---

(1) Je faisais dernièrement observer à M. Rogozinski, avant son départ pour l'Afrique, qu'il se pourrait fort bien qu'il rencontrât des M'Bengas ou des tribus de même origine, dans les régions où l'on place l'hypothétique lac Liba qu'il compte explorer. « Il y a beaucoup d'eau là-bas derrière les montagnes », me disait un jour un vieux M'Benga que j'interrogeais, en me montrant le nord-nord-est ; je n'ai jamais pu obtenir de lui qu'il me précisât ce qu'il entendait par là et si c'était d'un lac ou d'une rivière qu'il voulait parler. Pour moi, à mon humble avis, les M'Bengas poussés par plusieurs couches de tribus se chassant successivement, viennent des bords du lac Liba ; quant aux anciens propriétaires du littoral, ils ont disparu depuis longtemps, écrasés par cette invasion incessante dont les Fâns sont le principal agent.

à Benito, mais ils n'y restèrent pas longtemps. Reprenant leur course tout en guerroyant, ils suivirent le bord de la mer jusqu'au cap Saint-Jean où quelques-uns d'entre eux s'établirent ; on y voit encore des villages m'bengas. Les autres traversèrent les forêts de la côte (ils ne pouvaient aller par mer, ne possédant pas de pirogues) et arrivèrent à la rivière Danger (1) ou Muni, sur les rives de laquelle ils élevèrent quelques villages.

Le reste des M'Bengas se dispersa peu à peu dans les îles d'Elobi et de Corisco, qui en comptent encore un certain nombre.

Plus tard, désireux de se rapprocher de nos établissements, quelques-uns d'entre eux ont traversé de nouveau la mer et sont venus se fixer aux environs du cap Esterias, l'ancien cap des Esteiros. Il existe même un de leurs villages à la pointe Santa-Clara.

Dapper, dans sa description de l'Afrique (traduction, 1687), disait en parlant de ces régions :

« Les nègres qui demeurent sur les bords de ces rivières sont grands, gros et robustes ; chaque peuple a son roi et ils sont presque toujours en guerre les uns contre les autres. »

Et Davity (éd. de 1660), écrivait que « le pays proche du fleuve (Angra) a ses habitants qui n'ont aucune amitié avec leurs voisins, mais font tantôt la guerre, tantôt la paix. »

On suppose qu'il est question, dans ces deux textes, des M'Bengas qui, s'il faut en croire du Chaillu, possédaient jadis une réputation de férocité des plus méritées.

Voici comment ce voyageur s'exprime à leur sujet :

« C'était jadis une tribu belliqueuse par excellence, et lors de mon premier voyage sur la côte, elle était perpétuellement en guerrre avec ses voisines. Moins batailleurs aujourd'hui, ils ont perdu cette réputation de férocité dont ils se faisaient gloire autrefois. »

Les M'Bengas diffèrent à certains égards de leurs voisins les Gabonais, qu'ils méprisent d'ailleurs profondément, mais ne se confondent pas pour cela avec la grande famille des Fâns avec lesquels ils sont en fort mauvais termes.

Leur place dans la classification n'est donc point du tout facile à déterminer. Je ne connais point les Bakalais avec lesquels Wilson leur

(1) La rivière Angra des anciens Portugais.

trouve des affinités linguistiques (1). Je n'ai point vu non plus ni Okotos, ni Apingis, ni Yalimbongos, aucun des nègres de l'intérieur, en somme, groupés par M. de Compiègne autour des M'Bengas de Corisco dans son tableau des langues du Gabon (2). Le mieux est donc de m'abstenir, tout en faisant remarquer que la distribution géographique des neuf tribus réunies dans le tableau de M. de Compiègne, est bien en rapport avec l'idée que l'on peut se faire des migrations de l'intérieur vers la côte dont les M'Bengas de Corisco ont conservé le souvenir,

Les M'Bengas sont généralement de beaux hommes, robustes et relativement bien faits. Il m'a été complètement impossible de mesurer ces nègres superstitieux et défiants. Ma description de leurs caractères physiques se ressentira nécessairement de cette absence de données positives.

Je me bornerai donc à dire que leur taille est au-dessus de la moyenne et que leurs proportions n'ont rien qui choque l'œil ; quoiqu'ils offrent une prédominance très remarquable du tronc et des membres supérieurs. Devenus depuis leur stationnement au bord de la mer d'excellents caboteurs, réputés les meilleurs de toute la côte, ils doivent peut-être à la profession de canotiers qu'ils exercent constamment, l'exagération de ce caractère qui se voit déjà très accusé chez tous les noirs. Leur coloration est plus claire que celle des Gabonais, et leur physionomie, quoique fortement négroïde, n'est habituellement point désagréable.

Leur vigueur est extrêmement remarquable et leur adresse nautique dépasse toute supposition ; il faut les voir, pour s'en rendre compte, conduire avec une étonnante rapidité leurs légers troncs d'arbre, au milieu des rochers et à travers les lames écumantes. Ils s'éloignent parfois à des distances énormes, et, pour eux, le voyage du cap Esterias à l'île de Corisco, par exemple, est un véritable jeu (3).

---

(1) Wilson, *Western Africa ; its History, Condition and Prospects.* London, 1856, p. 501.

(2) V. de Compiègne, *L'Afrique équatoriale, Okanda, Bangouens, Osyèba.* Paris, 1876, in-12, p. 308.

(3) J'embarquai un jour dans une pirogue à destination de Corisco où je devais passer quelques jours. Le voyage d'aller se fit assez agréablement, plusieurs rois des environs étaient partis en même temps que nous et, poussés par une bonne brise de terre, c'était à qui irait le plus vite et arriverait le premier. Notre embarcation

Ils font, m'a-t-on dit, de plus longs voyages, et l'on m'a cité de ces marins qui avaient été jusqu'aux régions de Camerouns au-delà du cap Saint-Jean (1).

Pour donner les preuves les plus convaincantes de leur vigueur et de leur habileté dans la science nautique, aussi bien que de la finesse de leurs sens, il me suffira de raconter brièvement une de leurs pêches au *n'bédi*, énorme poisson qui se trouve dans les endroits rocheux battus par une barre.

Ils partent à deux, à bord d'une petite pirogue aussi étroite que possible. Ils sont debout; celui qui est à l'avant tient à la main un long harpon, surmonté d'un cône en bois à son extrémité supérieure, tandis que l'autre, également debout, fait avancer la pirogue à l'aide d'une longue pagaie qu'il manœuvre avec une dextérité admirable. Ils arrivent sur la barre où la mer déferle et attendent l'animal; l'un est tout entier occupé à surveiller l'eau, l'autre à tenir le frêle esquif debout à la lame. Quelquefois une vague écumante entrant dans la pirogue la fait chavirer, mais elle est bien vite relevée et vidée. Le poisson aperçu, le harponneur lance son engin avec force, saisit une pagaie et les voilà lui et son compagnon partis à la poursuite du poisson qui se dirige vers la haute mer. Le cône placé à l'extrémité du harpon sert à indiquer l'endroit où est le poisson. Avec cette méthode primitive ils perdent, il est vrai, parfois l'animal.

Ces noirs ont l'ouïe et la vue d'une finesse remarquable.

---

fortement voilée (elle avait deux grandes voiles et un foc) ne pouvait guère porter plus de toile. L'équipage m'benga, assis sur le bordage du côté du vent, riait à la vue du canot presque couché et de l'eau qui y entrait, sans paraître le moins du monde inquiet. Mais au retour ce fut bien autre chose. Un des jeunes gens s'avisa de monter à l'un des mâts pour aller frapper la drisse de foc qui s'était cassée sous l'effort d'un vent des plus violents. Je n'eus que le temps d'arrêter l'imprudent qui allait nous faire chavirer au nombre de près de vingt-cinq personnes. L'île de Corisco est très basse et deux heures après l'avoir quittée, nous l'avions complètement perdue de vue. Ballottés par une mer soulevée et trempés jusqu'aux os, nous étions seuls au milieu d'une obscurité croissante, sans terre en vue qui pût nous guider et sans boussole. Je n'en vis pas un seul broncher ou paraître inquiet jusqu'au moment où, arrivés au cap Esterias, il nous fallut, par une nuit profonde, passer la barre où les lames déferlaient avec fureur...

(1) Un vieil auteur, dont le nom m'échappe, raconte que les habitants de cette côte (environs de la rivière d'Angra) montent de grandes pirogues au nombre de soixante-dix et même de quatre-vingts hommes et s'en vont faire la guerre aux rois de Pongo et de Benin.

Quand les pêcheurs ont touché un de ces n'bédi, ils poussent un cri particulier que les spectateurs entendent aussitôt, même s'ils sont engagés dans une de ces conversations animées comme le sont généralement toutes celles de ces peuplades bruyantes. Un blanc, même en prêtant l'oreille, n'entendrait pas cet appel (1).

Malgré la réverbération du soleil sur la mer qui brûle littéralement les yeux, ils suivent parfaitement toutes les péripéties de cette pêche émouvante. A chaque instant ce sont des exclamations, et lorsque les pêcheurs ont perdu l'animal, ce qui ne leur arrive que rarement, ils poussent des ah ! en frappant dans leurs mains et en secouant tristement la tête. Ils font aussi avec la langue ce bruit commun à presque tous les peuples et qui signifie : quel malheur !

II.

CARACTÈRES ETHNOGRAPHIQUES.

Les villages des M'Bengas, comme ceux des Fâns et des M'Pougoués, n'ont généralement qu'une seule grande rue bordée de chaque côté de maisons et qui les traverse d'un bout à l'autre.

Les cases sont ordinairement construites de la même manière ; les murs qui affectent la forme quadrangulaire sont en bambous fichés en terre et reliés par des feuilles ; le toit est composé de feuilles de palmiers, disposées par rangées comme le sont chez nous les ardoises et retenues ensemble par des épines (2). Malgré ces précautions, la pluie pénètre assez facilement dans l'intérieur ; j'en ai fait plusieurs fois la pénible expérience.

Les grandes cases sont divisées en deux pièces, qui le plus souvent ne communiquent pas entre elles, mais sont séparées par une cloison. Cette séparation dérisoire n'empêche pas le malheureux blanc qui espère reposer, d'être fortement incommodé par la fumée asphyxiante que les femmes font, tant pour éloigner les moustiques que pour conserver le feu. Elles se réunissent d'ailleurs en assez grand nombre dans cette pièce voisine de celle où le *tangani* est installé et toute la

---

(1) Une distance d'un mille et demi nous séparait du lieu de pêche.

(2) L'île de Corisco a la spécialité de ces couvertures.

nuit ce ne sont que conversations éclatantes ressemblant à des disputes, dont le blanc fait tous les frais.

La misère est bien grande dans le pays. Un village n'est quelquefois composé que de trois ou quatre cases, mais il possède toujours un *roi* ou chef qui ne fait absolument rien. Il prélève un tribu sur les habitants et passe son temps à les gourmander, car il a une très grande autorité sur ses concitoyens.

Comme insignes de son rang il porte soit le chapeau haut de forme, couvre-chef dont les simples mortels n'ont pas le droit d'user, soit une bande de peau d'hippopotame tordue qui lui sert de canne, ou un petit faisceau de paille pour chasser les mouches, un grand paletot descendant jusqu'aux talons, un parapluie, une canne de tambour-major, etc... complètent la tenue royale et donnent le plus souvent un air des plus ridicules à ce roitelet qui se prend au sérieux, et qui crève de vanité en même temps qu'il meurt de faim.

Cette royauté n'est d'ailleurs pas héréditaire chez les M'Bengas ; le roi mort, les habitants se réunissent et en choisissent un autre.

L'esclavage existe chez eux, dans toute son horreur. Les esclaves sont ordinairement des prisonniers venant des tribus voisines ; fort maltraités, ils ne sont en somme qu'une chose sur laquelle le propriétaire a tous droits. Leur prix varie entre cinquante et deux cents francs (valeur en marchandises).

Ceux que je vis à Corisco, abrutis par suite des mauvais traitements qu'ils avaient endurés, étaient couverts de plaies et de cicatrices ; ils faisaient peine à voir. La vie pour eux n'est qu'une longue souffrance qui finit avec la mort. Lorsque ces malheureux viennent saluer leur maître, ils se mettent à genoux devant lui et s'inclinent jusqu'à terre. Ils n'ont point le droit d'assister aux *palabres* (1), et celui d'entre eux qui porterait la main sur un homme libre serait immédiatement sacrifié.

Le costume des hommes et des femmes est le plus souvent d'une extrême simplicité. Il consiste généralement en un pagne (2) enroulé

---

(1) On sait que le *palabre* est une réunion de rois ou de personnss notables assemblées pour discuter une affaire. Le litige est exposé par les intéressés et le roi principal ou le plus âgé juge le différend. Celui qui a tort est condamné à payer à celui qui a raison une somme dont on convient.

(2) On appelle ainsi une pièce d'étoffe de couleur voyante de 1 m. à 1 m. 50 de longueur.

autour du corps et qui tombe un peu plus bas que les genoux ; les premiers y ajoutent même quelquefois une petite chemise en calicot de fabrication européenne ou américaine. Les coiffures des femmes m'bengas sont très variées et ont beaucoup d'analogie avec celles des M'Pougouées ; je n'en parlerai donc pas.

Elles portent aux bras et aux jambes une quantité considérable d'anneaux de cuivre, dont le nombre augmente en raison de la richesse des propriétaires, et cela, au point de les empêcher de marcher ; ce fardeau, souvent considérable, leur écorche la peau et leur donne un dandinement des moins gracieux.

Fumer semble être le plus grand bonheur de ces dames. Toute la journee elles ont la pipe à la bouche, même lorsqu'elles travaillent, et elles en paraissent très fières.

J'ai rapporté de mon voyage plusieurs des pipes en usage sur cette côte. La plus grande, qui contient exactement la valeur d'un paquet de tabac ordinaire de quarante grammes, servait à une des femmes du roi chez lequel j'habitais à Corisco. La longueur, du pied du fourneau au bout du tuyau, est de dix centimètres ; sa hauteur est égale à sa longueur. Quant aux deux autres, ce sont, comme la première du reste, des pipes fabriquées par les Ashekianis qui les vendent aux M'Bengas. La plus petite a deux fourneaux. Un roi des environs du cap Esterias la fumait lors de ma visite chez lui, les deux fourneaux étaient bien bourrés de tabac et allumés l'un et l'autre. Il voulait me montrer par là sa richesse ; car on m'a assuré qu'en temps ordinaire, par suite de la rareté de la plante narcotique, il n'étalait point pareil luxe et se contentait de chauffer un seul de ses fourneaux. Ces pipes, faites en terre brunâtre ou rougeâtre et dont le Musée d'Ethnographie de Paris possède trois spécimens acquis chez les M'Fâns ou Pahouins, représentent un travail assez soigné, dans lequel les potiers ashekianis excellent tout particulièrement.

La nourriture des M'Bengas et des peuples voisins se compose de manioc (1), d'ignames, de patates douces, de poisson, de chair de tortue et quelquefois d'un peu d'arachides. Le pays est très giboyeux et regorge d'animaux de toutes sortes. Mais les M'Bengas ne sont pas

(1) C'est une racine que les femmes cultivent. Après l'avoir broyée entre deux pierres, puis séchée, on a une farine d'un très beau blanc. On la fait cuire ensuite, mêlée à un peu d'eau et l'on obtient une espèce de pain, auquel on donne la forme d'un bâton et qu'on enveloppe de feuilles.

de grands chasseurs comme les Fâns ou les Ashekianis par exemple, ils n'aiment pas à s'éloigner de chez eux et s'enfoncent rarement dans l'intérieur. Toute l'activité dont ils sont capables semble s'être dirigée, comme on l'a vu plus haut, vers la mer. Ils ne mangent donc que fort peu de gibier (1) et préfèrent à la venaison les poules ou les cabris qu'ils élèvent dans leurs villages. Les fruits sont cependant le fond principal de leur nourriture et les forêts des environs du cap contiennent des ananas sauvages délicieux. La nature semble avoir réuni dans ces contrées éloignées tous ses trésors. Le noir n'a pas besoin de cultiver pour se nourrir. Il a une foule d'arbres sous la main, tels que l'arbre à pain, le chou palmiste, l'arbre à beurre, etc, qui lui fournissent tout ce qu'il peut désirer ; aussi végète-t-il dans la paresse la plus complète. Il se croirait déshonoré s'il touchait à la terre ou s'il faisait un travail quelconque. Les esclaves sont chargés des divers travaux manuels. L'homme ne s'occupe que de l'entretien et de la confection des armes et des instruments de pêche. La seule chose que sa vanité lui permette de faire sans se dégrader, c'est de commercer, c'est-à-dire de tromper son prochain le plus possible. Il ne manque jamais de le faire lorsque l'occasion s'en présente.

C'est la femme qui va couper le bois et qui l'apporte à la maison ; c'est elle également qui cultive le manioc et les patates nécessaires. Elle chatouille les pieds de son mari lorsqu'il fait sa sieste et lorsqu'il revient d'une longue course elle en extirpe à l'aide d'une épine les nombreux *disous* (2) qui s'y sont logés. Elle fait souvent connaissance avec le bâton ou la canne d'hippopotame. Tout au plus lui est-il permis, lorsque son mari rapporte quelques bouteilles d'*allougou* (3), de partager son ivresse.

La polygamie est en honneur chez les M'Bengas ; un homme possède autant de femmes qu'il peut en acheter. L'une d'entre elles jouit d'une certaine autorité sur les autres et les surveille, c'est la

---

(1) Un des mets les plus délicats, c'est le serpent boa ; sa chair, plus fine que celle de l'anguille, fond dans la bouche.

(2) Le *disous* est une espèce de chique qui entre dans la chair des pieds et y dépose ses œufs. Si on ne l'enlève pas, lorsqu'il arrive à la grosseur d'un pois, le pied s'enfle et la fièvre vient aussitôt. Cet animal traverse même les semelles les plus épaisses. J'ai vu des noirs dont les pieds étaient à demi rongés par les *disous*.

(3) Les noirs appellent ainsi l'eau-de-vie.

première femme (1). Les femmes M'Bengas ont une manière bizarre de porter leur enfant. Elles le mettent à cheval sur la hanche et lorsqu'elles vont travailler elles se l'attachent sur le dos. Ces malheureux petits êtres, trop souvent négligés, ont la tête rongée par la gale et la vermine.

Il existe chez les M'Bengas des coutumes singulières. En voici quelques-unes : — Quand deux enfants naissent le même jour, on plante deux arbres de même sorte et l'on danse autour ; leur vie est attachée, croient-ils, à cet arbre, et s'il dépérit ou est renversé, ils sont sûrs de mourir au bout de fort peu de temps

Quand une femme meurt, son mari est presque toujours accusé d'empoisonnement. Immédiatement il y a un grand palabre auquel assistent tous les habitants du village et souvent les rois voisins ; l'homme est toujours acquitté. Ces réunions durent souvent plusieurs jours pendant lesquels on ne fait que parler et se disputer.

Quand le père meurt, toutes les femmes reviennent au fils qui les garde avec lui et augmente ainsi le nombre des siennes. On jette les effets du défunt à la mer et pendant tout un mois les parents du mort passent la nuit dans sa case.

Je ne sais ce qu'ils font du corps, s'ils l'enterrent ou s'ils le mangent ! Les Fâns ont l'habitude de rendre au mort ce dernier honneur, j'ai tout lieu de supposer, je ne l'affirme pas cependant, que les M'Bengas en font autant. Ils se sont bien gardés de me dire quelque chose à ce sujet ; malgré mes prières et mes menaces ils sont restés muets.

En signe de deuil les femmes se rasent les cheveux par derrière et se barbouillent la figure et le corps de cendres blanches jusqu'aux seins. Le deuil fini, c'est-à-dire au bout d'un mois, les parents vont se jeter à la mer pour se laver. Pendant toute la durée du deuil, il est défendu, même les jours de fête, de porter de belles étoffes.

Lorsqu'on se souhaite le bonjour, c'est celui qui a la position la plus élevée qui salue le premier. Il dit *m'bolo* ! ou bien *eu* ! Ceux qui sont quelque chose dans le pays ont le droit de répondre *aï*, sans dire *m'bolo*. Il y a cependant une autre manière de saluer ; elle est fort curieuse et ne s'emploie que lorsqu'il y a réunion de plusieurs personnes. Il est d'usage de donner un surnom sous lequel vous êtes

(1) Voir le résumé du cours de M. Guillot sur le Gabon (1882).

connu. Un exemple fera bien saisir la chose : mon surnom à moi était *violon* (épervier, oiseau de proie qui tue tout le gibier (1).) J'arrive devant une assemblée de M'Bengas rangés en cercle et assis par terre. Je commencerai par celui de droite, en faisant le tour et je lui dirai mon surnom : *violon*, il me dira le sien : *dipica*, par exemple (2), et nous répéterons en élevant la voix, lui : *violon, violon, violon, violon,* etc... et moi : *dipica, dipica, dipica*, etc., je cesserai le premier étant le supérieur. J'en ferai de même pour tous les autres.

En commençant une relation on dira d'abord *mona wé* (il dit que), et l'autre écoutera après avoir répondu *hé !* (oui).

Quand deux personnes sont du même avis ou que l'une d'elles a dit un bon mot, elles se frappent chacune les mains, puis s'en donnent une poignée en disant *asseve* (sois bien) ; elles se touchent ensuite le cœur et se serrent de nouveau la main pour marquer l'union des cœurs.

La religion des M'Bengas est un mélange de fétichisme et de polythéisme. C'est avec grand'peine que j'ai pu m'en faire donner un léger aperçu. C'était en effet chose assez délicate, car la mission catholique du Gabon entretient un missionnaire au cap Esterias, et mon interprète, qui habitait tout près de chez lui, avait peur de se compromettre.

Ils adorent deux dieux : le dieu du ciel et le dieu de la terre ; ils ont le culte des fétiches, idoles créées par la crainte et la superstition. Ce sont des cornes d'animaux, des figures d'hommes en bois peint, etc... mais il m'a été impossible non seulement d'en troquer, mais même d'en voir.

J'ai seulement aperçu, à Corisco, un tambour sacré, objet vraiment merveilleux, qui avait bien un mètre de hauteur et que l'on n'employait que dans les grandes circonstances.

Les M'Bengas portent au cou, aux bras ou aux jambes des gris-gris de toutes sortes, et entre autres des griffes de grands félins (*n'diego*), comme ils les appellent. Ils ont grand peur de ces animaux.

On compte pas mal de chrétiens parmi les M'Bengas ; ils sont chrétiens de nom, c'est-à-dire qu'ils portent un scapulaire, des médailles, vont à la messe le dimanche (3), etc... mais de fait ils ne sont pas

---

(1) On m'a ainsi appelé dans le pays parce que je chassais beaucoup.

(2) Ce mot veut dire « qui peut passer partout ».

(3) Ceux des environs seulement.

christianisés du tout. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de m'en assurer et l'« allougou » et les pagnes qu'on leur distribue à la mission me paraissent les rendre singulièrement prompts à se faire baptiser.

Les armes de cette tribu viennent généralement de chez les Fâns ou des tribus du voisinage. Ils commencent cependant à avoir des fusils de traite (1), et posséder un de ces engins est leur suprême ambition.

Ils ont des haches. Ils ont aussi des sagaies, des poignards et des couteaux de combat à pointe aiguë ; ces armes sont ornées de ciselures et quelquefois de dessins curieux. Ils les trempent dans un poison des plus violents qu'ils préparent avec une plante qui ressemble beaucoup au chiendent. Mon fusil (2) fut pour eux un grand sujet d'étonnement, mais leur étonnement se changea en frayeur quand je logeai les six coups de mon revolver dans un arbre voisin. *Ah ! tangani ! tangani !* (les blancs ! les blancs !) disaient-ils en secouant tristement la tête.

En fait de dessins m'bengas, je n'ai rapporté de mon voyage, que deux croquis copiés sur des portes de cases de l'île de Corisco ; je n'en ai point pu découvrir d'autres. L'un est taillé sur un panneau entier ; l'autre est formé de trois morceaux assemblés. J'ai à peine besoin de dire que j'ai dû prendre en cachette mes croquis en l'absence du propriétaire, qui aurait vu dans cette opération quelque mystérieuse chose qu'il aurait tenté d'empêcher.

III

NOTES ET REMARQUES SUR LA LANGUE DES M'BENGAS. — FABLES ET HISTORIETTES RECUEILLIES CHEZ CES NÈGRES.

Toutes nos lettres s'emploient en m'benga à l'exception cependant de la lettre *f*, qui ne se trouve que dans les mots dérivés d'autres idiomes voisins. La lettre *s* est aussi assez rare.

---

(1) Ces fusils à pierre qu'on leur vend 20 fr. (valeur en marchandises) coûtent 8 fr. en Europe. Malgré leur bon marché, ils résistent à de fortes charges. Les noirs n'ont pas de balles et bourrent leurs fusils de petits morceaux de marmites de fer : ce sont de véritables mitrailleuses non sans danger, car la plaie est mortelle ; les blessures ne se guérissent pas sous ces climats meurtriers et la gangrène s'y mettant, le blessé succombe vite.

(2) J'avais un excellent fusil à broche dont le canon de gauche était rayé et qui ne me quittait jamais.

Le m'benga est guttural ; le son *r* se trouve devant toute voyelle *a, e, i, o, u* ; cette lettre se trouve essentiellement dans la formation des temps du verbe.

Il n'y a en m'benga ni genre ni cas ; on met après le nom le mot mâle ou femelle pour la distinction du sexe.

Il n'y a pas non plus d'article défini ni indéfini ; ce dernier se remplace parfois par l'adjectif numéral.

Il y a fort peu d'adjectifs.

Pour exprimer les degrés de comparaison on commence par mettre les deux noms en parallèle, ensuite on répète le supérieur en lui adjoignant l'adverbe *plus* et l'adjectif. Pour le superlatif on met tous les autres objets du même genre en parallèle avec le supérieur.

La manière de compter est exactement la même que chez nous, car chose curieuse, le système décimal a toujours existé parmi les M'Bengas. Ainsi arrivés à dix, *diounou*, ils continuent *diounou na hoco* (dix et un), *diounou ibale* pour *diounou na ibale* (dix et deux), etc... puis pour vingt : *naba nabale* (pour *nabon na ibale*), etc...

Le marquis de Compiègne, dans son ouvrage *Okanda, Bangouens, Ossyeba*, nous dit que le m'benga est la langue des anciens propriétaires du sol. S'il en était ainsi, la légende que j'ai citée plus haut n'aurait pas sa raison d'être et ne serait qu'une invention des noirs. L'opinion de M. de Compiègne qui a certainement du poids ne change en rien la mienne ; je ne sais point sur quoi il base son assertion ; je m'appuie sur une étude, courte il est vrai, mais consciencieuse et j'affirme hautement que les M'Bengas ne sont pas les anciens propriétaires du sol.

Davity, en 1660, dit que l'île de Corisco n'est point habitée ; les M'Bengas ne se trouvaient donc pas à cette époque au cap Esterias puisqu'ils ont dû passer par Corisco ; ils devaient habiter la côte aux environs de la rivière d'Angra et n'avaient pas encore traversé la mer.

J'ai réussi, non sans peine, pendant mon séjour au cap, à me faire raconter quelques fables et historiettes du pays.

Je les donne telles quelles ; les retoucher serait par trop les défigurer et leur enlever leur principal mérite, la naïveté.

La Poule et la Perdrix.

Il était tombé beaucoup de pluie pendant la nuit et le lendemain il faisait froid. La perdrix dit à la poule : « Va au village chercher du feu. » La poule

s'y rendit aussitôt. Elle entra dans une cour où elle trouva beaucoup de pistaches répandues à terre ; elle se mit à les manger sans s'occuper du feu, but de son voyage. L'autre pendant ce temps attendait en vain la poule qui ne se montra plus. C'est depuis cette époque que la poule se trouve dans le village et la perdrix dans les bois.

Le Rat palmiste et l'Ougueguendo (1).

L'ougueguendo et le rat palmiste étaient camarades. L'oiseau vint une fois visiter le rat et retourna ensuite à la mer. Le rat palmiste dit un jour à l'oiseau : « Je vais aller avec toi promener au bord de la mer. » Mais celui-ci lui dit : « Mon ami, je ne te conseille pas de venir chez moi, car ma place n'est pas bonne ; il y a là-bas des petits enfants qui sont méchants et qui frappent les jeunes gens qui viennent dans notre village, ces petits enfants ce sont les vagues. » Mais le rat palmiste voulut le voir de ses propres yeux et partit pour la mer qui était basse à ce moment-là Il vit son ami sur un tas de goëmon et se dit en lui-même : « Comment ! mon ami ne veut pas que je vienne chez lui tandis qu'il a une si bonne place ! » Là-dessus il se mit à causer avec l'ougueguendo sans s'apercevoir que la mer montait et entourait l'endroit où il était. L'oiseau court sur un rocher, tandis que le rat reste dans l'eau et lui crie de venir le chercher, mais celui-ci lui dit : « Je t'avais averti que ma place était mauvaise, je m'en vais, il ne fallait pas venir. » Et le rat palmiste fut noyé.

La Touque et la Fontaine.

La touque dit un jour à la fontaine : « Supposons deux amis et que l'un vient toujours voir l'autre sans que celui-ci aille lui rendre visite, le premier dira au second : « Comment donc, mon ami, je vais promener chez vous et vous ne venez pas chez moi ! Notre amitié doit alors cesser. »

Il en est de même pour nous, et la nôtre ne peut durer.

Histoire de belle-mère.

Il y avait au cap Lopez un homme qui s'était marié avec une femme du même pays, mais qui habitait loin de lui. Après avoir passé quelques jours avec lui au cap, elle s'en va chez ses parents accompagnée de son mari. Or, son mari était pêcheur. La mère de sa femme lui demanda un jour combien il avait de

---

(1) J'ai vainement demandé l'explication précise de ce mot qu'on n'a pas pu me traduire. « C'est un petit oiseau de mer », m'a-t'on chaque fois répondu.

harpons, mais celui-ci pour toute réponse lui dit que ses harpons étaient parés (1). Alors elle lui redemanda combien il en avait. Il répondit : « Je n'en ai que quatre », et il en avait cinq. Le pêcheur partit donc la nuit pour la pêche et attrapa du poisson. Tout à coup il voit un pignon de maison tout en feu qui se dirige de son côté et aperçoit sur le pignon la mère de sa femme. Cet homme avait un enfant sur l'arrière de la pirogue et lui se tenait debout sur l'avant. L'enfant eut peur, mais il lui dit de n'avoir aucune crainte. Pendant ce temps le pignon approchait et allait chavirer la pirogue. L'homme lui lança alors un premier harpon, mais le pignon avançait toujours ; il lui en relança un second, puis un troisième et le quatrième. La mère de sa femme qui croyait qu'il n'en avait que quatre jeta le pignon dans l'eau et vint vers lui dans l'intention de le tuer. Alors il lança son cinquième harpon sur la mère de sa femme qui se sauva.

L'homme revint au village et frappa à la porte de la case. Sa femme lui ouvrit et il entra avec son poisson. Comme il faisait nuit, sa femme alluma du feu et lui demanda pourquoi il était ainsi fâché ; le mari n'osa dire pourquoi. Le lendemain comme sa belle-mère ne sortait pas de la case où elle était couchée, sa femme alla pour la réveiller et vit sa mère couchée percée d'un harpon. Elle appela aussitôt toutes les personnes du village ; celles-ci lui dirent : « Ta mère était une féticheuse. » Alors le mari dit à sa femme : « C'est pour cela que ta mère m'a demandé hier combien j'avais de harpons. Elle voulait le savoir afin de me tuer. »

---

(1) Je n'ai jamais pu éclaircir cette phrase.

CONFÉRENCES

(in extenso.)

MA MISSION DANS LE GRAND-BÉLÉDOUGOU

AU PAYS DE MOURDIA

Par le Docteur Jean BAYOL (1),

Explorateur du Fouta-Djallon et du Haut-Niger,

Lieutenant-Gouverneur du Sénégal,
Membre d'honneur de la Société de Géogaaphie de Lille.

I. — **But de la mission Bayol.**

La mission dont j'avais été chargé dans le Kaarta ne put avoir lieu. L'état des esprits chez Toucouleurs, surexcités par notre marche vers le Soudan et la chute de Mourgoula qui portait une atteinte sérieuse à

(1) M. le Docteur Bayol a accompli trois importantes explorations dans la région occidentale de l'Afrique : En 1880, attaché à la mission Galliéni, il remonta le Sénégal, il prit part au terrible combat de Dio, livré à l'expédition par les Bambaras, et atteignit Bamakou sur le Niger, d'où il fut chargé de venir annoncer la nouvelle de cette attaque, et demander des renforts au Gouverneur du Sénégal.

En 1881, il fut chargé d'une mission au Fouta-Djallon. Parti de la côte occidentale, il arriva après un long et pénible voyage à Timbo, capitale du pays, et parvint, non sans avoir vaincu mille difficultés, à faire signer à l'almamy un traité qui plaçait son royaume sous le protectorat de la France. A son retour en Europe, il emmena avec lui les principaux ministres de l'almamy et s'en fit des amis dévoués en les initiant à la civilisation française.

Enfin, en 1882, il partit avec le colonel Borgnis-Desbordes, le suivit jusqu'au Niger, et fut chargé dans ce moment d'une mission dans le Kaarta, qu'il ne put accomplir à cause de la surexcitation des populations. Le colonel l'envoya alors en qualité de chef de mission dans le Grand-Bélédougou où il devait faire signer aux chefs du pays des traités de protectorat. C'est cette mission qui est relatée dans ce Bulletin.

leur prestige, ne m ont pas permis de me rendre à Nioro. Malgré plusieurs tentatives, je me suis toujours heurté à une fin de non-recevoir, qui pour être polie, n'en était pas moins catégorique. Le chef de Komakary et celui de Diala m'ont écrit en me défendant absolument de traverser le Sénégal, et j'ai pu me convaincre en allant dans le Tomora que les partisans d'Ahmadou-Cheikhou avaient pour nous une antipathie qu'ils ne cherchaient nullement à dissimuler.

Deux de mes hommes, Malic-Dia et Samba-Dia, envoyés sur l'ordre de M. le colonel Borgnis-Desbordes auprès de Moutaga dans le Kingui, ont été arrêtés et mis aux fers, où ils sont peut-être encore à l'heure actuelle, car je ne saurais ajouter foi au bruit répandu à plusieurs reprises par des captifs échappés du Kaarta, qu'ils auraient été mis à mort.

Devant l'impossibilité absolue où j'étais de me conformer aux ordres du département de la marine, M. le commandant supérieur du Haut-Sénégal a bien voulu me confier une mission dans le Grand-Bélédougou.

Mon voyage dans le Tomora m'a permis de traverser 70 kilomètres d'une région montagneuse inexplorée, dont les nombreux villages, habités par des Kassonkés, nous sont sympathiques et fournissent en abondance des moutons et des bœufs pour ravitailler nos postes du Haut-Fleuve. C'est un pays qui demande notamment à devenir Français, et qui le sera le jour où nous inviterons ses habitants à se rapprocher des bords du Sénégal et à construire des villages dans le voisinage de nos forts.

Notre marche en avant sur le Niger, notre installation à Kita, ont diminué les rapports incessants qui avaient lieu jadis entre Ségou et les provinces de l'empire Toucouleur du Kaarta.

Depuis deux ans, le Tomora a pour ainsi dire reconquis son indépendance. Le chef Siraba-Moussa, tout en ménageant les Toucouleurs, oublie de leur payer l'impôt, et les simples chefs qu'Ahmadou a placés à Koniakary pour maintenir l'unité de commandement, n'ayant plus le prestige inhérent aux fils d'El-Hadj, leurs prédécesseurs, voient les pays qui leur étaient soumis, se détacher tous les jours de leur influence et tourner les yeux vers les Français établis à Médine et à Bafoulabé.

Mon voyage dans le Tomora n'aura pas été inutile, et ma réserve a peut-être évité des complications qui auraient été funestes au moment où la colonne expéditionnaire était occupée à mettre le Bélédougou à

la raison, et à nous frayer d'une façon définitive le chemin du Niger.

Le 17 mars 1883, M. le commandant supérieur qui m'avait ordonné de rester à Bafoulabé et de le tenir au courant des événements qui pourraient survenir dans le Kaarta, me télégraphiait de venir le rejoindre. Je partais le soir même, après avoir décidé non sans peine mes hommes à m'accompagner. Le 17 avril, j'étais à Guinina où je trouvais un ordre m'enjoignant d'attendre que la route battue par des cavaliers de Iabou fût libre.

Le 12, j'avais été autorisé à partir avec vingt tirailleurs et à rallier Bamakou où je parvenais sans accident le 13 au matin.

M. le commandant supérieur me remit le soir même les instructions concernant mon nouveau voyage. M. Quinquandon, lieutenant d'infanterie de marine, m'était adjoint pour faire le levé topographique.

Le 16 avril, à 4 heures du soir, nous quittions le poste. L'expédition comprenait deux européens et vingt indigènes. M. le colonel Desbordes avait mis à notre disposition toutes les ressources du fort, et nous avait témoigné la plus grande sollicitude. Je tiens à lui exprimer ici ma profonde reconnaissance.

Dans ses instructions, M. le commandant supérieur m'écrivait :

« L'objectif que vous devez vous proposer est le suivant : 1° Bien » montrer au Bélédougou qu'il a tout intérêt à être notre allié fidèle ; » — 2° conclure avec les différentes provinces de ce pays des traités » les plaçant sous le protectorat de la France ; — 3° examiner atten- » tivement quelles sont les ressources militaires que le Grand-Bélé- » dougou pourra mettre à notre disposition dans le cas où nous aurions » à lutter contre Ahmadou ou Samory ; — 4° faire les études géogra- » phiques et statistiques sur ce pays encore inconnu des voyageurs » européens. »

La carte de M. Vallière donne quelques renseignements sur le Grand-Bélédougou, mais cette carte, établie au moyen de documents recueillis à Nango, c'est-à-dire bien loin du Bélédougou, est tout à fait inexacte et l'on peut dire que tout est à refaire.

J'ai envoyé Gara-Mari-Ciré en mon nom dans le Grand-Bélédougou. Il avait pour mission de convoquer les différents notables, fils ou frères des chefs à Bamakou pour écouter ce que j'avais à leur dire.

Mari-Ciré partait de Bamakou le 9 février pour y rentrer le 14 mars. Il a parcouru l'itinéraire suivant : Bamakou, Diokou, Telezana, Nossombougou, Nonko, Niara, Koumi, Manta, Gessénaï, Dampa,

Bomandjiougou, Mourdia. Douabougou, Ségala et retour à Bamakou.

Mari-Ciré a été assez bien reçu partout, d'autant plus qu'il était dans une province hostile aux Toucouleurs. J'aurais désiré que Mari-Ciré allât jusqu'à Goumbou, mais il a craint la fatigue de la longue route de Dampa à Goumbou, route où, paraît-il, on ne trouverait un peu d'eau qu'à Kaloumba. Il a vu à Dampa le fils du frère du chef de Goumbou et a eu avec lui un entretien très cordial. Nul doute, me disait-il, que vous ne puissiez aller jusque-là.

Le frère de l'ancien roi du Kaarta a accompli son voyage avant que Fabou, frère de Samory, ne fût venu attaquer notre colonne campée devant Bamakou. La prise de Daba et la sanglante défaite infligée aux Bambarras avait produit une impression salutaire, et Gara-Mari-Ciré a trouvé partout un accueil favorable qu'il devait autant à notre prestige militaire qu'à son titre d'ennemi irréconciliable des Toucouleurs.

Mourdia a été la seule ville où l'on n'ait pas voulu l'écouter. Le chef l'a engagé à se rendre à Ségala, lui disant de se mettre d'accord avec Bakorba, dont la conduite servirait d'exemple à la sienne.

L'annonce d'une future campagne des Français contre Ségou, a servi Gara-Mari-Ciré. Il a décidé, sans difficulté, les principaux chefs à envoyer leurs parents auprès du colonel, leur promettant des cadeaux magnifiqnes. Il est regrettable qu'il ait oublié des villages Sarracolets de la plus haute importance, tels que Manta et Boro, dont les chefs auraient été henreux de venir saluer le représentant de la France sur le Haut-Niger.

Les principales provinces soit du Bélédougou, qui finit à Manta, soit du Fadougou et du Kéméka, se sont fait représenter et ont donné à comprendre qu'elles accepteraient notre alliance.

Les attaques de l'armée de Samory qui se sont produites dès le début du mois d'avril, attaques qui ont nécessité l'exécution des trois principaux notables de Bamakou, convaincus de trahison, ont seme la panique dans l'esprit des chefs venus avec Gara-Mari-Ciré, et ceux tels que les envoyés de Dampa, qui étaient logés chez Ticioro, le marchand maure qui nous trahissait, sont partis pleins d'épouvante en apprenant la mort du chef de la maison qu'ils habitaient et celle de ses deux frères.

Il n'est plus resté à Bamakou que Tchati, fils du chef de Koumi, et Sirki, jeune garçon, fils de Bobo, frère du chef de Mourdia. Le frère de Sirki avait envoyé à Bamakou deux captifs pour avoir des nou-

velles de son fils, des bruits de mauvais augure courant dans le Kéméka apportés par les fuyards. Ils avaient raconté à leur manière la mort des marchands et le combat livré le 2 avril à l'armée de Fabou. L'appat de cadeaux avait seul retenn Tchati et Sirki, qui s'impatientaient de ne pas voir arriver l'Européen qu'ils étaient chargés de conduire.

Aussi leurs préparatifs ne furent pas longs. Je remarquai seulement que le fils du chef de Koumi n'avait pas de suivants, tandis que Sirki était accompagné par quatre hommes, dont l'un nous quitta à un kilomètre du fort, sous prétexte qu'il avait oublié un pagne et ne nous rejoignit que le 11 mai, à Moudia. L'interprète Alpha-Sega et Titi-Niaré, chef de Bamakou, ne me donnèrent aucune indication pouvant me servir pendant mon voyage.

Karamoko-Bilé, le chef maure qui a toujours montré le plus grand dévoûment pour les intérêts français, pendant que ses frères appelaient les gens de Ouassoulou pour nous chasser des bords du Niger, me dit que je rencontrerais des villes avec lesquelles il entretenait des relations commerciales suivies et que les chefs Sarracolets ou Bambarras me feraient sans doute bon accueil quand ils m'auraient entendu. Il me parla des caravanes maures qne je rencontrerais à Dampa. Il regrettait que la guerre leur eût fermé le chemin de Bamakou où elles arrivaient jadis en nombre considérable.

En résumé, la situation politique des pays que j'étais chargé de visiter et de conquérir à notre alliance, me paraissait moins favorable que Gara-Mari-Ciré ne l'avait affirmé, et la mésintelligence qui régna dès le début entre les deux chefs indigènes, mes guides, ne fit que m'engager à me tenir sur la réserve.

Le personnel de ma mission, recruté à Saint-Louis, n'était presque entièrement composé que de musulmans fanatiques ; mon interprète parlait à peine le Bambarra. et ignorait le Sarracolet. Je ne décidai mes hommes à partir qu'en leur assurant qu'il n'y avait aucun danger à redouter et que je ferais mon possible pour revenir à Bamakou avant que les pluies n'eussent rendu les chemins impraticables.

II. — **De Bamakou à Nossombougou.**

Après avoir quitté Bamakou, nous campions le 16 avril au soir sur les bords d'un marigot appelé le Bankoni, qui coule dans une vallée

voisine du Niger. Le 17, nous traversons le village de Kikébougou, et après avoir gravi le massif du Bafilé-Kourou, nous arrivons avant midi à Donéguebougou, qui fait partie du pays de Bamakou, auquel il sert de frontière.

Fadian-Niaré, chef de Sourokoro, et Ba-Niaré, chef de Donaguébougou, dépendent de Titi, qui vient de remplacer Biramou-Niaré, son frère.

Toutes les caravanes de Diulas s'arrêtent dans ce village, soit qu'elles aillent à Bamakou, soit qu'elles en reviennent. Une superstition veut qu'on ne séjourne jamais à N'Kara, qui est le premier village que l'on rencontre sur la route de Nossombougou. Les deux chefs, subissant l'influence de Titi, ne pouvaient nous faire qu'un excellent accueil.

Le 18, à 5 heures du matin, nous étions en route, et après avoir croisé une grande caravane qui venait de Mourdia avec une vingtaine de bœufs porteurs et une trentaine d'ânes, nous arrivions dans la vaste plaine déboisée où est bâti N'Kara.

Naba-Diara, le chef, nous dit que nous étions les bienvenus. Je l'engageai vivement à aller vendre sa récolte de mil au fort de Bamakou où il serait sûr de trouver une bonne réception.

A 11 heures, nous dressions notre tente au pied d'un cailcédrat gigantesque, non loin de Tata de Fia, qui est un village très bien défendu. Nous ne distinguons que l'enceinte crénelée. Les maisons massives, carrées, bâties en argile, soutenues par de fortes poutrelles, disparaissent derrière les murailles. Quatre portes étroites donnent accès dans des ruelles, véritables couloirs, où quelques hommes armés pourraient se défendre avec avantage contre une troupe nombreuse. Nous sommes entrés dans le Bélédougou.

La réception des Bambarras a été cordiale. J'ai tenu à aller moi-même saluer le vieux chef Dounkoro-Taraouaré. Je suis parvenu, après dix minutes de marche à travers les ruelles que j'ai signalées, dans une case assez vaste et de forme carrée. Nous avons pénétré dans une première enceinte où se trouvaient le chef, ses parents et des notables. Dans une encoignure était étendu sur une natte grossière un vieillard d'assez haute stature. C'était le chef, qui était aveugle. Après les saluts d'usage, écourtés, parce que mes paroles étaient traduites en trois langues différentes, j'ai fait part à Dounkoro du but de ma mission. L'attention de l'assistance m'a paru faible. Les Bambarras

n'aiment les longs palabres que lorsqu'ils sont ivres ou qu'ils ont à côté d'eux le moyen pour le devenir. Le chef me répondit qu'il autorisait « les Français à faire chez lui tout ce qu'ils voudraient ».

N'Kara et Fia sont deux villages indépendants. Le dernier, par sa population (500 habitants) et ses nombreuses ressources, possède une grande influence. Ils sont d'accord avec le canton de Nossombougou.

Le 19 avril, nous visitons successivement plusieurs chefs et arrivons à midi devant Nossombougou après avoir traversé une immense prairie où paissent de nombreux chevaux. Nossombougou forme à lui seul un canton et a dans ce pays la même importance que Daba possédait sur les villages du Ba-Oulé. Le chef de Nossombougou est un vieillard de 70 ans environ, à la physionomie très fine et très agréable. Il est de haute taille et s'appelle Donio-Konaré. Ses neveux Doné et Baké-Kourbari étaient venus à Bamakou.

L'accueil de la vigoureuse population de Nossombougou fut très affable ; mais leur curiosité devint bientôt fatigante. Ils n'avaient jamais vu d'Européens, la mission topographique n'ayant pas dépassé Kodjan.

Le village, qui est très étendu, est entouré d'un tata crénelé en fort bon état. 700 ou 800 habitants y demeurent et peuvent mettre en ligne 380 fantassins et 30 cavaliers. C'est un centre important pour les caravanes de Diulas. Il y a un marché et de nombreuses personnes parlent le Toucouleur et le Sarracolet.

Nossombougou forme un canton. Il comprend trois villages : 1° Nossombougou ; 2° Guessébougou ; 3° Diarabougou ; mais son influence s'étend sur les pays que nous avons traversés pour y parvenir.

Nous avons été obligés de séjourner pendant 48 heures à Nossombougou pour décider le chef à accepter le traité. Il promettait bien d'être un allié fidèle, mais il éprouvait une vive répugnance à mettre un signe au bas des articles acceptés par lui. Il craignait un piège, et les notables de Nossombougou se montraient défavorables à cette manière de procéder. Le cadeau que je lui fis, le 20 au matin, au nom du gouverneur, eut un heureux effet, et j'obtins, après un long et pénible palabre, que Donio-Komaré traçât une marque sur le traité.

Il n'existe dans le village aucun marabout sachant parler l'arabe ; je n'eus donc pas à le faire traduire, chose à laquelle je me serais décidé devant la défiance qui perçait dans les paroles du chef et de ses parents.

Je lui expliquai, conformément aux instructions de M. le colonel Desbordes, que nous avons les mêmes intérêts, car nous avons les mêmes ennemis : Ahmadou et Samory, Samory dont l'intention manifeste était de ruiner et de piller le Bélédougou et n'avait envoyé son frère Fabou que dans cette intention. Heureusement pour eux, la colonne française avait été victorieuse et l'armée de Ouassoulou en fuite dans la direction de Kangaba, ne devait plus songer à venir dans leur pays, car le fort de Bamakou était là pour les arrêter. Quant à Ahmadou, s'il osait envoyer ses cavaliers jusqu'à Doirebougou et dans les environs de Nonko, ils pouvaient être certains que les victoires des Français leur donneraient désormais à réfléchir.

Une fois le traité signé, ils s'engagaient à accepter le protectorat de la France, à combattre avec nous, si nous étions attaqués par les chefs de la rive droite et en particulier les Toucouleurs, à nous laisser créer des voies commerciales et des établissements militaires, ils s'engageaient à protéger les caravanes et à assurer la liberté des échanges commerciaux ; et nous, de notre côté, nous leur promettions aide et protection, dans le cas où ils seraient menacés pour avoir exécuté le pacte d'amitié qu'ils concluaient librement avec la France, sous la réserve qu'ils feraient acte de virilité en se défendant pour donner aux colonnes françaises le temps d'arriver.

Les subtilités d'un traité sont difficiles à faire saisir à des peuples inexpérimentés. Gara-Mari-Ciré avait annoncé que les Français étaient désormais avec les Bambarras et qu'ils attaqueraient bientôt Ségou, qui ne saurait lutter contre les canons des Européens. C'était une alliance complète qu'il avait promise et c'était là l'idée qui les séduisait. J'avoue avoir gardé la plus grande réserve, quand ils m'ont demandé si nous marcherions les premiers sur Ségou et si nous déclarerions la guerre aux Toucouleurs,

Je leur ai dit que les Français étaient les amis de la paix, qu'ils la voulaient pour eux, pour les Bambarras qui étaient leurs amis et qui avaient besoin de tranquillité pour s'enrichir et augmenter leurs ressources agricoles ; que le jour prochain où nos bateaux à vapeur seraient sur le Niger, verrait la fin des hostilités, et qu'Ahmadou serait alors impuissant, sinon disparu ; que nous n'étions pas allé chercher Samory et qne si le chef du Ouassoulou avait, comme il le prétendait, l'intention de détruire Ségou, il eut mieux fait de le faire, car les Français n'auraient eu alors aucun démêlé avec lui.

Je les engageai à avoir confiance, à travailler, à produire le plus possible, et leur assurai que dans ce cas ils pouvaient être certains de l'appui des Français,

J'ai ajouté que la signature que le chef venait d'apposer était une garantie immuable du pacte qu'il concluait librement avec notre pays, et non un piège. Son pays lui appartenait toujours, ses habitudes, ses richesses, ses mœurs étaient respectées ; il n'avait qu'un allié puissant qui allait lui permettre de prospérer et d'aller échanger ses produits contre notre argent et nos étoffes au fort de Bamakou.

Avant de signer définitivement, le chef me fit observer qu'ils combattraient dans nos rangs, mais qu'ils ne voulaient pas être contraints à traverser le Niger.

Le 20 avril, à 5 h. de l'après-midi, en présence du chef et de tous les notables, un traité conforme aux instructions qui m'avaient été remises a été signé, d'un côté par Donio-Konaré, agissant tant en son nom qu'en celui des chefs et des notables du pays de Nossombougou ; de l'autre par moi, en vertu des pouvoirs qui m'avaient été conférés par M. le colonel Borgnis-Desbordes, commandant supérieur du Haut-Sénégal, pouvoirs qui me permettaient de représenter M. Servatius, gouverneur du Sénégal et dépendances.

M. Quiquandon, lieutenant d'infanterie de marine, et l'indigène Samba-Ibrahima, interprète chef de la mission, signèrent en qualité de témoins.

Nossombougou, par son importance comme centre de production, comme lieu de passage des caravanes, par sa situation géographique aux porte de Bamakou, est appelé à être d'une grande utilité pour le ravitaillement de notre fort.

Nossombougou, Koumi, Nonkho sont les trois villes fortes du Grand-Bélédougou. Tous les autres villages subissent plus ou moins leur influence, mais sont incapables de s'opposer à une mesure prise en commun par les chefs de ces trois cantons.

III. — **De Nossombougou à Koumi.**

Le lendemain, 21, nous prenions la route directe pour Koumi. Je n'avais pu décider ni Tchati, ni Sirki à venir à Nonkho. Le fils du chef de Koumi avait hâte d'arriver chez lui, et en présence des preu-

ves d'intérêt qu'il n'avait cessé de nous donner depuis notre départ, j'ai tenu à lui être agréable. En revanche, Sirki, toujours jaloux, nous avait dit hautement qu'il ne passerait pas par Koumi, qui était une mauvaise ville. Si nous tenions réellement à aller à Mourdia, il fallait suivre aveuglément l'itinéraire qu'il indiquerait. Devant mon refus catégorique, il était parti dans la journée du 28, disant qu'il se rendait à Ouolodo où il nous attendrait. Un de ses hommes, appelé Ahmadi, restait avec nous.

Le jeune chef de Mourdia nous a dit avec une franchise brutale que son pays était le plus riche et le plus peuplé, que nous devions nous y rendre sans nous arrêter dans les villages et faire des cadeaux à des chefs qui n'en valaient pas la peine.

Donio-Konaré nous donna, au moment du départ, deux de ses fils pour nous accompagner à Koumi. Ils avaient pour mission de répéter au chef de ce canton la proposition que j'étais venu faire à leur père, et entendre ce que je dirais aux parents de Tchati.

Partis le 21, à 6 h. du matin, nous rencontrions à 1 kilomètre de Zambougou, le jeune Sirki avec ses captifs. Il revenait, disait-il, de Ouolodo où on avait voulu le battre parce qu'il était l'ami des Français Ce village était très surexcité et, craignant qu'on ne nous attaquât, il avait tenu à nous prévenir. Il nous conseillait de nous éloigner de la route, et de prendre un chemin détourné à travers bois, afin d'éviter ces gens hostiles.

J'ai donné l'ordre, après avoir consulté Tchati, qui avait toutes les peines du monde à contenir sa colère en présence du fils de Bobo, de continuer notre marche. A 9 heures, nous étions à Ouolodo, où le vieux chef Neguetan-Diara nous faisait l'accueil le plus cordial. A 11 heures 30, nous campons dans un village en ruines appelé Diribabougou.

Depuis Nossombougou nous n'avons rencontré ni marigot, ni mare contenant une goutte d'eau. On nous affirme que, désormais, nous ne trouverons plus à boire que dans les villages.

Les habitants nous reçoivent bien. Nous sommes dans le canton de Nonkho, et je suis assez heureux pour rencontrer des parents du chef qui se chargent d'annoncer que la mission se rend directement à Koumi, où elle attendra les envoyés de leur canton. Je m'excuse de ne pouvoir passer actuellement par le chef-lieu de leur pays : je ne manquerai pas de le faire à mon retour. J'ajoute qu'il serait très utile que

le chef m'envoyât un courrier à Koumi pour me faire part de ses intentions à l'égard des Français. Les habitants de Diribabougou et ceux de Nonkho nous comblèrent de prévenances et je leur fis de mon côté quelques cadeaux. On m'assura que les Français seraient les bienvenus dans toutes les circonstances.

Le 22 avril, à 10 h. 15, nous étions à Sinakoro après avoir visité N'Kéna et le village peu important de Biébala. Sirakoro, qui a environ 200 habitants, est entouré d'un solide tata : Fodigui-Diara y commande.

L'accueil, réservé au premier abord, est devenu ensuite plus cordial. Le chef m'a dit qu'il était pauvre et qu'il avait peur des Européens. Son intérêt était de nous obéir.

Un essaim d'abeilles qui attaqua notre convoi nous fit craindre un instant pour nos chevaux et nos mulets, et nous fûmes obligés de changer de campement.

Le 23 avril, à 6 h. du matin, nous prenions la route du N.-N.-E. qui conduit à Koumi, et à 9 h. 30, nous arrivions en vue du magnifique tata qui protège ce village, dont les guerriers sont les plus célèbres de la nation Bambarra.

La ville s'étend dans une immense plaine défrichée et couverte de longans où le mil et le coton poussent en abondance. Tchati m'avait informé qu'il désirait absolument me voir loger dans la maison de son père ; qu'il me priait d'accepter son invitation, parce que ses compatriotes se défieraient de moi si la mission n'entrait pas dans le village.

Malgré la grande défiance que j'ai pour les noirs, dont le caractère menteur dépasse tout ce qu'on peut imaginer, j'acceptai et vins habiter avec les laptots dans une case non loin de la porte principale. Les animaux étaient campés à 200 mètres de nous et placés sous la surveillance des muletiers. Nous avions parcouru 116 kilomètres en moins d'une semaine.

Je reviendrai, quand je traiterai la question statistique, sur Koumi et tous les villages visités par la mission, et sur les ressources que ce pays pourrait nous fournir soit au point de vue militaire, soit au point de vue des approvisionnements

(A suivre).

Lille Imp. L. Danel.


MISSION BAYOL
BAMAKOU

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE JANVIER 1884

MEMBRES FONDATEURS.

(Ayant versé une cotisation de 200 fr.

MM. Eeckman (A.), négociant en fils et lins, rue de Tournai, 73, à Lille.
Mahieu (Auguste), manufacturier, conseiller général, rue des Jésuites, 7, à Armentières.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

880. Verley (Edmond), négociant en sucres, rue Saint-Pierre, 7.
881. Raux (Émile), négociant en charbons, place de la République, 3.
883. Rosoor (Edmond), négociant, cour des Innocents, 3.
884. Lalisse, commis de direction du service technique des télégraphes.
885. Morenvillé, commis de direction du service technique des télégraphes.
887. Lheureux, contrôleur du service technique des télégraphes.
888. Lécroart (Isidore), propriétaire, square Rameau, 15.
892. Delattre (Georges), propriétaire, avenue Saint-Maur.
893. Colonel De France, chef d'état-major général du 1er corps d'armée.
894. Delannoy, commis principal des postes et télégraphes.
895. Quenneson (Alexis), employé au bureau central télégraphique.
896. Lobert (Émile), pharmacien, rue du Priez, 30.
897. Gobert, pharmacien, rue Esquermoise, 26.
898. Holbecq (Ernest), pharmacien de 1re classe, rue Saint-Gabriel, 73.
899. Heyndrickx (Paul), filateur de lin, rue des Processions, 67.
900. Boittiaux, négociant en lins, rue du Molinel, 57.
901. Leclercq (Gustave), négociant en fils, rue Jean-Sans-Peur, 45.
903. Deblock (Alfred), propriétaire, rue Alexandre-Leleux, 23.

Roubaix.

882. Dhalluin-Lepers (Jules), fabricant, rue Fosse-aux-Chênes, 32.
889. Rousseau (Achille), négociant en laines, Grande-Rue.
890. Durand (Clément), négociant en tissus, rue de la Gare.
891. Bayart (Alexandre), commis-négociant, rue de l'Industrie, 15.

La Madeleine.

886. Geeraert, commis des télégraphes, rue du Romarin, 11.
902. Deroeux, élève en pharmacie, rue de Lille, 90.

SITUATION FINANCIÈRE

AU 1er JANVIER 1884.

COMPTE DES RECETTES.

			fr.	c.
En caisse au 1er Janvier 1883			1,224	60
Cotisations. 682	367 notes à 10 francs	3,670 »	7,625	»
	60 » 5 »	350 »		
	235 » 15 »	3,525 »		
	10 » 8 »	80 »		
Prix. —	Prix offert par M. Léonard Danel (concours de 1882)	150 »	1,300	»
	Prix offert par M. Paul Crepy (concours de 1882)	300 »		
	Prix offert par le Comité d'études (concours de 1882)	200 »		
	Prix offert par M. Crespel-Tilloy (concours de 1883)	200 »		
	Prix offert par M. D'Audiffret (concours de 1883)	300 »		
	Prix offert par M. Henri Bossut (concours de 1883)	150 »		
Reçu de M. D'Audiffret, membre fondateur			200	»
Vente de bulletins			8	»
		Total des Recettes	10,357	60

COMPTE DES DÉPENSES.

			fr.	c.
Conférences. — Séance solennelle et conférences de M. Wiener, à Lille (28 janvier) et à Roubaix (11 février)..	319	44		
Conférence de M. Petiton (3 mars)..	67	45		
Réception et conférences de MM. Dupuis et Millot à Lille (8 avril), et à Roubaix..............................	276	»	1,076	29
Conférence de M. Rabot (15 avril)...	172	40		
Conférence de MM. Bayol et Guillot (15 novembre)........................	98	»		
Conférence de M. Brau de St-Pol-Lias (25 novembre)................	143	»		
Prix et Concours. — Dépenses pour les concours, prix et récompenses....................................			1,366	86
Impressions. — Frais d'impression du Bulletin (4e trimestre de 1882 et 1er trimestre de 1883 en 2 parties)....	1,891	35	3,004	25
Frais généraux d'impression.........	1,112	90		
Congrès. — Dépenses pour le Congrès géographique de Douai..			51	80
Souscription. — Souscription au monument Dupleix....			100	»
Bibliothèque. — Dépenses pour la Bibliothèque et le Musée..			247	85
Loyer et entretien. — Loyer et mobilier....	659	05	1,597	65
Chauffage et éclairage...............	938	60		
Administration. — Appointements de l'appariteur et gratification	250	»	431	30
Frais divers d'administration.........	31	05		
Frais de recette	150	25		
Secrétariat. — Frais généraux du secrétariat............			593	35
TOTAL DES DÉPENSES RÉELLES...........			8,469	35
Réserve.—Versement à la caisse de réserve d'une cotisation de membre fondateur....................................	200	»	521	»
Versement statutaire de 5 % sur les cotisations ordinaires à la caisse de réserve	321	»		
TOTAL GÉNÉRAL............			8,990	35
Balance en caisse			1,367	25
TOTAL ÉGAL AUX RECETTES.................			10,357	60

GRANDES CONFÉRENCES.

(*Janvier 1884.*)

Une grande conférence a été faite aux membres de la Société, le 24 janvier, par M. Dutreuil de Rhins, membre de la Société de Géographie de Paris, explorateur du Congo et du Haut-Ogooué, qui a traité de « la Mission de M. Brazza, dans l'ouest africain, en 1883. »

Le conférencier est arrivé à Lille le même jour à 12 h. 20 du matin. Il a été reçu sur le quai de la gare par M. le Président Paul Crepy, entouré des principaux membres du bureau et du Comité d'études; il a ensuite visité notre ville dans la journée, en compagnie de plusieurs membres de la Société de Géographie.

La conférence avait amené dans la grande salle de l'hôtel Du Maisniel une foule nombreuse : presque toutes les places étaient occupées.

A 8 heures 20, le Bureau faisait son entrée, accompagnant M. Dutreuil de Rhins, salué par une salve d'applaudissements.

M. Déjardin-Verkinder, Vice-Président de la Société, présidait la séance. Dans une allocution très applaudie, il a remercié M. Dutreuil de Rhins d'avoir accepté de venir à Lille; il a rappelé que M. Dutreuil de Rhins était surtout un écrivain géographe : le bulletin de la Société de Paris, l'œuvre la plus considérable de ce genre que nous possédions en France, lui doit un grand nombre d'articles et de monographies d'une haute valeur, presque toutes relatives au Tonkin et aux pays de l'Indo-Chine, qui avoisinent cette région aujourd'hui célèbre. On lui doit également une excellente carte de notre nouvelle possession, la première en date parmi les plus complètes qui aient été publiées. Mais M. Dutreuil de Rhins ne s'est pas borné à étudier l'Indo Chine dans son cabinet, c'est sur place, à Siam, en Cochinchine, au Cambodge, dans l'Annam, au Tonkin, qu'il a recueilli le plus de renseignements. Très lié avec M. de Brazza, c'est à lui qu'on a fait appel lors du dernier envoi de renforts et de matériel qu'on a eu à faire parvenir à l'illustre voyageur. M. de Rhins a aussi remonté l'Ogooué pour conduire à son ami les jeunes gens destinés à diriger nos comptoirs.

Puis M. Dutreuil de Rhins a pris la parole. Nous reproduisons ci-après (p. 90) le récit complet de l'expédition de M. de Brazza fait par son compagnon de route. Dans sa péroraison, M. de Rhins a rappelé que M. de Brazza était un lauréat de la Société de Géographie de Lille, et qu'à ce titre il comptait sur l'appui moral de la Société pour s'associer aux Sociétés de Géographie de Paris, afin d'appuyer les démarches qu'elles font auprès du Gouvernement, pour que celui-ci continue à fournir les ressources nécessaires à l'entretien de la mission et à son développement.

Quand les applaudissements soulevés par ces paroles ont eu cessé, M. le Président a remercié M. Dutreuil de Rhins, et a levé la séance.

Le conférencier est reparti le lendemain par le train de 6 h. 50, accompagné à la gare par un certain nombre de membres du bureau de la Société.

EXCURSIONS

(*Janvier 1884*).

Promenade dans les carrières souterraines de Lezennes.

Les excursions proprement dites ne pouvant guère avoir lieu qu'en été, MM. Gosselet et le Dr Lacroix, membres du Comité d'études, ont songé à organiser une « excursion d'hiver » sous la forme d'une promenade dans les carrières souterraines de Lezennes.

Le 27 janvier, 185 personnes, dont 60 dames, qui s'étaient fait inscrire pour cette excursion, partaient de la place de la Gare, à une heure précise, dans cinq voitures des tramways qui, en trois quarts d'heure, les conduisaient aux extrémités d'Hellemmes. En une demi-heure de marche, elles atteignaient bientôt les diverses entrées des carrières, au village de Lezennes ; et, après s'être divisées en trois groupes, disparaissaient une à une dans les escaliers qui y donnent accès. L'excursionniste de chaque groupe qui atteignait le premier le bas des escaliers était chargé de réunir les arrivants, le dernier les comptait, Puis chacun s'étant muni de torches, lanternes, bougies et jusqu'à une lampe de mineur, a suivi chacun des guides dans les allées souterraines.

Tantôt courbées en deux et marchant dans l'eau, tantôt cheminant aisément entre des plates-bandes de chicorées, les trois caravanes se sont rencontrées dans une salle circulaire à laquelle convergent les diverses galeries. En attendant que tout le monde fût réuni, les guides ont déchiffré pour les excursionnistes diverses inscriptions curieuses gravées sur les parois, puis M. Gosselet a bien voulu donner quelques explications aux membres présents sur la constitution des carrières ; après les explications du savant professeur, chacun a pu se convaincre, en détachant des coquilles marines incrustées dans les murailles, que la mer recouvrait autrefois toute cette partie du terrain jusqu'à Mons-en-Pevèle, dont le sommet seul émergeait des eaux. Des applaudissements ont remercié l'orateur de cette conférence improvisée, et les

excursionnistes ont, aux lueurs fantastiques de flammes de Bengale allumées pour cette circonstance, repris un chemin en pente douce qui devait les rendre à la lumière.

Le nombre de 185 ayant été reconnu exact à la sortie comme il avait été constaté à l'entrée, les membres de la Société ont repris la route d'Hellemmes, puis ont remonté bientôt dans les voitures des tramways, qui à cinq heures du soir les ont ramenés à Lille.

Séance solennelle de la Distribution des Prix et Récompenses.

Le 3 février, a eu lieu, à trois heures de l'après-midi, dans la grande salle des fêtes de l'hôtel Du Maisniel, la distribution solennelle des prix et récompenses du concours de 1883, sous la présidence de M. Brunel, Inspecteur d'Académie, Vice-Président de la Société, et devant une nombreuse et brillante assistance. Sur l'estrade se trouvaient : à la droite du président, M. le général Comte ; M. Fuchs, ingénieur des mines, qui devait faire la conférence d'usage, et M. Bossut, Vice-Président pour Roubaix ; à sa gauche, M. Faucher, ancien vice-président, directeur adjoint des poudres et salpêtres au Ministère de la guerre, M. le colonel de Ricouart d'Hérouville, commandant le 43e, puis MM. le commandant Delamare, Van Hende, Dr Lacroix, Gosselet, Cannissié, Delessert, etc., membres du Comité d'études, M. Guillot, ancien secrétaire-général, M. Alfred Renouard, secrétaire-général, et divers membres du Conseil.

L'excellente musique du tissage de M. Jules Scrive, membre du Comité d'études, prêtait son concours à cette solennité, et a joué plusieurs morceaux applaudis.

M. le Président a ouvert la séance en ces termes :

Mesdames, Messieurs,

En acceptant la présidence de cette séance solennelle, j'ai ressenti une joie troublée par des regrets. Tout en étant flatté d'un tel honneur, j'ai éprouvé quelque peine à la pensée que notre cher Président devait, cette année, et pour une cause douloureuse, se tenir à l'écart et nous priver ainsi de sa présence et de sa parole qui sont toujours un exemple et un encouragement. Je suis l'interprète des sentiments de la Société de Géographie en lui adressant l'hommage de notre affectueuse sympathie et le vœu qu'il reprenne bientôt la place que lui assigne la force des choses, c'est-à-dire son dévouement, ses services et ses succès. *(Applaudissements.)*

Je tiens ensuite à remercier pour moi la Société de son bienveillant

accueil. Non-seulement elle m'a admis spontanément parmi ses membres, — et je ne demandais pas davantage, — mais elle m'a introduit dans le temple en me nommant du Comité d'études et du Bureau. Un beau matin, en effet, je me suis réveillé, — sans m'en douter, — vice-président de la Société de Géographie de Lille. Je songeai d'abord à refuser, car une Société ne vit que de l'activité de ses membres, et mes fonctions professionnelles ne me laissent aucun loisir. Je ne puis guère vous offrir qu'un concours platonique, et, de vos découvertes, aucune certainement ne portera mon nom. Mais je dus m'incliner, sinon devant les arguments, du moins devant l'insistance gracieuse de MM. Crepy et Renouard : et je me résignai sans chagrin à accepter l'honneur de la vice-présidence. Je me garderai bien de m'en repentir, puisque cette dignité me permet de dire aujourd'hui à la Société de Géographie tout le bien que je pense d'elle. (*Très bien !*)

Messieurs, à la suite de nos désastres de 1870-71, on s'avisa de découvrir que nous avions été vaincus par la géographie. Nos adversaires la savaient ; nous l'ignorions : de là nos défaites. Et cette naïveté fit le tour de la France, accueillie comme une vérité — qui dispensait sans doute d'en chercher d'autres non moins désagréables. — On ne songea pas d'ailleurs à se demander si les soldats de Fleurus, de Rivoli, d'Austerlitz et d'Iéna étaient bien forts en géographie et s'ils connaissaient d'autre carte que la carte routière de l'Europe.

Ne croyez pas que je veuille diminuer l'importance de la géographie dans les affaires militaires et même dans le rôle du soldat. Je me borne à heurter un préjugé et à rétablir un fait historique. Je pense que si la connaissance de la géographie est indispensable à celui qui tient l'épée, elle est utile à celui qui porte le fusil. Je pense que la géographie est devenue à ce point de vue une science patriotique. Du reste, cette illusion que tout bon Français partagea un peu alors, fut féconde en résultats excellents.

Le goût de la géographie gagna tout le monde. On s'éprit pour elle d'un amour universel. Son culte naissant fut favorisé de toutes manières par des encouragements, par des livres, des conférences. On imagina même pour la cause le roman géographique. Puis des associations se formèrent sur toute la surface du pays : elles concentrèrent les études et les efforts et donnèrent au mouvement une impulsion énergique et une direction certaine. Ce fut aussi le moment de la renaissance de la méthode géographique. Non qu'elle fût tout à fait morte : des adeptes en maintenaient soigneusement la tradition. Mais

elle semblait réservée à quelques initiés. Elle sortit du sanctuaire, et fut promptement accessible à tous. L'enseignement à tous les degrés prit un caractère rationnel. Dès lors la géographie a rassemblé ses richesses un peu éparses, les a groupées, rangées, classées. Et les matériaux physiques, politiques, économiques dont elle se compose, elle les a présentés aux jeunes ouvriers sous le meilleur plan. Elle est devenue pour tous une science complète, méthodique, à l'abri de la stérilité, de la sécheresse et de l'ennui. Que nous ayons accompli partout de réels progrès, c'est ce que témoignent nos concours, nos expositions, et mieux que tout cela, le travail journalier de nos écoles. On est dans la bonne voie et on y marche d'un pas mesuré sans doute, mais ferme et assuré.

Votre Société y a contribué pour une bonne part. Je me plais à proclamer sa haute et bienfaisante influence. Aussi bien, vous êtes dans les conditions les plus favorables. Vous vous êtes rangés en foule sous son nom. Vous ne lui avez ménagé ni les dons matériels, ni les dons moraux. Votre bourse l'alimente, votre activité l'anime, votre foi l'échauffe. Soulevée, emportée par tant de forces, sa bonne fortune lui a donné par surcroît des chefs et des pilotes habiles. Il a surgi comme par enchantement des professeurs et des conférenciers qui ont entretenu sa vigueur. Vous avez réussi à intéresser à vos travaux la jeunesse intelligente et laborieuse, et préparant ainsi des générations de géographes. Vous avez fondé l'avenir sur des bases indestructibles. Enfin, vous avez su mériter l'honneur de recevoir et d'entendre les illustrations géographiques et les explorateurs français les plus fameux. Et l'empressement qu'ils ont mis à répondre à votre appel, témoigne de la haute considération dont vous jouissez. C'est ainsi que votre Société, comme un navire où tout le monde accomplit vaillamment son devoir, vogue à pleines voiles sans crainte des mauvais temps, vers des horizons toujours plus larges et plus profonds.

Aussi, Messieurs, mes dernières paroles seront-elles des paroles de reconnaissance envers tous ceux qui contribuent à son utilité, à sa grandeur et à son éclat.

Je remercie d'abord M. le Président Crepy. L'harmonie si désirable qui règne parmi vous est bien un peu le fruit de son caractère franc, ouvert et conciliant. N'a-t-il pas aussi trouvé dans son penchant pour la géographie et dans le sentiment du bien, les inspirations les meilleures pour la prospérité de votre Société ? Vous qui le voyez tous les jours à la tâche, vous direz si l'éloge est suffisamment digne de lui.

J'aurais envie de reprocher à M. Guillot son départ, si ce départ était une retraite. Mais en devenant Parisien, il nous prouve sans cesse qu'il a su rester Lillois. Il n'ignore pas que nos fêtes seraient incomplètes sans lui. Il a si bien rempli de ses travaux et de ses talents la Société de Géographie, qu'elle ne saurait s'habituer à son absence. Nous espérons bien qu'il ne descendra pas sans retour du théâtre où il a tenu un rôle si utile et si brillant. Notre reconnaissance et notre amitié s'efforceront de l'y ramener le plus souvent possible.

M. Renouard a bien voulu se charger des fonctions lourdes et difficiles de secrétaire-général. On ne pouvait mieux les placer. C'est la persistance des bonnes traditions. Puis il y a des hommes dont l'activité et le dévouement s'épuisent d'autant moins que leurs occupations s'augmentent. Or, M. Renouard est de cette race d'hommes.

J'envoie un souvenir de regrets et d'affection à M. Faucher, votre ancien vice-président, que les vicissitudes de la vie ont éloigné de Lille. Qu'il sache bien qu'il vivra toujours parmi nous où son passage a laissé une trace ineffaçable d'amabilité, d'esprit, de science et d'éloquence.

Je remercie les professeurs et conférenciers. Ils se passent de main en main le flambeau. Ils nous éclairent en nous réchauffant. C'est la vie même de la Société qu'ils entretiennent sans trève ni repos. S'ils venaient à nous manquer, l'obscurité et le froid s'abattraient bien vite sur nous avec leurs effets mortels. Proclamons bien haut la reconnaissance qu'ils nous inspirent et que nous leur offrons de tout cœur.

Nous gardons pieusement la mémoire des grands explorateurs qui ont fait entendre leur voix dans cette enceinte, les Brazza, les Wiener, les Dupuis, les Millot, les Bayol et tant d'autres dont je ne dis pas les noms. Nous leur adressons les vœux les plus sincères pour le succès des entreprises où ils sont retournés. La Société de Lille a reçu de leurs visites une nouvelle force et une nouvelle splendeur. Puissent-ils nous revenir un jour en bonne santé et riches de moissons au moins égales aux précédentes.

Que les jeunes gens et les jeunes filles qui viennent de conquérir les couronnes de la Société, reçoivent nos félicitations ! Permettez-moi à cette occasion, mes chers amis, de vous recommander encore l'étude de la géographie. La géographie récompense vos efforts par le charme de ses tableaux. Puis elle est utile, très utile. Elle apprend aux nations à conserver et accroître l'héritage légué par les aïeux : elle découvre de nouvelles sources d'abondance pour le bien-être de l'humanité :

elle crée des débouchés pour l'industrie et le commerce : elle est enfin le courant par où s'écoule la civilisation vers les peuples barbares.

Enfin, je remercie tous ceux qui, à un titre quelconque, curiosité, amour de l'étude, distraction de l'esprit, ferveur géographique, sentiments affectueux, forment le faisceau si uni et si fort de notre scientifique et aimable association.

En vous présentant M. l'Ingénieur Fuchs, j'ai l'honneur de le saluer et de lui souhaiter la bienvenue. Il a bien voulu participer à cette fête pour vous entretenir de l'Indo-Chine. Je le prie d'agréer nos remercîments. La conférence sera des plus attrayantes. Je n'ai pas besoin de vous dire combien les impressions personnelles ajoutent de chaleur et de vie au récit. Vous l'éprouverez vous mêmes tout à l'heure. Puis il s'agit de la France. Elle est peut-être en train de se constituer un empire colonial en Asie à la place de celui que Dupleix n'a pu fonder. Nous accompagnerons de nos vœux et de nos espérances le drapeau tricolore que portent sur les bords du Fleuve-Rouge nos marins et nos soldats.

Un mot encore pour finir.

Messieurs, la Société de Géographie de Lille a beaucoup de qualités, la dignité, la science, l'éloquence à l'occasion et bien d'autres que je tais. Elle fait en somme très bonne figure dans le monde. Mais elle a un défaut, un gros défaut. Elle n'est pas assez riche. Je ne dis pas qu'elle est pauvre. Non ! Mais la fortune se mesurant à l'emploi qu'on en fait, la sienne est insuffisante. Aussi bien, dans une Société comme la vôtre le luxe, par grâce d'état, se confond avec le nécessaire. C'est pourquoi je vous propose un problème géographique dont je vous prie de chercher la solution :

Découvrir une mine d'or qui lui donne la richesse qu'exigent son rang, son train de vie et ses aspirations. (*Applaudissements prolongés.*)

Après ce discours, vivement applaudi, M. E. Guillot, ancien secrétaire-général, professeur agrégé d'histoire au lycée Charlemagne et membre d'honneur de la Société, a donné lecture du rapport suivant sur les travaux de la Société pendant l'année 1883 :

RAPPORT DE M. E. GUILLOT.

MESDAMES, MESSIEURS, MES CHERS COLLÈGUES,

La Séance solennelle de la Société de Géographie a subi cette année un léger retard que je dois chercher à excuser, puisque j'en suis la seule cause. Prolonger l'impatience de nos lauréats et votre propre attente, m'a semblé chose permise, car je tenais cette année plus que toute autre, à me retrouver au milieu de vous, et à profiter de la permission que me donnait mon successeur et ami, M. Renouard, de vous présenter une fois encore le résumé de nos travaux. Je prévoyais l'an dernier que cette tâche deviendrait de plus en plus lourde : les événements ont heureusement justifié mes prévisions ; et si j'éprouve aujourd'hui quelque crainte, c'est de ne point parvenir, sans retarder l'instructive conférence que vous allez entendre, à rendre à chacun ce qui lui est dû, à faire connaître les manifestations laborieuses, dont la Société a été l'objet. Vous suppléerez par vos souvenirs à des omissions involontaires, et vous accorderez à tous ceux qui nous ont aidés, une reconnaissance chaleureuse, une sympathie méritée à laquelle je suis heureux plus que jamais d'ajouter la mienne. (*Applaudissements.*)

Les travaux accomplis pendant l'année 1883 sont considérables, ils attestent la place de plus en plus importante que la Société prend dans le monde savant. Nous avons vu avec satisfaction s'accroître sans cesse le nombre de nos sociétaires. Il atteignait l'an dernier, à pareille époque, le chiffre de 700 ; il approche maintenant de 900. Nous attendons avec confiance, Messieurs, que votre appui nous permette d'arriver bientôt au chiffre de mille, pour célébrer par une fête exceptionnelle un aussi heureux et aussi agréable anniversaire. (*Mouvements d'approbation.*)

De nombreux changements se sont produits cette année dans le comité d'études. MM. Faucher et Masquelez nous ont quittés, l'un pour occuper à Paris un poste supérieur, l'autre pour prendre un repos bien gagné. Vous avez aussi perdu votre secrétaire général ; j'emploie cette locution consacrée, n'en trouvant point de meilleure. Mais vous me permettrez de ne point prononcer ma propre oraison funèbre. On ne doit exprimer de regrets que sur ceux qui sont morts ou qui sont partis pour toujours. Or je ne suis ni l'un ni l'autre, vous en avez aujourd'hui la preuve et j'espère que vous l'aurez encore.

Fidèle aux principes qu'il a pratiqués jusqu'à ce jour, le Comité d'études, pour remplacer M. Faucher dont le dévouement à la Société s'affirme encore aujourd'hui par sa présence parmi nous, n'a cru pouvoir mieux faire que d'appeler à la vice-présidence M. Brunel, l'organisateur de la Société de Géographie de Laon, et le représentant le plus éminent de l'enseignement à tous les degrés dans l'arrondissement de Lille. (*Très bien !*)

L'activité de notre ancien bibliothécaire, M. Renouard, la facilité avec laquelle il s'adonne en même temps aux travaux les plus divers, enfin les études géographiques que vous n'avez pas oubliées l'avaient, malgré ses hésitations, désigné tout naturellement pour me succéder. Le comité, en le choisissant, lui a témoigné une confiance que je partage : il sait d'ailleurs qu'il peut compter sans réserves sur le dévoûment de tous ses collègues et sur celui de son prédécesseur. (*Applaudissements.*)

M. le D[r] Lacroix, de retour de son grand voyage, a repris ses fonctions de secrétaire qu'il remplit mieux que je ne saurais le dire, et notre excellent collègue, M. Van Hende, a bien voulu consentir à continuer l'organisation si importante de notre Bibliothèque. Enfin, à des progrès constants ont répondu des besoins nouveaux ; nos statuts ont été modifiés pour permettre au Comité d'admettre un plus grand nombre de membres et pour donner à Roubaix-Tourcoing une représentation plus équitable. Nous avons donc accueilli avec plaisir MM. Canissié, Épinay, Jacquin, Mamet, l'abbé Dehaisnes pour Lille, Masurel, Faidherbe, Leburque-Comerre pour Roubaix, tous ceux en un mot qui depuis longtemps s'étaient signalés par leurs études spéciales, par leur zèle et par leur perpétuel souci de nous être utiles.

A côté de satisfactions réelles, l'année 1883 nous laissera de tristes souvenirs. Deux importantes familles de cette ville ont éprouvé des pertes auxquelles la Société s'est pleinement associée. Nous avons perdu un de nos bienfaiteurs, un de ceux qui avaient contribué à assurer le succès de nos concours. M. Verkinder. Depuis trois ans, grâce à lui, quelques jeunes gens privilégiés avaient pu visiter plusieurs villes de la région du Nord, Dunkerque, Calais, et les travaux du tunnel sous-marin. En le regrettant, comme il mérite de l'être, nos lauréats ne perdront point de longtemps son souvenir.

Un autre deuil a frappé à l'improviste, et d'une façon non moins terrible, notre Président et avec lui la Société tout entière. M. Auguste Crepy, son père, un de ceux qui nous étaient le plus favorables, a

succombé il y a deux mois. Il aimait à causer de nos progrès, et voir grandir cette Société dirigée par son fils avec l'activité et le dévoûment que vous connaissez. Dussé-je réveiller des souvenirs qui d'ailleurs ne peuvent avoir disparu, je crois être l'interprète fidèle du comité d'études, de la Société tout entière, de vous enfin, Messieurs, en offrant aujourd'hui publiquement à notre cher Président et à toute sa famille, l'expression de notre profonde sympathie et de nos très vifs regrets. (*Très bien ! Très bien !*)

Les conférences nous ont toujours semblé le moyen le plus efficace de vulgariser les grandes questions contemporaines et de prouver le souci que nous avons d'instruire ou tout au moins d'éclairer nos nombreux auditeurs. Le grand nombre d'explorateurs que nous vous avons présentés, nous a permis cette année de faire plus rarement appel à nos collègues sur lesquels nous pouvons toujours compter.

Il y a un an, M. Charles Wiener, vice-consul de France, décrivait à Lille et à Roubaix cette grande route de commerce qu'il a découverte à travers l'Amérique du Sud, exprimant le souhait qu'elle appartint un jour à la France. Nous vous aurions certainement fait entendre de nouveau un conférencier aussi sûr et aussi distingué, si le gouvernement n'avait, il y a quelques mois, utilisé ses services pour représenter et défendre au Chili les intérêts de la France.

Après lui, MM. Dupuis et Millot, les courageux exploirateurs du Fleuve-Rouge vous développèrent cette question capitale du Ton-Kin, dont on ne saurait trop parler et qui excita, grâce à eux, un réveil malheureusement bien tardif de nos droits et de nos devoirs. Ils sont repartis tous deux pour ce pays, où les ramène une attraction invincible, avec le désir patriotique d'employer toute leur influence à en faciliter la conquête à nos soldats.

M. l'ingénieur Petiton, préparait cette brillante séance en vous parlant de la Cochinchine, et de ce futur Empire Français d'Indo-Chine dont la conquête du Ton-Kin et la soumission de l'Annam semblent commencer la constitution. Enfin M. Rabot que vous entendrez probablement encore, clôturait dignement les conférences de l'hiver dernier en vous décrivant d'une façon charmante le Spitzberg qu'il a visité.

Après la période des vacances, notre sympathique ami, M. le Dr Bayol, tenait avant de rejoindre son poste à se retrouver parmi vous et il me chargeait de vous résumer en son nom son voyage au pays de Mourdia, si profitable à la domination et aux intérêts de la France dans la région du Soudan. Il ne nous a pas oubliés depuis son départ,

et, connaissant l'époque de notre grande séance, il me chargeait récemment de transmettre aujourd'hui à la Société de Géographie de Lille, les vœux les plus chaleureux du lieutenant gouverneur du Sénégal.

Enfin, en décembre, M. Brau de St-Pol-Lias répondait à la demande de notre président et à la mienne en vous entretenant d'un pays dont on n'avait jamais parlé jusqu'à ce jour, de la presqu'île de Malacca et des îles de la Sonde.

Ces conférences si variées, toutes intéressantes à des points de vue divers, ayant toutes obtenues devant un nombreux public le succès qu'elles méritaient, ont été complétées avec fruit par les communications présentées en assemblée générale.

Les membres correspondants que nous avons admis depuis un an, ont prouvé qu'ils tenaient à honneur de correspondre, et vous avez écouté avec intérêt le travail du P. Des Chesnais, sur les stations françaises dans le Soudan oriental, celui de M. le Baron de Hoben sur la République Argentine qu'il représente si dignement à Alger, celui de M. Georges Duloup sur les M'Bengas.

M. Antonin Guiselin vous a présenté une charmante relation de son voyage à pied sur les côtes de France, et nous avons applaudi à plusieurs reprises l'intéressant exposé, inachevé encore, du grand voyage de M. Lacroix à l'isthme de Suez, à Aden, aux Seychelles et à l'île Maurice.

Enfin, votre illustre compatriote et président d'honneur, M. le général Faidherbe, a payé son tribut annuel à la Société, en rendant pleine justice, dans une communication remarquable, à l'énergie du colonel Borgnis-Desbordes. Tout récemment encore il vient de rendre un nouveau service à l'influence extérieure de la France. Alors que beaucoup découragés par les sacrifices énormes que coûte et coûtera encore le développement de notre domination coloniale, semblaient résolus à ne plus les prolonger, il a fait entendre sa voix autorisée, et par le respect par la confiance qui s'attache à sa valeur personnelle, il est parvenu à faire décréter, ce qui n'est pas une mince gloire, que tout en veillant au Ton-Kin, à Madagascar, au Gabon, on ne renoncerait ni au Soudan ni au Sénégal.

Une des plus vives préoccupations de notre président a été l'organisation des cours du jeudi. On ne pouvait abandonner une institution si utile ; et d'autre part il fallait trouver assez de bonnes volontés pour la continuer. Quant à moi, Messieurs, je n'ai jamais redouté, je l'avoue,

qu'il y eut péril en la demeure, et au moment même de mon départ j'étais entièrement convaincu que les séances du jeudi continueraient comme par le passé et seraient dignement remplies. Je regrette de ne pouvoir remercier individuellement tous ceux qui à Lille, comme à Roubaix par leur travail et leur dévouement ont justifié mes prévisions et qui par le développement de sujets divers ont apporté dans les cours une variété plus grande. Votre assiduité, votre empressement à les remercier de leur zèle a dû être et sera encore pour eux comme jadis pour moi la meilleure de toutes les récompenses.

Le printemps a ramené les excursions habituelles qui bien que parfois contrariées par le mauvais temps ont obtenu leur succès accoutumé. Nos sociétaires ont visité avec nous l'établissement des eaux et boues de St-Amand, la forêt de Mormal, le Caillou qui Bique, les collines si intéressantes qui unissent le département du Nord à la Belgique, St-Omer et la tour de Watten, et grâce à l'obligeance de notre collègue M. l'ingénieur Breton, nous avons pu montrer aux lauréats du prix Verkinder, les travaux du tunnel de Sangatte quelques jours avant qu'ils fussent interrompus.

Le concours de géographie de 1883 a encore dépassé celui des années précédentes par le nombre des inscriptions, l'importance des prix décernés et la qualité des travaux. 274 candidats se sont fait inscrire et 1,650 francs de prix vont être décernés tout à l'heure offerts par nos généreux donateurs MM. Crepy, Verkinder, Bossut, Danel, d'Audiffret, par le comité d'études et la Société elle-même. Nous avons regretté la médiocrité des copies dans les dernières séries des jeunes gens ; mais nous pouvons louer sans réserve celles de la première catégorie et toutes celles des jeunes filles. Elles nous avaient déjà prouvé en 1882 ce qu'elles savaient faire ; elles sont restées cette année dignes d'elles-mêmes, dignes des éloges que nous sommes heureux de leur décerner, et que vous toutes, Mesdames, et vous aussi, Messieurs, pourrez ratifier tout à l'heure.

Le Congrès des Sociétés Françaises de Géographie s'est tenu à Douai à la fin du mois d'août dernier et la Société de Lille y a dignement figuré. Notre collègue M. Renouard, a bien voulu dans la première séance donner lecture en mon nom d'un rapport développé dans lequel j'ai retracé depuis ses origines l'histoire et les progrès de la Société de Géographie. M. Paul Crepy a présidé l'une des séances, et plusieurs de nos membres, MM. Verly, Wacquez-Lalo, Dumazet, Cosserat, Renouard, ont présenté d'intéressantes communications ;

plusieurs aussi ont pris une part active à l'importante exposition géographique qui accompagnait le congrès. Tant d'activité a porté ses fruits, et la Société de Géographie a été justement fière des médailles et des distinctions flateuses qui on été accordées à ses membres.

Le deuil de notre Président a naturellement interrompu pendant quelques semaines du mois de décembre les travaux de la Société qui avaient recommencé soús les bons auspices du Dr Bayol.

Ils vont se continuer, Messieurs, avec plus d'activité que jamais.

Vous avez entendu, il y a quelques jours, avec quelle conviction chaleureuse M. Dutreuil de Rhins, éminent explorateur en même temps que géographe de talent, vous parlait de son ami de Brazza et de la mission qu'il exécute en ce moment avec tant de courage.

Dimanche dernier M. le professeur Gosselet et M. le Dr Lacroix vous conviaient en plein hiver à une excursion dans les carrières souterraines de Lezennes. 204 personnes dont 60 dames se sont fait inscrire et l'on a du au dernier moment refuser plus de 100 adhésions. C'est la, Messieurs, un succès que je n'avais jamais constaté dans nos excursions précédentes, et qui doit être rapporté à ceux qui ont su le préparer. Aussi notre Président m'a chargé en son absence de vous soumettre une proposition en vous priant de la ratifier ; pour perpétuer le souvenir de cet événement mémorable, pour remercier MM. Gosselet et Lacroix des excursions qu'ils ont dirigées, de celles qu'ils organiseront encore, il vous propose de leur exprimer la gratitude de la Société toute entière en leur décernant une médaille d'honneur. (*Applaudissements*).

Aujourd'hui enfin M. Fuchs, ingénieur en chef des mines, a bien voulu venir nous retracer le voyage scientifique qu'il a fait dans l'Indo-Chine, et notre ancien vice-président M. Faucher, grâce à qui nous pouvons l'entendre, n'a pas résisté au plaisir de l'accompagner jusqu'à Lille. Nous souhaitons que tous deux se souviennent de l'accueil de la Société et reviennent encore parmi nous.

Je ne voudrais point, Messieurs, vous parler de l'avenir : je ne puis cependant résister au plaisir de vous dévoiler quelques promesses acquises. Dans quelques jours M. le Dr Henry qui a conquis votre sympathie en vous parlant de la géographie des Langues, reparaîtra devant vous. Le mois prochain notre premier secrétaire général M. Suérus viendra, si cela lui est possible, rendre visite à la Société qu'il a longtemps dirigée, et dont il suit avec un intérêt constant les progrès.

En avril des conférences seront probablement faites par MM. Milne

Edwards et Rabot; enfin je reviendrai moi-même vous parler des explorations de Stanley en Afrique et de Madagascar. Les cours du jeudi sont pour longtemps assurés · le Bulletin devenu trop restreint pour suffire à l'abondance des matières paraîtra désormais chaque mois : c'est une fatigue devant laquelle mon successeur n'a pas reculé et que je le félicite d'avoir acceptée.

Mais, je dois vous le dire, tous les travaux, tous les résultats coûtent fort cher, et si nous n'avions point pour créancier à la fois le plus généreux des hommes et le plus aimable des imprimeurs, nous courrions grand risque de sombrer dans une de ces tempêtes qui soufflent depuis quelque temps.

Rassurez-vous, Messieurs, la banqueroute n'est pas à nos portes ; mais avant qu'elle approche, il convient de l'éloigner. Notre comité a refusé de provoquer des générosités officielles, et, ne voulant s'adresser qu'aux sociétaires, il a décidé qu'une catégorie nouvelle, celle des membres protecteurs, serait instituée. Les obligations qu'elle impose sont peu onéreuses et nous avons la confiance que beaucoup d'entre vous s'associeront à nos efforts. Ce sera le moyen le plus sûr de nous permettre de les continuer en nous manifestant votre confiance.

Aussi, loin de languir, les travaux vont-ils se poursuivre avec une énergie toute nouvelle. La Société, immuable dans ses principes et sa méthode, n'aura de changée que son activité devenue de jour en jour plus grande. Je ne voudrais pas, Messieurs, effrayer à l'avance mon successeur ; mais, après lui avoir renouvelé l'assurance de mon concours, je tiens cependant à lui dire que tandis qu'il cherchera à multiplier les conférences, les Bulletins, les cours, les communications de toute nature, je ferai de mon côté tous mes efforts, par ma participation même à ces travaux, pour rendre les fonctions de secrétaire général aussi lourdes et aussi laborieuses que possible. (*Vifs applaudissements*).

Conférence de M. Fuchs.

M. Fuchs, ingénieur des mines, a ensuite pris la parole et a rendu compte de la mission que lui avaient confiée les Ministres des travaux publics et de la marine ; il a raconté son voyage d'exploration scientifique dans la Cochinchine, le Cambodge, l'Annam et le Tonkin, à la recherche de gisements de houille signalés depuis longtemps.

L'éminent conférencier a fait une description très vive et très colorée de tous les pays qu'il a parcourus ; il a été particulièrement applaudi lorsqu'il a décrit les ruines et les monuments kmers, dont les bas-reliefs retracent toute la mythologie bouddhique. L'orateur a parlé ensuite des mœurs des différentes peuplades des pays intertropicaux.

Dans la première de ces régions, au sud de l'Algérie, l'européen, en arrivant, trouve un homme armé dont il se fera quelquefois un allié, jamais un ami ; dans la seconde partie de ces régions au contraire, ceux qui arrivent sont les bienvenus ; les populations y vivent dans une paix harmonieuse : cette région se poursuit jusqu'en Indo-Chine, dans l'Annam et le Tonkin. Aussi les Annamites sont-ils devenus non seulement nos alliés, mais nos amis. Ils en ont donné la preuve en combattant à nos côtés.

L'orateur a fait ensuite la description de Hué, fortifié d'après le système de Vauban par le colonel Ollivier ; M. Fuchs est entré alors dans de grands détails sur la question du Tonkin, son point de départ et sa situation actuelle, sur les Pavillons-Noirs, etc. La France, a-t-il dit, a promis au monde civilisé d'ouvrir des débouchés dans l'Indo-Chine, sa parole est engagée, elle n'y faillira pas : nous chasserons les Pavillons-Noirs. Puis l'orateur a fait ressortir les avantages de la colonisation européenne dans l'Annam et au Tonkin : il y a là, dit-il, des mines de charbon, de cuivre et de zinc à exploiter, les récoltes en riz et indigo y sont abondantes.

Les travaux publics ont pris une grande extension : on a établi 3,000 kilomètres de routes et 100 kilomètres de chemins de fer ; il y a encore bien d'autres progrès à réaliser.

L'orateur a terminé par ce trait de mœurs orientales : Quand on a demandé à l'empereur Tu-Duc l'autorisation d'exploiter les mines, il a répondu qu'il y avait au centre de la terre un grand dragon qui étendait ses ramifications partout et que, toutes les fois qu'on lui faisait une blessure, une catastrophe funeste se produisait dans la famille impériale.

Voilà bien les préjugés de l'Orient, et aucun mythe ne les aurait mieux expliqués. Eh bien ! nous avons déjà blessé le dragon ! nous le détruirons complètement ! et nous prouverons aux populations de l'Indo-Chine que cela ne touche en rien à leur existence et qu'elles n'ont rien à craindre sous l'influence civilisatrice, la protection et le drapeau de la France ! (*Longue salve d'applaudissements.*)

Nous reproduirons ultérieurement *in extenso* dans nos Bulletins la magistrale conférence de M. Fuchs.

PROCLAMATION DU PALMARÈS.

M. Alfred Renouard, secrétaire-général, a ensuite proclamé les lauréats du concours. Il n'a pas voulu prendre la parole sans insister auparavant sur l'ouverture à Roubaix de cours et conférence hebdomadaires qui, grâce à la généreuse initiative de M. Henri Bossut, vice-président, et des membres du comité local, se poursuivent avec le plus réel succès. C'est là un événement qui prouve la haute vitalité de la Société.

Prochainement, dans les villes de Tourcoing et Armentières, des conférences seront faites par M. David, explorateur d'Obock, les membres du bureau les organisent en ce moment; et le Conseil d'administration fera en sorte que toutes les villes importantes, qui fournissent un important contingent de membres à la Société, bénéficient de faveurs similaires.

Voici la liste des lauréats du concours :

Enseignement secondaire (jeunes gens). — Sujet du concours : Description générale de la chaîne des Alpes françaises et de leurs contreforts : dresser les cartes.

Lauréats :

1er prix, 75 fr., Carlos Cany ;
2e prix, 45 fr., Louis Louchet ;
3e prix, 35 fr., Édouard Véret ;
4e prix, 25 fr., Albert Vigneron ;
5e prix, 20 fr., Oscar Duval ;
6e prix, 15 fr., Charles Dumont ;
7e prix, 15 fr., Alcide Tramblin ;
Médaille de bronze : Abel Marsy, (tous du *lycée de Lille*), et Arsène Castel (*Collège d'Armentières*).

Enseignement primaire supérieur (jeunes gens). — Sujet du concours : 1° Description des Pyrénées françaises et espagnoles : dresser les cartes ; 2° Géographie générale de l'Empire d'Allemagne.

Lauréats :

1er prix, 60 fr., Auguste Frixon, élève de l'*École supérieure de la rue du Lombard ;*

2e prix, 30 fr., Jules Deleplace, id.

3e prix, 20 fr., C. Delezenne, de l'*école primaire supérieure d'Haubourdin.*

4e prix, Verkinder, voyage gratuit : Hippolyte Prévost (*école supérieure de la rue du Lombard*).

Eustache Mercier. id.

Gustave Mahieu, id.

Oscar Delannoy, id.

César Schoutteten, id.

Fénelon Herlemont, id.

Charles Delcambre, de l'*École supérieure d'Haubourdin ;*

Charles Decottignies, *École supérieure de la rue du Lombard ;*

Mentions honorables : Broux, *Institut Turgot, à Roubaix ;*

Scharpereel, *Pensionnat Sainte-Marie, à Lille.*

Enseignement primaire. — 1re SÉRIE (jeunes gens). — Sujet du concours : 1° Description de la région du Rhône, depuis Lyon jusqu'à la mer : dresser la carte ; 2° Énumération des colonies françaises en Océanie.

Lauréats :

1er prix, 45 fr., Jules Lecocq, *Pensionnat Loridan, Haubourdin ;*

2e prix, 25 fr., Georges Desplechin, *école de la rue des Longues-Haies,* à Roubaix ;

3e prix, 20 fr., Louis Boulanger, *Pensionnat Loridan, Haubourdin ;*

Médailles de bronze : Hector Desrousseaux, *école de la rue des Longues-Haies*, Roubaix ; Joseph Walther, *école de la rue Fombelle ;* Henri Fretin, *école des Frères de la rue de la Monnaie.*

2e SÉRIE (jeunes gens). — Sujet du concours : Description générale des montagnes de la France : faire la carte des Alpes et des Pyrénées.

Lauréats :

1er prix, 50 fr., Joseph Hartaing, *Pensionnat Sainte-Marie ;*

2e prix, 30 fr., Eugène Druon, *id.*

3e prix, 20 fr., L. Desbarbioux, *école de la rue de la Paix ;*
Médaille de bronze : Alcide Archelon, *Pensionnat Sainte-Marie.*

Enseignement primaire supérieur. — 1re CATÉGORIE (jeunes filles.) — Sujet du concours : Description des Pyrénées françaises et espagnoles : dresser la carte des Pyrénées françaises ; 2° Géographie générale de l'Empire d'Allemagne.

Lauréats :

1er prix, 85 fr., Louise Colle, *Collège Fénelon ;*
2e prix, 50 fr., Eugénie Pruvos, institutrice adjointe ;
3e prix, 35 fr., Justine Brasseur, *Collège Fénelon ;*
4e prix, 30 fr., Henriette Hache, *élève de l'école supérieure ;*
5e prix, 30 fr., Jeanne François, *id.*
6e prix, 20 fr., Esther France, *id.*
7e prix, 20 fr., Céline Leuridan, *id.*
8e prix, 15 fr., médaille de bronze et Bulletin de la Société, Eugénie Lemaire, *école supérieure ;* Marguerite Delhaye, Louise Guillemand, *Collège Fénelon ;*
9e prix, 10 fr., Bulletin de la Société et diplôme, Élisa Raimanne, *Collège Fénelon ;* Adelaïde Chinot, *école supérieure ;* Louise Roussiez, *institut Sévigné*. à Roubaix ; Angèle Couemme, Louise Descamps, *école supérieure ;*
Mentions honorables : Eugénie Barbier, Marthe Canonne, *école supérieure ;* Marie Maihieu, *institut Sévigné* à Roubaix.

2e CATÉGORIE (jeunes filles). — Sujet du concours : 1° Description de la région du Rhône, depuis Lyon jusqu'à la mer : dresser la carte ; 2° Énumération des colonies françaises en Océanie.

Lauréats :

1er prix. 70 fr., Angèle Bourgoignon, *école supérieure ;*
2e prix, 30 fr., Zoé Six, *Collège Fénelon ;*
3e prix, 20 fr., Marie Vandamme, *institut Sévigné* à Roubaix ;
Médaille de bronze, Marie Queva, *institut Sévigné* à Roubaix.

Prix Danel. — La Commission des Cartes et Appareils n'a reçu pour ce concours qu'un seul envoi, dont une partie ne se rapporte que

très indirectement au travail demandé. Les planisphères célestes et terrestres, et même la carte d'Europe, n'ont en effet qu'un rapport éloigné avec la géographie locale ; mais la Commission, constatant la somme énorme de travail et de patience qu'ils représentent par leurs dimensions plutôt que par leur exactitude (1), a été heureuse de trouver dans la seconde partie, moins importante en apparence, une œuvre plus pratique et plus conforme au programme imposé par le donateur.

Le plan mural de Tourcoing avec légende descriptive et coupes géologiques, reproduit en feuilles dans un album contenant en outre les communes de Bondues et de Bousbecques, avec plans de batailles, notices historiques, et vues de monuments publics et d'habitations particulières, a paru à la Commission mériter la récompense promise.

Elle propose donc d'accorder le prix fondé par M. Danel, à M. le professeur Gobert, du pensionnat Saint Michel, à Tourcoing, et aux élèves qui ont collaboré à son exposition.

Par cette décision, elle espère encourager les travaux du même genre; les promenades scolaires, prescrites par l'Administration académique, y trouveraient un but utile et un attrait considérable, et prépareraient à la géographie générale et à la lecture des cartes. Dans le même ordre d'idées, elle désire que l'annonce du concours reçoive à l'avenir toute la publicité possible.

M. le secrétaire-général rappelle ensuite les noms des divers membres de la Société qui ont obtenu des récompenses au 6e congrès national des Sociétés françaises de géographie, tenu à Douai en 1883 :

Première section — Amateurs. — I. Diplôme d'honneur, à M. Wacquez-Lalo, géographe à Loos, pour l'ensemble de son ouvrage (cartes et livres) ; II. Médaille de troisième classe, à M. Ardouin du Mazet, secrétaire de la rédaction de « l'*Écho du Nord*, » pour sa collection du « *Petit Oranais* » et son commencement d'une nouvelle étude sur les villes industrielles du Nord de la France ; III. Mention honorable à M. Agache, propriétaire, pour ses collections et la carte qui les accompagne ; IV. Lettres de remerciements à M. de Guerne fils

---

(1) Voir notamment la position d'Angers, Tours, Bordeaux, Lyon et le cours du fleuve Orange sur le grand planisphère, et Suez sur le petit.

et à Mme Gustave Toussin, pour leurs envois de riches collections et de précieux souvenirs de voyage.

Deuxième section — Exposition scolaire. — A. Travaux des maîtres : Diplôme d'honneur à M. Fockeu et ses adjoints, instituteurs à Lille, pour leurs deux beaux globes et leur grand atlas de France sur feuilles noires. — B. Travaux des élèves : I. Diplômes d'honneur à l'école de la rue du Lombard, à Lille (M. Tilmant, directeur), et à l'école primaire supérieure de filles, à Lille (Mlle Deghilage), à l'école Turgot (garçons), à Roubaix (M. Gernez), et à l'école primaire supérieure (garçons), à Haubourdin (M. Loridan) ; II. Médaille de deuxième classe à l'école Montesquieu, à Fives (M. Christiaens, directeur) ; III. Médaille de troisième classe, à l'école de la rue de Tournai, à Lille (Mlle Tellier, directrice) et à l'école de la rue Solférino (Mlle Brogniart).

LE BANQUET

Le soir, à sept heures, un banquet très bien servi a eu lieu à l'hôtel de l'Europe.

Au dessert, plusieurs toasts ont été portés par M. Brunel à M. Fuchs, qu'il a remercié ; par M. A. Renouard à MM. Faucher et Guillot ; par M. Fuchs à la ville de Lille : Permettez-moi a-t-il dit de comparer un instant la Flandre à mon pays d'origine, l'Alsace, dont nous sommes séparés ! ce sont deux pays frontières ; laissez-moi mieux dire : c'est Durandal et Joyeuse ! Joyeuse est captive, mais Durandal est libre ! Il ne nous est pas défendu d'espérer qu'il viendra un jour où Durandal délivrera Joyeuse. (Longs applaudissements).

M. Gosselet a bu ensuite à l'union de la science et de l'industrie.

M. Guillot a porté la santé de M. Renouard, et M. Eckmann a bu à nos braves et vaillants explorateurs : les Brazza, les Dupuis et les Bayol.

GRANDES CONFÉRENCES
(in extenso.)

LA MISSION DE M. DE BRAZZA
DANS L'OUEST AFRICAIN EN 1883

Par M. DUTREUIL DE RHINS,
Explorateur du Congo et du Haut-Ogôoué (1).

Je ne viens pas vous parler de l'agréable promenade que j'ai faite récemment dans l'Ouest africain : mais, pensant que vous suivriez avec plus d'intérêt les premiers travaux de votre lauréat, M. de Brazza, et de ses vaillants collaborateurs, c'est d'eux seuls que je vous entretiendrai : après avoir rappelé les traits généraux du vaste territoire soumis aux investigations de nos compatriotes.

La région aujourd'hui désignée sous le nom de « Ouest africain » présente l'aspect d'un grand triangle équilatéral. Un des côtés est formé par la côte d'Afrique entre le Gabon et l'embouchure du Congo, le second côté est le cours même du Congo entre son embouchure et l'équateur, le troisième qui, — espérons-le, — ne limitera pas notre champ d'action vers le Nord, est l'équateur.

De ce côté, l'Ogooué, qui se jette dans l'Atlantique, près du cap Lopez, et l'Alima, afluent du Congo, constituent une voie, que M. de Brazza nous a déjà fait connaître, pour atteindre le grand plateau central de l'Afrique.

Si nous considérons la côte comme base du triangle dont nous avons parlé, et si, par le milieu de sa hauteur, nous traçons une ligne parallèle à la base, cette ligne représentera à peu près la limite du plateau central séparé de la zone maritime par un massif montagneux dont

(1) La même conférence a été faite à la Société de géographie commerciale de Paris et insérée dans le Bulletin de cette Société.

l'épaisseur varie de deux cents à trois cents kilomètres. C'est par un certain effort d'imagination provoqué par la vue des chutes du Congo ou des rapides de l'Ogooué, que l'on peut voir une succession de terrasses décroissantes dans ce massif accidenté, un peu tourmenté, couvert de forêts vierges ainsi que la zone maritime et la zone équatoriale du plateau central.

Tout le monde paraît aujourd'hui d'accord sur les richesses de ce plateau et les remarquables facilités de communication que peut présenter le bassin du Congo et de ses grands affluents ; mais ces facilités s'arrêtent au massif que nous connaissons et qu'il s'agit de traverser le plus commodément et le plus rapidement possible.

Brazza a d'abord cherché cette voie en remontant l'Ogooué.

A la même époque, Stanley traversait l'Afrique en descendant le Congo.

Cette hardie et brillante descente devait frapper vivement l'attention générale, sans distraire toutefois les esprits sérieux de l'œuvre plus difficile, plus lente, mais certainement plus solide, entreprise par le premier.

En 1879, tous deux étaient de retour en Europe, Stanley préconisait la voie du Congo ; les millions allaient plus facilement obéir à son appel que la nature ne se plierait à son énergique fantaisie. Le mystère dont un comité étranger entourait la préparation d'une mission soi-disant scientifique et humanitaire était inquiétant ; sous l'influence de Stanley, le caractère de l'Association internationale africaine pouvait être modifié au détriment de nos intérêts.

Ce fut alors qu'au sein d'une de nos commissions scientifiques, Brazza s'écria dans un beau mouvement d'enthousiasme : que l'on me donne 10,000 francs et je pars demain sauvegerder nos intérêts !

Vous savez s'il tint promesse. Quelques mois plus tard, Brazza avait fondé Franceville sur le haut Ogooué, passé avec Makoko un traité qui met entre nos mains la clef du bassin intérieur du Congo ; il avait devancé à son tour Stanley sur le grand fleuve et établi le poste de Brazzaville.

Tout en tenant sa promesse, Brazza ne perdait pas de vue le but principal de tant d'explorations : la recherche de la meilleure voie de communication entre la côte et le plateau central.

Ayant constaté précédemment que le bassin de l'Ogooué n'offrait de ressources qu'au point de vue d'un commerce local, il chercha plus au sud et explora deux voies nouvelles.

En étudiant la première, voisine du Congo et de la route de Stanley, il put se convaincre que les difficultés croissaient en se rapprochant du grand fleuve. Aussi jugea-t-il nécessaire d'entreprendre un troisième périple de l'Ouest africain ; et celui-ci nous valut la découverte du Niari.

De retour en France pour la troisième fois, Brazza dressa en 1882 le projet d'une grande mission dont les membres, répartis entre diverses stations bien choisies, devaient étudier le pays sous tous les rapports.

Considérant comme un crime de lèse-colonisation d'attirer ses compatriotes : agriculteurs, commerçants, industriels, etc., dans un pays neuf quand on ne peut pas leur fournir tous les renseignements nécessaires ; persuadé que l'expérience fera justice dans l'avenir, comme elle l'a fait dans le passé, de toutes les entreprises hâtivement engagées, Brazza voulait faire reposer notre établissement dans l'Ouest africain sur de sérieuses bases, sur des études plus approfondies que les siennes mêmes.

Tout le pays lui donna raison. — Stanley également. — Profitant des lenteurs de l'organisation de la nouvelle mission, Stanley quittait furtivement l'Europe, et, dès son arrivée en Afrique, dirigeait sur le Niari trois expéditions dont les résultats ont été médiocres ou malheureux. L'autre jour, à la Société de géographie de Londres, M. Van de Velde disait : « L'objet de ces expéditions était de trouver à l'intérieur une route convenable permettant d'éviter les obstacles accumulés sur la route du Congo tracée par Stanley. » Quel aveu de la part de son représentant actuel en Europe ! Tant d'argent et d'efforts ne seront pas absolument perdus pour la civilisation ; mais, nous le voyons, la solution du problème est encore à chercher.

Si cet exemple nous rappelle qu'il ne faut pas se presser de construire sans fondations, nous devons aussi refléchir que nous devons nous hâter de jeter les fondements de notre établissement. La nature a seule trompé les calculs de Stanley ; ceux de Brazza ne pourraient l'être que par un découragement, un abandon indigne de nous.

Jusqu'à présent, nous avons assisté à une sorte de chassé-croisé entre ces deux illustres explorateurs cherchant à se devancer l'un l'autre ; et l'on s'est inquiété de la possibilité d'un conflit dont l'issue la plus favorable à Stanley n'aurait probablement pas pour ses intérêts d'avantageuses conséquences. Il serait trop long de vous exposer les

nombreux motifs que j'ai de ne point croire à un conflit : à peine ai-je le temps de vous dire quelques mots de la mission de Brazza en 1883.

Vous vous rappelez qu'au commencement de cette année, M. de Brazza avait obtenu l'envoi sur la côte de Loango de l'aviso *le Sagittaire*, commandé par M. Cordier, lieutenant de vaisseau. Presqu'en même temps il expédiait pour le Gabon une petite avant-garde de quatre personnes, parmi lesquelles M. de Lastours, ancien explorateur du Zambèze, et son jeune frère, M, Jacques de Brazza, chargé spécialement d'une mission d'histoire naturelle. Cette avant-garde devait préparer, tant au Gabon que dans l'Ogooué, tous les moyens de transport et les ressources de tout genre nécessaires au corps principal de la mission.

Vous savez à quel écrasant labeur Brazza était alors obligé de faire face. Tout en satisfaisant aux questions, aux demandes de tout ce que le monde scientifique, littéraire, commercial, etc., compte d'hommes désireux de s'instruire et d'esprits d'initiative, tout en encourageant ou modérant l'ardeur des uns et des autres, il fallait modifier ses plans sous la pression des évènements, vaincre certaines lenteurs administratives, préparer un matériel varié et considérable, et organiser un personnel spécial dont le choix, parmi plus de 3,000 demandes, n'était pas une petite difficulté.

Enfin, le 21 mars, Brazza partait de Bordeaux à bord du *Précurseur*. Il emmenait avec lui 22 membres civils de la mission, destinés à remplir les fonctions de chef ou sous-chef des stations, 21 militaires ou marins ouvriers de diverses spécialités, une chaloupe à vapeur et environ 350 tonneaux de matériel, le reste devait être expédié successivement par transports de l'Etat ou navires de commerce. En route, on prit 126 laptots ou indigènes de la Sénégambie et 35 Kroumanes. On devait plus tard recevoir encore 130 Kroumanes et une trentaine de tirailleurs Algériens. Ajoutons encore les 25 hommes de l'équipage du petit vapeur l'*Olumo*, qui arriva au Gabon en juillet, et nous aurons l'effectif complet de la mission dont le personnel opérant à terre se monte actuellement à une cinquantaine de blancs et environ trois cents hommes de couleur.

Le 21 avril, la mission arrivait à Libreville. Quelques difficultés, qui n'offrent du reste aucun imprévu dans nos possessions, retardèrent un peu ses opérations et son organisation. Cependant, au bout de quelques jours, M. de Brazza avait pu s'absenter pour aller sur la

côte de Loango se rendre compte des opérations de M. Cordier, installer le personnel des postes créés par lui sur la côte et les approvisionner. Bien que la marine eût laissé là beaucoup à faire, je crois que M. de Brazza a été très satisfait de sa visite, et je suis d'autant plus heureux de constater les services rendus par M. le lieutenant de vaisseau Cordier à la mission, que celle-ci n'a pas trouvé au Gabon tout l'appui, tout le concours désirables.

En attendant l'arrivée de M. Manchon, la station de Loango avait été placée sous la direction de M. Dolisie qui devait plus tard remonter le Congo avec le P. Augouard pour se rendre à Brazzaville. M. Blondel et M. Michaud aîné, chargés spécialement, le premier du service de la comptabilité, le second des constructions, devaient activer l'installation de ces services dans la zone maritime et remonter ensuite l'Ogooué, où déjà avaient été fondés les postes du cap Lopez, Lambaréné et N'jolé, occupés par MM. Pierron et du Kéraoul. Tandis que M. Michelez, chargé d'un service scientifique, remontant à Franceville avec une dizaine de pirogues, M. de Lastours descendait à Lambaréné et y attendait, avec un convoi de 58 pirogues, M. de Brazza et le gros de la mission.

Après avoir laissé à Libreville M. Decazes pour veiller provisoirement aux intérêts de la mission dans la zone maritime, M. de Brazza remonta enfin l'Ogooué, approvisionnant, installant définitivement les diverses stations qui relient aujourd'hui, sur une longueur de 800 kilomètres, l'embouchure du fleuve à Franceville et passant avec les chefs des principales tribus riveraines de nouveaux traités confirmant la souveraineté ou le protectorat de la France, traités en vertu desquels les populations s'engagent à nous servir à des conditions avantageuses. Vous voyez que M. de Brazza a conservé les habitudes de ses précédents voyages ; car partout où il a passé il a pris des garanties. Nous pourrions toujours, au besoin, faire valoir nos droits de priorité ; et, dès lors, il n'y a pas lieu de trop s'émouvoir des conventions passées par d'autres personnes dans les régions voisines du Congo, découvertes et parcourues pour la première fois par de Brazza.

Ayant été rejoint aux roches de Bôoué par le chef de la mission, je fis encore route avec lui pendant trois ou quatre jours ; mais ne pouvant lui donner plus de temps, je m'arrêtai le 5 juillet à environ 600 kilomètres de la côte pour revenir au Gabon et en France, tandis qu'il allait marcher vers le Congo.

J'estimais alors qu'après s'être arrêté assez longtemps en route pour créer de nouveaux postes et conclure de nouveaux arrangements, le commissaire de la République dans l'Ouest african atteindrait Brazzaville, sur le Congo, dans le courant d'octobre. Je n'avais évidemment pas fait une assez large part à l'imprévu. De récentes et bonnes nouvelles sont arrivées, il y a quelques jours, de M. de Brazza et de son fidèle compagnon, le Dr Ballay, dont les solides qualités sont aussi bien appréciées des blancs que des noirs. Ces nouvelles sont les suivantes :

1° A la date du 23 juillet, le Dr Ballay, qui avait lancé sur l'Alima sa chaloupe démontable, malheureusement privée de chaudière, poursuivait à sa satisfaction des négociations avec les Afouroux. Il pensait, avec eux, et accompagné de Jacques de Brazza et Malamine, se rendre chez Makoko, où il doit précéder le chef de la mission française. Il s'est donc produit, ce qui ne doit pas nous étonner, quelque nouveau retard par suite duquel M. de Brazza n'aura sans doute atteint le Congo qu'après le 1er octobre ;

2° A la date du 3 août, le chef de la mission écrivait de Franceville, où il se trouvait en parfaite santé, mais avec un très petit nombre de ses collaborateurs, dont plusieurs avaient dû être détachés à la garde des stations de l'Ogôoué. Profitant d'un voyage à la côte de M. Michelez, M. de Brazza faisait demander du renfort tant pour lui-même que pour les stations de l'Ogôoué établies et à établir ;

3° Le 17 octobre, M. Decazes écrivait de Lambaréné, qu'il allait le lendemain remonter le fleuve pour aller créer la nouvelle station de Bôoué, entre Achouka et les Adoumas. M. Decazes, déjà aguerri par un long séjour au Sénégal et de nombreux voyages, avait à peine ressenti les effets de l'acclimatement. Il emmenait avec lui deux ou trois personnes.

M. Michaud aîné et M. Blondel étaient allés visiter les postes du Loango, le premier au point de vue des constructions, le second en tournée de comptabilité. Enfin, les nouvelles de l'intérieur étaient satisfaisantes et l'on disait le Makoko toujours assis sur son trône d'ivoire, attendant avec impatience l'arrivée de Brazza.

Par le dernier courrier, nous apprenions qu'il restait à peine une quarantaine de tonneaux de materiel à Libreville ; aujourd'hui tout doit avoir été transporté au cap Lopez.

Vous savez que six nouveaux membres de la mission : MM, Labeyrie, Faucher, Coste, Didelot, Manas et Froment, sous la direction de M. Dufourcq, agent supérieur du ministère de l'instruction publique,

dans la zone maritime de l'Ouest africain, sont partis de Bordeaux le 20 novembre pour Dabar, d'où *la Seudre* les portera au Gabon.

Ce ne sont pas là des renforts, mais des remplaçants dont le nombre est resté jusqu'à présent inférieur d'un tiers à celui qu'avec son expérience des hommes et du climat, le chef de la mission avait prévu.

Enfin, M. Decazes a reçu l'ordre d'aller rejoindre immédiatement M. de Brazza, et M. de Lastours a été chargé de remplir dans le moyen et haut Ogôoué les mêmes fonctions que M. Dufourcq dans la zone maritime.

Chacune des régions sur lesquelles ne peut s'étendre la surveillance immédiate de M. de Brazza se trouve donc placée immédiatement sous la direction d'un agent supérieur du Ministère, jouissant de la confiance du chef de la mission et muni de pouvoirs suffisants pour faire exécuter ses ordres.

Pour résumer, les résultats obtenus jusqu'à présent par la mission se traduisent ainsi :

1° Répartition entre les différents postes de la zone maritime. jusques et y compris la station de N'jolé à 386 kilomètres de l'embouchure de l'Ogôoué, d'environ 1,100 tonneaux de matériel, et plus de 100 tonneaux transportés à Franceville et au-delà.

2° Outre les postes établis sur la côte du Loango et le cours du Niari ou Quillou, on avait relié l'embouchure de l'Ogôoué à l'ancienne station de Franceville par une suite de stations et de postes, tels sont :

Le cap *Lopez*, qui doit être le centre, le grand dépôt de la mission.

Lambaréné, à supprimer dès que la mission sera pourvue d'un bâtiment propre à naviguer *en toute saison* entre le cap Lopez et N'jolé, au pied des premiers rapides de l'Ogôoué.

N'jolé, première station importante de l'Ogôoué.

Achouka, chez les Okandas.

Nyhêmé, chez les Adoumas.

3° Des conventions avantageuses pour le pays et la mission avaient été conclues avec les principales tribus de la côte et du bassin de l'Ogôwé.

4° Absorbé par les travaux d'installation des stations et les transports maritimes et fluviaux d'un matériel considérable, le personnel blanc, fort insuffisant, n'avait encore pu entreprendre l'étude du pays, un des résultats les plus importants que notre Gouvernement et la

métropole attendent d'une mission dont il ne faut pas perdre de vue le caractère scientifique et civilisateur.

Toutefois, le cours de l'Ogôoué, entre Lambaréné et le pays des Adoumas, a pu être relevé à l'estime d'une façon suffisamment exacte pour être facilement adapté aux positions géographiques déduites d'observations astronomiques, et l'on peut affirmer aujourd'hui que sur une longueur de 800 kilomètres, le tracé de l'Ogôoué est infiniment moins erroné que celui du Congo, entre son embouchure et Stanley Pool.

5° Enfin les travaux scientifiques, entrepris depuis longtemps par MM. Mizon et Ballay dans les bassins supérieurs de l'Ogôoué et de l'Alima, puis interrompus par les nécessités du service, ont été repris au retour de M. de Brazza.

C'est ainsi qu'actuellement M. Michalez doit faire la topographie de la région comprise entre Franceville et de l'Alima, tandis que M. Jacques de Brazza prépare la première carte géologique de l'Ouest africain, et que le Dr Schewebich, secondé par M. Tholon, poursuit, au point de vue de l'histoire naturelle, les études commencées par le Dr Bellay.

De plus, profitant du retour de M. Mizon, le Commissaire du Gouvernement l'a chargé, en lui en fournissant les moyens, d'explorer la région comprise entre Franceville et Yumba, sur la côte.

J'ai le plaisir de vous annoncer le retour de M. Mizon qui, après avoir heureusement accompli cette intéressante exploration, pourra nous fournir des renseignements précis sur une région dont une partie seulement avait été parcourue par Du Chaillu.

Ainsi se trouve aujourd'hui connu, dans ses grandes lignes, le trapèze compris entre les limites du plateau central, la côte, l'Ogôoué et le Congo. Les itinéraires de Brazza sur l'Ogôoué, le Niari et près du Congo, celui de Stanley sur le Congo, et de M. Mizon entre Franceville et Yumba, forment autant de coupes équidistantes à travers une vaste contrée qu'il s'agit maintenant d'étudier plus à fond que ne peut le faire l'explorateur dans sa marche rapide.

Tel est le rôle de nos stationnaires : et vous venez de voir que, si les nécessités de l'installation première ne leur ont pas permis d'y consacrer la plus grande partie de leur temps, ils n'ont pas encore eu de loisirs. Tenant compte des difficultés ordinaires de toute entreprise en Afrique, surtout en pays neuf, des maladies et autres causes

qui devaient éclaircir les rangs si peu serrés de la mission, — les vides sont restés inférieurs d'un tiers aux prévisions, — je ne me serais jamais imaginé au départ qu'on obtiendrait en si peu de temps de si sérieux résultats.

C'est au zèle patriotique de chacnn qu'il faut l'attribuer : mais il faut aussi rendre justice au Chef, dont le noble exemple inspire chaque jour le dévouement à ses collaborateurs qui, tous, ont pour lui autant d'affection que de respect ; au Chef qui a su se faire aimer et vénérer des indigènes au point que leurs bonnes dispositions nous paraissent notre plus grande force dans l'Ouest africain, — je dis nôtre : car là-bas, l'influence de Brazza, c'est l'influence française, — et je répète « notre plus grande force », parce que je n'en connaîs pas de plus puissante que l'affection des populations dans un pays qui n'est qu'une immense forêt vierge, où l'emploi des procédés militaires serait une immense et ruineuse foiie.

Nous ne confondons pas une mission d'étude avec une aventure soi-disant coloniale. Sans doute, une mission scientifique peut être la base d'entreprises ; mais, pour le moment, nous nous rappellerons qu'il s'agit uniquement d'asseoir et d'étudier cette base.

Ce n'est pas une torche incendiaire, mais le flambeau de la civilisation à la main que s'avance ici l'homme qui s'honore du titre d'apôtre de la liberté ; et il exige que tous ses collaborateurs se conforment, comme lui, aux sages instructions du Gouvernement. Ainsi, loin de diminuer, augmente chaque jour autour de nos stations le nombre des indigènes dont les bras seront plus tard indispensables pour tirer profit des travaux du présent.

Je n'ai pas voulu revenir sur ce qu'a dit souvent M. de Brazza, et il est juste de réserver à ceux qui sont à l'œuvre, l'honneur de vous exposer leurs découvertes ; mais tout ce que je sais confirme ma foi en l'avenir, à condition, — et je crois être de votre avis, — que nous renoncions une bonne fois aux perpétuels changements de projets, de systèmes, et que nous suivions résolument la voie dans laquelle nous sommes engagés. Dans l'Ouest africain, nous avons le bonheur de voir l'auteur même du projet chargé de son exécution, — l'auteur, non moins que son projet, jouit de la faveur unanime du pays et de vos sympathies en particulier.

C'est à elles que je vais faire appel en terminant.

Vous avez du remarquer que le nombre de nos stations est d'envi-

ron une douzaine ; chaque station devrait être dirigée par deux blancs capables de se remplacer, secondés par un ou deux ouvriers européens, une dizaine de laptots et autant de Kroumanes. Nos quatre cents hommes disséminés sur un territoire presque aussi vaste que la France et sur un périmètre de 5,000 kilomètres, représentent le cinquième des forces de Stanley réparties entre 21 stations établies le long d'une ligne de 1,200 kilomètres. Cette proportion importerait peu d'ailleurs si nos moyens suffisaient à notre but : mais à peine en sera-t-il ainsi le jour où de nouvelles ressources permettront de doubler les stations et le personnel et d'apporter, dans les différents services de la mission, les améliorations nécessaires, Je n'insisterai ici que sur la question du personnel.

Bien que toutes les questions se lient, le personnel nous touche, nous intéresse davantage à plus juste titre. De lui nous attendons une étude complète qui nous fournisse tous les éléments des divers problèmes dont la solution s'impose plus particulièrement à tous ceux qui cherchent des débouchés à notre industrie.

Eh bien, si je peux m'exprimer ainsi, les forces intellectuelles de la mission se réduisent à 22 personnes ! Quel temps ne faudra-t-il pas à un si petit nombre d'hommes, — que nous pouvons nous représenter disséminés dans les forêts de cette grande France africaine, d'où leurs pensees se reportent si souvent vers nous, — pour satisfaire nos désirs ?

Je connais leurs sentiments. Toujours incertains sur leur propre sort, ils sont toujours soutenus dans leur dangereuse existence par la conviction que leurs divers efforts assureront notre influence et notre prospérité. Vous les encouragerez, vous leur donnerez raison d'une façon effective, tout en servant vos intérêts : après avoir contribué à la naissance de la mission, vous ferez tout pour assurer et hâter son naturel développement.

Aussi, persuadé que la Société de géographie de Lille apprécie, non moins favorablement que la Société de géographie de Paris et la Société de géographie commerciale de la même ville, les importants résultats dont l'exposé a été si imparfait, j'espère qu'elle voudra bien se joindre à ses sœurs aînées pour appuyer auprès du Gouvernement et du Parlement les demandes de M. de Brazza en faveur de la mission de l'Ouest africain.

MA MISSION DANS LE GRAND-BÉLÉDOUGOU

AU PAYS DE MOURDIA

Par le Docteur Jean BAYOL,

Explorateur du Fouta-Djallon et du Haut-Niger,

Lieutenant-Gouverneur du Sénégal,
Membre d'honneur de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

Nous avons passé à Koumi les journées des 23, 24, 25 avril. Diouba-Taraouaré le chef, son frère et son neveu nous accueillirent avec une vive cordialité. Tchati prépara le terrain, et Dioussé, neveu du chef, dont la parole est très écoutée, nous fut d'un grand secours. Le palabre qui eut lieu fut très important. Les décisions prises par Koumi sont en général acceptées par la majorité des Bambarras. Tout en acceptant les conditions formulées, Diouba et les notables me demandèrent, comme à Nossombougou, si la signature était indispensable.

Ainsi que l'écrivait M. le colonel Desbordes, ce n'est pas Diouba qui gouverne, mais son frère Kafolo-Tarouaré. Il nous fit des objections nombreuses et il fallut rejeter tous les arguments que j'avais fait valoir ailleurs, C'est Dioussé qui a décidé son oncle à signer. La signature solennelle a eu lieu le 24. Les chef des principaux villages dépendant de Koumi avaient été convoqués. J'eus soin, en faisant mon cadeau au chef de Koumi et à son parent, de faire deux parts. Les Bambarras sont insatiables : ils ne se souviennent plus le lendemain de ce qu'ils ont reçu la veille. D'un autre côté, mes richesses, comme étoffes, étaient modestes et j'en ai été réduit à faire l'article comme un véritable commis-voyageur. C'est au Soudan surtout que l'on peut dire que les petits cadeaux entretiennent l'amitié.

La province de Koumi comprend les villages suivants : Koumi,

---

(1) Voir page 54.

Kourka, Kabakoro, Dia, Métébougou, Kolackageri, Kakoulou, Sibikoro, N'tchié et Bensena.

Les villages de Sirakoro et de Biébala marchent d'accord avec Koumi.

Du reste, Koumi entretient d'excellentes relations avec Nossombougou et Nonkho. C'est là que se réunissent toutes les colonnes qui doivent marcher contre les Toucouleurs.

J'ai regretté que le chef de Nonkho ne m'ait envoyé aucun représentants comme je l'avais prié de le faire en m'excusant vivement de ne pouvoir à l'aller me rendre auprès de lui. Sirki nous pressait de partir. Il me répétait que Mourdi et Koumi étaient deux villes ennemies et qu'il craignait des représailles. Je pus me convaincre que c'était un nouveau mensonge. Néanmoins, j'avais besoin de lui pour aller à Mourdia, et je remis à mon retour mon voyage à Nonkho pour obtenir l'acceptation du traité qui m'avait été recommandé.

Le 26, à 6 h. 30, nous prenons la route du N.-E. à travers une vaste plaine argileuse à peine boisée. Nous allions arrriver bientôt à la frontière du Bélédougou et nous rapprocher de cette ligne jadis si fréquentée par les caravanes, couverte de villages florissants, ruinés aujourd'hui, qui conduisait de Nyamina à Nioro.

De l'autre côté de cette ligne, en plein Fadougou se trouvait le pays de Dampa et plus au Nord, touchant au pays des Maures, le Mourdiari.

Nous avions rencontré à Fia un captif appartenant à Moussa, qui retournait à marches forcées de Dampa. Il nous avait appris que Maka, chef de ce pays, l'avait fait mettre aux fers et avait voulu lui couper la tête parce qu'il le croyait un espion du colonel. Le colonel, avait dit Maka, a fait fusiller les chefs marchands de Bamakou qui sont nos parents. Je vais te tuer et j'annoncerai ta mort aux Français que Samory vient de battre. Heureusement pour cet indigène qu'un duila impartial, l'espèce en est rare, annonça la victoire du colonel Desbordes. Notre homme avait été mis alors en liberté, mais n'avait pu obtenir la restitution de son argent.

Ces nouvelles me firent comprendre que l'accueil changerait bientôt. Je pus me convaincre plus tard, en effet, que mes partisans les plus sincères étaient dans cette population bruyante et guerrière qui habite le Bélédougou et qui sera, je l'espère, une alliée fidèle de la France : il y a, sous sa rude écorce, des instincts généreux qui la poussent vers le travail.

Tchati, Dioussé et les principaux notables vinrent nous accompagner jusqu'à Dampa. Les gens de Mourdia ne furent pas satisfaits de nous voir prendre des guides. Les emportements du jeune Sirki, n'avaient pas d'autre but que de nous mettre à sa merci. Il craignait très probablement de nous voir arriver à Mourdia les mains vides. De là sa mauvaise humeur.

IV. — **De Koumi à Dampa.**

Deux heures après notre départ de Koumi, nous passons à côté du joli et important village de Kounka qui en dépend. Le chef Dono-Diana essaya inutilement de nous retenir.

A 11 heures, nous nous arrêtons par une pluie battante à Soma, dont le chef nous reçut de son mieux. A 5 h. 20, nous gravissons une colline dont le sol rougeâtre est couvert de cailloux ferrugineux, et nous apercevons dans le N.-E. le tata de Manta qui se détache au milieu d'une immense plaine vers laquelle nous descendons. Le guide nous fait observer que nous ne sommes pas dans le Bélédougou. La petite hauteur que nous venons de franchir lui sert de limite géographique et politique. Le pays des Bambarras est fini. Dans les régions nouvelles qui sont devant nous, cette race se mêle intimement aux Sarracolets A 6 h. nous dressons notre tente sous un cailcedrat superbe, non loin du tata qui forme au village une défense sérieuse dans cette région si longtemps le théâtre des razzias des cavaliers de Ségou. Les habitants nous firent l'accueil le plus hospitalier.

Malgré l'absence du chef Nia-Taraouaré, son frère Dofolo et les notables vinrent me voir pour témoigner de leur amitié envers la France. Ils ne me cachaient pas qu'ils auraient bien plus de confiance encore si, passant des sentiments aux actes, nous attaquions et enlevions Ségou.

Je ne pouvais pas faire accepter le traité, le chef étant absent ; d'un autre côté, les Bambarras sont très fiers et j'ai pu reconnaître combien il était difficile de décider plusieurs villages indépendants à envoyer des délégués dans un endroit convenu, pour signer une convention.

Les Bambarras, bien qu'ils aient dépassé l'organisation communale, puisqu'il y a des cantons véritables avec des chefs reconnus et respectés, préfèrent en général vivre isolés. Ceux qui habitent entre Manta et Boro sont très divisés entre eux. Se trouvant sur le lieu de

passage des armées Toucouleurs, ils ont abandonné les villages trop faibles et se sont groupés derrière des tatas solides, tels que ceux de Manta, Koro, Noguessébougou. Semant leur mil non loin de leurs murailles, faisant rentrer chaque soir leurs bœufs et leurs moutons, les habitants du pays sont sur un qui-vive perpétuel,

C'est à Manta que l'on rencontre les premiers Sarracolets mêlés aux Bambaras, La proportion en est faible encore, mais elle va en augmentant à mesure que nous approchons de Boro, deviendra dominante dans le Fadougou, pour diminuer ensuite dans le Keniéka.

Manta est un centre commercial important. C'est le point extrême où se rendent les Maures qui viennent échanger le sel du Tichit, contre du mil et des bandes de coton. Nous y avons vu arriver deux caravanes dans la journée du 27 : l'une comprenait 36 chameaux, elle venait de Mourdia. Tous les Dialas qui viennent de Dampa, Goumbou, Ségala, et vont à Bamakou ou au Bouré, passent par cette ville.

Le 28, à 5 h. du matin, nous nous mettons en route. J'avais donné à mon interprète les instructions les plus précises au sujet de la conduite à tenir dans la suite de notre voyage. Nous étions dans une région qui a été récemment le théâtre de la guerre entre les Bambaras et les Toucouleurs. Il fallait avoir des renseignements exacts au sujet de la situation politique de la contrée, et la plus extrême réserve avec les Sarracolets et Toucouleurs établis dans le pays et les Maures que nous allions rencontrer à chaque pas. Nous devions éviter par notre prudence le but que nous poursuivons, c'est-àdire notre installation définitive dans le Soudan.

A midi 10, nous campions à côté du tata de Gessenais, village de marabouts Sarracolets. C'est un lieu de passage pour les Maures ; le pays produit beaucoup de coton et d'indigo. L'accueil a été très bienveillant après avoir été d'abord très intéressé. Les habitants ont toutes les allures des Toucouleurs. Le crieur annonce le Salam comme dans les villes musulmanes ; les boubous blancs et bleus des hommes, succédant aux vêtements jaunes des Bambaras, font croire que l'on arrive dans un village du Toro.

Le chef, Datan-Tarakhoré a protesté de son dévouement : il m'a parlé de la visite que lui a faite Gara-Mari-Ciré, et a terminé ainsi : Je suis l'ami de tout le monde, car je suis faible. Je suis l'ami des Français. Un Normand n'aurait pas mieux répondu.

Le 29, à 6 h. du matin, nous traversons des longans de mil et de coton, nous dirigeant vers l'Est. A 7 h. 35, nous traversons l'empla-

cement de l'ancien village de Kabakoro. Des pilons, des mortiers, des jarres, des vases, quelques pans de murs, c'est tout ce qui en reste.

A 9 heures, nous arrivons à Soso, où Mage et Quintin étaient passés le 18 février 1864. Aujourd'hui le village est abandonné. Les cases et le tata se sont écroulés. Des arbres superbes, cailcédrats et ficus, encadrent d'une façon pittoresque les ruines de l'ancien village Toucouleur. Les habitants et les chefs, partisans de Ségou, sont allés se réfugier à Niamina, depuis que les Bambarras ont intercepté les communications entre le Kaarta et le Niger.

Nous sommes dans le Fadougou. A 10 h. 50, nous traversons les ruines du village de Kaluko qui a été très important. A 11 h. 30, nous apercevons devant nous le grand village de Boro.

Nous campons à midi dans le Nord du tata, par une température de 40°.

Boro a un millier d'habitants au maximum : il est bâti sur une immense plaine. On y trouve des Sarracolets, des Toucouleurs et des Bambaras.

La religion musulmane est dominante. De nombreux campements Maures autour de la ville lui donnent une population flottante qui mérite d'être signalée. Ce village possède une influence considérable et entretient des rapports avec Dampa. Il est en relations permanentes avec Ségala, qui est à deux jours de marche : les Maures y séjournent parfois pendant la plus grande partie de la saison sèche.

Le chef, appelé Niaké-Cissé, a paru dévoué à nos intérêts. Il a déclaré qu'il acceptait notre protectorat, si ce mot voulait dire appui contre les Toucouleurs. Détestant franchement Ahmadou, les habitants ont juré de se défendre avec la plus grande énergie : ils savent, du reste, qu'ils peuvent compter sur Dampa. C'est à Boro que se trouve le cadi chargé de toutes les affaires de la région.

Nous avons été accueillis à notre arrivée par un Sarracolet appelé Demba. Cet homme qui a séjourné jadis à St-Louis et est allé rendre visite à M. le colonel Desbordes à Bamakou, a pour les Français l'amitié la plus vive. L'accueil que lui a fait le commandant supériour du Haut-Sénégal n'a pas été perdu, car c'est aux renseignements précieux fournis par cet indigène que nous devons notre réussite à Dampa et à Mourdia.

Le 20 avril, à 7 h., nous traversons le petit village de Djoungoye où l'on cultive spécialement l'indigo. A 9 h. 40, nous descendons d'un

immense plateau pour traverser la plaine sur laquelle s'élève la ville de Dampa ; nous venons camper à la lisière d'un bois touffu formé par des arbres de première grandeur. Ce sont des Kades, de la famille des légumineuses.

Dampa est un village bien fortifié et très important, tant au point de vue militaire que commercial. J'ai immédiatement envoyé mon interprète et les guides saluer le chef, le Sarracolet Makha-Diaré-So.

Il m'a fait répondre qu'il me permettait de camper, mais qu'il ne tenait à ne rien avoir de commun avec les Français, aux paroles desquels il n'avait aucune confiance.

Je me suis installé sous les arbres en faisant exercer une grande surveillance, parce que la foule grossissait autour de nous et envahissait nos bagages. Nous en fûmes réduit à faire établir, en profitant des arbres, une barrière d'un mètre de hauteur pour nous protéger contre les curieux, Sarracolets et Maures, dont les yeux fixés sur nos charges, étaient brûlants de convoitise.

Sirki et Ahmadi, de Mourdia, me dirent que le village était mal disposé, qu'il ne fallait pas songer à faire signer un traité, mais à partir le plus vite possible.

J'appris alors que Dipa, frère du chef qui avait été envoyé à Bamakou, avait surexcité les esprits de ses compatriotes. Logé à Bamakou chez Trékoro, l'un des chefs Maures exécutés, il avait raconté après son retour à Dampa, à sa famille, que les Français avaient massacré tous les marchands, qu'il avait eu peur d'être tué à son tour : il les avait en outre trompés sur les résultats des combats livrés par le colonel Desbordes. Fabou, disait-il, était avec son armée à quelques kilomètres à peine du tata des européens, et pouvait devenir le maître de la situation.

Les Duilas, très liés avec les marchands Maures de Bamakou à qui ils vendaient les esclaves, n'avaient pas manqué, en affirmant la véracité des paroles de Dipa, de les exagérer le plus possible.

A 2 heures du soir, j'ai tenu à aller moi-même accompagné de M. le lieutenant Quiquandon, voir le chef. Nous avons été reçus avec une grande froideur.

J'ai dit à Makha que je venais lui rendre la visite que ses deux frères avaient fait à M. le colonel Desbordes. Les Français avaient l'habitude d'être reconnaissants des bons procédés que l'on avait à leur égard. Les Français, justes avant tout, ne font du mal qu'à ceux qui veulent leur nuire. Ce sont les marchands de Bamakou qui sont allés chercher

l'armée de Samory, eux qui avaient supplié, l'année précédente, les Français de venir construire un fort sur leur territoire. Ils avaient fait leur possible pour aider Fabou à surprendre les Européens. Le colonel les a alors avertis qu'au premier coup de fusil tiré contre les troupes françaises, ils cesseraient de vivre. Le conseil du chef des Blancs n'a pas été écouté et Fabou, conduit par les gens de Bamakou, est venu attaquer nos avant-postes. Les marchands sont morts. Que ferait le chef De Dampa si un traître voulait le vendre lui et ses soldats à l'ennemi ?

Le 2 avril, le colonel a battu l'armée de Samory; le 12 il l'a chassée. Gara-Mari-Ciré, qu'on leur a dit avoir abandonné les Français, ne s'est absenté de Bamakou que pour aller avec sa colonne attaquer un parti de gens de Fabou qui venait piller les Bambaras.

A la bataille du 12, il s'est battu toute la journée aux côtés du colonel. Voilà la vérité sur les événements qui ont eu lieu au bord du Niger. J'étais venu à Dampa, confiant dans la parole de Gara-Mari-Ciré, fort des traités passés avec Nossombougou et Koumi. Il pouvait interroger mes guides : c'étaient mes témoins. J'espérais que le chef de Dampa, qui commandait un grand pays, voyant que ses intérêts et les nôtres étaient les mêmes, accepterait les propositions d'amitié que je venais lui soumettre au nom de mon gouvernement.

Makha me répondit que le colonel avait eu peut-être des raisons très justes pour agir comme il l'avait fait, mais qu'il n'avait aucune confiance en nous. Si je parvenais à me mettre d'accord avec les chefs de Mourdia et de Ségala, je pouvais ensuite retourner auprès de lui : il signerait le traité.

Je répondis au chef que je n'étais pas venu pour le tromper, que je regrettais de ne pas lui voir accorder plus de confiance à mes paroles.

Le palabre terminé, je suis allé rejoindre mes hommes qui étaient consignés auprès de mes bagages. A 9 heures du soir nous avons entendu un grand bruit. Bientôt nous avons pu percevoir les sons d'appel de la trompette Bambara. Un des hommes de Koumi est venu nous avertir qu'on appelait les habitants aux armes, et que nous devions nous tenir sur nos gardes. Nous vîmes de nombreux cavaliers se diriger les uns sur la route de Bora, les autres sur celle de Ségala.

Nous apprîmes alors qu'une armée Toucouleur, partie de Ségou et Nyamina, était en marche sur Boro, et qu'elle avait pour objectif Dampa dont elle n'était qu'à un jour de marche.

A 11 heures, les Toucouleurs étaient signalés. Je dis au griot d'as-

surer Makha que dans le cas d'une attaque je me mettrai à sa disposition avec mes hommes armés de fusils à tir rapide pour reconnaître l'hospitalité qu'il nous accordait.

La nuit se passa sans incident. Je préparai alors un cadeau pour Makha et le fis informer que je lui porterai à mon tour quelque chose dans la matinée pour le remercier de l'envoi du mil et du mouton de la veille.

Un instant après le chef m'envoyait ses remerciements et me priait de passer la journée à Dampa : il consentait à signer le traité.

Mon cadeau, bien modeste cependant, lui fit une grande impression. A 2 heures, le traité était signé, au mécontentement manifeste des envoyés de Mourdia.

A la réception réservée et hostile de la veille succéda dès lors un accueil cordial. Les Maures vinrent en foule nous voir et nous remercier de vouloir établir de bons rapports entre ce pays et les Français, ajoutant qu'ils comptaient bien en profiter pour aller en toute sûreté faire le commerce sur les bords du Niger.

Le pays de Dampa a une importance considérable. Son chef Makha-Diaré-So commande dans tout son canton qui ne comprend pas moins de 48 villages. Il est assisté dans les affaires par son frère Sira-Makha-Diaré-So, et son griot, homme rusé qui a su prendre une grande influence.

La ville de Dampa comprend 1000 habitants, tous de race Soninké. Le pays tout entier peut mettre facilement sous les armes 200 chevaux et 2000 fantassins. Le marché est très fréquenté : les bœufs, les moutons, le sel, les tapis donnent lieu à un mouvement commercial considérables. Les Maures y viennent en caravanes nombreuses, y séjournent pendant la saison sèche et ne remontent vers le désert qu'après les premières pluies de l'hivernage, c'est-à-dire fin mai.

Dampa entretient d'excellentes relations avec Mourdia et surtout avec Ségala. Toutes les caravanes de diulas qui viennent du Niger s'y arrêtent ; c'est là également qu'aboutissent les routes de Goumbou et de Ségala, c'est-à-dire les chemins qui conduisent au Tichit et celui qui permet aux Maures de gagner Timbouckou.

Il était de la plus haute importance, pour augmenter notre influence sur le haut Sénégal, de réussir à rallier à notre politique un pays si riche en ressources de tout genre (mil, riz, chevaux, bœufs, moutons).

V. — **De Dampa à Mourdia.**

Le 2 mai, à 6 heures du matin, nous avons pris la route du Nord qui conduit à Mourdia. Makha nous avait donné pour guide un de ses parents pour lequel il a une vive affection. Ce jeune homme s'appelait Dipa. Le griot Diali-Makha accompagna la mission jusqu'au village de Dossorla, où nous arrivâmes à 7 h. 30. Des campements de Maures existant autour du village : les ressources sont abondantes. Puis nous entrons dans le pays du sable et nous croisons plusieurs caravanes de Maures.

A 9 h. 40, nous apercevons à moins d'un kilomètre le tata de Bomandjougou ; nous sommes dans le pays de Mourdia.

Nous campons au pied d'un ficus, à côté même du tata.

Bomandjougou est un des villages les plus riches en mil de toute la région. Il est habité par des marabouts Sarracolets. Le chef, appelé Selli-Konté, nous reçut bien, mais la curiosité des habitants fut très gênante. Une caravane composée de 86 chameaux portant des barres de sel, conduite par des Oulad-Tichit, arriva en même temps que nous, venant de Ségala. Elle avait évité Mourdia, et le chef de Bomandjaugou exigea l'impôt au nom de Nama.

De nombreux hauts fourneaux y sont en activité. On extrait le fer d'une argile qui en contient une proportion très considérable. Le village comprend environ 400 habitants.

Le 3 mai, à 6 heures, nous nous dirigeons vers le N.-Ouest, et bientôt vers le Nord.

A 10 h. 20 nous arrivons sur un plateau pierreux et ne tardons pas à nous arrêter, sur la prière de Sirki, au village de Gounguédé, bien que Mourdia ne soit qu'à une faible distance. Le vieux chef fit tout son possible pour nous bien recevoir. Mais ce que j'avais deviné, dès Bamakou, en étudiant notre futur compagnon de route, Sirki, se réalisait. La mission était arrivée au pays de Mourdia : on allait, par tous les moyens possibles, lui soutirer ce qu'elle pouvait posséder.

En outre, Sirki, aussi vaniteux que méchant, ne nous fit grâce d'aucune présentation, et tous les Keitas de Gounguédé vinrent nous serrer la main et demander un cadeau.

Nous reçumes sur le soir la visite de Syrman-Diaré, frère du chef de Mourdia, qui vient me saluer et me dire que j'étais le bienvenu

dans son pays. Il était chargé de m'accompagner jusqu'auprès de Nama.

Le village de Gounguédé, peuplé de 350 habitants, est riche. Il possède de nombreux chevaux, des bœufs, des moutons, des chèvres en quantité considérable. Les gens, Sarracolets et Bambaras, sont bien vêtus ; beaucoup de femmes ont des étoffes d'importation Européenne.

Partis le 4 mai à 6 heures du matin, nous sommes à 8 heures en vue de Mourdia, après avoir traversé une région rocheuse assez pénible pour les animaux.

Mourdia s'élève dans une plaine très étendue, limitée de chaque côté par une chaîne de collines. Des troupeaux innombrables de moutons et de chèvres, des bœufs, des chevaux paissent en liberté.

Des campements de Maures disséminés çà et là, des centaines de chameaux couchés dans le sable donnent une grande animation aux abords de la ville.

Celle-ci est composée de trois parties : l'une fortifiée, entourée d'un tata solide s'étendant sur un espace aussi grand que la superficie de Dampa, les deux autres formées de cases en paille entourées de jardins renferment autant d'habitants que l'enceinte.

A peine arrivé, Syrma, au nom du chef Nama, me dit que je ne pouvais loger que chez son frère et qu'il allait nous y conduire. Sirki et Almadi protestèrent avec énergie et affirmèrent que nous n'habiterions que chez Bobo. Sirki ajouta qu'ayant amené les Européens, ils viendraient chez lui et pas ailleurs.

Je chargeai mon interprête de dire à Syrma et Sirki qu'il appartenait au chef de désigner le logement de la mission et de vouloir bien aller l'informer que j'étais aux portes de la ville. J'ajoutai que je serais très reconnaissant à Nama s'il me permettait de loger chez Bobo dont le fils m'avait servi de guide pendant mon voyage.

Après une demi-heure d'attente, je reçus un envoyé de Nama qui me dit que j'étais le bienvenu à Mourdia et que mon logement était préparé chez Bobo.

J'entrai alors dans Mourdia en laissant les mulets et les ânes à quelques mètres du tata où l'on prit des dispositions pour le campement.

Bobo-Diara, le père de Sirki, nous attendait. Il nous installa dans une grande cour sur laquelle donnaient plusieurs cases. L'une d'elles nous fut désignée comme logement à M. le lieutenant Quiquandon

et à moi. Elle était très étroite et il y faisait une chaleur étouffante. Les hommes et les bagages furent répartis dans les autres.

J'envoyai alors l'interprête Samba-Ibrahima et Siriman-Diara, anier de la mission, saluer en mon nom le chef Nama-Diara et un de ses parents, frère du chef précédent et nommé Fara.

Le vieux Nama vînt lui-même un instant après me rendre visite, accompagné de ses deux frères et conduit par mon interprête. Il m'engagea à me reposer et à me considérer à Mourdia comme aussi en sûreté que dans une ville française.

Nama est voûté, d'une intelligence commune et très têtu. Bobo, plus jeune que lui, boiteux (il a eu une jambe criblée de balles il y a vingt ans), est un véritable chef. Il m'a rappelé Karamoko-Bilé de Bamakou, mais plus énergique, tout en étant aussi fin.

Nama et Bobo sont des Bambaras. Du reste, dans la population mixte qui habite Mourdia, Bambaras, Sarracolets, Peuhls, Toucouleurs et Maures, les premiers, s'ils ne sont pas les plus nombreux, sont en tous cas les maîtres. Nous eûmes toutes les peines du monde à nous défendre contre les visiteurs. Il fallut que le chef des captifs de Bobo se servit d'un nerf de bœuf pour contenir la foule qui grossissait dans la cour et menaçant de nous étouffer.

Au coucher du soleil, j'allai avec M. Quiquandon et suivi d'une petite escorte, faire une visite à Nama et à Bobo. Je demandai au chef de vouloir bien convoquer les notables à une réunion pour le lendemain, afin qu'il me fut possible de bien expliquer devant tous le but de la mission qui m'avait été confiée.

Je retournai à notre logement sans me rendre chez Fara qui n'avait envoyé personne me saluer, malgré la visite faite en mon nom par l'interprête.

Je pus me convaincre le soir même qu'il existait trois partis à Mourdia dont les chefs étaient Nama, Bobo et Fara.

Nama, bien qu'il fut le chef réel, avait une influence dérisoire ; Bobo était le chef puissant. Très aimé des Bambaras à cause de son caractère énergique, des Sarracolets et des Maures, avec lesquels il entretient d'importantes relations commerciales, Bobo possède à Mourdia l'influence que Tité et Karamoko ont obtenu à Bamakou. C'est un homme très courageux et très riche, que son affabilité peut être voulue à rendu populaire.

Fara, homme jeune encore, courageux et riche comme Bobo, est plutôt redouté que sympathique. Il est musulman et a pris à Ségon,

où il a vécu pendant de longues années, les habitudes d'arrogance et de fierté qui font reconnaître un talibé entre tous. Il combattit cependant avec ses concitoyens pour affranchir son pays de l'autorité des Toucouleurs. Fara espérait ainsi devenir le chef, bien que d'après les usages il ne dut passer qu'après plusieurs de ses parents. C'est un homme très fier et très irrascible ; le lendemain, je lui envoyai de nouveau mon interprête pour lui dire que, n'ayant reçu personne venant de sa part, je n'avais pas osé, la veille, lui faire une visite, mais que j'avais tenu à lui demander s'il serait heureux de me voir.

Sur sa réponse affirmative, je me rendis immédiatement à son tata privé. Il me reçut avec brusquesse, essayant d'être aimable, mais n'y parvenant pas. Nous nous quittâmes cependant assez bons amis. Une demi-heure après, il me faisait rendre ma visite par un de ses parents, chargé de me dire que Fara viendrait me voir lui-même pendant la journée.

C'était le 5 mai. Un grand palabre eut lieu : après m'avoir entendu, le chef prit le premier la parole. Il me répondit que la question se résumait pour lui en ceci :

Ou nous étions les amis des Bambaras, c'est-à-dire les ennemis des Toucouleurs, et alors il n'y avait pas besoin de traité, car le jour où nous marcherons contre Ségou, lui, Nama, marcherait à nos côtés ; ou bien nous nous servions de ce titre d'ennemis de Ségou pour venir les tromper. Dans tous les cas, les paroles suffisaient. Du reste, je n'avais pas encore été à Ségala. Mourdia ne déciderait rien avant cette ville.

Bobo parla dans le même sens. Fara prit ensuite la parole avec véhémence et dit qu'il serait avec celui qui prendrait Ségou. Avant de signer le traité, il fallait que les Européens eussent battu les Toucouleurs.

Koundjala-Diara parla le dernier et avec modération. Il dit que l'on ne devait pas suspecter les intentions des blancs. Ils avaient été annoncés par Gara-Mari-Ciré et avaient parlé dans le même sens que l'homme dont tous les parents avaient été massacrés par El-Hadj-Omar. On pouvait, d'après lui, signer le traité. On serait toujours à temps de ne pas l'exécuter si l'on s'apercevait que les Français avaient voulu nuire aux gens de Mourdia. Il pensait que ceux qui avaient enlevé de son poste l'almamy de Mourgoula étaient les ennemis de Ségou.

Je répondis en quelques mots que les paroles de Koundjala étaient

exactes. Bientôt nous aurions des navires à vapeur portant des canons qui navigueraient sur le Niger. Ce jour là Ségou serait reduit à l'impuissance. Ils devaient avoir confiance et écouter les bruits qui leur arriveront du côté du Dialiba.

Le palabre était terminé. Je fis prévenir le chef. Bobo, et Fara, que je leur remettrais un cadeau le jour même.

A 4 heures, Nama signa le traité non sans m'opposer, une foule de nouveaux arguments. Il avait espéré un moment que je me contenterais de sa parole.

Fara vint me voir le soir même. Il se fit expliquer le mécanisme du fusil Gras et me demanda quelques renseignements sur notre fort de Bamakou. Le 6, dans la matinée, je fis des cadeaux aux principaux chefs. Ils me remercièrent, mais je trouvai à la fin de leurs remerciements une demande à laquelle je pus souscrire, car. connaissant le caractère rapace des marchands de Mourdia, j'avais eu soin de leur donner qu'une petite partie des objets que j'avais préparés à leur intention.

Sirki, fils de Bobo, auquel j'avais donné un souvenir pour reconnaître son rôle de guide, vint me le rapporter et jeta dans notre case l'argent et les étoffes en disant qu'il n'était pas un mendiant. J'envoyai le cadeau à son père qui me dit de ne pas me préoccuper autrement d'un enfant gâté.

Je sus plus tard que cette manœuvre de Sirki avait été concertée avec ses parents pour nous éprouver. Nous étions littéralement étouffés par les visiteurs, et il m'était bien difficile de prendre des renseignements. On venait nous voir par curiosité pour nous demander quelque chose, nous disant quelques grossièreté en cas de refus, mais ne prononçant jamais une parole affable ou ne nous donnant jamais la moindre preuve d'amitié. Seuls Nama et Bobo restaient les mêmes, très bienveillants en apparence, cherchant au fond de leurs pensées les moyens d'obtenir de nouveaux cadeaux.

(A suivre).

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(in extenso).

LE TOUR DE FRANCE A PIED

Souvenirs d'un touriste.

PAR

ANTONIN GUISELIN,

Membre de la Société de Géographie de Lille.

PROLOGUE.

C'était par une de ces sombres et froides soirées d'hiver où l'on se sent si bien, comme dit le proverbe, le dos au feu et le ventre à table, entouré d'une famille aimée et de bons amis. Nous avions atteint le moment psychologique où l'on rêve à tout sans penser à rien, et où l'on se sent attendri sans savoir pourquoi. Un moment d'accalmie avait succédé aux bruyantes conversations, et chacun songeait en suivant de l'œil les capricieuses spirales des fumées bleuâtres de son cigare...... « Quel temps de chien ! dit tout à coup l'un des convives ; il ne fera pas bon flâner en rentrant chez soi. » — « Qu'eussiez-vous donc dit à la retraite de Russie, en 1812? répliqua une voix ; ce devait être, il me semble, une autre paire de manches. » — Ou même dans notre petite campagne de l'armée du Nord en 1870-71, répliquai-je. En avons-nous fait de ces routes dans la neige ou la boue par un froid de 12 degrés ; heureusement nous nous couchions souvent avec trente ou quarante kilomètres dans les bottes : cela entretenait la circulation du sang. » — La belle affaire, quand on est jeune, dit à son tour mon beau-père ; loin d'être une souffrance, la marche n'est elle pas une agréable chose et, en tous cas, la gymnastique la plus salutaire au

corps ! » Le grelot était attaché et chacun rentra en scène par de bruyants applaudissements, renchérissant à l'envi sur les bienfaits de la marche et les agréments sans nombre des voyages à pied. Toutes les réminiscences classiques, depuis Homère jusqu'à nos jours, furent mises à contribution. On exalta les pérégrinations d'Énée à travers le camp des Grecs, après la prise de Troie, portant sur le dos son vieux père Anchise. On rappela avec quelle chaleur d'expressions Jean-Jacques Rousseau, dans *ses Confessions*, décrit ses voyages à pied. — On conclut, enfin, en bons patriotes, à la régénération du pays par les exercices du corps. Puis, comme il n'est rien de tel qu'un bon dîner pour donner de la décision au caractère, on conçut, séance tenante et d'un commun accord, le vaste projet du tour de France à pied, par périodes annuelles. Comme il ne s'agissait pas d'une société anonyme en commandite au capital de. ... , la composition de notre conseil d'administration ne donna lieu à aucun incident digne d'être rapporté : à l'unanimité, mon beau-père fut nommé président, et j'eus l'honneur d'être appelé à cumuler les délicates fonctions de secrétaire, trésorier, archiviste, etc.

Il y a loin de la coupe aux lèvres. Six mois avaient passé sur ces héroïques résolutions et peut-être une simple digestion avait suffi pour refroidir le zèle de nos hardis pionniers. Quand le moment de s'organiser fut venu et qu'il fallut se compter, nous nous regardâmes comme les augures : le conseil d'administration restait seul debout. Notre résolution crût en raison directe de notre délaissement et nous résolûmes d'accomplir seuls notre projet : Calais fut choisi comme point de départ. L'habillement et l'équipement furent d'abord traités avec tout le développement que comporte une question de cette importance, puis notre départ fut fixé à la mi-juin, époque des longues journées.

Puis-je, en terminant, faire ressortir le côté pratique et vraiment sérieux de notre entreprise ? — La douloureuse époque de 1870-71 a été pour notre pays une source de graves enseignements, et on a fait beaucoup depuis dix ans pour rendre à notre race épuisée le sang vigoureux qui coulait dans les veines de ses rudes ancêtres. Les Sociétés de gymnastique et de tir ne se comptent plus sur notre territoire, et on ne saurait trop faire pour favoriser leur développement ; les Sociétés d'excursionnistes n'ont pas encore trouvé leur place dans ce grand mouvement du réveil national. Et pourtant quoi de plus propre à développer les forces physiques en même temps que les facultés intellectuelles, à assouplir les membres, à fortifier le sang tout

en l'épurant et en en calmant les ardeurs. Quoi de plus propre à préparer un solide défenseur de la patrie que cette vie au grand air, ces marches par tous les temps, soleil ardent ou pluie glaciale, cette existence au jour le jour, toute de surprises et d'imprévu. Je m'arrête. le sujet au reste est inépuisable, et il y a là matière à réflexions pour ceux qu'animent l'amour de la jeunesse et le relèvement de la patrie. Je conclurai en disant avec l'assurance de l'expérience acquise : Les voyages à pied réalisent le grand idéal de l'humanité, cet idéal que le poète latin a si heureusement condensé dans ce vers connu : « *Mens sana in corpore sano.* »

PREMIÈRE PARTIE.

DE CALAIS A ROUEN.

PREMIÈRE JOURNÉE.

De Calais à Boulogne.

Comme nous avons dans maints voyages précédents, arpenté le Boulonnais en tous sens, nous nous décidons, au dernier moment, à brûler notre première étape en gagnant Boulogne par les voies rapides. Nombre de gens, du reste, connaissent ce morceau de notre littoral. C'est donc à vol d'oiseau que nous parcourrons cette route aride, disant d'abord adieu à la petite ville de Calais qui a tant appartenu au passé et qui va tant occuper l'avenir avec son second port immense qu'on est en train de lui creuser et sa jonction avec Saint-Pierre, transformations qui vont faire de la vieille ville historique une grande cité maritime et industrielle, une des plus importantes de la région. Calais, la nouvelle ville, a aujourd'hui 45.000 habitants et sa population est fort hétérogène. La ville possède comme monuments remarquables : l'église de Notre-Dame, qui date de Philippe-Auguste, et fut achevée par les Anglais (maître-autel magnifique); l'ancien phare émergeant d'un groupe de vieilles maisons sur la grand'place : date, dit-on, de Charlemagne, qui l'aurait fait élever pour surveiller les manœuvres des Normands sur les côtes du Calaisis ; l'Hôtel-de-Ville,

monument du XIIIe siècle. Après avoir traversé le port, on arrive au hameau *des Barraques*, passant entre un hospice des incurables et une coquette église, dans laquelle une chapelle de N.-D. de la Salette, attire chaque année bon nombre de pèlerins des environs. Voici à gauche, *le fort Nieulay* dont les abords sont encore obstrués par de massifs pans de murs élevés, dit-on, au commencement du IXe siècle, pour arrêter les invasions des Normands. Puis *Sangatte*, petit village aux maisons blanches, animé par la présence d'une douzaine de baigneurs. A un kilomètre de là, s'ouvre l'entrée du fameux tunnel sous-marin auquel on travaille avec persévérance sur la côte française, malgré les inconcevables préventions de nos voisins d'Outre-Manche. Ce point est le plus rapproché des côtes anglaises (24 kilom.); par un temps clair, on distingue très nettement les falaises et le château de Douvres. Gravissons maintenant les collines d'Artois, qui se terminent ici par le cap *Blanc-Nez*, dont les blanches falaises continuellement minées par les flots, s'émiettent à chaque printemps en formidables blocs qui roulent sur le sable. On redescend sur un tapis de fin gazon jusqu'au hameau d'*Escales*. C'est par le *cran d'Escales* que les touristes descendent au pied du Blanc-Nez, haut de 180 mètres. Des flancs de ces roches élevées jaillissent d'innombrables sources d'eau glacée qui font les délices du voyageur altéré, et le géologue recueille, incrustées dans ces pierres calcaires, de magnifiques pyrites ayant les reflets trompeurs de l'or et de l'argent. Mais quittons ces lieux bien dignes cependant d'une plus longue station. Voici *Wissant*, et son admirable plage décrivant un immense demi-cercle de 10 kilomètres dont le Blanc-Nez et le Gris-Nez forment les extrémités. J'ai nommé le *cap Gris-Nez*, dernier contrefort des collines d'Artois, marquant la séparation de la Manche et de la mer du Nord; ses noirs rochers sont entourés d'une formidable ceinture de pierres gigantesques qui en rendent l'abord presque inaccessible; aussi n'y a-t-il guère que les pêcheurs de langoustes qui s'y aventurent. et si ma manie de connaître de visu m'a entraîné au milieu de ce dédale de roches glissantes, je puis dire que j'ai fait cette excursion au péril de ma vie. Bien que notre voyage à vol d'oiseau ne nous expose pas aux mêmes dangers, laissons ces rochers que les navigateurs ont tant de raisons de redouter quand le vent souffle en tempête, gravissons la côte en passant au pied des phares d'où l'on découvre une vue magnifique. Un coup d'œil rapide à *Audresselles*, petit hameau de pêcheurs, *Ambleteuse* et *Wimille*, petites stations balnéaires assez insignifiantes. Voici *Boulogne* qu'on

aperçoit à travers des éclaircies Saluons en passant la colonne de la Grande-Armée ; c'est là que fut établi le camp de Boulogne en 1804, de là les vieilles phalanges victorieuses de la République et de l'Empire firent trembler la perfide Albion : singulier souvenir d'une conception gigantesque piteusement avortée.

Je revois dans ma pensée tous ces lieux déjà parcourus, pendant que la vapeur nous entraîne rapidement vers Boulogne.

PREMIÈRE JOURNÉE (*suite*).

De Boulogne à Étaples.

Partis de bon matin sous des auspices assez peu favorables, nous ne faisons que consulter anxieusement le ciel pendant tout le trajet ; car le vent souffle du nord-ouest, chassant devant lui des nuages plus gros et plus noirs les uns que les autres. Pas de pluie cependant, et nous descendons à Boulogne par un temps froid mais sec. *Boulogne.* Ne serait-ce pas tomber dans des redites fastidieuses que de décrire cette ville si connue des habitants du Nord, cette ville envahie à un tel point par l'élément britannique qu'elle est devenue quasi-anglaise. A part son château et son beffroi, son église de Notre-Dame avec son ancienne statue de la Vierge, Boulogne n'est guère remarquable que par sa plage et son bel établissement thermal. Fort triste en hiver, c'est en été que la ville déploie toutes ses coquetteries et ses séductions, ce qui permet à ses habitants de dire non sans fatuité que Boulogne est un petit Paris. Petit Paris, je le veux bien, mais que d'Anglais ! my dear. Combien j'aime mieux m'égarer dans les petites rues de son quartier maritime où l'on rencontre de si admirables types de femmes. Quelles superbes têtes de reines, quelles suaves figures de madones sous ces grossiers tricots de matelottes !....

Mais nous connaissons la ville de longue date, ce qui nous dispense de la visiter aujourd'hui. Nous secouons nos membres, attrapons gaillardement le sac, donnons le coup d'épaule traditionnel et...... en route pour Rouen !

Dès les premiers pas, nous constatons avec une certaine inquiétude que les chemins sont détrempés par des pluies persistantes, mais ce détail ne saurait nous décourager et nous remontons allègrement le magnifique bassin de la Liane jusqu'à la grand'route de Montreuil. Nous voyons d'abord une très élégante chapelle qui nous rappelle par

antithèse nos tristes et pauvres chapelles du pays flamand. Nous nous approchons, mais tout est fermé ; il est vrai qu'en face une enseigne nous apprend que le concierge est à la disposition des visiteurs, mais nous ne tenons pas à inaugurer le régime des pourboires, et nous passons. De nombreuses voitures de campagnards se dirigent vers Boulogne et notre passage provoque un ébahissement général (il est bon de noter que nous avons une tenue de route complète : bottines en toile à voile, pantalon de toile dans les guêtres, jumelles de campagne en bandoulière, sac au dos, coiffure de toile à double visière et bâton à la main).

La route est très belle, bordée à droite et à gauche d'élégantes villas de style anglais et de vastes châteaux entourés d'arbres séculaires. Nous lisons en passant : *château de la Fontaine*, *villa du Coulombier*, *villa des Fleurs*, etc. ; nos yeux s'arrêtent sur une lourde grille bordée de deux énormes piliers supportant deux groupes gigantesques : un chien terrassant un cerf, un autre accroché à la croupe d'un sanglier : cela a dû être très beau, mais je ne vois d'autre signature que celle du temps ; on distingue à travers les arbres un château précédé d'une vaste terrasse dominant la Liane......

La route développe son long ruban de montées et de descentes ; c'est d'un très bel effet, mais les jambes s'en ressentiront tout à l'heure ; en se retournant, l'on voit Boulogne, sa ville haute et ses belles coupoles, mais tout cela se perd bientôt dans les noirs nuages que chassent de violentes rafales. Nous traversons le pont Pitendal et laissons sur notre gauche *St-Léonard*, petit hameau de 300 habitants ; à droite, une jolie petite église, flanquée d'une grosse tour fraîchement restaurée, domine un petit cimetière presque riant, tellement tout y est frais et bien entretenu. Nous traversons le pont Feuillet, sur une route en bas-fond, toute couverte d'eau et de boue, pestant contre les voitures trop nombreuses qui nous rejettent sur les ornières, sans égard pour nos chaussures immaculées. Un bruit de torrent grossit à chaque pas, et nous admirons bientôt deux nappes d'eau, renforcées de douze autres plus petites, qui se précipitent avec fracas dans un grand ruisseau qui se fraie un chemin à travers des terrains ravinés. Nous sommes à la station de Pont-de-Briques, que nous traversons sur la voie ferrée de Boulogne à Samer.

A la bifurcation de deux routes, nous reconnaissons un bouchon, honoré de notre visite dans une excursion précédente ; les maîtres ont changé et la maison a pris un aspect plus coquet. Nous

déposons le sac et nous faisons servir deux bacs de genièvre en allumant le tabac : dix minutes de halte et en route. Des haies d'églantiers en fleurs bordent la route, qui monte pendant l'espace de deux longs kilomètres ; la marche devient pénible, mais nous sommes bientôt dédommagés par une vue splendide : c'est, à droite, le petit village de Cuhen, à gauche, une haute colline qui de loin ressemble à une vaste forteresse, devant nous, une route droite, qui se prolonge à perte de vue. Nous nous retournons vers Boulogne, mais nous ne voyons qu'un immense orage qui arrive de la mer et assombrit l'horizon en même temps que nos idées. Nous descendons rapidement la côte et constatons alors que la route est une longue série de montées et descentes qui nous promettent de l'exercice : on croirait voir un gigantesque serpent se développant en longues et interminables spirales. Nous franchissons la lisière de la forêt d'Hardelot ; une élégante chapelle en forme de niche abrite une très belle statue de la Vierge soutenant l'Enfant Jésus dont les pieds reposent sur une boule. De nombreux rossignols saluent notre passage et réjouissent nos oreilles, pendant que nos yeux admirent. En débouchant de la forêt nous apercevons un chemin de fer, celui que nous avons traversé plus bas, une heure auparavant. A cet endroit nos alarmes redoublent, car le temps s'assombrit et quelques gouttes de pluie viennent chatouiller désagréablement la naissance de notre épiderme. Pour cette fois encore, ce n'est qu'une alerte, et après avoir traversé la voie ferrée, nous entrons dans *Cuhen* ; village assez important mais routes bien sales ; ce ne sont partout que carrières de ciment et nous voyons de vastes établissements consacrés à l'extraction et à la manipulation de cet indispensable élément de construction ; nous remarquons sans surprise que la plupart des maisons sont revêtues en ciment, ce qui leur donne un air de grande propreté ; au bout du village, un grand parc où des milliers d'oiseaux font retentir l'air de chants mélodieux. Mais déjà apparaissent les premières maisons de Neufchâtel, charmant village de 800 habitants, que domine une coquette église dont les portes sont malheureusement fermées. De beaux hôtels, des boucheries et autres établissements utiles, décorés de pompeuses enseignes, des restaurants et un immense *Boarding house* (ne vous en déplaise) d'où sort une soubrette anglaise qui me paraît des plus authentiques.

C'est le moment de faire la grande halte. Nous jetons notre dévolu sur un modeste estaminet qui sourit à nos goûts démocratiques. Nous entrons, déposons le sac et demandons de la bière, après quoi nous

entamons d'une dent satisfaite (style horatien) les pains fourrés dont nous avons eu la précaution de nous munir. Les nuages ont l'attention délicate de profiter de notre halte pour s'alléger des torrents d'eau qu'ils ont amassés depuis le matin, et nous jetons notre dernière bouffée de tabac avec la dernière goutte de pluie. Tout cela a duré une grosse demi-heure, pendant laquelle nous nous sommes refaits. Nous rebouclons le sac : « Salut la compagnie ! » et en route.

Notre chemin rejoint la voie ferrée qu'il côtoie quelque temps. Nous quittons bientôt la route devant un chemin à niveau, contournant une chapelle d'apparence antique, dans laquelle une Vierge avec cette inscription : « *Mission 1866* ».

Ici s'arrête la partie agréable de notre odyssée. Nous montons une côte très élevée par un chemin de terre détrempé par la pluie et dans un véritable désert. Arrivés à une certaine hauteur, nous apercevons une chapelle en ruines, le seul vestige humain qui rompe la monotonie de ces désespérantes solitudes. Un grand Christ dans le fond de la misérable cabane semble gémir au milieu de cette nature désolée. Le vent souffle avec fureur et les nuages se livrent au dessus de nos têtes une course échevelée. Ces éléments déchaînés sont bien le cadre qui convienne à l'éternelle représentation de ce grand drame des siècles.

Après quelques instants d'une muette contemplation, nous reprenons notre pénible ascension ; les chemins deviennent impraticables et nous marchons avec beaucoup de peine dans les terres humides traînant à chaque pied de lourdes mottes de boue rougeâtre. Pas une âme. Quelques corbeaux voltigent autour de nous en nous saluant de leurs lugubres cris. Notre vue est bornée de tous côtés par des chaînes de collines, et le ciel comme horizon. Je cherche à distraire ma pensée en torturant un mauvais jeu de mots sur le « *sic itur ad astra* » de Virgile, mais j'oublie de consulter notre carte et nous finissons par nous égarer. Nous descendons une pente assez raide sous une petite pluie froide, et nous rencontrons enfin des paysans qui nous indiquent notre chemin. Je ne puis me persuader que nous ayons pris une si fausse direction, et je décide mon compagnon à ne pas tenir compte de ces utiles indications ; nous poursuivons donc notre route, et nous avons le bonheur de croiser un individu qui, grâce à des renseignements plus précis, nous met enfin sur la bonne voie. Tout cela ne s'est pas passé sans pas inutiles et sans perte de temps, mais le découragement ne pourrait nous avancer, et nous gravissons de nouveau par un

chemin oblique la colline que nous laissions derrière nous. Au bout de vingt minutes, je retrouve sur la carte mon point de repère, et nous gravissons une nouvelle colline en obliquant à gauche.

Nous atteignons enfin 164 mètres d'altitude, et là un magnifique panorama nous dédommage de nos ennuis : devant nous le village de Lefaux, dans un bouquet d'arbres ; sur la droite, Étaples avec sa magnifique baie de la Canche, ses deux phares perdus dans un fouillis de verdure, et tout au loin, la mer avec ses lignes de vagues blanches qui viennent se briser sur le sable. Nous descendons en contournant un petit bois et jouissons bientôt d'un changement de décors : notre chemin longe le pied d'un coteau assez élevé, à droite s'ouvre une large trouée formée par un vallon verdoyant au fond duquel un grand château tranche sur les lignes blanches des dunes, dans le fond, les phares d'Étaples dont on n'aperçoit plus que le sommet devant nous, le chemin monte en serpentant vers Lefaux qu'on entrevoit vaguement dans les arbres. Nous passons devant une cahute percée dans le coteau, dans le fond obscur on distingue une vieille cheminée, un énorme anneau de fer est scellé dans la voûte : avec un peu d'imagination, on se croirait devant un repaire de brigands. Nous passons et arrivons à un bois qui précède le village. Deux fillettes fuient à notre approche ; elles sont chargées chacune d'une lourde botte d'herbes, mais la frayeur leur donne des ailes, et comme mon compagnon fait mine d'allonger le pas, nous les voyons littéralement rouler une pente dans le bois, et disparaître enfin dans les sinuosités de la route.

Nous nous arrêtons quelques instants devant un de ces magnifiques établissements agricoles, qu'on ne voit guère que dans ces pays-ci : la ferme que nous avons devant les yeux est particulièrement remarquable avec ses immenses bâtiments, ses vastes pigeonniers et sa confortable maison d'habitation. Nous escaladons péniblement un petit chemin de traverse excessivement raide, et nous entrons dans le village de *Lefaux* (278 habitants), petite localité très misérable ; nous pénétrons dans l'église, une humble masure vermoulue et décrépite qu'on ne pourrait comparer qu'au plus pauvre hangar, n'était la sainteté du lieu. Nous dépassons le village, et après une nouvelle ascension, nous découvrons le moulin d'Étaples qui précède cette petite ville d'un kilomètre environ. Nous saluons le moulin de cris joyeux, car la fatigue commence à se faire sentir. Nous traversons des champs d'un aspect assez maigre mais où s'épa-

nouissent des milliers de fleurs. Notre chemin rejoint enfin la route de Boulogne ; nous traversons deux voies ferrées contiguës, celle d'Étaples à Montreuil et celle de Boulogne à Paris. Voici le cimetière sur une légère éminence, puis l'église à la forme originale. Nous entrons dans une petite rue déserte : c'est *Etaples!......*

Nous pénétrons dans le cœur de la ville : tout est triste et désert. Sur la place, nous avisons un petit hôtel, et nous exposons en entrant le but de notre visite. Mais les gens paraissent tout effarés et se livrent en famille à de mystérieux pourparlers. Nous nous impatientons et après avoir avalé sur le pouce un bitter décoré de l'épithète pompeuse de hâvrais, nous reprenons nos sacs et nous nous dirigeons vers des lieux plus hospitaliers. Voici une autre enseigne : *Hôtel du chemin de fer* ; nous entrons dans le café où une vieille dame nous souhaite la bienvenue. Les chambres qu'on nous offre sont petites et nues, mais nous ne trouverons pas ici le Grand-Hôtel, et la brave dame a l'air si avenant !.... Après une courte toilette, nous descendons pour discuter la grave question du dîner ; on nous répond d'un air discret que notre repas sera prêt à sept heures : c'est une heure que nous avons devant nous et que nous employons à visiter la ville.

Étaples est une petite cité maritime de 3,062 habitants ; en parcourant ses rues on croirait visiter une ville morte. Quelques rares types de matelots nous croisent de ci de là. Au bout de la ville, le faubourg maritime longe la Canche, magnifique bras de mer quand la marée est haute, comme en ce moment. Une longue file de bateaux à l'ancre s'étend jusqu'à la mer. Sur l'autre rive, d'épais massifs de pins s'avancent jusqu'aux dunes et masquent deux grands phares dont on n'aperçoit que le sommet. Au bout du faubourg maritime, nous contournons un calvaire gigantesque qui regarde la mer ; puis, en suivant la Canche, nous revenons au port (un hangar, vingt mètres carrés pavés et un petit escalier au bord de l'eau). Nous terminons notre promenade le long de la rivière et entrons à l'hotel aux derniers tintements de l'horloge.

Une bonne nous introduit dans une assez belle salle à manger où une table parfaitement mise, offre à nos regards avides une collection de hors d'œuvre pleins de promesses. Nous sommes seuls, ce qui nous permet d'élargir les coudes en élaborant le menu suivant :

Bouillon de poule
Poule au blanc
Gigot en tranches, sauce au petits oignons
Lapereau de garenne rôti
Choux-fleurs, sauce blanche
Salade
Fromages
Fraises. — Dessert

Bière et vin

Dois-je ajouter pour l'édification des personnes qui ne connaissent pas la capacité d'un estomac de touriste, que non seulement nous faisons honneur à ce petit festin parfaitement cuisiné, mais encore que nous faisons table rase. Nous passons dans le café pour absorber la demi-tasse traditionnelle. Mon compagnon fait bonne figure; quant à moi, je m'accoude sur la table où je m'endors profondément. La malencontreuse idée de me faire tondre la tête avant le départ, m'a valu, par ce temps exceptionnellement froid et humide, un commencement de rhume qui ne sera pas ma plus grande jouissance pendant le voyage.

A 9 heures 1/2. je me sauve sans honte dans ma chambre, et je tombe sur mon lit comme une masse. Malgré une grande fatigue, je passe une nuit fort agitée, phénomène physique que j'ai eu souvent occasion de constater après une première étape.

DEUXIÈME JOURNÉE.

D'Étaples à Berck-sur-Mer.

A 7 heures, mon compagnon vient m'éveiller et constate avec effroi que toutes mes fournitures de lit jonchent le plancher. Tout va bien, néanmoins, et après une courte toilette, nous allons assister à la messe. Peu de monde dans une assez belle église bien entretenue. Nous faisons un tour en ville où l'on fait quelques apprêts pour la procession (c'est le dimanche de la Fête-Dieu). Nous rentrons à l'hôtel, faisons nos sacs et à 10 h. nous nous mettons à table.

MENU.

commandé le matin)

Hors-d'œuvre divers
Œufs à la coque
Barbues frites
Fromages

Thé et lait

A 11 heures 1/2, la maîtresse d'hôtel nous invite à voir passer la procession, et nous introduit dans un grand salon où sont déjà installées des notabilités de la ville.

Ce modeste cortège religieux emprunte au caractère particulier de la population un cachet d'originalité qui n'est pas dépourvu de grandeur. Voici un groupe de matelots endimanchés précédant une douzaine des leurs revêtus du costume des marins de l'État et portant une statue de saint. Voici les femmes maintenant en jupe rouge et fichu chatoyant. Puis des masses d'enfants entourant des bannières ; un groupe d'enfants costumés en pages de toutes les couleurs, porte fièrement d'éclatants oriflammes. Le lutrin vient ensuite : un jeune chantre, sorte d'instituteur, chante des hymnes d'une voix grêle et nasillarde ; une douzaine de jeunes garçons fait les répons. Un clairon sonne aux champs : c'est un douanier. Voici le Saint-Sacrement entouré de quatre gardes-côtes et de douaniers en armes......

Les pompes de la religion catholique parlent au cœur : c'est là leur caractère propre, et l'homme le plus prévenu se défend difficilement de cette première impression. Victor Hugo, Alex. Dumas et bien d'autres, ont retracé dans des pages émues l'impression ressentie à la vue de nos cérémonies. C'est ce même sentiment qui m'envahit en contemplant la sublime apothéose de ce modeste cortège, et je sens des larmes me monter aux yeux quand, du haut du reposoir, le vieux prêtre élève dans ses mains tremblantes le Dieu de l'univers au-dessus de toutes ces têtes courbées dans la poussière.

Nous nous relevons pendant que le cortège s'éloigne vers la mer. Nous réglons nos comptes, endossons nos sacs, et, après avoir pris congé de notre aimable hôtesse, nous partons gaillardement pour Berck.

Le soleil luit, mais le vent est toujours trop vif. Nous traversons la Canche sur un beau pont en bois de 200 mètres de long. A notre

gauche s'allonge un autre pont, celui du chemin de fer; à droite, des bois couronnent des dunes très élevées : une pénétrante odeur de sapin chatouille agréablement l'odorat. Nous parcourons une jolie petite route sur laquelle nous rencontrons un tout petit hameau : *Trepied.* La vue d'un vieux moulin que je ne vois pas relevé sur ma carte, nous déroute ; nous nous engageons dans un sentier qui conduit aux dunes, et nous finissons par nous égarer dans le sable où notre marche devient fort pénible. Après plusieurs essais infructueux pour sortir de cette mer de sable, nous nous orientons sur un grand calvaire et regagnons enfin la route en traversant une immense plaine couverte de tourbe.

Bientôt un superbe estaminet nous engage à faire halte : « Deux chopes, S. V. P. ? » — « Et vous allez, comme çà, chercher de l'ouvrage, Messieurs ? » — « Pas précisément, ma bonne femme », répondons-nous choqués d'une semblable inadvertance. Puis nous passons fièrement en retroussant nos moustaches devant la cabaretière interloquée, qui se figure maintenant avoir affaire à des princes russes.

Nous traversons *Cucq*, village de 700 habitants ; l'église assez pauvre, possède un tableau fort vieux et très curieux du Chemin de la croix. Nous nous arrêtons devant un petit bouchon décoré d'une enseigne représentant un coq avec ces deux vers :

Quand ce coq chanté aura
Pour rien ici on boira

Nous arrivons à *Merlimont*, petit village de 728 habitants. L'église est neuve et jolie ; les portes sont ouvertes à deux battants et les cloches sonnent à toute volée. La procession va sortir et tout le village endimanché est sur la route. L'itinéraire de la procession est indiqué d'une façon pittoresque : les longues pièces de toile du riche coudoient le long des haies le modeste drap de lit du pauvre. Nous sortons du village en passant devant une opulente demeure, décorée par les habitants du nom de château, et nous débouchons sur une mmense plaine entourée de collines.

Ici commence, comme hier, la série de nos déboires. Pendant que nous devisons gaiement, de noirs nuages, dissimulés par les dunes élevées, fondent brusquement sur nous et déversent sur nos têtes des torrents d'eau. Nous prenons le pas de course et arrivons essoufflés à un petit cabaret « *Au rendez-vous des chasseurs.* ». Nous demandons de la bière et, tout en secouant nos vêtements trempés, nous admirons un

couple de chanteurs ambulants ou bateleurs, du plus beau noir que produise l'Orient. La femme est affublée de vieilles robes, l'homme porte le fez et sur ses épaules flotte la grande capote de nos fantassins. Ils sont, nous disent-ils, de la *Tourquie d'Asie.* Pendant ce temps, la pluie a cessé et nous repartons vivement.

Au bout de deux cents pas, nouvelle averse, nouveau pas de course jusqu'à une cabane isolée où nous demandons l'hospitalité. Une femme, jeune encore, nous offre des chaises, et pendant que mon compagnon lorgne de vieilles assiettes qui décorent le dessus de la vaste cheminée, j'avise dans un coin noir un chat qui se démène sur un panier rempli de filets et de lignes. Comme l'animal pousse des miaulements plaintifs, je m'approche davantage et je constate avec horreur que la pauvre bête, devançant le naïf habitant des mers, a happé un énorme hameçon et se l'est profondément enfoncé dans l'œsophage. Je fais part de cette terrible découverte à la femme qui attrape la bête entre ses jambes, et après maints efforts infructueux, ne peut retirer l'engin fatal de la gorge du patient qui se livre à des contorsions épileptiques. En désespoir de cause, la femme coupe la corde et le chat s'enfuit en hurlant, emportant avec lui l'instrument de son supplice. Ce spectacle m'a littéralement retourné et je presse mon compagnon de fuir ces sinistres lieux.

Nous nous remettons en route par une petite pluie fine qui ne tarde pas à se changer en averse. Je propose à mon compagnon de nous tapir contre les dunes élevées qui bordent la route ; celui-ci m'observe, après un essai de quelques minutes, qu'après avoir été mouillés par derrière, nous le sommes maintenant par devant. Nous reprenons donc stoïquement notre marche ; mais il pleut à verse et nous sommes trempés jusqu'aux os.

Plus un mot : chacun est enfoncé dans ses amères réflexions. Sous le poids d'une invincible hallucination, je vois sans cesse frétiller devant moi un gros poisson brandissant entre ses deux nageoires rougeâtres, une ligne au bout de laquelle se démène un chat L'univers entier a disparu pour moi, et la pluie ne me mouille plus. Au bout d'une grosse demi-heure au moins, je me réveille en sursaut. « Où sommes-nous ? » — « J'allais vous le demander, glapit mon compagnon. » Je plonge dans ma poche une main fiévreuse. Horreur ! ma poche est pleine d'eau et j'en tire des lambeaux informes de ce qui fut notre carte. Je fais part de ce nouveau malheur à mon compagnon ; nous sommes égarés et nous n'avons plus de boussole ; pour

combie de chance, il pleut toujours à torrents et nous sommes dans un véritable désert. Notre courage commence à faiblir, mais nous marchons toujours néanmoins, car on ne peut coucher là......

Le temps s'éclaircit du coté de la mer et bientot nous distinguons au loin, sur la droite un gros clocher : ce doit être Berck. Un affreux chemin ensablé s'ouvre à notre droite, nous n'hésitons pas à le suivre et, après une marche des plus pénibles dans le sable, nous arrivons devant un moulin où le meunier nous dit qu'en allant toujours devant nous, nous retrouverons le chemin perdu. Nous marchons bien longemps encore, à travers des dunes, des tourbières, des marais salants. La pluie a cessé et un vent vif sèche nos vêtements. Voici enfin la route ; nous franchissons un fossé et foulons avec bonheur un sol plus résistant.

Nous atteignons bientot les premières maisons de *Berck-sur-Mer*, mais nous longeons modestement les murs, car nous devons avoir un aspect peu rassurant. Nous avons une adresse de l'hotel du Mouton, que nous cherchons en vain, et nous perdons une demi-heure en marches et contre-marches dans cette nouvelle chasse aux écriteaux. Ce dernier contre-temps nous achève, et, sans nous inquiéter des regards indiscrets que l'on braque de tous cotés sur nous, nous pestons bruyamment contre le distrait, le fâcheux, qui nous cause ce surcroît d'ennuis. Nous avisons une grande maison blanche (l'hôtel du Cygne) et nous pénétrons dans une auberge où nous trouvons les deux chambres demandées.

Nous constatons avec bonheur que nos sacs sont imperméables, et nous changeons de linge avec un empressement que toute âme sensible comprendra aisément : mes chaussettes sont à tordre, le reste est à l'avenant.

Je profite de ce moment de repos pour vider mon sac sous les yeux des personnes compatissantes qui ont bien voulu s'intéresser tout à l'heure à notre malheureux état, heureux de pouvoir les rassurer ainsi sur notre sort. Voici d'abord une paire de souliers Molière du plus pur chevreau : cette chaussure aristocratique se place sur le haut du sac, enroulée dans un papier ciré qui l'a parfaitement garantie. Ouvrons le sac et jouissons de l'ébahissement du spectateur. Voici du linge, de la flanelle, des cols, des manchettes, une cravate, des gants, un gilet blanc. Tirons encore, tirons toujours : une jaquette, un pantalon, un chapeau qui, à peine sorti de sa prison, reprend de lui-même ses contours gracieux et arrondis. Voici encore

des cahiers de papier, des enveloppes munies de leur adresse, des cahiers de notes, une liasse de cartes de l'état major. Mais je me refroidis et je termine ma toilette ; aussi bien n'aurais-je plus qu'à vider les poches de côtés où sont entassés les objets de toilette, le tabac et les accessoires obligés du fumeur.

Pendant que je vaque à mes occupations de secrétaire, mon compagnon, toujours infatigable, va en exploration dans le pays. Il rentre à 7 heures assez désappointé. Les abords de la plage sont peu accessibles, la plage elle-même est fort banale ; il y a un grand et bel hôpital et beaucoup de châlets, presque tous à louer ; sur la route, cinq ou six calvaires, garnis aux pieds de nombreuses lanternes brisées. A 7 heures, nous nous mettons à table, et quoique le repas soit modeste, nous y faisons largement honneur.

MENU.

Bouillon tapioca
Rognons sautés
Bifftecks aux pommes
Salade
Fromages
Biscuits

Bière et vin

A 8 heures 1/2, on vient nous servir le café. Nos fatigues et nos ennuis sont oubliés et nous sommes d'une gaîté folle ; malheureusement, mon terrible sommeil d'hier soir me reprend, et à 9 heures 1/2 nous nous fourrons voluptueusement dans les draps. Je passe une nuit beaucoup plus calme que la précédente, mais il pleut à torrents jusqu'à 7 heures du matin.

(*A suivre*).

Lille Imp. L. Danel.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE FÉVRIER 1884

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

904. Ducourouble (Jules), propriétaire, rue d'Inkermann, 22.
914. Lerouge-Dumoulin, instituteur, rue Bernos, 7.
918. Herckelbout (L.), négociant en grains, rue d'Inkermann, 39.
924. Salmon (P.), lieutenant au 43e d'infanterie de ligne.
925. Méplond (A.), propriétaire, rue Solferino, 93.

Armentières.

912. Cado (Edmond), imprimeur-libraire, Grande-Place, 2.

Bailleul.

919. Hié-Delemer, maire, propriétaire.

Haubourdin.

907. Colombier (Georges), filateur de lin.

Paris.

913. Oukawa, attaché à la légation japonaise, avenue Marceau, 75.

Roubaix.

905. Duthoit fils (Léon), négociant-commissionnaire, rue des Fleurs.
906. Desrousseaux (Mme), propriétaire, rue des Fleurs, 10.
908. Glaise (H.), instituteur, rue du Bois, 39.
909. Sturmfels (Walter), commis-négociant, rue de l'Industrie, 6.
910. Déprès (Léon), propriétaire, rue des Arts, 65.
911. Dupuis (Eugène), négociant, rue du Collège, 2.

Tourcoing.

915. Taffin-Binault, brasseur, rue du Tilleul, 30.
916. Hassebroucq (V.), maire, propriétaire, rue de Lille, 83.
917. Leblan (Jules), filateur de laines, rue des Carliers, 23.
920. Caulliez-Leurent (Maurice), industriel, rue de Lille, 80.
921. Six (Auguste), filateur de laines, rue du Château, 62.
922. Jacquart-Van Eslande (Paul), filateur de coton, rue du Sentier, 23.
923. Motte-Jacquart (Alphonse), filateur de laines, rue du Pouilly, 18.

GRANDES CONFÉRENCES

A LILLE, ARMENTIÈRES ET TOURCOING.

Trois grandes conférences ont été organisées en février ; le 12 à Lille, le 13 à Armentières et le 15 à Tourcoing. Elles ont été faites par M. H. A David, ancien négociant, membre de la Société des études maritimes et coloniales de Paris, qui a pris pour sujet : « Obock, port et entrepôt commercial français, nécessité de son développement, ses chances d'avenir ». Nous publions plus loin *in-extenso* l'intéressante conférence de M. David.

I. — Conférence de Lille.

La séance a eu lieu à huit heures un quart du soir dans la grande salle des fêtes de l'Hôtel Du Maisniel. Elle a été présidée par M. Alfred Renouard, secrétaire-général, assisté de MM. le commandant Delamare, membre du Comité d'études, Van Hende, bibliothécaire, etc. Malgré le mauvais temps, la salle était presque pleine.

Après quelques mots du président qui a présenté le conférencier au public, M. David a pris la parole. Sa conférence a eu un succès mérité.

II. — Conférence d'Armentières.

Les membres de la Société de Géographie habitant Armentières et les environs, ainsi qu'un certain nombre de personnes de la ville, avaient été convoquées à huit heures un quart du soir, salle Verheyden, pour entendre M. H. A. David. La séance était présidée par M. Victor Pouchain, délégué de la Société, assisté de M. Leburque, membre du Comité d'études. Dans l'assemblée, composée d'un public choisi, nous avons remarqué nombre de notabilités armentièroises.

M. le Président a ouvert la séance en ces termes :

« La Société de Géographie de Lille acquiert, de jour en jour, une importance toute particulière. Elle nous apprend, en effet, soit par comptes-rendus, soit par conférences, ce qu'est telle ou telle colonie, ce qu'elle peut devenir et l'intérêt que nous devons y attacher. C'est

dans ce but que, déjà, dans plusieurs centres industriels, d'habiles explorateurs de cette Société ont donné une suite de conférences aussi attrayantes qu'utiles.

La Société de Géographie n'a pas voulu qu'Armentières restât en arrière : aussi, elle offre aujourd'hui à notre ville une séance d'inauguration, pour laquelle elle m'a fait l'honneur de me désigner comme délégué.

M. David, que j'ai l'honneur de vous présenter, est membre de la Société des études coloniales et maritimes de Paris, et il joint à une parole facile et attrayante l'avantage d'avoir étudié à fond ce dont il parle. Le sujet traité dans cette séance sera : Obock, port et comptoir commercial français.

Je compte, Mesdames et Messieurs, sur votre bienveillance ordinaire, et je puis vous assurer que M. David se rendra digne de la sympathie que vous voudrez bien lui accorder ».

Le conférencier a ensuite traité son intéressant sujet avec la même clarté que le jour précédent, et on peut dire qu'il a tenu ses auditeurs sous le charme de sa parole pendant une heure et demie.

III. — Conférence de Tourcoing.

Cette conférence a eu lieu à huit heures et demie à la Mairie. Bien avant l'ouverture, la salle des séances était comble et nombre de personnes arrivées plus tard ont dû rester dans les couloirs.

M. François Masurel, délégué de la Société, présidait, ayant à sa droite MM. Hassebroucq, maire. Alfred Renouard, secrétaire-général, Leburque, membre du Comité ; à sa gauche : MM. Henry Bossut, vice-président, Jonglez, conseiller général, etc.

M. le Président a ouvert la séance par le discours suivant :

Mesdames, Messieurs,

« Permettez-moi d'abord de dire que c'est au titre de délégué de la Société de Géographie de Lille que je dois l'honneur de présider cette conférence. En la favorisant de son patronage, le Comité d'études a voulu remercier tous les sociétaires de Tourcoing de leur adhésion. Le nombre en est encore bien restreint, mais il augmentera, j'en suis persuadé ; et je serais heureux, pour ma part, de voir bientôt dans nos rangs des membres plus jeunes et plus capables que moi d'organiser semblable réunion.

L'éloquent conférencier qui se propose de vous entretenir de la colonie d'Obock a parcouru toute la contrée africaine qui environne ce port français ; et nul ne pourrait, à mon sens, prêter plus d'intérêt à pareil sujet, que l'homme qui a vu par lui-même les lieux qu'il décrit et les choses dont il a été témoin. Il en parlera au point de vue commercial ; et, dans une ville d'affaires comme la nôtre, n'est-ce pas une matière digne de captiver l'attention.

On dira sans doute que notre industrie tourquennoise et notre négoce ne supposent pas des rapports très considérables avec le pays dont il s'agit, cette objection est vraie dans le présent, mais l'expérience prouve qu'elle serait téméraire pour l'avenir. Nos pères, en effet, ne connaissaient guère certaines contrées lointaines, l'Australie par exemple, l'Amérique du Sud et bien d'autres, avec lesquelles nous avons aujourd'hui des relations importantes, que nos enfants visitent avec fruit, et où tendent même à s'établir ceux de nos concitoyens auxquels les ressources et les positions commerciales qu'offrent le pays natal semblent ne plus suffire.

Il entre dans la mission de la Société de Géographie de favoriser de telles initiatives. En faisant connaître ces pays éloignés, en appelant surtout ceux qui les ont explorés à nous en entretenir, elle provoquera de fécondes tentatives dont profiteront à la fois la fortune privée et la civilisation générale.

Je donne la parole à M. David, de Paris, membre de la Société de Géographie commerciale et de la Société des études maritimes et coloniales. »

A la suite de ce discours, très applaudi, M. David a su trouver des paroles plus éloquentes encore que de coutume pour nous entretenir de la colonie française d'Obock, il a été très écouté et a reçu les unanimes approbations de l'assemblée, composée en majeure partie d'industriels et de commerçants, qui étaient venus avec leur famille écouter cette conférence patriotique.

COURS ET CONFÉRENCES DU SAMEDI SOIR
A ROUBAIX.

(Compte-rendu rédigé par M. Alexandre FAIDHERBE, membre du Comité d'études et du bureau de Roubaix.)

Suivant décision prise par l'assemblée générale du 21 décembre (1), des cours et conférences ont été organisés à Roubaix par les soins du Comité spécial de cette ville, à partir du samedi 12 janvier 1883, et ont été continués sans interruption tous les samedis jusqu'en avril.

Cours du 12 Janvier.

Origine et développement de la poste en France et à l'étranger.

Par M. Alfred RENOUARD, secrétaire général.

Les cours ont été inaugurés par M. Alfred Renouard, secrétaire-général, dans le grand salon de la mairie. Le conférencier a traité « de l'origine et du développement de la poste en France et à l'étranger ». La séance a été présidée par M. Henry Bossut, ayant à ses côtés les membres de la section de Roubaix au complet.

M. Bossut a ouvert la séance en ces termes :

« MESDAMES, MESSIEURS,

» La Société de Géographie inaugure aujourd'hui à Roubaix la série de ses cours hebdomadaires, conférences ou causeries, qui se succèderont sans interruption tous les samedis, pendant au moins dix semaines, si le concours des hommes de talent et de bonne volonté qui nous ont promis leur appui et leur parole, nous est accordé.

» Nous commençons ces cours avec la volonté et l'espoir d'y attirer toutes les personnes qui s'intéressent aux choses de l'esprit; nous

(1) Voir page 37 du Bulletin.

y convions la jeunesse qui a le goût de s'instruire et qui peut et doit préparer son avenir et trouver plus tard le chemin de la fortune, par l'étude de la géographie et des sciences qui s'y rattachent.

» Une circulaire fera connaître aux membres de la Société et au public les sujets qui seront traités et les noms des conférenciers sur qui nous pouvons compter.

» L'initiative privée, Messieurs, est une force que les Anglais, nos voisins, que les Américains, leurs émules sinon leurs maîtres en ce genre, ont bien comprise et mise en œuvre et qu'ils ont développée pour le plus grand profit de leur commerce et de leur puissance.

» Les Français, en géographie (chacun de nous, Messieurs, le sait bien, mais il peut être bon de se le dire), les Français, autrefois, passaient pour des ignorants, eux, si bien doués pour toutes les sciences, eux si avancés dans le chemin des découvertes, si ardents au travail dans la recherche des vérités ou à la conquête des progrès matériels sur le champ sans limite laissé ouvert par Dieu aux nobles efforts du génie humain ; mais disons-le avec satisfaction et aussi avec vérité, ce retard se répare et le terrain perdu peut être regagné grâce aux Sociétés de Géographie ; à Paris, comme dans toute la France, ces Sociétés, devenues nombreuses, s'ingénient à répandre, gratuitement presque toujours, les connaissances géographiques par des conférences et des publications qui se multiplient à leur honneur et au profit de tous.

» Et pour ne citer qu'un petit exemple, intéressant parce qu'il nous touche de près : Quelle différence dans les compositions de 120 élèves jeunes garçons et jeunes filles de Roubaix, qui ont pris part au concours de 1883, et quel progrès sur l'année précédente ! Aussi aurons-nous la joie de voir huit de nos élèves, MM. Broux, Déplechin, Desrousseaux et Desbarbieux, et Mlles Louise Boussiez, Marie Mathieu, Marie Vandamme et Marie Queva, obtenir des prix et des récompenses à la prochaine distribution que fera la Société de Géographie de Lille.

» Ce résultat fait honneur aux instituteurs et aux institutrices, et nous nous plaisons à citer l'Institut Sévigné, l'Institut Turgot, les écoles de la rue de la Paix et de la rue des Longues-Haies.

» Nous faisons donc appel à toutes les bonnes volontés, nous demandons qu'un auditoire nombreux assiste à nos réunions du samedi soir, nous nous efforcerons de les varier pour vous les offrir comme une sorte de récréation et de repos après l'heure du travail.

» Nous aurons enfin toujours en vue cette pensée si juste et si vraie

du vieil Horace que nous traduisons ainsi pour les besoins de notre cause : « Celui-là a touché le but qui a su dire agréablement des choses utiles. »

» C'est à ce titre, Mesdames et Messieurs, que nous souhaitons la bienvenue et que nous donnons la parole à M. Alfred Renouard, notre savant et infatigable secrétaire-général. Laissez-moi terminer par un souvenir et des remercîments à notre honorable président, M. Paul Crepy, si dévoué à notre œuvre. »

M. Alfred Renouard prend ensuite la parole.

Le sujet semblait de prime-abord peu intéressant pour la masse des auditeurs, mais le conférencier a su l'égayer par de piquantes anecdotes discrètement glissées dans son récit.

Sous le nom général de *poste*, on comprend tous les moyens que les hommes ont employés pour communiquer entre eux à distance. On sait peu de chose de la poste chez les anciens Asiatiques, voire même chez les Grecs ; on sait mieux comment elle était organisée chez les Romains.

Nous savons toutefois que Xerxès annonçait la défaite de Salamine par des courriers qui se relayaient à des postes fixes. Juste Lipse parle d'hirondelles aux ailes peintes, chargées de porter au loin des nouvelles importantes : peut-être n'était-ce que des pigeons ? Lequien de la Neufville rapporte, de son côté, qu'Artaxerxès les transmettait à l'aide de feux allumés sur des tours, par des cris poussés par des hommes apostés dans ce but. Mais ces postes-là avaient toutes l'inconvénient fort grave de n'être pas secrètes, et les courriers ne l'étaient pas toujours davantage. Aussi confia-t-on bientôt à des esclaves le soin de transmettre les messages. Pour tenir secrètes les recommandations, on usait d'un singulier moyen : ceux chargés de porter à Sparte les lettres de Pausanias, étaient mis à mort sitôt les lettres lues. L'un d'eux ayant remarqué qu'il partait beaucoup de courriers mais qu'il n'en revenait jamais, lut la dépêche dont on l'avait chargé, y vit le sort qu'on lui réservait et se garda bien d'achever sa mission.

Nous n'avons plus, au sujet du fonctionnement de la poste chez les Grecs que des documents anecdotiques de loin en loin.

M. Renouard raconte qu'au siège de Potidée, un traître faisait passer à l'ennemi d'utiles avis enfermés dans des flèches ou des traits d'arbalètes. Il rapporte cette autre anecdote d'un ambassadeur athénien qui s'avisa un jour d'écrire sur la tête rasée d'un esclave, le message

destiné à ses concitoyens. Ses cheveux repoussés, l'esclave partit, arriva à Athènes, se fit raser, et l'on n'eut qu'à lire cette épître d'un nouveau genre.

Le conférencier s'étend longuement sur l'organisation de la poste (*Cursus publicus*, *Angariæ*, etc.) chez les Romains. Nous ne pouvons le suivre dans les détails intéressants, d'ailleurs, qu'il donne à ce sujet, sans avoir l'air de vouloir refaire, en la gâtant, sa belle conférence. Qu'il nous suffise donc de dire que les Romains, essentiellement organisateurs, arrivèrent à une véritable perfection, surtout à partir d'Auguste. Drusus, fils de Tibère, pressé d'aller prendre des nouvelles de son frère, dont il était fort éloigné, parcourut à faire des relais postaux jusqu'à 280 kilomètres (200 milles) en 24 heures : le maître de poste (*manceps*) avait le droit de requisitionner, chemin faisant, les chevaux dont il pouvait avoir besoin, ce qui devait bien engendrer quelques abus Il y avait des parcours de faveur (*diplomæ*) pour quantité de gens, et nous voyons encore, sous le règne de Constance, les évêques jouir de ce privilège pour se rendre au Concile de Rimini (Ariminium).

Le moyen-âge ne connaissait pas la poste, au sens véritable du mot. Les vieilles routes avaient disparu : les chemins étaient peu sûrs, la vie le plus souvent était bornée aux murs d'un château ou aux remparts d'une ville; et puis on n'écrivait guère parce qu'on ne savait guère écrire. A partir de Philippe-Auguste, au moment de la création de l'Université, on inaugura une corporation spéciale, celle des « messagers de l'Université ». Les étudiants recevaient de la sorte des nouvelles et de l'argent de leur famille.

Louis XI créa des postes à son usage, et par suite des « maîtres de poste royaux », et lui aussi imposa la réquisition des chevaux « sous peine de mort » pour les récalcitrants. Bientôt même la poste royale fut mise au service du public et fit une désastreuse concurrence à la poste de l'Université. Henri III établit, outre les maîtres de poste, les « messagers royaux » pour aider, disait-il, les messagers de l'Université, et Henri IV fut le créateur des relais. On faisait alors de 12 à 15 lieues par jour, ce qui est énorme vu l'état des routes. Richelieu créa le premier intendant général des postes, qui fut d'Almeiras, lequel légua la charge à son fils ; mais l'emploi fut supprimé quand on s'aperçut des bénéfices qu'il rapportait. C'est alors que les lettres furent pour la première fois taxées et distribuées exactement au grand profit des affaires. Sous Anne d'Autriche, on proportionna

la taxe au poids et à la distance ; les villes eurent leurs messagers spéciaux ; l'État les siens ; finalement on abolit la poste de l'Université moyennant une indemnité de 40,000 livres, et l'on vit apparaître à Paris ces *port-payés*, précurseurs de nos timbres-poste actuels. Mais ces billets avaient le malheur de venir trop tôt ; ils restèrent l'apanage des gens « sans valets », disait le décret qui les instituait au profit de M. De Velayer, leur initiateur, et, dans un temps où tout marquis voulait avoir des pages, les *port-payés* tombèrent tués par la vanité.

Louis XIV oublia trop souvent de respecter le secret des lettres : c'était une faute, c'était plus peut-être. En 1662, il abolit le monopole créé par Richelieu : Louvois s'empara de la poste, en fit sa chose à lui, eut un fermier comme pour les tailles et les aides, et nomma un surintendant, qui fut privé de sa charge pour avoir eu la maladresse de gagner 50,000 livres en un an.

Sous Louis XVI, on afferma de nouvelles postes pour la somme annuelle de 8,800,000 livres qui revenaient au roi. Vint la Convention qui engloba la poste aux chevaux et la poste aux lettres sous une même administration. Le Consulat inventa les courriers, créa la direction générale et le cabinet noir (création relevant essentiellement de la police), à l'instar de Louvois, cabinet qu'on retrouve sous le second empire.

En 1848, apparaissent en France les timbres-poste employés en Angleterre depuis 1840, où ils avaient été inventés par sir Rowland Hill dans des circonstances très curieuses. On avait, vers 1818, essayé en Italie d'un papier-postal timbré qui n'avait pas tenu.

A propos du bureau des Rebuts, M. Renouard raconte l'histoire émouvante d'un soldat de St-Pol-sur-Ternoise, à qui une adresse équivoque faillit jouer un bien vilain tour, et qui voulant de désespoir se faire tuer, reçut une croix d'honneur au lieu d'une croix de bois. Il insiste sur la nécessité de mettre toujours l'adresse lisiblement et exactement. Les erreurs de tous genres ne s'élèvent pas aujourd'hui à 1/2 par mille, grâce à l'excellente idée qu'a eue M. Vandal, ancien directeur général des postes, de faire afficher dans toutes les écoles des modèles d'adresse.

Les timbres-poste ont singulièrement contribué à multiplier les correspondances. On en a vendu 4,476 en 1849 ; 48 millions en 1861 ; 68 millions en 1867 ; 82 millions en 1871 et 98 millions en moyenne dans ces dernières années !

Roubaix, qui occupe le second rang dans le Nord, n'occuperait en France que le 111e. Est-ce possible ?

Enfin, le conférencier parle de la poste chez les Turcs, des courriers à clochettes, des courriers à mèches, des courriers Tartares, du droit qu'avait tout courrier d'obliger le premier cavalier qu'il rencontrait de lui céder sa monture ; il parle aussi de la poste en Piémont, en Savoie, en Italie ; et il termine par quelques détails sur la fameuse poste de Tour et Taxis, en Allemagne, et sur la poste autrichienne.

Nous ne dirons pas que cette conférence a été réussie : les auditeurs l'ont dit pour nous.

Cours du 19 Janvier.

Le Canada Français.

Par M. MASSEBIEAU, professeur au Lycée de Lille.

Le conférencier débute par le tableau du Canada, pays de plaines, sur la rive gauche du St-Laurent, traversé par de nombreux cours d'eau qui facilitent les communications. Il rappelle que c'est Jacques Cartier, de St-Malo, qui découvrit, sous François Ier, cette terre, où Samuel Champlain, en 1608, jeta les fondements de la ville de Québec. Il esquisse, à grands traits, la longue lutte dont le Canada fut témoin, entre les Français, alliés des Hurons, et les Anglais soutenus par les Iroquois, jusqu'au moment où l'héroïsme des Montcalm et des Vaudreuil succomba sous les forces décuples des Anglais, pendant la honteuse guerre de Sept-Ans. Voltaire, qui ne sut pas toujours être Français, trouvait que les Anglais n'y gagnaient que quelques pieds de neige : cette neige nourrit aujourd'hui plus de 4,000,000 d'habitants !

La ville la plus commerçante du Canada est Montréal, qui compte 115,000 habitants, dont plus de 70,000 Français, issus d'une soixantaine de familles angevines, saintongeoises ou normandes, et de quelques soldats du régiment de Carignan, qui se sont fixés dans le pays. Montréal ne prétend à rien moins qu'à supplanter New-York, en servant de tête de ligne au nouveau chemin de fer du Pacifique. L'île de Montréal, cédée aux Sulpiciens par Richelieu, est encore aujourd'hui la principale source de leurs revenus. En 1854, les Anglais tentèrent sans succès, de leur racheter cette importante propriété.

Près de Montréal se trouvent les restes des tribus, longtemps ennemies des Iroquois, qui, chose bizarre, parlent Français, aiment la France, et à chaque avènement de souverains, envoient en présent des fourrures estimées. Napoléon III en a reçu comme ses prédécesseurs.

Auprès, se voit le bourg de Chine, ainsi nommé par des colons qui s'y établirent, et qui croyaient gagner la Chine en marchant constamment vers l'Ouest.

Québec est une ville française par excellence. Elle jouit d'une telle réputation d'atticisme, de bon goût, d'élégance, qu'un gouverneur anglais la disait habitée par un peuple de gentilshommes. Elle compte 60,000 Français, sur 70,000 habitants. C'est là que se publie le *Canadien,* le plus ancien des journaux français de la région, et celui qui défend avec le plus de talent et de savoir les idées françaises.

Les Hurons, qui habitaient dans le voisinage, se sont mêlés aux Français, et leurs descendants ont gardé l'intelligence des uns et la vigueur des autres. Ils restent organisés en tribus, avec leurs chefs qui n'ont rien de sauvage. Tout récemment, une de ces tribus avait pour chef un notaire de Québec. Du reste, cette race énergique disparaît. Elle n'a plus qu'un seul représentant de race pure, et ce représentant est un curé.

La principale richesse du pays consiste en bois qui produisent chaque année, plus de 50,000,000 de francs. Les fermes y sont écartées, les villages étendus. Leur centre, c'est l'église où on se rencontre le dimanche. Les fermiers sont aisés, recherchent les fourrures et les chevaux, et ne payent point d'impôt foncier. Ils n'ont à leur charge que l'entretien du clergé, pour lequel ils consentent la dîme du 26e. Ce n'est pas toujours profit pour le curé ; car dans les familles, d'ordinaire fort nombreuses, s'il survient un 26e enfant, il appartient au curé, qui doit le nourrir, le vêtir, le faire instruire, l'élever enfin à ses frais. Le dernier gouverneur du Bas-Canada était un de ces heureux 26es !

Les Anglais ont tenté bien des fois, mais en vain, de dénationaliser le Canada. Ils eurent un jour la singulière idée d'y envoyer des régiments écossais, qui devaient épouser des françaises pour fonder des familles anglaises. Mal leur en prit : pères et enfants adoptèrent le culte, les mœurs et le langage de la France.

Le Canada n'occupe qu'une bande longue et étroite sur la rive gauche du Saint-Laurent : les plateaux du Labrador sont froids et stériles, aussi l'émigration est-elle considérable dans ces régions. On compte 70,000 Canadiens dans le seul État de Massachusetts, y conser-

vant soigneusement la religion, la langue et les mœurs de la mère-patrie. New-York en a 100,000, les États-Unis 600,000 ! La vallée de Richmond compte 80.000 Français contre 1,500 Anglais, le Nouveau-Brunswick 80.000 sur 300.000 habitants. En Arcadie, l'Angleterre chassa ou vendit, en 1713, tous les colons français, mais ils y revinrent, et y sont 300.000 aujourd'hui. On les voit se répandre de jour en jour sur les âpres côtes du Labrador, et ce sont eux qui peuplent Halifax.

Le Haut-Canada n'était, à l'origine, peuplé que d'Anglais ; mais il fut bientôt envahi par des colons français venus du Bas-Canada. Ottowa, capitale de la Confédération depuis 1860, compte 12.000 Français contre 18.000 Anglais, et le maire même est Français. Les colons qui s'enfoncent vers l'Ouest sont bûcherons ou squatters. Les bucherons abattent l'hiver, dans les forêts, les arbres qu'au printemps, ils laissent aux rivières le soin de transporter à la mer. Les squatters se chargent de défricher les propriétés concédées, de les mettre en valeur et de les cultiver quelques années pour leur propre compte. C'est ainsi que les Français s'étendent constamment vers l'Ouest où les cours d'eau, les lacs, les montagnes portent tous des noms français Portés par leurs canots, les portant au besoin, les *bois-brûlés*, les *métis*, fils de sauvages et de Canadiens, s'en vont toujours en avant. Un aumônier militaire, devenu évêque d'Umanuloba, ayant un hangar pour palais, pour église et pour école, prêche, catéchise et enseigne aux sauvages les chiffres et l'alphabet.

Le groupe d'Umanuloba voulut, en 1870, prendre rang parmi les États du Dominion. On résista : de là une insurrection devant laquelle s'inclina l'autorité.

C'est qu'au Canada on jouit vraiment de la liberté !

C'est là aussi que l'on peut voir la puissance réelle de l'expansion de la race française.

Cours du 26 Janvier.

La colonie Française d'Obock.

Par M. A.-H. DAVID.

Nous donnons ci-après *in extenso* le cours fait par M. David, cours qu'il a développé sous forme de « grande conférence » à Lille, Armentières et Tourcoing.

GRANDES CONFÉRENCES

(in extenso.)

LA COLONIE FRANÇAISE D'OBOCK

Nécessité de son développement, ses chances d'avenir

Par M. A. H. DAVID,

Membre de la Société de Géographie commerciale et de la Société des Études coloniales et maritimes de Paris.

Mesdames, Messieurs,

De récents évènements ont appelé l'attention de l'Europe sur l'Afrique orientale. La révolte des provinces du Soudan égyptien a causé de légitimes préoccupations, surtout en Angleterre. La publication d'un traité secret entre l'Égypte et la Grande-Bretagne a fait connaître les engagements pris par cette dernière en 1877 en ce qui concerne le Soudan.

Officiellement, on a attribué la révolte des provinces soudanaises à un mouvement religieux causé par un prophète musulman : le Mahdi. mais des renseignements puisés aux vraies sources me permettent de vous dire que les principales causes du soulèvement sont dues à l'exécrable administration des pachas égyptiens et à la monopolisation qu'ils ont obtenue de tout le commerce du Soudan depuis l'ivoire jusqu'aux perroquets.

Ruinées par les pachas, soumises à des vexations de toutes sortes, ces populations se sont soulevées, le Mahdi qui depuis longtemps prêchait la révolte s'est trouvé là comme un chef indiqué.

La haine contre les Égyptiens est telle dans ces tribus. qu'un jeune insurgé de 17 ans, surpris par les soldats de Tewfick et mortellement blessé par eux, demandait comme dernière faveur avant de mourir *« de pouvoir tuer encore un égyptien. »*

Ces révoltés demi-nus, armés simplement d'une lance et d'un couteau, se ruent avec furie sur les carrés des soldats de l'Égypte. L'orgueilleuse Angleterre voit ses meilleurs officiers battus à plate couture et leurs armées exterminées.

Elle vient d'envoyer le général Gordon au Soudan avec les pouvoirs les plus étendus.

L'Angleterre ignorerait-elle que Gordon a laissé au Soudan une légende défavorable. Il y a la réputation d'un despote impitoyable. Confiscations, proscriptions, bastonnades, tels auraient été les moyens employés par ce philosophe humanitaire pour gouverner le Soudan et empêcher le commerce des esclaves. L'a-t-il réellement empêché, cet abominable trafic de chair humaine ?

On peut affirmer, sans crainte d'être contredit, que non !

La traite se fait toujours sur une large échelle, mais au lieu d'être faite par les petits chefs arabes, elle est organisée *officiellement* par les pachas égyptiens.

On va toujours à la chasse à l'homme dans ce malheureux Soudan et au dire d'un journal anglais : *La Revue britannique*, sur un million d'êtres humains que l'esclavage enlève chaque année à leur terre natale, huit cent mille de ces créatures périssent de misère ou sont massacrées.

80 % ! Qu'en pense cet autre philosophe humanitaire qui aujourd'hui gouverne le Royaume-Uni ?

Qu'en pense M. Gladstone qui s'indigne si fort lorsque la France engage des travailleurs libres pour ses colonies ?

La morale chrétienne repousse l'esclavage, l'islamisme l'encourage. Un croyant musulman n'a aucun préjugé à cet égard, il croit faire un acte agréable à son Dieu, en égorgeant un nègre ou en le réduisant à l'esclavage.

Voilà ce que font ces pachas égyptiens, les protégés de l'Angleterre, ceux-là même qu'elle avait chargés de faire pénétrer la civilisation dans l'Afrique orientale.

Les musulmans nous haïssent et nous méprisent. Ce sont des barbares incapables de se gouverner. Où ils posent le pied, l'herbe cesse de pousser. Ils ont converti en déserts les contrées les plus fertiles. Ils ont troublé l'Europe et ont englouti les milliards qu'elle leur a fournis. C'est une folie de croire qu'un gouvernement musulman fera avancer la civilisation.

M. de Lesseps, dans une conférence faite récemment à Lyon, féli-

cite la France de ne pas avoir pris part à l'aventure égyptienne. Il dit que ce qui se passe est très profitable aux Français, dont cela relève le prestige dans l'Afrique orientale.

Le Soudan est perdu pour l'Égypte et la mission de Gordon est relative à l'évacuation.

Les contrées les plus riches du Soudan sont les provinces équatoriales comprises entre l'Équateur et le 10e degré de latitude. C'est à Lado, ville située vers le 5e degré que se concentrait l'ivoire qui, ensuite, était expédié à Karthoum (16e degré) et delà au Caire (31e degré).

Mais l'Europe ne sera pas privée des richesses des provinces soudanaises équatoriales. Les trafiquants de ces contrées pouvant désormais exercer librement le commerce, dirigeront leurs caravanes sur le seul point de la côte où ils puissent écouler leurs marchandises, sur *Obock*, port français dans l'Océan indien à la sortie du détroit de Bab-el-Mandeb.

Obock, ce nom étrange, n'éveille peut-être en vous aucun souvenir. Je vais vous faire rapidement l'historique de ce territoire que la France possède depuis 1862.

M. Rolland, consul de France à Massaouah, écrivait, le 7 novembre 1849, au Ministre des Affaires étrangères :

« ...... Tot ou tard, on doit l'espérer, il se construira un canal à
» Suez, et alors, sans contredit, la Mer Rouge sera un des points du
» globe les plus importants. Dans cette prévision, vous voudrez à
» coup sûr, Monsieur le Ministre, assurer à notre Pays un établisse-
» ment commercial et politique convenablement situé. Ne faut-il pas
» un port de relâche pour nos batiments, un endroit pour le charbon
» de nos bateaux à vapeur, un comptoir fixe, d'ou notre commerce
» et notre civilisation puissent se répandre dans ce vaste continent
» Abyssin? »

M. Rolland, par ces prévoyants et patriotiques conseils, avait appelé l'attention du Gouvernement ; cependant, ce ne fut que sept années plus tard, en 1856, que M. Henry Lambert, notre agent consulaire à Aden, fut chargé de trouver un point de la côte où nous puissions planter notre pavillon.

Henry Lambert, qui connaissait admirablement toute cette partie du continent africain, acheta aux chefs indigènes le port d'Obock. Cet achat fut ratifié le 11 mars 1862.

Quelques doutes s'étant élevés au sujet de la prise de possession officielle du territoire d'Obock, je crois bon de vous placer sous les yeux un extrait d'une lettre du Ministre de la Marine, portant la date du 24 novembre 1862 :

« ...... La convention du 11 mars 1862 a reçu sa pleine exécution
» par le payement intégral du prix qui avait été stipulé et par la prise
» de possession du territoire à laquelle un de nos bâtiments de guerre
» a procédé officiellement (23 mars 1862). »

Dans une seconde lettre, datée du 24 octobre 1872, le Ministre de la Marine assure de ses sympathies pour le succès de ses entreprises un négociant qui voulait s'établir à Obock; il lui promet, s'il réussit à y créer des ressources pour le ravitaillement des navires, de donner l'ordre à tous les bâtiments dépendant de l'État d'y relâcher (1).

Mais, me direz-vous, pourquoi le Gouvernement, après la prise de possession officielle, n'a-t-il pas occupé effectivement sa nouvelle colonie ?

Mon embarras est grand et je ne me charge pas de répondre.

La tâche que je me suis imposée est plus facile, je veux démontrer que le choix d'Henry Lambert était excellent comme port de relâche et de ravitaillement et que, comme comptoir fixe, Obock est appelé au plus brillant avenir.

Les événements du Tonkin, l'éventualité d'une guerre avec la

---

(1) Lettre du ministère de la marine (24 octobre 1872) :

« Vous êtes autorisé à prendre possession des points qui vous paraîtront les plus
» favorables dans les limites du territoire d'Obock appartenant à la France, à y faire
» tous les travaux, à y élever toutes les constructions que vous jugerez nécessaires.
» Nous vous donnons l'assurance que vos droits acquis seront scrupuleusement
» respectés, en tous cas les travaux que vous aurez exécutés et les constructions
» que vous aurez faites vous appartiendront sans conteste.

» J'ajouterai que toutes mes sympathies sont pour le succès de votre entreprise
» et que je suis disposé à la favoriser autant qu'il me sera possible. Quand vous
» m'aurez notifié votre installation à Obock, je donnerai volontiers l'ordre d'y
» relâcher de temps à autre aux bâtiments de l'État qui se rendront de ce côté. Au
» nombre de ces bâtiments figurent les transports qui font un service bi-mensuel
» régulier entre la France et la Chine et qui franchissent douze fois par an le détroit
» de Bab-el-Mandeb. Si vous réussissez à créer à Obock un port offrant des res-
» sources en vivres frais, eau et charbon, les dits bâtiment viendront souvent y
» renouveler leurs approvisionnements, de préférence à Aden où ils se ravitaillent,
» et vous pourrez, je l'espère, trouver dans ces relâches quelques éléments de
» prospérité pour votre établissement. »

Chine, ont surabondamment démontré la faute commise par la non occupation d'Obock.

Toute la presse a fait entendre le cri d'alarme, et dans le journal *la France*, du 29 novembre 1883, on pourrait lire la note suivante :

« Si nous déclarons la guerre à la Chine, il est à peu près admis » que l'Angleterre proclamera sa neutralité. Le résultat immédiat est » d'empêcher le ravitaillement en charbon de notre flotte dans les » ports d'Aden, de Ceylan, de Singapour, et il est impossible à nos » navires d'emporter assez de charbon pour atteindre l'Indo-Chine, en » transportant des troupes et leur matériel. Nous serions trop » heureux aujourd'hui de pouvoir défier le mauvais vouloir britanni- » que si nos vaisseaux relâchaient à Obock. »

L'opinion publique s'est émue. Obock entrant dans nos préoccupations patriotiques, il devient donc nécessaire de faire connaître ce port de l'Afrique orientale où le drapeau français flotte depuis 1862.

Le port d'Obock situé par le 11e 57′ de latitude Nord et le 40e 59′51″ de longitude Est, offre deux mouillages distincts parfaitement abrités par des falaises et des bancs de coraux. Le plan de ce port a été fait par l'amiral Salmon, alors commandant du *Surcouf*, en 1864. Il en résulte que le mouillage présente des profondeurs suffisantes pour l'établissement d'un port et l'accès des navires de tout tonnage. A ce point de vue, Obock offre une supériorité marquée sur Aden.

Un rapport des plus remarquables et des plus complets a été fait par le commandant Delagrange, l'un des membres des plus actifs de la Société de géographie de Paris, qui conclut à l'excellence du port d'Obock et demande l'occupation effective du territoire. (*Applaudissements*).

Aden, le port anglais, où actuellement tous nos navires sont forcés de se ravitailler, est de l'autre côté du golfe, sur la côte d'Arabie. La ville, bâtie sur un roc stérile, n'a pas d'eau potable. L'eau de mer distillée s'y vend 22 fr. 50 c. la tonne et le charbon de 60 à 65 francs la tonne.

La vallée d'Obock, au contraire, repose la vue par son aspect verdoyant d'oasis africaine, l'eau y est abondante et ne coûte que la peine de la puiser. On a sous la main du bois, de la pierre, de la chaux, de l'argile, en un mot tous les matériaux de construction.

L'amiral Salmon et le commandant Delagrange ont signalé des affleurements de houille qui, si le charbon est de bonne qualité, pourraient à eux seuls assurer la prospérité de la colonie.

L'établissement d'un parc à charbon et d'un wharf pour décharger les navires, suffiraient pour faire d'Obock un port de relâche et de ravitaillement supérieur à Aden, à tous les points de vue.

En touchant à Obock, la marine de l'État réaliserait de notables économies comme droits de port, de pilotage, etc., elle payerait le charbon et les vivres moins cher, et, ce qui est une considération sérieuse, ce serait le commerce français, et non les négociants anglais d'Aden, qui bénéficierait des affaires importantes qu'amène le passage des navires de l'État, des steamers des Compagnies subventionnées et des transports dont le nombre varie entre 150 et 200 par année.

Notre marine marchande profiterait aussi dans une large mesure de cette installation qui lui assurerait un fret rémunérateur à l'aller et au retour (*Applaudissements*).

C'est Aden qui est aujourd'hui l'entrepôt des matières premières de la côte orientale d'Afrique et de l'Arabie. C'est là aussi que ces contrées viennent s'approvisionner des produits de l'Europe.

D'après les documents officiels, le commerce d'Aden atteint 80 millions de francs.

L'Abyssinie et les pays Somalis par les ports de Berberah, Zeilah et Tadjourah, entrent dans ce chiffre pour 20,000,000 de francs (importation et exportation).

L'Arabie fait environ 25 millions de francs d'affaires avec Aden, soit un total de 45,000,000 de francs.

Ce chiffre d'affaire déjà considérable doit forcément revenir en grande partie à Obock.

Pourquoi?

Parce qu'Obock donne une plus large satisfaction aux intérêts, et l'intérêt personnel est le moteur le plus puissant des actions humaines.

Les caravanes qui apportent à Zeilah, Tadjourah, Berberah, les riches produits de l'Abyssinie, des pays Gallas et de Kaffa, sont exposées, dans les routes qu'elles suivent, aux vexations et aux vols des Pachas, des fonctionnaires, des officiers et des soldats égyptiens. Puis, arrivées aux ports d'embarquement, il leur faut acquitter 11 % de droit aux douanes égyptiennes.

Le chiffre d'affaires étant de 20 millions de francs, c'est donc 2,200,000 francs que les marchands doivent débourser pour avoir le droit d'embarquer leurs marchandises à destination d'Aden.

Lorsque la mousson est favorable, le trajet de la côte orientale d'Afrique à Aden se fait assez rapidement; mais, lorsque la mousson

est contraire, les boutres, qui sont des barques non pontées, courent les plus grands risques et emploient jusqu'à quinze jours pour faire un trajet qui s'effectue en vingt-quatre ou trente-six heures avec la mousson favorable.

Il faut aussi ajouter aux prix des douanes égyptiennes le fret jusqu'à Aden.

J'ai basé mes calculs sur le droit *ad valorem* de 11 %; mais, comme c'est le Pacha qui estime la marchandise à son gré, il lui arrive de doubler et même de tripler le droit.

Ces honnêtes fonctionnaires égyptiens ne se contentent pas de *forcer* le taux de la douane, ils font ouvertement, sous les yeux des officiers de la *prude* Angleterre, le honteux commerce de la chair humaine ! Le Pacha égyptien de Zeilah, Abou-Baker, a même eu l'audace de traverser le territoire français d'Obock avec des caravanes d'esclaves. Le gouvernement, aussitôt qu'il eut connaissance du fait, envoya l'*Infernet* à Obock pour rétablir les choses dans l'ordre.

A Obock, les marchands n'auront rien à craindre, ni vexations, ni vols ; au contraire : protection absolue !

Pas de droits de douane à payer !

Pas de fret ! Pas de risques de mer !

C'est ce qui me fait dire avec assurance que la route d'Obock au Choa, qui a été ouverte par les généreux efforts de MM. Chefneux, Brémond et Soleillet, et sous la protection du sultan des Danakils, Mahammed Amphalé, sera préférée par toutes les caravanes, lorsqu'elles auront la certitude d'y trouver des acheteurs pour leurs matières premières et les marchandises européennes qu'elles ont coutume d'acquérir.

On reverra alors ces grandes caravanes dont parle l'amiral Fleuriot de Langle, qui, conduites par 20,000 personnes, comptaient jusqu'à 100,000 chameaux.

Depuis que les Anglais, sous prétexte de faire pénétrer la civilisation dans l'Afrique Centrale, ont favorisé l'occupation des Égyptiens dans ces parages, le commerce décroît d'année en année

Les marchands Abyssins, Gallas, Somalis sont comme les négociants des autres pays, ils raisonnent, comparent, jugent et donnent la préférence à ce qui convient le mieux à leurs intérêts.

Ils viendront à Obock, car on sait bien dans tout l'Orient que, partout où flotte le drapeau français on ne trouve qu'honnêteté et justice. (*Applaudissements prolongés*).

Dans le courant de l'année 1883, des boutres arabes sont venus du golfe Persique offrir aux Français d'Obock des perles et des nacres pour des sommes importantes, et il n'est pas douteux, pour qui connaît les marins arabes, que lorsqu'Obock sera approvisionné, le port français fera plus d'affaires, même avec la côte d'Arabie, que la ville anglaise.

Les Anglais ont semé dans ces pays la haine, ils récoltent la vengeance (*Applaudissements*).

Nos colonies de l'Afrique orientale ; Madagascar, Nossi-Bé, Mayotte, La Réunion trouveront à Obock un centre de trafic. Maurice, depuis bien longtemps, fait venir d'Abyssinie des convois entiers de mules qui, achetées sur la côte 100 à 150 francs, sont revendues à Maurice 1,000 à 1,200 francs.

Mais Obock ne doit pas seulement compter sur le trafic actuel. J'ai donné les raisons de son augmentation certaine, mais il en est une autre qu'il doit à sa situation géographique à cheval sur les routes de l'Abyssinie du Nord et de l'Abyssinie du Sud : la route de Gondar (Nord) qui suit la rive gauche du Taccazé jusqu'à sa source, à Labilela, et celle d'Ankober, qui suit la rive gauche de l'Aouache jusqu'au lac d'Aoussa.

Les dernières nouvelles reçues du Choa, nous représentaient le roi Ménylick occupé à former une expédition pour la reconnaissance de l'Aouache, sur tout son parcours, car il comprend bien qu'une ligne de bateaux descendant l'Aouache jusqu'au lac d'Aoussa, et un chemin de fer de 100 kilomètres du lac à Obock, placeraient tous les pays sous sa domination : le Choa, les Gallas et le Kaffa à une courte distance de la colonie française d'Obock.

Ces projets pourront paraître prématurés, mais ils sont facilement réalisables.

Voici ce qu'on écrit du Choa à la date du 14 septembre 1883 :

« M. le docteur Hamon a gagné l'affection royale d'une manière » toute particulière. Sa Majesté confère avec lui des heures entières. » Notre ami lui a donné certains conseils d'hygiène que le Roi observe » scrupuleusement : il a eu aussi occasion de donner des soins à la » Reine. Fidèle à ses tendances progressistes, Ménylick, après avoir » fait construire à son médecin une maison d'habitation et donné la » jouissance d'une vaste étendue de terrain pour la culture du quin- » quina, veut faire construire, sur les indications du docteur Hamon,

» un hôpital où ce dernier initiera aux secrets de l'art un certain » nombre de jeunes Abyssins choisis parmi les plus intelligents. »

Pour faire comprendre toute l'importance des relations d'Obock avec l'intérieur, je dois vous entretenir quelque peu de l'Abyssinie, vous donner son étendue, ses divisions géographiques, son climat, sa population, son gouvernement, sa religion, l'origine et les mœurs de ses habitants.

On se tromperait beaucoup si on croyait que ces détails sont inutiles quand il s'agit d'opérations commerciales.

Non, il ne suffit pas de connaitre les productions d'un pays, ses besoins, le nombre et l'importance de ses marchés; il faut encore savoir avec qui l'on traite, si on ne veut pas aller au devant des plus cruelles déceptions.

La vraie route de l'Afrique Centrale, c'est l'Abyssinie, c'est en s'appuyant sur ce brave peuple abyssin que l'on pourra faire pénétrer la civilisation et le commerce dans les régions centrales du Continent mystérieux.

Jusqu'à présent, les plus grands efforts ont été faits par les Français du côté occidental, les résultats obtenus ont été maigres en compensation des sacrifices considérables en argent et des pertes irréparables en hommes causées par la maladie et la guerre.

La côte occidentale est fiévreuse, *les Européens ne s'y acclimatent jamais;* les populations nègres sont hostiles en général et on a à compter avec le fanatisme religieux.

L'évolution des nègres est lente, il ne faut pas se faire d'illusions sur leurs aptitudes. Ils en sont encore à la *troque*, ce qui est l'enfance du commerce.

Il en est autrement du peuple abyssin qui connaît la monnaie depuis longtemps. Il emploie le talari (*thaler*) de Marie-Thérèse.

Les Abyssins considèrent les Français comme des frères et tous nos compatriotes : Rochet d'Héricourt, Ferret et Galinier, Petit Dillon, d'Abbadie, Lambert, Lejean, Raffray, Girard. Denys de Rivoire, Arnoux et tant d'autres ont toujours rencontré l'accueil le plus sympathique. C'est donc par l'Abyssinie qu'il faut aller à la conquête pacifique de l'Afrique centrale. (*Mouvement d'approbation*).

L'Abyssinie est comprise entre le 9e et le 16e degré de latitude nord et le 32e et le 38e degré de longitude Est.

Elle comprend trois royaumes : le Tigré, capitale Adona : l'Amhara, capitale Gondar : le Choa, capitale Ankober.

Le Tigré et l'Amhara sont gouvernées par Johannès Kassa qui a pris le titre de (*Negus Neghest ze Ethiopia*) Roi des Rois d'Ethiopie et le Choa par Ménylick qui prétend descendre de Salomon et de la Reine de Saba.

Sa population, avec les nouvelles conquêtes de Ménylick dans le Caffa et les pays Gallas dépasse 14,000,000 d'habitants dont 12,000,000 de religion chrétienne.

Les voyageurs Français qui ont parcouru l'Abyssinie s'accordent tous pour parler en termes élogieux du beau et bon peuple Abyssin, aux mœurs douces, à l'intelligence ouverte, tous disent qu'il est prêt à recevoir la civilisation de l'Occident.

Les Abyssins, avons-nous dit, sont chrétiens : ce point de contact moral avec nous, a une importance très grande dans les pays Orientaux, où les Musulmans qui haïssent et méprisent les chrétiens, dominent.

Défendant depuis dix siècles ses lois, sa religion, contre le flot des tribus musulmanes, ce peuple est resté ce qu'il était à cette époque.

En voyant les jeunes filles Abyssiniennes revenir de la fontaine, les amphores fièrement campées sur la tête, on pense à Rébecca. Les vieillards, majestueusement drapés dans leurs toges et discutant les affaires du pays, rappellent les sages de la Grèce. Les fiers Guerriers Abyssins, avec leurs longues javelines et leurs boucliers, montés sur leurs rapides coursiers, leurs *chemmas* rouges et blanches flottant au vent, font revivre les armées d'Alexandre.

Raffray, dans son enthousiasme, ajoute : « Et quel pays pour cadre » à ce merveilleux tableau ! quelle lumière pour l'éclairer ! nos Alpes » sous le soleil des tropiques. (*Applaudissements*). »

Le vaste plateau Abyssin se compose trois étages : les *Kollas*, terres chaudes, les *Voïnas degas*, terres tempérées et les *Degas*, terres froides.

Dans les vallées profondes des *Kollas* coulent : le Taccazé qui sépare le Tigré de l'Amhara, l'Abbaï ou Nil Bleu qui, en sortant du lac T'zana où il prend sa source, entoure le Godjam. et enfin l'Aouache au Sud qui contourne le plateau du Choa et va se perdre dans le lac d'Aoussa situé à 25 lieues d'Obock, tandis que le Taccazé et l'Abbaï apportent le tribut de leurs eaux au Grand Nil.

La colonisation est possible en Abyssinie et les rois Johannès Kassa et Ménylick II font tous leurs efforts pour retenir les Français dans leurs États. J'ai eu sous les yeux de nombreuses concessions de terres,

de forêts et de mines accordées à ceux de nos compatriotes qui se sont rendus auprès de ces souverains.

La sériciculture donnerait des résultats merveilleux. Le capitaine Girard, explorateur français, ayant communiqué son projet à M. Schimper, savant naturaliste Européen, établi depuis 40 ans en Abyssinie, celui-ci le félicitant chaudement s'exprimait ainsi :

« Le climat de l'Abyssinie est favorable à l'élève des vers à soie, » car il n'y a jamais ni chaleur excessive ni froids sensibles ; le ther- » momètre centigrade varie entre 15 et 30 degrés Le sol est on ne » peut plus favorable au rapide développement du mûrier. Si vous vous » livrez à la sériciculture, je vous promets d'immenses résultats. Les » négociants d'Europe vont à grands frais en Chine et au Japon » chercher la graine du ver à soie et son cocon, tandis qu'ils pourraient » se procurer tout cela sans dépenses en Abyssinie. Les terrains ne » coûtent rien ou à peu près, et le prix de la main-d'œuvre est insigni- » fiant. Persistez donc dans votre projet et je vous prédis d'immenses » résultats : en peu d'années, vous serez riche à millions. »

Personne ne mettra en doute l'expérience de M. Schimper, et je crois faire œuvre utile en faisant connaître l'opinion de cet homme de science qui a doté les Musées Européens des plus riches collections.

La vigne, l'olivier, tous les arbres et toutes les plantes d'Europe peuvent donner des résultats extraordinaires dans les *Degas* et les *Voïnas Degas*.

Règne animal. — Bestiaux. — Bœufs, moutons, chèvres, chevaux, mules.

Peaux de lions, de léopards, de panthères, de singes, d'antilopes, d'hippopotames, de crocodiles, de loutres. Peaux de bœufs, de moutons, de chèvres. Ivoire d'éléphant, de rhinocéros et d'hippopotame. Plumes d'autruches, d'oiseaux aux couleurs éclatantes ; oiseaux pour parures. Gallinacés. Beurre, cire, musc de civette.

Règne végétal. — Bois précieux. Bois de construction. Plantes médicinales très abondantes, notamment le Kousso. Encens, gommes, résines, caoutchouc. Café, canne à sucre, dattes, oranges, citrons, bananes. Piments, gingembre, safran. Coton, lin, autres textiles. Céréales. Produits tinctoriaux divers. Indigo. Savon végétal.

Règne minéral — Houille, or, fer, cuivre, soufre, etc.

Nous ne devons pas oublier que la France a un traité de commerce avec le Choa depuis 1843. Ce traité fut négocié par le roi Sahalé

Salassi, aïeul de Ménylick. Tous les Français qui visitent le Choa deviennent les hôtes du Roi qui pourvoit royalement à leurs besoins.

L'Abyssinie, c'est la terre de Chanaan ! Elle appelle les jeunes, les ardents, ceux qui ont l'esprit d'aventure et de dévouement, l'enthousiasme de tout ce qui est grand, honnête et généreux. (*Applaudissements*).

Certaines personnes prétendent que les Français ne sont pas colonisateurs. Ceux qui parlent ainsi sont bien ignorants ou bien oublieux. Car ce sont nos pères qui ont colonisé les Indes, le Canada, le Cap ; ce sont eux qui ont fait aimer le nom Français dans le monde entier. (*Nouveaux applaudissements*).

Mais revenons à Obock : *French Settlement, Good Water* (établissement français, bonne eau) comme le désignent les cartes anglaises.

Le climat est très chaud, mais grâce à sa position et à la brise de mer qui rafraîchit constamment l'atmosphère, la chaleur est plus supportable qu'à Aden.

Obock est très sain : Arnoux et ses compagnons, parmi lesquels se trouvaient six dames, y ont séjourné de longs mois et personne n'a été indisposé.

Le docteur Hamon, chargé d'une mission scientifique par le ministère, dit qu'Obock est dans d'excellentes conditions sanitaires et qu'il n'a eu à soigner pendant son séjour ni hépatite, ni dyssenterie, ni fièvres, ni insolation.

Quelle différence avec la côte occidentale où la fièvre fait une si ample moisson d'explorateurs et de trafiquants !

La terre, dans la vallée et sur les plateaux, est argileuse, par conséquent propre à la culture, et comme l'eau y est abondante, on peut avec des irrigations bien faites cultiver tous les arbres fruitiers des régions chaudes : dattiers, orangers, citronniers, bananiers. Quant aux légumes d'Europe, ils y viennent parfaitement ; tous les essais ont réussi.

Les Danakils qui habitent les territoires compris entre la mer et l'Abyssinie nourrissent de nombreux troupeaux ; le gibier et le poisson étant très abondants, les navires peuvent facilement se ravitailler en eau et en vivres frais.

Le bois, les matériaux de construction étant à proximité, on peut élever à peu de frais des constructions de longue durée.

Le sel sert de monnaie divisionnaire dans toute l'Abyssinie. Cette

précieuse denrée forme aussi l'objet d'un commerce important. Obock trouverait dans la vente du sel de grands bénéfices à réaliser.

L'installation d'un marais salant créerait une seconde industrie : la pêche, le poisson salé ayant un grand écoulement sur la côte.

Les chiffres du commerce d'Aden avec l'Abyssinie sont insignifiants en raison de la grande population de cet empire : 14 millions d'habitants.

J'ai montré la possibilité pour Obock avec de nouvelles routes d'être en relation toute l'année avec Gondar et Ankober, les marchés principaux. L'installation à Obock d'un entrepôt général amènerait bien vite un va et vient continuel entre le port français et les capitales de l'Abyssinie.

Tant au point de vue du ravitaillement des navires que des relations commerciales avec les ports de la mer Rouge, de la cote d'Arabie, du golfe de Persique, de la côte d'Afrique et de nos Colonies, il faut que l'entrepôt soit pourvu des marchandises suivantes :

Armes à feu de guerre et de chasse. Sabres recourbés, coutellerie spéciale. Métaux, fer et acier en barres, zinc et plomb. Cuivre en planches et en fil, tôles, outils de terrasse, de taillanderie, outils aratoires, outils de forge, limes, pompes élévatoires et d'épuisement, tuyaux, clous, fils de fer et d'acier, machines, outils, quincaillerie, ferblanterie, bimbeloterie, miroiterie, verroterie, bijouterie, papeterie.

Ustensiles de campement. Toiles à voiles, cordages, câbles, chaînes, ancres, poulies, et généralement tout ce qui est nécessaire à l'armement des navires et des barques.

Tissus de coton, de laine, de soie, mousselines et gazes. Rubans, cordons, tissus blancs et aux couleurs éclatantes notamment rouges parasols.

Ornements d'églises pour le culte catholique. Imagerie.

Conserves, biscuits, pâtes alimentaires, huiles, vins, spiritueux et liqueurs, sucre, sel, bougies, denrées coloniales, épices, savons, céréales, riz, maïs, lentilles, légumes et fruits secs.

Produits pharmaceutiques.

Parfumerie.

Obock serait également approvisionné de tous les produits de l'Abyssinie et des pays somalis dont j'ai déjà fait la nomenclature.

Nos industriels et nos commerçants se sont émus depuis quelques années de la situation faite par la concurrence étrangère aux produits français. Tous sont à la recherche de débouchés nouveaux.

Mais comment créer des débouchés à nos produits, lorsqu'on ne possède pas le marché des matières premières et que, forcés de se fournir sur les marchés anglais, nos fabricants payent en moyenne 50 % de plus qu'ils ne devraient payer.

Les chambres syndicales parisiennes se sont particulièrement occupées de la question d'Obock, et à la suite d'un remarquable rapport présenté par son éminent président, M. Hiélard, le syndicat général donnait son approbation au projet de fondation de comptoirs français à Obock, dans les termes suivants :

» Le syndicat général, considérant que le projet qui lui a été soumis » et qui a pour but la fondation de comptoirs commerciaux à Obock, » possession française sur la côte orientale d'Afrique, est de nature à » favoriser puissamment le commerce et l'industrie de la France,

» Émet le vœu qu'il soit réalisé aussi promptement que possible par » le concours de l'initiative privée et du gouvernement. »

Comment douter de la bonne volonté du gouvernement pour les entreprises coloniales après son attitude si énergique au Tonkin et à Madagascar. Et ces jours derniers, ne vient-il pas d'envoyer le croiseur l'*Infernet* à Obock, chargé d'une mission spéciale ?

Et puis, lorsqu'on a à cœur les intérêts de son pays, on ne repousse pas quatorze millions de consommateurs qui vous tendent les bras, alors que sur la côte occidentale, on dépense des sommes folles pour rechercher les faveurs de quelques centaines de mille nègres ignorants, superstitieux et fanatiques.

Les provinces soudanaises de l'Équateur détachées de l'Égypte et les pays Somalis n'auront pas de route plus courte, plus sûre, plus avantageuse que celle d'Obock et dans ces immenses territoires on compte trente millions d'habitants.

C'est donc plus de quarante millions de consommateurs qui, *sans tirer un coup de canon*, sont acquis au port français.

La protection du gouvernement est certaine, mais, là doit se borner son rôle. C'est à l'initiative privée, c'est au patriotisme individuel que je fais appel.

L'avenir d'Obock, comme port de ravitaillement et entrepôt général des produits de notre industrie et de notre commerce, est entre les mains des commerçants et industriels français.

En coopérant à cette création, ils auront non-seulement donné une large satisfaction à leurs intérêts particuliers, mais encore servi leur patrie et la grande cause de la civilisation ! (*Applaudissements prolongés*).

MA MISSION DANS LE GRAND-BÉLÉDOUGOU

AU PAYS DE MOURDIA

Par le Docteur Jean BAYOL,

Explorateur du Fouta-Djallon et du Haut-Niger,

Lieutenant-Gouverneur du Sénégal,
Membre d'honneur de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

Syrma-Diara, auquel le colonel avait donné un fusil et une somme importante, se montra très hostile pendant notre séjour. Il semblait ne pas nous pardonner d'avoir logé ailleurs que chez son frère. Je lui fis un cadeau composé de plusieurs objets qu'il convoitait ardemment et que je dus, sur sa prière, conserver jusqu'à la nuit, parce qu'il voulait qu'on ignorât ses affaires. Le soir, pendant que nous dinions, il vint le prendre. Une heure après, il revenait me dire que je l'avais volé et que j'avais profité de ce qu'il m'avait laissé le paquet pour soustraire un couteau et un miroir. J'avoue que je perdis patience et que je lui montrai la porte. Il s'en alla en nous insultant.

J'avais essayé, le premier jour, de mettre un factionnaire chargé d'écarter les curieux, mais la consigne ne put être exécutée ; ils étaient tous parents du chef.

Le lendemain matin, mon interprête Samba-Ibrahima vint me trouver, accompagné de l'anier Siriman-Diara, et me traduisit devant M. Quiquandon le rapport que l'anier venait de lui faire :

La nuit précédente il était couché sur une natte dans la cour du chef, lorsqu'il avait vu entrer Fara, Falcké et son frère Diaguiné. Ils venaient dire à Nama que toutes les dispositions étaient prises et qu'ils lui demandaient son assentiment définitif. Des hommes en nombre suffisant étaient dans son tata pour surprendre les Européens et les faire disparaître avant que les hommes qui les accompagnaient pussent orga-

(1) Voir pages 54 et 101.

niser une défense quelconque. On pouvait tuer tous les hommes qui étaient dans la cour de Bobo sans donner l'éveil à ceux qui gardaient les mulets.

Nama se serait alors faché et aurait dit à Fara et à Diaguiné qu'il ne voulait pas qu'on touchât aux blancs dans son village, car il savait que le châtiment ne se ferait pas attendre. Les deux frères de Falcké étaient partis en disant à Nama qu'ils lui donnaient la journée du lendemain pour refléchir et qu'ils viendraient lui demander sa réponse la nuit suivante. Tels étaient les renseignements que me donna Siriman-Diara.

Je recommandai à l'anier de prendre ses précautions pour entendre lui-même ce que se dirait chez Diara et de venir me rendre compte de tout ce que lui paraîtrait suspect

La journée du 7 se passa sans encombre. Je fis une visite à Nama dans laquelle je lui parlai de notre départ prochain et le priai de me donner quelques indications sur la route de Goumbou. Il me dit que rien ne pressait et que, quand je me serais reposé, je serais libre de prendre la route que je voudrais. Bobo, à qui je parlai de notre départ, fit également la sourde oreille et me dit d'avoir confiance en lui. Il me demanda un cadeau pour son principal griot et une petite somme pour lui. Je donnai à Nama et à Bobo ce qu'ils voulaient, mais leur dis que je n'avais plus que le strict nécessaire et que le lendemain nous causerions pour prendre une décision de notre départ, la saison des pluies approchant rapidement.

La nuit venue, je recommandai à l'homme de garde de bien veiller et donnai l'ordre aux muletiers de ne pas s'éloigner de leur campement. Le matin, Siriman-Diara venait me trouver. Il avait entendu Diaguiné dire à Nama que tout était prêt et qu'on allait tuer les blancs et leur escorte. Ensuite on partagerait leurs marchandises qui étaient considérables. Tous les jeunes gens les attendaient. Nama. après avoir refléchi longtemps, avait répondu qu'il n'hésitait plus et que non seulement il refusait, mais encore allait réunir ses hommes pour empêcher l'exécution de ce qu'ils projetaient. Le colonel qui avait prit Daba en une heure, saurait venger la mort de ses officiers et il ne voulait pas que l'on détruisit Mourdia pendant son commandement.

Les deux frères étaient partis furieux. Je remerciai Siriman de l'important service qu'il venait de rendre à la mission.

A 7 heures, je rendis visite à Bobo : je lui dis que, les affaires entre Mourdia et les Français étant terminées, je désirais partir. Le colonel

m'avait dit d'aller jusqu'à Goumbou, ville que je savais leur amie, et je comptais obtenir de lui les guides nécessaires.

Bobo me répondit que la saison n'était pas assez avancée, que je ne trouverais pas d'eau pendant trois jours de marche. Je serais obligé de louer des chameaux et d'acheter des outres. Il me conseillait de passer encore un mois à Mourdia.

Je lui répondis que mes hommes ne voulaient pas rester dans le pays pendant l'hivernage. D'un autre côté, s'il y avait des gens à qui nous étions sympathiques à Mourdia, il y en avaient beaucoup qui ne nous aimaient pas. Je lui déclarai qu'on ne devait pas me croire assez naïf pour n'avoir pas pris mes précautions.

Bobo me répondit qu'il y avait de mauvais gens dans son pays. Nama et lui veilleraient sur nous. Il allait, du reste, s'occuper de notre départ.

J'eus ensuite une entrevue avec le chef. Nama me refusa absolument l'autorisation de me rendre à Goumbou. Il me donnerait un guide pour aller à Douabougou.

Il essaya alors de savoir si je désirais aller plus loin que Ségala. Je lui dis que je n'irais pas plus loin que n'était alle Gara-Mari-Ciré.

Bobo et Nama palabrèrent toute la journée du 8. Enfin, le soir, notre départ fut fixé le 10 au matin. Sirki et le fils du chef furent choisis comme nos guides.

Le 9 mai, je fis mes adieux aux principaux notables et j'eus une entrevue avec Fara. Ce dernier me reçut avec de grandes protestations d'amitié Il m'assura de son dévouement et m'engagea à me défier de ceux dont je me croyais sûr.

Je lui répondit que mon rôle consistait à être bien avec tout le monde et à ne pas me mêler des affaires privées du pays où je recevais l'hospitalité.

Je rendis visite au chef de la religion, Cheir-Silla, auquel j'offris un Koran, et au cadi Fahmara-Doukouré. J'appris à ces deux hommes influents que les Français respectaient toutes les croyances, et qu'à St-Louis les Européens avaient construit à leurs frais une mosquée pour les indigènes.

Le 10 mai, je donnai le signal du départ. Fara s'était dispensé d'y assister.

De Mourdia à Douabougou et retour à Bamakou.

Nous primes la route du Sud-Est à travers un plateau rocheux. A

7 h. 30, nous arrivions devant un important village un tata crénélé : c'était Douabougou.

On me dit que je devais m'y arrêter, parce que Gara-Mari-Ciré y avait séjourné. Nama et son frère, après avoir eu une longue conversation avec le chef Mansou-Dambélé, reprirent le chemin de Mourdia. En me quittant, le vieux Nama me dit qu'il n'avait qu'une parole : il était Français. Au premier coup de canon tiré contre les Toucouleurs, les Bambarras viendraient d'eux mêmes se placer à nos côtés. La haine des Toucouleurs est dominante chez les gens de Mourdia

Douabougou date des premières émigrations Bambaras. c'est de là, me disait Mansou, que sont sorties les principales familles qui commandent sur le territoire de Mourdia. Douabougou est consulté toutes les fois qu'une décision grave intéressant la contrée doit être prise. Placé sur la route de Mourdia à Ségala et sur celle de Romandjougou, c'est un lieu de passage pour les caravanes Maures qui souvent évitent Mourdia pour aller dans le Sud à Boro ou à Manta. De nombreux haut-fourneaux en activité existaient au moment de notre passage dans la plaine.

A 6 h. du soir, nous avons une agréable surprise. Tchati, fils du chef de Koumi, arrivait. Il avait fait environ 80 kilomètres dans la journée pour nous rejoindre. Il nous portait une lettre de M. le capitaine Grisot, commandant du fort de Bamakou. Ce dernier nous annonçait que la colonne avait quitté le fort le 19 avril pour se mettre à la poursuite de l'armée de Fabou. L'armée de Samory, vivement poursuivie, avait évacué tous les villages, fui sur la rive droite, et Fabou s'était retiré à Faraba pour faire ses longans.

Cette lettre nous causa un vif plaisir, car les nouvelles qu'elle contenait ne pouvaient que contribuer au succès de notre mission.

A 10 heures, l'interprète vint m'informer que deux courriers venaient d'arriver de Mourdia m'apportant une nouvelle grave. Je fus les rejoindre avec lui. Ils étaient chargés de dire à nos guides que leurs parents leur défendaient d'aller plus loin et de nous engager à revenir. En cas de refus de notre part, Nama et Bobo ne répondaient pas de notre sûreté.

Je ne pus obtenir de ces hommes aucun renseignement sur les motifs qui avaient décidé les deux chefs à rappeler leurs fils. Les deux jeunes gens nous firent informer qu'ils obéiraient à leurs parents, et que nous ne devions plus compter sur eux pour aller à Ségala.

Tchati, que je consultai et qui nous était tout dévoué, nous engagea

lui-même à rétrograder. Nous serions, disait-il, certainement pilllés dans le Dionkaloni, qui était en pleine agitation.

J'avoue que j'étais navré, mais je connais assez ces pays pour savoir que quand un chef ne répond plus de vous et vous retire les guides, on doit prendre les précautions les plus minutieuses.

Nous discutâmes longtemps, M. Quiquandon et moi sur la décision à prendre : nous nous décidâmes à aller nous renseigner auprès du chef et de Bobo sur les motifs qui les avait poussés à faire retourner leurs fils.

Le 11 mai, nous reprenons notre route de la veille, accompagnés du chef de Douébougou. A 7 h. 30, nous étions à Mourdia.

Bobo nous attendait devant la porte. Il me dit qu'il était heureux de voir que j'avais suivi son conseil. Je me dirigeai vers un bon campement que j'avais remarqué dans la plaine à 300 mètres de la ville et dans le voisinage d'un puits. Puis je donnai l'ordre de laisser les chevaux sellés et les ânes bâtés, pour être prêt à toutes les éventualités, quand sept ou huit cavaliers se précipitèrent au grand galop sur notre campement. Au milieu d'eux se trouvait le chef Nama : Il courut sur moi en ajustant sa lance et me dit d'une voix courroucée : « Tourne immédiatement à Douabougou, sinon malheur à toi et à tes hommes. »

Tous les cavaliers parlaient en même temps, et Nama, dans le paroxysme de sa rage, fut sur le point de me frapper et me heurta avec le poitrail de son cheval.

Je fus assez heureux pour rester parfaitement calme.

M. Quiquandon était à une trentaine de mètres avec les hommes de la mission, et il m'apprit plus tard que, lorsqu'il avait vu Nama me menacer avec tant de brutalité, il s'était tenu prêt à me porter secours et avait disposé ses hommes de façon à ce qu'aucun des cavaliers accompagnant le chef ne put se sauver.

Je dis à Nama que je n'étais pas une girouette. Je revenais, parce que lui et Bobo m'avaient recommandé de le faire. Je le priais de parler avec plus de modération et de descendre de cheval pour causer avec moi.

Nama s'emportant plus fort qu'auparavant, m'ordonna de partir sur le champ. Je refusai de la façon la plus catégorique, et lui dis que quelque grand chef qu'il fut, je ne le craignais pas. Moi disparu, d'autres seraient là pour me venger. Il ferait connaissance avec les canons de Daba.

A ce moment, arrivait Fara-Diara qui s'interposa entre le chef et

moi. Il me dit que je n'avais rien à craindre, que lui et ses hommes me protégeraient contre tout Mourdia s'il le fallait.

Mon interprète se conduisit fort bien dans cette situation critique. La moindre imprudence pouvait nous mettre dans une situation désespérée, car nous étions une poignée d'hommes en présence d'une ville où l'on cherchait un prétexte pour nous faire un mauvais parti.

Bobo vint alors m'expliquer ce qui s'était passé :

Quelques heures après notre départ de Mourdia, une caravane entrait dans la ville. Elle apportait des nouvelles de Bamakou, disant que l'armée de Fabou avait écrasé la colonne française dans les environs de Nafadié, que presque tous les blancs avaient été tués et que le colonel auquel on avait enlevé trois canons, était revenu à Bamakou et était en toute hâte reparti pour Kita.

Ces détails, rapidement répandus, avaient produit dans Mourdia une vive fermentation. On disait que les Européens étaient écrasés, que Samory était désormais le maître et qu'il n'y avait aucun ménagement à garder.

Bobo était alors allé trouver le chef, et lui avait dit qu'il craignait que le bruit de la défaite du colonel n'engageât les gens du Dionkoloni à nous piller et qu'il voulait dégager sa responsabilité. Il envoya alors un courrier pour nous engager à revenir. Nama l'avait approuvé et nous avait à son tour expédié deux courriers pour nous forcer à regagner Mourdia.

Ainsi les Duilas, qui nous avaient valu la réception hostile de Dampa, continuaient leur œuvre, et essayaient par leurs mensonges de nous entraîner dans une catastrophe.

Je donnai connaissance à Sirki de la lettre du capitaine Grisot, en le priant de répandre le vrai bruit de la victoire du colonel et de m'amener les calomniateurs.

Un grand palabre eut lieu. Bobo apprit à l'assemblée que les Français avaient été vainqueurs et que Fabou avait pris la fuite.

Nama craignit alors que les gens de Ségala ne vinssent à se plaindre de ceux de Mourdia. Fara dit au chef que sa conduite créerait plus tard de grands embarras au pays, car il en était arrivé à indisposer les Européens et les habitants de Ségala.

Nama voulut alors m'engager à retourner à Ségala promettant de me donner son fils pour guide. Je fis informer Nama que je partirais le lendemain au point du jour pour Dampa. Il m'assura alors de son

amitié et consentit à me donner Surki pour guide, bien qu'il eut besoin de lui pour surveiller ses longans.

Bobo passa la journée avec nous : il me parla de son dévouement pour la France, me fit comprendre que sans lui la mission aurait eu de graves difficultés, et me pria de dire au colonel qu'il était tout à son service.

De nombreux griots venaient me trouver, leur leçon faite d'avance, pour essayer de pénétrer notre pensée. Je leur dis que j'étais très satisfait de mon séjour au milieu de leurs compatriotes, mais que, la saison des pluies étant arrivée, je voulais retourner à Bamakou avant que les chemins ne fussent impraticables.

Un griot de Goumbou qui était à Mourdia vint me voir. Je le chargeai de présenter mes compliments à son chef et de l'engager à envoyer un de ses fils à Bamakou à la saison sèche.

A 6 heures du matin, nous prîmes la route de Bomandjougou. Dianguiné-Diara et Bobo vinrent nous accompagner, mais Nama ne parut pas. Le lendemain, 14 mai, nous arrivions à Dampa à 7 heures 30 du matin.

Le pays de Mourdia est le plus important de tous ceux que nous avons visités. C'est la famille de Diara qui commande. Le chef actuel Nama, aura pour successeur Bobo.

Les villages qui dépendent de Mourdia sont au nombre de 39. L'autonomie est considérable et l'autorité du chef de Mourdia est plutôt nominale que réelle. Ce sont des Sarracolets mêlés à des Bambaras qui habitent 60 différents villages.

Mourdia fait partie du Kéniéka. C'est le centre d'un commerce très important. Les Diulas viennent principalement des bords du Niger. Ils apportent des kolas, du coton, de l'or et des captifs qu'il vont chercher surtout dans le Ouassoulou. Les Maures viennent de Sokolo, de Goumbou, de Tichit, de Tagaut et de Timbouctou. Ils apportent du sel, du soufre, des moutons et des chevaux qu'ils échangent contre du mil, de l'or et surtout des esclaves. Les Maures arrivent au commencement de la saison sèche, et repartent après les premières pluies de l'hivernage,

La population de Mourdia s'élève à 2,500 habitants auxquels il faut ajouter une population flottante comprenant un millier de Maures et une centaine de Diulas.

Un marché quotidien se tient à l'extérieur du tata, près de la porte Sud. Un traitant vend dans une baraque en planches de la Guinée, du

calicot de la mousseline et des boubous. Le marché est bien approvisionné en mil, riz, haricots, piments, tomates, beurre, lait.

Le cauris est la monnaie usitée. Cinq francs valent 2,500 à 3,000 cauris. Ils ne valent plus que 1,000 cauris à Bamakou.

Il existe plusieurs boucheries et une rôtisserie en plein vent où les habitants peuvent se procurer de la viande à bon marché. Le mil et l'indigo sont très abondants. Les pagnes teints et les boubous forment l'industrie principale. Les bœufs, chevaux, moutons, chèvres, se trouvent en nombre considérable.

En temps de guerre, le pays peut mettre sur pied 200 cavaliers et 2,000 fantassins. En cas d'attaque de Mourdia, ce sont les Bambaras, principalement, qui combattent. Il reste toujours environ 200 Sarracolets chargés de défendre les remparts.

Le voisinage du désert et la fréquentation des Maures ont rendu les habitants de Mourdia aussi fourbes et aussi menteurs que leurs voisins. Si l'on ajoute à ces défauts l'ivrognerie, l'absence de tout sentiment et l'idée de lucre poussée à l'excès, on comprendra les difficultés qu'il y avait pour un blanc à traiter avec ces populations.

A notre arrivée à Dampa, Makha, le chef, parut heureux de nous voir. Il disait qu'il était désormais l'allié fidèle des Français et m'offrit des guides pour m'accompagner soit à Ségala, soit vers le Niger.

Dans la journée, arrivèrent du Dinkoloni deux cavaliers : ils venaient pour protester contre les paroles des gens de Mourdia. Le Dionkoloni, disaient-ils, était dévoué aux Français. Ils avaient pleins pouvoirs pour signer le traité au nom de Douga, chef de leur pays.

Ma première impression était de partir avec ces envoyés, mais j'avais à tenir compte de Mourdia, dont j'aurais ainsi blessé la susceptibilité. D'un autre côté, j'avais affirmé que je retournais à Bamakou et le personnel de la mission ne montrait aucun enthousiasme pour séjourner plus longtemps dans le pays.

Je fis un palabre devant le frère du chef de Dampa, nos guides et les envoyés de Douga. Je leur expliquai ce que voulaient les Européens dans leur pays, et je leur fis signer le traité devant un grand nombre de témoins,

J'envoyai un cadeau à Douga et je fis informer Bakorba que je serais heureux de recevoir un de ses parents ayant, qualité pour traiter, étant obligé de retourner à Bamakou à cause des pluies qui devenaient fréquentes.

Le Dionkoloni comprend 14 villages, c'est du moins ce que me

dirent les envoyés de Douga. Il possède de nombreux chevaux ; les villages réunis pouvaient former, en cas de guerre, une colonne de 500 hommes. Le pays est riche : les Maures y sont installés comme dans le Mourdia.

Le 14 mai, nous quittâmes Dampa accompagnés de nombreux cavaliers. A 10 heures, nous retrouvions notre ancien campement de Boro où vint nous voir le Sarracolet Demba, qui nous avait montré tant de dévouement, et qui depuis notre départ pour Mourdia, n'avait cessé de favoriser la mission.

Le 15 mai, trois cavaliers vinrent nous rejoindre ; ils arrivaient de Ségala. L'un était fils de Mari-Heri, second fils de Ségala, l'autre était le neveu de Bakorba. Le chef les avait fait partir, munis de ses pleins pouvoirs, afin de nous assurer que leur pays était l'ami des européens et qu'il était disposé à signer avec eux la même convention que Dampa.

A Tremabougou, l'étape suivante, j'eus avec les parents du chef Ségala, une conversation intéressante. Ils me parlèrent des caravanes nombreuses qui vont à Timbouctou. Ils acceptèrent toutes les clauses du traité et me promirent d'envoyer quelqu'un au début de la saison séche, au fort de Bamakou. Le traité fut signé en présence des parents du chef de Dampa et du fils du chef de Koumi. Je remis aux envoyés un cadeau pour Bakorba et Mari-Heri.

Les villages du pays de Ségala sont au nombre de 25. Ségala se trouve sur le territoire du Sérana. C'est un pays toujours en guerre avec les Toucouleurs qui ont pris Ségala en 1863, ont tué le chef et fait de nombreux prisonniers. La population est de 4,000 habitants environ. Les villages peuvent disposer de 150 chevaux et de 1,500 fantassins. C'est un centre commercial de premier ordre. Situé à deux jours de marche de Sokolo et à six de Tombouctou, ce pays est la route indiquée pour une exploration future chargée d'étendre nos relations dans l'intérieur de la Nigritie. Les Maures y habitent d'une façon permamente et servent de courtiers. On y trouve du sel, des étoffes, des chevaux, des moutons, des bœufs. On y cultive du mil, du riz, de l'indigo et du tabac. Le pays est habité par des Bambaras, des Sarracolets et des Maures.

En arrivant à Niguessébougou, nous apprîmes que l'on devait attaquer le lendemain le village de Banankoro où nous devions nous rendre. Le chef, à qui je demandai un guide, me refusa net. J'obtins néanmoins gain de cause et le lendemain à 6 heures, je prenais congé

des envoyés de Bakorba, qui nous quittèrent enchantés des cadeaux qu'ils avaient reçus.

Nous nous mettons en route, et à 11 heures 10, nous distinguons à l'ouest le tata crénelé de Banankoro. Dès que nous arrivons dans la plaine, nous sommes assaillis par toute la population en armes. Une centaine de Bambaras poussant des cris de guerre, nous auraient certainement fusillés, si je n'avais eu la précaution d'envoyer deux éclaireurs, et de m'avancer avec M. Quiquandon, pour bien montrer que nous étions des Européens. Le chef me fit répondre qu'ils s'attendait à être attaqué à chaque instant par la colonne de Ouoro et que les cavaliers envoyés en reconnaissance nous avaient pris pour elle.

Le frère du chef qui était allé rendre visite au colonel, protesta de son amitié pour les Français

Banankoro a une population de 450 habitants.

A 6 h. 30, nous arrivions à Manta.

Nous en partons le 18 à 6 h.. et à 5 h du soir nous entrons à Koumi, escortés par une dizaine de cavaliers qui sont venus à notre rencontre pour nous souhaiter la bienvenue.

Le 20 mai, le chef de Doirébougou m'informait que je trouverais ses parents à Nonkho, et le chef de Nonkho m'envoyait son fils et le chef de ses captifs pour nous servir de guides.

Le 21 mai, nous marchons toute la journée, et le 22 mai, à 10 h., nous campons devant Nonkho que domine une colline assez élevée

Le tata a la forme d'un quadrilatère. Beaucoup de cases tombent en ruines, et le village est à ce moment dépourvu de ses habitants qui sont tous aux semailles. Nous nous installons dans la maisons de Kanoumba-Diara, le fils du chef. Une heure après, arrive le chef Dionkélé qui assemble aussitôt les notables.

Le palabre fut très long. J'espérais qu'après les adhésions déjà obtenues, Nonkho accepterait avec plaisir les conditions du traité. Je rencontrai une opposition assez vive. Ce sont les envoyés de Doirébougou qui entraînèrent les hésitants. Les deux traités furent signés le soir même, mais il fut convenu que je passerais la journée du lendemain à Nonkho.

Le pays de Nonkho forme un canton, intéressant moins à cause de ses ressources que par sa situation géographique qui le place dans le rayon des razzias faites par les cavaliers Toucouleurs. Le pays produit beaucoup de mil et de riz. Les villages sont au nombre de 9. Le canton peut fournir 50 cavaliers et 400 fantassins

Le pays de Doirébougou, situé à un jour de marche à l'Est de Nonkho, a pour chef Mahmourou-Tarouaré : il comprend 8 villages qui peuvent fournir 60 chevaux et 300 soldats. Doirébougou fait partie de cet intéressant pays de Messakelais que ses luttes continuelles contre les Toucouleurs, désigne entre tous pour être notre allié le plus précieux. Il est difficile de préciser le chiffre de chevaux et de soldats que le pays de Messakelais peut mettre en ligne, les villages étant très isolés les uns des autres. Ces villages sont très peuplés. C'est Touba qui les dirige. Ils correspondent journellement avec Nyamina, dont le chef, Marfili, a auprès de lui une colonne prête pour toutes les éventualités en cas d'attaque de la part des Bambaras.

Lorsque notre fort de Bamakou sera terminé. et que nous aurons reçu nos navires, Nyamina et Ségou n'oseront plus se dire les maîtres du Niger, et le pays reprendra l'importance et la liberté qu'il avait jadis.

Le 24 mai, à 6 heures 25, nous avons quitté Nonkho. La route qui conduit à Nossombougou est très accidentée. Nous arrivons dans ce village à 10 heures 30.

Le vieux chef et ses parents ne tardent pas à me rendre visite et me disent qu'ils sont très heureux d'avoir signé le traité qui leur assure notre appui : ils me chargent de le répéter au colonel.

La veille, à Nonkho, j'avais été informé qu'un indigène, homme très remuant, qui avait été à Bamakou où il avait vu le colonel et Fabou, parcourait le pays en disant du mal des Français et demandant 300 hommes pour attaquer et battre le colonel. Il recommandait de ne pas écouter les blancs qui voulaient s'emparer de tout le Bélédougou. Cet homme s'appelait Vieu.

Il se trouvait actuellement à Nossombougou et y avait très mal parlé de nous.

Quelques instants après, Vieu arrivait, vêtu avec beaucoup de luxe, couvert de bijoux et de bracelets en or et en argent, ayant à ses côtés un sabre de fabrication anglaise très riche, et la figure voilée d'un haïck

Il me dit qu'il venait me saluer parce qu'il était l'ami du colonel qui l'avait bien reçu à Bamakou.

Je me tournai alors du côté du chef ; je lui fis part des mauvais bruits que les Diulas avaient fait courir au sujet des Français à Mourdia et à Dampa. J'engageai les habitants de Nossombougou à ne pas ajouter foi aux racontars qu'on pourrait leur faire. Ainsi on avait pré-

tendu qu'un homme parcourait leur pays, prêchant la haine des Français, annonçant l'arrivée prochaine de Samory. Cet homme, il était là devant moi. J'avais tenu, puisque l'occasion se présentait, à lui offrir les moyens d'affirmer hautement devant ses compatriotes et des officiers européens, ses amitiés et ses haines.

Vieu d'abord très surpris, déclara qu'il saurait châtier ceux qui voulaient le faire passer pour un ennemi des blancs. Il se retira ensuite et m'envoya par son griot une grande calebasse de lait.

Vieu paraît avoir une intelligence remarquable. Il vit un peu à l'aventure, cherchant fortune de tous les côtés Il commençait à Nossombougou une véritable campagne en faveur de Samory.

Il m'accompagna vers Kodjan, désireux, disait-il, de montrer à tous les Bambaras qu'il était l'ami des Français.

Partis à 4 h. 20, nous arrivons à 5 h. 30 à Kodjan, où nous reçûmes un accueil très cordial. Vieu, avec qui j'avais eu un sérieux entretien, dans lequel je lui montrai qu'il avait intérêt à se dévouer à nous, m'affirma que désormais il se consacrait à notre cause. Je compte assez sur la finesse et l'intelligence de cet homme pour comprendre qu'il a plus à gagner avec nous qu'en servant Samory.

Le 25 mai, à 6 h., nous reprenions la route de Bamakou. Le chef de Kodjan nous fit un accueil affectueux. Il me dit que les Bambaras ne pourraient oublier Daba qui avait fait crac en moins d'une heure : cette leçon, ajoutait-il, servirait à tous pour apprécier notre puissance militaire.

L'hivernage était déjà commencé : je fis hâter la marche. A 10 h. 40, nous campions à Fia.

Le 27 mai, nous repartons à l'heure habituelle. Nous nous arrêtons à Donéguébougou en même temps qu'une bande de Duilas qui vont porter des noix de kolas dans le Fadougou et le Kéméka.

Le lendemain 27 mai, nous reprenons le chemin du fort de Niger, et à 9 h. nous arrivons à l'entrée du fort de Bamakou.

Notre voyage avait été accompli en 41 jours. Nous avions relevé 363 kilomètres d'une région inexplorée, et réussi à faire accepter le protectorat de la France et les traités que M. le colonel Desbordes avait préparés et auxquels il attachait une importance considérable au point de vue du rôle futur de la France dans le Soudan occidental.

(A suivre).

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR

(in extenso).

LISBONNE

SOUVENIRS DE VOYAGE

Par M. Ch. de FRANCIOSI,
Homme de Lettres,
Membre de la Société de Géographie de Lille.

Mesdames, Messieurs,

Paciencia ! Quiconque a voyagé en Espagne, en Portugal, a entendu ce mot des Pyrénées à Gibraltar, de Porto à Lisbonne, de Malaga à Grenade. *Paciencia ! Paciencia !*

Une demi-semaine passée à Madrid nous avait suffisamment pénétrés de la nécessité de cette vertu pour nous donner le courage d'affronter d'une traite un trajet de 800 kilomètres, (1) soit trente et quelques heures de chemins de fer, compliqués d'arrêts d'une durée indéterminée : Madrid à Lisbonne par Badajoz. En défalquant les arrêts, cela constituait une vitesse moyenne de 25 kilomètres à l'heure. Il ne faut pas être trop exigeant.

Un locatis nous prend à la *Puerta del Sol*, à 8 heures du soir, le 12 février ; nous sommes à la gare après une demi-heure de cahotements. Une recommandation à présenter au *Jefe de Estacion*; au vu de ladite

(1) Par la nouvelle voie de Caceres, Lisbonne n'est plus qu'à 661 kilomètres de Madrid et à 1293 kilomètres de la frontière française.

recommandation, obtenir un compartiment réservé, coupé d'avant, voilà une seconde demi-heure passée. *Paciencia !*

La locomotive ne s'ébranle pas encore, nous avons le temps de brûler un cigare bien à notre aise. Il n'en reste enfin plus que des cendres. *Paciencia !* C'est une litanie.

Enfin, comme dix heures sonnaient, nous partons. Les wagons de la Péninsule ayant un gabarit plus large que les nôtres — l'écart des rails en Espagne dépasse de 30 centimètres l'écart français, — nous avons les dimensions voulues pour établir deux modestes couchettes, avec renfort de couvertures, de robes de chambre ; on met ses pantoufles et l'on part à dormir.

Eh bien ? Et le paysage ? D'abord, il faisait une de ces nuits noires dont on dit qu'alors le diable marcherait sur sa queue. Mais la lune et son cortège d'étoiles eussent brillé au ciel que nous n'aurions pas eu la tentation de regarder par la portière. Une excursion jusqu'à Tolède nous avait renseignés sur le manque complet d'attraits dans le paysage des plaines de la Castille. Un dicton populaire nous apprend que ces campagnes sont si désolées, si arides, que l'oiseau qui les traverse emporte sous son aîle le grain qui devra le nourrir durant le voyage.

Donc, et pour ne pas en perdre l'habitude, répétons : *Paciencia !* et rêvons jusqu'au matin.

Vers 6 heures, le lendemain, je me réveille. Mon compagnon continuait son sommeil. Je soulève la portière. Le soleil encore sous l'horizon commençait à rougir l'Orient ; il faisait doux ; au lieu de la cime neigeuse du Guadalaxara, je voyais les pentes molles de la Sierra-Morena pleines de verdure, les jacinthes, les paquerettes, les renoncules piquaient le gazon court de clous d'or, d'argent, de saphir, les asphodèles émergeaient dans le fouillis du printemps. Quel plaisir de humer toutes ces bonnes senteurs tandis que huit jours auparavant nous n'avions sous les yeux que des squelettes d'arbres sans feuilles, des gazons rougis et brûlés par la gelée, des glaces dans les fossés ! Ici, les ruisselets ont tracé leurs méandres et courent en murmurant sur leurs lits de roches.

Mais si je marche de ce pas, si je m'arrête à tous les buissons du chemin, je n'arriverai pas ce soir au but de cette causerie.

C'est que les souvenirs, dit quelque part, dans son volume sur la Hollande, M. Maxime du Camp, sont décevants et pleins de traîtrise. Aussi bien que l'imagination, ils nous entraînent loin du sujet primitif.

Je me tairai donc sur les incidents de la journée, et laissant de côté

la ville de Badajoz, qui vient de faire parler d'elle, négligeant les détails relatifs aux visites de douane, je franchis la frontière et me voici en Portugal.

Il était près de minuit quand nous arrivâmes à une station d'embranchement, *Entrocamento*, où nous devions attendre le train venant d'Oporto. « En avons-nous pour longtemps à attendre ? me hasardai-je à demander. — *Quem sabe !* Qui sait, dit le Portugais. *Paciencia !* »

Pour tromper l'ennui de l'attente, nous demandons deux tasses de chocolat. — A la Française, ou à l'Espagnole ? — Ce dernier est préparé à l'eau et est très épais. Il était délicieux. — Combien ? — 200 reis. — Grands Dieux ! qu'est-ce là. — J'avance au cafetier un beau douro (5 fr. espag.) en lui disant : Payez-vous.

Il me remet pour la différence une collection complète de testons, de vintems, de pièces d'argent, de cuivre, de dimensions magnifiques pour jouer au palet. Les 2 '0 reis représentaient une dépense d'environ un franc.

On s'instruit en voyageant et rien n'est intéressant comme de comparer les coutumes et les usages divers des peuples. Voyez plutôt. Cet été, tous ou presque tous, nous avons été visiter l'Exposition d'Amsterdam ; de toutes parts les restaurants des annexes, hollandische Restauratie, Bar américain, Maison française, annonçaient des dîners à 2 fl. 50. Cela ne semblait pas trop cher. Mais au quart d'heure de Rabelais, les 2 fl. 50 faisaient 5 francs. C'était de la monnaie hollandaise partout. Doublons nos prix français. Au rebours, en Portugal, divisons le nombre des reis par 200 et nous aurons la somme en francs, le reis vaut 1/2 centime à peu près exactement.

Pendant que notre instruction à l'article monnaie se faisait ainsi, le temps marchait; probablement le train de Porto marchait aussi, mais il n'arrivait pas encore. *Paciencia !* Enfin, la lumière de la locomotive paraît dans le lointain. Nous n'avons attendu que deux heures, c'est raisonnable.

Après quelques bribes de sommeil, on se réveille pour de bon, car nous avons aperçu à deux kilomètres en avant les lumières qui annoncent une grande ville. C'est Lisbonne enfin ! A l'est le Tage !

Lorsque sur les bancs de l'école, nous commençons l'étude de la Géographie, on nous parle de mers, de montagnes, de fleuves, de caps. Pour nous, enfants des plaines du Nord, ce sont des mots, et nous ne pouvons nous former de la réalité qu'une idée très incomplète. Et lorsque vient le jour où nous voyons océans et caps, montagnes et

collines, nous éprouvons une impression de nature toute nouvelle. Il me souvient de la sensation émue d'un mien ami, qui, pour la première fois, à l'âge de 50 ans, voyait la mer, subitement à la sortie d'une nappe de dunes. Ses jambes fléchissaient, ses yeux roulaient des larmes et il murmurait le *Suave mari magno* du poète. Il est doux de rêver au bord de la grande mer. Pour mon compte, j'avais ressenti une singulière impression à la vue des cimes neigeuses et je répétais, après Horace, *Vides ut alta Soracte*, tu vois briller la neige au sommet de Soracte.

Comme vous tous, moins bien sans doute, j'avais fredonné autrefois les vers :

« Fleuve du Tage, je fuis tes bords heureux. »

Je le voyais donc ce « doux objet de mes vœux », comme continue la romance. A peine hors de wagon, je m'absorbais à contempler cette onde immense, sans songer que j'avais autre chose à faire : répondre aux gabelous inquisiteurs, arrêter une voiture, chercher notre hôtel. Mon compagnon plus positif, me rappela heureusement à mes devoirs.

Quittons maintenant la narration de voyage et rappelons au gré de la causerie quelques-uns des souvenirs que m'a laissés la capitale du Portugal.

Comme la ville de Romulus, la Rome antique, Lisbonne, dont le nom latin (1) rappelle Ulysse qui y aurait abordé dans ses courses errantes, Lisbonne est bâtie sur sept collines, elle offre donc des aspects d'un remarquable pittoresque. De certains points, par exemple du Jardin de San Pedro d'Alcantara, on embrasse d'un regard d'ensemble toute une partie de la ville. Demi-tour et voici le Tage et à l'horizon Almada, Cacilhas, dont nous sépare le fleuve dont l'estuaire n'a pas moins de 14 kilomètres de large. Ces petits bourgs, ces *quintas* — maisons de campagne — que l'œil distingue malgré la distance, sont au printemps pleins de poésie et de verdure. Mais ce qui est grandiose, c'est ce fleuve qui forme comme un vaste port où tiendraient à l'aise, dit-on, toutes les marines du monde.

Dans ces rues aux pentes rapides, les chevaux galopent, à la montée comme à la descente, avec une étonnante sûreté de pied. C'est que le

---

(1) Olyssiponensis.

pavage est construit d'une façon spéciale. Il se compose de morceaux de marbre grossièrement concassés et qui empêchent le pied des chevaux de glisser. On a fait des essais de pavage en grès, il a fallu y renoncer. En certains endroits, les morceaux de marbre ont été placés dans des dispositions symétriques et forment une sorte de mosaïque. Ces dessins sont plus variés encore sur les trottoirs. La place de Don Pedro présente une surface toute ondulée et l'on y croirait marcher sur les vagues de la mer.

De ce que la ville a été construite sur des collines, il résulte parfois de singuliers effets. Nous entrons un jour dans la demeure de M. Henri de Brion, un ancien marin dont nous avions fait la connaissance. Le salon était au rez-de-chaussée. Mais voici qu'en approchant d'une fenêtre, je recule comme effrayé devant un abîme soudain entr'ouvert. Le salon du rez-de-chaussée était justement à la hauteur du toît des maisons de la rue en face.

Les maisons, ou du moins un certain nombre, offrent une particularité assez curieuse, elles sont revêtues sur leur façade de carrelages en faïence peinte, on nomme ces carreaux *azulejos :* le fond en est blanc généralement avec dessins bleus, jaunes, verts, lie-de-vin. Sous les rayons du soleil, cela brille vivement et donne un air de gaieté tout à fait divertissant. Nous avons vu de vrais paysages ainsi composés dans un hôtel de *Largo do Calhariz*, où l'habile Joào da Matta rivaliserait de science culinaire avec le célèbre maître-queux de l'archevêque de Grenade de gourmande mémoire.

Presque toutes les églises de Lisbonne—et il y en a un bon nombre—ont de pareils soubassements depuis le pavement jusqu'à 2 et 3 mètres de hauteur, représentant des sujets religieux. Tous les passages, corridors, vestibules, escaliers au palais patriarcal, voisin de l'église San Vicente, sont ainsi ornés des sujets des fables de La Fontaine.

Ce n'est pas par le cachet architectural que se distinguent les églises de Lisbonne. C'est du reste une remarque générale à faire que l'absence de tout monument rappelant les siècles passés. Le terrible tremblement de terre de 1755 renversa et détruisit ceux qui existaient alors. J'emprunte à un auteur les lignes suivantes relatives à cette déplorable catastrophe.

« Dans ce vaste amoncellement de maisons qui montent ou descendent, s'exhaussent ou se dissimulent, s'amalgament et s'enjambent selon le hasard des pentes, aucune construction qui séduise par la

grâce et la richesse de son style. Point de ces églises audacieuses et légères, telles qu'en savait faire jaillir d'un sol chrétien la foi des siècles croyants. Aucune tour partant de la terre vers le ciel ; aucun clocher ciselé à jour ; rien enfin qui, au milieu de la banalité commune des bâtiments modernes attire l'attention ou repose le regard. Volontiers on se croirait en face d'une de ces villes nouvellement nées ou subitement accrues, dont le passé n'a eu ni civilisation ni arts.

« Pourtant Lisbonne a possédé autrefois de superbes églises, de luxueux palais, de précieux morceaux d'architecture. Elle en avait qui jouissaient d'un grand renom et dont elle était justement fière. Le terrible fléau qui a si souvent désolé les bords du Tage n'en a rien laissé debout. Déjà avant le règne de Joseph Ier, les vieux édifices avaient grandement souffert par suite de secousses ressenties dans les siècles précédents. Le tremblement de terre de 1755 acheva l'œuvre de ruine et détruisit la majeure partie de la ville. Près de 20,000 personnes périrent dans cette effroyable catastrophe, la plus horrible sans doute qu'une ville ait subie depuis l'ère des invasions barbares »

(Quand M. de Nolhac écrivait récemment ces lignes, il oubliait sans doute Ischia, Casamicciola et Java.)

« Pendant plusieurs mois, la capitale garda les dehors sinistres sous lesquels on se représente les cités impériales de Rome et de Byzance, après le passage d'un Alaric ou la conquête d'un Mahomet. Lorsqu'on put se rendre compte de toute l'étendue du désastre, les derniers monuments avaient disparu, ou il n'en restait que d'informes débris. Ainsi fut jetée bas la cathédrale de Sainte-Marie, bâtie par le roi Alphonse Henriquez, restaurée par le vainqueur de Rio-Salado, Alphonse IV et dont il ne subsiste d'ancien que le portail romain de la façade et quelques arcs ogivaux du chevet et du cloître. Ainsi l'église voisine de San Antonio da Sé, élevée par Jean III sur l'emplacement de la maison où naquit Saint-Antoine de Padoue : ainsi encore celle de Santa Ana, dont la chute recouvrit la tombe si longtemps oubliée du grand Camoëns : ainsi le palais royal construit par don Manoel sur le *terreiro do Paço*, aujourd'hui place du Commerce ; le grand hôpital fondé par le même prince ; le somptueux couvent de l'Annonciation, bâti par la femme de Jean II, dona Lianoc, et tout un monde de palais, d'églises, fondations magnifiques des rois et l'ornement de la cité.

» La capitale réédifiée par les soins de Joseph Ier et de son ministre

Pombal, le fut sans doute sur des plans beaucoup plus grandioses ; les architectes royaux y tracèrent de vastes places et de larges rues inconnues à la primitive Lisbonne ; en un mot, celle-ci sortit de ses ruines rajeunie, restaurée et, dans un certain sens, plus belle qu'auparavant ; mais contemporaine d'une époque où le goût architectural était dans un déclin manifeste, elle en garda le triste cachet............ C'est le dix-huitième siècle dans tout l'épanouissement de sa stérilité féconde, dans toute la pauvreté de sa décevante richesse (1). »

Parmi mes souvenirs les plus chers, il en est un qui rentre dans la série des choses intimes mais que néanmoins je ne saurais taire dans cette rapide esquisse ; il s'agit de la France à l'etranger, d'une fête lilloise à Lisbonne.

Dans sa séance solennelle de décembre 1879, notre Société des Sciences et des Arts, soucieuse du sort des enfants de la cité qui, loin d'elle, l'honorent par leurs travaux, décernait une médaille d'or, sa plus haute récompense, à MM. Lallemant frères. Depuis plus de trente ans, nos deux concitoyens, qui avaient commencé leur éducation professionnelle dans une imprimerie de Lille, avaient réveillé et fait progresser à Lisbonne l'art typographique demeuré stationnaire en ce pays depuis de longues années. Après les distinctions les plus flatteuses décernées à ces courageux travailleurs par le gouvernement portugais, venait, comme couronnement, le témoignage de la cité natale.

Le dimanche 15 février 1880, nous étions réunis dans la salle à manger du Belveder, c'est ainsi que se nomme, en raison de sa situation, la demeure de François Lallemant. Au milieu des fleurs printannières, des guirlandes tressées pour la circonstance, M. D... s'adressant à son ancien compagnon typographe, le félicitait de ses travaux et de ses succès, il complimentait en termes émus Mme Lallemant, une française aussi, qui s'était constamment montrée l'aide dévouée et infatigable de son mari. Puis, dans une cordiale accolade, il remettait au lauréat de la Société des Sciences la médaille qu'elle lui avait décernée Les mains se joignaient dans de chaleureuses étreintes, quelques larmes perlaient aux cils malgré nous, car c'était la Patrie, c'était notre vieille cité dont l'image semblait apparaître devant nous.

---

(1) Les tremblements de terre sont fréquents à Lisbonne. Depuis la date de cette causerie, dans les derniers jours de décembre 1883, vers 3 heures du matin, on a ressenti des secousses successives qui ont duré 12 secondes. Un Français, établi à Lisbonne depuis 30 ans, a été huit ou neuf fois témoin de ce phénomène effrayant.

C'était encore la France que nous retrouvions le lendemain à la table hospitalière du Ministre plénipotentiaire, M. Paul de Laboulaye qui, avant notre arrivée à Lisbonne, nous avait fait parvenir une invitation à dîner. Un de nos jeunes lillois, M. Albert Gautier, peintre de talent, alors en Portugal, avait également été invité. Comme on parla de la patrie, ce soir là, du Nord surtout, où M. de Laboulaye compte plus d'une famille amie ! Mme de Laboulaye faisait avec une grâce parfaite les honneurs de sa table, et en buvant tour à tour les produits des vignes portugaises et nos excellents vins de Bordeaux, on s'interrogeait sur ses connaissances communes.

Après le dîner, nous passâmes au fumoir, coquette petite pièce dont le plafond est en voûte et de cette forme que les espagnols nomment une demi orange, *media naranja*. Cette voûte était artistement revêtue d'une collection de poteries en grès gris et bleu d'un effet délicieux. Puis nous revînmes au salon, galerie immense, magnifiquement ornée sur une face de peintures représentant des membres de la famille d'Abrantès, propriétaire de ce palais. L'autre côté de la galerie ouvre par de nombreuses fenêtres-portes sur un jardin déjà tout fleuri.

On a nommé Lisbonne la ville des fleurs. Il est impossible, sans l'avoir vue, de se faire une idée de la puissance de la végétation en ce pays. Au jardin de l'*Estrella*, en plein mois de février, les murs étaient garnis de grappes de Bougainvillea, les mimosas étalaient leurs panaches d'or aux suaves senteurs, les magnolias ouvraient leurs calices d'argent aux parfums pénétrants, à travers le feuillage élégant des poivriers brillaient les chapelets de leurs grains de corail, tandis que s'épanouissaient roses et geraniums, héliotropes et ageratum. Partout des eucalyptus aux grandes feuilles en forme de faucilles, des orangers couverts de fruits, des amandiers coiffés de perruques roses, des camélias tels que nous n'en soupçonnons pas, comme vigueur et végétation puissante.

Je dois une mention toute spéciale au jardin botanique de l'école polytechnique, admirablement transformé depuis quelques années par les soins de M. Jules Daveau, un des élèves les plus distingués du Jardin des Plantes de Paris. Il a créé au Jardin botanique de Lisbonne une remarquable collection de palmiers.

Je suis affligé d'une manie, en langue réaliste je dirais d'une toquade. En France ou à l'étranger, il est une visite que je ne manque jamais de faire, c'est celle des marchés. Le naturaliste, l'observateur y trouvent ample matière à leurs remarques, on voit là une classe de

population qui a ses habitudes particulières, ses coutumes, ce sont les marchands. Leur clientèle présente bien aussi son intérêt. Il m'est arrivé à Londres de me lever dès quatre heures du matin pour aller au marché de Covent-Garden, m'extasier devant les magnifiques légumes, devant les montagnes de tiges de rhubarbe destinées aux confitures et aux tartelettes, devant les jonchées de menthe qui devaient mijoter en compagnie des gros petits pois.

Je n'avais pas échappé à mon penchant, à Madrid non plus qu'au Zocodover de Tolède.

Donc, en sortant de l'église San Paulo, j'inclinai vers le quai pour aller voir les *varinas*, les marchandes de poisson. Avec leurs pères, leurs frères, leurs maris, elles forment la population la plus curieuse de Lisbonne, population tout à fait à part et qui ne manque ni de caractère ni de cachet.

Ce sont ces rudes travailleurs de la mer qui fournissent de poisson la capitale du Portugal; les hommes s'embarquent pour aller le pêcher, les femmes courent les rues de la ville pour le vendre, chargées d'un grand panier plat qu'elles portent sur la tête avec un talent d'équilibriste qui a son charme réel. Ce panier repose sur un chapeau en feutre noir, à larges bords retroussés, qui servira une heure après à l'église pour s'agenouiller ou s'accroupir sur le marbre du pavement. La varina arbore sur sa poitrine un fichu de couleurs vives; au-dessus de la taille et sur les hanches mêmes, elle enroule une vaste ceinture de laine qui fait plusieurs fois le tour du corps; la jupe courte arrive à mi-jambes; les jambes et les pieds sont nus. Ce costume est original. On rencontre les varinas au marché d'abord, vendant leurs *frutti di mare*, ou encore par les rues, depuis les plus jeunes, 8 à 10 ans, jusqu'aux plus vieilles, criant d'une voix aiguë leur marchandise.

La varina porte aussi à domicile, avec une constance que ne rebute aucun refus. — J'en ai une, me disait une dame, qui vient tous les jours; on achète, on n'achète pas, peu importe, elle s'en va de son pas cadencé pour revenir le lendemain, sans témoigner la moindre bouderie.

Il y en a peu de jolies parmi les varinas, mais si vous en rencontrez de telles, ne vous hasardez pas à leur dire une galanterie, vous vous exposeriez à un échec. Ce sont des vertus farouches qui répondent d'habitude aux compliments par des gifles. C'est du moins ce que l'on raconte et je ne parle point par expérience.

Comme toutes les femmes de pêcheurs, la varina a un faible pour les

bijoux. Ne voyons-nous pas chose semblable près de nous, au Courgain de Calais, au Portel près de Boulogne, où brillent les grandes croix à la Jeannette avec cœurs d'or et les lourds et longs pendants d'oreilles ?

La varina se prive de tout, amasse reis après reis pour acheter des colliers et des chaînes, pourvu que tout cela soit fort gros et attire bien l'œil. Ce sont de fidèles clientes pour les rues *do Ouro* et *da Prata*, les rues de l'Or et de l'Argent. Je n'affirmerais point qu'elles n'envient pas la mode indienne de suspendre des anneaux au nez et aux lèvres.

Les orfèvres méritent une mention spéciale. Comme les pharmaciens et les huissiers, ils forment un des plus nombreux groupes des diverses professions de Lisbonne. Dans la rue de l'Or, toutes les boutiques du côté occidental sont occupées par des bijoutiers et des orfèvres et beaucoup de celles du côté oriental par des horlogers. La plupart des boutiques sont petites et étroites, rarement on y voit des chalands. C'est que leur clientèle, outre les varinas, compte surtout les gens de la campagne, qui, arrivant de grand matin à la ville, ont terminé leurs ventes de bonne heure et vont dépenser leurs profits en pesants bijoux ou en filigranes d'une délicatesse qui rivaliserait avec la fabrication similaire de Gênes.

L'amour des bijoux est une des grandes passions de la population portugaise en général. Les privations les plus rudes ne sont rien au prix d'un colifichet. Depuis les fils de famille jusqu'aux modestes employés, les hommes arborent des chaînes de gilets avec anneaux immenses, des épingles, des boutons de chemise avec pierres fines, des bagues à tous les doigts,

La rue de l'Argent, parallèle à la rue de l'Or, est peuplée d'argentiers pour le service de table et autres menus objets.

Après vous avoir parlé des varinas, il ne serait pas juste de laisser dans l'ombre une autre population répandue d'ailleurs en beaucoup de villes de la Péninsule Ibérique et que l'on nomme des *gallegos*, du nom de leur province originelle, la Galice espagnole. *Aguadores* ou marchands d'eau à Madrid, nous les retrouvons à Lisbonne, commissionnaires, portefaix, attendant la pratique à l'angle d'une rue, auprès d'une fontaine, prêts à toute espèce de travaux. Ils sont l'exact pendant des Savoyards venus à Paris, même probité à toute épreuve, même esprit d'économie pour envoyer son gain au pays et préparer les ressources de l'avenir.

Leurs qualités réelles, leur honnêteté éprouvée n'ont pu leur concilier la sympathie de ceux qui paient leurs services. Aux yeux d'un Portugais un gallego n'est qu'un être grossier, une sorte de bête de somme et, raison suprême, il a le tort d'être espagnol.

On se ferait difficilement idée de l'antipathie, de la haine (?) qui existe entre le Portugais et l'Espagnol. Le premier n'a pas oublié que la domination de l'Espagne a longtemps et lourdement pesé sur lui et n'a pris fin qu'en 1640.

Cette année 1883, leurs Majestés espagnoles sont allées en Portugal. Leur présence n'a excité aucune démonstration dans le peuple, pas d'acclamation, pas de cri, strict décorum, froideur absolue.

« On dit, écrit un auteur, que, dans certaines parties de l'Océanie, les tribus sauvages mangent à de bonnes sauces leurs ennemis capturés. Si le portugais ne croque pas à l'occasion quelque espagnol à la poulette, ce n'est pas l'envie qui lui en manque, c'est par pudeur. Dites à un portugais qu'il est un crétin, il pardonnera peut-être ; ne l'appelez pas espagnol, il vous assassinerait. »

Voici une historiette dont je ne me fais pas le garant, mais qui se raconte.

Au passage d'un torrent rapide et profond un espagnol et un portugais se rencontrent sur la planche étroite qui servait de pont. L'un d'eux tombe, c'était l'espagnol, sans doute il n'y avait eu qu'un accident.

Or, le pauvre Castillan ne savait pas nager, il alla au fond. Puis, revenant à la surface, il montre le poing au portugais en lui criant : « Coquin ! tire-moi d'ici et je te fais grâce de la vie. »

Quelqu'un s'est avisé d'un classement des sentiments des portugais à l'égard des étrangers. Supposons, dit-il, un malheureux tombant d'inanition sur une place publique et avouant que le ciel ne lui a pas départi la faveur de le faire naître portugais :

S'il est anglais, on lui offrira du ragoût de la veille
S'il est allemand, un morceau de pain ;
S'il est américain, une miche ;
S'il est italien, un verre d'eau ;
S'il est français, rien du tout ;
S'il est espagnol, une bouteille empoisonnée.

J'aime à croire qu'il y a dans cette classification plus d'humour que de vérité.

Une exposition agricole-horticole devait avoir lieu cette présente année 1883, au mois de mai. On espère qu'elle pourra s'ouvrir en mai 1884. *Esperar* dans plusieurs langues signifie attendre, mais le poète a dit :

Belle Philis on désespère
Alors qu'on espère toujours.

En vérité, le mot *amanhã*, demain, fait bien la paire avec le mot *paciencia*. Ça va mal ! patience ! Il faudrait faire quelque chose pour que ça aille mieux ! Demain !

Le climat est pour un peu dans cette indolence. Dans ce pays béni du Ciel, que l'aimable Fénelon a si poétiquement décrit sous le nom de l'heureuse Bétique, les besoins de la vie matérielle sont très restreints, la terre produit presque sans culture ; les fruits d'or que regrettait Mignon poussent et mûrissent sans qu'on s'en occupe. Pourquoi dès lors prendre des soins inutiles, s'astreindre à une fatigue ? Si les portugais dépensaient pour l'agriculture, seulement une partie du travail que coûte aux pêcheurs leur dure industrie, ils réaliseraient des fortunes bien plus certaines que les trésors que leur apportaient autrefois leurs galions.

Mais la routine, l'apathie sont de terribles obstacles! MM. Lallemant ont édité il y a deux ans un magnifique ouvrage portant pour titre : Manuel d'Agriculture par Moraes. Cet ouvrage illustré d'une foule de planches très bien faites, dont le texte est plein de renseignements les plus utiles et tenus au courant des progrès modernes, cet ouvrage ne se vend qu'avec peine, un exemplaire de loin en loin et il sera quelques années, je suppose, avant que l'éditeur soit rentré dans ses frais.

Me rendant un matin au bureau de poste, je vis, rue do Alecrim, une voiture qui excita mon étonnement. Ici j'emprunte à un volume humoristique signé par Mme Ratazzi une page de fine observation, d'une entière vérité, pétillante d'esprit et peut-être aussi de malice féminine.

« Rien de plus étrange pour celui qui débarque dans cette ville, que de rencontrer dans les rues les appareils qui servent à conduire les morts à leur dernière demeure. Il y a plusieurs classes de convois, tout comme en France; mais en Portugal, le pauvre lui-même fait cette dernière étape dans un véhicule doré sur toutes les tranches. Ce sont, pour les enterrements ordinaires, des voitures à deux roues, en

forme de cabriolet, avec des brancards fort longs, entre lesquels se trouve un mulet, un postillon avec des bottes à l'écuyère, un habit à la française et un chapeau plus large du sommet que de la base. Sur le devant de ces cabriolets, entre le derrière du mulet et le tablier, se trouvent deux portants en fer, sur lesquels on assujettit le cercueil. Ces cercueils sont des caisses longues, à couvercle demi-sphérique recouvertes d'une étoffe d'or à raies argentées. Dans l'intérieur du cabriolet prennent place le prêtre et l'enfant de chœur. La caisse de cette voiture d'un autre âge est dorée et ornée des attributs nécessaires, tels que la faux du temps, le sablier, des têtes d'anges, etc., etc.

« Les riches font cette dernière promenade plus pompeusement, comme de raison. Ils ont un char à quatre roues, massif, à colonnes et baldaquin, doré et argenté sur toutes les coutures. Un ange, les ailes déployées, plane sur cet édifice. C'est fort beau vraiment. A cette machine on attache quatre chevaux, montés en daumont par des jockeys vêtus de spencers, coiffés de toques galonnées ; et, sur le siège, se prélasse un cocher poudré, à tricorne rouge et veste bariolée .

« Tout cela a un air de gaieté qui fait plaisir à voir, et, la première fois que j'ai rencontré ce cortège qui revenait à vide, j'ai cru qu'il s'agissait de la mascarade du bœuf gras ou d'une farce analogue. Il n'y a pas de voitures de deuil pour les invités ; ils suivent dans leurs voitures ou dans des fiacres; le cimetière s'appelle *prazeres* (Plaisirs)

« Lorsqu'il s'agit de l'enterrement d'un pair du royaume ou d'une personne attachée à la maison royale, le corps du défunt est placé dans une voiture de la cour, toute dorée, toute pimpante, enguirlandée de fleurs peintes. Le cercueil est mis en travers, dans l'intérieur de la voiture. chacune des extrémités dépassant les portières.

« Une chose curieuse, c'est que si le père accompagne ses enfants au cimetière, les enfants n'accompagnent pas leurs parents ; cela n'est pas l'usage. On laisse ce soin à des parents plus éloignés ou à des amis. Pourquoi ? On n'a pu me l'expliquer ; mais cela semble étrange.

« Lorsqu'une personne meurt, la famille n'envoie pas de lettres de faire part. Elle fait une annonce dans les journaux, et tout est dit, attendu que l'annonce se termine invariablement par ce cliché : *On ne fait pas d'invitations spéciales, la famille se trouvant dans un état de consternation indicible.* — Je m'explique fort bien que la famille soit dans un état de consternation indicible ; cependant, puisque cette consternation lui permet de faire des annonces dans les journaux, il me semble qu'avec un petit effort elle pourrait tout aussi bien envoyer

des lettres imprimées et, à domicile, comme dans les autres pays. Il résulte, en effet, de cette coutume bizarre que si on ne lit pas les journaux, ou plutôt les annonces des journaux, on est exposé à laisser son oncle, son cousin ou son meilleur ami, aller en terre sans l'accompagner.

« En Portugal, on ne se découvre pas, comme en France, devant les morts. Lorsqu'un convoi passe dans les rues avec ses voitures dorées, ses postillons, ses jockeys et tous ses ornements étranges, les passants poursuivent leur chemin sans même porter la main à leur chapeau. Eh bien! n'en déplaise à mes amis Portugais, ils feraient mieux de prendre à ce sujet la coutume française, et de moins traduire ou imiter nos mauvaises pièces françaises, eux qui ont des écrivains de talent. Il y a quelque chose de touchant dans cet acte de se découvrir devant l'inconnu qui passe pour aller à son dernier repos ; c'est un hommage rendu à quelque chose de supérieur à notre essence ; cela pourrait être, et c'est souvent un signe de pardon pour les fautes de celui qu'on conduit à la tombe. Dans tous les cas, c'est un témoignage de respect qui ne gâte rien, envers la majesté de cette grande et terrible reine qui s'appelle la Mort. »

A ces détails j'ajouterai ceux-ci que j'ai recueillis et qui me semblent avoir quelque intérêt tout au moins de curiosité.

Tout mort indistinctement est enterré habillé, excepté les pauvres diables qui s'en vont à la fosse commune. On revêt les dames de condition ordinaire d'une robe : marron et blanc pour une femme mariée, violet et noir pour une veuve, bleu et blanc ou tout blanc pour une jeune fille, et aussi pour les enfants. Ces couleurs sont symboliques et rappellent la dévotion à N.-D. du Mont Carmel, pour les premières ; à N.-D. des Sept Douleurs, pour les secondes ; à N.-D. de l'Assomption pour les dernières. Tout cela est facultatif et cependant d'un usage ordinaire ; telle jeune fille mondaine sera enterrée parée de ses plus beaux atours, telle dame riche sera ensevelie dans sa robe de soie noire. Le jour de l'enterrement, les intimes demeurent avec les parents dans une chambre dont les volets sont soigneusement fermés ; les dames ne vont au convoi que très exceptionnellement. L'impression de la mort, de la perte d'un proche, d'un ami ne dure pas ; elle s'efface très vite.

Le culte des morts n'existe pas en Portugal, on les délaisse ces pauvres oubliés et l'on va peu prier sur leurs tombes.

A propos de la question des morts, je vais risquer une échappée sur

la politique. Oh ne craignez rien, Mesdames, ce ne sera ni bien long ni trop sérieux. Il y a en France une agence qui est d'ordinaire trop utile pour que j'en dise du mal. Mais enfin l'Agence Havas pour nous renseigner est bien obligée d'avoir des correspondants partout. Or ces correspondants voient les choses à leur manière particulière et selon la couleur des verres de leurs lunettes, verts, bleus ou des diverses nuances de rouge

Par l'Agence Havas, dans les journaux étrangers, Lisbonne, un de ces derniers matins, apprit, non sans étonnement, qu'il y avait eu dans le Nord du Portugal un terrible soulèvement de 5,000 paysans de Coura, tenant tête aux autorités au cri de : Vive la République ! mettant même en fuite les troupes envoyées pour combattre les séditieux.

Renseignements pris, il se trouva qu'au lieu d'une levée de boucliers, il y avait eu simplement une poussée de jupons. Voici le fait:

Encore que depuis bientôt un demi-siècle l'établissement de cimetières publics ait été légalement décrété, l'exécution de la loi y relative est à peu près restée lettre morte dans un grand nombre de paroisses des diocèses du nord du royaume dans lesquelles les croyances religieuses des populations sont demeurées assez voisines du fanatisme et où, du reste, les autorités religieuses ont singulièrement contribué, par une condescendance et une mollesse calculées, à faire maintenir l'usage des enterrements dans les églises, aujourd'hui universellement réprouvé au nom de la santé et de l'hygiène publiques.

Le gouvernement, résolu à faire respecter la loi, avait, il y a quelque temps, adressé aux autorités ecclésiastiques du diocèse de Braga une circulaire prohibant formellement tout enterrement dans les églises, et c'est lorsque, il s'est agi d'exécuter cette prescription pour la première fois dans la paroisse du Bico, pour l'inhumation d'une femme décédée dans cette localité, que la population, spécialement la population féminine, a voulu résister à l'autorité et procéder elle-même à l'enterrement du cadavre dans l'intérieur de l'église. Au populaire de la paroisse se joignirent bientôt des manifestants des paroisses voisines ; bref il fallut envoyer une couple de centaines d'hommes d'infanterie de ligne pour apaiser le tumulte, faire rentrer les choses dans l'ordre et faire exécuter la loi, c'est-à-dire faire procéder à l'inhumation du cadavre au cimetière légal.

Lisbonne dont les pieds sont baignés par les flots nombreux du

Tage. Lisbonne n'a pas d'eau (1). Et cependant l'eau est de première nécessité, comme boisson d'abord. Le Portugal produit de fort bons vins, un peu capiteux peut-être et toutefois l'on ne rencontre pas d'ivrognes. Faut-il en conclure que l'habitude de boire ces vins en diminue les effets alcooliques ? Je crois plutôt que l'usage du vin n'est pas ordinaire dans le peuple : en revanche on boit beaucoup d'eau. En France, on offre à son ami un bock de bière, en Portugal, comme en Espagne, on offre un verre d'eau. Les modestes buffets des chemins de fer présentent au voyageur altéré l'eau rafraîchie des alcarazas.

Or Lisbonne voulait boire. Un ouvrage gigantesque, l'aqueduc *das aguas livres*, amène l'eau des montagnes de Cintra, distantes de vingt kilomètres. Cet aqueduc franchit la vallée d'Alcantara aux portes de Lisbonne sur 35 arches, dont la principale a 15 mètres de hauteur sur 35 mètres d'ouverture. L'eau est recueillie dans une immense cuve carrée de 50 mètres de côté et d'une profondeur de 12 mètres. J'ai visité ce monument, il régnait dans cette vaste salle à peine éclairée par des jours de souffrance une atmosphère humide et froide. C'est la seule fois que j'aie éprouvé pareille sensation à Lisbonne.

Ce n'est pas que la pluie ne tombe point en ce pays, au contraire, et j'en ai fait trois jours durant l'expérience. Mais elle est d'une température qui n'a rien de désagréable. Par exemple elle est d'une abondance extrême aux mois d'hiver qui succèdent à huit mois de sécheresse absolue. Et quand le vent s'en mêle, ce qui n'est pas rare, ni parapluie, ni manteau ne peuvent servir d'abri. J'avais tenté un matin de descendre jusqu'au quai qui borde un côté de la place où est situé l'Hôtel Central dans lequel nous avions pris logement. J'étais même allé jusqu'au bout d'un débarcadère qui s'avance dans le fleuve. Je dus, malgré toute ma bonne volonté, m'en revenir au plus tôt chercher un abri à l'hôtel. Et quel abri ! J'entrai au salon. L'eau ruisselait sur le plancher, ayant pénétré par toutes les fissures des fenêtres.

Il ne faisait pas meilleur quand le lendemain nous allâmes visiter l'embarcadère où sont remisées les embarcations de plaisance du roi. C'était exceptionnellement que cette faveur nous était accordée et

(1) Ce paragraphe et le suivant ont été rédigés sur mes notes de 1880, depuis il s'est formé une Compagnie parfaitement organisée et on a maintenant de l'eau à tous les étages. Il est à noter d'ailleurs que de nombreux et louables efforts sont faits actuellement pour procurer à Lisbonne un bien-être et un confort remarquables.

nous la devions à M. le commandant de frégate Carlos Folque de Possollo, auquel notre ami Lallemant nous avait présentés,

M. Ch. de Possollo, que son goût pour la marine a rendu un des intimes de Sa Majesté portugaise, est un gentilhomme de race, qui justifie par sa haute mine et sa distinction native la fière devise de ses ancêtres : *Soli fas cernere solem* ; il nous fit l'honneur de nous guider dans cette visite si intéressante. Je retrouve les lignes suivantes dans mes notes de voyage, à propos du yacht royal, *le Sirius*.

« Quelle construction élégante et fine que cette coque de bois incorruptible de teck sur qui deux cents années ont passé légères sans en écailler les parements ! Les dorures ont des reflets mats, comme si l'eau salée en avait bruni les arêtes, la poupe a de délicates sculptures, les bordages de fraîches peintures. Et comme cela doit voler sur l'eau enlevé par la cadence des bras d'un double rang de trente rameurs.

» Voici un délicieux réduit, avec ses courtines de velours, ses balcons aériens. Quelle muse nous redira les doux propos, les tendres confidences qui y furent échangés pendant les nuits sereines, quand la vague, chargée de ses âpres senteurs, balançait mollement ce lit d'alcyon !

» Et quel coquet mobilier à ce yacht tout de grâce ! Étendard aux armes royales brodées en or avec émaux, en ronde-bosse, à double relief, pliants et sièges dont le dossier est orné de la couronne fermée, porcelaines blasonnées.

» Voilà les costumes de l'équipage, respectés par la main du temps : coiffure des matelots enrichie d'une masse d'argent où brillent les armes royales, vestes et fustanelles de drap pourpre aux galons d'or ! »........................

Mais j'ai dépassé l'heure qu'on m'avait accordée, et, je n'ai pas abordé la moitié des sujets de mes notes : Eglises, monts-de-piété, paupérisme, assistance publique, langage et le reste.

Je ne puis cependant terminer sans payer un tribut reconnaissant aux souverains qui, après avoir honoré l'art typographique dans nos compatriotes à Lisbonne, ont continué de répandre leurs faveurs les plus insignes sur l'Imprimerie Lilloise. Le goût du beau, le culte de l'art sont héréditaires dans la famille royale. Le père du roi régnant, Don Fernand, a reçu du peuple portugais le titre glorieux de roi-artiste.

Le magnifique château de la Pena, sa résidence, au milieu de ce coin de Paradis qui se nomme Cintra, porte en toutes ses parties le cachet de suprême bon goût, les raffinements de l'art, tout en conservant une simplicité pleine de richesses, si l'on peut unir ces deux expressions. Don Fernand est un graveur émérite dont le burin ne connaît pas de difficultés. Amateur passionné de la musique, à la qualité d'appréciateur éclairé il joint le talent de l'exécutant, et sa belle voix interprète de la plus haute manière les plus belles pages des chefs-d'œuvre des maîtres.

S. M. Don Luiz continue ces glorieuses traditions et protège de façon royale les beaux arts. Littérateur des plus distingués, versé dans plusieurs des langues européennes, il a doté le Portugal de traductions remarquables d'un grand nombre de merveilles de l'esprit humain chez les nations étrangères. Comme son père, il a un culte tout particulier pour la musique, il grave en artiste. L'ordre de chevalerie le plus ancien du royaume, autrefois ordre militaire, dont les hauts dignitaires, vainqueurs des Maures, reposent dans leurs sépulcres de pierre à Sétubal, est devenu ordre civil, la croix de San Thiago est réservée aux Sciences, aux Lettres, aux Arts. Très enviée, elle n'est accordée qu'à bon escient et on peut la porter avec quelque orgueil.

Salut, princes aimés ! fiers d'unir vos labeurs
A ceux de tant d'obscurs et dévoués semeurs !
Tous vous aurez pour prix la gerbe nourrissante (1).

Mesdames et Messieurs,

Le mot que j'ai prononcé à mon début sera celui par lequel je terminerai. Je voudrais qu'en m'écoutant, vous n'ayez pas eu à dire *in petto : Paciencia ! Paciencia !*

---

(1) Eschenauer, Congrès littéraire de 1881.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES
(*in extenso*).

LE TOUR DE FRANCE A PIED
Souvenirs d'un touriste.

PAR
ANTONIN GUISELIN,
Membre de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

TROISIÈME JOURNÉE.
De Berck au Crotoy.

Nous nous éveillons bien dispos et plus solides que jamais. Il ne pleut plus, mais le temps reste menaçant et nous nous consultons avec anxiété sur ce que nous allons faire. Je reprends mon journal avec ardeur pendant que mon compagnon va visiter l'église ; celle-ci se trouve à une extrémité de la ville, à 500 mètres de toute habitation ; comme la ville a trois kilomètres de long, il s'en suit que ceux qui habitent l'extrémité opposée ont quelque mérite à aller faire leurs dévotions. L'intérieur n'a rien de remarquable : parquet en carreaux rouges, autel assez orné, bancs au lieu de chaises. Mon compagnon rentre, nous bouclons le sac, et descendons pour déjeûner.

MENU.

Bœuf persillade
Œufs à la coque

Thé et lait

L'hôtesse a eu la malencontreuse idée d'adjoindre de la canelle à son thé, ce qui le rend détestable ; quant au lait, on nous l'apporte

(1) Voir page 113.

quand nous chargeons le sac. Malgré ces lacunes, nous ne songeons pas à nous plaindre des braves gens qui se sont mis en quatre pour bien nous recevoir et nous présentent finalement une note des plus raisonnables. Nous sommes fort contents les uns des autres et notre aimable hôtesse insiste pour que nous acceptions le verre d'adieu. Nous trinquons donc avec les deux époux et, après nous être serré la main comme de vieilles connaissances, nous nous mettons en route.

En passant devant un calvaire, nous sommes interpellés par un charretier qui nous offre des places dans sa voiture ; nous remercions, mais le bonhomme insiste, et nous ne parvenons pas à lui persuader que nous marchons pour notre agrément. Nous sommes pourtant intraitables sur ce chapitre, et le paysan, forcé de se rendre à l'évidence, fouette son cheval qui ne tarde pas à nous distancer. Nous débouchons sur une vaste plaine bordée à droite par les dunes et à gauche par des collines boisées. Le vent est toujours très vif et derrière nous de gros nuages noirs nous menacent de pluie. L'expérience nous a rendus sages et nous sommes bien décidés à perdre une heure plutôt qu'à nous laisser mouiller. Il n'y a pourtant pas péril en la demeure et nous poussons une pointe vigoureuse jusqu'au village de Groffiers. Nous passons devant une assez belle chapelle, sur le fronton de laquelle nous lisons : « *Notre-Dame de la Salette, 1868.* » Un groupe considérable d'enfants sortant de l'école nous considère avec stupéfaction, et des « bonjour, Monsieur, » nous saluent de tous côtés. Nous arrivons à l'église qui est fermée ; à travers le large trou de la serrure l'intérieur me paraît assez beau. Nous ne posons pas, car les nuages avancent.

Nous avisons un cabaret d'assez pauvre apparence : sur l'enseigne s'étale en grandes lettres le nom de : *Vve Bélgueulle.* » Ce nom prédestiné nous séduit et nous entrons. Après avoir demandé du genièvre, nous nous tapissons sous le manteau de la cheminée où brûle un bon feu de bois qui nous attire, car l'on gêle, bien qu'au mois de juin. La pluie prévue tombe pendant un quart-d'heure, après quoi nous nous remettons en route en nous dirigeant sur *Waben.* Le village est très pauvre ; nous passons devant un calvaire, une chapelle, une église : tout est pauvre et nu. Au bout du village, nous contournons un beau calvaire élevé sur un large monticule et entouré d'un mur et d'un grillage rouge, nous laissons sur la gauche une grande ferme, *la Frénésie.* et nous suivons une longue et belle route droite qui nous mène

à un domaine vraiment seigneurial. Voici d'abord une grande ferme entourée de nombreux communs : l'immense toit du corps de bâtiment central est couvert de pigeons. Plus loin, c'est le château, de style ancien, mais de construction récente. Devant la façade, une trouée ouvre une admirable perspective sur un bois de sapins planté de l'autre côté de la route. Nous sommes au *Pas-d'Authie.*

Je constate ici une grave omission sur la carte de l'état-major et nous devons nous renseigner pour trouver un pont pour passer l'Authie. Nous arrivons assez facilement, du reste, à un pont en pierres jeté sur une petite rivière qui va se jeter un peu plus loin dans la mer. C'est l'Authie, qui sépare les départements du Pas-de-Calais et de la Somme. Nous levons nos cannes et fredonnons une sonnerie militaire ; nous sommes dans la Somme.

Nous passons devant une grande fabrique de sucre, puis nous nous engageons sur une route qui longe la rive gauche de l'Authie. Nous laissons sur notre gauche le Marais et Quend-le-Vieux. A la hauteur de ce dernier hameau, nous suivons un chemin bordé d'arbres aux formes fantastiques, semblable promenade, la nuit, serait pleine d'émotions. Encore une belle ferme, entourée cette fois de chaumières : c'est Domvoy. Nous découvrons de loin un clocher original ; c'est un dôme léger surmonté d'une coupole à jour. Nous passons devant une très jolie ferme, le Petit-Gerville, et nous quittons la route pour traverser le village de *Quend-le-Jeune* ; d'un joli cimetière des milliers de fleurs odorantes nous envoient de délicieuses émanations.

Nous entrons dans le village, un des plus beaux que j'aie encore vus. Un coquet *estaminet-épicerie* nous invite à faire halte. Un bon type de vieux débitant, les lunettes sur le bout du nez, occupé à compter ses liards sur le comptoir de l'épicerie, passe dans le café pour nous servir deux chopes d'une excellente bière que nous dégustons voluptueusement, tout en examinant d'un œil curieux la chaufferette, en forme de casserole, qui sert à allumer les pipes. Nous nous rendons de là à l'église qui est belle et curieuse : les parties anciennes sont restaurées et des annexes ont été récemment construites. On remarque de vieux tableaux très curieux et deux Chemins de Croix dont l'un paraît remonter à une haute antiquité. A la sortie du village, nous rejoignons la grande route après avoir longé une belle propriété entourée de sapins.

Il est trois heures un quart. Le soleil paraît enfin au-dessus de nos

têtes et nous saluons son apparition de nos acclamations joyeuses ; derrière nous le ciel bleu à perte de vue. Serait-ce enfin l'été?..... Nous parcourons un chemin assez uniforme, marqué çà et là de belles grandes fermes : c'est la ferme d'Herre, le Noir-Carme, le Blanc-Pigeonnier, la ferme Saint-Jean. De loin, on aperçoit le magnifique beffroi de Rue, garni de ses cinq tourelles. Pour abréger notre route, nous prenons sur notre droite un mauvais chemin qui nous mène à un joli moulin à eau, sur la Maye, petit ruisseau qui se jette un peu plus loin dans la mer.

Nous entrons dans une ville charmante qui respire un air de fête : c'est la ducasse. Nous passons devant une jolie esplanade garnie de baraques de marchands forains : au milieu, une bruyante jeunesse se livre au plaisir de la danse au son d'un excellent orchestre ; des promeneurs sillonnent les rues, et certains cabarets, garnis de feuillage, regorgent d'ivrognes. Nous arrivons au centre de la ville, quartier beaucoup plus calme à cette heure. Tout autour de nous est frais et restauré, mais chaque pierre sue l'antiquité par tous ses pores ; autour de la place, des maisons anciennes ; au milieu, la chapelle du Saint-Esprit et l'église ; dans le fond, l'Hôtel-de-Ville, long bâtiment à ogives d'une architecture très ancienne, dominé par une grosse tour basse surmontée d'un clocheton et garnie de quatre tourelles. Nous admirons tout particulièrement la porte de la chapelle un chef-d'œuvre de l'art sculptural. Il serait impossible de rien fixer dans ce fouillis de sujets : anecdotes de l'ancien et du nouveau testament, statues de saints et de personnages historiques, gargoules et chimères avançant leurs horribles têtes.

Pendant que nous nous extasions devant ce portail, nous voyons passer le suisse de la paroisse, que nous reconnaissons au pantalon galonné qu'il a eu l'heureuse idée de garder. Il paraît faire ducasse en nombreuse et joyeuse société, ce qui ne nous empêche pas de le hêler pour lui demander de nous faire visiter la chapelle ; il a l'amabilité d'aller chercher clefs et cicerone. Nous déposons nos sacs dans un cabaret voisin où nous avalons avec un véritable plaisir deux chopes de bière excellente. Pendant ce temps, notre suisse revient avec une jeune femme et nous quitte avec le plus gracieux des saluts. Ce n'est qu'après bien des efforts combinés que la serrure rouillée cède à la pression d'une énorme clef. Nous entrons dans une sorte de vestibulum séparé de la chapelle par des colonnades découpées à jour. A droite et à gauche, des petites statues parfaitement conservées

de Louis XI et d'Isabeau de Portugal, au milieu, une statue plus grande d'un prélat ou d'un saint. Nous pénétrons dans la chapelle dont les murs sont couverts d'inscriptions historiques et légendaires qui rappellent, à côté de l'histoire du crucifix miraculeux, la dévotion particulière et les libéralités de Philippe de Bourgogne, d'Isabeau de Portugal, de Louis XI (qui avait doté la chapelle de 4,000 écus d'or), de Louis XII, etc. Devant nous, un très bel autel, dont la façade principale consiste en une large pièce de bois sculptée représentant la légende du crucifix miraculeux (une barque supportant un gigantesque crucifix aborde une rive où sont réunis des prêtres, des clercs et une foule de peuple). Derrière l'autel est encastrée une énorme main en bois, tout ce qui reste du crucifix miraculeux. On célèbre encore aujourd'hui sur cet autel le saint sacrifice une fois par an, à la Pentecôte. Ce qui frappe surtout dans cet antique sanctuaire, ce sont les merveilleuses sculptures à jour qui y abondent; la voûte avec ses clefs à jours de toutes dimensions où sont taillées des petites niches vides ou garnies de minuscules statues, ressemble à de la dentelle. Nous montons à la Trésorerie, pillée pendant la grande révolution. On y retrouve un second fragment du crucifix et de vieux bahuts ciselés ; les sculptures y sont également remarquables, mais les têtes de tous les personnages sont coupées, suivant une méthode constante des vandales de 1793. La lourde porte de la Trésorerie, munie de son petit grillage en fer, date de Louis XI dont elle retrace bien fidèlement l'époque.

Nous descendons un vieil escalier en pierre qui nous mène à une porte communiquant à l'église dans laquelle nous pénétrons. Une nef unique avec jolies peintures modernes sur les murs ; bancs de bois au lieu de chaises ; dans le fond, au-dessus de l'autel, un immense rayon doré ; dans le chœur, deux rangées de stalles en bois remontant à la plus haute antiquité ; les sculptures appartiennent à l'enfance de l'art et sont tellement plaisantes que je crois intéressant d'en relever les sujets : d'un côté, l'histoire de nos premiers parents en trois parties : 1° la faute (Adam et Ève dansent un rigodon en tenant chacun une pomme dans la main ; Ève brandit une flèche qu'elle va lancer à son époux) ; 2° le jugement, représenté par un ange qui songe profondément en tenant un doigt dans la bouche ; 3° le châtiment (l'ange pointe son épée en prime sur le dos d'Ève, qui, se sentant chatouillée désagréablement, pousse rudement son mari par les épaules) ; de l'autre côté, les portraits de Moïse et d'Aaron (l'artiste a eu soin de graver leurs noms), et le songe de Jacob (Jacob dort profondément

en dépit du poids formidable d'une lourde échelle posée droite sur ses côtes ; dans le milieu de l'échelle, un ange dans une position idéale : tout en haut, un autre ange, plus alerte mais essoufflé, tombe de côté dans les bras de l'Éternel...... Ouf !......) Nous sortons après avoir rémunéré notre guide féminin.

Nous allons reprendre nos sacs et traversons l'autre côté de la ville ; nous notons un usage prévoyant en vertu duquel chaque sapeur-pompier a au-dessus de sa porte une pancarte indiquant sa qualité. Au détour d'un chemin nous débouchons sur une vaste plaine au fond de laquelle le Crotoy apparaît dans une espèce de brume ; puis nous entrons dans un long chemin sinueux bordé de nombreux arbres ; En sortant de ce pays boisé nous nous retrouvons dans la plaine. Le Crotoy se dessine plus nettement : on distingue comme un double clocher massif et bas, sur le côté une haute cheminée laisse échapper d'épais nuages de fumée blanche. Nous marchons toujours, un peu moins allègrement peut-être car la fatigue se fait sentir et l'on aspire après le gîte d'étape.

Nous nous arrêtons devant une jolie chapelle neuve dans le fond de laquelle s'élève un grand crucifix doré entouré des statues de la Vierge et de St-Joseph. Pendant que nous nous découvrons, l'Angelus sonne à l'église du Crotoy. Le soleil vient de disparaître derrière de gros nuages empourprés, mille insectes commencent à remplir l'air de leurs bourdonnements doux et mystérieux, tout est calme et silencieux autour de nous, et les échos de la vaste plaine répandent au loin les métalliques vibrations de l'airain sacré.

Ce charme pénétrant de la nature me fait oublier mes fatigues ; au reste nous avons atteint le but et tout à l'heure nous aurons un toit. Nous passons devant une grande distillerie à gauche de la route et devant une belle ferme, la Réunion, à droite. Nous sommes *au Crotoy*.

Nous gravissons de petites rues très propres, passons devant un magnifique hôtel, le Casino, et après quelques détours arrivons enfin sur les quais. Là une vue splendide nous dédommage de toutes nos fatigues. Devant nous la Somme roule ses flots verdâtres sur une largeur de plus de deux kilomètres ; en face, dans le lointain, la jolie ville de St-Valery, étage sur une colline boisée ses toits éclairés par le soleil couchant ; à droite l'immense baie de Somme et la mer sans limites ; à gauche la magnifique vallée de la Somme et des collines à perte de vue. Nous nous arrachons néanmoins aux séductions de ce spectacle nouveau pour nos yeux, car nous devons encore chercher

un gîte et il est 8 heures. Nous remontons les quais et avisons sur une petite place un petit hôtel de bonne apparence, *l'hôtel de St-Pierre.*

Nous prenons possession de deux jolies chambres, déchargeons notre bagage et nous contentons de changer de chaussures pour reposer le pied. A 9 heures nous nous mettons à table.

MENU.

Potage Parmentier
Côtelettes de veau
Petits pois
Salade
Fromage
Biscuits

Bière et vin

Nous passons dans le café de l'hôtel pour déguster la demi-tasse en fumant un bon cigare, et ce n'est qu'après 11 heures que nous montons nous coucher. Je ne suis pas fatigué, mais j'ai le haut des jambes brisé et mon terrible rhume suit sa marche ascendante. Je mets sur mon lit tout ce qui me tombe sous la main, y compris mon tapis de pieds, car il fait un froid glacial.

QUATRIÈME JOURNÉE.

Du Crotoy à Abbeville.

Mon rhume m'a occasionné une fièvre de cheval et j'ai passé une nuit fort pénible; aussi est-ce avec plaisir que je me jette à bas du lit à 6 heures du matin pour travailler à mon journal. A 8 heures 1/2 nous sortons pour visiter la ville qui est, paraît-il, en train de se transformer sous l'excellente impulsion de son maire M. Pelletier. Si vous ouvrez un livre de géographie quelconque, vous y lisez en effet : « le Crotoy : misérable hameau de pêcheurs dont les rues sont envahies par les sables ». Tel n'est plus le Crotoy aujourd'hui, au

moins quant à ses habitations et à ses rues, car la ville gardera toujours son aspect nu et aride que ne fait que rendre plus saisissant la vue de sa verdoyante voisine. En sortant de l'hôtel nous sommes sur le port, assez vaste emplacement composé d'un petit square, d'un large quai et d'une petite jetée en bois.

Au milieu du square est une belle statue en bronze de Jeanne d'Arc. L'héroïne, en costume féminin, est assise dans une attitude extatique ; à ses pieds sont une épée, un casque, une cuirasse. Sur les quatre faces du soubassement en pierre sont les inscriptions suivantes : — 1, *à Jeanne d'Arc, à cette fille du peuple qui, pleine de foi dans les destinées de la France, quand tous désespéraient, délivra notre patrie en laissant un nom sans égal dans l'histoire ;* — 2, *Ici la libératrice de la France, abandonnée par ceux qu'elle avait sauvés, est restée plusieurs mois prisonnière, avant d'être conduite à Rouen où s'acheva son martyre ;* — 3, *Ce monument a été élevé au moyen d'une souscription nationale, d'après l'initiative de M. Victor Pelletier, maire de Crotoy, et avec le concours du gouvernement (août 1881) ;* — 4, *Elle aima tant la France ! Souvenons-nous toujours, Français, que la patrie chez nous est née du cœur d'une femme, de sa tendresse et de ses larmes, du sang qu'elle a donné pour nous. J. Michelet.* — Ce n'est pas sans une profonde émotion que l'on lit ces lignes touchantes sur les lieux mêmes illustrés par les souffrances de cette grande patriote. On repasse cette jeunesse innocente, cette vie si courte mais si belle et si glorieuse, et la fibre patriotique se sent vivement remuée ; mais aussi comme le cœur saigne en se retraçant cette terrible agonie et cette mort affreuse, en touchant du doigt pour ainsi dire les premières stations de ce douloureux calvaire.... Nous nous inclinons silencieusement devant cette grande figure...

(*A suivre*).

Lille Imp. L. Danel.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE MARS 1884.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

926. Delerue, greffier au tribunal de commerce, rue du Vieux-Faubourg, 11.
938. Delacourt, receveur-rédacteur de l'enregistrement et des domaines.
944. Rey (Maurice), ingénieur civil, secrétaire-adjoint de la Société Industrielle.
946. Faucheur (Félix, fils), filateur de lin, rue des Stations, 171.
947. Faucheur (Albert), filateur de lin, rue des Stations, 171.

Armentières.

940. Villard, fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 2.
941. Lambert (Léopold), fabricant de toiles, rue de Lille, 70.
942. Miellez, fabricant de toiles, rue de Strasbourg, 1.
943. Clarisse (Célestin), fabricant de toiles, rue de Lille, 47

Frelinghien.

945. Delécaille (Pierre), filateur de lin.

Paris.

939. Krafft (Hugues), explorateur, boulevard Malesherbes, 44,

Tourcoing.

927. Jonglez (Charles), propriétaire, rue des Anges.
928. Jonglez-Eloy (P.), filateur de laines, rue des Ursulines.
929. Lorthiois-Motte (Fl.), négociant en laines, rue des Ursulines.
930. Lamourette-Delannoy (Ph.), filateur de laines, rue Blanche-Porte, 58.
931. Flipo-Van Oost (Pierre), négociant en laines, rue du Sentier, 29.
932. Rasson-Wattinne (Emile), négociant en laines, rue Chanzy, 30.
933. Desurmont (Jules), négociant en laines, rue Saint-Jacques, 37.
934. Desurmont (J.-B.), négociant en laines, rue Saint-Jacques, 67.
935. Masurel (Ernest), filateur de laines, rue Nationale.
936. Desurmont (Félix), filateur de laines, rue de Lille, 79.
937. Six (Edouard), négociant en laines, place Thiers.

OUVRAGES REÇUS à la BIBLIOTHÈQUE de la SOCIÉTÉ

Pendant le premier trimestre de 1884.

I.

Livres de fonds.

92. *Nouvelles genevoises*, par Rodolphe Töpffer, 1 vol. in-12, Paris, 1865. — *Don de M. de Grimbry.*

93. *Curiosités judiciaires*, historiques, anecdotiques, recueillies et mises en ordre par B. Warée, éditeur des annales du barreau français. — 1 vol. in-12, Paris, 1877. — *Id.*

94. *Le Caractère*, par Samuel Smiles, auteur de « Self-help, » traduit de l'anglais par Mme Charles Deshorties de Beaulieu. — 1 vol. in-12, Paris, 1877. — *Id.*

95. *L'Année scientifique et industrielle*, par Louis Figuier. années 1875, 1876, 1880 et 1881. — 4 vol., Paris. — *Id.*

96. *La question du Zaïre.* Suum cuique, par H. Luciano Cordeiro, Lisbonne, 1883. — 1 br. 9 p. — *Envoi de la Société de géographie de Lisbonne.*

97. *La question du Zaïre.* Le Portugal et la traite des noirs, Lisbonne, 1883. — Br. 30 p. — *Id.*

98. *Les Institutions de prévoyance du Portugal*, par Costa Goodolphius, Lisbonne, 1813. — Br. 15 p. — *Id.*

99. *La Cochinchine contemporaine,* par A. Bouïnais et Paulus. — 1 vol., Paris, 1884. — *Don de M. Bouïnais.*

100. *Lettre du général Faidherbe* aux sénateurs, sur le chemin de fer du Sénégal. — *Don de M. le général Faidherbe.*

101. Mémoire sur l'*Exploration des gisements de combustibles de l'Indo-Chine*, Paris 1883. — *Don de M. l'ingénieur Ed. Fuchs.*

102. *L'Isthme de Ghabès et la dépression Saharienne*, Paris, 1877. — *Id.*

103. *Vie de Mlle Mance*, de la colonie de Montréal (galerie nationale publiée sous la direction de l'Union catholique), Montréal, 1883. — *Don de M. Leblond*, professeur au lycée de Montréal, correspondant de la Société.

104. *La Société Khédivale de Géographie*, par le Dr Bonola Frédéric, Le Caire, 1883. — *Don de la Société de Géographie du Caire.*

105. *Visite des membres du Congrès de géographie de Douai à Anvers.* — *Don de la Société royale de Géographie d'Anvers*, 1883

106. *Expositions géographiques de Douai et de Bar-le-Duc*; rapport de M. Barbier. — *Don de l'auteur.*

107. *Lettre de Paul Soleillet* à Gabriel Gravier, Rouen, 1883.

108. *L'Espagne et la question de Bornéo et de Zolo*, par Eug. Gibert, Paris, 1882.

109. *Commission des chambres de commerce françaises.* Rapport des secrétaires. — *Envoi du Ministère du Commerce*, 1883.

110. *De la lecture des cartes étrangères*, par Henri Mayer, Paris, 1883. — *Don de l'auteur.*

111. *Notice sur les arbres géants de la Californie*, par Ch. Joly, Paris. — *Don de l'auteur.*

112. *Le Député d'Arcis*, 1870,
113. *Les Paysans*, 1868,
114. *Le Cousin Pons*, 1870,
115. *La Cousine Bette*, 1868,
} par Henri de Balzac. — *Don de M. de Grimbry.*

116. *Agenda pour 1884*, *avec éphémérides géographiques.* Bruxelles, Institut national de géographie. — *Acquisition.*

117. *Chez les Atchés Lohong*, par Brau de St-Paul-Lias, avec cartes et vues du pays, 1884. — *Don de l'auteur.*

118. *The Truth about Tonquin*, behing the Times correspondence (series of miscellaneous litterature), London. — *Envoi des éditeurs.*

119. *Les Glaciers de la Suisse* rangés par régions et par groupes, Zurich, 1874; in-12. — *Don de M. Eugène Delessert.*

120. *Trois livrets de chemin de fer des États-Unis* avec carte :

1° Pensylvania Railroad. La ligne principale des États-Unis, carte et renseignements pour émigrants, Philadelphie;

2° The model for line Washington, the pictures for line of America, New-York;

3° Erie railroad, the landscape route of America, New-York;

Don de M. Alex. Eeckmann.

II.

Cartes.

79. *Carte du Kordofan*, par le major G.-H. Prout, 1881. — *Don de la Société Khédiviale de Géographie*, 1883.

80. *Plan de Saïgon*, par le capitaine Favre, 1881, avec une brochure. — *Don de M. Rousselot*, 1881.

81. *Carte du Haut-Sénégal* au $\frac{1}{100,000}$. Campagne de 1880-1881, en 6 feuilles; carte levée sous la direction du commandant Darrien, avec neuf officiers français. — *Don du capitaine Sever*, l'un des auteurs.

82. *Mission topographique du Haut-Sénégal.* Campagne de 1880-1881 :

1° Environs de Médine. Échelle $\frac{1}{50,000}$.

2° Environs de Mourgoula et Sitacoto. Échelle $\frac{1}{50,000}$.

3° Reconnaissance d'un gué entre Bafoulabé et Mahina. Ech. $\frac{1}{5,000}$

4° Logo-Sabouciré, capitale, prise d'assaut, 20 novembre 1878. Échelle $\frac{1}{10,000}$.

5° Itinéraire de Kita à Mourgoula. Échelle $\frac{1}{100,000}$.

Don de M. le capitaine Sever.

83. *Diplôme de la Société de Géographie de Rochefort.*

GRANDES CONFÉRENCES

Deux grandes conférences ont eu lieu dans le courant du mois de mars : la première a été faite par M. E. Guillot, professeur au lycée Cherlemagne, ancien secrétaire-général et membre d'honneur de la Société, qui a traité des *Voyages de Stanley dans l'Afrique Centrale* ; la seconde, par M Rabot, explorateur de Spitzberg et de la Laponie qui nous a entretenu d'une *Promenade sur les Glaciers* et les plateux de la Laponie.

Conférence de M. Guillot.

La Conférence de M. Guillot a eu lieu le 16 mars, à trois heures, dans la grande salle des fêtes de l'Hôtel du Maisniel. La séance était présidée par M. le Commandant Delamare, membre du Comité d'étude, assisté de MM. Alfred Renouard, secrétaire-général, Van Hende, Gosselet, Bertoux, Cannissié, etc., membres du Comité d'études.

Après quelques mots du président, rappelant qu'il était délégué par M. Crepy, lequel avait voulu « qu'en cette occasion comme au Tonkin la parole fût à l'armée », M. Guillot a pris la parole.

Il a exposé tout d'abord que, durant tout le cours du XIXe siècle jusqu'à l'époque actuelle, trois points avaient surtout attiré l'attention des explorateurs : le pôle Nord, reconnu aujourd'hui presque inaccessible ; l'Asie Centrale, qui a donné lieuà des découvertes remarquables notamment dans le Turkestan dont MM. Bouvallot et Captus ont tout récemment entretenu la Société ; et enfin l'Afrique Centrale, où l'attrait de la colonisation se joignait à celui des découvertes. Stanley est un de ceux qui ont le plus fait pour la connaissance géographique de ce pays ignoré.

Il y a, dit M. Guillot, deux hommes dans ce voyageur américain : l'explorateur, dont les travaux, qu'on peut approuver presque sans réserve, ont permis de dresser d'une manière certaine l'hydrographie de l'Afrique Centrale ; et le colonisateur, le rival de De Brazza, dont il s'est chargé d'ailleurs d'assurer le succès, et dont les agissements méritent ici un blâme sévère.

Puis le Conférencier a retracé de main de maître les trois voyages de Stanley ; le premier accompli en 1869, sur la demande de Gordon Bennett, directeur du *New York Hérald*, qui l'envoyait à la recherche de Livingstone ; le second, qui a eu un but tout scientifique, et dans lequel Stanley a bien précisé que l'Oualaba, reconnu par le lieutenant Cameron comme communiquant à l'Ouest avec le lac Tanganyika, était bien le Congo et non pas le Nil ; le troisième enfin, dont le but exclusivement commercial était de créer une route le long du Congo contournant les rapides, et qui était dirigé par l'*Association internationale africaine* sous la direction du roi des Belges. C'est dans ce dernier voyage que Stanley a rencontré le français De Brazza, au moment où il allait atteindre le but qu'il s'était proposé : de là la rivalité de ces deux hommes, leur opposition contenue qui s'est traduite chez Stanley par des imputations calomnieuses plus que regrettables, et la création d'obstacles sans nombre, mais que De Brazza surmontera certainement si les pouvoirs publics consentent à lui fournir les capitaux, qui abondent chez Stanley et dont le défaut chez De Brazza est actuellement le seul obstacle à la réalisation de l'œuvre qu'il a si bien commencée.

Des applaudissements enthousiastes ont répondu à ce vœu patriotique, et M. le président Delamare a remercié le conférencier de son dévouement à la Société.

La Conférence de M. Guillot paraîtra prochainement *in-extenso* dans le Bulletin.

Conférence de M. Rabot.

La conférence de M. Rabot a eu lieu le dimanche 30 mars, à trois heures, dans la grande salle des fêtes de l'hôtel du Maisniel, devant un public nombreux. La séance était présidée par M. Van Hende, assisté de MM. Alfred Renouard, Delamare, Jacquin, Bertoux et Eeckman.

Après quelques mots du président, qui a présenté au public « le sympathique et aimable causeur que la Société a déjà entendu l'année dernière. » M. Rabot a pris la parole. S'excusant de parler sur un pays déjà décrit par M. Barrois devant la Société, il a voulu, a-t-il dit, nous dépeindre seulement l'un de ses côtés les moins connus :

les plateaux et les glaciers. Il a successivement fait parcourir au public la région du Svartizen, et ses montagnes non pas fines et élancées comme celles des Alpes, mais plutôt courtes et en forme de dômes ; puis la contrée des grands lacs et des forêts de la Suède, avec ses plaines immenses et ses glaciers étendus ; il a terminé en remontant vers le nord et en nous faisant gravir avec lui le pic grandiose de Kabnekaïssé. Nous ne voulons pas déflorer cette belle conférence en en présentant aujourd'hui l'analyse à nos membres ; nous nous réservons de la publier prochainement *in-extenso* dans nos bulletins. Contentons-nous aujourd'hui de constater le succès de M. Rabot, succès oratoire en même temps que géographique, rehaussé par l'intérêt que présentaient un sujet des plus attrayants et une exhibition de 41 projections lumineuses inédites et des mieux réussies.

COURS ET CONFÉRENCES DU SAMEDI SOIR
A ROUBAIX.

Cours du 9 Février.

Excursions dans le Sud de la Tunisie

Par M. DELAMARE, Chef de Bataillon au 43e d'Infanterie.

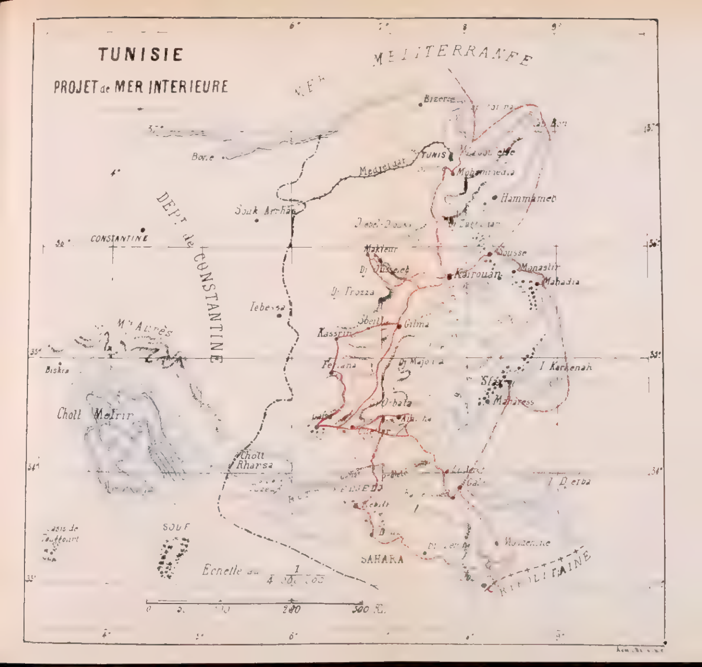
La conférence de M. le commandant Delamare a eu lieu dans la salle de la Bourse devant environ 400 personnes. M. Henry Bossut présidait, ayant à ses côtés M. Alfred Renouard, secrétaire général, et MM. Cyrille Ferlié fils, Junker, V. Duburcq, Leburque-Comerre et Faidherbe, membres du bureau de Roubaix.

M. Delamare débute par quelques mots aimables pour l'auditoire fort nombreux qui est venu l'entendre. Tout voyageur dit-il, est forcément captivé par la vue des merveilleux paysages de l'Orient, s'il n'est poète, il le devient ; mais en même temps il est fort embarrassé lorsqu'il s'agit de rendre compte de ses impressions. Suivant ses aptitudes, il emploie le pinceau, la plume ou la parole ; toutefois les artistes à qui ces trois ressources sont également familières, ne se voient que très rarement. A peine pourrait-on citer Fromentin dont les tableaux et le livre admirable « un Été dans le Sahara » ont su rendre, avec une vérité frappante et un charme exquis, ce ciel ardent, cet aspect multiple et si curieux de notre désert africain...

M. Delamare avoue n'avoir à nous offrir que sa bonne volonté, en faveur de laquelle il croit devoir réclamer l'indulgence de ses auditeurs. Nous sera-il il permis de lui dire qu'ils l'ont suivi avec plaisir sur cette route brûlante et aride où il a conduit ses soldats.

Mais laissons-lui la parole.

« Nous débarquons à la Goulette, dont les fortifications ont été construites par Charles-Quint. Nous admirons le magnifique panaroma qu'offre la baie au fond de laquelle cette ville est assise. Au delà, entre Tunis et Bizerte, s'étend une vaste plaine, coupée par la Medjerdah.



TUNISIE
PROJET de MER INTERIEURE
MEDITERRANEE
Bizerte
TUNIS
Medjerdah
Bone
Mohammedia
Hammamet
Souk Arrhas
CONSTANTINE
DEPT de CONSTANTINE
Makteur
Sousse
Monastir
Mahadia
Kairouan
Tebessa
Sbeitla
Gilma
Kassrin
Biskra
I. Kerkenah
Sfax
Mahares
Chott Melrir
Chott Rharsa
I. Djerba
SOUF
SAHARA
Echelle au 1/4 000 000
0
200
300 K.

et à l'extrémité de laquelle s'élevait jadis la puissante Carthage. Aujourd'hui, l'emplacement de la ville est dénudé, couvert de pierres et de débris de poteries.

Au centre, sur un petit mamelon, on voit un monument de construction récente et d'assez piètre apparence : c'est la chapelle commémorative de la mort de St-Louis (1270), érigée en 1841 sur les ruines d'un ancien temple d'Esculape, qui lui-même avait été construit sur les ruines d'un temple dédié au Dieu Esmoun, le Dieu de la médecine chez les Phéniciens.

Je ne dirai rien de Tunis ; comme toutes les villes orientales, cette cité commerçante et populeuse, fort belle de loin, ne présente, quand on y pénètre, qu'un fouillis de ruelles étroites et abjectes. Le lac voisin en est l'exutoire ; aussi, les miasmes qui s'en dégagent, surtout pendant l'été, rendent-ils le séjour de Tunis insalubre pour les Européens. Ajoutons toutefois que, depuis l'occupation Française, un quartier Européen s'élève dans la partie la plus basse, et par conséquent, la plus malsaine de la ville.

De Tunis, nous nous rendons à Mohammedia.

Là, nous rencontrons une vaste construction, commencée il y a une cinquantaine d'années par un ancien Bey de Tunis, dont la mort imprévue laissa, suivant l'usage du pays, l'œuvre inachevée. On ne saurait rendre l'impression de tristesse qu'on éprouve à la vue de ces immenses murailles qui, déjà, tombent en ruines, de ces baies ébréchées qui attendent leurs châssis, de cette absence de terrasses : tout offre l'image de la désolation, au milieu de ces plaines incultes.

Plus loin, nous voyons les ruines d'un aqueduc Romain, qui du mont Zaghouan, amenait les eaux potables à Tunis. Un nouvel aqueduc a été construit il y a une vingtaine d'années, par un ingénieur Français.

Avant de continuer nos excursions vers le Sud, il me paraît nécessaire d'esquisser, en quelques traits rapides, les conditions orographiques, hydrographiques et climatologiques de cette partie de Tunisie.

Les habitants de l'intérieur sont généralement nomades. Peu soucieux de conserver les rares bois existants, surtout sur les montagnes, ils ont tout détruit, et, dans la longue route que nous avons parcourue avant d'atteindre la région des Oasis, c'est à peine si, trois ou quatre fois, nous avons eu l'occasion de rencontrer quelques maigres plantations d'oliviers, de pins d'alep, de caroubiers ou de tamarins. J'ajouterai cependant que, sur le littoral, les indigènes cultivent avec succès

l'olivier, dont la récolte forme la principale ressource. Mais cette fertilité, restreinte du reste à une zone de quelques kilomètres de largeur, n'est due qu'à une fréquence relative de pluies, résultant de la différence de température entre l'air ambiant au-dessus de l'eau et au-dessus de la terre ferme.

Qu'est-il résulté du déboisement des montagnes? Les terres végétales qui les recouvraient n'étant plus retenues, ont glissé dans les vallées, et y ont formé une nappe horizontale dont l'épaissur, relativement faible au pied des hauteurs, atteint 30 et 45 mètres au thalweg. S'il pleuvait assez souvent, ces vallées seraient d'une fertilité extrême; mais les montagnes, dont il ne reste plus que l'ossature pierreuse, font rayonner jour et nuit une chaleur intense, qui surchauffe l'atmosphère et dissipe les vapeurs d'eau, au lieu de les condenser et de les résoudre en pluies.

Ce n'est pas le seul inconvénient de cette forme géologique. Sous l'action des pluies torrentielles d'hiver, les lits des rivières s'élargissent et creusent dans les berges des affouillements qui les rendent inaccessibles et détruisent tous les ouvrages d'art qu'on pourrait y asseoir (ponts, routes, aqueducs, etc.)

En Tunisie, comme partout, les eaux peuvent se diviser en trois catégories : 1° Eaux pluviales ; 2° Eaux souterraines ; 3° Eaux vives ou courantes.

Dans les villes, les eaux pluviales sont recueillies avec le plus grand soin. Chaque maison possède une citerne, collecteur des eaux des terrasses. Autour des villes, on voit des fesguias ou madjen, sortes de réservoirs maçonnés, de grandes dimensions, où viennent s'accumuler les eaux pluviales s'écoulant des terrains avoisinants. Afin d'éviter l'évaporation résultant de l'action des rayons solaires, ces citernes sont assez souvent recouvertes de voûtes. Par suite de la négligence des habitants, ces eaux, quoique naturellement pures, deviennent saumâtres et sont surchargées de matières organiques. Lorsqu'on en a le temps et les moyens — ce qui n'est généralement pas le cas pour une troupe — on purifie cette eau par le filtrage, la cuisson et le battage. On lui restitue la limpidité en y jetant de l'alun.

Dans la campagne, sur les terrains argileux, on rencontre parfois des redirs, sortes d'étangs de petites dimensions, fournissant pendant l'hiver de l'eau potable, mais se desséchant pendant l'été.

Les nappes d'eau souterraines sont assez nombreuses. Généralement, tous les 30 ou 40 kilomètres, on rencontre un puits ou un groupe

de puits ; quelques-uns d'entr'eux sont assez profonds (40 à 60 mètres), mais la plupart n'ont pas de margelles, et toutes les impuretés du sol avoisinant, chassées par le vent, viennent s'accumuler à la surface et y forment une couche épaisse dont il faut dégager l'eau avant de pouvoir s'en servir. En outre, cette eau renferme une grande quantité de sels (de 3 gr. à 15 gr. par litre) qui la rendent éminemment laxative, et tout-à-fait impropre à un usage prolongé. Ces sels sont le plus souvent du sulfate de soude, du sulfate de chaux, quelquefois du sulfate de magnésie. Il n'y a d'autres moyens de les extraire qu'en faisant distiller l'eau. Grâce à de récentes découvertes, il est probable qu'on pourra obtenir cette distillation au moyen de miroirs solaires, sans emploi de combustible. On justifiera ainsi, une fois de plus, cet axiôme: qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil, puisqu'il y a plus de deux mille ans, Archimède employait ce moyen pour incendier les flottes ennemies qui l'assiégeaient.

Quant à la troisième espèce d'eaux, je n'en parlerai que pour mémoire, puisque pendant la majeure partie de l'année, les rivières sont à sec.

Le climat est chaud, mais salubre, sauf à Gabès où la marée, chose rare dans la Méditerranée, atteint 2 mètres de hauteur et par suite du flux et du reflux sur les terres végétales de l'Oasis, occasionne des fièvres intermittentes. Voici quelques maxima de température : Le 1er janvier 1882, au soleil, 42° cent. La nuit 2° au-dessous de zéro. Le 1er janvier 1883, 43° cent. au soleil ; la nuit 2° au-dessous de zéro. Cet écart journalier de température, pendant l'hiver, est assez difficile à supporter. Pendant l'été, à Gafsa, le thermomètre a atteint 56° sous la tente, et environ 60° au soleil. Pendant la nuit, à cette même époque de l'année, le thermomètre ne descendait guère au-dessous de 35°. Pendant le jour, à l'ombre des arbres, la température restait stationnaire entre 38° et 45°. J'attribue ces chiffres exceptionnels à la situation spéciale de Gafsa, au pied de hautes montagnes rocheuses, dont la réverbération surchauffe jour et nuit l'atmosphère. » ....

Continuant sa route vers le Sud, le conférencier nous fait entrer à sa suite à Kairouan, la ville Sainte de Tunisie. Okbah, lieutenant de Mahomet, fonda la ville en 675 de l'ère chrétienne. Des matériaux tirés des ruines des villes voisines, notamment de Sabra, servirent à la construction des maisons et des édifices religieux. Kairouan compte 20 mosquées et 40 zaouïas (écoles). Autrefois, surtout au temps de la traite des esclaves, elle était le point de passage obligé de toutes les

caravanes du Soudan. Elles payaient un droit qui s'élevait jusqu'à 15.000 fr. par jour.

Il y a une cinquantaine d'années, Kairouan comptait encore 40,000 habitants ; déchue de son ancienne splendeur, elle n'a plus aujourd'hui que 8 ou 10 mille habitants. Son commerce consiste en peaux, cuirs, tapis, tentes en poil de chèvre ou de chameau.

A l'ouest de Kairouan s'étend la vaste région montagneuse des Ousselet. Ne pouvant entrer dans tous les détails de son excursion dans cette contrée, le conférencier se borne à donner lecture de quelques pages de son « Journal de Voyage ». Nous croyons devoir reproduire « *in extenso* », ce récit qui ne fait pas moins d'honneur à la plume de l'écrivain qu'à l'esprit de l'observateur.

....

« Nous sommes campés au fond d'un immense entonnoir. Tout alentour, de hautes montagnes se dressent en amphithéâtre.

Sur le sommet de l'une d'elles on entend, vers midi, les sons d'une musique Arabe : deux espèces de clarinettes aux sons criards et deux grosses caisses rhythmant un air monotone, assez semblable aux bourrées d'Auvergne ou au Lala-nigou des Bretons.

Cet orchestre descend à pic la montagne, et est suivi par un rang de cavaliers portant de longs burnous flottants, aux couleurs éclatantes.

Leurs chevaux sont caparaçonnés d'un voile de soie brochée qui, par derrière, pend jusqu'à terre.

Ces voiles sont formés de trois bandes de couleur différente, assortie à celle du costume du cavalier.

Il y a des cavaliers habillés de bleu tendre, avec le voile jaune d'or et blanc au milieu ; des cavaliers roses, avec des voiles grenat et vert clair...

Derrière cette troupe, toute la tribu à pied : deux ou trois mille arabes venant, en signe de paix, offrir au général leurs hommages et leurs protestations de dévouement.

La descente dure longtemps, car la montagne est haute. Arrivé au pied, le chef de la tribu s'élance à cheval jusqu'à la tente du général, et vient le prévenir que ses guerriers désirent lui faire fête.

Le général fait un signe, et la fête commence, — comme dans les opéras. Aussitôt l'orchestre accélère la mesure. De monotone qu'il était, le rhythme devient vif et léger.

Les cavaliers bariolés s'élancent au grand galop ; ils lâchent les

rênes, et se dressant sur les étriers, ils tirent des coups de fusil ; rechargent leurs armes ; tirent de nouveau (à poudre, bien entendu).

Les chevaux hennissent ; leur œil étincelle ; leurs naseaux fument. Ils font des bonds prodigieux, le cavalier toujours debout sur les étriers. Ils franchissent les rochers, les ruisseaux, les broussailles ; ils semblent avoir des ailes, et cependant ils s'arrêtent net à cinquante pas du général.

Celui-ci leur fait un sigue de la main.

Les cavaliers choisissent un terrain favorable à 200 ou 300 mètres de là. La musique les suit. Chacun d'eux, isolément, cherche à montrer son adresse personnelle et le mérite de son cheval. Aux sons de l'orchestre, tantôt lents, tantôt précipités, il change de pied, galope sur place ; fait agenouiller sa monture ; la fait se cabrer, ruer, se renverser sur le flanc ; pendant ce temps, il se tortille sur sa selle, brandit son fusil, dégaîne son sabre, extermine des ennemis invisibles ; il pousse des hurlements sauvages ; aux sons de la musique endiablée il galoppe à perdre haleine, le ventre du cheval touchant terre ; il tourne brusquement sur place et s'arrète enfin exténué, le cheval tremblant et suant, les flancs déchirés, une écume sanglante aux lèvres.............

Les épisodes comiques ne manquent pas, et un arabe à pied remplace le clown traditionnel de nos cirques. Le cavalier, avec un grand sabre, cherche à tuer le piéton. Celui-ci, armé seulement d'un énorme gourdin, se roule à terre, esquive ou pare les coups avec une adresse prodigieuse, se redresse, bondit sous le ventre du cheval, et finit par asséner sur sa croupe un énorme coup de bâton. Le cheval fléchit et tombe avec son cavalier.

Mais ce n'est pas fini : cheval et cavalier se redressent.

D'un coup de sabre, le cavalier désarme son adversaire, puis il l'emmène dans un petit coin où il tournoie autour de lui, au galop, sur une surface de terrain à peine grande de quelques mètres. Le cavalier, généreux, ne veut pas tuer son adversaire, mais il cherche à le ridiculiser.

Il rengaîne son grand sabre, et à la main, en galopant, malgré les cabrioles de l'arabe à pied, il lui enlève successivement son turban, sa chéchia, son burnous..

Le pauvre diable cherche au moins à couvrir de sa gandoura (chemise) sa pauvre tête pelée, — car c'est un crime religieux pour les Arabes que de rester un seul instant tête nue, — mais il s'aperçoit bientôt qu'il découvre d'autres parties de son corps qu'il est générale-

ment défendu chez tous les peuples de laisser voir en public ; alors, affolé, il glisse comme une couleuvre entre les jambes du cheval et s'enfuit bien loin cacher sa honte, aux cris méprisants et exaspérés de toute la galerie. Quant à nous, officiers et soldats, nous rions à cœur-joie.

Mais voici le plus intéressant :

Le cavalier ne veut pas rentrer chez lui sans emporter les preuves de sa victoire. Alors, toujours galopant, à une allure désordonnée, il voltige, il tournoie autour des objets qu'il a enlevés à son ennemi, et qu'il a laissé retomber à terre. Un à un, sans quitter les étriers, il ramasse tous ces effets à la main. Son galop est tellement rapide ; le cercle qu'il parcourt est tellement petit, qu'on dirait une toupie hollandaise, penchée sur son axe, se mouvant parallèlement au sol.

Quand le cavalier a ramassé tous ces effets, il les met en équilibre sur sa tête, rassemble ses rênes et file vers la montagne.

Pour terminer, les cavaliers, toujours au son de leur musique enragée, se précipitent vers le général et le saluent.

Celui-ci, d'un air fort aimable, leur adresse quelques banalités sur leur talent d'écuyer, mais force compliments sur le mérite de leurs chevaux.

Pendant ce temps, le couscoussou (mets national des arabes) a été préparé sous de grandes tentes en poil de chameau ; les quartiers de bœufs et les moutons entiers embrochés à l'aide d'énormes perches, fument sur la braise qui grésille ; l'eau de l'Oued-Ouasafa est apportée dans d'immenses cruches ou dans des peaux de boucs. Les arabes dévorent à belles dents, et la fête se termine pendant que les pauvres chevaux, héros de la journée, s'en vont brouter piteusement en liberté les maigres buissons d'épines de la montagne. »

(Camp d'Aïn Guettar, 2 décembre 1881).

Reprenant son itinéraire vers le sud, le conférencier se dirige vers Gafsa, qu'il laisse à quelques kilomètres de l'Ouest ; puis il se dirige par l'oasis de Guettar, vers les montagnes de l'Oum-Ali qui, au Nord, bordent les Chotts. Ces montagnes, aux flancs abrupts, offrent une étrange particularité. Le seul col de la chaîne , praticable aux piétons, est bordé par deux contreforts escarpés sur les flancs desquels se dresse une muraille Romaine, encore intacte, sauf au point de passage. Cette muraille, dont l'élévation varie en raison des déclivités du terrain, est épaisse de 7 à 8 mètres ; haute de 10 à 20 mètres, et entièrement construite en pierres de taille.

On y remarque des galeries, des créneaux, des escaliers intérieurs et extérieurs fort bien conservés.

Après avoir traversé l'Oum-Ali, on passe les Chotts, vastes surfaces desquelles la mer s'est retirée et qui ont été nivelées par l'action des eaux. Elles sont recouvertes de sel cristallisé, et offrent l'aspect de plaines couvertes de neige ou de nappes de métal en fusion. L'épaisseur de la croûte saline est variable ; les passages sont rares et périlleux, surtout après les pluies ; ils sont indiqués par des jalons placés de distance en distance. Le sol que recouvre cette croûte est visqueux. On cite des exemples de caravanes entières, qui s'y sont enlisées. Le sel des Chotts est d'une pureté extrême, et peut faire l'objet d'un important commerce avec les tribus du centre de l'Afrique où le sel est si rare qu'il sert de monnaie aux indigènes.

Sur la rive méridionale du Chott Djerid, se trouve le pays du Nefzaoua composé d'une grande quantité de petites oasis dont la principale est celle de Kebili.

De loin, une oasis ressemble à une tache d'un vert sombre, sur le jaune brillant du sable du désert. Une source donne naissance à un petit cours d'eau canalisé, se subdivisant en un certain nombre de dérivations, arrosant le terrain sur une longueur variant entre 500^{m} et 8 kilomètres, et sur une largeur en raison de l'abondance de la source. Ces canaux fertilisent à l'ombre de palmiers, d'oliviers et de presque tous les arbres fruitiers de l'Europe méridionale, des petits jardins où l'on cultive le maïs, les melons, la vigne, etc. En dehors de l'oasis se trouve le village dont les maisons sont construites en mottes de terre argileuse, ou en troncs de palmiers. La mosquée est généralement la seule maison construite en maçonnerie. Chaque jardin est entouré de levées de terre hautes et épaisses, le plus souvent recouvertes de cactus ou de palmes juxtaposées. La population appartient surtout à la race nègre. Le séjour en est très malsain, et les gens du pays sont eux-mêmes minés par les fièvres résultant de la chaleur humide qui y règne constamment.

Après avoir traversé de l'Ouest à l'Est, le Sahara Tunisien, le conférencier pénètre dans les défilés des Ouerghama, dont chaque pic est couronné d'un « Kesseur » ou maison fortifiée, et dont les habitants sont logés soit à la façon des *Troglodytes*, dans des grottes existant sous les crêtes, soit dans de profondes excavations creusées dans le tuf, au fond des vallées. Enfin, il arrive au point le plus méridional de son trajet, à Douiret, ville située aux confins de la Tripolitaine. Pays

peuplé ; sol ingrat, mais admirablement cultivé. Les habitants y sont sédentaires ; plus industrieux et policés que dans le reste de la Tunisie.

En remontant vers le Nord, on arrive à Moudenine, chef-lieu des Ouerghamas. La ville est bâtie sur une hauteur ; sa population atteint 30 mille habitants, on y remarque des maisons à trois, quatre et même cinq étages. C'est l'entrepôt fortifié de toutes les récoltes et des productions des habitants de la plaine.

De Moudenine, on arrive à Gabès, qui n'est pas une ville, mais une simple expression géographique. Il ne se trouve à cet endroit qu'une assez grande oasis, entourée de quelques villages, et à 8 kil. au Sud-Ouest, le poste de Ras-el-Oued, fortifié par nos troupes.

L'explorateur se rend de Gabès à Gafsa, ancienne ville Romaine, siège d'un évêché. On y remarque de nombreux vestiges de la civilisation Romaine à l'époque des premiers siècles de l'ère chrétienne, entr'autres une piscine d'où jaillit la source qui féconde l'oasis. Puis, remontant au Nord, il traverse successivement les ruines de Fériana, de Kassrin et de Sbeitla ; il y a là une ample moisson à recueillir par les archéologues. A chaque pas, des tronçons de colonnes, des chapiteaux, et même des aqueducs, des temples païens, des arcs de triomphe, des maisons et des rues entières en état de parfaite conservation.

De Sbeitla, le conférencier retrace à grands traits la route déjà parcourue, jusqu'à Gilma et Kairouan.

De Kairouan à Sousse on a construit, dès le début de l'occupation, un chemin de fer à voie étroite, système Decauville, actionné par des chevaux, et qui rend les meilleurs services dans un pays absolument aride et désert.

L'orateur ne veut pas quitter la Tunisie sans dire quelques mots du projet de mer intérieure, actuellement à l'étude, et qui vraisemblablement sera mis à exécution avant peu. Les études préliminaires de ce projet sont dues à M. le Commandant Roudaire (aujourd'hui Lieutenant-Colonel).

Au cours de travaux géodésiques dans la région de l'Aurès, cet éminent Officier Supérieur acquit la preuve que la partie du terrain, actuellement occupée par les Chotts Mélrir et Rharsa, se trouve à 30 mètres environ au-dessous du niveau de la mer. Les recherches historiques qu'il fit à ce sujet, lui donnèrent la conviction que, dans l'antiquité, se trouvait là le lac ou la baie de Tréton, dont parlent tous les historiens de l'antiquité. La découverte assez récente d'une galère

Romaine, enlisée dans le Chott aux environs de Refta, ne laisse aucun doute à cet égard.

Dès lors, quoi de plus naturel que de restituer à la mer les domaines que les siècles lui ont ravis. La superficie de la mer intérieure sera 17 fois plus considérable que celle du lac de Genève. Un canal, longeant au Nord le chott Fedjedj, unira le golfe de Gabès au chott Rharsa et au chott Melrir. Les procédés d'exécution seront assez simples ; il n'y aura pas de roches à entamer, sauf au seuil de Gabès, ce qui offre un grand avantage au point de vue de la stabilité des berges à l'entrée du canal. L'évaporation journalière de 28 millions de mètres cubes d'eau produira des pluies qui féconderont les terrains environnants. L'exploitation des salines, celle des forêts de l'Aurès procureront à l'entreprise, dès les débuts des travaux, une source assurée de bénéfices ; enfin le draînage du chott Fedjedj restituera à l'agriculture une surface de 500 mille hectares de terrains.

Le rétablissement de cette mer intérieure facilitera les échanges avec l'intérieur de l'Afrique et créera un obstacle infranchissable aux incursions des nomades.

Le conférencier termine en ces termes :

« Vous me demanderez sans doute, avant de vous quitter, ce que je pense de l'avenir de la Tunisie. Notre siècle, dont on médit beaucoup est et demeurera le siècle des grandes choses, des entreprises réputées impossibles, et pourtant menées à bonne fin; et cela grâce à la France, grâce à des initiateurs tels que les Lesseps, les Brazza, les Bayol et tant d'autres dont s'honore notre pays.

L'exécution du projet de M. Roudaire ; le reboisement des hauteurs; la création de routes, de chemins de fer, ne tarderont pas à donner en Tunisie un grand essor au commerce et à l'industrie, à y développer l'agriculture comme cela se produit dans le Sahel Algérien.

Mais ces grandes choses, il ne faut pas les demander à l'État. L'État ne peut et ne doit se jeter dans l'inconnu ; il ne peut qu'encourager, faciliter et protéger l'initiative privée. C'est à elle d'oser ; à elle de réunir les capitaux ; de mettre résolument la main à l'œuvre, et de dépenser, en travaux utiles à la Patrie et à l'Humanité, cette intelligence pénétrante et hardie qui distingue toujours les Français. »

GRANDES CONFÉRENCES

(*in extenso*).

L'AMÉRIQUE ÉQUATORIALE

SON PRÉSENT ET SON AVENIR ÉCONOMIQUES

Par M. Ch. WIENER, Vice-Consul de France à Guayaquil (1).

M. le Président, Mesdames, Messieurs,

M. le ministre des affaires étrangères m'a fait l'honneur de me charger, le 5 octobre 1879, d'une mission dans le bassin amazonien, ou plutôt dans l'Amérique équatoriale.

Après avoir passé trente-trois mois dans cette région, en partie, dans l'accomplissement d'un voyage d'environ 14,000 kilomètres dans l'intérieur de ce continent, et en partie dans l'exercice de mes fonctions consulaires dans le port de Guayaquil, je viens vous raconter ce que j'y ai cherché et ce que j'y ai trouvé.

Une mission du genre de la mienne n'est pas un voyage proprement dit. Parcourir une route pour arriver à un point déterminé, c'est voyager ; parcourir un chemin ayant le chemin même pour but, c'est explorer. J'ai exploré une grande et merveilleuse région. Mes carnets vous diront les angles sphériques que j'ai notés, les sondages que j'ai faits, les tracés que j'ai levés chemin faisant. Pour aujourd'hui, je ne veux que vous entretenir de mes explorations. Pardonnez-moi si je ne viens pas vous amuser de récits de batailles ou d'aventures ; je crois, en effet, que l'art de l'explorateur consiste à se battre le moins possible ; à se sentir le bras assez vigoureux pour écarter les obstacles qui se trouvent sur son chemin, sans mitrailler à chaque instant ; à

(1) Conférence faite à Lille le 30 janvier, et à Roubaix le 11 février 1883, et insérée dans le *Bulletin de la Société de Géographie commerciale de Paris.*

employer, en un mot, toute son intelligence, toute sa force, toute son énergie, à ne pas se laisser arrêter par les difficultés qui peuvent s'élever sur sa route. Ce que les uns appellent obstacle, les autres l'appellent danger. Quant à moi, je crois que le danger existe partout ou nulle part, selon l'esprit ou la valeur de l'explorateur : on meurt ou l'on ne meurt pas, voilà tout !

Tenez, messieurs, pendant que je traversais la route entre la capitale de l'Équateur, Quito, et le Napo navigable, il avait plu durant plusieurs jours, lorsqu'à un moment donné, les nuages se dissipèrent, et le soleil parut. Moi, aussitôt, de placer l'horizon artificiel et de me mettre en observation avec le sextant.

Le sentier était étroit ; d'un côté un pan de rocher, et de l'autre, un profond précipice. Un arbre projetait son ombre sur mon instrument; — je fais un pas à gauche pour éviter l'ombre, en oubliant que là se trouvait le précipice, et je roule à 20 mètres en me démettant un bras et me meurtrissant le corps. — Était-ce dangereux ? Non, c'était maladroit. (*Hilarité.*)

Un autre jour, nous devions passer un des quatre-vingt-trois torrents qui coupent la route entre Quito et le Napo ; — au moment de traverser, nous voyons que, dans l'impossibilité de trouver un gué, il était nécessaire d'établir un pont. Mes Indiens se mirent immédiatement à l'œuvre ; ils coupèrent deux énormes bambous qu'ils firent tomber avec beaucoup d'habileté sur une roche de la rive opposée. Mais à peine ce pont un peu primitif fût-il établi, que mes Indiens — chargés d'environ 40 kilogrammes — le regardèrent, puis se regardèrent entre eux et ne passèrent point. Voyant qu'il fallait leur donner l'exemple, j'allumai une cigarette, et me voilà assez gaillardement en route.

Tout alla fort bien tant que je fus du côté des gros bouts, mais une fois arrivé vers le milieu, les bambous commencèrent à produire un balancement assez fort ; ils cédaient à chaque pas que je faisais. A 12 mètres au-dessous de moi, passait avec une vitesse vertigineuse, le fleuve écumant. Je me sentis pris de vertige et je vis que j'allais perdre l'équilibre. Tomber de là, c'était la mort certaine. Que faire ? je m'accroupis et je passai le reste du pont à quatre pattes. Était-ce dangereux ? Non, c'était ridicule. (*Rires.*)

J'ai échappé plusieurs fois, bien juste, à ce que l'on appelle vulgairement le danger ; une fois, à un empoisonnement. J'ai souffert atroce-

ment pendant vingt-quatre heures, j'ai été malade pendant plusieurs jours, puis, peu à peu, je me suis rétabli. Une autre fois, j'ai échappé au javelot d'un Indien. Ce javelot en bois de fer et empoisonné m'était destiné ; il m'a à peine effleuré. A plusieurs reprises j'ai eu des accès de fièvre. Dans tous ces cas, je ne dirai pas que j'ai échappé à des dangers, je dirai, comme lorsque j'étais au collège, que j'ai eu beaucoup de chance. Je ne connais qu'un seul danger réel : c'est celui de faire fausse route, et, pour éviter cet écueil, j'ai tâché pendant les dix-neuf mois de mon voyage, de rester toujours calme, de garder mon sang-froid, et c'est ainsi que je crois avoir pu être impartial. J'ai eu comme compagnons de route, plus de 400 individus se renouvelant par groupes de 12 à 65 hommes ; il y en avait de toutes les nationalités, depuis le blanc français ou brésilien, l'indien rougeâtre, le Cocama du Haut-Maranon, le mulâtre, jusqu'au nègre du Para.

Eh bien, tous ces hommes ont fini par comprendre que le danger méprisé équivalait la plupart du temps au danger vaincu. Ils ont compris de même que s'il est des gens qui s'enivrent de boissons, s'il en est d'autres qui s'enivrent de paroles, il en existe aussi qui s'enivrent d'une pensée, et ils ont pu voir que si la première de ces ivresses avilit, si la seconde distrait, la troisième, l'ivresse de la pensée, soutient, élève et fortifie. (*Applaudissements.*)

Eh bien, messieurs, je me suis laissé guider pendant toute la durée de mon voyage par une idée que je crois grande, belle et utile. Cette idée m'a servi, semblable à un fil d'Ariane, à parcourir le dédale des Cordillères et les fleuves du bassin amazonien ; et je viens aujourd'hui vous demander de vouloir bien suivre très rapidement, avec moi, l'itinéraire que j'ai parcouru, et me permettre de vous exposer aussi nettement que possible, les conclusions auxquelles je suis arrivé.

Le but de ma mission était clairement défini au moment de mon départ. Je devais, moi, agent consulaire français, étudier les routes commerciales conduisant, ou plutôt pouvant conduire dans les centres consommateurs du pays qui m'avait accordé l'exequatur.

La ville de Quito se trouve située dans une espèce de cirque naturel, formé d'un côté, par la Cordillère maritime, et de l'autre, par la Cordillère orientale ; l'une et l'autre fort élevées en ce point. De plus, les contreforts de la Cordillère se réunissent ici et forment une sorte de nœud. Le cirque est entouré d'une série de volcans merveilleux. — On y voit... — je vous demande pardon de prononcer des noms plus

ou moins barbares, — le Pichincha, le Cotopaxi, le Sinchilagua, la Viudita, le Corazon, l'Altar, etc.

L'accès, dans cette vallée, est extrêmement difficile, et les Espagnols, peuple d'un génie peu pratique, surtout au point de vue de la géographie, ont placé le port d'entrée dans les conditions les plus défavorables qu'on puisse imaginer. La ville de Guayaquil se trouve non pas à l'embouchure du Rio Guayas, mais à 72 milles en amont. Les anciens habitants de ce pays avaient été infiniment plus pratiques ; ils s'étaient établis dans l'île qui se trouve à l'embouchure même du fleuve, l'île de la Punà. Les Espagnols, eux, n'ont même pas profité du climat très sain de la côte, qui est baignée par les courants austraux, et favorisée des vents de la mer qui la rafraîchissent et l'assainissent, mais ils ont placé leur cité dans un marais épouvantable. Il était à prévoir que la nation qui trouverait une route commerciale aboutissant à un port plus rapproché que le port de Guayaquil du centre consommateur du pays, offrirait à ceux qui seraient les premiers à s'en servir, un réel avantage sur les nations concurrentes.

Pour vous démontrer l'importance pratique de ce fait, je n'ai qu'à vous dire que ces avantages se chiffreraient par millions chaque année. Une tonne de marchandises coûte, lorsqu'elle est envoyée de France par le cap Horn, jusqu'à Guayaquil, environ 50 à 60 francs ; par l'isthme de Panama, elle coûte environ le double ; mettons une moyenne de 100 francs pour parcourir 4,000 lieues. Le coût du transport de cette même tonne de marchandises de Guayaquil à Quito, soit environ 80 lieues de parcours, est de 4 à 500 francs, et autre désavantage, un semblable transport ne s'effectue qu'avec les plus grandes difficultés. On ne peut, en effet, se servir que de mules et ne transporter que des objets ayant environ, comme dimensions maxima, 80 centimètres dans chaque sens. Vous voyez de suite tous les embarras, toutes les avaries qui en résultent. Les chemins que j'ai parcourus pour me rendre nettement compte du meilleur point à choisir comme port de la ville de Quito et de l'Entre-Cordillère; sont les suivants :

De Guayaquil, en longeant la côte, je me suis rendu au Chimborazo et de là, à la ville de Quito. Mais en cet endroit, les renseignements que j'obtins sur les affluents de l'Amazone étaient tellement incomplets, tellement contradictoires, tellement défavorables, que je me suis demandé si je pouvais espérer de trouver de ce côté un remède contre le mal. Je me suis dit alors, qu'entre la ville de Quito et le Pacifique, on peut trouver une route infiniment plus courte que celle actuelle-

ment parcourue entre Quito et Guayaquil. Et, en effet, je me suis rendu dans la direction dite de Manabi, vers le Pacifique, et j'ai trouvé que la distance que l'on aurait à parcourir là ne serait que de 186 kilomètres au lieu de 373.

De plus, cette route serait très facile à établir.

Cependant j'ai compris que la ville de Guayaquil, qui tient entre ses mains tout le commerce du pays, s'opposerait toujours à la création d'un nouveau port sur le Pacifique, et c'est pourquoi je pense que de Guayaquil on pourrait remonter le fleuve Daule jusqu'au point appelé le Balzar, 40 lieues par eau. De là, jusqu'à la région précitée de San Miguel, il n'y a plus que 7 lieues, et le reste de la distance jusqu'à la capitale serait parcouru sur une route d'environ 90 kilomètres qui, de ce point, pourrait être facilement ouverte jusqu'à Quito.

Revenu à Quito, j'ai traversé le Huamani qui est un des cols les plus élevés que je connaisse, on le passe à plus de 4.000 mètres et je suis descendu, par les contreforts de la Cordillère, dans le Napo navigable, pour me rendre, par l'Amazone, au Para, où l'empereur du Brésil a bien voulu mettre une chaloupe à vapeur avec son équipage, ses officiers et des vivres à ma disposition. Muni alors, grâce à la générosité de Dom Pedro II, d'un merveilleux moyen d'exploration, j'ai remonté le fleuve jusqu'au Pongo de Manseriche, qui est la limite de navigabilité de l'Amazone, à la dernière marche de cet immense escalier hydraulique qui conduit, depuis le lac Lauricocha, situé à 4,000 mètres environ au-dessus du niveau de la mer, par une série de gradins, jusqu'à un point qui n'est plus élevé que de 280 mètres, quoique la distance entre le Pongo de Manseriche et le Para soit un peu supérieure à mille lieues.

J'ai remonté enfin le Rio Morona jusqu'à peu de distance de Quito. En quittant ce fleuve, j'ai essayé d'entrer dans le fleuve Pastaza, mais j'ai eu à lutter contre de grandes difficultés. Les renseignements que je possédais, d'après les meilleures cartes anglaises que j'avais eues sous les yeux, mentionnaient que ce fleuve devait être le plus navigable de tous ; malheureusement c'est celui qui l'est le moins. C'est un cours d'eau tout à fait bizarre ; ce n'est à proprement parler ni une rivière ni un fleuve, c'est une inondation perpétuelle. A certains endroits, il n'a pas de rives solides, et le moindre accident, une forte crue, le vent ou la pluie, en font varier le chenal avec une facilité extraordinaire ; chaque jour il se forme de nouveaux bras ; le fleuve se déplace et forme des îles qui disparaissent bientôt. Parfois, à certains endroits,

la sonde accuse six ou sept brasses d'eau, un instant après, le fleuve est presque à sec. C'est une série de lacs qui communiquent entre eux par une nappe d'eau très peu profonde, de sorte que cette voie est peu favorable à la navigation.

Ensuite, je suis entré dans un fleuve qui est indiqué sur toutes les cartes d'une façon fantaisiste ; la carte la plus sincère, celle de Stieler, ne l'indique que par un pointillé ; on n'en connaît que l'embouchure, c'est le Rio Tigre. Je l'ai parcouru sur environ 1660 kilomètres. C'est un fleuve admirable et parfaitement navigable ; le chenal est constant, et quoique ce fleuve n'ait jamais été parcouru et que nous n'ayons eu aucun pilote avec nous, nous n'avons éprouvé aucun accident durant les vingt-deux jours de notre exploration. La reconnaissance de ce fleuve achevée, je suis entré dans un fleuve qu'on appelle le Rio Chambira, qui également, ne figure pas sur la carte.

La région que traverse ce cours d'eau, habitée par quelques Indiens Simarones qui vivent exclusivement de chasse et de pêche, est des plus riches. Je puis vous assurer dès maintenant, qu'il n'existe aucune plante précieuse des climats équatoriaux qui n'y vienne dans d'excellentes conditions ; pour vous donner une idée de la fécondité du sol, je vous citerai un fait en passant. Le scorbut s'était déclaré sur notre chaloupe, nous étions beaucoup de monde et la nourriture était fort mauvaise. Malgré tous nos soins, les vivres que nous avions à bord s'étaient gâtés. Il y avait onze mois que je n'avais mangé ni viande de boucherie ni pain, que je n'avais goûté une gorgée de vin ; c'est ce qui explique la triste maladie, la décomposition des gencives, qui nous affligea. Nous savions bien que si nous pouvions manger des légumes frais, nous nous tirerions d'affaire ; mais comment nous en procurer ? Nous possédions un grand sac de haricots. Nous les avons semés. Nous en étant allés explorer un petit fleuve inconnu, le Rio Samiria, nous sommes revenus seize jours après et nous avons trouvé des haricots verts que nous avons mangés. (*Applaudissements.*) Le Rio Samiria, dont je veux seulement dire deux mots, est également un fleuve qui ne figure sur aucune carte. Je l'ai visité sur un parcours de 500 kilomètres environ. C'est un fleuve admirable, qui conduit à un lac immense, qui lui-même communique avec le Rio Ucayali, que beaucoup de géographes, jadis, ont appelé le véritable fleuve des Amazones.

Les fleuves des plaines brésiliennes, ont infiniment de canaux qui les font communiquer les uns avec les autres.

Ce fait a été signalé par Humboldt lorsqu'il a parlé du Cassiquiare

faisant communiquer tout le bassin amazonien avec le bassin de l'Orénoque. Quand je suis descendu le Rio Napo, je suis arrivé à l'embouchure d'un de ses affluents le Rio Ahuarico. Vous devez vous rappeler que mon malheureux ami, le Dr Crevaux, avait remonté en 1879, le Rio Putumayo, pour descendre dans le Rio Caquetà. Eh bien, du Rio Napo, en entrant dans l'affluent qui s'appelle Rio Ahuarico, on peut parfaitement passer dans le Rio Putumayo.

En dernier lieu, je suis entré dans le Rio Huallaga ; j'ai parcouru ses deux grands affluents, le Rio Aipena et le Paranapura. Là j'ai quitté la chaloupe à vapeur ; j'ai traversé ensuite la Cordillère péruvienne entre Moyobamba et Cajamarca, je suis descendu vers la côte, à Truxillo où j'ai été reçu par les Chiliens ; et peu de jours après, je suis rentré à mon poste.

En dernier lieu, ne connaissant pas encore le sud de l'Équateur, je suis allé à Cuenca et à Zaruma. J'ai fait là une découverte assez curieuse ; ces deux localités ne sont qu'à 14 lieues de la côte même. La Cordillère se trouve formée de deux contreforts immenses entre lesquels le profond talweg qui est sillonné, par un fleuve du nom de Rio Paute. Or, ce fleuve je le connaissais déjà ; je reconnaissais des sites ; j'y étais entré en venant du Pongo de Manseriche. Dans le bassin amazonien, on l'appelle le fleuve Santiago, tandis que dans la Cordillère, je l'ai dit, on le nomme le fleuve Paute. De ce point, en comptant tous les détours nécessités par les dépressions du sol, on pourrait, avec un chemin de fer d'une quarantaine de lieues, traverser dès maintenant, au moyen de la vapeur, tout le continent, depuis le Para jusqu'au Pacifique. Ce trajet, je le répète, serait de 1400 lieues en bateau et de quarante lieues environ en chemin de fer.

Tel est, mesdames et messieurs, l'itinéraire que j'ai parcouru.

Maintenant, permettez-moi d'appeler votre attention sur le fait suivant. La ville de Guayaquil même est un centre consommateur extrêmement restreint. L'intérieur du pays, au contraire, est fort peuplé. Il y a sur un espace relativement peu considérable environ 800.000 habitants dont un grand nombre d'Indiens ; le nombre des blancs est faible. Malheureusement pour ce pays, qui est vraiment beau, et dans lequel se trouvent de bien excellentes gens, il y a trop d'avocats. (*Rires.*) Ainsi, pour vous citer un fait, à Guaranda, qui est une ville de 4,000 habitants tout au plus, il y a plus de deux cents avocats. (*Hilarité.*) Le pays n'est pas commerçant et par conséquent la ville de Guayaquil est aujourd'hui, sauf le progrès matériel, quelques maisons

plus jolies, des rues plus proprement entretenues, des bateaux à vapeur amarrés sur les quais, la ville de Guayaquil est aujourd'hui, en dehors de ces petits avantages, à peu près la même qu'il y a deux siècles. Si, au contraire, vous regardez du côté du Para, si vous vous rappelez que le Para était, il y a environ cent ans, une bourgade de quelques centaines de maisons et qu'aujourd'hui il possède plus de 60,000 habitants ; que la ville de Manaos, à l'embouchure du Rio Negro, qui s'appelait il y a un siècle Barra do Rio Negro, était une petite colonie pénitentiaire de trois cents gredins et qu'aujourd'hui cette même colonie pénitentiaire s'est transformée en une fort belle ville de 15.000 habitants ; si vous vous rappelez que le commerce du Para il y a environ soixante ans, se résumait en une dizaine de mille francs d'exportation seulement et que le gouvernement ne percevait pour les droits de douane et de contributions immobilières qu'environ 4,000 frans par an, tandis qu'en 1879 il encaissait pour l'exportation du caoutchouc près de 50 millions de francs, et que le chiffre de l'exportation totale s'élevait à un quart de milliard, vous comprendrez l'immense essor qu'a pris le bassin amazonien et l'importance commerciale que peut avoir cette admirable région pour un peuple industriel et négociant.

Je ne veux pas insister en ce moment sur le genre spécial de commerce des différentes villes que j'ai parcourues, je veux seulement dire que si on excepte le Para et Manaos, ces deux grandes villes du Brésil septentrional et trois ou quatre villes de moindre importance, telles que Teffé, Santarem, Obidos, etc. ; tout le reste du pays, malgré la richesse dont je viens de parler, peut être considéré comme un pays vierge.

Et pourquoi, direz-vous, un pays aussi merveilleux et aussi fertile n'est-il pas exploité ? L'ennemi, dans cette région, n'est ni le gouvernement, trop mou ou trop arbitraire ; l'ennemi n'est pas non plus le climat qui est bien moins terrible qu'on veut le dire ; l'ennemi, c'est la distance. Le colon, lorsqu'il se trouve sur l'Amazone est un être absolument isolé, un point perdu dans l'espace. Je citerai un seul exemple. En remontant le Rio Tigre après un voyage de dix jours en chaloupe à vapeur, nous nous sommes trouvés sur un terrain excessivement riche en salsepareille. La salsepareille se vend aujourd'hui sur tous les marchés à des prix fabuleux ; eh bien, à qui notre découverte peut-elle servir à l'heure qu'il est ? Absolument à personne, parce que pour exploiter cette richesse il faut absolument un service de vapeurs réguliers. En pirogue, on ne peut jamais, quelle que soit la grandeur

de l'embarcation, prendre avec soi plus de vingt jours de vivres. Or, pour parcourir une même distance, s'il faut dix jours de vapeur, il faut cinquante jours de canot, et par conséquent la difficulté de l'alimentation force les hommes de chasser en route, et lorsqu'ils chassent, ils perdent tant de temps, qu'au lieu de cinquante jours, ils mettent trois ou quatre mois pour arriver ; ils seront alors tout à fait fatigués pour le temps que durera l'exploitation, et pour le retour, ils auront les mêmes difficultés que pour l'aller. Par conséquent, tant qu'un service de navigation régulière ne sera pas établi sur les affluents de l'Amazone, il sera impossible d'exploiter cette région. D'un autre côté, une grande difficulté pour le bassin amazonien, c'est le défaut absolu d'intermédiaire honnête ; on ne peut pas demander au colon d'être commerçant. Le colon qui arrive en Amérique est un fuyard de notre société, c'est un vaincu de la misère européenne, c'est un homme qui emporte avec lui le courage, le désir de vivre et l'espoir de trouver du pain ; mais le grand défaut du colon dans ce pays, c'est de se trouver tellement dépaysé, que, s'il a encore à lutter contre plus de difficultés qu'en Europe, il est vaincu d'avance et ne peut absolument rien.

Je crois que le Brésil qui est d'une générosité très grande pour les colons, qui les reçoit à bras ouverts après les avoir appelés chaleureusement, a tort d'imiter, dans son mode de colonisation, les Etats-Unis. Le pays est tellement différent que le mode de colonisation excellent, qui a merveilleusement réussi dans l'Amérique du Nord, ne vaut rien sur l'Amazone; la preuve, c'est que les colonies modèles du Brésil telles que Blumenau, Brusque, Joinville, etc., coûtent trois ou quatre millions par an au gouvernement et que, tout en assurant le bien-être des émigrés, elles donnent peu de résultats au point de vue économique. Je crois que dans cette région il faudrait appeler une force plus grande que la force individuelle ; il faudrait appeler la force du capital. Ce que l'individu ne peut pas faire, les Sociétés le peuvent. Je suis convaincu que le jour où des Sociétés de navigation, où des Sociétés agricoles exploiteront cet immense territoire, il va se manifester là, soudain, un déploiement si colossal de richesses, que l'effet produit en France sera plus grand et surtout plus durable que n'a été, il y a trois siècles, lors de la découverte du Pérou, le changement produit dans l'état économique du vieux monde par les richesses métalliques qui sortaient des entrailles de la Cordillère des Andes.

Jusqu'à présent, il n'y a absolument qu'un peuple qui ait réellement compris l'Amazone, qui ait réellement commencé non-seulement à le

comprendre, mais à l'exploiter. Le monde, a dit un homme d'esprit, appartient aux phlegmatiques et en effet, on trouve les Anglais partout. L'Anglais, toujours correct et placide, sait, de même que Moïse qui fit jaillir de l'eau d'un rocher, faire produire de l'argent au peuple en apparence le plus pauvre, et il finit même — ce qui est réellement le comble de l'habileté — par se faire remercier des services qu'on lui rend. Les Anglais ont en effet établi une grande compagnie sous le nom de Compagnie de la Croix-Rouge (*Red cross Line*) entre Liverpool et le Parà. Ils ont commencé à envoyer deux bâteaux, puis quatre. Trois années après la fondation de la Société, il y avait déjà un bâteau mensuel. Et puis, ils se sont dit que ce n'était pas la peine de s'arrêter au Parà, et, avec leurs grands vapeurs de trois mille cinq cents à quatre mille tonnes, ils sont arrivés jusqu'à Manaos.

Le commerce ne trouvant pas que c'était assez pour l'empire commercial qu'il commençait à fonder, a acheté la Compagnie nationale de navigation sur l'Amazone, connue sous le nom de « *Companhia de navigaçao* », et ces hommes persévérants ont réussi à avoir aujourd'hui, c'est-à-dire huit ans après la fondation de la première Société, une flotte d'une soixantaine de bateaux qui remontent presque tous les affluents brésiliens de l'Amazone. Ce sont là des résultats qui prouvent que les Anglais savent s'y prendre ; et ils ne se sont pas contentés d'être des navigateurs, ils ont compris qu'un peuple primitif, et les Amazoniens sont d'une naïveté et d'une honnêteté très grandes, qu'avec un peuple primitif comme celui-là, il était absolument nécessaire d'être en même temps commerçants et navigateurs. Ils ont donc établi dans la maison même de la compagnie quelque chose qui ressemble, dans le style anglo-américain, à ce que vous trouveriez à Paris, dans les grands Magasins de nouveautés. Ils ont établi des comptoirs immenses au Parà, à Manaos, etc.

Lorsqu'un exploiteur de caoutchouc arrive dans une de ces villes, il se rencontre toujours, par hasard, avec un agent de la compagnie sur le môle ou sur le quai ; la conversation s'engage, le pauvre exploiteur de caoutchouc a généralement soif, et l'Anglais a toujours du whisky à sa disposition ; une amitié instantanée s'établit, et, à la fin, le caoutchouc finit par appartenir à l'Anglais et les marchandises anglaises s'en vont dans les petites fermes où vivent les exploiteurs forestiers. D'après ce que je viens de vous dire sur l'influence des Anglais, vous seriez sans doute étonnés, en vous promenant dans les rues de Parà et de Manaos, de voir, à la devanture de tout magasin, ces indications : Nouveautés de Paris — Articles de Paris — Orfèvrerie de Paris.

L'amour-propre national est singulièrement flatté au premier abord ; mais lorsqu'on connaît mieux le pays, l'habitant et surtout le commerce on finit par se convaincre que les soieries dites de Lyon, viennent de Gênes, que l'article de Paris vient de Nuremberg ou de Dresde, que les vins de Bordeaux viennent de Hambourg. (*Hilarité*).

Je ne veux pas continuer cette triste énumération d'une contrefaçon qui est organisée sur la plus vaste échelle, je dois seulement constater que tant que l'étranger aura besoin de contrefaire les marques françaises pour faire agréer sa marchandise, pour pouvoir la vendre, le désavantage pour notre commerce n'est que momentané ; le danger réel commencera au moment où les contrefacteurs jetteront le masque, où ils prouveront, grâce à l'insouciance des industriels français, que pendant dix ou quinze ans on a acheté des marchandises allemandes en croyant acheter des marchandises françaises ; lorsqu'ils diront tout simplement : les marchandises sont allemandes, continuez à nous conserver votre clientèle. Un exemple fera comprendre le danger d'une pareille éventualité. Je crois reconnaître, au milieu de vous, messieurs, plusieurs personnes que j'ai vues en Amérique et qui se rappellent sûrement ce fait extrêmement inquiétant, que lorsqu'on demande en Amérique de l'*or français* on vous donne toujours de l'*or allemand* à dix ou douze carats. Voici comment cela est arrivé : les Allemands faisaient estamper en France les modèles français ; ils ont imité ensuite les bijoux ainsi estampés avec des plaques extrêmement minces d'un or de dix à douze carats ; ils ont rempli ces bijoux avec un mastic assez dur, et puis, les joaliers, les bijoutiers ambulants venant d'Europe en Amérique, ont vendu cela comme bijouterie française. J'ai essayé à plusieurs reprises de prouver aux Américains que l'État français ne permettait pas qu'on travaillât l'or à moins de 18 carats, on n'a pas voulu me croire. Il est urgent de donner un démenti aux contrefacteurs de profession pour faire comprendre aux Américains ce que vaut réellement notre industrie nationale.

Rien ne serait plus facile pour la France que d'établir, comme les Anglais, une voie de navigation entre les ports français et les ports américains. Songez que les transatlantiques ne vont que jusqu'à Cayenne et ne descendent jamais plus au sud, que les messageries ne remontent jamais plus haut que Pernambuco, et que ces deux grandes compagnies de navigation, probablement dans la crainte de devenir des « frères ennemis » ont laissé entre les routes qui sont desservies par leurs bateaux un terrain neutre. Et ce terrain s'appelle l'Amazone !

Qu'y aurait-il de plus facile que d'établir une voie faisant d'abord la concurrence aux Anglais et qui remontant plus haut qu'eux, entrerait dans cette région qui, jusqu'à ce jour, n'appartient commercialement à personne, — où tout est à faire ? Je vous affirme que dans l'Amazone notre prestige national existe encore, je suis parfaitement convaincu que lorsque la France se montrera, elle sera parfaitement accueillie. Enfin, en terminant et avant de vous montrer quelques vues de ce pays que j'ai parcouru, je formule le vœu auquel, j'espère, vous vous associerez, c'est que la France aille dans ces régions, qu'elle s'y montre. Il y a là un empire commercial à prendre ; si la France le veut, elle l'aura, et je crois que rien ne peut être plus utile pour le développement normal de ce beau pays, le Brésil du Nord, comme pour notre grandeur et pour notre prospérité nationale que de prendre pied dans cet immence territoire. *(Double salve d'applaudissements)*.

Je vous remercie des applaudissements que vous avez bien voulu m'accorder, et vous me permettrez d'en faire en quelque sorte une distribution. Je n'ai pas été seul, dans ce voyage ; j'ai eu l'honneur de vous dire que j'ai été soutenu merveilleusement par le gouvernement brésilien et par tous mes compagnons de voyage dont malheureusement aucun n'est ici : quatorze sont morts ! Permettez-moi donc de donner la moitié de ces applaudissements au libéral gouvernement du Brésil, toujours ami de notre pays, aux vaillants Brésiliens qui m'ont accompagné, et l'autre moitié à mes autres compagnons de voyage qui, pendant dix-neuf mois et sans avoir le but patriotique et élevé que pouvait avoir un envoyé du gouvernement français, m'ont accompagné en faisant constamment preuve des meilleurs sentiments de discipline et de dévouement. (*Applaudissements.*)

MA MISSION DANS LE GRAND-BÉLÉDOUGOU

AU PAYS DE MOURDIA

Par le Docteur JEAN BAYOL,

Explorateur du Fouta-Djallon et du Haut-Niger,

Lieutenant-Gouverneur du Sénégal,
Membre d'honneur de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

Géographie et statistique du pays de Mourdia.

I.

Le 16 avril à 5 h. 23 de l'après-midi (heure de Paris) — il était *4 h. 23* à Bamako — nous quittions le fort et nous nous dirigions vers l'Est parallèlement à la chaîne de collines, vastes massifs formés par des assises de grès quartzeux qui limitent le thalweg de la vallée du Niger. Les collines de la rive droite du fleuve, moins élevées forment un arc de cercle ouvert au Nord et semblent se réunir, à une dizaine de kilomètres en aval, à celles de la rive gauche pour former un véritable cirque montagneux.

C'est du reste le système qu'adoptent les montagnes dans le Soudan occidental, séries de cirques montagneux et vallées secondaires et tertiaires se détachant des deux axes principaux. Je l'ai pu constater dans mon voyage au Fouta-Djallon, la région la plus accidentée de cette partie de l'Afrique.

Il existe un col au N.-E. à travers lequel le fleuve s'est ouvert un passage pour continuer sa marche vers l'intérieur du continent.

La vallée de Bamako est peu lage — le sol rougeâtre, argileux, çà et là sablonneux, est couvert d'une maigre végétation — quelques *ficus*, des *legems*, des karités et de nombreux tamarins, tranchent sur les jeunes pousses qui ont à peine 1 mètre de hauteur.

---

(1) Voir pages 54, 101 et 155.

Les collines sont dénudées sur leurs sommets en forme de tables et les assises de grès mises à nu par les pluies torrentielles de l'hivernage ont la surface extérieure noirâtre.

6 h. 20. — Nous marchons au Nord vers la colline, — nous gravissons un plateau couvert de conglomérats ferrugineux et relevons au Sud-Est quelques rosiers élevés qui sont sur les bords du fleuve.

Le baromètre donne 731 et la température est de 34°. Le ciel est blanchâtre.

6 h. 30. — Nous descendons dans une belle vallée, ouverte à l'Est, dont le sol arable a été utilisé par les habitants de Bamako. Les lougars de mil sont très étendus ; et l'on fait de nombreux défrichements sur les flancs des coteaux.

Un ruisseau couvert de palmiers sur ses bords, et dont l'eau est très limpide, coule dans la direction du S.-E.

Le baromètre donne 733 dans la plaine. — Après avoir franchi le marigot, nous gravissons une nouvelle colline et nous arrivons à 6 h. 50 sur un plateau au sol formé par des conglomérats. — Température, 35° 5 ; baromètre, 731.

Une vallé boisée que nous traversons en faisant route au N.-E., lui succède.

7 h. 10. — La route est le Nord. — Les conglomerats ferrugineux alternent avec les dalles de grès à surface noire. — Température, 31° 5 ; baromètre, 731,5

Notre route se poursuit en laissant sur la gauche des collines de 120 mètres de hauteur au sommet en forme de table.

A 7 h. 25, nous faisons halte près d'un grand marigot qui coule au Sud-Est et qui s'appelle *le Bankoni*.

L'eau est excellente, coule sur des roches et se trouve en quantité abondante, même pendant la saison sèche.

La région est déboisée. — Baromètre, 731 ; température, 31°.

C'est un excellent campement pour une colonne. — La route pour y arriver ne présente aucune difficulté.

Pendant la nuit, le temps s'est maintenu au beau ; à 10 h. 35, la température, 29° ; baromètre, 732.

C'est un endroit où s'arrêtent journellement les caravanes de Dialas allant ou venant du Niger.

17 avril. — 6 h. (heure de Paris), temps orageux — nimbus — éclairs dans l'Est, brise d'Est, pluie légère.

6 h. 30. — L'orage se dissipe. Température, 28° 5 ; baromètre, 731.

7 h. 4. — Nous prenons la route du Nord. Pluie légère. — Température. 29° 5, baromètre, 732,5.

La vallée est couverte de *lougars* de mil.

Le paysage est uniforme. Le sol argileux, rougeâtre, présente de nombreux conglomerats d'une couleur lie de vin, — les arbustes sont clair-semés et ont un aspect chétif.

7 h. 13. — Nous montons légèrement en faisant une route parallèle, mais en sens inverse du cours du Ban-Koni. — Température. 29° 8; baromètre, 731,5. — Nous marchons dans la direction d'un col que l'on aperçoit.

Les rives du marigot sont plantées de palmiers à larges feuilles Les thalwegs des différentes vallées que nous avons parcourues jusqu'ici ont tous leur pente inclinée vers l'Est, c'est-à-dire le cours du Niger.

La flore est celle que l'on observe entre Diakou et Bamako. Les houlles, rhats, *dioï*, karités, danks et sonnes dominent.

Le massif montagneux comme celui qui sépare le Ba-Oulé du Niger est formé des roches suivantes :

Conglomerats ferrugineux, grès quartzeux, et grès encastrant des morceaux de quartz — en général, le grès a un grain peu serré.

Le sol toujours argileux. et légèrement caillouteux. est défriché en beaucoup d'endroits.

Nous arrivons bientôt au milieu des lougars de mil. Un petit village, *Kikébougou*, composé de 7 cases inhabitées actuellement, se dresse au milieu des champs cultivés.

C'est un village de lougars, qui appartient à Bamako.

Le sol est très fertile, et des rizières pourraient être créées près du marigot. Les semailles n'ont pas encore commencé.

Cette région pourrait fournir du mil et du riz en quantité considérable, si on l'exigeait des habitants qui y viennent travailler.

7 h. 30. — La route est le Nord. Temps couvert. nimbus — vent au Sud : pluie légère. — Quelques grands arbres analogues aux *kailcédrats*, désignés en Bambara sous le nom de *sanas*, se montrent au milieu des lougars.

7 h. 45. — Nous arrivons par une pente légère au Bankoni qui est à sec en cet endroit. Il a 3 mètres de largeur, son lit est formé par des dalles de grès. — Les bords sont couverts d'une végétation assez touffue (palmiers).

Après l'avoir franchi, nous nous dirigeons au Nord. Le sol monte,

insensiblement couvert de conglomérats ferrugineux, devant nous se dresse une chaîne de collines où l'on aperçoit un col — les assises de grès ne tardent pas à se mêler aux autres roches — la végétation s'éclaircit pour devenir très rare. — Les rhats et les danks seuls se montrent. — Le pays est inculte.

(Sur les bords du Ban-Koni : température, 30° ; baromètre, 730,5.)

7 h. 55. — Nous arrivons sur un haut plateau dénudé, où nous rencontrons une caravane de dialas (bœufs porteurs nombreux). Le Bankoni prend sa source à 2 kil. environ dans le N.-O.

8 h. 6. — Après avoir gravi un monticule au sol caillouteux, au sentier escarpé, nous arrivons au sommet du *Bafilé-Kouroa*, d'où l'on aperçoit la plaine immense dans laquelle coule le Dialiba. — Température, 30° 2 ; baromètre, 724,5..

Nous marchons au N.-O. au milieu des blocs de granit bleuâtre au grain serré (ressemble à de la déorite).

Au point culminant de la colline, le baromètre donne 724.

La route devient meilleure, la végétation augmente.

Le rhat, dont le fruit foliacé ressemble à celui du vin, les karités, les gologues, le diourou aux fleurs rouges, couvrent le sol ondulé et surgissent au milieu des hautes herbes.

Après être descendu dans une vallée en forme d'entonnoir, bornée par des collines d'une faible élévation, nous arrivons bientôt à un point situé sur un plateau rocheux où le baromètre marque 723,2.

Les vallées se succèdent ainsi, ouvertes du côté de l'Est, pour permettre l'écoulement des eaux. Des lianes aux fleurs blanches laissant, lorsque leur tige est brisée, s'écouler un suc laiteux analogue au caoutchouc, forment des buissons nombreux ; elles sont plus concentrées dans les endroits humides.

Les vallées sont séparées par des plateaux uniformes au sol caillouteux, rougeâtres et couverts d'une maigre végétation.

Le pays est inhabité et ne présente aucune trace de champs cultivés.

9 h. 20. — Le temps est couvert, brise d'Est légère. — Température, 29° 2 ; baromètre, 728,5.

Nous traversons des *lougars* de mil. Quelques karités ont été conservés comme arbres fruitiers. Devant nous s'étend une grande plaine défrichée, au milieu de laquelle se dresse le village de Touroukoro. Il est formé par deux groupes de cases, situées à 50 mètres l'une de l'autre. Les deux tatas sont mal entretenus. Il existe des bœufs et des

chèvres. Les habitants, qui ne dépassent pas le chiffre de 200, paraissent travailler beaucoup.

Les cultures principales sont celles du petit mil et du gros mil ; viennent ensuite les arachides, le riz, les niébès, le foundi et le tabac.

Les caravanes s'y arrêtent journellement et trouvent à se procurer des vivres. Au moment où nous passons, un convoi de dialas est campé. Les barres de sel gemme sont placées en tas avec beaucoup de soin. Un grand marigot voisin fournit en abondance de l'eau, sans recourir aux puits qui se trouvent dans l'enceinte.

A *Touroukoro*, nous sommes toujours sur le territoire de Bamako.

Après avoir dépassé le village, nous descendons du plateau : une rivière, dont le cours disparaît sous la végétation touffue qui couvre ses bords (palmiers), se trouve devant nous. — Température, 30° ; baromètre, 729.

Nous franchissons bientôt le marigot qui a 12 mètres de largeur et 0^{m},60 d'eau. Il coule dans la direction du N.-E Il s'appelle *le Touroukoro-Ho*.

Une armée bambarra pourrait opposer une résistance assez sérieuse à l'abri de cette rivière.

Notre route devient le Nord et se poursuit à travers un pays ondulé, qu'une ceinture de collines limite devant nous.

Les cirques montagneux étroits se succèdent.

A 11 h. 25 : température, 32° ; baromètre, 731. Nous relevons. *Doneguebougou* au N. 1/4 N.-E. Nous sommes dans une plaine déboisée au milieu de laquelle coule un marigot.

11 h. 30. — Nous traversons le marigot de *Doneguebougue-Ko*.

Les berges ne sont pas élevées. Profondeur de l'eau, 1 mètre.

Il existe un pont de 10 mètres en branches d'arbres, servant aux piétons. L'eau est excellente. Ce cours d'eau qui a 8 mètres au passage habituel, ne tarde pas à se rétrécir et à devenir plus profond. Toute la plaine est inondée pendant la saison des pluies. L'eau coule vers l'Est.

Nous gravissons un talus argileux à 200 mètres du marigot et campons devant le tata de Donebougou. Des jardins bien entretenus existent dans le bas-fond.

Le village est bâti sur un vaste plateau complètement dénudé, borné au Nord par une chaîne de collines.

Ce village qui appartient à Bamako , est en bon état. Il peut avoir une population de 350 habitants environ. Les cases son carrées. On y

trouve des bœufs et des chèvres. Les ressources sont les mêmes qu'à Touroukoro. On y cultive le riz.

18 avril. — Nous partons à 7 h. 10 et gravissons la petite colline qui domine le village et d'où on pourrait le détruire facilement avec une pièce de campagne. — Température, 27° ; baromètre, 726,8.

Nous gravissons plusieurs collines par un sentier pénible au milieu des blocs de granit, nous trouvons bientôt des grès quartzeux, et des schistes foliacés. — Soit sur la colline, soit dans la plaine, les *lougars* de mil sont nombreux.

Notre route après avoir été le Nord, devient le N.-N.-Ouest. La végétation est assez belle. Ce sont les espèces signalées précédemment que l'on aperçoit. Les arbres de la famille des légumineuses sont, comme toujours, en majorité.

L'aspect du pays ne varie pas. Nous rencontrons une grande caravane venant du Mourdiari.

8 h. 30. — Vous arrivons à *N'Hara*. Tata solide, cases bien entretenues. Population : 250 habitants. Quelques chevaux, bœufs, moutons et chèvres. Ressources en mil. — Température, 30°5 ; baromètre, 729,5.

Les métiers de tisserands sont nombreux. Coton abondant.

8 h. 45. — Nous traversons, du S--O. au N.-E., un marigot d'une largeur de 2 mètres, aux berges élevées, le N'Hara-Ko, il coule vers l'Est ; profondeur de l'eau : 0m,30 ; les rives sont boisées. — Température : 31°5 ; baromètre, 729,8.

9 h. — En laissant le marigot, nous marchons au N. 1/4 N.-E. sur un plateau argileux couvert de hautes herbes. Karités nombreux.

9 h. 10. — Nous traversons une forêt de *sanos*, arbres analogues aux caïlcédrats. Le sol est argileux, rougeâtre, couvert de conglomérats ferrugineux ; des blocs de grès quartzeux se mêlent aux conglomérats.

Les houlles existent en grand nombre.

9 h. 30. — Un plateau dénudé fait suite à la forêt.

10 h. 35. — Nous arrivons sur les bords d'un grand marigot où il existe un bon campement pour une colonne. — Température, 34° ; baromètre, 733.

Large de 6 mètres et profond de 1 mètre, il présente de la difficulté pour être franchi.

On est obligé de décharger les animaux. Les berges, bien que peu élevées, sont à pic. Il existe un pont en bon état, mais pouvant servir

aux piétons seulement. — L'eau du marigot s'écoule vers l'Est. Après l'avoir franchi, on arrive dans une plaine profondément encaissée par de hauts talus argileux. Inondée pendant l'hivernage, c'est un terrain très favorable à la culture du riz. Elle est défrichée en de nombreux endroits pour les plantations du mil.

Ce marigot s'appelle le *Fia-Ko.*

Après avoir gravi la rampe argileuse, nous pénétrons sur un vaste plateau uniforme, couvert de fiens, de karités et de houlles.

A 11 h. 36, nous campons devant le tata de *Fia.* — Température, 36° 5 ; baromètre, 733.

La village est en très bon état de défense, à l'Est et au N.-E., des collines dominent le village et une batterie le détruirait rapidement.

Population de 400 habitants. Tous sont des bambaras de la famille des Taraduarès. Quelques chevaux, bœufs, moutons et chèvres. — Ressources en mil et en riz. Coton. Caïlcédrats nombreux. On ne trouve de l'eau que dans les puits qui sont dans l'intérieur du tata.

L'industrie des tisserands existe. — Peu de forgerons.

J'ai remarqué plusieurs filets pour la pêche. — On trouve du poisson dans le Fia-Ko.

Le 19 avril à 7 h., nous nous éloignons du Fia. Nous marchons au N.-N.-O. sur la plaine qui monte bientôt, en devenant moins boisée. Je remarque dans les arbres de nombreux paniers destinés aux essaims d'abeilles. Le miel est très commun.

Après avoir parcouru une région ondulée, au sol caillouteux, à la végétation assez touffue, nous arrivons à 7 h. 55 sur les bords d'un marigot que nous traversons du Sud au Nord.

Il y a 0m,90 d'eau, les bords sont couverts par des bambous et des palmiers ; il se dirige vers le Nord-Est.

On le traverse sans décharger les animaux.

8 h. — Nous arrivons sur un plateau argileux ; c'est un sol très propice pour les lougars. Nous apercevons au Nord-Est, à 800 mètres environ, un petit village de cultivateurs dont les cases sont recouvertes de paille. On l'appelle *Kikébougou*, il dépend de Diohama.— Il y a des lougars de mil très étendus. On aurait un excellent terrain pour les rizières dans le bas-fond où coule le marigot.

8 h. 15. — Nous marchons au Nord, les hautes herbes couvrent le plateau. Les danks, les houlles, les karités, tous les arbres fruitiers ont été conservés.

Le fruit de l'arbre à beurre n'est pas encore mûr.

8 h. 22. — Après avoir traversé un fourré d'arbustes épineux (siddems, sacrouss), nous apercevons *Diohama.*

Un bas-fond inondé pendant l'hivernage, où l'on fait des jardins potagers et des rizières, est coupé par le sentier que nous suivons. — Température, 29° ; baromètre, 730,5.

Le village ne possède que 250 habitants. Le tata n'est pas très bien entretenu. Les cases ont la même forme que celles que nous avons signalées à Fia. — Mêmes ressources qu'à Fia, bœufs, moutons, chèvres, mil. — Nombreux tisserands.

La colline la plus rapprochée du village est à 2 kilomètres environ. Une grande dépression de terrains où les pluies ont mis à nu les dalles de conglomérats noirâtres, sépare le village d'un vaste plateau déboisé. La route devient le Nord.

On relève au Nord-Est une colline de 150 mètres de hauteur. Les bois de construction abondent, principalement les vens, si employés pour nos forts de Bafoulabé et de Kita.

8 h. 45. — Le terrain va en pente douce. — Température, 29° ; baromètre, 729,8.

A 9 h., nouvelle dépression, nous avons sur notre droite le *Bo-Ko,* marigot que nous avons déjà franchi, nous traversons un de ses affluents, large de 3 mètres, qui roule une eau limpide sur des dalles rocheuses, et va se jeter à une faible distance du sentier que nous suivons, dans le marigot principal.

Il y aurait là un excellent campement.

La route qui est le N. 1/4 N.-E., suit un plateau ondulé, à la végétation rabougrie.

La nature du terrain ne change pas, le pays est ondulé ; 9 h. 25 : Température, 31° ; barométre, 731,6.

Nous longeons un marigot do n les bords sont couverts d'une végétation luxuriante (bambous, palmiers, cailcédrats).

C'est le marigot de *Sou-Ko.*

9 h. 37. — Nous le franchissons en nous dirigeant du Sud au Nord. Des dalles de conglomérats forment un bief qui retient les eaux. — Pendant l'hivernage, elles s'écoulent dans la direction de l'Est, le terrain devient ensuite fortement raviné ; le sol, d'une couleur rougeâtre, est formé par des roches argileuses métamorphiques.

Les diombas, les sonnes, dont les fruits en grappes ressemblent à des grains de raisins, sont nombreux.

10 h. 5. — Nous descendons dans une grande vallée, au milieu de laquelle nous distinguons le village de *Tenèzana.*

Une chaîne de collines situées dans le Nord le commande.

Le tata est en bon état ; les cases carrées. Un grand bentenier se dresse au milieu des cases du village. La population est de 300 habitants. Ce sont des Bambaras Konarès qui l'habitent. Autour des puits qui sont à l'extérieur, existent des jardins potagers qui sont soignés. — Température, 33° ; baromètre, 730,5.

Les ressources en mil sont importantes. — Il y a des bœufs, des chèvres et des moutons, quelques chevaux. Les gens de Tenezana ont l'air farouche des Bambaras de Dio.

Nous traversons ensuite la plaine en faisant route au N.-E. sur les collines. Nous nous croisons avec une caravane de Dialas très importante qui va à Bamako.

10 h. 40. — Nous gravissons la colline dont le sol est couvert de conglomérats ferrugineux au sommet. — Température, 34° ; baromètre, 728.

Nous avons une vue superbe du pays que nous avons parcouru déjà.

Le pays où nous somme est montagneux. Les collines présentent çà et là des blocs de granit grisâtre. Quelques endroits ont été défrichés pour devenir des lougars de mil. Nous traversons un immense cirque. Les champs cultivés se succèdent ; au Nord-Ouest nous apercevons le village de *Diarabougou.* Le mil vient à merveille ainsi que l'arachide sur ce terrain argilo-sableux.

11 h. 40. — La route est le Nord-Est. La région devient boisée, les karités, les sonnes, les cailcédrats, les tamarins en fleurs, les sanas et les diomba dont les fleurs rosées ont une odeur pénétrante qui attire les abeilles, sortent du milieu des hautes herbes.

12 h. — Le vent d'Est souffle avec violence. Cumulus. — Température, 36° 5 ; baromètre, 729,6.

Nous apercevons à l'E.-N.-E. le village de *Kodjan* sur lequel nous nous dirigeons. A l'Est du village il y a une chaîne de collines assez élevées (15 mètres). On marche dans une véritable prairie avant de parvenir devant le tata. Une trentaine de cases à toitures en paille sont placées à l'extérieur. Population : 300 habitants. Ce sont des Bambaras-Diara qui l'habitent. Ce village est très important. Les lougars de mil sont considérables, les bœufs, les moutons et les chèvres existent en grande quantité. Les karités sont très nombreux dans la plaine. J'ai pu constater des champs de cotonniers très étendus. Il y a

des tisserands et des forgerons. Le village de *Bendierabougou* situé dans l'Est, en dépend. Il est également riche en mil. Il existe des hauts fourneaux pour la fonte du minerai de fer. Puits dans le village.

12 h. 25. — Nous faisons route au N.-E. sur un plateau ondulé cou vert d'une végétation clair-semée, formée par de jeunes arbustes.

A 1 h. 5, nous apercevons un marigot sur notre droite dont les rives sont boisées (palmiers). — Température, 35° 8 ; baromètre, 730,5.

Un troupeau considérable de bœufs à bosse est au pâturage.

1 h. 10. — Nous franchissons le marigot *Nossombougou-Ko* qui coule à l'Est, et pénétrons dans l'immense plaine déboisée sur laquelle est bâti le village qui est le chef-lieu de toute cette région. Le Nossombougou-Ko a 5 mètres de largeur et 0^{m},40 de profondeur, fond de vase. Sur la prairie où nous nous engageons il n'y a que quelques kays et ficus qu'on a épargnés. Des ânes, des bœufs, des moutons, des chèvres et une dizaine de chevaux paissent en liberté.

A 1 h. 10, nous campons non loin du tata.

Il existe une colline à l'Est du village. *Nossombougou* est le village le plus important que nous ayons vu depuis Bamako. Sa population est au moins de 700 habitants, c'est un village de guerriers habité par les Bambaras-Konaré. Il peut mettre en ligne 30 cavaliers et 300 fantassins. Deux villages en dépendent. Les bœufs, les moutons et les chèvres sont en nombre considérable. L'herbe qui vient dans la plaine est excellente. Aussi les troupeaux se multiplient.

Il existe de nombreux puits dans l'intérieur du tata, et en dehors du village, le marigot fournit une eau excellente, il décrit une grande courbe dans la plaine qu'il inonde pendant la saison des pluies. Les bords sont très marécageux et le pays doit être très malsain. — Température, 36° 5; baromètre, 730,5.

Les jardins sont nombreux. Les patates, oignons, niébés, tomates, le tabac, sont les principales cultures. Le tabac est l'objet de soins particuliers. On s'occupe d'une façon spéciale du coton et de l'indigo. Les tisserands ne chôment pas, et expédient des pagnes et des bandes de coton à Bamako. Le blanc, le bleu, le blanc et rouge, le gris, le noir et le blanc, sont les couleurs en usage pour teindre les étoffes. Les ouvriers indigènes obtiennent des dessins assez curieux. Les forgerons sont très habiles. Ceux de Nossombougou sont renommés, ils font des lames de sabre, de couteau, des fers de lance, des mors pour les chevaux, des clefs, des lampes en fer qui ressemblent aux lampadaires antiques. Ils extraient le fer des roches qu'ils vont chercher

dans les montagnes voisines. Les habitants sont en général de haute stature. Les femmes sont bien faites, très solides et également de grande taille. Elles portent de nombreuses cicatrices sur la poitrine. Les hommes portent les trois coupures verticales sur les joues.

Nossombougou est un centre important comme ravitaillement, outre les animaux sur pied, on y trouve du mil et du riz en quantité considérable. C'est un centre de passage pour les caravanes de Dialas. Nous en avons trouvé deux qui étaient campées en même temps que nous. Beaucoup de personnes parlent Toucouleur et Sarracolet. Il n'y a pas à Nossombougou de marché proprement dit, mais on y traite un chiffre assez élevé d'affaires au passage des Dialas. Ceux-ci viennent de Goubou, Mourdia, Dampa, Ségala. Ils se divisent généralement en ce point. Les uns vont du côté de Daba vendre leurs marchandises dans les villages qui en dépendent, les autres vont à Monk-Hô, et le gros de la caravane descend sur le Niger.

Arrivée à Bamako, elle fait des échanges et continue sa route sur le Ouanoulou pour se procurer des esclaves. Les Maures ne viennent pas à Nossombougou. Les lougars occupent une grande étendue de terrain autour du village. Ce pays est riche et doit être signalé comme pouvant être précieux pour le ravitaillement de notre fort de Bamako et de la colonne expéditionnaire.

Il m'est impossible d'établir un prix pour le mil, mais je crois qu'on l'aurait à bon compte. Un interprète pourrait se rendre à Nossombougou pour faire les achats. L'argent, le calicot, l'ambre les cauris et les perles charlottes sont acceptés comme paiement. Le chef, Donio-Konaré, qui paraît dévoué à nos intérêts, pourrait nous être utile pour ces achats.

Nossombougou occupe une superficie considérable. Le tata est crénelé : les habitants peuvent opposer une sérieuse défense.

Nous avons eu de la pluie pendant notre séjour.

Le 21 avril à 7 h. 15, nous quittons Nossombougou. Temps couvert. — Température 24°, baromètre 728,5.

Nous traversons la plaine, franchissons le marigot en faisant route au nord-quart nord-est. La largeur du cours d'eau est de 6 ^{m}. Il vient du N.-E. Il y a en dehors de son cours de nombreuses flaques d'eau croupissante. Cet endroit forme un marécage des plus malsains. Le sol est argileux, nous rencontrons des lougars de mil et de cotonniers. Nous relevons une colline par le travers à droite.

7 h. 35, Route N, 10° Est. — Nous cotoyons le marais couvert de

hautes herbes et commençons à gravir un côteau argileux où nous remarquons quelques grands arbres (karités, danks, rebs houilles). Ce plateau est ondulé. On aperçoit beaucoup de lougars de mil, orchidées aux fleurs jaunes, cactus. Nous notons quelques blocs de grès granitique. Le paysage est uniforme. La végétation s'éclaircit, les sanos et les rhats sont les essences les plus communes.

Nous remarquons également un arbre de première grandeur appelé so en bambara, Oualakan en ouoly. Les feuilles sont larges, lancéolées, le tronc blanchâtre. Le fruit est une gousse très longue, la fleur jaune et en épi.

8 h. 35. — Nous cotoyons le marigot de *Viala Ko* qui va au N.-E. Plusieurs hauts fourneaux plus élevés que ceux des Pouls au Fouta-Djallon sont sur les bords de la route ; à 8 h. 47, nous relevons au N.-Ouest le tata du village de *Zambougou* qui paraît en bon état.

La population est de 250 habitants. De grands lougars de mil existent aux alentours. Bœufs, moutons et chèvres, peu nombreux.

8 h. 55. — Nous marchons au N.-E. Le plateau devient moins boisé, les lougars se succèdent.

9 h. 35. — Nous traversons un terrain inondé pendant l'hivernage. Le plateau continue, présentant des ondulations (hautes herbes) cailcédrats remarquables. Aires bien entretenues pour battre le mil.

10 h. Route N.-E. — Température 31° 5, baromètre 730, nous arrivons un instant après au village de Ouolodo, dont les habitants sont occupés à réparer le tata, au moyen de larges briques carrées. La population est de 250 habitants, tous bambarras, appartenant à la famille des Diara.

Des ressources en mil sont considérablés. On trouve également du riz. Les bœufs, les moutons et les chèvres sont assez communs. Peu de chevaux.

10 h. 55. — Nous partons. Route N. N.-E Nous marchons sur un plateau uniforme déboisé et laissons à l'E.-N.-E. la route qui va à Bouloukouma.

11 h. 5. — Pas de brise. — Température 34°, Baromètre 728,5. Je constate un magnifique halo solaire, bords jaunes de la circonférence. Les lougars de mil et de cotonniers sont très beaux.

La route se poursuit sur un plateau uniforme, défriché en beaucoup d'endroits.

12 h. — Le Halo solaire a disparu. — Température 36°, baromètre 725,5.

Nous avons monté. La route est le N 1/4 N.-E.

12 h. 5. — Nous traversons un vaste plateau dénudé, couvert de petits cailloux ferrugineux. Devant nous s'étend une plaine immense. Petite colline dans le Nord. Les karités deviennent rares.

12 h. 15. — Nous coupons le sentier qui va de Dickouma à Bougouma. Les dioï, dont le fruit contient la soie végétale, sont nombreux.

12 h. 36. — Nous arrivons après avoir franchi le lit d'un torrent desséché dans le petit village de *Diribalougou.*

Le village est mal entretenu. Le tata menace ruines et les cases sont en fort mauvais état. Les environs sont entièrement défrichés et les habitants, au nombre de 150 en plus, recueillent du mil en abondance. Ce sont des Bambarras diakités. Il y a peu de bœufs, mais les moutons, les chèvres et les poules sont communs. Les habitants élèvent des abeilles. Les paniers pour recueillir les essaims sont placés sur les karités ou des danks. Le miel est un peu foncé comme couleur, mais il a un parfum et un goût exquis. Ce sont les fleurs du gologne et du diomba que les abeilles vont butiner. J'estime que l'on pourrait obtenir de la cire en quantité considérable. Les Bambarras ne songent pas l'utiliser. Il se servent du beurre de karité pour allumer leurs lampes. Ils sont sur ce point bien inférieurs aux Pouls qui non seulement exportent la cire, mais l'utilisent pour en faire des cierges qui servent à l'éclairage des habitations. Le miel et la cire sont tout aussi abondants dans le Béledougou que dans les pays voisins des rivières du sud, et de plus le miel des Bambarras peut soutenir la comparaison avec notre miel si renommé de Narbonne.

Le 22 avril à 7 h. 10, nous nous mettons en route N. 1/4, N.-E.

Le pays est raviné autour du village. La route se poursuit sur un vaste plateau peu boisé. Nous remarquons quelques beaux caïlcédrats.

8 h. — Même aspect du terrain. Quelques conglomérats ferruginieux. — Température 27° ; baromètre 725.

Les arbustes en fleurs sont nombreux. Paniers pour recueillir les essaims d'abeilles.

8 h. 55. Route N. N.-E. — Le plateau est ondulé, dépressions, ravines, quelques clairières ; çà et là de grands arbres. Nous sommes dans un sentier désert. Les caravanes n'y passent jamais.

9 h. Température 29°5 ; baromètre 728,5. — Nous franchissons un marigot desséché. La végétation est très belle. Nombreux houlles, karités, sanas, bambous.

Nous arrivons sur un plateau plus élevé et apercevons le village *de N' Kena.* Le tata est en mauvais état. La population arrive à peine à 200 habitants, les ressources sont les mêmes que dans le village précédent. Le mil est très abondant. Les puits sont dans l'intérieur de l'enceinte. Il y a un beau cailcédrat au-dehors. Bœufs, moutons, chèvres.

9 h. 15. — Le route est le Nord-Ouest. Le pays est absolument plat. Le sol argileux jaunâtre. Les arbustes épineux dominent. La région défrichée est très étendue. Longars de mil et de coton.

9 h. 20. — Les Dioï sont nombreux. Quelques houlles.

9 h. 40. — Le plateau va en pente. Nous arrivons à un large marigot à sec. Pendant l'hivernage les eaux s'écoulent du côté de l'Est.

La végétation est assez touffue sur les bords de ce ruisseau. Les bambous, les ficus, les houlles et les tabos sont les représentants principaux de la flore, on remarque également quelques cailcédrats et tamarins. Le terrain est fortement ondulé. Quelques défrichements sont commencés.

9 h. 55. — Nous arrivons au village de *Biébala.* — Température 31° ; baromètre 728,2.

Le village est peu important. La population n'est que de 150 habitant, mêmes ressources que dans les pays cités précédemment ; nous avons vu des bœufs, moutons et chèvres. Le mil est abondant.

On récolte également beaucoup de miel, puits dans le village.

10 h. — La route est le N. N.-E. — La pleine continue, uniforme, couverte de hautes herbes et d'arbustes. Le diboutou est commun, son fruit de couleur jaunâtre et ressemblant à une poire allongée est en pleine maturité. C'est un arbre de petite taille aux branches très divisées, aux feuilles dures, placées en verticilles.

Les karités deviennent rares.

Le sol est toujours argileux. Quelques blocs de grès.

11 h. 3. — Nous descendons insensiblement. Grès schisteux.

Nous apercevons bientôt devant nous le village de *Sirakoro* qui paraît d'une certaine importance.

Après avoir traversé un lougar de coton , bien soigné, nous allons camper à 300^{m} au-delà du village, sur la route de Koumi. Nous dressons le camp au pied d'un houlle d'où un essaim d'abeilles ne tarde pas à nous chasser et nous fait craindre un instant pour nos animaux.

Il existe les ruines d'un ancien tata, à côté du village ; mais l'enceinte véritable est soignée et très haute. La population comprend 200

habitants. Ce sont des Bambarras Diara qui l'habitent. Les chèvres sont très nombreuses. Les moutons rares. Le village possède un joli troupeau de bœufs; quelques chevaux. Les ressources en mil et en coton sont considérables. On récolte beaucoup de miel et de cire dans les environs.

Le 23 avril à 7 h. 15, nous partons en faisant route au N. 1/4 N.-E.; c'est toujours le même plateau argileux plus ou moins ondulé. Nombreux blocs de granit. La flore est représentée par des karités, des Tamarins et des siddems.

7 h. 55. — Nous franchissons un marigot à sec, dont la pente va au S.-O., et arrivons dans une région ravinée, couverte d'arbres de première grandeur. Des sanas, des caïlcédrats, des ficus, des gueids, quelques-uns soutenant des lianes nombreuses (caoutchouc) sont rassemblés sur ce point.

8 h. — Route N. 1/4, N.-E. — Température 25°; baromètre 725,3.

De chaque côté de la route il existe une petite éminence rocheuse, formée par des blocs de grès roulés. Nous avons devant nous une forêt véritable, fermée par des arbres de haut jet, parmi lesquels les sanes sont en plus grand nombre, ainsi que les karités.

8 h. 15. — Nous gravissons une petite colline, couverte de grès quartzeux à surface extérieure noire, et dont l'intérieur est blanc. Nombreux conglomérats ferrugineux.

Le terrain est accidenté.

8 h. 20. — Nous parvenons sur un vaste plateau dénudé, au sol noirâtre couvert de congloméránts.

Température 25°5 ; baromètre 724,5.

La végétation est touffue sur le plateau. Il existe néanmoins quelques clairières Les arbres épineux (sourours et siddems) dominent.

9 h. 10. — Le terrain est déboisé. Les caïlcédrats, les karités et les goloques sont assez communs. Le pays est raviné.

9 h. 30. — Nous apercevons une colline au N. 1(4. N.-O. Les beuteniers sont nombreux, ainsi que les Bouloukourou, qui sont des euphorbes.

10 h. — Nous marchons au N. N.-E., par un grand plateau argileux entièrement déboisé et limité au Nord et à l'Est par une chaîne de collines plus élevées.

10 h. 15. — Nous arrivons à *Koumi*, dont le magnifiqne tata s'étend dans la plaine au milieu d'immenses lougars de mil.

Nous avons parlé de Koumi dans la première partie de ce rapport. Nous avons montré son importance politique.

Au point de vue commercial, nous signalerons l'importance de ce pays au point de vue de la production du mil et du riz. Les ressources en bœufs, chèvres, chevaux, moutons sont également abondantes.

Nous avons compté 30 chevaux, 80 bœufs, 200 chèvres et 150 moutons. Les villages qui sont sous son commandement offrent également les mêmes produits.

La culture du coton est prospère. Les métiers de tisserands travaillent sans relâche et les dialas trouvent à s'approvisionner. Le commerce n'est pas important. Les Maures y viennent quelquefois pour acheter du mil, mais leur confiance dans les Bambarras n'est pas assez forte pour les engager à y conduire leurs caravanes.

Nous avons trouvé deux Maures à l'époque de notre passage. La cire et le miel sont récoltés dans les forêts voisines.

Nous n'avons pas vu de hauts-fourneaux. Cependant les forgerons de Koumi sont nombreux et travaillent avec goût. Ce sont des Bambarras taraouarès qui habitent le pays. Ils sont comme tous les habitants du Bélédougou guerriers et agriculteurs.

Tous, chefs et captifs, travaillent eux-mêmes aux lougars au commencement de l'hivernage et celui qui essaye de se soustraire à cette occupation qui est considérée comme un devoir, est mal vu de ses compatriotes.

Tout Bambarra doit, suivant ses moyens, c'est-à-dire le nombre des gens qu'il peut employer, défricher telle ou telle étendue de terrain. L'homme qui a des lougars bien entretenus est aussi estimé de ses concitoyens que celui qui a fait une action d'éclat dans une guerre.

C'est je crois le plus bel éloge que l'on puisse faire de cette nation. On lui pardonne son ivrognerie nationale et ses instincts cruels, en songeant qu'elle est à la tête des autres peuples de l'Afrique centrale par ce côté de son caractère.

Les Bambarras ont des instincts musicaux très distingués, ils ont une idée de dessin, vague peut-être et ne tenant pas trop compte des lois de la perspective ; mais elle existe néanmoins. Les portes de plusieurs cases à Koumi, et les piliers de la demeure du chef présentent des sculptures enfantines qui ne manquent pas d'originalité.

(*A suivre*).

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES
(*in extenso*).

LE TOUR DE FRANCE A PIED

Souvenirs d'un touriste.

PAR

ANTONIN GUISELIN,

Membre de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

Voici le port en forme de fer à cheval; une petite jetée en bois de 100 mètres de long garnit une des rives : c'est là que les pêcheurs embarquent. En ce moment la petite population maritime est en mouvement, car c'est l'heure de la marée ; partout, la manœuvre du départ se fait aux sons cadencés du chant traditionnel. Nous parcourons des rues sinueuses garnies de maisons proprettes, très basses en général ; voici une jolie mairie dont la construction est à peine achevée. L'église est aussi de construction récente, garnie de stalles en bois, et composée de trois nefs aux voûtes desquelles sont suspendus de petits navires (ex votos). D'un côté une chapelle à la vierge de Lourdes ou de la Salette ; de l'autre la chapelle de St-Pierre; dans cette dernière, l'autel est surmonté d'un morceau de sculpture sur bois merveilleusement travaillé : un évêque est le héros des différentes scènes représentées ; le tout est surmonté d'une espèce de voûte délicatement ciselée. Ce morceau très remarquable a été retiré de l'ancienne église et date dit-on, de la conquête des Romains. Je livre aux archéologues cette assertion pour ce qu'elle vaut, aussi bien n'y ai-je pas été voir. Nous arrivons au bout de la ville et descendons quelques vieilles rues ensablées habitées par de pauvres pêcheurs : c'est l'ancienne ville.

---

(1) Voir pages 113 et 185.

Nous franchissons une brêche pratiquée dans de vieux murs épais qui ont au moins huit cents ans d'existence : ce sont les anciens remparts qui tombent en ruines. Nous descendons encore sur une plage formée de gros galets, et nous nous trouvons aux pieds de la ville du Crotoy du XIVe siècle. Que de souvenirs, souvenirs souvent cruels, cette vue évoque ! Conquêtes des Anglais qui, à la suite de sanglantes victoires, foulent pendant deux cents ans le sol sacré de la patrie. Captivité de Jeanne d'Arc en 1431. Luttes de Louis XI et de Charles de Bourgogne, suspendues quelques temps par un traité conclu ici le 8 octobre 1471. Nous contournons le pied de l'ancienne ville et remontons le fleuve sur le galet. Voici l'établissement des bains, tout petit mais fort propre : un petit café précédé d'une vingtaine de cabines fixes. Plus loin une magnifique maison de plaisance à peine achevée, puis le grand hôtel du Casino qui paraît bien organisé. Pour quitter la grève, nous escaladons un petit escalier en fer rouillé et une pente fort raide qui nous ramène en ville. Nous passons devant de vieux pans de murs très épais : c'est tout ce qui reste du château bâti par les Anglais en 1369, tout ce qui reste du donjon où fut enfermée Jeanne d'Arc ; c'est aujourd'hui un des murs d'une magnifique propriété qu'une dame de Beauvais a fait construire et qu'elle n'habite jamais. Mais nous voici revenus à notre point de départ ; le déjeuner nous attend.

MENU.

Omelette
Limandes frites
Fromage
Confitures

Bière, thé et lait

Nous réglons nos comptes et nous nous mettons en route.

Nous gravissons une digue qui nous offre une jolie route de 5 à 6 kilom. Cette digue, établie pour préserver les campagnes des débordements possibles de la Somme, n'est pas une route, mais une suite non interrompue de petits contreforts tapissés d'un gazon fin et sillonnés de mille petits canaux creusés par l'infiltration des eaux. Nous passons ainsi sur le haut du port dont nous laissons l'ouverture à notre droite. Après le port dont il est séparé par une écluse, nous voyons un immense bassin formant un vaste cercle entouré de digues ; au delà, à

droite, la baie de la Somme pénètre dans les terres. Nous foulons aux pieds un petit gazon fin et serré qui forme un véritable tapis épais et moelleux ; de nombreux troupeaux de moutons tondent cette herbe salée qui donne un goût si délicat à leur chair. Nous admirons l'intelligente activité des chiens qui surveillent et guident ces masses stupides pendant que les bergers, à un ou deux kilomètres de distance, étirent paresseusement leurs membres sur le lit moelleux que leur a ménagé la nature. Voici un groupe de bâtiments, c'est la ferme Dufour. Nous quittons la digue pour rejoindre la route du Crotoy à Noyelles sur mer, longue route qui serpente jusqu'à la ligne de Noyelles à St Valery que nous traversons. Nous arrivons à la station, traversons la ligne de Boulogne à Paris et entrons dans *Noyelles*, joli village de 800 habitants.

Voici un moulin à eau avec son immense roue tournant comme à regret tellement elle est pesante, une jolie maison de campagne, un calvaire, une très vieille église dont la porte est fermée, une école où des enfants nasillardent l'alphabet. Nous faisons un coude pour admirer de plus près une jolie esplanade plantée fort régulièrement de beaux tilleuls. Nous faisons halte à l'estaminet *A la descente du gros tilleul*; on nous fait entrer dans une deuxième salle d'où sort furtivement un tout petit notaire à mine de fouine, suivi d'un groupe de paysans ; on nous sert de la bière et après un court repos nous nous remettons en route. Nous admirons, en sortant un tilleul qui a plus de 4 mètres de circonférence, et est âgé de 130 ans, paraît-il. Au bout du village s'élève un grand château précédé d'une immense pelouse. Nous gravissons une colline au sommet de laquelle nous jouissons d'une vue magnifique : derrière nous la large baie de Somme, le Crotoy et St-Valery aux deux pointes de son embouchûre, au fond la mer et l'horizon sans fin ; à notre droite la magnifique vallée de la Somme ; à gauche la forêt de Cantatre et ses noires profondeurs ; devant nous enfin les bois de Bonnance et de Tofflet couronnent les hauteurs. Nous obliquons à droite et rejoignons le chemin de fer de Paris que nous longeons jusqu'à *Port le Grand*.

Nous quittons la route pour traverser ce petit village, très pauvre du reste, et nous nous engageons dans un chemin qui nous mène au bois de Bonnance. Nous parcourons sous bois une jolie route bordée de fourrés épais, et à la sortie du bois nous nous engageons dans un étroit sentier perdu dans les blés. Notre vue est bornée de toute part et nous nous arrêtons brusquement sur la crète d'un profond et étroit

vallon au fond duquel est enfouie la belle ferme du Val. Nous descendons en courant une pente très raide pour remonter péniblement l'autre versant par un très mauvais chemin crayeux où nos pieds buttent fréquemment contre de grosses pierres calcaires; quelques maigres sapins garnissent les talus. Nous montons toujours, et quand nous nous croyons au faîte nous ne voyons devant nous que des sommets de colline et le ciel. Nous accélérons le pas, car nos yeux sont habitués aux vastes horizons et cette vue bornée nous agace. ...... Voici enfin Abbeville au fond d'un joli vallon boisé; nous découvrons la tour neuve de l'église St-Jacques se confondant presque avec les hautes tours de St-Vulfran. Nous descendons la côte et entrons dans *Menchecourt* dont une extrémité touche Abbeville, nous suivons une longue rue qui ne finit pas et nous rejoignons enfin la grand'route de Paris par laquelle nous faisons notre entrée triomphale dans *Abbeville.*

Nous parcourons des rues longues et larges mais désertes. Quelques rares figures nous considèrent avec stupéfaction; une voix humaine semble sortir d'une échoppe de menuisier: « Çà, c'est des Suisses » dit la voix. Après bien des recherches pour trouver un homme (moins difficiles que Diogène sur ce point) nous avisons un colleur d'affiches, orné d'une plaque sur le bras et muni d'une trompette passée en bandoulière, et nous demandons à ce respectable fonctionnaire l'adresse de *l'hôtel de France*. Nous recevons un accueil très gracieux dans cette maison qui nous a été recommandée. Nous prenons possession de nos logements, et à peine avons-nous fini notre toilette que la cloche annonce le dîner. Il est 6 h. 1/2 quand nous entrons dans une belle salle à manger où quelques voyayageurs devisent en attendent la soupe. On se met à table.

MENU.

Riz au gras
Bœuf nature aux choux
Coquilles de poissons
Langue de bœuf, sauce tomates
Petits pois
Poulets rôtis
Beignets
Salade
Fromages
Fruits - Dessert

Vin

Malheureusement mon rhume m'accable et me porte le sang à la tête, ce qui me fait une tête effrayante, dit mon compagnon qui me rappelle à ce sujet un dîner pantagruélique que nous fîmes à Bell Inn's gate pendant un de nos voyages à Londres. La fin du dîner est doucement égayée par les ébats d'un jeune godissart, doué d'un physique horripilant que des libations répétées ont graduellement porté aux suprêmes frontières de l'idéal. Nous n'accordons qu'un mince intérêt à cette petite scène de famille et nous sortons jeter un coup d'œil en ville. Il fait un temps affreux, très froid et pluvieux. Nous allons à la poste retirer notre courrier, de là nous allons passer une heure au café, et nous rentrons enfin par une pluie battante demander au sommeil l'oubli de nos ennuis.

CINQUIÈME JOURNÉE.

Séjour à Abbeville.

Nous nous levons à 8 h.; il a beaucoup plu la nuit, et le temps reste mauvais. Comme nous avons décidé de consacrer cette journée au repos, nous nous bichonnons à notre aise, vaquons à nos petites affaires et descendons tranquillement à 10 h. pour déjeûner.

MENU.

Hors-d'œuvre
Tête de veau en tortue
Rognons sautés aux champignons
Côtelettes de pré salé aux pommes frites
Dessert

Vin

Un vieux voyageur, excellent type du reste, soutient seul la conversation; entre temps il trouve tout mauvais et revient en guise de refrain sur l'exigüité de sa demi bouteille.

Après le déjeûner nous nous mettons en route pour visiter la ville. Nous admirons en passant la vieille tour du beffroi de l'hôtel-de-ville et nous nous rendons ensuite à l'église St-Vulfran, le plus beau monument de la ville, sans contredit. On reconnaîtrait presque la main de l'artiste qui a

travaillé à la chapelle de Rue; en tous cas ce travail date certainement de la même époque. La façade se compose de deux énormes tours de 66 mètres de haut, trois portails surmontés d'un immense fronton tout couvert de sculptures et de statues (on y voit des rois, des saints remarquables par la singularité de leurs costumes, les douze apôtres, les mystères de la vierge, etc.); la main inexorable du temps a passé sur tous ces chefs-d'œuvre, mais l'ensemble de l'édifice est encore admirable. Nous passons sous une petite porte, après avoir glissé sur des dalles couvertes de fientes d'oiseaux, et nous nous trouvons sous des voûtes très élevées tombant en ruines; tout cela est consolidé par des arceaux en bois et des tiges de fer enchevêtrés. Le chœur est immense, il occupe la moitié de la grande nef dans toute sa longueur, ses portes en fer forgé et ciselé sont fort vieilles. Dans la nef de droite nous remarquons une statue de St-Roch avec la date 1647; dans le fond de cette nef une magnifique chapelle, avec fond à jour, contenant une statue de la Vierge: c'est la chapelle de l'Immaculée Conception (le Saint-Sacrement y est exposé). Pendant que nous courbons la tête, nos oreilles sont assourdies par des milliers de cris de corbeaux; une légion des habitants ailés des vieilles tours, voltige autour de ces murs qu'ils ont peut-être connus au temps de leur splendeur. Dans la nef de gauche, un autel bien pauvre et délabré surmonté d'une petite statue de N.-D. des Sept-Douleurs, aucun ornement si ce n'est deux grandes statues neuves du Sacré-Cœur et de St Joseph. En nous retirant nous passons devant plusieurs chapelles latérales; celle des Trépassés où l'autel est surmonté d'une vieille sculpture représentant le jugement dernier, sur le côté un groupe antique représentant un seigneur à l'air dur et inexorable, au geste impérieux, et une noble dame plongeant stoïquement son bras dans un brasier incandescent; dans le baptistère une vieille sculpture représentant la Nativité. Les orgues sont masquées par d'énormes échaffaudages. Des affiches annoncent qu'on va procéder à de sérieuses restaurations; ce ne sera que justice. Les églises sont souvent les seuls monuments que garde une localité; c'est un devoir pour le présent de garder pour l'avenir les souvenirs vivants du passé.

Nous passons devant de beaux quartiers de cavalerie et arrivons à l'église Saint-Gilles. Très vieille au dehors, cette église a été complètement remise à neuf à l'intérieur; trois beaux autels modernes, de jolies peintures murales, et tout en haut de vieilles peintures fort originales (restaurées) représentant des cathédrales de

toute forme et de tout style au milieu de montagnes et de grands oliviers. Nous arpentons la ville en tous sens, passant successivement devant un bel hôpital, la sous-préfecture, le musée de Boucher de Perthes, etc. Sur la place St-Pierre nous remarquons la statue de Lesueur, compositeur de musique, et la maison du prince de *** ; le jardin qui l'entoure a été converti en un square assez petit mais ravissant et parfaitement entretenu, on l'appelle le square d'Emonville. Malheureusement pas une âme n'anime ce charmant coin de verdure et semblables aux ombres de Dante, nous glissons silencieusement sur le sable fin des allées solitaires. Nous continuons notre promenade à travers des quartiers paisibles, remarquant en passant l'église St-Jacques, construction à peine achevée, puis quelques vieilles maisons en bois, et nous arrivons ainsi à la Somme, jolie rivière au cours assez impétueux.

Nous remontons de là vers l'hôtel où nous donnons un coup d'œil plus attentif à notre toilette, car nous sommes invités à passer la soirée chez des amis. Pour passer le temps, nous nous arrêtons au café de la Paix, rendez-vous de tous les officiers de la garnison, infanterie et cavalerie, et à 6 h. 1/2 précises, un domestique nous annonce dans le salon de Madame de F. ***. Pour ne pas franchir le mur de la vie privée, je glisserai très légèrement sur l'accueil gracieux qui nous est fait et l'excellent diner offert aux touristes. Après une trop courte soirée passée entre Monsieur et Madame de F. et leur jeune et charmante famille, nous prenons congé de nos aimables hôtes emportant toute une charge de souhaits de bon voyage. Malheureusement nous retrouvons à la porte un temps affreux, et subitement refroidis nous rentrons la tête basse sous une pluie battante, réfléchissant amèrement aux tristes choses d'ici-bas.

SIXIÈME JOURNÉE.

D'Abbeville à Saint-Valery-sur-Somme.

C'est aujourd'hui nouvelle lune, donc changement de temps possible. Cette espérance qui a versé quelque baume sur nos soucis de la veille jette un rayon sur notre première pensée au réveil. Mais, Dieu soit loué, ce n'est pas un rêve ! un beau soleil perce l'épaisseur des rideaux, et vient saluer joyeusement notre réveil. Il est 4 h. 1/2 ; nous sautons

à bas de notre couche, et bouclons rapidement le sac. Mais hélas ! le beau rêve a fui avec le décevant mirage d'un soleil qui n'est plus fait pour nous ; de gros nuages nous ramènent toutes les inquiétudes des jours précédents. Nous nous cuirassons de l'*œs triplex* du navigateur d'Horace et et nous nous mettons vaillamment en route. L'air est vif et froid, mais pas de pluie : nous n'en demandons pas davantage.

Nous saluons en passant les vieilles tours de St-Vulfran, et nous traver sons la Somme sur un pont de bois rustique. Nous suivons une large chaussée bordée de tristes et misérables masures dont l'aspect serre le cœur. Tout dort encore. Au bout du faubourg une vieille et pauvre église en ruines. Nous traversons la ligne de Boulogne à Paris, passant devant l'octroi, et entrons dans le long faubourg de *Rouvroy*, où nous traversons un nouveau chemin de fer à voie unique. Nous entrons dans l'église de Rouvroy ; un bedeau vaque aux apprêts d'une messe de morts. Nous passons devant la demeure du décédé ; quelques draps blancs ornent l'entrée de la maison et le cercueil dépasse la porte d'une demi longueur.

Nous traversons un petit cours d'eau sur un pont en pierres et entrons enfin dans la campagne. Nous croisons un chasseur à cheval en vedette ; un peu plus loin nous nous arrêtons devant un bouchon pour admirer un grand tableau représentant un pauvre diable retournant ses poches sur le seuil d'un cabaret, dont un chien hargneux défend l'entrée ; enseigne : «*au dernier sou.*» Comme nous n'en sommes pas encore là, nous passons et laissons à droite le joli village de *Maufort*, à quelques pas duquel on creuse un grand bassin ou un canal. Nous parcourons une jolie route, mais, outre un vent vif qui, nous prenant de face, contrarie considérablement notre marche, nous sommes continuellement dérangés par des voitures ou des caravanes de paysans se rendant au marché d'Abbeville. Voici *Cambron*, riche village de 1,132 habitants ; une vieille propriété bien plantée ouvre la série des habitations. On sonne la messe de 8 heures, mais nous laissons l'église à droite et continuons notre marche par une route ravissante. Un calvaire forme la lisière du village, puis la route serpente entre des collines boisées à gauche et la belle vallée de la Somme à la droite. Nous entrons dans le bois de Lamotte qui donne à la route que nous parcourons un attrait qui grandit à chaque pas. Nous traversons le hameau de *Gouy*, puis la nouvelle ligne d'Abbeville à Eu. Au moment où nous nous y attendons le moins, des nuages cachés par des plis de terrain surgissent au-dessus de nos têtes

et c'est sous une pluie battante que nous gravissons au pas de course le plateau de Saigneville. La pluie cesse bientôt, mais nous sommes hors d'haleine et je sue pour la première fois depuis notre départ. Nous descendons l'autre versant du coteau en aspirant avec délices les humides émanations de l'herbe coupée.

Un cabaret s'offre à nos yeux : nous l'adoptons pour la halte et nous faisons un frugal repas composé de pain, fromage et bière. Après trois quarts d'heure de repos, nous nous remettons en route en laissant sur notre droite le village de *Saigneville*, (642 habitants). Nous ne faisons que monter et descendre des côtes, gymnastique d'autant plus pénible que les courroies du sac tirent davantage. Notre marche est en outre contrariée par un vent terrible qui a desséché tous les arbres de la route. Nous voici dans *Boismont* dont nous gravissons la rue principale. Ce pauvre village de 633 habitants possède une petite église de l'aspect le plus misérable, et une grande ferme avec une belle maison d'habitation et un magnifique jardin, Un vieux calvaire précède le hameau de Pinchefalise ; une jolie route descend jusqu'à une pauvre petite église dans laquelle on pénètre par un petit escalier de onze marches donnant accès à une porte basse percée dans un mur entièrement nu. Un peu plus loin, un parc précédé d'une grand'porte avec cette inscription : « *Pavillon Perache* ». Nous franchissons un ruisseau et apercevons à notre droite la station et le petit port de La Ferté, son quai, ses docks et d'énormes monts de gros galets que l'on tire de Cayeux-sur-Mer. Nous avisons ensuite un petit champ inculte dans lequel sont installées deux grandes pompes ; sur la porte de ce petit enclos, l'inscription suivante : « *Fontaine du soleil levant, très recherchée par les qualités exceptionnelles de son eau. Accès aux permissionnaires : s'adresser à M. Margue, propriétaire agrée* (sic) *à St-Valery-sur-Somme* » Un peu plus loin, un petit caboulot, sur la porte duquel est peint un lapin, la pipe en bouche, le fusil sous le bras, l'air casseur ; au-dessous, l'inscription suivante : « *Au lapin marin, glorieux et choppeur !!!* »

Au bout de quelques pas, notre route débouche brusquement sur le port de *St Valery-sur-Somme*. C'est l'embouchure de la Somme que nous avons vue au Crotoy, et quand la marée est haute, comme maintenant, le coup d'œil est vraiment magnifique ; de nombreux bateaux animent les quais garnis d'habitations riantes. Nous pénétrons en ville pour trouver un gite, et nous établissons finalement notre quartier général à l'hôtel de France.

Après un court repos, nous nous mettons en route pour visiter la ville qui est une de celles, je m'empresse de le dire, qui nous ont laissé la plus charmante impression. Nous rejoignons les quais à un endroit où s'élève un petit édifice, le tribunal de commerce, et nous parcourons un magnifique quai de plus de 1,500 mètres de long, planté d'arbres touffus. A notre gauche, s'étendent de jolis jardins aux pieds de hautes murailles très vieilles, tapisssées de plantes grimpantes et surmontées elles-mêmes de jolies maisons perdues dans le feuillage; une belle église domine ce paysage pittoresque. A droite, l'immense baie de Somme couverte d'eau à perte de vue et au loin la ville du Crotoy et son aspect aride et nu. Nous suivons avec intérêt les évolutions des petits bateaux qui, manœuvrés à la godille par deux hommes, se livrent à la pêche sur les bords de la Somme. Un beau soleil jette ses tons chauds sur ce ravissant tableau.

Nous quittons ces bords enchanteurs pour visiter les hauteurs escarpées qui dominent notre gauche. Nous gravissons un petit chemin à pente très raide, et nous arrêtons deux minutes pour examiner un reste de vieille tour massive surmontée d'un vaste champignon en chaume qui abrite un banc circulaire. Nous montons toujours et arrivons enfin à l'emplacement de l'ancienne forteresse dont nous examinons les vestiges avec un vif intérêt : nous passons sous une vieille porte taillée dans le rempart, traversons un couloir dans lequel deux vieilles portes munies de gonds énormes donnent accès à des souterrains, et passons entre deux grosses tours construites avec de gros galets recouverts d'une couche de pierres, et dont l'une parait seule défier encore les outrages du temps. Nous nous dirigeons vers la mer ou plutôt vers le Hourdel, nous dépassons un calvaire, pieux monument si commun dans toutes ces régions, et nous arrivons à la chapelle de Saint Valery par un étroit sentier perdu dans la feuillée. Chapelle neuve bâtie en pierres noires et blanches, ce qui la fait ressembler de loin à un damier; l'intérieur est nu, ce qui fait ressortir davantage les vastes dimensions du sanctuaire. Voulant laisser une trace indélébile de notre passage, je grave nos noms dans la pierre tendre, sur le mur extérieur adossé à l'autel. A quelque pas de là, nous descendons un escalier qui nous mène à une piscine dont l'eau est très renommée. Puis nous rebroussons chemin et arrivons à la place Saint-Martin où s'élève l'église, vieux monument auquel on a adjoint une annexe; nous pénétrons sous la vieille tour carrée et nous trouvons en présence d'un singulier agencement : deux nefs d'égale dimension et une rangée de chapelles très anciennes. Quelques tableaux

et deux piliers attestent l'antiquité du monument ; ces deux piliers très minces, en bois sculpté soutiennent la tribune où est l'orgue, on y distingue les dates de 1626 et 1754 ; je relève encore 1615 et 1581. Nous repassons en sortant sous les voûtes de cette vieille forteresse où Harold, dit-on, fut enfermé par Guy Ier Que de terribles souvenirs évoquent ces ruines ! Si les pierres pouvaient parler !... Nous franchissons les anciens remparts sous la porte de Nevers sur le fronton de laquelle nous lisons ce simple mot : « *Fides* ».

Nous regagnons notre hôtel par des chemins charmants, et après un quart d'heure de repos, nous entrons dans la salle à manger encore vide. Nous sommes affamés, et c'est presque fiévreusement que nous dévorons le menu suivant :

Pâte d'Italie
Mulets aux pommes, sauce crevettes
Poulets jardinière
Artichauts à la sauce
Rosbif
Salade
Fromage
Desserts

Cidre et vin.

Pendant le dîner, un jeune voyageur en vins de champagne nous distrait par le récit de ses voyages en Portugal, puis le tableau s'anime par l'entrée en scène d'un vieux confrère qui fait la réplique. Nous passons au café où nous retrouvons notre héros qui veut nous entreprendre, mais nous ne sommes pas de ce bois là, et je m'endors sans pudeur sur l'épaule de mon interlocuteur. Quand mon compagnon me réveille, le vide s'est fait autour de nous, et nous allons faire une délicieuse promenade sur le quai. A 10 heures nous achetons des victuailles pour le déjeuner du lendemain, et après avoir soldé notre note, nous nous abandonnons voluptueusement aux douces étreintes de Morphée.

SEPTIÈME JOURNÉE

De Saint-Valery au Tréport.

A 4 heures 1/2, mon compagnon ébranle ma porte et je m'éveille en sursaut. Nos préparatifs nous prennent une demi-heure, et à 5 heures une bonne nous ouvre la grand'porte de l'hôtel. Nous traversons la ville encore endormie et gravissons un joli chemin qui nous mène à un grand café, fermé encore, décoré de l'enseigne suivante :



Nous prenons une jolie route bordée de grands arbres. Le temps est splendide et nous assistons avec bonheur au réveil de la nature. Les pinsons jettent à tous les échos leurs cris joyeux, et le rossignol, avant de regagner sa retraite, module au soleil levant sa plus suave mélodie, pendant qu'au loin, dans les bois, le coucou fait entendre son cri monotone...... La vue découverte dont nous jouissons ne durera pas longtemps ; voici les bois de Pendé, de Lanchères et de Saint-Blimont qui nous prêteront tout à l'heure une ombre secourable. Nous entrons dans *Pendé*, village de 1.418 habitants. Nous demandons deux verres d'eau-de-vie, dans un bouchon où l'on nous fait un tableau peu attrayant des chemins détrempés que nous rencontrerons dans les bois que nous devons traverser. Séance tenante, nous changeons notre itinéraire et enfilons une route droite bordée de belles pâtures couvertes d'arbres. Nous laissons l'église à droite et dépassons un calvaire dont le pied est garni de nombreuses petites croix de bois. Nous traversons le hameau de *Tilloy* au milieu d'un bois charmant dans lequel nous voyons une petite chapelle de N.-D. des Sept-Douleurs. En sortant du bois, une éclaircie nous permet d'admirer la belle perspective d'*Arrest* bâti sur une haute colline, et dont le long profil se détache en blanc sur l'horizon. Nous traversons *Elincourt*, autre hameau perdu dans les bois : là nous remarquons de beaux arbres très hauts dont l'écorce est complètement blanche. Le doux tintement d'une cloche parvient à nos oreilles ; c'est probablement la messe de 8 heures que l'on sonne à l'église de *Vaudricourt*. En entrant quelque temps après dans ce petit village de 520 habitants, nous nous arrêtons devant une petite croix en pierre qui atteste la plus haute antiquité ; ce serait,

d'après les renseignements que nous recueillons, un tumulus élevé sur les ossements de soldats tués pendant la guerre de Cent-Ans. Nous traversons un charmant petit village enfoui dans la verdure et pénétrons dans une belle église de campagne.

Un prêtre est à l'autel, l'assistance se compose de quatre personnes. Nous déposons nos sacs et nous agenouillons... Rien au monde ne saurait répandre plus de paix dans le cœur que ces mystères de notre religion accomplis ainsi dans la solitude et le silence. Le prêtre élève sa voix grave sous les voûtes du vieil édifice où tant de générations sont venues s'agenouiller et prier, l'argentine clochette de l'enfant de chœur réveille les échos mystiques du temple sacré, tout, jusqu'à ce solennel silence, parle éloquemment du Grand Maître du monde, et, si son immensité remplit l'univers, c'est bien de ce temple modeste que son cœur a fait son séjour de prédilection. Je me laisse doucement envahir par cette poésie religieuse, mais rien ne dure en ce bas monde, et les voyageurs, après s'être signés, reprennent le bâton et se remettent en route.

Nous atteignons bientôt *Bourseville* (715 habitants) joli village caché dans les bois. Après être passés devant un grand calvaire, nous entrons dans une vieille et laide église dont l'extérieur coquet trompe le passant. Nous remarquons depuis quelque temps que les chemins sont bordés d'arbres très élevés dont les pieds sont pour ainsi dire scellés l'un à l'autre. Nous arrivons à un carrefour; cinq chemins y aboutissent; nous nous consultons un instant, mais notre hésitation est de courte durée. Nous passons devant une vieille pierre tumulaire entourée de croix en bois et de couronnes blanches, quelque but de douloureux pélerinage. Derrière nous s'étend une plaine dont l'horizon se perd dans les brumes de la mer. Un vieux calvaire précède le hameau de *Martaigneville*. Nous franchissons un vallon, traversons *Allenay*, petit village de 247 habitants, passons devant un calvaire et atteignons bientôt *Friaucourt* (350 habitants). Tous ces villages ont un grand air de propreté et d'aisance ; nous remarquons beaucoup d'échoppes où l'on travaille le fer, certains ateliers sont même munis d'une petite machine à vapeur.

Un sentier nous ramène à la route près d'un joli moulin entouré de bâtiments. Nous saluons avec joie les habitations que nous apercevons au loin : c'est le dernier village avant d'arriver à la halte. Nous entrons bientôt dans *Saint-Quentin-Lamotte-Croix-au-Bailly*, beau et grand village de 1,200 babitants, rempli d'échoppes d'ouvriers en fer. Nous apercevons un grand café sur les murs duquel nous li-

sons : « *A la Renaissance — Bal de l'Eldorado.* » Nous longeons un immense abreuvoir couvert d'une couche de couleur rouge, on dirait une vaste mare de sang. Nous interrogeons sans succès un gamin qui fait baigner deux chevaux : nous avons probablement devant nous une source d'eau ferrugineuse.

Nous sortons du village, et, après avoir suivi une longue route qui descend en serpentant, nous débouchons dans un vallon magnifique. Ce sont d'abord des falaises calcaires où sont, pour ainsi dire, creusées tantôt une niche, tantôt une grotte, tout cela tapissé de plantes grimpantes et surmonté d'arbustes qui forment, en s'allongeant le long du coteau, un fouillis inextricable ; devant nous et surplombant nos tetes, des bois en amphithéâtre. Puis la route tourne brusquement à gauche et le tableau devient réellement magnifique : un vallon formé de côtes très élevées et se prolongeant à perte de vue entre deux chaînes de collines couvertes de verdure et d'arbres tellement drus et serrés qu'ils semblent grimper les uns sur les autres ; à gauche, penchée sur l'abîme, la chapelle de St-Laurent, hardiment plantée sur la crête de la colline, domine ce paysage enchanteur. Mais bientôt ce spendide tableau se dérobe à nos regards, car la route entre sous bois jusqu'aux confins de la ville d'*Eu* (car ici on ne dit pas Eu, mais la ville d'Eu).

Nous entrons dans une assez jolie ville (4,379 habitants) qui me rappelle les petites villes du Midi. Nous admirons d'abord de magnifiques casernes d'infanterie et de cavalerie, et nous nous arrêtons bientôt dans un cabaret où on nous sert de très bon cidre à la carafe. Après avoir apaisé une soif ardente, nous faisons honneur à un modeste lunch composé de pain et de charcuterie ; deux énormes carafes de cidre ne font que passer et après une demi-heure de ce salutaire exercice, nous somme plus vaillants que jamais.

Nous laissons nos sacs à la garde de notre hôte et nous pénétrons dans la ville pour visiter ce qu'elle possède d'intéressant. Nous apercevons au bout de la rue une sorte de forteresse ; c'est une énorme muraille circulaire qui maintient les fondations d'un côté de l'église. Nous en faisons le tour par une rue à pente assez raide, et nous arrivons sur la place où des cochers de fiacres nous hèlent bruyamment : « Une voiture, m'sieu ! » — « Visiter la ville, m'sieu ! » — « Le Tréport, m'sieu ! » — Nous passons fièrement devant ces automédons incapables d'apprécier notre valeur, et nous continuons le tour de l'église pour trouver la porte d'entrée.

Cette église est un immense et splendide monument dont l'origine

remonte au XIIe siècle. Les bas-côtés et la tour ont gardé le cachet grandiose de leur origine, mais tout le devant a été restauré ou plutôt même reconstruit et l'aspect du monument en est considérablement amoindri. Au flanc de l'édifice, et tout en bas sur la place, est adossée une assez jolie fontaine semi-circulaire en pierres de taille ; quatre robinets répandent à profusion une eau claire et limpide. L'inscription suivante couronne le faîte de ce petit monument : « *Le prince d'Orléans, comte de Paris, a fait construire cette fontaine en souvenir de la restitution du château d'Eu à sa famille — 1875.* »

Nous entrons par une porte latérale après avoir gravi une vingtaine de marches. L'église est vaste et a un aspect imposant ; les nefs sont étroites, mais les voûtes sont très élevées et les piliers sont d'une facture à la fois gracieuse et hardie. Devant nous, dans la nef de gauche, un remarquable tableau, signé, Guillot, 1827, représente la Vierge reçue par Dieu dans le paradis ; c'est d'un chaud coloris et d'un puissant effet. Nous parcourons la nef gauche et remarquons, taillée dans le mur, une sculpture en pierre, très curieuse. C'est trop vieux pour pouvoir deviner l'intention de l'artiste, quoiqu'on reconnaisse vaguement quelque chose de la Descente de Croix ; les têtes sont coupées, du reste, et l'inscription est un véritable hiéroglyphe. Nous passons devant la sacristie dont le fronton sculpté accuse une époque fort reculée. Voici la chapelle de Saint-Joseph fraîchement restaurée ; une riche carpette en tapisse le sol ; cinq grandes chaises et cinq petites en velours rouge portent sur leur traverse une plaque en cuivre, gravée : Cte de P... ; derrière les chaises, un grand fauteuil antique et un prie-Dieu : c'est de cet endroit que le comte de Paris et sa famille assistent aux offices. Il y a encore autour du chœur d'autres jolies chapelles modernes. Dans la nef droite, on descend par quelques marches dans une très vieille chapelle où se trouve représentée une mise au tombeau, composée de neuf personnages de grandeur naturelle ; le tout est en pierre ou plutôt en gré, ce qui rend l'œuvre pour ainsi dire indestructible. Derrière, dans le mur, est posée une tête d'*ecce homo* avec une inscription indéchiffrable. Le chœur est vaste et beau.

En sortant, nous nous trouvons devant le château du comte de Paris qui fait face à l'église. Un employé du château nous dit que l'entrée est interdite ; nous nous contentons donc d'examiner à travers une belle grille rouge surmontée de lances dorées. Les bâtiments occupent une

grande étendue etla façade en est fort simple ; on ne croirait jamais être devant la demeure princière d'une grande famille jadis régnante. Les appartements sont nombreux et les fenêtres ouvertes laissent entrevoir de grandes richesses mobilières. Le parc doit être beau, mais nous n'en apercevons qu'un mince échantillon. Nous repassons sur la Place, où nous voyons l'Hôtel-de-Ville, bâtiment neuf, mais très simple. Puis, nous descendons une rue qui nous mène à la chapelle du collège. Sur le côté est une espèce de vieux couvent avec l'inscription : « *Collegium* »; c'est le collège de la ville. La chapelle, monument historique, est très vieille et d'assez beau style ; la façade est ornée de deux anges, sculptés dans la pierre, soutenant une cartouche dont les ornements (fleurs de lys, sans doute) ont été grattés ; au-dessus, une inscription indéchiffrable avec la date 1624.

Nous allons ensuite voir la rivière de la Bresle et la magnifique usine que le duc de Nemours offrit comme étrennes à son neveu, il y a trois ans. Cet immense établissement possède un moulin à vapeur qui a été, cette nuit même, la proie des flammes. D'une des rives de la Bresles, nous contemplons les ruines fumantes près desquelles est encore installée la belle pompe à vapeur du comte de Paris. A quelques pas de là, un photographe prend des vues. Dans les petits groupes qui stationnent, on bavarde ferme et naturellement on parle surtout du prince qui est connu comme le loup blanc dans sa bonne ville d'Eu. La vaste usine que nous avons sous les yeux a, paraît-il, été confiée à la gérance d'un avocat de Paris. Loin d'être une source de profits, elle mange de l'argent au prince qui la soutient néanmoins de ses subsides pour faire travailler les gens du pays dont il est, du reste, la providence. Autre trait : le fils aîné du prince allait au collège dè la ville, mais comme l'enfant n'avançait guère, on le retira pour le mettre à Paris, et, pour dédommager le principal, le prince créa six bourses pour les enfants de la ville.

Nous rebroussons chemin pour aller reprendre nos sacs, là encore nos hôtes nous donnent sur le prince et sa famille mille détails inédits fort intéressants par leur actualité ; je ne crois pas devoir en faire mention ici...... Il est trois heures, nous nous remettons bravement en route, repassant devant les casernes où manœuvre un bataillon d'infanterie, et arrivons au carrefour par lequel nous avons fait notre entrée dans Eu. Nous tournons à gauche, nous dirigeant en droite ligne sur la mer et parcourant une belle route dont les arbres forment une voûte épaisse au-dessus de nos têtes. Bientôt le paysage

s'élargit autour de nous ; à droite, une chaîne de collines, garnie d'un tapis verdoyant, se profile sur le ciel pur ; à gauche, c'est le château d'Eu dominé par l'église, puis, l'immense parc qui rejoint de hautes collines terminées par des falaises à pic aux flancs desquelles s'accroche la petite ville du Tréport. Le beau soleil de juin répand sur ce beau tableau les teintes chaudes de ses brillants rayons.

Après une marche de 4 kilomètres, nous passons devant un calvaire qui précède le joli bourg de Mers. Ce petit hamean de pêcheurs s'est complètement transformé depuis que les baigneurs du Tréport en ont fait leur séjour de prédilection : ce ne sont que fraîches maisons et coquettes villas qui s'élèvent autour d'un joli casino agrémenté d'un petit square bien dessiné. Nous longeons une digue de galets de 200 mètres de long, passons près du chemin de fer où des nuages de fumée noire font disparate avec le beau paysage, traversons le port sur plusieurs ponts dont un sur l'embouchure de la Bresles, pour nous trouver enfin sur les quais qui sont la voie principale de la ville du *Tréport* (3,819 habitants). Nous admirons cette vue pittoresque d'une ville s'étageant en gradins sur des collines presque à pic. Nous longeons ainsi le pied de la colline jusqu'à l'*Hôtel de France* où l'on nous donne un bel appartement ayant vue sur la mer.

Il est quatre heures du soir et nous sommes sur pieds depuis cinq heures du matin ; aussi jetons-nous nos personnes et notre bagage qui sur une chaise, qui dans un coin...... Une heure d'accalmie complète et sur l'invitation d'un garçon, nous descendons dîner On nous introduit dans une salle splendide où nous nous trouvons tout à fait seuls. Trois ou quatre immenses tables contiennent au moins cent couverts ; toutes les tables sont mises et garnies de fleurs et devant l'une d'elles un garçon en habit nous attend dans la position du soldat sans armes. Tout cet apparat nous fait faire la grimace ; on nous a pris probablement pour de nobles fils d'Albion et déjà nous déchiffrons avec effroi sur les murs le *Mane Thecel Pharès* du quart-d'heure de Rabelais. Ces noirs pensers nous ont rendus rêveurs et je vois que mon compagnon fait des efforts surhumains pour tirer de son gosier des sons étranglés : « *Vox faucibus hæsit* », vais-je m'écrier au moment où j'entends dire d'un air tragique : « Voilà un habit et des fleurs qu'on va nous mettre sur la carte. » Je vais répondre quand une voix en faux bourdon crie à mon oreille : « Riz au gras ! » Je soupire, nous soupirons, et comme nous nous sommes munis à tout hasard d'un recueil de la sagesse des

nations, nous murmurons en trémolo : « Quand le vin est tiré, il faut le boire », et...... nous mangeons.

SUITE DU MENU :

Bar sauce câpres
Côtelettes de veau jardinière
Salade
Filet de bœuf aux épinards
Dessert

Vin.

Nous levons le camp pour aller visiter la ville. Nous parcourons d'abord une courte jetée, puis nous passons le long de la plage sur une terrasse en galets garnie de maisons fermées munies d'un écriteau : « A louer. »

Nous arrivons au pied d'une blanche falaise à pic dont la hauteur est prodigieuse. On est en train de terminer un escalier monumental qui, malgré de nombreuses lacunes, commence à devenir praticable. Je propose à mon compagnon d'effectuer cette petite ascension pour activer la digestion. Nous comptons péniblement plus de cinq cents marches et arrivons exténués au bout de notre ascension. Un gigantesque calvaire tourné vers la mer domine l'immensité ; une légère barrière de fer sépare de l'abîme. Je m'y accoude quelques instants, et dans le silence de ces altitudes désertes je contemple et j'admire. Mais le jour baisse et le froid augmente. Nous descendons la rampe que nous venons de gravir, en nous raidissant contre le vertige; à mi-côte, nous prenons une petite rue à droite, qui nous mène à l'église. Datant du XVIe siècle, disent les uns, construit en 1370, disent les autres, sur l'emplacement d'une commanderie de Templiers, ce petit monument est précédé d'un porche qui est en même temps un passage très fréquenté ; une petite niche abrite une vieille statue de la Vierge, que les marins viennent fréquemment invoquer. On remarque, en entrant, un gigantesque coquillage servant de bénitier, l'inscription relate que c'est un don de M. et Mme Letraistre, du Havre, fait en 1864. L'église est spacieuse et paraît bien ornée, mais les ombres du soir s'étendent sous les voûtes sacrées et donnent déjà à tous les objets un aspect fantastique. Je m'agenouille près d'un pilier devant le chœur .... mais une voix gutturale a retenti sur le

seuil du temple : « On va fermer l'église. » Je me retire à pas lents, et après avoir compté soixante-quinze marches, je descends une longue pente qui me ramène sur le port.

Nous rentrons à l'hôtel, soldons une note..... poivrée et regagnons nos logements. Bientôt un invincible sommeil vient fermer nos paupières alourdies.

HUITIÈME JOURNÉE.

Du Tréport à Dieppe.

Nous nous levons à 5 h. et à 5 h. 1/2 nous franchissons le seuil de l'hôtel où le garçon en faction prélève sur notre bourse le tribut que la mode a élevé à la hauteur d'un principe. Nous gravissons des rues où se font déjà les préparatifs du marché. A un carrefour nous remarquons une vieille croix en pierre comme on en voit en Normandie et surtout en Bretagne. En franchissant la Bresles hier soir nous quittions la Picardie, aujourd'hui nous pénétrons dans la Haute-Normandie. On ouvre les volets d'un estaminet sur la porte duquel nous lisons. — *Au plus joyeux des Tailleurs.* — Mais la montée, qui jusqu'alors avait été supportable, devient subitement fort pénible. Le chemin est presque à pic, et après avoir fait environ deux kilomètres de cette terrible ascension nous arrivons épuisés au haut de la colline. Pour mon compte je suis haletant et les courroies de mon sac me gênent considérablement. Je me remets néanmoins et nous reprenons bientôt notre pas accéléré habituel. Nous sommes dans des régions élevées, aussi le pays est-il nu, et l'air fort vif. A notre gauche s'étendent de grandes plaines, et des bois à l'horizon ; à droite des pâturages et les falaises à pic. Nous traversons *Flocques* joli village possesseur d'une assez belle église ; nous contournons le hameau du *Quesnay* et descendons dans une vallée profonde et étroite.

(*A suivre*).

Lille Imp. L. Danel.

SOCIÉTÉ DE GEOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT D'AVRIL 1884.

MEMBRE FONDATEUR.

(Ayant versé une cotisation de 200 fr.

M. V. LAURENT-LESCORNEZ, filateur de lin, boulevard de la Liberté, 76, à Lille (déjà membre ordinaire inscrit sous le n° 454).

MEMBRES ORDINAIRES.

Nos d'inscription. MM.

Lille.

953. FONTAINE (César), propriétaire, square de Jussieu, 19.
954. THIEFFRY (Maurice), fabricant de toiles, boulevard de la Liberté, 207.
955. LHOTTE (Gustave), publiciste, rue de la Gare, 11.
956. CHIVORET (Alphonse), commis-négociant, rue Neuve-des-Meuniers, 18.
957. BLUM (Pierre), gérant, rue Solférino, 237.
959. LESEUR (Félix), étudiant en médecine, à l'Hôpital-Militaire.
961. SCHEIBI (Frédéric), négociant, rue des Canonniers, 10.
962. MELON (Edouard), gérant de la Compagnie du gaz de Wazemmes.
966. CHOTIN (L.), docteur en médecine, rue d'Amiens, 30.
967. STALARS (Karl) propriétaire, rue Jacquemars-Giélée, 100.

Armentières.

960. GRENIER, fabricant de toiles, rue de Lille, 60.
965. BREUVART, brasseur, rue de Flandre, 13.

Estaires.

964. GAMELIN (Auguste), filateur et fabricant de toiles.

Haubourdin.

948. VERLEY (Jules), manufacturier.
949. VERLEY (André), manufacturier.

Hellemmes.

958. DECOURCHELLE (Jules), filateur de lin.

Poix (par Englefontaine).

950 WILLIOT (Zulmar), maire, propriétaire.

Roubaix.

951. VOREUX (Léon), négociant-commissionnaire, boulevard de Paris.
952. CORDONNIER (Eug), fabricant, au Petit-Beaumont.

Tourcoing.

963. MASUREL-JONGLEZ (F.), filateur de laines, rue de Wailly.

GRANDES CONFÉRENCES

Deux grandes conférences ont eu lieu en avril. La première a été faite par M. le lieutenant Brosselard-Faidherbe, attaché à l'état-major général du Ministre de la Guerre, membre de la première mission du colonel Flatters et de la mission d'exploration du Haut-Sénégal, qui a parlé des *Lignes de pénétration vers le Soudan par l'Algérie et le Sénégal.* La seconde a été faite par M. Henry, docteur ès-lettres, maître de conférences à la Faculté des lettres de Douai, qui a pris pour sujet : *Voyages et aventures mythologiques* (Cendrillon, Peau-d'Ane, le Petit Chaperon-Rouge, etc).

Conférence de M. Brosselard.

Comme cette conférence est reproduite plus loin *in extenso* dans le bulletin, nous n'en donnons pas l'analyse. Sur la demande du conférencier, elle a eu lieu le jeudi 17 avril, à huit heures et demie du soir, dans la salle ordinaire des cours. Une foule nombreuse y assistait, désireuse du donner au gendre de notre Président d'honneur, une marque de sympathie. M. le lieutenant Brosselard a été très écouté et applaudi.

Conférence de M. Henry.

Cette conférence a eu lieu le 27 avril, à trois heures, dans la grande salle des fêtes de l'hôtel de Maisniel. La séance était présidée par M. Déjardin-Verkinder, vice-président, assisté de MM. Alfred Renouard, secrétaire-général, Duflos, secrétaire, Delessert, membre du Comité, etc.

M. Henry s'est attaché tout d'abord à montrer combien certains faits pouvaient être modifiés par la légende et l'imagination des peuples. L'exemple le plus frappant est celui de celui de Roland, à Roncevaux. Roland n'était qu'un officier de rang inférieur qui commandait l'arrière-garde de l'armée de Charlemagne et qui, à son passage dans les montagnes, a été tué dans une embuscade par les Basques. N'en a-t-on pas

fait un héros mis à mort par les Sarrazins et n'a-t-on pas entouré sa fin de circonstances mystérieuses et d'aventures presque surnaturelles?

Des exemples nombreux de faits ainsi amplifiés et complètement changés nous sont aussi fournis par la mythologie ancienne. Hercule, dont le nom grec Eraclès signifie glorieux et brillant, devait personnifier le Soleil, et toutes les aventures qui sont rapportées à cet être fantastique trouvent parfaitement leur explication lorsqu'on les rapproche des pérégrinations solaires telles qu'on les connaissait aux temps anciens. La fable du Phénix, celle de Céphale et Procris, ont aussi des origines similaires.

On ne peut mieux se convaincre de cette assertion qu'en examinant la mythologie des Véda, dans laquelle les mots sanscrits n'ont pas perdu leur signification primitive et où l'on retrouve la plupart des légendes mystiques des anciens.

L'orateur a montré que, de nos jours, la plupart des contes connus, tels que Peau d'Ane, le Petit Chaperon Rouge, la Belle au Bois dormant, prenaient leur origine dans de simples faits météorologiques dont on a fait des personnages mythologiques. La Belle au Bois dormant, par exemple, représente la Nuit, elle se réveille visitée par un prince qui personnifie le Soleil, et l'on ne peut mieux se rendre compte de la véracité de cette supposition qu'en citant les noms de ses enfants qui sont Aurore et Jour. Et comment s'endort la Belle ? en se piquant la main d'un fuseau. Le sang qui s'échappe de sa blessure ne représente-t-il pas ici les lueurs rouges de l'astre couchant ?

M. Henry termine en insistant sur l'origine *unique* de ces contes, racontés d'une façon identique dans des pays situés aux antipodes l'un de l'autre et qui n'ont pu se communiquer leurs légendes. Cette unité dans l'origine est, à son avis, une preuve de plus à l'appui des suppositions qu'il vient d'énoncer.

M. le président Déjardin a remercié, en excellents termes, M. Henry de sa conférence, et la foule s'est retirée satisfaite de cette séance intéressante à laquelle le talent d'exposition de l'orateur donnait un charme tout particulier.

COURS ET CONFÉRENCES DU SAMEDI SOIR
A ROUBAIX.
(Suite).

Cours du 16 Février.

Madagascar et les Iles françaises de l'Océan Indien,

Par M. ARDOUIN DU MAZET,
Publiciste à Lille, Membre honoraire de la Société de Géographie de Bordeaux.

Nous publierons prochainement *in extenso* la conférence de M. Ardouin du Mazet.

Cours du 23 février.

Les glaciers,

Par M. COSSERAT,
Principal du Collège de Saint-Amand, membre de la Société.

L'orateur, — car c'en est un, — s'excuse de venir traiter un sujet aride, exigeant l'emploi de termes techniques, étrangers peut-être à bon nombre d'auditeurs, et il réclame un peu d'indulgence pour sa bonne volonté. Mais l'auditoire ne l'a pas cru ; il a gardé l'indulgence et goûté le plaisir.

Il existe, dit M. Cosserat, dans les régions polaires comme sur les cîmes et les pentes élevées de nos montagnes, tout un monde de neiges et de glaces perpétuelles, que visitent les touristes, les savants, ceux qui aiment à se rafraîchir le corps et l'esprit par de fortifiantes excursions et par la contemplation des scènes grandioses de la nature. Mais les uns se contentent de les admirer de loin ; tandis que les autres risquent leur vie pour saisir les secrets de leur formation et de leur perpétuité

On se figure généralement que le froid est l'unique agent de la formation des glaciers. C'est une erreur. Quand les grands courants atmosphériques passent au-dessus des continents, ils se dessèchent et n'amènent ni pluie, ni neige; mais qu'ils rasent de vastes mers, l'Océan, la Méditerranée même, ils se saturent de vapeur d'eau, qui venant se heurter à de grands massifs montagneux, s'y résout en neige

et en couvre les sommets. Toutefois, pour que cette neige produise des glaciers, il faut, ce qui vous étonnera sans doute, l'action de la chaleur : vous avez cependant pu remarquer que, par un temps sec, la neige se forme en grains qui n'ont aucune adhérence les uns avec les autres. C'est ce qui se produit sur les Alpes au-delà de 2,500m d'altitude, de 2,700 dans les Pyrénées. Au-dessous de cette limite, la neige se fond plus ou moins, les couches s'étagent : c'est la boule de neige. Celle qui se fond, produit de l'eau qui se congèle bientôt et sert de soudure. La neige, pulvérulente sur les pitons les plus élevés, s'agglutine ainsi par une fonte superficielle suivie d'un regel et produit ce qu'on appelle des *névés*. Des névés aux glaciers, il n'y a qu'un pas.

Disons toutefois que la fusion de la neige sous l'influence de la chaleur solaire, n'est pas le seul agent de la formation des glaciers. La pression y joue aussi un rôle et un rôle important : tandis qu'un mètre cube de neige pèse environ 85 kilog., un mètre cube de névé pèse de cinq à six cents kilog., et un mètre cube de glace, environ 950 kilog. Combinez ces deux agents, la fusion et la pression, et vous aurez le secret de la formation et des mouvements des glaciers. La chaleur du soleil, très forte en été, détermine, le jour, une fusion en quelque sorte continuelle, accompagnée d'un regel non moins continuel ; les particules de glace se soudent et se dissoudent ainsi à chaque instant. C'est du moins ce qu'a constaté M. Viollet-Le Duc, dans une excursion qui faillit lui coûter la vie.

La glace ne peut être étirée, mais elle peut être comprimée et prendre ainsi toute sorte de formes. C'est ce que les travaux de M. Tyndall ont parfaitement mis en évidence.

Il y a deux groupes de glaciers : ceux des pentes et ceux des hauts sommets. Ceux des Alpes et des Pyrénées ne sont pas comparables à ceux de l'Himalaya, et surtout à ceux qui ont existé dans la période glacière.

Les glaciers ne sont pas immobiles, comme on serait tenté de le croire ; ils sont au contraire animés de mouvements absolument identiques à ceux des fleuves : nous allons en développer les causes.

Au XVIe siècle, ces mouvements avaient déjà été constatés. Th. de Saussure les décrivit sans en rechercher les causes. En 1827, un savant, Huigy, construisit, sur la mer de glace, une cabane qui était descendue de 100 mètres en 1830, — de 714 mètres en 1836, — de 1428 mètres en 1841. M. Agassiz, en 1840, répéta l'expérience, et constata qu'en deux ans, son hôtel des Neuchâtellois était descendu de

148 mètres, et il remarqua que le mouvement varie suivant les saisons et la largeur de la nappe de glace. M. Tyndall obtint des renseignements plus précis encore en plantant des jalons sur la glace en lignes transversales. Il put ainsi s'assurer que les jalons descendaient d'heure en heure, que ceux du milieu descendaient plus vite que les autres, absolument comme dans nos fleuves dont le courant est plus rapide au centre que près des rives et dans les passages étroits que dans les autres, et il en déduisit cette loi identique à la mécanique des cours d'eau : que le lieu géométrique des points de plus grande vitesse ne coïncide pas avec l'axe des glaciers, mais oscille tantôt à droite tantôt à gauche, suivant la courbure du glacier. M. Tyndall ayant eu la bonne fortune de rencontrer, au promontoire du Mont Tacul, un glacier dont le bord supérieur n'adhérait plus au rocher, put s'assurer également, à l'aide de jalons plantés dans l'épaisseur de la glace, qu'elle glissait aussi plus vite à la surface que dans le fond, ce qui s'explique facilement par l'effet du frottement de la masse glacée sur les rocs où elle pose.

L'orateur explique alors les mouvements des glaciers tributaires du glacier principal, les cascades de glace, où la partie supérieure, animée d'un mouvement plus rapide, surplombe à chaque crevasse ; il ajoute que la glace étant compressible, se moule, comme l'eau, dans le lit qui l'enserre ; qu'on peut tailler des lentilles de glace qui, sans se fondre, concentrent assez de chaleur pour enflammer un morceau d'amadou placé en arrière ; il rappelle qu'à l'époque glaciaire, le grand glacier du Rhône passait au-dessus de la *via mala*, ce qui prouve que la glace n'est pas aussi plastique qu'on l'a parfois avancé, et il ajoute, ce qui est plus connu, que les glaciers donnent naissance à une foule de torrents et parfois à de grands fleuves, comme le Rhône et le Rhin.

Tous les glaciers occupant des pentes plus ou moins inclinées, 4° à la mer de glace, 27° au glacier du mont Rose, on se rend aisément compte de la force énorme qui les pousse dans les vallées, et que le frottement seul contre les rochers sur ou entre lesquels ils glissent, empêche de s'y précipter en désastreuses avalanches. De temps à autre, par suite d'un changement de niveau dans le lit du glacier, soit longitudinalement, soit transversalement, une partie de la masse glacée, est retardée dans son mouvement, tandis que la partie inférieure conserve la vitesse acquise ; de là des déchirements dans le glacier, des crevasses perpendiculaires au courant, qui pivotent autour de leur point de contact avec le bord, et finissent par occuper une position

différente de leur position primitive. Il y a des crevasses marginales, frontales, transversales, longitudinales, simples, croisées : une vraie toile d'araignée, en un mot.

Ici l'orateur entre dans de nombreux détails techniques et fort intéressants sur les positions diverses que prennent ces crevasses, sur les dangers qu'elles font courir aux touristes, et cite quelques accidents fort propres à engager à la circonspection ceux qui voudraient visiter ces froides beautés de la nature.

Les glaciers, surtout en été, se fondent toujours plus ou moins ; l'eau s'engouffre dans les crevasses avec un bruit semblable à celui de nos *moulins*, glisse sous la glace, s'infiltre entre les rochers, pour s'accumuler en *lacs*, ou s'échapper en *torrents*. Cette eau, se congelant en partie en traversant les crevasses, y forme des *stalactites* dangereuses pour l'ascension de ceux qui se sont laissés tomber dans les abîmes. Ailleurs, des masses rocheuses de forme tubulaire, protègent contre la fusion la glace qui est en dessous ; celle qui est autour, venant à fondre, ces roches se trouvent bientôt portées sur une sorte de piédestal de glace, et constituent ce que l'on est convenu d'appeler des *tables* de glace.

Parlons maintenant de ces débris rocheux qui se sont accumulés dans les parties inférieures des glaciers. On les appelle *mosaines*. Les glaciers des mers polaires n'en ont pas d'ordinaire ; mais ceux des montagnes en ont tous plus ou moins. Zurich est bâti tout entier sur une ancienne mosaine. Les mosaines, par leurs couches successives, permettent de déterminer avec précision, la hauteur d'où descendent les glaciers, et même leur âge. On ne sait encore rien de précis sur leur période de progrès et de recul. Les uns diminuent, comme le fait la mer de glace depuis 1856, d'autres s'accroissent. Ce ne sont pas les chaleurs ni les froids qui causent cette réduction ou cet accroissement des glaciers, mais la direction des courants atmosphériques qui arrivent sur les montagnes, plus ou moins chargés de vapeur d'eau, comme nous l'avons déjà dit.

Cette théorie permet d'expliquer la distribution des glaciers sur les différentes montagnes du globe. Il n'y a point de glacier sur les monts Ourals ; les Alpes scandinaves, à latitude égale en sont couvertes. C'est que les Alpes scandinaves sont constamment baignées par les vapeurs qu'y apporte le *Gulf-Stream*, tandis que les monts Ourals ne sont visités que par des vents secs, qu'ils aient traversé la Russie ou la Sibérie.

Si nous considérons la grande chaîne de l'Himalaya, avec ses pics hauts deux fois comme notre Mont-Blanc, nous trouverons les principaux glaciers sur le versant méridional, qui reçoit les vapeurs de la mer des Indes. Il en est de même des monts Karakorum. Dans l'Amérique du Sud il faut descendre jusqu'aux Andes chiliennes pour trouver des glaciers ; et les Andes de Patagonie, qui ont une latitude à peu près égale à celle de nos collines du Poitou, en sont totalement couvertes, ce qui prouve que l'hémisphère Sud est beaucoup plus froid à latitude égale, que l'hémisphère Nord, et qu'en somme, si le froid ne suffit pas pour former des glaciers, il n'y a pourtant point de glaciers sans froid.

L'existence des mosaines prouve que nos pics les plus élevés, sous l'influence des agents atmosphériques, se désagrègent constamment ; que les montagnes descendent peu à peu dans les vallées, et qu'il s'opère ainsi un nivellement constant et universel. Les blocs erratiques que l'on retrouve aux environ de Sion, ont été amenés par le glacier du Rhône, celui de l'Arve et celui de l'Isère. Bien des glaciers, naguère réunis, sont aujourd'hui séparés par des intervalles considérables. D'autres ont disparu, comme ceux de l'Arve, laissant des lacs comme souvenir de leur existence. Le même fait paraît devoir se reproduire pour quelques-uns de ceux qui existent encore. La Suisse tout entière semble n'avoir formé qu'un immense glacier. On rencontre à Lyon des mosaines provenant d'un ancien glacier qui avait au moins 300 mètres d'épaisseur ; on en trouve sur les pentes du Jura à 1.470 mètres d'altitude. Quelle est la cause des changements de température qui ont ainsi modifié les glaciers, et fait retrouver, parfois entre deux périodes glaciaires, les vestiges de plantes et d'animaux qu'on ne rencontre aujourd'hui qu'entre les tropiques ? On en est réduit aux conjectures : ou l'axe de l'ellipse terrestre s'est raccourci, ou l'axe terrestre lui-même a changé d'inclinaison par suite de l'accumulation des glaces tantôt à un pôle tantôt à l'autre. Quoi qu'il en soit, constatons encore une fois que le pôle Nord est moins froid que le pôle Sud, et terminons cette conférence en vous remerciant de l'attention bienveillante que vous avez bien voulu apporter aux détails, souvent arides, dans lesquels nous avons cru devoir entrer.

Cloture des Cours de Géographie de Roubaix.

Les cours de géographie ont été clos, à Roubaix, le 22 mars. Le dernier conférencier inscrit a été M. Faidherbe, membre du comité d'études, qui a fait sur l'enseignement de la géographie, une causerie spirituelle des plus intéressantes que nous reproduirons plus loin *in-extenso*.

Avant de donner la parole à M. Faidherbe, M. Henry Bossut, président du Comité local, à l'initiative duquel on est redevable des cours hebdomadaires du Samedi, a résumé d'une façon magistrale l'ensemble de l'œuvre géographique de Roubaix. Voici le discours de M. Bossut :

« Mesdames, Messieurs,

» La Société de géographie va clore ce soir la série de ses conférences par une étude que notre cher collègue M. Alexandre Faidherde, secrétaire de la section de Roubaix, a bien voulu préparer pour nous dire comment, suivant lui, il faut comprendre et enseigner la géographie. Nous aurons le plaisir de l'écouter dans un instant.

» En attendant, permettez-moi de vous rappeler en quelques mots ce qu'a été l'œuvre de diffusion des connaissances géographiques, si je puis ainsi parler, que nous avons entreprise et que nous allons suspendre pour cette saison ; nous la continuerons au cours de l'hiver prochain, si Dieu nous prête vie, dans cette salle de la Bourse si bien appropriée à nos conférences, gracieusement et gratuitement mise à notre disposition par la Chambre de commerce et avec le concours des géographes, des savants et des hommes de bonne volonté qui, heureusement pour notre Société jeune et sans fortune semblent se multiplier en raison de notre développement et de nos besoins.

» A ce propos il paraît juste, pour rendre à tous et à chacun de ces bienveillants conférenciers la part de remerciements et d'éloges qui leur sont dus, de rappeler aujourd'hui les noms des orateurs qui nous ont aidés de leur parole et de vous redire les sujets variés traités par eux, avec talent et souvent avec éloquence, pour nous instruire et nous charmer tout à la fois.

» Notre éminent et modeste secrétaire général, M. Alfred RENOUARD, a ouvert la série de nos soirées par un travail considérable sur l'origine et le développement de la poste en France et à l'étranger.

» En remontant aux temps anciens, il nous a initiés à l'organisation primitive des moyens de correspondances et de communications rapides : il nous a montré cette organisation dans ses débuts marchant à pieds, pour ainsi dire, et nous voyons, à l'heure présente, la transmission de la pensée humaine s'opérer avec la rapidité de la foudre par la télégraphie, et l'échange de la parole se faire instantanément à de longues distances par la merveilleuse invention de la téléphonie.

» M. MASSEBIEAU, dans son étude sur le Canada français, nous a vivement intéressés en nous faisant regretter la perte de cette colonie restée si profondément française de cœur.

» M. DAVID a parlé d'Obock, port français, avantageusement situé sur la mer Rouge presque en face d'Aden et à proximité de l'Abyssinie dont le sol riche comme la terre de Canaan et les dix millions d'habitants chrétiens semblent vouloir nous attirer malgré nous. M. David nous a fait entrevoir l'avenir prospère des établissements commerciaux que la France établira bientôt dans ce lieu ouvert, sûr, salubre et propre à assurer le ravitaillement de nos vaisseaux sur cette nouvelle route des Indes et de l'Australie.

» M. P. SALVAT nous a tenus sous le charme de sa vive parole en nous racontant la fierté d'origine, la vie et les œuvres des Basques et en nous décrivant leur pittoresque pays.

» Dans un récit tout imprégné d'esprit militaire et de poésie, de science et d'histoire, le commandant DELAMARRE nous a fait assister à la première période de l'installation française en Tunisie et aucun de nous, mesdames et messieurs, n'oubliera cette page détachée de son journal de voyage où l'habile écrivain nous a fait goûter un fin morceau de littérature, imagé comme un tableau de Fromentin « une fantasia arabe dans un ciel d'Orient. »

» Quel sujet de conférence plus froid en apparence que la glace et les glaciers. Et pourtant avez-vous souvent entendu parole plus vivante et moins froide que celle de M. COSSERAT nous expliquant la formation de la glace par la neige fondue soudée sous l'action de la chaleur ? Quel sujet plus intéressant à étudier que ces fleuves de glace laissant couler lentement leurs masses profondes sur leurs pentes et par divers

cours vers la vallée ou les plaines, absolument comme font les eaux lentes ou rapides des rivières et des fleuves vers les mers.

» M. Ardouin du Mazet, dans sa conférence sur Madagascar et les îles de l'Océan indien, nous a prouvé que, chez lui, la force de la volonté est maîtresse de la force physique : en effet, il a su dominer la fièvre qui l'accablait encore et il nous a entretenu, dans un langage abondant et sûr, de cette grande île de Madagascar, aussi vaste que la Franche, riche en forêts, en culture de tout genre et dans laquelle les intérêts français se débattent actuellement : la diplomatie saura, nous en sommes certain, surmonter là toutes difficultés, aidée surtout de nos vaillants soldats que M. Du Mazet a chaleureusement acclamés, aux applaudissements d'un nombreux auditoire.

» Qui de nous, Mesdames et messieurs, en voyageant dans les trains express des chemins de fer ne s'est souvent demandé comment les locomotives, qui emportent à la vitesse de 80 k. à l'heure, pouvaient se suivre sans s'atteindre, ou bien se rencontrer et se croiser sans se heurter malgré leur nombre à des distances très rapprochées? Eh bien, M. Jacquin, dans une conférence rapide, toute remplie de science mise à la portée de tout le monde, nous a expliqué et fait comprendre, au moyen d'appareils, de signaux, de plans et de cartes, les secrets de la minutieuse et savante organisation qui garantit la sécurité de nos voyages.

» Enfin, M. Baudin, dans une charmante causerie, nous a décrit la Bourgogne, cette brillante province de notre chère France, qui produit tout, nous a-t-il dit en fils tout glorieux de sa mère. Il nous l'a montrée avec ses rivières et ses fleuves allant se jeter dans trois mers différentes, couverte de forêts, de vignobles les plus riches du monde, et il nous énumère avec un orgueil légitime les grands hommes auxquels elle a donné naissance, héros comme Vercingétorix, grands orateurs comme Saint-Bernard et Bossuet, grands écrivains comme Buffon et tant d'autres que je ne puis nommer.

» En retraçant ainsi à longs traits ces souvenirs de nos soirées de géographie, j'ai dû me borner dans mon énumération ; car je ne voudrais pas Mesdames et Messieurs, abuser davantage de votre patience. Mais laissez moi terminer ce simple exposé en remerciant les nombreux habitués de nos conférences de leur sympathique attention et de les féliciter du cas qu'ils font de l'instruction géographique ; ils savent ou plutôt vous savez que l'avenir appartient moins à l'argent

qu'à la science, et que le peuple le plus éclairé sera toujours au premier rang des nations.

» Aussi pour finir par un bon conseil, engageons-nous la jeunesse à ajouter aux connaissances géographiques l'étude des langues vivantes qu'on pourrait qualifier de langues commerciales telles que l'Anglais, l'Allemand et l'Espagnol.

» Nous nous efforcerons, quant à nous, de poursuivre notre but dans la mesure de nos ressources et c'est ici l'occasion et le moment de vous dire, Mesdames et Messieurs, que nous sollicitons de nouvelles adhésions. Nous espérons bien que la section de géographie de Roubaix s'enrichera d'un grand nombre de membres avant l'ouverture des conférences de l'hiver prochain. Nous vous y convions dès aujourd'hui, dans la pensée que vous aurez conservé bon souvenir de nos réunions que nous appellerons, si vous le voulez bien : les samedis de la Société de Géographie. »

Ces paroles ont été chaleureusement applaudies.

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR
A LILLE.

(in extenso).

SOUVENIRS TOPOGRAPHIQUES DES GRANDES MANŒUVRES
DE 1883,

Par M. ARDOUIN DU MAZET,
Publiciste à Lille, membre honoraire de la Société de Géographie de Bordeaux.

Cours du 20 Décembre 1883.

Il y a bientôt 13 ans de cela, le 31 janvier 1871, à Bellefontaine, sur la route de Pontarlier à Morez, je restais seul de ma compagnie avec quelques hommes pour garder nos bagages, le reste était parti en éclaireurs dans la direction de l'Ouest. Au bout de deux jours, ne recevant ni ordres, ni nouvelles, assistant au lamentable défilé des débris de l'armée de l'Est, je résolus de partir à mon tour pour le Bugey. Vers les Planches, vers Saint-Laurent, les routes étaient occupées, les paysans nous disaient même que St-Claude allait être envahi. Toute retraite nous était donc coupée vers les vallées de la Bienne et de l'Ain, une seule route restait ouverte, celle de Morez, mais là nous étions acculés, à ce que disait un commandant du 38e, échappé à l'internement avec son bataillon : la route qui de Morez se dirige sur Gex passant par la vallée des Dappes, territoire Suisse.

J'avais avec moi une petite carte du département, d'après laquelle la route bordait la frontière, mais sans s'engager sur le sol helvétique, je le fis remarquer à l'officier. Le cas était embarrassant, un habitant du pays nous tira d'affaire en nous apprenant que la vallée des Dappes, longtemps discutée par les deux pays et qui, pendant la discussion, avait joui d'une sorte d'indépendance, avait été

partagée entre les deux puissances, au moyen de la route qui la traverse ; ma carte avait donc raison contre celle du commandant. Nous traversâmes alors Morez, suivis de près par la division Cremer, qui avait pu franchir les lignes ennemies.

Sans ma carte, beaucoup d'entre nous auraient été se faire interner en Suisse, ou auraient été faits prisonniers par les Allemands, tandis que nous avons pu regagner la vallée du Rhône, au prix de fatigues inouïes, il est vrai : ayant à traverser, par cet épouvantable hiver de 1871, les plus hautes sommités du Jura, couvertes, en certains points, de plus de deux mètres de neige, marche pénible entre toutes, mais qui conservait bien des défenseurs au pays si la paix n'était pas intervenue.

Cette aventure m'a appris l'importance que peut avoir, sur la destinée de l'individu, le plus ou moins d'exactitude des documents géographiques : c'est à ce titre que j'évoque ce souvenir personnel qui semble n'avoir qu'un rapport bien éloigné avec l'objet de ce cours.

En me demandant de venir vous entretenir de topographie, notre honorable Président n'a pas eu l'intention sans doute d'exiger de moi une description complète de la façon dont est dressée la *carte de l'Etat-Major*. Il y a là une foule d'opérations délicates, difficiles à comprendre, et sur lesquelles je n'ai, je l'avoue humblement, que des données assez vagues : il faut employer des instruments très délicats, des calculs longs et difficiles, dont l'énumération serait trop sèche, dont l'explication serait très longue et nous entraînerait à des considérations sans grand intérêt.

J'ai donc songé à vous expliquer la carte en visitant le pays avec vous, en vous expliquant les signes conventionnels employés par les topographes au fur et à mesure que nous les rencontrerons ; cela nous permettra d'oublier quelquefois la partie géométrique et aride du sujet pour jeter un coup d'œil sur le paysage que nous traverserons, sur les villes, les villages ou les châteaux où nous ferons halte à la suite de nos soldats.

Et ne croyez pas que cela sorte du programme qui m'est tracé. Il y a entre la carte de l'État-major et le paysage, non-seulement un rapport de lignes et de traits, mais encore un véritable rapport de pittoresque. Quand, pendant longtemps, on a couru un pays la carte à la main, quand on s'est bien assimilé les moyens employés pour rendre le relief du sol, on finit par voir la carte de toute autre façon.

Il n'y a plus seulement pour nous des lignes sinueuses désignant les cours d'eau, des courbes ou des hachures indiquant des pentes, des traits représentant les voies de communication ; il y a bien réellement le sol dans toute sa variété, les bois s'animent pour nous, les collines se profilent sur le ciel ou se dressent brusquement, les eaux écument ou paressent, c'est la nature elle-même qui semble vivre. Si l'on a tant soit peu l'amour du pittoresque, on force même parfois la note, et bien souvent l'illusion est trop forte. Mais, en général, par un sens mystérieux, étant donné que l'on est habitué au climat et aux aspects du pays que l'on étudie sur la carte, on se trompe difficilement ; telle anse harmonieusement arrondie, telle montagne hardiment dressée que nous voyons sur le papier, nous apparaîtront comme l'imagination nous les représente. Certes, il faut longtemps pour arriver à faire vivre ainsi des signes cabalistiques, mais une fois qu'on a pris l'habitude de lire sa carte entre les lignes, on trouve du plaisir à cette étude, au premier abord si aride.

Cet éloge de la carte achevé, il me reste maintenant à vous expliquer en détail ce vaste monument géographique, que nous devons au talent et à la persévérance de nos officiers.

Voici une de ces cartes, sur laquelle nous allons jeter un coup-d'œil rapide. C'est une feuille de 80 centimètres de base sur 50 de hauteur. La France entière comprend 274 feuilles ou demi feuilles de ce genre : c'est vous dire qu'il est assez malaisé de les réunir toutes pour en former une carte d'ensemble. La chose a été faite pour l'exposition universelle de 1878, et il n'a pas fallu une hauteur de cloison moindre de 15 mètres pour la recevoir. On comprend facilement, dès lors, qu'il était impossible de distinguer les détails. La carte n'est donc utile qu'à l'état de feuille, que l'on peut réunir au besoin par deux ou par quatre pour représenter une plus grande étendue de pays. En voici une qui comprend quatre feuilles, elle renferme les environs de Bordeaux : les deux grandes vallées de la Garonne et de la Dordogne, les vallées adjacentes de l'Isle et de la Dronne, se détachent nettement en blanc sur le fond des hachures de l'Entre-Deux-Mers, du Bazadais, de la Double et des collines saintongeoises. Les Landes nous apparaissent avec leurs pointillés, et les dunes avec ce qu'on pourrait appeler leur irrégularité géométrique.

Comment a-t-on dressé cette carte. La réponse à cette question nécessiterait de longs développements ? Voici cependant une courte description du travail que je trouve dans un excellent ouvrage : *Pre-*

mières notions sur la lecture des cartes topographiques par M. Muret (1).

« Pour le levé de la carte de France, on a d'abord déterminé, avec la plus grande précision, la position d'un certain nombre de points principaux qui, reliés entre eux, ont fourni des triangles de deuxième ordre, sur lesquels on a enfin appuyé des triangles de troisième ordre. Puis les côtés de ces divers triangles ont servi à rattacher tous les détails de la planimétrie, levés en grande partie par les géomètres du cadastre à diverses échelles, comprises entre le 1000[e] et le 5000[e]. Ces plans cadastraux, suffisamment réduits, ont servi ensuite de base aux officiers pour le figuré ou le relief, et c'est d'après leurs minutes, encore réduites, que la gravure a été exécutée. »

En résumé, on a divisé le pays, au moyen d'opérations géodésiques, en une foule de parcelles ou triangles ; chacune de ces parcelles a été levée, puis juxtaposée à la parcelle voisine, et on a ainsi, peu à peu, réuni les uns aux autres tous les triangles établis.

Cela nous suffit pour ce que nous avons à faire de la carte, c'est-à-dire la lire et la commenter.

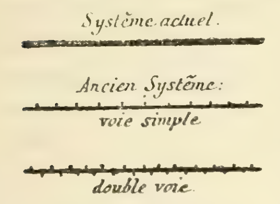
Si vous voulez bien prendre la feuille de Douai, nous allons examiner les principaux signes employés, et pour cela nous repérer à gauche du mot *Douai*, à l'endroit où le chemin de fer d'Orchies semble sortir du cadre pour se diriger sur Fretin.

Sur ce point, vous voyez le chemin de fer traverser des hachures très espacées ; si vous n'êtes pas habitués à la carte, vous prendrez cela pour une colline, ce n'est cependant qu'un renflement du sol à peine sensible ; à gauche vous voyez une hôtellerie à côté de laquelle se trouve la cote 36, plus haut, au sommet même des hachures est la cote 41, il n'y a donc que 5 mètres de différence de niveau entre ces deux points, alors que sept cents mètres de distance les sépare. C'est un relief insignifiant. (Voir plus bas le croquis).

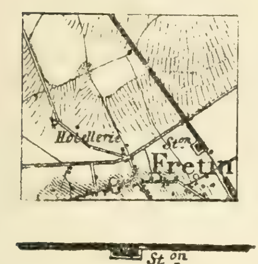
Eh bien, il n'est pas même besoin de ces chiffres pour reconnaître cette différence de niveau ; dans un pays aussi peu accidenté que celui-là, il est admis que chaque rangée de hachures indique une altitude de cinq mètres, et que 1 millimètre d'étendue représente 80 mètres. Quand il s'agit de montagnes ou de hautes collines, il a

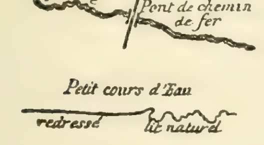
(1) Paris, librairie Delagrave, 15, rue Soufflot.

fallu adopter un autre principe : là les rangées de hachures représentent des équidistances de 20 mètres. Ce n'est pas un obstacle à la lecture de la carte, car, dès le premier coup-d'œil, les chiffres des cotes font comprendre quel est le système adopté.



Le *chemin de fer* est ici, vous le voyez, représenté par un gros trait noir, c'est le nouveau système adopté. Il est défectueux en ce sens qu'il n'indique pas si la ligne est à double ou simple voie et coupe trop désagréablement la carte.

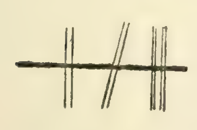




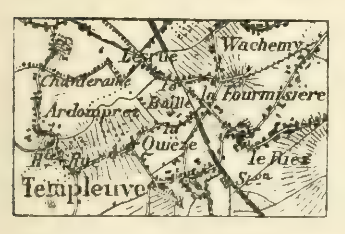
A l'endroit où est écrit le mot *Fretin*, est indiquée la *station*, par un point noir entouré à distance d'un mince trait ; un peu plus loin, au-delà du hameau de Joncquois, deux traits parallèles dont les extrémités se recourbent indiquent un *pont*. En effet, une petite ligne noire coupe sur ce point la voie ferrée et représente la Marque, cette petite *rivière* qui, naissant sur le revers nord du mamelon historique de Mons-en-Pévèle, passe devant le village célèbre de Bouvines et vient, après s'être confondue avec le canal de Roubaix, rejoindre la Deûle à Marquette. La Marque est là un imperceptible ruisseau, contenu entre des berges rectilignes, indiquant que la main de l'homme a modifié le cours de la rivière.

Petit cours d'Eau

redressé — lit naturel

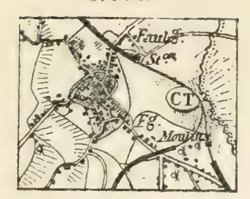


Mais en ce moment nous n'étudions la carte qu'au point de vue de la voie ferrée, d'autant que le pays est plat ou ne présente que des reliefs insensibles. Le chemin de fer lui-même est bien peu remarquable ;



toutes ces routes, toutes ces rues de hameaux que nous voyons se croiser en lacis inextricable autour de *Templeuve* sont couvertes par le trait noir au point d'intersection. Cela indique que le chemin de fer n'est franchi que par des passages à niveau.

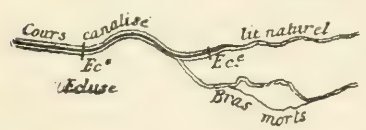
Continuons donc à courir par ces campagnes monotones, nous


Orchies.

atteignons bientôt *Orchies*, qui nous présente un exemple assez remarquable de ce qu'on appelle en topographie une *ville fermée :* vous voyez en effet un double trait entourer la masse grise de la ville, ce sont les remparts. Aujourd'hui ces remparts sont détruits, mais sur certains points les fossés existent encore, notamment près de la gare. Nous resterions un moment dans cette ville, mais elle n'aurait qu'un médiocre attrait pour nous ; sauf sa grande place où se dressent des maisons de la Renaissance et un hôtel de ville pittoresque avec son mince beffroi : nous n'avons rien à glaner. Au-delà de la gare se détachent deux voies ferrées, dont l'une va à Somain et l'autre à Douai. Nous les laissons à droite pour nous diriger sur Saint-Amand.

Si vous consultez les cotes d'altitude que nous relevons çà et là, vous verrez que nous descendons insensiblement. A Orchies, nous étions à 22 mètres, et, au-delà de Saint-Amand, la rive de la Scarpe n'est plus qu'à 18.

La *Scarpe*, que nous traversons sur ce point, en amont de Saint-Amand, dont la grande tour domine tout le paysage, la Scarpe est pour nos pays un cours d'eau considérable. Née bien au-delà d'Arras, elle est déjà rendue navigable au moyen d'écluses près de cette ville.



Elle traverse Douai, coule dans la plaine marécageuse de Marchiennes, où nous la voyons indiquée par le signe qui représente un *canal*, c'est-à-dire un trait très fort bordé de deux autres traits parallèles mais très minces.

A partir de *Saint-Amand*, elle est représentée tantôt par deux traits parallèles, ce qui indique le *lit naturel*, tantôt par le tracé d'un canal traversant une foule de bras séparés de la branche mère. A hauteur de Mortagne, elle rejoint l'Escaut. Elle a parcouru 112 kilomètres, dont 67 navigables. Les écluses établies sur ses bords pour racheter la pente sont indiquées par les lettres Ec^{e}.

Au-delà de St-Amand, nous ne tardons pas à pénétrer dans la forêt de Vicoigne et la forêt de Raismes. Nous avons là un remarquable exemple de cette partie si essentielle de la topographie. Vous voyez ces sortes de petits cercles serrés au milieu d'autres points plus sombres, cela indique des *arbres*. Les routes sont faciles à reconnaître,

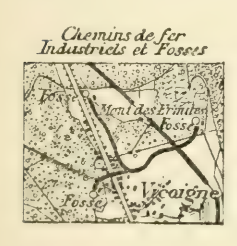
elles traversent hardiment la futaie et se soudent en différents endroits affectant généralement la forme d'un cercle, de là les noms de *ronds-points* donnés à ces carrefours ; quand un grand nombre de ces routes aboutissent au même endroit on appelle le lieu de réunion une *étoile*. La forêt de Raismes a sur la carte une étoile de Cernay, je dis *sur la carte*, car les gardes forestiers ne connaissent pas le rond-point sous ce nom.

Coin de forêt

Mais puisque nous sommes au milieu des grands bois, nous pourrons oublier un instant la topographie pour décrire un peu cette *forêt* qui n'est peut être pas connue de vous tous.

L'ensemble de bois que l'on comprend sous le nom de *forêt de Raismes*, s'étend depuis le village de Warlaing, à l'ouest, jusqu'à celui de Fresnes sur l'Escaut, sur une longueur de près de 15 kilomètres et une largeur maxima de 12. La route de Valenciennes, bordée de chaque côté par une bande étroite de culture où les maisons de Vicoigne la divisent en deux parties inégales, la plus petite prend le nom de *forêt de Vicoigne.*

Il ne faut pas chercher dans ce bois les grands sites de Fontainebleau, ni les beaux paysages des Ardennes, mais la forêt avec ses grandes et solennelles avenues, les oppositions de couleurs produites par les diverses essences qui la peuplent n'en est pas moins fort belle. Vers l'étoile de Cernay, entourée de hêtres d'une belle venue, il y a des arbres magnifiques. Malheureusement, à Raismes et Vicoigne, l'industrie a quelque peu gâté ce tableau, des mines de houille existent sur ce point et les constructions des fosses jurent un peu avec les grands arbres.



Chemins de fer Industriels et Fosses

Ces fosses nous sont une transition pour reprendre notre promenade topographique ; voyez ces petites lignes noires, très sinueuses, détachées du chemin de fer et aboutissant à un petit cercle, ce sont des *chemins de fer industriels*, c'est-à-dire non livrés à des services publics. Le petit cercle représente la *fosse* à charbon.

Au-delà de Vicoigne, les traits noirs se multiplient, se greffent bizarrement les uns sur les autres et finalement aboutissent à un point commun. Nous avons là, en effet, des voies ferrées pour

Lille, Douai, Denain, Condé, Mons, Maubeuge et Le Quesnoy. Nous sommes à Valenciennes.

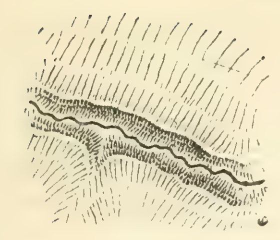


Ici nous avons deux centres de populations bien différents d'aspect topographique. Sur la rive gauche de ce canal, qui n'est autre que l'Escaut, les rues séparées par de larges espaces blancs qui constituent Anzin; sur la rive droite, ces rentrants, ces saillants, ces lignes brusquement brisées nous indiquent une *ville forte*, en effet chacun des côtés de cette ceinture représente exactement un des côtés de l'enceinte. Anzin est une *ville ouverte*. Valenciennes une ville fortifiée.

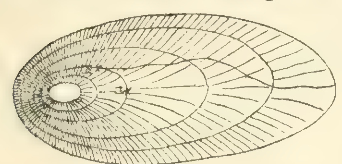
Voilà tout ce que nous avons rencontré sur les cinquante kilomètres que nous venons de parcourir, nous ne connaissons guère que le tracé de la voie ferrée, sans autre signe conventionnel que les ponts sur des cours d'eau et les passages à niveau, la façon dont on représente les forêts et les routes forestières, les villages et les villes. Il nous faut maintenant voir comment se lit la carte en pays accidenté; pour cela nous allons entrer dans un pays voisin, en Belgique, en suivant le chemin de fer qui va de Valenciennes à Anor, où nous prendrons la petite ligne de Chimay,

Nous n'allons pas sauter à pieds joints dans l'Entre-Sambre et Meuse où se trouve l'armée belge, nous visiterons chemin faisant tous les pays que traverse la voie ferrée. En sortant de Valenciennes, nous suivons la rive droite de l'Escaut; vous voyez, par le nombre de rangées de hachures de terrain et la hauteur des cotes, qui, de 35 au bord du fleuve atteint 90 mètres à l'est de Maing, qu'il nous faut monter; en effet le chemin de fer gravit insensiblement les pentes au moyen d'une grande courbe qui rend la rampe plus douce, et finit par courir sur le dos d'âne compris entre La Rhonelle et l'Ecaillon.

Le chemin de fer continue à monter; au Quesnoy, petite place forte, construite par Vauban, la station est à 104 mètres, et la ville à 114, tandis que l'Ecaillon, non loin de là, n'est qu'à 82 mètres et la Rhonelle, à Villereau, à une altitude un peu supérieure. En examinant de près les lignes de hachures, vous voyez que la croupe s'abaisse par ressauts successifs, à partir du Quesnoy jusqu'à l'Escaut.



Ces deux rivières de la Rhonelle et de l'Ecaillon, malgré la faible élévation des pentes, sont très faciles à distinguer. Les coteaux qui les bordent ont une pente douce, depuis leur sommet jusqu'à une centaine de mètres du thalweg ; là les pentes s'abaissent d'une façon très brusque, comme vous pouvez le voir, entre Louvignies et Vendegies. Remarquez que, plus haut, les hâchures, très longues, sont presque pâles, tandis que plus bas



elles sont très courtes et très noires. Cela provient de ce qu'on est convenu d'appeler le diapason des hachures. On a en effet admis que l'intervalle entre les traits des hachures doit être au quart de leur longueur, et les traits seront plus foncés quand les rampes seront plus raides, il en résulte que les longues ondulations sont à peine sensibles au premier coup d'œil et que les pentes rapides, au contraire, apparaissent noires, d'autant plus noires que la déclivité est plus grande ; nous verrons bientôt qu'il a fallu inventer un signe spécial pour les *à pic*, les hachures ne pouvant les rendre.

Vous pouvez distinguer sur la rive droite aussi, entre Louvignies et Beaudignies deux rangées de hachures très serrées, ce qui indique là une sorte de talus de 10 mètres de hauteur sur une base de 80 mètres.

Puisque nous parlons de l'Ecaillon, je dois vous signaler que ce petit cours d'eau sort de la forêt de Mormal et se jette dans l'Escaut, après un cours de 30 kilomètres. La Rhonelle a la même origine et se jette dans le même fleuve.

Au-delà du Quesnoy, nous quittons bientôt la feuille Douai ; ici vous ne pouvez plus me suivre sur la carte et je devrai vous expliquer les signes au tableau noir (1).

A peine avons-nous pénétré sur la partie de terrain consacrée à la feuille de Maubeuge, que nous apercevons une ligne sombre, c'est la *forêt de Mormal*. Elle présente cette singularité qu'elle est limitée rigoureusement du nord-est au sud-ouest par une route, appelée chaussée de Brunehaut dans le pays, et qui n'est autre qu'une ancienne

---

(1) La description au tableau est remplacée par des croquis en marge.

voie romaine qui, de Vermant à Bavai, s'étendait en ligne absolument droite sur plus de 20 lieues. Bavai, vous le savez, est un cité d'origine romaine.

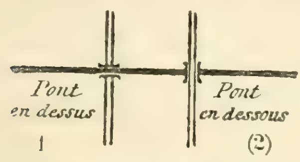
La forêt de Mormal, qui ne couvre pas moins de 9051 hectares est une des plus considérables de France; elle a , en bordure, sur la chaussée Brunehaut, 11 kilomètres ; de sa limite méridionale vers Landrecies, à la sortie de la chaussée, au nord , 15 kil. ; de l'est à ouest une largeur moyenne de 9 à 10 kilom. La forêt occupe la ligne de faîte entre l'Escaut et la Meuse, une grande partie de ses eaux vont à l'Escaut par l'Hogneau , affluent de la Haine, par l'Aunelle et ses affluents , le ruisseau de Sart, le ruisseau de Butteaux et le ruisseau de Gomegnies ; par la Rhonelle, l'Ecaillon et le ruisseau de Harpsies. Les autres eaux vont à la Sambre, affluent de la Meuse, par des ravins qui atteignent rapidement la rivière.

Cette énumération des cours d'eau qui sortent de la forêt de Mormal, suffit, par la multiplicité même des noms , à vous faire comprendre le relief. Il se compose d'un massif central dont l'emplacement est assez bien indiqué par la clairière au milieu de laquelle se trouve le village de Locquignol. De ce point commun partent un grand nombre de chaînons peu élevés, à peine sensibles même, quand on est dans la forêt ou quand on vient de Valenciennes ; l'altitude moyenne est de 140 mètres vers la chaussée Brunehaut et de 160 mètres au centre de la forêt. L'élévation du plateau boisé est plus sensible vers la Sambre, où le coteau plonge par un talus assez rapide, du moins dans la partie méridionale ; il y a là, au-dessous de Landrecies, des cotes de 185 mètres, alors que la Sambre n'est qu'à 132 mètres. Ces chiffres ne sont pas pris sur la carte de l'État-major, qui est très avare de cotes d'altitude dans les futaies de Mormal, mais sur la grande carte du département.

La forêt est bien plus sauvage que la forêt de Raismes, les sous-bois sont beaucoup plus touffus. La traversée en chemin de fer est fort attrayante ; on a par instant, quand on traverse une des routes, de longues échappées sur les profondeurs du bois. Quant on en sort, la voie ferrée descend rapidement vers la Sambre que l'on traverse à Berlaimont pour aboutir, aussitôt après, dans la bruyante gare d'Aulnoye, que traverse également la ligne de Paris à Liège.

Nous retrouverons la Sambre plus tard, nous allons continuer notre route vers l'Est. A partir d'Aulnoye, le chemin de fer commence à gravir les pentes d'une chaîne de collines, dont le point culminant, vers Dompierre,

est de 190 mètres. Le pays est ravissant, on domine la profonde vallée de l'Helpe majeure et, par delà la vallée, on découvre une vaste étendue de pays. La nature accidentée des terrains a nécessité des travaux d'art assez considérables ; tantôt le chemin de fer traverse une route au moyen d'un pont et alors on voit ce pont représenté sur



la carte, comme par le croquis n° 1, tantôt, au contraire, c'est la route qui passe au-dessus de la voie ferrée et alors nous rencontrons un autre signe (croquis n° 2). On descend dans la vallée, et on atteint bientôt Avesnes qui est, à coup sûr, la ville la plus pittoresque de notre département. La ville se dresse au sommet et sur le flanc d'une colline, dont le point le plus élevé s'élève à 182 mètres, tandis que les rives de l'Helpe sont à 145 mètres seulement. Il y a donc une différence de niveau de 37 mètres, rendue plus apparente encore par la façon dont Vauban a entaillé la colline pour construire les remparts ; on vient de détruire les approches de la place, mais on a conservé, vers l'Helpe, le mur d'enceinte qui est une construction cyclopéenne.

Autour d'Avesnes, nous rencontrons de nombreux signes topographiques que nous n'avons pas vus encore, ce signe <S P>, veut

Moulin à eau

Mlin

dire qu'Avesnes est une *sous-préfecture ;* ce cercle entouré de petits traits au bord de l'Helpe indique un *moulin.*

Ce signe, au bord de



la rivière, vous représente une *filature*, une usine.

Si c'était une *forge*, on la représenterait ainsi :



Un *moulin à vent*, nous le verrons plus tard, est figuré par celui-ci :

Moulin à vent

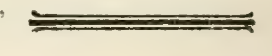
Au départ d'Avesnes, nous abandonnons la vallée de l'Helpe qui remonte droit à l'est, jusqu'en Belgique où la rivière prend sa source, pour suivre un vallon latéral dont nous atteignons bientôt la tête ; nous sommes alors à 214 mètres, sur la ligne de partage entre l'Helpe majeure et l'Helpe mineure. De là nous dominons les deux vallées ; dans un petit vallon s'étendent les usines de Sains, qui est une sorte de faubourg de Fourmies. De Sains, nous continuons à monter, nous atteignons bientôt la cote 240, à l'entrée des bois de la Fagne de

Sains qui fait partie de l'immense forêt de Trélon. Le site est sauvage, une profonde dépression coupe le bois, occupée par un bas-fond marécageux que la carte représente sous la forme d'un étang, mais qui est plutôt un marais, et qu'on devrait représenter comme par ce croquis :





Le chemin de fer franchit ce val sur un viaduc, que la carte nous représente de cette façon :



Au-delà de ce vallon du pont de Sains, le chemin de fer rentre de nouveau sous bois. La ligne est le plus souvent creusée dans des tranchées profondes que l'on désigne ainsi : dans ces tranchées nous voyons à nu ce beau calcaire gris des Ardennes, qui est de même contexture que la pierre de Soignies. D'autres fois, au contraire, nous traversons de profonds ravins sur des remblais très élevés, à travers les échappées que nous donnent ces ravins, on découvre de beaux horizons sur des collines boisées, dont quelques-unes ont très fière mine.





Tout à coup, nous sortons du bois et, au-delà d'une campagne assez triste, nous traversons un superbe viaduc qui domine de très haut une masse de toits rouges, hérissés de hautes cheminées d'usines. Le spectacle est si inattendu qu'on ne peut s'empêcher de jeter une exclamation. Du reste, le site est joli, ces toits rouge s'encadrent entre des coteaux couverts de bois ; aux deux extrémités de la vallée. qui est celle de l'Helpe mineure, on a une vue très vaste.

Nous sommes à Fourmies.

Fourmies est une des plus étonnantes créations de notre époque. Au commencement de notre siècle ce n'était qu'un pauvre village forestier perdu dans les Ardennes. C'est aujourd'hui une ville de 15,000 habitants, centre d'un des groupes industriels les plus importants de la France entière. La ville de Fourmies possède 32 filatures ou tissages de laine contenant 216 machines à peigner, 250,000 broches et 1,511 métiers à tisser. Le rayon industriel qui comprend : outre Fourmies et sa banlieue, un grand nombre de communes de l'Aisne et

du Nord, contient 110 usines, occupant 648 peigneuses, 812,160 broches et 13,519 métiers à tisser.

Ces chiffres nous font comprendre, ce que je vous disais tout à l'heure, que Fourmies est une étonnante création.

Le site de Fourmies, vous ai-je dit, est très pittoresque, la profonde et étroite vallée de l'Helpe mineure que franchit le viaduc n'a pas laissé beaucoup de place à la ville pour s'installer, elle s'est donc disposée en une unique rue. Certains édifices privés sont très remarquables, on a fait un judicieux mélange de la brique rouge et de la pierre bleue, on a ainsi obtenu une architecture ravissante. L'aspect général est moins triste qu'on ne pourrait le croire en parlant d'une ville industrielle, d'ailleurs les environs sont d'une beauté réelle, notamment le chapelet d'étangs enchassés dans les bois que l'on rencontre en se rendant à Anor et qui, vus du chemin de fer, sont du plus saisissant aspect. Ces étangs servent à l'alimentation des usines de Fourmies.

Au-delà des bois de la Haie, on ne tarde pas à atteindre Anor, point extrême de notre course en France.

Anor fait partie du bassin industriel de Fourmies, c'est une petite ville qui s'élève en amphithéâtre, au bord d'un vaste étang, dont les eaux font mouvoir les roues des fabriques. Cet étang, couvert de joncs et de nénufars, bordé par une chaussée-barrage, est très pittoresque : Anor mériterait certes d'être un lieu de rendez-vous pour les paysagistes, le site est un des plus romantiques que l'on puisse voir.

Maintenant, si vous le voulez bien, nous allons quitter la France et nous mettre à la recherche de l'armée belge qui doit opérer dans les environs de Philippeville, nous laisserons de côté la partie topographique pendant un moment pour regarder par la portière du wagon le pays que nous devons parcourir.

A Anor se détache un chemin de fer appartenant à la compagnie de Chimay, c'est une petite ligne qui relie à travers le territoire de la province de Namur, deux villes françaises : Anor et Givet. C'est toujours le même paysage forestier que nous venons de traverser, mais la terre est plus pauvre et les horizons sont plus tristes. A 20 kilomètres d'Anor, on trouve Chimay, résidence de l'illustre famille princière de ce nom. Cette petite ville est très pittoresquement située sur l'Eau-Blanche, un rocher de 16 mètres de hauteur qui la domine supporte le château où mourut Madame Tallien, devenue princesse de

Chimay ; un beau parc, de belles eaux, font une riante ceinture à la petite cité.

Quand on a dépassé Chimay, on rencontre, à gauche, un vaste étang, l'étang de Virelles, dans lequel viennent se baigner des collines assez élevées, c'est un véritable lac, long de 2 kilomètres, large de 7 à 800 mètres et couvrant 100 hectares.

On traverse l'Eau Blanche, accrue par l'émissaire de l'étang et l'on entre dans une étroite, triste et froide vallée. La terre grise ne laisse germer qu'à regret un gazon court et ras, les collines se changent en montagnes, toujours grises et pelées. Au bord de l'Eau Blanche, quelques villages très pittoresquement perchés. Nous sommes dans la Fagne, partie de l'Entre-Sambre-et-Meuse.

Au delà de Boussu en Fagnes, le paysage change peu à peu, des remparts démantelés, de grands arbres cachent la ville de Mariembourg, petite cité jadis construite pour servir de place de guerre et qui, par sa forme topographique, ferait le bonheur d'un géomètre, elle est exactement carrée, une rue dans chaque sens formant la croix, au milieu de la ville, deux autres rues unissant les deux angles opposés, voilà tout Mariembourg ; on aperçoit de la gare une fontaine entourée d'enfants de troupe ; Mariembourg est le siége d'une école régimentaire.

A Mariembourg, nous quitterons le chemin de fer de Chimay, pour prendre la ligne du Grand Central allant de Mariembourg à Charleroy, ce nouveau chemin de fer remonte un vallon aussi triste que le reste de la Fagne, menant à la ligne de faîte entre la Meuse et la Sambre ; nous traversons cette ligne de faîte par un tunnel de 460 mètres, le premier que nous ayons rencontré depuis Lille, aussi vais-je profiter de l'occasion pour vous indiquer au tableau la façon dont un *tunnel* est représenté.

Tunnel.

Carrière à ciel ouvert

Au delà de la sortie du tunnel, nous entrons dans la vallée de l'Eau d'Heure, près du village de Cerfontaine. Ce village est au centre de *carrières* de marbre très considérables, maisons, murailles, clôture de champs, tout est en marbre, la gare seule a employé la brique et le bois.

Nous continuons à descendre l'Eau-d'Heure, qui s'accroît rapidement des mille sources filtrant des collines ; la petite rivière prend parfois des allures de torrent, elle bruit sur un lit de roches, s'engage

dans des failles profondes, et oblige à tout instant le chemin de fer à la franchir.

A Silenrieux, j'abandonne la voie ferrée : ce village est à 6 kilomètres, à vol d'oiseau, du village d'Yve, où doivent se terminer les manœuvres de l'armée belge.

Je n'avais pas de carte de l'État major belge et la carte française de l'État major ne donne pas le relief du sol, elle se borne à la planimétrie, c'est à dire qu'elle indique les cours d'eau, les voies de communications et les lieux habités ; tout le village de Silenrieux était déserté, hommes femmes, enfants étaient partis, je ne pus trouver personne pour me montrer le chemin, mais grâce à une petite boussole topographique et à la carte française, je pus m'engager à travers champs par la route la plus courte pour gagner le plateau d'Yve.

Après avoir marché pendant une demi heure, j'entendis le canon, j'en distinguai même la fumée et puis, toujours grâce à ma boussole, et grâce surtout aux cours d'eau tracés sur la carte qui me permettaient de reconstituer mentalement le relief absent, je pus reconnaître les lieux où étaient les batteries. J'avançais donc à coup sûr, et en effet, je ne tardai pas à rencontrer un régiment de lanciers battant en retraite et, plus loin, l'avant-garde d'une brigade.

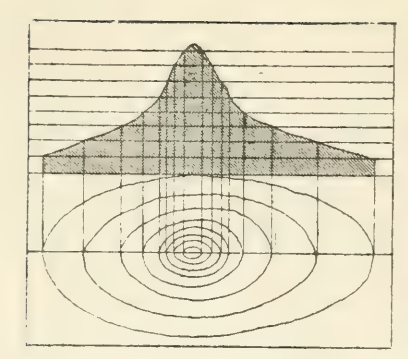
Nous sommes donc arrivés sur le terrain des opérations.

Voici la carte d'État-major de la Belgique, pour la partie de pays où nous nous trouvons.

Cette carte diffère beaucoup, comme aspect, de la carte française, elle est à une échelle plus grande, c'est une carte au $\frac{1}{40000}$ c'est à dire que les proportions sont une fois plus grandes que sur la nôtre, un millimètre y représentant 40 mètres. Et cependant, malgré cela, vous n'avez pas la sensation de photographie que donne notre carte. Cela tient à ce que l'on n'a pas employé les hachures, on s'est borné à donner le relief au moyen des courbes de niveau.

Si je ne vous ai pas parlé plutot des courbes — et si je vous avais fait un véritable cours de topographie j'aurais dû commencer par là, — c'est que je tenais à ne vous montrer qu'après avoir fait ressortir l'avantage des hâchures, ce que l'on obtient dans les cartes en une seule couleur avec les courbes, le résultat, sauf pour les ingénieurs chargés de travaux et pour qui les courbes sont indispensables, est absolument défectueux.

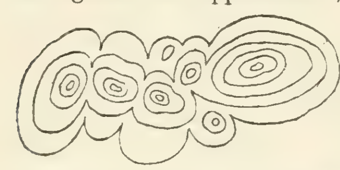
Par *courbes de niveau* on entend des lignes tracées sur le papier, reproduisant fidèlement la forme, la ceinture, si je puis m'exprimer ainsi, d'une éminence à ses diverses altitudes.



Supposons, par exemple, une colline ayant la forme d'un piton aigu.

Admettons qu'elle ait 165 mètres de hauteur, les équidistances étant de 20 mètres, nous avons à diviser ce profil en 8 parties égales, plus une petite fraction, nous obtenons donc en courbes, en reportant ce profil sur le papier, à peu près la forme que reproduit le croquis au tableau.

Comme vous le voyez, du côté où la montagne est à pic, nous trouvons des lignes très rapprochées ; du côté ou les pentes sont douces les traits s'écartent, au contraire. Si nous avions non pas une colline isolée, mais deux, trois ou quatre sommets voisins, comme dans cet autre croquis, toutes les courbes de même hauteur se relieraient ensemble formant une série de lignes concentriques entourant les mamelons qui dépassent la hauteur des parties basses de la chaîne.



Le mamelon de droite ayant 5 courbes à 20 mètres de hauteur, la dépression ou col qui le sépare du mamelon voisin a 80 mètres de profondeur au-dessus du plus haut sommet, ce dernier mamelon lui-même a 80 mètres d'altitude.

Telle est la théorie des courbes de niveau ; quand le pays est très accidenté, et surtout quand on peut employer plusieurs couleurs, on obtient des résultats très satisfaisants. En voici une, par exemple, qui répond bien à ce qu'on peut exiger d'un semblable travail, c'est celle des environs de Nemours (Algérie), elle a été dressée par le commandant Derrien, un de nos meilleurs cartographes militaires. Le terrain, grâce à la diversité des teintes données par les couleurs, s'y présente avec un relief saisissant, grâce surtout à la configuration des collines dans lesquelles sont creusés des vallons très profonds. Sur cette carte les équidistances sont de 10 mètres ; et des traits plus forts, à chaque cinquième rangée, nous donnent de suite les hauteurs par équidistance de 50 mètres.

Comparez maintenant avec la carte belge qui, pour la partie des Ardennes où nous nous trouvons, a cependant des reliefs aussi accentués, vous ne distinguez presque rien, cependant la différence d'échelle

n'est pas grande, la carte de Nemours est au $\frac{1}{20000}$ l'autre au $\frac{1}{40000}$ d'où nécessité pour les cartes à une seule teinte de faire des hachures.

Mais pour faire des hachures il faut d'abord avoir des courbes, le tracé des courbes sur le papier est proprement le rôle du topographe, le dessinateur, sans être allé sur le terrain, fera les hachures, en employant une formule qui n'est autre que le diapason dont je vous parlais au début. Cette formule peut se résumer en ceci : les hachures sont d'autant plus serrées et plus minces que les courbes sont plus rapprochées, elles sont d'autant plus minces et plus espacées que les courbes sont plus écartées, on obtient ainsi des gradations de teinte qui indiquent que la pente est rapide ou qu'elle est douce.

Cette loi se complète par celle de l'éclairage. On admet en théorie que le terrain est éclairé par le soleil, il faut donc donner aux hachures les ombres que suppose la lumière adoptée, lumière zénithale ou verticale ou lumière oblique. En France, nous employons la lumière zénithale, c'est dire qu'il n'y a pas d'ombre.

Ceci admis, vous comprenez facilement qu'un dessinateur n'a pas besoin d'assister au lever de la carte sur le terrain, c'est un travail de manœuvre qui demande simplement une grande dextérité de main. On arrive ainsi à rendre exactement la sensation du sol.

C'est ce que ne fait pas la carte belge et c'est pourquoi, même à ceux qui sont familiarisés avec l'usage des cartes, elle semble si confuse au premier abord.

Cette part faite à la critique, il faut reconnaître que les officiers belges ont accompli une très belle œuvre. La planimétrie est supérieure à la nôtre, en ce sens qu'on a soigneusement indiqué tous les remblais et déblais des routes, le nombre de cotes d'altitude est plus grand que chez nous ; malgré cela, l'aspect général n'est pas satisfaisant.

Maintenant que nous avons fait reconnaissance avec la carte belge, voyons le terrain sur lequel nous allons nous en servir.

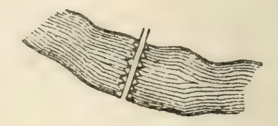
Le jour où je suis arrivé sur le terrain de manœuvres, était le dernier consacré aux opérations, je n'aurai donc à vous entretenir que d'une seule journée, mais il faut auparavant se rendre compte des mouvements qui avaient amené, dans la vallée d'Yve, un corps d'armée belge sous les ordres du lieutenant-général Van der Smissen.

Ce corps d'armée se composait des 3e et 4e divisions. Il avait ce qu'on appelle en termes militaires un *thème*. Ce thème consistait en ceci : la 3e division représentait une armée allemande marchant sur la France par la trouée d'Hirson — ou plutôt par ce qu'on appelait jadis la trouée,

car aujourd'hui la vallée de l'Oise qui offrait une entrée facile dans notre pays est commandée par le fort d'Hirson, construit depuis la guerre.

La 4e division devait empêcher la violation du territoire belge par les Allemands.

La 3e division, cherchait à franchir la Meuse; malgré ses adversaires qui défendent les rives du fleuve, elle a réussi à jeter un pont de bateaux à Yvoir, et a pénétré par là dans l'Entre-Sambre-et-Meuse. Voici comment on représente un *pont de bateaux :*



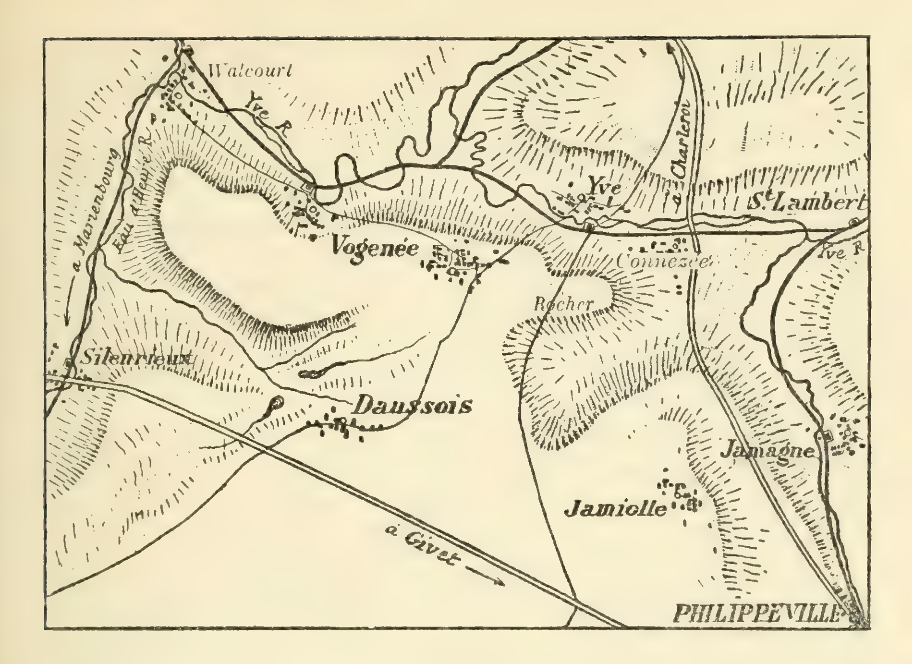
Malgré les efforts de la 4e Division, le passage a été forcé et le 9 septembre, au moment où j'arrivais sur le plateau d'Yve, le général Baudoux et ses troupes ont été rejetés au-delà de Philippeville, ancienne petite ville forte, située au faîte le plus élevé de la ligne de partage des eaux. Cette ville qui a été enlevée à la France en 1815, a gardé un profond attachement à son ancienne patrie, c'est une sorte de Canada du Nord, mais on est loin d'y être hostile au roi de Belgique et au régime nouveau, hâtons-nous de le dire.

La 4e Division, repoussée la veille des hauteurs de Jamiolle, ou elle s'était retranchée, avait dû battre en retraite, une partie avait franchi le ruisseau d'Yve pour aller s'installer sur les collines abruptes qui bordent la rive droite, là elle a installé de l'artillerie qui peut battre les positions de Jamiolle.

Mais pour bien comprendre ce qui va se passer, il faut se rendre compte du terrain.

Je vous ai dit que Philippeville est sur une ligne de partage; en effet la colline sur laquelle elle est bâtie, envoie des eaux à des affluents de la Meuse et au ruisseau d'Yve, affluent de l'Eau d'Heure qui aboutit elle-même à la Sambre, Dans ce dernier bassin, sur la rive gauche, toutes les pentes convergent vers un centre commun, quatre vallons aboutissent dans l'étroit espace compris entre le moulin de Crèvecœur et le hameau de Gonnezée, le fond de la vallée étant d'une centaine de mètres au-dessous des crêtes supérieures, il en résulte que les vallons latéraux venant de l'est, de l'ouest et du sud, aboutir à la vallée, font dessiner une sorte d'hémycicle.

Du côté opposé, les berges sont, au contraire, disposées sur une ligne presque droite, c'est comme un grand talus aux pentes très roides.



Des deux côtés les berges sont presque à pic.

Des hauteurs de Jamiolle, la 3[e] Division commandait donc tout le pays ; en débouchant sur la pente du plateau, elle s'est trouvée en face de son adversaire, contre lequel elle a entamé une violente canonnade ; le général Baudoux a dû abandonner ses positions et installer son arrière-garde à l'ouest de Vogenée sur un mamelon bordé de carrières, en face de l'ennemi, couvert par un bois et un profond ravin à sa droite. Entre le bois et le sommet du ravin s'étendait une bande de terrain découvert, de 2 à 300 mètres de largeur à peine. La position était très forte, étant donné surtout que la rive gauche du ruisseau d'Yve était occupée par le reste de la division et que les coteaux sur lesquels cette partie des troupes était retranchée sont des pentes très rapides, à pic même en certains endroits. Toutefois, en tournant les positions ennemies ou en les canonnant sur le terrain découvert qu'elles occupaient, le général Libert, de la 3[e] Division, qui pouvait masquer son artillerie à l'abri des bois de Rosette, aurait pu réussir à déloger l'adversaire ; mais le thème portait que la 4[e] Division serait battue, la chose était convenue à l'avance, on ne s'est donc pas mis en frais de stratégie, un régiment de ligne a été envoyé contre la position, et a gagné le bord du ravin, un régiment de lanciers de la 4[e] Division a tenté de prendre les

fantassins à revers, il a atteint son but sans que ceux-ci aient cherché à se défendre ; il eut été facile aux lanciers de jeter l'assaillant dans le ravin ; heureusement pour l'honneur de la 3e Division qu'une brigade de guides et de lanciers s'est aperçu du péril et est venue engager un combat de cavalerie, profitant de cela, l'ennemi est descendu dans le ravin et a gravi le côté opposé, le canon s'est tu, la bataille était finie.

Du reste voici comment je racontais dans mes lettres à l'*Écho du Nord*, cette manœuvre à laquelle je venais d'assister (1). Je ne vous lis ici que la partie purement descriptive de l'affaire, celle qui s'explique par le terrain que je viens de vous décrire.

« ...... Au-dessus de Daussois, je commence à entendre la canonnade ; d'une ligne de bois qui commande les hauteurs, je vois s'élever une fumée épaisse. L'action est donc engagée, il s'agit d'arriver à temps pour y assister.

» A grandes enjambées, je franchis les champs et les terres labourées ; tout à coup, débouchant d'un bois, passe devant moi, comme un ouragan, un régiment de lanciers ; marche bien conduite, fort plaisante à l'œil, grâce aux costumes bigarrés des cavaliers et aux banderoles tricolores des lances. Ils n'ont fait que passer, ils ne sont déjà plus qu'une ligne sombre perdue à l'horizon, à l'abri d'un bois qui couronne le plateau à l'ouest.

» Je continue à me diriger sur Yve à travers champs. Au point culminant du plateau, je tombe en plein sur une batterie d'artillerie qui signale son installation par un coup de ses canons Wahrendorf, jolies pièces, fort légères, qui en sont, me dit-on, à leur dernière année de service ; on va les remplacer par des canons sortant de chez Krupp.

Je suis la lisière du bois ; là, je rencontre un bataillon de grenadiers qui est chargé d'esssayer le nouveau costume. Uniforme entièrement noir, à peine relevé par de minces filets ou pattes rouges. Mais on a gardé le bonnet de police, coiffure d'une autre époque, qui, toute question de laideur à part, est désastreuse en campagne, où elle rend le tir moins efficace, les yeux n'étant pas abrités.

---

(1) Ces articles ont été réunis dans un élégant petit volume qui est en vente dans les bureaux de l'*Écho du Nord* au prix de 1 fr. 50, six croquis en trois couleurs permettent de suivre les opérations

» D'ailleurs ce n'est pas là seulement ce qui me frappe. Je remarque que, contrairement à ce qui se fait chez nous, on se soucie peu d'abriter les tirailleurs. Le bataillon de grenadiers est placé sur deux rangs, le dos tourné au fourré, il forme une mire excellente pour les tirailleurs ennemis placés à 1.500 mètres de là à peine, c'est-à-dire à portée encore bonne sur une ligne compacte et continue de troupes.

» J'avance encore, je parviens sur une sorte de péninsule resserrée entre la vallée d'Yve et un profond ravin dont les berges, anciennes carrières, sont à pic. De là, je découvre admirablement le champ de bataille.

» Le terrain est fort bien choisi pour un grand développement de troupes, il permet de voir dans son entier l'action jusqu'aux petits détails.

....

» A ce moment, le spectacle est saisissant, toute la division assaillante est disposée sur les pentes et occupe plusieurs kilomètres d'étendue. Au-dessus du bois de Rosette, vers Jamiolle, l'artillerie tonne incessamment. La division attaquée n'occupe plus qu'une position sur la rive gauche du ruisseau d'Yve. (C'est la péninsule rocheuse dont je vous parlais tout à l'heure). Il y a là un régiment de lanciers, une batterie d'artillerie et deux ou trois bataillons. La position est superbe, elle est la clef du champ de bataille ; seul, le point où la tête du ravin vient atteindre le plateau est faible : en venant par là, l'assaillant peut déloger les quelques troupes qui tiennent sur ce point, et il est maître de toute la rive gauche de l'Yve.

» Ignorant le thème adopté pour la journée, il m'est difficile de dire si c'est un oubli que le peu d'empressement mis à s'emparer ainsi de cette position. Insensiblement l'isthme qui rattache la péninsule se couvre bien un peu de troupes, mais par le simple effet de la marche en avant ; les lignes ennemies avancent en tiraillant droit devant elles, sans songer à accentuer un peu leur conversion.

» Jusqu'à présent nous avons eu beaucoup de bruit, beaucoup de feux, un spectacle merveilleux au point de vue pittoresque, mais il semble que rien n'ait été laissé à l'imprévu ; on avance sagement jusqu'à se trouver dominé par la division assaillie, et il faudrait, certes, un vigoureux effort pour la déloger de ses nouvelles positions.

» Cependant les milliers de curieux venus pour voir l'action vont être satisfaits. Le régiment de cavalerie que j'avais laissé dans les bois sort tout à coup et tente une charge sur le flanc gauche de

l'assaillant. Charge aventurée si les longues lignes d'infanterie que l'on va attaquer prennent les dispositions de défense que nécessite la situation. Mais c'est sur le flanc d'une brigade formée en bataille que les lanciers se jettent. Ils pourraient même prendre cette brigade à revers et la précipiter dans le ravin ; et pendant ce temps celle-ci continue paisiblement à tirer sur les carabiniers qui sont de l'autre côté.

» Cette partie de la manœuvre est évidemment manquée ; on s'en aperçoit au sommet du coteau, là où se trouve le roi ; deux régiments de cavalerie, un de guides et un de lanciers, sont envoyés pour chasser les audacieux. Cette brigade fait une charge magnifique, les escadrons, compacts, bien alignés, descendent rapidement le coteau. Un brusque ressaut de terrain arrête un instant sa marche, mais bientôt elle se heurte au régiment qui a tenté la charge. Pendant un instant, ce semblant de mêlée entre les cavaliers, les voltiges habiles, la gaîté que jettent sur tout cela le clair des sabres des guides et les vives couleurs des banderolles des lanciers forment un tableau d'un pittoresque achevé.

» A ce moment, l'action de l'infanterie faiblit de ce côté, mais à l'est la fusillade est incessante. Des deux crêtes du vallon de l'Yve, on se fusille à cinq cents mètres de portée ; le canon ne tonne plus qu'à de longs intervalles ; les munitions s'épuisent, me dit-on. Bientôt même l'infanterie a brûlé ses dernières cartouches. Le combat finit ainsi faute de munitions, sans que l'on puisse dire sérieusement où est le vainqueur. »

Ces manœuvres, comme les nôtres, ont été rendues faciles par la carte ; mais si on avait dû opérer sur un terrain inconnu, il aurait fallu faire ce qu'on appelle le levé à vue, c'est-à-dire envoyer, avec les reconnaissances, des officiers qui auraient dressé la carte du terrain, au fur et à mesure que l'on aurait avancé. Cette opération se fait journellement dans nos régiments, non-seulement par les officiers, mais encore par les sous-officiers et les engagés conditionnels.

On se borne pour ce genre de levé à des indications très sommaires, obtenues au moyen d'une boussole, d'un rapporteur et d'une planchette sur laquelle est fixé le papier où doit se tracer la carte, encore la planchette est-elle bien souvent un objet de luxe dont on pourrait se passer.

Au moment où l'on commence l'opération, on repère son papier, c'est-à-dire que l'on indique le nord sur la partie de la feuille où se prolonge l'aiguille aimantée, on en fait de même pour le côté sud, on a ainsi la direction à laquelle il faudra se rapporter.

Cette ligne ainsi obtenue s'appelle méridienne.

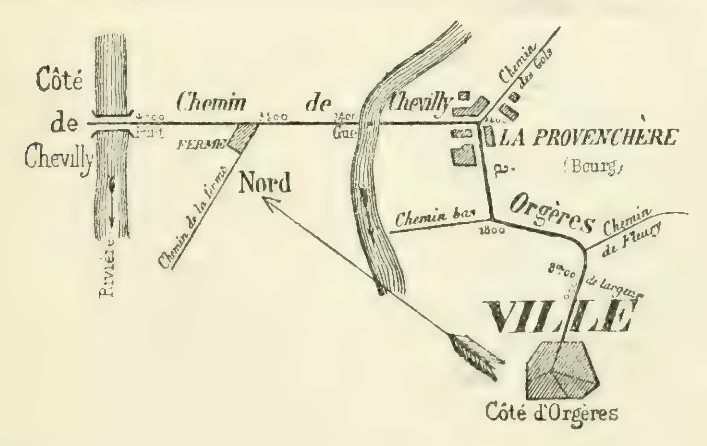
Ceci admis, voyons comme l'on opère. Permettez-moi de vous lire à ce sujet, deux ou trois pages d'un excellent petit livre, en usage dans les écoles de Paris, les *Promenades topographiques* par M. Lottin, professeur à l'école Turgot (1).

« La première déviation à tracer sera celle de la route : pour l'obtenir on placera un côté du rapporteur sur la méridienne et l'on tracera la direction de la route par une ligne de visée : l'amplitude de l'angle se lira sur le rapporteur. Ceci fait, on comptera au pas la largeur de la route, puis on en prendra note. On se contentera de tracer l'itinéraire par une simple ligne ; on indiquera les changements de direction de la route, puis les chemins latéraux qni y aboutissent en prenant les déviations qu'ils forment avec la route. A chaque accident, on consultera soit les bornes hectométriques, si l'on en rencontre, soit la montre, qui donnera la distance parcourue par rapport au temps passé à la marche, l'allure étant de cent dix pas par minute.

» Aux croisements des chemins, les élèves devront lire les inscriptions des plaques ou des poteaux, et reproduire leurs indications sur le croquis. Il est essentiel de ne pas tracer un chemin sans en inscrire la dénomination dans le sens de sa direction.

» Ils relateront également les bourgs, les hameaux, les fermes, les ponts, les rivières, les gués et autres accidents, en ayant soin de faire toujours mention du temps passé ou de l'espace franchi avant de rencontrer chacun d'eux.

» Dans le croquis que nous donnons la ligne méridienne est indiquée par une flèche oblique ; le nord est en haut de la feuille, le sud en bas : par conséquent, au point de départ, s'il est midi, on a le soleil derrière soi et un peu à droite. Au point d'arrivée, si l'on n'a pas mis plus d'une heure ou deux à faire le trajet, on a le soleil précisément à gauche de soi.



(1) Paris, librairie Delagrave, 58, rue des Écoles.

» Au point de départ, comme on le voit, la route est censée dévier à droite sous un angle qu'on évalue, et sur une longueur de 800 mètres. En ce point, on observe sur la droite un chemin dont on prend la direction, et l'on remarque que la route fait un détour à gauche. A 1700 mètres, chemin à gauche et changement de direction de la route à droite. A 2500 mètres, un bourg dont on prend le nom. Puis un dernier changement de direction de la route à gauche. A 3000 mètres, un gué ; à 3200 mètres, une ferme et un chemin sur la gauche ; enfin à 4000 mètres, point d'arrivée, un pont et une rivière.

» Pour faire le tracé de cet itinéraire avec plus d'exactitude, on se servira, sans employer néanmoins d'instruments de géodésie, de la petite boussole que l'on porte sur soi. Si cet objet, en raison de ses dimensions et de sa construction fort imparfaite, ne peut donner l'amplitude des angles que l'on doit observer, il n'en est pas moins fort utile pour s'orienter au point de départ d'abord, et ensuite dans les changements de direction qu'une circonstance particulière empêcherait de déterminer.

» Supposons en effet qu'on soit arrivé à un carrefour et que l'on n'ait pas considéré avec assez d'attention la route que l'on vient de quitter : on ne reconnaît plus ni le chemin de droite, ni le chemin de face, ni le chemin de gauche. La boussole est alors d'un précieux secours. On l'applique sur le croquis de façon à ce que sa méridienne (la ligne nord-sud) coïncide avec la méridienne tracée sur le papier. Il suffit de faire attention à la dernière direction qui s'y trouve figurée pour que toutes les autres apparaissent dans leur ordre véritable.

» Rien de plus simple que l'emploi du rapporteur. On le place sur le croquis en s'élevant horizontalement à la hauteur de l'œil et de façon à ce que son diamètre coïncide avec un des côtés de l'angle à lever, puis dirigeant une ligne de visée suivant le second côté de l'angle, on lit le degré du rapporteur correspondant, on le pointe sur le croquis, et on le trace. »

Et ainsi, au fur et à mesure qu'on les rencontre, nous inscrivons tous les accidents du sol, ceux dont je vous ai déjà montré la reproduction topographique et ceux que nous verrons dans un autre cours.

Mais il est temps, Mesdames et Messieurs, de prendre congé de l'armée belge et de revenir voir à l'œuvre nos soldats à nous, laissons le roi Léopold, avec son brillant état-major, passer ses braves petits troupiers en revue et si la fatigue ne nous arrête pas, allons prendre à Walcourt le chemin de fer pour Charleroi.

Du reste la route est ravissante, le ruisseau d'Yve qui est en réalité une délicieuse petite rivière, coule entre deux lignes de collines aux

formes pittoresques. Des prairies dans le creux de la vallée, des bois sur les pentes, de grands peupliers au bord du ruisseau ; à tout instant de brusques détours qui nous ouvrent des perspectives inattendues. Quelquefois la route est coupée par le petit cours d'eau et il faut bravement traverser à gué l'onde qui murmure sur un lit de graviers. Bientôt le ruisseau se double par l'afflux du ruisseau de Fairoul dont le vallon étroit, bordé de bois épais, est des plus charmants ; au confluent des deux rivières se soudent deux chemins de fer, celui de Florennes, qui passe à Yve et celui de Morialmé qui passse à Fairoul. Le lieu est ravissant, l'eau claire du ruisseau d'Yve se mêle aux eaux jaunes du ruisseau de Fairoul — qui vient de traverser des gisements de fer, au pied de roches couvertes de grands pins. Il n'y a plus de routes, la petite rivière, resserrée entre les roches, prend toute la vallée pour elle seule, il faut, à travers bois, se frayer un chemin pour aboutir vers les ruines d'un haut-fourneau. De là, on gravit une colline abrupte, nue et pelée que domine la ferme de Belœil, basse et triste avec sa ceinture de grands arbres auxquels le vent a donné d'étranges attitudes. Mais si ce plateau de Belœil est monotone, la vue que l'on découvre de là est splendide, ce nom de *Belœil* semble du reste indiquer que telle est l'impression des indigènes.

La vallée d'Yve se creuse, profonde, entre de hautes collines, tantôt boisées, tantôt couvertes de chaumes, toujours pittoresques ; semées de hameaux et de maisons isolées. Un village, Vogenée, semble laisser couler ses maisons jusque dans la vallée.

Tout au fond, vers l'occident, se dresse un promontoire hardi, surmonté d'une vaste église gothique au clocher pittoresque. Le promontoire est bordé par l'Eau d'Heure qui reçoit là le ruisseau d'Yve.

Mais il faut s'arracher au spectacle de cette calme nature, il faut abandonner ces ravissantes collines et regagner les plaines flamandes. En avant ! on dévale par un raidillon et l'on atteint bientôt Walcourt. Hélas, le village n'a plus du ruisseau d'Yves que des eaux souillées qui, à leur tour, souillent l'adorable petite rivière de l'Eau d'Heure, si fraîche à Silenrieux.

Si nous étions ici pour faire autre chose que de la topographie, je vous raconterai la légende de la Vierge de Walcourt, dont la statue est, une fois par an, cachée dans un bouleau, en souvenir de la découverte de cette statue dans le creux d'un arbre.

Mais, au fait, pourquoi ne vous conterais-je pas cette histoire? La topographie patientera bien un peu.

Il y avait dans l'église de Walcourt, une statue de la Vierge. Un jour, l'église vint à brûler, on porte l'icône dans un arbre creux. Quand l'incendie fut arrêté, un seigneur de l'endroit voulut reprendre la statue pour la remettre dans l'église, mais la statue refuse de se laisser déplacer, le cheval du noble sire se cabre. Finalement, le comte Thierry — il s'appelait Thierry, — promet de construire une abbaye et la Vierge consent à retourner dans le temple.

En commémoration de cet événement, un pélerinage a lieu chaque année qui amène à Walcourt plus de 20,000 personnes. Une procession se forme, les pélerins composent un cortège guerrier ; pour la circonstance ils prennent les costumes les plus étranges, zouaves, turcos, spahis, chasseurs, hussards, cuirassiers, il y a de tout. Vieux fusils à pierre, tromblons, revolvers, Lefaucheux, pistolets d'arçons arment la sainte cohorte qui, entourant le bouleau où l'on a placé la statue devenue plus bénévole avec l'âge et qui se laisse facilement transporter, lance de formidables décharges.

Laissons ces zouaves et ces spahis célébrer la Vierge de Walcourt, le train siffle, nous partons en suivant la vallée de l'Eau d'Heure, toujours fraiche et pittoresque ; mais chaque vallon qui aboutit à la rivière lui déverse des eaux chargées de sédiments ferrugineux. A Berzée c'est la Thiria que cotoie le chemin de fer de Laneffe, vers Ham c'est le ruisseau du Moulin. A partir de Ham le paysage s'agrandit, de grandes forêts couvrent les pentes ; bientôt on quitte les collines pour entrer dans une large vallée, étrange, indescriptible. Aux paturages idylliques, bordés de bois, succèdent de monstrueux amas noirs, ou des bâtisses géantes, couronnées par des panaches de fumée s'élèvent. L'horizon en est masqué, des nuages de fumée vomis par des milliers de hautes cheminées couvrent le paysage. A travers cette épaisse nuée on aperçoit, confusément étagée en amphithéâtre, une ville : c'est Charleroi.

(*La fin au prochain Bulletin*).

RELATION D'UN VOYAGE DANS L'OCÉAN INDIEN (1)

Par le Dr L. LACROIX.
Secrétaire de la Société.

4e PARTIE.

De Maurice à Sainte-Anne (Seychelles).

Nous devions transporter à Bourbon la troupe du théâtre, qui ayant terminé sa saison à Port-Louis, devait se rendre, pour un mois environ, à Saint-Denis. Mais, comme nous étions bien convaincus de ne pas obtenir la libre-pratique, le commandant fit au directeur toutes les observations nécessaires, et déclina à ce sujet toute responsabilité. Nous n'embarquâmes donc ni passagers ni marchandises pour La Réunion.

En revanche, nous emmenions le capitaine Bernard et tout l'équipage du bateau à voiles *le Cardinal Donet*, de Bordeaux, qui avait brûlé en mer à 800 milles environ (1,400 ou 1,500 kilomètres) au Sud de Maurice.

Ce bateau, chargé de charbon, avait eu le feu à bord pendant près de trois jours. Ne pouvant se rendre maître de l'incendie, le capitaine Bernard avait fait mettre les canots à la mer, et, après avoir embarqué les compas et ce qu'il avait de plus précieux à bord, il avait abandonné le navire et fait voile pour Maurice. Lorsqu'ils ont été recueillis, ils avaient parcouru, d'après leurs calculs, 510 milles (près de 1,000 kilomètres) en cinq jours. Ils avaient encore environ 300 milles à faire pour atteindre Maurice.

Nous avions aussi à bord le Sultan de Perak, à destination des Seychelles. Le Résident anglais de Perak ayant été assassiné, le gouvernement de la Reine avait fait arrêter le Sultan. Un jugement, où l'Angleterre était juge et partie, ayant déclaré qu'au moins une part

(1) Voir pages 150, 245 et 372 du Tome II (1883)

de responsabilité incombait au monarque, celui-ci avait été envoyé en captivité aux Seychelles, avec une modeste pension de 12.000 francs par an, et ses États confisqués, ou à peu près, sans plus de façon.

Le Sultan ou plutôt l'ex-Sultan de Perak peut avoir de 30 à 32 ans, petit de taille, un peu trapu, c'est un type malais bien caractérisé. Sa figure, où la ruse se mêle à l'énergie, indique qu'il est capable d'entreprises sérieuses. J'ignore s'il a réellement trempé dans l'assassinat du Résident anglais, mais je le crois parfaitement capable d'y avoir pris part. Sa physionomie, sans être avenante, n'est cependant pas absolument désagréable; et je ne serais pas étonné qu'il fut accessible à de bons sentiments. En d'autres termes, il m'a paru capable de tout, même du bien.

Il parle assez mal l'anglais, plus mal encoro le français, et ne se doute nullement des finesses de notre langue. Un jour il me dit: « *M. le Docteur, malade un petit morceau.* » Voulant dire qu'il était un peu souffrant; et il me montrait la moitié de son doigt, pour indiquer la quantité de son mal. Nous étions d'ailleurs en bons termes, et il me dit que si les anglais lui permettaient un jour de venir en France, ce qu'il désirait vivement, il viendrait me voir. Si jamais ses vœux se réalisent, je serais moi-même très heureux de le présenter à la Société de Géographie, surtout si son voyage coïncide avec une conférence. Je ne le proposerais cependant pas comme conférencier, quoiqu'il puisse être bon orateur en son langage.

A peine étions-nous sortis du port, que le mauvais temps recommence, et avec lui le mal de mer; ce qui fut pour moi une terrible déception. Que j'aie souffert de ce singulier mal, lorsqu'à l'action débilitante et énervante de la mer Rouge et du golfe d'Aden, succédèrent les tempêtes de l'Océan Indien, rien de surprenant. Mais qu'après un séjour de plusieurs semaines à Maurice, où j'avais eu le temps et l'occasion de bien me remettre, je sois repris presqu'à la sortie du port, après deux heures seulement de gros temps, alors que beaucoup de passagers résistaient encore, ce fut, je le confesse, une épreuve bien sensible. J'étais confus et ne pouvais me résigner à avouer la chose. Aussi, lorsque M. Lambichi, qui avait remarqué sur ma figure, une pâleur qui ne m'était pas habituelle, me demanda si j'étais malade, lui répondis-je par un: « *Moi......... allons donc* », plus dédaigneux que sincère.

Est-ce le propre du mal de mer au 1er degré, si je puis ainsi dire, de provoquer chez ceux qui en sont atteints un sentiment de honte, qui

les porte à dissimuler leur état ? Je l'ignore. Toujours est-il que ce sentiment fut chez moi très accusé ce jour-là, et que je me cachai de mon mieux.

Le mercredi, 4 octobre, à 6 heures du matin, nous arrivons en rade de Bourbon.

J'engage, ou plutôt je cherche à engager des pourparlers avec la Santé. Mais à toutes les explications que je veux lui donner, mon cher confrère me répond, à plusieurs reprises, mais invariablement : « *Vous êtes en quarantaine.* » Puis tout à coup, virant de bord, il me laisse écouler dans l'Océan Indien tous les flots d'éloquence que je lui réservais et dont j'espérais l'inonder.

On nous interdit donc toute communication avec la terre, et nous embarquons en quarantaine, ce qui, vu l'état de la mer, n'est pas chose facile. Enfin tout se termine sans accident.

Au nombre des nouveaux embarqués, se trouve mon ami Mercadier, commissaire du bord, que j'avais envoyé à Salazie refaire sa santé, fortement éprouvée par son séjour en Chine ; et le lieutenant de vaisseau, Monge, du *Forfait*, qui avait contracté à Madagascar une ophtalmie des plus graves. Depuis plusieurs mois déjà il était à l'hôpital de Saint-Denis : c'était un joyeux compagnon, homme du monde et de bon ton, comme d'ailleurs l'immense majorité des officiers de la marine française.

Toute la journée le mal de mer règne à bord. Le mouvement du bateau, agité malgré les ancres par une houle énorme, est beaucoup plus pénible encore que le tangage et le roulis.

Dès le matin, j'avais tendu ma ligne, espérant comme à l'aller, prendre quelque requin. Mais toute la journée je pêchai sans autre résultat que d'oublier par moment le mal de mer, ce qui est déjà bien quelque chose.

Enfin, le soir à 6 heures, nous levons l'ancre et quittons les côtes pittoresques mais inhospitalières de Bourbon. Nous espérions trouver un peu de calme en pleine mer : malheureusement le gros temps continue et le mal de mer aussi.

Le jeudi, 5 octobre, la mer est toujours démontée, et le mal de mer continue. J'ai un mal terrible à faire mon service, et cependant j'ai des maladies graves à bord.

Le vendredi, 6 octobre, n'amène aucun changement. La mer est toujours grosse et le mal de mer persiste. Cependant je me sens un

peu moins souffrant que la veille. Je fais plus facilement mon service, mais je ne puis encore rien manger.

Le samedi, 7 octobre, quoique la mer soit toujours démontée, le mal de mer diminue sensiblement et finit, le soir, par disparaître. Pour la première fois depuis Maurice, je mange un peu.

Enfin, le dimanche, 8 octobre, à 9 heures du matin, nous rencontrons le *Dupleix* qui partait des Seychelles, où nous arrivons à 11 heures.

Je me mets immédiatement en rapport avec la Santé anglaise, qui, moins sévère que celle de Bourbon, non seulement ne se refuse point à m'écouter, mais encore se rendant à mes explications, nous donne immédiatement libre-pratique.

Aussitôt arrivent à bord M. Vieille et son parent, M. Demerez. Ils attendaient dans leur embarcation que la libre-pratique nous fût accordée.

Je leur donne des nouvelles de leur famille, qui m'avait fait à Maurice un si bienveillant accueil, et leur remets un panier de provisions que M. Vieille père m'avait confié pour eux. Ils m'invitent à dîner, et exigent de moi la promesse de rester jusqu'au lendemain à l'île Sainte-Anne, où demeure M. Demerez, qui en est le propriétaire.

Pendant qu'ils vont à Mahé chercher leurs lettres, je prends à la ligne une douzaine de ballaous (1) pesant ensemble 7 à 8 livres environ. Je prépare immédiatement les deux plus gros (un vert et un bleu) pour envoyer à la Société de Géographie de Lille, mais mon intelligent infirmier juge à propos de leur laisser manger la tête par les rats.

A quatre heures, ces messieurs viennent me prendre à bord dans leur canot à voile et nous partons pour l'île Ste-Anne avec l'ami Toiche

---

(1) Le Ballaou est un excellent et fort joli poisson, qui habite plus particulièrement ces parages. La forme générale du corps présente une grande analogie avec celle du brochet. La mâchoire inférieure est terminée par un long bec dur, d'environ la moitié de la longueur du reste du corps, tandis que la mâchoire supérieure est très courte; de telle sorte que la bouche est formée par une espèce de trou, creusé dans la mâchoire inférieure, et recouvert par la mâchoire supérieure, comme par un opercule. Le corps d'une belle couleur, est rayé par de larges bandes *bleues* ou *vertes* fort jolies. Je ne sais à quoi attribuer cette différence de couleur. Peut-être est-elle due à la différence de sexe. Le ballaou diffère de l'aiguille, en ce que les deux mâchoires de celle-ci se terminent par un long bec semblable à celui de la mâchoire inférieure du ballaou.

et M. Bantard, ancien enseigne de vaisseau de la marine française, par conséquent charmant homme, qui cultive aujourd'hui la vanille aux Seychelle, où il s'est fixé. C'est lui qui conduit la barque.

Ile Sainte-Anne.

L'île Ste-Anne, située en face de Mahé, contribue à former le port, qu'elle abrite de la haute mer du côté de l'Est (voir la carte des Seychelles p. 251, tome 2). C'est une des îles les plus charmantes et les plus séduisantes que l'on puisse voir. Partout, comme dans tous ces pays, une végétation luxuriante, d'une incroyable vitalité. D'immenses cocotiers couvrent en partie l'île. Ils me paraissent même plus élevés qu'à Mahé.

L'habitation ou plutôt, pour parler la langue indigène, la *case* de M. Demerez est située à environ 250 mètres de la mer. C'est une grande maison en planches, comme toutes celles de ces pays. Un grand salon et une grande salle à manger, séparés par un large couloir, forment le rez-de-chaussée. Ces deux pièces donnent d'un côté sur un vestibule s'ouvrant sur la cour, si on peut appeler ainsi l'espace qui sépare la maison de la cuisine et de la case des domestiques; de l'autre, du côté de la mer, sur la varangue. Celle-ci occupe toute la largeur de la maison, en avant du salon et de la salle à manger.

Ces varangues, entourées de feuillages et de fleurs qui accompagnent chaque maison, servent ordinairement de lieu de travail L'on y est plus au frais, l'air étant plus en mouvement.

En avant de la varangue, le jardin, qui s'étend d'ailleurs à droite et à gauche dans un site sauvage, jusqu'à des rochers abrupts. Une allée, bordée de grandes fleurs des tropiques, principalement de lys roses, conduit à la mer, à travers un parc de cocotiers gigantesques rempli de charme et de poésie.

Je remarque, dispersés dans le jardin, le badamier, l'avocatier, le bananier, le multipliant, le flamboyant, le coco des Seychelles et le géant du règne végétal, le baobab, que je n'avais pas encore rencontré, et que je ne puis assez contempler. Nulle part encore je n'ai plus admiré cette prodigieuse puissance de la végétation tropicale. Je retrouve là tout le charme et toute la poésie du jardin des Pamplemousses, et de plus un air d'indépendance et de liberté complètes.

Isolés du reste du monde, sur cette île déserte, sans contrainte de nulle sorte, nous sommes, Robinsons d'un instant, entièrement libres dans notre empire.

Au coucher du soleil, nous prenons un bain de mer. Rajeunis par cette puissante nature dont la vitalité nous pénètre de toutes parts, nous nous livrons, comme des enfants, à une joie exubérante, à des ébats d'un autre âge. Aussi sommes-nous admirablement disposés à faire honneur à l'excellent dîner que nous offre Mme Demerez.

Ce repas d'ailleurs, fut d'une gaîté sans bornes. La joie, le bonheur qui nous enivrent n'ont d'égal que le ravissement de nos hôtes. Mme Demerez est au comble du bonheur de nous avoir à sa table. Jamais je n'ai reçu d'accueil aussi enthousiaste et dont le souvenir me soit resté gravé aussi profondément dans le cœur.

Le plaisir, qui de toutes parts rayonne, est d'ailleurs entretenu par une foule de petits incidents. Celui-ci entre autres : nous avions apporté du bateau de la glace, fruit rare dans le pays, et que beaucoup de gens ne connaissent même pas de nom, n'en soupçonnant pas l'existence. Aussi le fils Demerez, gentil garçon de sept ans, était-il tout étonné de voir une pierre aussi transparente Mais à son étonnement succéda une véritable stupéfaction, lorsque sa mère lui en mit un morceau dans la main. Il accourt auprès de M. Bantard en disant : « Voyez, monsieur, voyez, mais ne touchez pas, ça brûle. » Chacun sait, en effet, que le froid et la chaleur extrêmes produisent le même effet. Or, cet enfant n'avait jamais senti le froid.

La conversation fut générale et extrêmement animée. La France en fit tout le sujet. Paris surtout eut une large part. Paris, en effet, est le rêve où se portent les imaginations. Que de gens donneraient dix ans de leur vie pour entrevoir un seul jour ce Paris, dont ils entendent parfois raconter les étonnantes merveilles ; et Mme Demerez est une des personnes les plus curieuses de voir Paris qu'on puisse rencontrer. Aussi ne pouvait-elle se rassasier d'entendre les histoires et les anecdotes que nous lui racontions.

Les épisodes de la défense nationale, auxquels nous avions pris part, l'intéressaient au plus haut point. Mais elle aimait surtout nos histoires et nos farces d'étudiants ; car à cela ne se rattachait aucun mauvais souvenir. Quelques-unes parmi le nombre considérable que je racontai l'amusèrent beaucoup. Une entre autres l'émerveilla. Aussi me la fit-elle répéter trois fois, et chaque fois elle l'écouta avec un égal

plaisir, avec les mêmes éclats de rire : « M. le docteur, me disait-elle, l'histoire des huîtres, s'il vous plaît. »

Cette histoire eut un tel succès ce soir là, que je croirais cette relation incomplète, si je ne la rappelais, en supprimant toutefois les détails, auquels pourtant elle doit son charme, mais qui la rendraient trop longue.

Voici le fait en deux mots : En 1867, lorsque je débutais à Paris dans la vie d'étudiant, je me trouvais un jour sans argent (ce qui n'était pas chose rare). Je me rendais chez mon ami Perret, aujourd'hui bijoutier à Clermont-Ferrand, pour lui emprunter 20 francs dont j'avais tout particulièrement besoin ce jour là. Je le rencontrai dans la rue venant chez moi, me demander le même service, se trouvant lui aussi dans la même situation que moi. Nous allons ensemble frapper à la porte de plusieurs amis communs, mais sans résultat. A cet âge pourtant, le cœur n'est pas encore desséché par un froid égoïsme, et l'on rencontre encore une solidarité et une générosité que plus tard l'on ne rencontre plus. Malheureusement les bourses sont alors souvent vides.

En présence d'une aussi formidable bredouille, je dis à mon ami Perret : « Si nous avions seulement l'argent nécessaire pour acheter » une douzaine d'huîtres, peut-être y trouverions-nous un perle que » nous irions vendre. M...... en a trouvé une l'autre jour, dont on lui » a offert 80 francs. Qui sait ; peut-être aurions-nous aussi cette » chance, et alors tout serait sauvé. » — « Qu'à cela ne tienne, me » répond Perret, *j'ai l'œil* dans un restaurant de la rue Cujas, » allons-y. » — Nous y allons, en effet, et nous nous livrons à une consciencieuse exploration sur huit ou dix douzaines d'huîtres, sans trouver autre chose qu'un superbe plumet au fond des quatre ou cinq bouteilles de vin blanc que nous y bûmes. Je ne sais comment cela se fit, mais nous terminâmes joyeusement notre soirée à Bullier.

Il paraît que j'étais si singulièrement disposé, que je racontai cette histoire avec une telle verve, que les détails, absolument exacts d'ailleurs, dont je l'émaillai, en firent une anecdote fort plaisante. Il paraîtrait même, me dit Toiche plus tard, que je me serais égaré au point d'y glisser parfois de l'esprit. Quant à cela, je lui en laisse toute la responsabilité, me renfermant absolument dans mon rôle d'historien.

Après le dîner, qui se prolongea jusqu'à 10 heures environ, nous allons sous la varangue, où nous continuons à causer jusqu'à minuit.

C'est là que Mme Demerez me fait raconter, pour la troisième fois, l'histoire des huîtres.

Quoique la température soit toujours très élevée aux Seychelles, nous jouissions en ce moment d'un bien-être absolu.

Les effluves de la mer, chassées par une brise légère, nous apportent, avec un peu de fraîcheur, les suaves senteurs des plantes et des fleurs qui nous entourent.

Nous n'avions d'autre lumière que celle des étoiles, bien suffisante, d'ailleurs, car sous les tropiques les étoiles répandent une telle clarté, que les nuits sont sans obscurité ni mystère.

Je ne chercherai pas à décrire le charme absolument indéfinissable de ces belles et ravissantes nuits tropicales. Les palmiers, les cocotiers projettent encore sur la terre l'ombre indécise de leurs feuilles. La douce clarté des étoiles, qui scintillent a travers le feuillage, remplit l'atmosphère d'une lueur assez vive, pour permettre de distinguer les objets à une grande distance. C'est une espèce de demi-jour; mais c'est en somme une clarté particulière, que l'on ne peut décrire, une lueur pleine de charme, une lueur qui, dans cette puissante nature endormie, vous enivre et vous inonde l'âme d'extase et de bonheur. Bien souvent déjà, dans mes nombreuses nuits passées *à la belle étoile*, sous un beau ciel d'Auvergne, je m'étais oublié dans les délices d'une douce rêverie. Que de fois déjà, j'avais dit et entendu dire : « *Que c'est beau une belle nuit !* » Je ne me doutais pas alors, qu'il put y avoir ailleurs des nuits plus belles encore.

A minuit nous allons nous coucher dans une grande chambre à deux lits. M. Vieille partage tellement le bonheur que nous éprouvons d'être ensemble, qu'il nous demande à ne pas se séparer de nous. Sa proposition, acceptée avec enthousiasme, il apporte un matelas, qu'il étale dans un coin de notre chambre, et nous continuons nos joyeux propos jusqu'à deux heures du matin.

Notre gaîté fut d'ailleurs entretenue par un incident qui dans toute autre circonstance eut peut-être manqué de charme. Pour nous préserver des moustiques, l'on avait fermé les fenêtres, afin de nous permettre de pénétrer dans la chambre avec une lumière, pour reconnaître les lieux. Mais aussitôt notre reconnaissance terminée, nous nous étions replongés dans l'obscurité, afin d'ouvrir les fenêtres et respirer un peu d'air. Nous nous étions ensuite glissés délicatement sous nos

moustiquaires et voluptueusement allongés sur des lits de plus de deux mètres de long sur près de deux mètres de large (1).

La conversation allait bon train, quand tout à coup nous sommes interrompus par un animal qui, sans plus de façon, commence à trotter dans la chambre ; puis deux, puis trois, puis je ne sais combien, dix, quinze, vingt peut-être, et même peut-être plus : « Tiens, qu'est cela ? » demandai-je. » — « Ce n'est rien, me répondit M. Vieille, ce sont » des rats. » — « Des rats, s'écria Toiche, oh quelle horreur, j'en ai » une frayeur épouvantable. » Un double éclat de rire lui répondit.

Pendant que nous riions de sa terreur, un de ces audacieux animaux se permet de grimper sur mon lit, passe sous la moutiquaire et, sans plus se gêner, commence à se promener sur moi. Je ne sais quel était le but et le programme de son exploration, mais je sais bien qu'elle ne fut pas de longue durée ; car je lui appliquai une si jolie claque qu'il alla, malgré les moustiquaires, terminer sa promenade sur la figure de Toiche, dont le lit était à un mètre environ du mien.

Le cri qu'il poussa ne fut certes pas un cri de joie. Mais aussi quels éclats de rire eut-il pour écho. Cependant comme ces rats finissaient par devenir gênants, nous dûmes nous lever et nous livrer contre eux à une chasse en règle, qui nous amusa beaucoup.

La chasse terminée, l'ennemi disparu, nous nous glissons de nouveau sous nos moustiquaires. Aussitôt la gent trotte-menu reparaît peut-être plus nombreuse encore que la première fois. Voyant que nous n'aurions pas le dernier mot, nous prenons le parti, au grand désespoir de Toiche, de suivre le conseil de M. Vielle, de les laisser faire.

Deux ou trois heures après, j'étais sur pieds à 5 heures du matin pour aller à la chasse, avec les deux enfants de M. Demerez (le petit garçon de sept ans, dont j'ai déjà parlé, et une charmante petite fille de six ans).

Passionné pour la chasse, je passai là encore quelques heures fort agréables. La température était supportable, à cette heure matinale, le paysage ravissant. J'étais heureux aussi de voir le bonheur que ces deux charmants petits êtres éprouvaient à m'accompagner. J'étais

---

(1) Les lits sont ordinairement très larges sous les tropiques, dans les familles au moins. La literie est des plus simple : un matelas et un traversin, sur lesquels un drap est étendu. Rien pour se couvrir, ni drap, ni couverture.

surpris et émerveillé de les voir courir comme des chèvres, nus pieds et sans aucune crainte à travers des rochers où j'avais moi-même peine à passer. Souvent ils me montraient le chemin, si l'on peut appeler ainsi des crètes de rochers, sur lesquelles il faut sauter de l'une sur l'autre : « M. le docteur, venez par ici ; M. le docteur, passez par là », me criaient-ils de leur petite voix argentine et futée.

Je rapportai : 2 goëlettes blanches, 2 chevaliers (droma ardeola), 2 hérons crabiers d'espèces différentes, appelés maniques dans le pays ; une tourterelle des tropiques de la grosseur d'une alouette, mais d'un gentil plumage zébré. Les deux chevaliers tombèrent à la mer. Mes deux compagnons se jetèrent à l'eau avec une telle résolution, pour aller les chercher, que je n'eus pas le temps de m'y opposer.

Nous recueillîmes aussi bon nombre de coquillages ; mais les plus jolis que j'aie rapporter de ces lointains parages, sont ceux que me donna Mme Demerez. Cette excellente dame insista tellement pour nous faire accepter les plus beaux de sa collection, que nous eussions eu mauvaise grâce de refuser.

Enfin, à 10 heures, nous rallions le bord, emportant de l'île Sainte-Anne, en général, et en particulier de M. Demerez et de sa famille, le plus charmant et le meilleur souvenir. M. Demerez et M. Vieille voulurent bien nous accompagner à bord, où ils déjeunèrent avec nous.

A midi nous levons l'ancre et nous partons pour Aden.

De Sainte-Anne à Aden.

Aussitôt partis, je m'occupe de préparer les oiseaux que j'ai tués le matin, car la chaleur étant excessive, ils ne pourraient se conserver longtemps. Je mets en peaux un chevalier, un héron et une goëlette et fais placer les autres dans la glacière, espérant qu'ils se conserveront jusqu'au lendemain.

Mardi 10 octobre. — Vain espoir ; mes oiseaux sont corrompus, je suis obligé de les jeter à la mer. Nous faisons route pour Aden sans incidents notables. La mer est relativement belle, si on la compare à ce qu'elle était les jours précédents. Aussi peu de monde est-il atteint du mal de mer. J'en suis, quant à moi, absolument exempt.

Mercredi, 11 octobre. — La mer est, comme la veille, relativement

calme. Rien de nouveau en dehors des nombreuses plaisanteries du bord.

Jeudi, 12 octobre. — Comme la veille, rien de nouveau, tout au moins pendant la journée, car vers minuit il y eut un instant de panique à bord.

Dans la journée, le lieutenant F......; qui aimait beaucoup à plaisanter, avait dit, en riant, à un groupe de passagers, que le moment critique approchait, qu'entre 11 heures 1/2 et minuit nous doublerions Guardafui, et il engageait, toujours en riant, les gens sages à prendre leurs précautions pour ce moment là. Il conseillait à chacun de monter sur le pont sans autre costume qu'une ceinture de sauvetage ; disant que lui-même agirait ainsi. J'étais, disait-il, la seule personne du bord qui dût avoir autre chose qu'une ceinture, car, en qualité de docteur, je devais aussi porter en sautoir une seringue et ma trousse. Malgré l'évidence de la plaisanterie, quelques passagers, Mme N...., entre autres, avaient à moitié pris la chose au sérieux.

A minuit, nous filions onze nœuds, le plus grand calme régnait à bord, quand tout à coup le navire fait machine en arrière, pour arrêter sa marche, et stoppe. Un coup de sifflet aigu retentit, et aussitôt commence sur le pont un vacarme infernal. Que se passe-t-il ? Pendant quelques secondes je prête l'oreille, pour me rendre compte des événements ; puis je sors de ma cabine et me trouve dans la batterie en face d'un spectacle étrange : Plusieurs passagers, parmi lesquels Mme N....., dans le plus simple appareil, armée d'une ceinture de sauvetage, criant qu'elle ne voulait pas être noyée dans sa cabine et voulant monter sur le pont, pour voir, disait-elle avec un geste tragique, la mort en face.

J'eus toutes les peines du monde à la rassurer et à la décider à rentrer dans sa cabine. Le calme à moitié rétabli parmi les passagers, je monte lestement sur le pont pour voir ce qui se passe. Voici le fait : une odeur de marée, semblable à celle que l'on perçoit près des côtes, s'était fait sentir. Le ciel, couvert de nuages, ne permettant pas de rien distinguer à une faible distance, le commandant, craignant que des courants nous eussent poussés à la côte, avait, en marin prudent, fait subitement arrêter le navire, et ordonné de jeter la sonde.

Le coup de sifflet était celui du maître d'équipage appelant les hommes de service pour exécuter l'ordre du commandant. La carte donnait au point supposé une profondeur de 188 mètres, la sonde nous

20

donna 190 mètres. Nous n'avions donc rien à craindre, nous étions en bonne route.

Le lendemain matin (vendredi 13 octobre), vers 5 heures 1/2, je suis éveillé par un balancement, dont j'avais depuis quelques jours perdu l'habitude. Je me lève à moitié sur mon lit, pour me rendre compte de ce qui se passe, lorsqu'une énorme vague m'envoie, sans me prévenir, à travers mon hublot une douche révélatrice, dont je me serais bien passé. L'explication était trouvée, la mer était grosse.

Je monte peu après sur le pont; la mer, en effet, est assez agitée, car elle l'est toujours dans ces parages; et cependant elle est relativement calme si on se rapporte à la tempête que nous y avons essuyée au précédent passage.

Nous étions à ce moment au ras Hafoum ou cap Orfui, qui se détache de la terre ferme, pour s'avancer dans la mer sous la forme d'un immense rocher. Nous longeons à deux ou trois milles à peine de distance cette côte sauvage, formée de roches noires et de sables arides sur laquelle nous n'apercevons aucune végétation, aucun être vivant. Bientôt, nous atteignons le ras Azic ou cap Guardafui, le point le plus oriental de l'Afrique. Pendant environ deux heures nous pouvons le contempler tout à notre aise et nous rendre parfaitement compte de la façon dont eut lieu le naufrage du *Mei-Kong*.

La côte est découpée, et présente plusieurs pointes, qui forment entre elles des baies. Guardafui est placée entre deux de ces baies, dont l'une est formée par une pointe située à environ trois milles au sud, l'autre par une pointe à peu près semblable au nord-ouest. Toutes ces pointes, constituées par une roche noire, présentent le même caractère d'aridité et peuvent être facilement confondues.

Il n'y a pas de phare à Guardafui, et les Somalis s'opposent absolument à toute construction de ce genre, car le pillage des navires qui viennent s'échouer sur ces côtes dangereuses, est pour eux une source importante de butin. On a même dû leur reconnaître par traité la propriété de tout navire échoué sur leurs côtes, eux s'engageant de leur côté à respecter la vie des naufragés. Ils observent ce traité tellement à à la lettre, qu'ils considèrent souvent les vêtements des naufragés comme marchandise et les dépouillent complètement.

Le commandant du *Mei-Kong*, venant de Point-de-Galle, arriva vers minuit à Guardafui, qu'il chercha à reconnaître. Ayant aperçu la pointe sud, il la prit pour le cap lui-même, et traça sa route en conséquence. Il doubla la pointe Guardafui pensant doubler la pointe nord-

ouest, et s'engagea entre Guardafui et cette pointe. Le temps était brumeux et cependant la vigie aperçut la terre à tribord. L'officier de quart fit immédiatement prévenir le commandant, qui, fort surpris, répondit d'abord que c'était impossible. Au même moment, le navire s'échouait.

Aussitôt tout le monde se précipite sur le pont, où une mer en furie déferle avec rage. L'obscurité rend la situation plus terrible et plus effroyable encore. Et cependant le spectacle qui devait au jour s'offrir aux yeux des naufragés n'était pas fait pour relever leur courage. A droite et à gauche des rochers abrupts et sauvages, au milieu desquels se déroule une longue langue de sables arides qui me paraît devoir, durant la saison des pluies, servir de lit à un fleuve.

Les embarcations sont mises à l'eau et les passagers débarqués. mais les Somalis, accourus de toutes parts, s'opposent à l'enlèvement de quoi que ce soit. Ils promettent de respecter la vie des naufragés, mais à la condition qu'on leur abandonne tout ce qui se trouve sur le bateau.

Heureusement un navire anglais put recueillir ces malheureux. Mais pour l'atteindre, ils durent faire 15 kilomètres à pieds exposés aux rayons du soleil, sur un sable brûlant. Le commissaire du bord, le médecin et un passager moururent d'insolation.

Nous quittons Guardafui vers 8 heures et nous voguons toute la journée, toute la nuit et toute la journée du lendemain sur le golfe d'Aden.

Le samedi, 14 octobre, dès midi, nous commençons à apercevoir, comme un lointain nuage noir, les cîmes rocheuses du Djebel-Shausham. A 5 heures 1/2 nous entrons en grande rade de Steamer-Point.

Le commandant se met en quarantaine. J'ai consigné à ce moment là dans mes notes un fait extrêmement grave. Trop grave pour que je puisse le rapporter, n'ayant pas de preuves *matérielles* suffisantes pour l'établir sans conteste.

Nous attendons la Santé pendant une heure et demie environ, ce qui me fait manquer un voyage à Ceylan, aux Indes, en Indo-Chine, au Japon et en Chine. Enfin, vers 7 heures, M. Hayes, médecin sanitaire, arrive et me demande pourquoi nous nous sommes mis en quarantaine. Je lui explique la situation, il comprend mes raisons, reconnaît qu'il n'y a pas lieu à quarantaine et nous donne libre-pratique : « Ce n'est » que ça, me dit-il en français, bah ! la variole, d'ailleurs n'est pas une » maladie ; ça ne compte pas. »

J'avoue que je fus un peu supris d'un pareil dédain pour cette maladie, car j'étais loin alors et je suis loin encore de partager son avis à ce sujet.

A 11 heures du soir, je reçois avec un plaisir indicible onze lettres qui m'étaient adressées poste restante à Aden. Il me semble que chaque lettre est une émanation vivante de son auteur, et m'apporte le même bonheur que me procurerait la présence réelle de la personne.

Je réponds séance tenante à quelques-unes. Vers une heure du matin, MM. Goldman, Besson, Spies, Henri, dont j'aurai plus tard occasion de parler, viennent à bord avec Mercadier. Ils interrompent mon entretien à longue distance avec la France, entretien plein de charmes, que je quitte à regrets, malgré le plaisir de revoir un de mes anciens compagnons de voyage de l'*Anadyr*.

Une conversation joyeuse et animée nous retient sur le pont jusqu'à trois ou quatre heures du matin. A ce moment, ces messieurs se retirent, et je me couche dans un fauteuil pour attendre le jour.

(*A suivre.*)

GRANDES CONFÉRENCES

(in extenso).

LES LIGNES DE PÉNÉTRATION VERS LE SOUDAN

PAR L'ALGÉRIE ET LE SÉNÉGAL

Par M. le lieutenant BROSSELARD-FAIDHERBE,
Attaché à l'État-Major général du Ministre de la Guerre.

MESDAMES ET MESSIEURS,

Je viens plaider devant vous une cause que vous avez certainement plus d'une fois entendue traiter par de plus compétents que moi. Mais déjà fier d'être par alliance un peu Lillois, désireux de le devenir davantage, je suis convaincu que vous serez bientôt disposés à accorder toute votre indulgence à celui qui est presque un enfant de la grande cité du Nord, quand vous saurez que depuis cinq ans, m'efforçant de pénétrer en Afrique par le Nord et par le Sénégal, je me suis consacré à l'étude des débouchés qui pourront bientôt, je l'espère, permettre aux produits Français de s'écouler vers ce nouveau monde à peine entrevu. Ce monde est encore inconnu, mais il révèle déjà ses ressources immenses, il nous fait connaître peu à peu le chiffre incroyable de ses populations frémissantes sous le joug odieux qui les oppresse, toutes prêtes à accourir d'elles-mêmes au devant de nos vaillants pionniers qui ouvrent péniblement, mais sûrement, grâce à leurs procédés découverts et honnêtes, des voies commerciales. Derrière ces explorateurs s'ouvriront bientôt, pour le commerce et l'industrie de la France, les débouchés dont elle a tant besoin.

Depuis plusieurs années. on se préoccupe vivement de chercher les

moyens de rendre praticables et surtout pratiques les routes de pénétration vers le Soudan.

Il est évident, en effet, pour tous ceux qui ont étudié la question africaine, qu'une route commerciale pénétrant au cœur de ce vaste pays, peuplé peut être de plus de 100 millions d'habitants, et certes capable de les nourrir, livrerait à l'industrie européenne la porte de sortie qu'elle attend impatiemment, pour écouler le trop plein de sa production et soulager la crise qui sévit en ce moment sur elle.

Pendant longtemps l'Amérique a été le débouché par excellence du commerce européen ; aujourd'hui ce sont les États-Unis qui nous inondent de leurs produits.

L'industrie européenne est aux abois, les usines se ferment ou se font une concurrence ruineuse. Le fabricant qui accepte la lutte contre l'envahissement des produits étrangers veut restreindre ses frais pour subsister, il réduit la journée des ouvriers, dont les besoins augmentent sans cesse, et qui, uniquement consacrés à leur rude labeur, dont ils doivent retirer le pain quotidien indispensable à leur famille, croient le plus souvent à l'avidité du patron, qui, lui, se préoccupe seulement de résister à l'envahissement d'une industrie étrangère et ennemie.

Les ouvriers se mettent en grève, ils aggravent le mal ; l'étranger attentif à nos moindres défaillances se précipite sur les marchés où n'arrivent plus nos produits, et s'efforce ainsi peu à peu de réduire les débouchés de notre industrie. Nous tournons dans un cercle vicieux, il faut chercher un remède à cette situation si compromise, et peut-être est-ce au Soudan que se trouvera la solution du problème économique qui s'impose à tous les esprits.

Mais comment y aller ?

La question agitée il y a déjà longtemps, puis reprise, est en ce moment à l'ordre du jour. Il y a quatre ans à peine, deux projets furent mis en avant, l'un consistant à relier le Soudan à nos possessions algériennes par un chemin de fer transsharien, l'autre à mettre en communication, également par un chemin de fer, le fleuve Sénégal avec le fleuve Niger.

Par les soins du gouvernement, des commissions de savants se réunirent pour peser les mérites de ces deux projets et demandèrent l'envoi de missions d'exploration dans le Sahara et sur le Niger ; pour étudier sur place les moyens pratiques de réaliser l'un ou l'autre.

Une première expédition sous les ordres du colonel Flatters partit d'Algérie pour pénétrer au cœur du Soudan en franchissant le désert.

Le colonel Flatters avait pour mission d'étudier la possibilité de créer une ligne ferrée entre l'Algérie et le Soudan.

Le colonel Flatters pénétra dans le désert à 500 lieues de l'Oasis d'Ourgla qui est la dernière des oasis du Sahara algérien, et fut contraint par la résistance que lui opposèrent les Touaregs à rentrer en Algérie.

L'année suivante, une mission organisée sous les ordres du colonel Desbordes partait du haut Sénégal pour étudier la route vers le Niger.

J'ai eu cette fortune singulière de prendre part à l'une et à l'autre de ces deux expéditions, et de pouvoir ainsi étudier sous sa double face le problème de la création d'une voie de pénétration vers le Soudan.

La fin tragique du colonel Flatters et de ses infortunés compagnons semble avoir fait oublier le premier projet et l'idée d'établir un chemin de fer transsharien paraît au moins momentanément abandonnée.

Au contraire, le projet de relier le Sénégal au Niger par une voie ferrée a pris une consistance nouvelle, et le chemin de fer en cours d'exécution est déjà établi sur une longueur de 120 kil.

C'est donc en définitive par le Sénégal que s'ouvre la route du Soudan : quelles difficultés rencontrera l'exécution de cette entreprise, quelles sont ses chances de succès, quels seront les résultats de la création d'un chemin de fer reliant le Sénégal au Niger? Graves questions qui intéressent au plus haut point l'avenir économique de la France, et dont la solution préoccupe encore ceux-là même qui ont pris part à l'élaboration du projet et préparé son exécution.

Questions complexes et délicates auxquelles je n'ai pas la prétention d'apporter une réponse concluante, et que je me propose seulement de vous exposer en y ajoutant quelques considérations fondées sur mes observations personnelles, et l'exprsesion d'une opinion qui s'est formée dans mon esprit par suite de l'étude comparative des plans conçus depuis quelques années.

Mais avant de vous parler du chemin de fer du Sénégal, je vous reporterai au milieu des sables et des plateaux rocheux du Sahara pour vous parler de la mission Flatters, et vous donner mon opinion sur le Transsaharien.

Pour aller de l'Algérie au Soudan, il fallait traverser le Sahara dans toute sa profondeur, au milieu de peuplades barbares, aguerries, hostiles à tout progrès et franchir les régions les plus arides et les plus brûlantes du monde entier.

Nul mieux que le colonel Flatters n'était capable de mener à bien cette difficile et périlleuse entreprise. Energique et prudent, d'un grand savoir, il joignait à ces mérites une connaissance parfaite de la langue et du caractère arabes, acquise durant un long séjour en Algérie où il avait occupé le poste de commandant supérieur du cercle de Laghouat.

Le 7 février 1881, nous quittions Biskra, le dernier poste militaire de la province de Constantine, et nous dirigions vers l'Oued-Rhir.

L'Oued-Rhir était jadis comme son nom l'indique, un fleuve, il était formé de la réunion de l'Oued-Igharar, et de l'Oued-Mia, dont le confluent est à l'Oasis de Temacin.

Jadis s'élevaient le long des bords de l'Oued-Rhir une ligne ininterrompue d'Oasis, mais l'ensablement a envahi le fleuve, et les plantations ont disparu.

Il faut restituer à l'Oued-Rhir l'eau qui lui manque en faisant surgir des couches inférieures du sol l'eau artésienne qu'il recèle.

Partout où l'eau apparait, apparaissent les palmiers. Que les puits se multiplient, et les plantations de palmiers se multipliant, la vallée de l'Oued-Rhir peut redevenir ce quelle à du être autrefois, *une immense et riche oasis.*

L'Oued-Rhir qui coule du Sud au Nord permet aux voyageurs qui senfoncent dans le désert d'éviter les plateaux rocheux et inhospitaliers qui s'élèvent à droite et à gauche au-delà des rives du fleuve.

Nous traversons les nombreux oasis qui se succèdent sans interruption dans le cour de l'Oued-Rhir.

De temps en temps nous voyons s'enfuir à notre approche des vols de canards, hôtes ordinaires de l'Oued-Rhir ; leur présence nous signale là l'existence des immenses redirs qui sillonnent le cours de l'ancien fleuve.

Le 14, nous arrivons à Tuggurt, la capitale et la reine des oasis de l'Oued-Rhir, qui étale sur les bords d'un immense redir ses 500,000 palmiers.

Le 18, nous entrons à Temacin, la dernière, mais aussi la plus riante des oasis de cette région.

Le Ksar de Temacin s'élève en amphithéâtre sur les flancs d'une

colline dont les pieds baignent dans un lac, il nous apparaît derrière les rideaux de hauts palmiers qui l'entourent. Qu'on se figure au milieu du désert une ville coquette, arrosée par de nombreuses sources, sur le rivage d'un lac que borde une végétation luxuriante et variée, des toits blancs superposés en gradins et dominant le lac, des ruelles étroites, circulant en tous sens au milieu de jardins en fleurs, clos de murailles peu élevées au-dessus desquelles les abricotiers, les cerisiers, les grenadiers, élèvent leurs têtes blanches ou rouges, en répandant dans l'air un parfum délicieux : la vigne serpente à l'ombre des palmiers qui protégent toute cette végétation contre les rayons trop ardents du soleil.

La ville religieuse, habitée par le Marabout Si-Maamar, chef de la secte très répandue des Tedjini, apparaît un peu plus loin : c'est une enceinte carrée dominée par les dômes éclatants de 10 koubas.

Si-Maamar, qui est venu au devant du colonel et de la mission, nous fait visiter la principale des 10 koubas où sont renfermés les restes du fondateur de l'ordre. Des verres de couleurs vives, disposés au sommet de la coupole, éclairent d'un jour mystérieux le sépulcre du Marabout qui se dresse au centre du monument, tout autour les murs disparaissent sous les ciselures et les arabesques qui font ressembler la pierre à une véritable dentelle multicolore. Aux parois sont suspendus des trophées de tout genre : étendards du prophète, ex voto de toute provenance, que nous sommes surpris de rencontrer ici.

Notre visite terminée, Si-Maamar nous reconduit dans sa demeure, et nous introduit dans la salle du banquet : le long des murs de cette salle, à hauteur d'homme, règne une corniche où se trouve conservée pieusement une curieuse collection de pendules, horloges et coucous de tous les âges et de tous les modèles.

Le lendemain, nous prenons congé de Si-Maammar, qui remet au colonel des lettres pour les chefs Touaregs et nous fait accompagner d'un Mokhadem de son ordre : un tel accueil n'était point à dédaigner, car, du fond de leur zaouïa, les Marabouts exercent, grâce au caractère sacré dont ils sont revêtus, une influence immense, propagée et consolidée chaque jour par les émissaires qui parcourent le Sahara et le Soudan.

A Temacin, la Mission se fractionne : le colonel se dirige sur Ouargla par la vallée de l'Igharghar, le capitaine Masson et moi prenons la route de l'Oued-Mya.

Le spectacle que présente l'oasis d'Ouargla où s'étalent 2,000.000 de palmiers est sans pareil.

Une immense sebka, inondée de place en place, dont le fond uni comme un miroir brille aux rayons du soleil et reflète le bleu du ciel qui de loin lui donne l'aspect d'un lac splendide ; tout autour de cette sebka de nombreux groupes de palmiers, multipliés à l'infini par le mirage : au milieu, semblable à une île verte, l'oasis et sa forêt de palmiers, que dominent les deux minarets du Ksar.

Parfois, à travers les arbres, une éclaircie laissait apercevoir la nappe d'eau qui donne la vie à ce paysage. Tel est le coup d'œil que présente Ouargla.

L'oasis d'Ouargla repose sur un sol formé de conglomérats, de gravier et de calcaires. Sous ce sol s'étend un véritable lac souterrain, le calcul de la masse d'eau peut être fait approximativement, en comptant pour chacun des deux millions de palmiers, 50 litres par jour, ce qui représente une consommation quotidienne de 100 millions de litres ou 100 mille mètres cubes, soit 36 millions de mètres cubes par an.

Cette masse d'eau provient des immenses plateaux rocheux qui alimentent l'Oued-Mya, et de ses affluents, qui descendent, au Sud, du pays de Touaregs, au Nord, du sud oranais et des régions du Mzab.

L'eau tombe rarement, mais d'une manière diluvienne, elle glisse sur le roc des plateaux, va droit aux thalwegs, s'infiltre sous la couche de gravier qui en recouvre le lit sur une épaisseur souvent de 20, 30 et quelquefois 50 mètres, glisse lentement à l'abri des rayons solaires qui, à l'air libre, la réduiraient en vapeurs, et s'accumule dans les bassins comme ceux d'Ouargla, où un seuil rocheux souterrain, se dresse en travers du lit.

Le colonel Flatters arriva le surlendemain à Ouargla, et l'on s'organisa pour entrer définitivement dans l'inconnu.

L'organisation présentait de graves difficultés, il fallait parer à un double danger et résoudre un double problème ; d'une part sur le point de s'engager dans une région aride privée d'eau, n'offrant aucunes ressources, nous ne pouvions compter pour subsister que sur les vivres que nous emporterions, mais il fallait aussi réduire à son minimum le nombre des chameaux, de peur que les puits que nous rencontrerions ne fussent à peine suffisants pour abreuver les animaux strictement nécessaires à l'expédition. 300 chameaux furent achetés.

L'organisation de l'escorte, recrutée dans la tribu des Chambas,

bédouins de l'extrême Sahara algérien, ne présenta pas moins de difficultés. Les Chambas ne vivent pas en bonne intelligence avec les Touaregs, et ne se soucient guère de pénétrer sur leur territoire.

Enfin, le 4 mars, nous quittions Ouargla, escortés de 30 cavaliers à Mehari et accompagnés des 50 chameliers nécessaires à la conduite du convoi.

Nous allions nous engager dans les contrées les plus arides du globe, explorer des régions dont jamais le pied d'un européen n'avait foulé le sol et où les indigènes eux-mêmes ne s'aventurent pas sans danger.

Nous entrerons dans le pays de la soif, le pays des légendes terribles, où tous les souvenirs se rattachent à quelque sinistre événement, où la présence de l'homme même est redoutable ?

Après onze jours de marche, à travers un pays en désagrégation, partout sablonneux, le plus souvent recouvert de petites dunes, nous arrivons à la région des grandes dunes qui isole si complètement le Sahara algérien du Sahara central.

La grande dune s'étend en arrière du Sahara algérien sur une profondeur de 1,000 kilomètres, mais elle est sillonnée du nord au sud par de vastes dépressions, sortes de corridors bordés à droite et à gauche de hautes dunes parallèles, à une distance qui varie de 1 à 20 kilom. : ces dunes atteignent souvent 3 et 400 mètres de relief. Le fond de ces longs corridors, appelé *gassi*, est recouvert d'un fort gravier fortement damné, sorte de macadam géant admirablement nivelé, comme si quelque rouleau gigantesque l'eût fortement comprimé. Le rouleau, ce sont les masses d'eau diluviennes qui, aux temps préhistoriques, glissant sur ces rampes qui s'élèvent lentement sur les plateaux des Touaregs situés à 1,000 kilom. plus loin, durent glisser vers la vallée de l'Oued-Mya et celle de l'Igarghar, et devaient alors élever singulièrement le niveau des eaux du chott Melrir dont le commandant Roudaire veut faire une mer intérieure.

L'Ighargar, dont nous avons signalé le confluent à l'oasis de Temacin, glisse à travers un immense gassi parallèle à notre route, et séparé de celle que nous suivons par une large épaisseur de dunes élevées et infranchissables. Le gassi de l'Ighargar a 100 kilom. de large et conserve cette largeur sur un parcours de 1,000 kilom. à travers la dune. Sur ce sol de cailloux agglomérés fortement, qui constitueraient un véritable ballast, on pourrait établir, sans difficultés, sans travaux d'art,

un rail qui franchirait la dune inaccessible partout ailleurs à une route.

Les caravanes ne sauraient s'aventurer dans ce désert affreux, privé de végétation, privé d'eau, où l'aspect de l'horizon, transformé par un mirage perpétuel, fait croire à un océan sans fin, dont les rives apparaissent à quelques centaines de mètres et reculent ou avancent comme le voyageur. Parfois un arbre gigantesque apparaît à la vue, le voyageur enthousiasmé redouble d'efforts et après avoir franchi quelquefois une distance de 100 kilom. arrive auprès d'un frêle arbuste qui ne mesure pas un mètre de haut et que le mirage trompeur agrandit immensément à ses yeux.

Les plus audacieux d'entre les Mambas et les Touaregs, seuls capables d'oser s'aventurer dans ces terribles solitudes, meurent de soif et de faim après s'être égarés et après avoir vainement recherché leur route.

Bien souvent aussi, des caravanes entières, dont le salut reposait sur la provision d'eau contenue dans les outres, sont mortes littéralement de soif après une succession de raffales de sable qui avaient tari les outres : le sable se colle contre la peau de bouc, suce l'eau, et souvent, à la fin d'une journée, des outres d'une contenance de 30 litres sont absolument à sec.

Hommes et bêtes s'échelonnent inanimés sur le sol, après de vains efforts pour continuer leur route, et le sable, auteur du crime, recouvre ses victimes.

Le 28, nous sortons de cette horrible région et entrons sur les plateaux rocheux du pays des Touaregs.

Nous n'avons pas gagné pour changer : au lieu de la dune immense, nous avons à parcourir des Hamadas sans fin et brûlants.

La réverbération du soleil sur le sol rocheux rend la température torride, le soleil marque jusqu'à 10 c. de profondeur 60 degrès, à l'ombre nous avons 65°.

On respire du feu, la bouche ne peut s'ouvrir sans se dessécher ; si l'enfer existait quelque part sur la terre, certes il serait dans cette région. Avec cela point d'eau, à peine trouvons-nous quelques puits d'eau saumatre, à quatre ou cinq journées de marches les uns des autres : les 50 tonnelets qui contiennent la provision d'eau qui nous alimente d'un point d'eau à un autre, imprégnés de ces eaux malsaines sont infectés : quand, à l'étape, on retire la bonde de l'un d'eux, l'odeur du liquide échauffé et ballotté depuis plusieurs jours fait reculer d'hor-

reur les plus intrépides, nous la faisons bouillir avec du thé avant de la boire et souvent ajoutions de l'absinthe pour arriver à nous l'ingurgiter, mais, bientôt, nos estomacs se refusèrent à accepter cette boisson immonde ; malgré la résistance morale de tous, la souffrance et les privations seraient vite venues à bout de nos forces physiques, si nous ne fussions arrivés bientôt dans des régions relativement plus favorisées

Nous étions en effet dans les vallées qui constituent les affluents supérieures de l'Igharghar.

Ces vallées, sortes de Daya, où le cours des rivières est souvent interrompu par des écueils qui forment de vraies écluses, sont transformées en lacs quand il pleut, ce qui n'arrive quelquefois pas dans l'espace de 10 ans.

Grâce à l'humidité dont peuvent faire alors provision les endroits privilégiés, une abondante végétation est susceptible de pousser.

Le désert est franchi, nous sommes dans l'antichambre du Soudan, nous aurons maintenant de l'eau, du bois, du fourrage en abondance pour nos bêtes ; le gibier abonde, grâce à nos fusils la faim n'est plus à redouter. Les obstacles nous paraissent aplanis.

Nous ne sommes qu'à 1200 kil. d'Ouargla. Mais les 1000 kil. qu'il nous reste à franchir pour atteindre le Soudan ne nous effrayent plus.

Nous comptions sans les Touaregs. Nous avions déjà franchis plus de 300 kil. dans le pays de ces redoutés maîtres du désert sans avoir pu nous mettre en relation avec eux : partout des traces de campement encore fraîches indiquaient des départs précipités, le vide se faisait à mesure que nous avancions.

Un jour, nous trouvâmes, dans le voisinage de notre camp, deux mehara complètement harnachés qui paissaient en liberté sans entraves et sans gardiens. Cette circonstance assez singulière ne pouvait que nous confirmer dans une pensée que nous avions conçue et que la connaissance du caractère arabe rendait très admissible, que, sans nous en apercevoir, sans en avoir la preuve, sans qu'aucune trace vint éveiller notre attention et justifier nos soupçons, nous devions être, de la part des Touaregs, l'objet d'une surveillance étroite et perpétuelle.

Nous nous sentions épiés et suivis, sans qu'aucune circonstance eut encore trahi le secret de l'espionnage dont nous étions l'objet. La ren-

contre de ces deux chameaux allait sans doute nons donner la clef du mystère.

Quelques jours après, à quelques kilomètres de notre campement, nous nous trouvions enfin en présence de deux Touaregs, les premiers que nous ayons rencontrés.

Ils viennent nous réclamer les deux chameaux, soit disant égarés depuis plusieurs mois.

Les deux visiteurs furent bien reçus, le colonel les renvoya avec des cadeaux, en leur exprimant son désir de se mettre au plus vîte en relation avec les chefs Touaregs.

Quelques jours après, vers 5 heures du soir, les sentinelles signalèrent l'approche des Touaregs.

Trente personnes, dont vingt notables, s'avancent au loin, ils réparent le désordre de leur toilette derrière une dune voisine, et se revêtent de leur costume et de leurs armes d'apparat. Enfin ils se dirigent au galop de leur mehara vers notre camp.

Les Touaregs sont vigoureux, souples, d'allure énergique.

Ils portent pour tout vêtement un pantalon et une blouse de cotonnade rouge ou bleue serrée à la taille ; sur leur poitrine est une sorte d'écharpe blanche recouverte d'un large baudrier de cuir rouge supportant une cartouchière de même matière, leur tête est coiffée d'une chéchia entouré d'une bande d'étoffe sombre qui recouvre le front, tandis que le bas du visage est caché par un voile noir qui ne permet d'apercevoir que leurs yeux.

Tous sont armés d'une longue lance à fer barbelé qui ne les quitte jamais, d'un poignard de bras et d'un sabre à deux mains. Le long de leur selle, pend un fusil double et un bouclier en cuir d'antilope.

Ainsi équipés, montés sur leur méhara, qu'ils dirigent avec une facilité et une sûreté remarquables, ils ont l'air véritablement imposants et rappellent les chevaliers errants du moyen âge ; leur aspect d'ailleurs n'est rien moins que rassurant et, lorsqu'on les a vus, on comprend le respect mêlé de crainte qu'ils inspirent à leurs ennemis les Chambas et les légendes dont ils sont les héros. Au dire de nos gens, un Targui, d'un seul coup de sabre, coupe en deux dans toute leur hauteur un cavalier et sa monture ; il peut rester, dit-on, cinq jours sans boire, quand le plus déterminé Chambas ne peut endurer la soif plus de trois jours.

Le chameau est digne de son cavalier : plus petit et plus fin de for-

mes que le mehara de nos guides, celui du Targui est aussi plus nerveux, plus souple, plus intelligent et plus docile.

Grâce à lui, le Targui franchit avec une rapidité vraiment surprenante les immenses espaces de son territoire, pour aller attaquer une caravane, surprendre l'ennemi dans son campement, ou chercher à Tripoli les objets dont il a besoin.

Les Touaregs occupent toute la région comprise entre le Sahara algérien et le Soudan, dont les confins relèvent de leur autorité.

Absolument nomades, ne cultivant pas, à peine pasteurs, ils tirent leurs moyens de subsistances des rapines qu'ils exercent sur les caravanes et sur les populations du Soudan. Ceux d'entre eux dont les terrains de parcours sont traversés par les routes de caravanes, s'imposent aux caravanes pour les conduire et les protéger et se font une ressource de cette industrie.

Après les discours d'usage, les Touaregs se rapprochèrent de notre camp, on leur servit une abondante diffa de couscous et de chameau à laquelle ils firent honneur avec leur voracité ordinaire.

Le lendemain, nous continuâmes notre route en compagnie de nos nouveaux hôtes, qui nous promirent de nous amener bientôt sur les bords d'un lac.

Au dire des Touaregs, le pays que nous traversions avait été jadis habité par une race de géants, et nous rencontrâmes une construction affectant sur le sol les dimensions d'un de ces monstres étendu ; enfin, au bout de quelques jours, nous aperçûmes la nappe d'eau du lac Menkrough.

Par un de ces effets de mirage si fréquents dans cette région, il semblait que nous eussions devant nous une véritable mer s'étendant à perte de vue jusqu'au fond de l'horizon, tandis que, sur les bords, des arbres gigantesques l'entouraient d'une épaisse ceinture de feuillage. Peu à peu l'enchantement disparut et fit place à la réalité : telle qu'elle était, elle offrait encore à des voyageurs étroitement rationnés comme nous n'avions cessé de l'être depuis six semaines des jouissances précieuses et un spectacle aussi nouveau que séduisant.

Nous étions venus camper sur les bords du lac pour y attendre la réponse d'Adj-Ikhenoukhen, le principal chef des Azdjer, aux lettres que lui avaient écrites le Colonel. Nous y séjournâmes cinq jours dans l'espoir de voir arriver enfin un message qui nous permît de continuer notre route vers Bhat. Car les Touaregs étaient décidés à nous inter-

dire le passage, tant que nous ne serions pas munis de l'ordre de leur chef.

Nous commencions à voir distinctement les véritables intentions dans lesquelles les Azdjer nous avaient engagés à pénétrer sur leur territoire, et attirés dans la direction de Rhas. Il s'agissait pour eux d'accaparer à leur profit, au détriment des Hoggars, leurs voisins et leurs rivaux, une proie qu'ils savaient riche et qu'ils espéraient trouver facile.

Ils se réunirent en force dans le voisinage du lac, cernant en quelque sorte notre camp, et, se sentant maîtres de la situation, laissèrent percer leurs sentiments dans leur langage et leur attitude.

Combien de fois ai-je vu pénétrer dans ma tente, la lance à la main, un de ces bandits en quête de butin. Il jetait les yeux autour de lui et me demandait le premier objet qui avait eu le déplorable privilège d'exciter sa cupidité.

Une vive inquiétude se manifestait parmi nos Chambas, qui commençaient à dire très haut que tout était perdu et que nous allions devenir la proie des Touaregs, et, dans l'attente d'une catastrophe, cherchent déjà, en habiles politiques, à faire alliance avec nos futurs vainqueurs.

Tous ces symptômes étaient trop graves pour passer inaperçus, et nécessitaient une action rapide et énergique.

Le colonel Flatters le comprit, et, tout à coup, donna l'ordre de recharger les chameeux et de mettre en route.

Nous prîmes la route du sud contournant le lac Menkrough. Mais, à peine avions-nous parcouru 500 mètres, que nous nous trouvâmes en présence d'une centaine de Touaregs rangés en bataille qui paraissaient résolus à nous disputer le passage.

Il fallut nous arrêter et dresser de nouveau notre camp.

Des parlementaires furent envoyés, et les chefs leur déclarèrent de la façon la plus formelle que, tant que Adj-Ikhenouken ne nous aurait pas autorisés à marcher en avant, ils s'opposeraient à notre départ.

C'était clair, précis, formel, la situation se dessinait aussi nettement que possible, les Touaregs nous considéraient comme leurs prisonniers.

Nous n'avions eu affaire qu'à une centaine de touaregs, mais, dans un faible rayon autour de nous plusieurs centaines étaient réunis et groupés, n'attendant qu'un signal pour se montrer.

Il était impossible de passer de vive force, la mission n'était pas organisée de manière à pouvoir s'exposer à travers le pays sans le consentement de ses habitants. D'autre part, nos ressources s'épui-

saient et, en prolongeant notre séjour, nous ne pouvions qu'aggraver notre position. Le nombre des ennemis grandissait de jour en jour et les chances de trahison devenaient plus redoutables. Tout semblait indiquer que nous allions être attaqués, et nous n'étions pas en mesure d'accepter la bataille.

Il fallait donc partir, revenir sur nos pas, et aller nous ravitailler soit à Ouargla, soit en tout autre lieu du territoire algérien.

Le colonel nous réunit et nous exposa la situation en quelques mots. Il fallait songer à la retraite le plus vite possible, et renoncer pour le moment à notre entreprise. En sortant du conseil, nous pleurions des larmes de rage.

Nous quittâmes le lac Mengkrough le 21 avril, et, le 17 mai, nous étions de retour à Ouargla.

Le récit bien écourté que je viens de vous faire de la mission Flatters, vous fait voir que, si les difficultés résultant de la configuration n'existent pas, il en existe beaucoup d'autres qui rendront de nos jours bien difficile la construction d'une route ou d'une ligne ferrée. Le Transsaharien aurait, de la Méditerranée au Soudan, 4,000 kilom., dont trois mile au moins à travers un pays où nous n'exerçons encore aucune influence, et où il sera aujourd'hui, plus que jamais difficile, depuis le désastre de la deuxième mission Flatters.

Mais si la route de l'ouest est impraticable, il y aurait peut-être possibilité d'établir une route d'Algérie au Soudan, dans la région de l'Est, par le Gourara, surtout quand notre influence, qui ne tardera pas à s'affermir sur le Niger, s'étendra sur les régions sahariennes voisines. J'ai eu sujet d'étudier cette route, dans le sud oranais, où je viens de passer presque deux années consécutives, chargé de faire la carte de cette région à peine connue.

Au sud de la région montagneuse de l'Atlas qui limite la région des hauts plateaux, commence un vaste plateau rocheux (le Hamada) qui se termine à la région des dunes. Au-delà des dunes, se trouve le Gourara.

Par ce nom de Gourara, on désigne l'ensemble des régions du Timmoum, du Touat et du Tidikelt, vastes régions d'oasis peu distantes les unes des autres, appartenant au même type hydrographique, et plantées de plus de 25 millions de palmiers alimentés par une masse d'eau considérable. On peut juger de l'importance de cette masse d'eau, par un calcul des plus simples et qui donne toujours des résultats à peu près exacts.

Je vous disais que l'on comptait dans le Gourara 25 millions de palmiers. C'est un chiffre moyen, les uns disent 30 millions, d'autres 50; certains vont jusqu'à dire 100 millions. Des renseignements recueillis sérieusment et de plusieurs côtés, m'autorisent à croire que la vérité est pour 25 millions.

Or, un palmier consomme environ 50 litres d'eau par jour, non qu'il les absorbe bien entendu, mais il faut tenir compte de la quantité qui se perd et s'évapore dans les segguias d'irrigation.

Vingt-cinq millions de palmiers supposent donc une consommation quotidienne de 1 milliard 1/2 de litres ou 1 million 1/2 de mètres cubes d'eau, ce qui donne en un an quatre cent cinqante millions de mètres cubes. D'où vient toute cette eau ? Des montagnes du sud oranais, du Maroc et des plateaux rocheux. Elle suit le thalweg de l'Oued-Roussana, protégée contre l'évaporation par sa marche souterraine sous un lit de sable et de gravier, et vient s'accumuler dans les bas-fonds du Gourara où elle devient artésienne. Les palmiers qu'elle alimente absorbent chaque jour le trop plein de cet immense réservoir et maintiennent le niveau de la nappe d'eau. Mais supposons que demain on coupe les palmiers du Gourara, et bientôt le niveau s'élevant, il faudrait qu'elle se fraye un débouché vers le sud et continue sa course souterraine.

N'allez pas croire cependant, Messieurs, que je vienne demander la condamnation des palmiers du Gourara.

Leur destruction rendrait peut-être la vie à bien des villes aujourd'hui disparues, mais peut-être aussi le résultat ne serait-il pas à la hauteur du sacrifice ; j'estime seulement qu'il y aurait lieu de prolonger jusque-là, jusqu'au Gourara, jusqu'à ces vastes et riches oasis, le chemin de fer du sud oranais, la ligne d'Oran, qui, comme vous le savez, vient dans le courant de l'année dernière, de s'augmenter d'un nouveau tronçon, de Saïda au camp de Mécheria. On se propose aujourd'hui de la continuer jusqu'à Aïnsessa, dans les montagnes de l'Atlas. Le jour où ce projet sera réalisé, nous serons parvenus déjà bien loin dans le sud, car, grâce à la déclivité de la côte, Aïn-Sessa, beaucoup plus voisine de la mer, est située sur la même latitude que Tuggurt, dans l'Oued-Rhir.

Une fois là, nous n'avons plus que 100 lieues à parcourir pour arriver au Gourara. Or, je ne crois pas que ce projet rencontre de bien grandes grandes difficultés, le plateau rocheux qui s'étend au sud des hauteurs de l'Atlas, ne présente pas d'obstacles sérieux, et, pour traverser la dune, il suffira de trouver une trouée semblable à celle que

la mission Flatters a découvert au sud d'Ouargla, dans le lit de l'Oued-Igharar. J'ajoute, en passant, que pour l'établissement de cette voie, ce n'est pas le bois qui fera défaut : un palmier vit en moyenne 100 ans : sur les 25 millions de palmiers du Gourara, il en meurt donc annuellement 250 mille. Voilà de quoi faire bien des traverses.

Du Gourara, 1,100 kilom. nous séparent encore du Niger et de Tombouctou où nos bateaux à vapeur navigueront bientôt.

Comment les franchir ? Les moyens les plus simples sont souvent les meilleurs, il n'y aurait qu'à employer les procédés actuellement en usage, en les réglant, en les perfectionnant Il n'y aurait qu'à établir un service régulier de caravanes en multipliant les points d'eau, ce qui nous serait facile, et le transit se ferait ainsi d'une manière relativement peu coûteuse.

Je vais le démontrer par des chiffres : un chameau coûte en moyenne 100 fr., il porte 1/10e de tonne. Une caravane met un mois pour aller du Gourara à Tombouctou, la même caravane peut donc faire cinq voyages par an, aller et retour, et le chameau, au bout de l'année, aura transporté une tonne. Supposons une caravane de 1,000 chameaux, en une année ces 1,000 chameaux auront transporté 1,000 tonneaux. Il suffit d'un conducteur pour 10 chameaux, et la solde d'un convoyeur est de 1 fr. par jour en moyenne, ce qui représente de ce chef, pour 100 conducteurs, une dépense annuelle de 10,000 francs. Un dixième des chameaux sont morts, ce qui portera à 20,000 fr. le total des frais de transport, ainsi le transport de 10,000 tonnes de marchandises pendant un trajet de 1,100 kilom. aura coûté 20,000 francs, soit 20 fr. la tonne.

En nous installant à Insalah, nous absorberions tout le commerce soudanien qui passe par ce grand entrepôt, allant des ports du Maroc où sont les Anglais, au Soudan et réciproquement.

Malgré les avantages qu'il peut y avoir à exploiter cette route, je crois que le moment n'est pas encore venu de s'en occuper, et qu'il faut, pour atteindre les grands marchés du Soudan, se restreindre à la route infiniment plus facile et plus sûre du Sénégal.

Le chemin de fer du Sénégal doit, après un parcours de 500 kilomètres, relier le poste de Médine au poste militaire de Bamakou que nous avons maintenant sur le Niger.

Le poste de Médine se trouve situé sur le fleuve du Sénégal, à 500 kilom. de la côte. Le fleuve est navigable aux vapeurs d'un fort tonnage jusqu'en ce point.

En 1879, la construction du poste de Bafoulabé au confluent du Bafing et du Bakoy, à 100 kilom. de Médine, fut le point de départ d'une marche en avant vers le Niger. Aujourd'hui, le chemin est près d'atteindre le poste de Bafoulabé.

De Bafoulabé, le chemin de fer aura 400 kilomètres à franchir pour atteindre le Niger, il n'aura pas d'obstacles sérieux à franchir et traversera un pays d'une richesse incontestable, partout couvert de villages qui se développent, grâce à la protection de nos postes. Une fois au Niger, les vapeurs s'empareront de la navigation et pourront circuler sur ce fleuve immense pendant 2,000 kilomètres jusqu'aux chutes de Boumsa qui, situées à 600 kilomètres de l'embouchure, opposent une limite à la navigation qui vient de la mer. Ségou, Tombouctou et tous les grands marchés des rives du Djoliba deviendront des comptoirs français où les marchandises françaises arriveront à bon marché pour alimenter les populations immenses du bassin du Niger et des régions soudaniennes voisines. Maîtres des rives du fleuve où dominent les Touaregs, nous pourrons imposer à ces barbares des traités analogues à ceux que durent subir les Maures de la rive droite du Sénégal, nous les obligerons à maintenir la sécurité sur ces routes caravanières de l'Algérie au Soudan, et ferons de ces ennemis dangereux des alliés utiles.

Lille Imp. L. Danel.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE MAI 1884.

MEMBRE FONDATEUR.

Nos d'inscription. MM. (*Ayant versé une cotisation de 200 fr.*

971. C. DELATTRE-PARNOT, propriétaire, place Sébastopol, 29, à Lille.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

969. WALLAERT-BARROIS (Maurice), manufacturier, boulevard de la Liberté, 44.
970. MONIER (Louis), négociant en toiles, rue de Paris, 99.
975. DANIEL, professeur à l'École supérieure, rue du Lombard, 2.
976. Dr GAULARD, maître agrégé de conférences à la Faculté de médecine.
977. TANGUY (J.-B.), commis-négociant, rue de la Gare, 39.
978. FLAMENT (Gustave), commis-négociant, rue Bonte-Pollet, 10.
980. BÉCHAMP, doyen de la Faculté libre de médecine.
981. LEBRUN, professeur à l'École supérieure, rue du Lombard, 2.
982. BOURGEOIS (Louis), négociant, rue de Puébla, 47.
984. MATHON (Ferdinand), professeur, rue Gambetta, 6.
985. HECHT, professeur à l'École supérieure, rue du Lombard, 2.
986. MOURMANT (Julien), négociant en drogueries, rue des Prêtres, 26.

Anzin.

968. THIÉBAUT (Jules), receveur des postes et télégraphes.

Armentières.

983. QUENNELLE, fabricant de toiles, rue Bayard, 17.

Lannoy.

978. MULLE (Paul), brasseur.

Laventie (Pas-de-Calais).

987. RUFFIN (A.), pharmacien de 1re classe, chimiste.

Mézières (Ardennes).

972. DE SWARTE (Victor), trésorier-payeur-général des Ardennes.

Saint-Amand-lez-Eaux.

979. LOBBÉ, receveur des postes et télégraphes.

Tourcoing.

973. Ed. LEROUX-LAMOURETTE, filateur de laines, rue de Dunkerque.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 29 avril 1884.

Présidence de M. Paul Crepy.

La séance est ouverte à 8 h. 1/2.

M. le Président annonce que, depuis la dernière séance, 124 membres nouveaux ont été admis. Il félicite de ce résultat MM. Alfred Renouard, secrétaire-général, Crépin, Eeckman et Lacroix, auxquels on doit la majeure partie des adhésions.

Le nombre des membres inscrits est actuellement de près de 1,000. Cette bonne nouvelle a été annoncee à M. Guillot, ancien secrétaire-général, qui a écrit à M. le président combien il était heureux du succès obtenu par la Société, au service de laquelle il mettait à nouveau son dévouement et son activité.

L'un des secrétaires, M. Boudry, a adressé à M. le Président une lettre dans laquelle il fait observer que diverses modifications de forme ont été introduites dans le dernier procès-verbal qu'il a rédigé, bien que le fond n'ait pas été changé. Il estime que ces modifications peuvent n'être pas sans inconvénients et il exprime l'avis qu'il vaut mieux laisser aux secrétaires la responsabilité de leur rédaction première. Bonne note est prise des observations dudit secrétaire.

Un certain nombre de membres fondateurs à 200 fr. se sont fait inscrire depuis la dernière séance. Ce sont MM. Aug. Mahieu, d'Armentières, Al. Eeckman, Laurent-Lescornet et Delattre-Parnot, de Lille, M. le Président exprime l'espoir que ce nombre ne cessera d'augmenter, de manière à accroître le fonds de réserve de la Société.

Pour augmenter le chiffre des adhérents, quelques membres ont pensé qu'il serait peut-être bon d'envoyer à certaines personnes une circulaire, accompagnée des statuts, les engageant à s'inscrire parmi les sociétaires. M. le Président soumet à l'assemblée un modèle de circulaire : sur l'avis des membres présents, ce moyen sera mis à l'essai.

Quelques décès ont éclairci nos rangs depuis la dernière séance.

Il faut signaler parmi ceux-ci, celui de M. Chon, ancien secrétaire, dont le dévouement avait pu être apprécié de tous et qui avait bien voulu à différentes reprises représenter la Société en diverses occasions, et celui de M. Flament, de Fourmies, toujours présent à la majeure partie de nos assemblées et l'un de nos premiers adhérents. M. le Président se fait l'interprête des regrets que cause à la société le décès de ces membres dévoués.

La bibliothèque a reçu plusieurs dons importants, notamment de M. de Grimbry, qui a envoyé une collection de volumes intéressants, et de M. Canissié, duquel nous avons reçu un magnifique ouvrage ancien en 4 volumes in-folio intitulé « Nouvel atlas ou théâtre du monde en 4 tomes. — Amsterdam, 1647 ». Des remerciements ont été adressés aux donateurs par M. le secrétaire-général.

La Commission des finances s'est réunie pour l'examen des comptes du trésorier, sous la présidence de M. le marquis d'Audiffret. Ces comptes ont été approuvés et l'on n'a pu que féliciter M. Fromont, trésorier, pour le soin et l'exactitude apportés dans sa comptabilité. Mais la Commission a pensé qu'il y avait lieu toutefois de chercher à augmenter les ressources de la société. Elle a décidé en conséquence de soumettre à l'assemblée générale le projet de créer une nouvelle série de membres, dits protecteurs, dont la cotisation serait de 20 fr., et d'élever à 400 francs la somme à demander à ceux qui voudraient obtenir le titre de fondateur. L'assemblée adopte la proposition de la Commission.

C'est encore dans le but d'augmenter nos ressources qu'une lettre a été adressée par le Bureau à la Chambre de commerce de Lille, lui demandant de vouloir bien nous aider dans notre œuvre par une subvention annuelle. La Chambre a voté généreusement trois cents francs. Le bureau s'est aussitôt réuni et a décidé d'envoyer immédiatement à M. Emile Delesalle, président de la Chambre, une lettre de remerciements. M. le Président propose qu'à toutes les assemblées extraordinaires et conférences, un fauteuil soit toujours réservé à M. le Président de la Chambre. L'assemblée ratifie cette proposition par un vote unanime d'approbation.

Les cours hebdomadaires de Roubaix sont aujourd'hui terminés. Leur succès a été immense. Aussi M. le vice-président Bossut, à l'initiative duquel on est redevable de leur organisation, a-t-il annoncé à la dernière séance qu'une nouvelle série de conférences serait orga-

nisée l'hiver prochain. M. le président dit que la société tout entière a lieu de se féliciter de ce résultat.

M. le Président annonce la formation d'une nouvelle association « l'Alliance française » dont le but est la propagation de la langue française à l'étranger. Une cotisation de 6 fr. donne droit au titre de membre ordinaire. La Société de géographie ne peut qu'approuver hautement cette création. Un bureau local de l'Alliance française est en formation à Lille, un grand nombre de nos membres voudront certainement encourager par leur adhésion cette œuvre toute patriotique.

La commission des prix et récompenses s'est réunie récemment sous la présidence de M. Brunel. Elle a arrêté le classement des catégories de jeunes gens appelés à concourir et fixé la date du concours au jeudi 10 juillet à 8 heures du matin. Le concours aura lieu simultanément à Lille et à Roubaix, les copies seront fournies par la Société. Les élèves désirant prendre part au concours devront se faire inscrire avant le 1er juillet, soit à Lille chez MM. Paul Crepy ou Alfred Renouard, soit à Roubaix chez M. Henry Bossut. Le règlement des demandes d'admission et en général tout ce qui concerne le concours font l'objet de dispositions spéciales qui seront publiées en temps.

Une exposition géographique aura lieu cette année, à Toulouse, au mois de juin. Il est désirable que la société de Lille, l'une des plus importantes de France, y participe largement. En conséquence, une circulaire a été adressée à tous les sociétaires pour les inviter à réunir en une exposition collective tous les objets, ouvrages, mémoires, etc., qu'ils croiraient propre à y figurer.

Les cours et conférences de Lille seront terminés le 18 mai. Ce jour, M. Suérus, ancien secrétaire-général et actuellement professeur d'histoire au collège Rollin, fera une conférence de circonstance « Les Rapports de la Chine avec l'Europe. » Les cours inaugurés par une conférence de M. Guillot seront de cette façon cloturés par une conférence de M. Suérus; on ne pouvait ni mieux commencer, ni mieux finir.

Après la clôture des cours, M. Bonaffé, sous-lieutenant au 43e de ligne et membre de la société, inaugurera le cours de topographie. Un grand nombre de personnes se sont déjà fait inscrire pour ce cours : aucun membre étranger à la société ne pourra y être admis.

Durant la saison chaude, des excursions seront organisées par la société. Elles se feront sans le concours de M. Lacroix, président de la commission des excursions, auquel les exigences de sa profession

ne laissent plus le temps nécessaire pour organiser et faire ces petits voyages. M. Fernaux a bien voulu consentir à en organiser deux : l'une à Mons-en-Pévèle par Carvin et retour par la forêt de Phalempin, l'autre à Cassel. Le même membre, avec le concours de M. Rosman, en organisera deux autres : la première à Bavai et au Caillou-qui-Bique avec visite à la grotte nouvellement mise à jour, la seconde à la forêt de Mormal. Enfin, M. Ardouin Du Mazet pourra sans doute en organiser quelques-unes : 1° du cap Blanc-Nez au cap Gris-Nez ; 2° Boulogne ; 3° le champ de bataille de Bouvines (cette dernière l'après-midi). Le même membre veut bien se charger de diriger le voyage des jeunes gens qui ont obtenu le prix Verkinder.

L'ordre du jour appelle une lecture de M. Leseur, sur la *découverte de l'Amérique au Xe siècle*. M. Alfred Renouard, secrétaire-général, fait ensuite une conférence intéressante sur les *pays producteurs de coton*. Ces deux communications figureront au Bulletin.

La séance est levée à 10 heures 1/2.

COURS ET CONFÉRENCES DU SAMEDI SOIR
A ROUBAIX.
(in extenso.)

L'enseignement de la Géographie

Par M. Alexandre FAIDHERBE,
Conseiller d'arrondissement, Membre du Comité d'études.

MESDAMES, MESSIEURS,

Ce n'est point sans hésitation que je me risque à prendre la parole devant vous, après tant d'hommes qui tous joignaient, à l'étendue et à la variété des connaissances, ce talent de bien dire qui donne du charme aux grandes choses et du relief aux petites. Je ne puis, comme eux, vous entretenir des merveilles de la nature ou de ses caprices, de mœurs étranges, de coutumes bizarres, d'aventures émouvantes dont j'ai été le témoin, le héros ou la victime ; et d'un autre côté, je ne puis me flatter que ma parole aura assez d'autorité pour décider notre intelligente et laborieuse jeunesse à s'arracher au foyer domestique, à la ville, au pays, pour aller chercher sous d'autres ciels, une fortune qui germe de plus en plus rarement sous le nôtre ; pour reprendre ou pour engager, sur tous les marchés du globe, contre nos ennemis et contre nos rivaux, une lutte qui peut seule sauver la fortune de la France et lui permettre de réparer ses désastres, quand le permettra la justice, qu'il est toujours mauvais de fouler aux pieds, même avec des ennemis.

Ces dernières considérations surtout auraient gagné à vous être présentées par un conférencier ayant passé sa vie dans les affaires ; je ne puis, quant à moi, que bégayer quelques timides avis ; mais il n'y a pas de temps à perdre, et j'estime que l'écho de la vérité, quelque affaibli qu'il puisse être en passant par ma bouche, redira pourtant toujours : vérité. (*Applaudissements*).

Ce serait ici le lieu de réclamer une indulgence dont j'éprouve grandement le besoin ; mais j'ai la bonne fortune d'arriver le dernier

et après des hommes qui ne vous ont pas permis d'entamer la provision que vous aviez faite, avant de venir les entendre. Vous me saurez sans doute gré de vous en décharger : qu'en feriez-vous jusqu'à l'hiver prochain?

Mesdames, Messieurs, je me propose de vous entretenir, dans cette modeste causerie, de l'enseignement de la géographie, évitant avec soin les détails techniques qui ennuieraient les uns sans rien apprendre aux autres, et, puisque la géographie pousse aux voyages, me permettant de nombreuses excursions sur les terres voisines.

Vous savez tous que les étrangers nous accusent depuis longtemps d'ignorer la géographie. Comment est née cette accusation encore plus malveillante que fondée, comment s'est-elle propagée, comment surtout l'avons-nous acceptée comme indiscutable ; autant de mystères que je ne me charge pas de vous expliquer. Du moins y a-t-il toujours eu d'honorables exceptions. Champlain ne croyait sans doute pas aborder au Japon quand il débarquait au Canada ; et, avant de créer les grandes Compagnies commerciales, il est probable que Colbert savait ce que l'on pouvait acheter ou vendre aux Indes comme en Amérique. De nos jours même, on consulte encore avec fruit les livres et les cartes de Samson et de Guillaume Delisle, qui vivaient au XVII[e] siècle. Ce sont les travaux d'un autre Français, de Picard, qui préparèrent la découverte de l'attraction universelle par l'illustre Newton; et tous ces marins illustres, les Vivonne, les Duquenne, les Tourville, les Cassart, les Jean-Bart, les Bouillé, les D'Estaing, les Sufren, les Lamotte-Piquet, et bien d'autres, savaient trouver, sur toutes les mers, le chemin de la victoire.

Cette accusation, permettez-moi de le dire, rappelle quelque peu une anecdote que vous avez pu lire comme moi : Un Autrichien étant descendu à Blois, dans un hôtel dont la maîtresse était rousse et acariâtre, écrivit sur son carnet : toutes les femmes de France sont rousses et acariâtres. Assurément, Mesdames, vous ne souscrirez pas à ce jugement, ni moi non plus. (*Applaudissements*).

N'y a-t-il donc rien de vrai dans cette accusation ? si, assurément. Nos pères habitaient cette vieille Gaule si heureusement assise entre ses mers et ses montagnes, si heureusement découpée par ses fleuves, qu'au témoignage de Strabon, elle suffirait à prouver l'existence d'une providence ; cette France la douce, comme l'appellent nos vieilles chansons de geste; ce royaume le plus beau après celui du ciel, selon Grotius ; ils y trouvaient tout ce que réclamaient alors les nécessités et

l'agrément de la vie, et n'éprouvaient nullement le besoin de courir le monde à la recherche de quelque féerique eldorado ; de sorte que jamais jusqu'ici, la masse des esprits éclairés de la nation ne semble s'être passionnée pour les excursions lointaines et la possession de vastes colonies. On allait, on va volontiers voir la mer, des rivages de la Provence ou de la Normandie.

Mais, dit le proverbe, si les jours se suivent, ils ne se ressemblent pas, et les temps sont bien changés. Les bateaux à vapeur, les chemins de fer, le télégraphe ont effacé les distances et rendu Pékin plus voisin de Paris que Bordeaux ne l'était de Roubaix, il y a 40 ans. Nous avons des parterres à Nice, des potagers au pied de l'Atlas, les produits du monde entier confondus dans nos magasins : nous avons tout vu, tout goûté, nous voulons de tout : besoins nouveaux ou plus étendus qui demandent à être satisfaits

D'un autre côté, après les guerres de la République et de l'Empire, les peuples, longtemps foulés, se reprirent à vivre, comme au lendemain de l'an mille ; ils avaient tout perdu ; ils durent tout remplacer, et l'industrie prit un merveilleux essor.

La France, que Napoléon avait énergiquement poussée à se suffire à elle-même, et l'Angleterre outillée depuis longtemps, se trouvèrent seules en mesure, quoique à des degrés divers, de satisfaire à ces besoins. De là, pour elles, des fortunes rapides et colossales, des salaires bientôt doublés, triplés même ; mais aussi, et surtout chez nous, un développement du luxe qui, descendant des hautes classes aux classes moyennes et des classes moyennes aux classes ouvrières, fit naître partout des besoins inconnus à nos pères et rendit de plus en plus difficiles et de plus en plus rares, cet esprit, ces habitudes d'économie sans lesquelles aucune position ne peut ni s'améliorer ni se soutenir.

Les autres nations éblouies, jalouses, ne croyant pas possible d'engager la lutte avec succès, restèrent longtemps à peu près stationnaires.

Vinrent les expositions universelles : l'Angleterre y vit qu'elle manquait de goût, les autres nations qu'elles manquaient à peu près de tout ; mais elles avaient vu, elles tâchèrent d'imiter. Des établissements de tous genres furent créés à grands frais, en Angleterre, en Allemagne, pour développer le goût du beau et mettre la science au service de l'industrie.

Quant à nous, nous nous endormions sur nos lauriers. Or, a dit quelque part un chansonnier célèbre :

« De tout laurier, un poison est l'essence. »

Il fallut bientôt se réveiller, et le réveil fut inquiétant. Toute l'Europe entrait en ligne contre nous, résolûment et dans des conditions presque assurées de succès : c'était l'entente souvent cordiale entre les patrons et les ouvriers, des habitudes laborieuses, des goûts simples et peu dispendieux, la facilité, dans bien des régions, d'économiser le combustible et d'emprunter à l'eau des torrents la force motrice nécessaire à la vie des machines.

Tout cela leur permettait et leur permet encore de produire à bien meilleur marché que nous.

Un peu plus tard, les peuples qui nous fournissent les matières premières, jugèrent, non sans raison, qu'ils doubleraient leurs profits en fabriquant eux-mêmes ; et les États-Unis, entre autres, avec cette fièvre qui les distingue, créèrent, comme par enchantement, de vastes usines, et payèrent, au poids de l'or, l'habileté de nos ouvriers et l'intelligence de nos contre maîtres.

Et chacun de ces peuples commença par nous disputer son propre marché, puis le nôtre, puis tous les autres, avec cette ardeur de gens qui ont leur fortune à faire et qui la veulent faire ; ils s'installent partout et partout débitent leurs marchandises, au besoin sous l'étiquette française.

Tout cela était naturel ; on devait s'y attendre, et ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'on en soit surpris.

On a cru que le bon goût, à défaut du bon marché, nous réserverait du moins, chez les peuples civilisés, une clientèle d'élite ; mais on constate que, même sous ce rapport, nous perdons du terrain, en fournissant les modèles.

Quoi donc ! tout est-il fini pour Roubaix ? Fini, à Roubaix, la ville des ouvriers-artistes et des patrons audacieux ! A Dieu ne plaise que je jette jamais dans les cœurs ce cri de désespoir ! Notre fabrique se plie à tous les goûts, et, comme l'antique Protée, sait revêtir toutes les formes et toutes les couleurs ; elle cherche et saura trouver de nouvelles voies ; elle travaille, et la race travailleuse est forte et vivace. Non, Roubaix ne périra pas, et, je le dis avec orgueil, c'est de Roubaix que partira, que part déjà le signal qui doit sauver l'industrie et le commerce de la France. (*Applaudissements.*)

On comprend ici que ce n'est plus assez de bien faire, qu'il faut encore bien acheter et bien vendre, et que cela ne se fait plus sans quitter le coin de son feu. Autrefois, — je vous demande pardon de la comparaison, — chacun allait se pourvoir chez le boulanger ; la concurrence a amené le boulanger chez nous. Il en sera de même, quoi qu'on fasse, dans le négoce. Il faudra bien aller offrir soi-même ses produits en Chine, aux Indes, dans l'Afrique, dans l'Amérique, sur tous les marchés de l'Europe. C'est le règne des commis-voyageurs qui commence, non des commis en pantoufles, mais des jeunes gens qui, comme le demandait tout à l'heure M. le président, ne reculent pas devant l'étude des langues commerciales, qui s'essayent, même au besoin, à bégayer le chinois ou l'arabe, des jeunes gens que n'effrayent ni la fatigue, ni les distances, ni les climats, ni des périls qui n'ont de réalité que dans le cœur des mères et dans l'imagination des poltrons, des jeunes gens qui se hâtent surtout, car dans les batailles de l'industrie et du commerce, comme dans les autres, la victoire demeure presque toujours aux premiers arrivés.

Il se produit d'ailleurs actuellement, en ce sens, grâce aux Sociétés de géographie, un grand, un irrésistible courant. On sent, de toute part, un frémissement de bon augure qui détermine déjà des excursions viriles, dans une jeunesse qui s'étiole vite dans les plaisirs, si elle ne s'impose un but élevé et de vigoureux efforts. Mais les conférences courent au plus pressé ; elles visent surtout ceux qui peuvent tout de suite entrer dans le mouvement ; or, ce mouvement, pour se généraliser, pour être fécond, doit partir de l'enfance, de l'école, et MM. les instituteurs ont une grande mission à remplir.

Il s'agit d'adapter leur enseignement aux besoins particuliers des populations au milieu desquelles ils vivent. Les concours établis par la Société, tendent à les y pousser. Je sais bien qu'ils ne sont pas libres de leurs allures, que les programmes sont là; mais je sais aussi que les programmes sont assez élastiques pour permettre aux maîtres intelligents, et ils le sont, d'y glisser ce qu'il convient d'enseigner aux enfants.

Ceci me ramène naturellement à mon sujet.

C'est M. Guizot, historien et par conséquent géographe, qui, dans la loi de 1833, a placé la géographie parmi les matières obligatoires du programme des écoles primaires. Mais, à part l'abbé Gaultier qui, depuis longtemps, avait devancé notre époque, la géographie ne fut guère enseignée qu'à l'aide de livres. C'était mauvais pour la géogra-

phie physique et politique. D'ailleurs, pour enseigner la géographie, il fallait la connaître, et les maîtres ne la connaissaient pas.

Il nous souvient d'un qui cherchait gravement, sur une carte, Valenciennes, vous ne devineriez jamais où ? Je vous le donne en dix... Eh bien ! c'était en Bretagne ! Vous pensez bien qu'il ne l'y a pas trouvé ; et ce qu'il y a de piquant, c'est qu'il habitait presque aux portes de Valenciennes.

Pour la géographie commerciale et industrielle, un livre pouvait être bon, à condition d'être bien fait, et à condition aussi d'y faire étudier tout d'abord les choses utiles, sans s'inquiéter de l'ordre des chapitres.

Mais cette idée n'avait point germé encore, et comme tous les noms baroques, placés presque au début du livre, se logeaient difficilement dans la tête d'enfants, qui ne parvenaient souvent qu'à les estropier, la plupart s'arrêtaient volontiers au début. Leur science géographique était donc nulle ou stérile : de là une réaction universelle contre cet enseignement, que la loi de 1850 eut le tort de reléguer parmi les matières facultatives. Il ne mourut pas cependant ; il resta dans certaines écoles, mais timide, mais se cachant presque. Plus de livres ; de petits atlas les remplacèrent bientôt, atlas aux noms clairsemés, laissant les enfants absolument étrangers aux institutions, aux mœurs, aux produits des villes et des peuples. Franchement, ce n'était guère meilleur que l'enseignement du livre seul. On pouvait bien apprendre ainsi que la Chine ne confine point à la France — quand toutefois, ce qui était rare, on sortait de la France, — mais c'était tout. A quoi bon, cependant, si je ne sais de la Chine que le nom ? Quand on aura, sous mes yeux, jeté à la mer quantité de fleuves et planté, comme des pions sur un jeu d'échecs, nombre de villes sur les cours d'eau, cela ne me sera que fort médiocrement utile pour la conduite des mes affaires.

En 1865, M. Duruy, un autre historien, replaça la géographie parmi les matières obligatoires de l'enseignement primaire ; mais il était plus facile de faire un article de loi que de donner aux maîtres la volonté d'étudier la géographie et de l'enseigner avec méthode et succès. Il y eut pourtant un mouvement de reprise sérieux, grâce à l'énergique impulsion du ministre, grâce surtout, dans notre région, aux travaux et aux conférences de M. Wacquez-Lalo, envers qui la Société de géographie vient de réparer un bien long et bien injuste oubli.

Arrive la guerre de 1870.

On prétendit que c'était le maître d'école prussien qui avait battu le maître d'école français. J'aurais mauvaise grâce de protester. On ne peut être juge dans sa propre cause. Mais où étaient, demandai-je un jour à un brave monsieur qui me répétait cette sottise d'un air goguenard, les maîtres d'école français qui, en 1806, battaient les maîtres d'école prussiens ? La Prusse avait l'instruction obligatoire depuis 50 ans, et nous manquions d'écoles depuis quinze.

On fit plus ; on prétendit que nous avions été battus parce que nous ignorions la géographie.

M. Brunel s'est moqué spirituellement de cette naïveté toute gauloise ; et pourtant, en un sens, cette naïveté, c'est la vérité. Si, en effet l'on avait mieux connu, en haut lieu, la géographie militaire de la Prusse et la nôtre ; si l'on avait moins ignoré les ressources qu'elle avait accumulées de longue main en vue d'une lutte que l'on sentait venir; si l'on avait été renseigné sur l'esprit de haine et de convoitise qui entraînait contre la France la majeure partie des populations d'Outre-Rhin, il ne se serait point trouvé tant de cœurs légers pour nous précipiter étourdiment dans cette guerre fatale ; et si toutes ces choses eussent été familières au public, on ne l'eût point entendu crier si fort : à Berlin ! sans quitter la demi-tasse ou la queue de billard. Il nous souvient qu'un jour, nous fûmes accusé, dans un cercle d'amis, de manquer de patriotisme, pour avoir émis quelque inquiétude sur l'issue de la guerre qui allait s'engager. Ce chauvinisme ne vaut rien Quand on entreprend une guerre, il faut espérer le succès, mais il faut aussi prévoir les revers et aviser à y parer, sinon le premier échec étonne et abat. Il est donc nécessaire de regarder parfois au-delà de ses frontières.

Cette géographie militaire, nous l'avons ignorée et nous sentons ce que coûte cette ignorance, ce qu'il en coûte, encore une fois, de s'endormir sur ses lauriers !

Mais quand on attribue nos défaites à l'ignorance de la géographie, on vise surtout nos soldats.

Là est la naïveté. En savaient-ils plus les soldats de la République et de l'Empire ? A-t-on la main plus ferme, l'œil plus juste, le jarret plus solide pour connaître que pour ignorer l'existence du volcan de Popocatepetl ou du cap Sévérovostochnoï ! Sont-ce les grands fleuves et les hautes montagnes qui influent ordinairement sur le gain des batailles ? Tenez, un exemple, entre mille, et je le prends à notre porte. A la journée de Tourcoing, le 18 mai 1794, on s'est battu le long

de la Marque, de Croix à Tressin. La Marque est pourtant un assez modeste cours d'eau. Mais voici mieux : quand le duc d'York, qui occupait l'emplacement de la rue de Lille, opéra sa retraite vers Leers, il se trouva arrêté, savez-vous par quoi ? par le *riez* des Trois-Ponts. Quelques habitants du hameau, hardis autant qu'avisés, avaient détruit le pont par où l'ennemi comptait s'échapper. Les hommes passèrent, les chevaux aussi, mais l'artillerie dut nous rester. Nous prîmes ainsi vingt-deux pièces de canon. Ce fait mériterait d'être plus connu, et, s'il nous était permis d'émettre un vœu, nous dirions que nous serions heureux de voir la portion du boulevard établi sur le lit de l'ancien canal, entre le nouveau et la route de Lannoy, porter le nom de boulevard des Trois-Ponts. (*Applaudissements*).

La géographie stratégique est du ressort de l'armée ; c'est aux officiers d'apprendre à connaître les ressources qu'offrent les différentes régions pour l'approvisionnement des troupes, pour la facilité des communications, pour l'attaque ou pour la défense.

L'école n'y peut prétendre, et tout au plus peut-on demander que MM. les instituteurs habituent leurs plus grands élèves à évaluer les distances, à la simple vue, à lever grossièrement le croquis des chemins, sentiers et cours d'eau ; à remarquer les collines, les haies, les berges, les bois qui peuvent abriter une troupe, entraver la marche de l'artillerie ou de la cavalerie, à se diriger, enfin, à l'aide d'une carte d'état-major. Mais il serait utile qu'auparavant quelques conférences sur cette matière fussent faites aux instituteurs par MM. les officiers.

Quoi qu'il en soit de l'idée, vraie ou fausse, que nous avions succombé faute de connaissances géographiques, elle eut pour résultat de placer tout de suite, dans l'opinion de bien des gens, la géographie au premier rang des connaissances nécessaires, et l'on se mit à l'enseigner dans les écoles, à temps et à contre-temps. On ne jugeait plus de la valeur d'un maître que par les cartes qui tapissaient les murs de son école ; MM. les inspecteurs d'académie, les inspecteurs généraux toujours si pressés, se détournaient de plusieurs lieues pour visiter les écoles les mieux notées sous ce rapport. Le mouvement avait du bon, mais il fallait des hommes de talent pour contenir et guider vers l'utile ce zèle français par excellence. Il fallait des livres et des cartes, on en fit de bons, on en fit de médiocres, on en fit de mauvais. Les grands libraires, pour qui un bon livre n'est qu'un livre qui se vend, voulurent avoir tout de suite, chacun leur atlas et

leur livre. Aussi s'est-il imprimé des choses stupéfiantes. Laissez-moi vous en dire un mot : Ce sera la note gaie pour finir.

La poste, un beau matin, m'apporte une géographie due à la plume d'un des plus hauts employés, en ce temps-là, du ministère de l'instruction publique.

Il annonçait modestement, dans une longue préface, qu'il avait puisé ses renseignements aux sources les plus sûres ; il voulait bien toutefois demander qu'on lui indiquât les erreurs qui auraient pu lui échapper. J'eus la bonhomie de le croire et de lui adresser une liste d'une vingtaine de bévues, quelques-unes assez lourdes, sur notre région. Je crois que ma lettre ne lui est parvenne. Cette poste n'en fait pas d'autres ?

En voici un autre qui émane d'un très savant professeur de l'un des premiers lycées de France ; c'est un gros manuel destiné à faciliter la révision des matières du programme aux aspirants bacheliers : eh bien ! croiriez-vous qu'on y a omis, à dessein certainement, toutes nos défaites dans la dernière guerre. Ah ! sans doute, quand on écrit ces noms-là, la main tremble, la plume frémit, et des larmes de rage montent du cœur aux paupières ; et c'est justement pourquoi il faut constamment tenir les yeux de la jeunesse fixés sur ces taches de sang qui s'appellent Reischoffen, Metz, Sedan, Paris, Le Mans, Héricourt et tant d'autres, hélas ! Ce n'est pas avec de telles puérilités que la Prusse se relevait en 1813 des désastres de 1806 ; ce n'est pas ainsi qu'on retrempera l'âme de la France.

Passons ; je savais, et vous saviez comme moi, que les Belges émigrent en grand nombre, et que ce brave petit peuple tient une belle place en ce monde ; mais ce que ni vous ni moi n'aurions jamais soupçonné, n'aurions jamais pu croire en dépit des prodiges de la science moderne, c'est que les villes émigrent aussi !

Je veux rire peut-être. Mais enfin, puisque Rosebeke, que je croyais en pleine Flandre-Occidentale, se trouve aujourd'hui dans le Nord, d'après le savant auteur que j'ai eu sous les yeux, il faut bien que Rosebeke ait émigré ! Et notez que le reste est de cette force : il parle de chemins de fer, signale un embranchement de Busigny vers Valenciennes..... par Cambrai, et fait partir de Pont-sur-Sambre, au lieu d'Aulnoye, la ligne d'Hirson par Avesnes. Pour l'industrie, il ne dit pas un traître mot du Câteau ni de Fourmies, mais il a découvert que Marchiennes est une ville manufacturière ! Et dire que je ne m'en doutais pas, moi qui croyais pourtant la connaître et bien depuis

cinquante ans! Décidément il faudra que je change mes lunettes. En fait de batailles, il cite Wattignies, mais passe sous silence Hondschoote, Tourcoing, Audencourt, Honnecourt, Vinci!

Ce qui est vrai du Nord, doit l'être des autres départements ; n'est-il pas désolant de voir des livres, qui ont la prétention d'instruire nos enfants, faits avec une telle légèreté (1) ?

On me fit un jour lire, dans une édition de Malte-Brun, je crois revue et corrigée avec soin, que Roubaix possédait un magnifique théâtre : Or, il n'y avait alors de théâtre à Roubaix que l'informe salle de la rue de la Redoute! Je m'aperçois que vous ne savez pas de quoi je veux parler : vous n'y perdez rien.

Dernièrement, un étranger me demanda où se trouvait à Roubaix le canal souterrain? Grand fut son étonnement quand je lui répondis qu'il n'en existait pas : il venait de le trouver dans un livre tout neuf.

En fait de cartes, on ne fut guère plus heureux. Un seul exemple : une grande maison de Paris édita une petite carte du département du Nord riche de sottises. Vous connaissez le cours de la Haute-Deûle de Douai à Lille ; il forme un arc d'environ 15 kilomètres de flèche. Notre brave petite carte ne l'entend pas ainsi ; un canal est fait pour abréger la navigation, elle le redresse donc net, et lui fait couper en deux la butte de Mons-en-Pévèle. Il est vrai que ce n'est là qu'une bagatelle par le temps de percements qui court!

Nos cartes, en général, étaient claires, peu chargées, mais les montagnes s'y promenaient entre les fleuves, comme des chenilles processionnaires sur l'écorce d'un chêne ; nos globes étaient plus défectueux encore : on en demanda à l'Allemagne ; je fis comme les autres : les oculistes durent s'en frotter les mains. C'est un fouillis, tout y est : montagnes, coteaux, vallées, bois, villes, villages même, pressés, entassés, étouffés : il faut une loupe pour y lire. Les villes jetées sur

(1) Un de nos amis a blâmé cette critique de livres devant un certain nombre d'écoliers qui se trouvaient dans l'auditoire. Comme la même pensée pourrait naître chez d'autres lecteurs, nous répondons : 1° que la société de géographie ne peut tolérer que l'ignorance, la légereté ou la cupidité viennent fausser la science de nos enfants, stériliser leurs efforts et faire rire de nous à l'étranger; 2° qu'il n'y a pas un père de famille, pas un professeur qui ne se croient tenus de redresser les idées fausses, les erreurs grammaticales, historiques ou scientifiques des livres qu'ils leur mettent entre les mains ; 3° qu'en dehors des livres de doctrine religieuse, il est plus indispensable que jamais d'habituer l'enfant à ne point se payer de mots, à chercher l'idée sous la forme, à peser, à discuter les arguments de l'auteur, à s'habituer enfin à penser par lui-même au lieu de n'être qu'un écho. Avec le système du respect absolu du livre, il n'y aurait pas même de critique littéraire possible.

les montagnes n'en sont pas mieux éclairées. Nous avons des imitations parfaitement réussies, mais trop sombres pour des cartes d'études Ne pourrait-on, avec un système convenu de couleurs et de nuances, indiquer suffisamment les reliefs et les dépressions du sol, tout en rendant facile la lecture des noms?

Il y a aussi des cartes et des globes en relief qui ont la prétention de donner une idée plus juste de la surface du sol. Mais sous prétexte de rendre le relief plus sensible, on creuse les vallées, on exhausse les montagnes, on entasse, comme les Titans, Pélion sur Ossa : peut-être vaudrait il mieux s'en tenir à la vérité.

Les atlas de M. Foncin nous paraissent réaliser ce qu'il y a de désirable pour nos écoles, au point de vue de la géographie générale ; c'est le livre-atlas, atlas clair, livre utile. On y trouve des renseignements intéressants sur la constitution politique, les forces militaires, la marine, le commerce, l'industrie, les richesses agricoles ou autres des différents pays, toujours comparés aux nôtres, ce qui permet d'en apprécier l'importance.

Mais cette instruction générale ne suffit pas, à Roubaix, qui a des besoins spéciaux, et nous estimons que l'instruction primaire doit et peut, dès le début, diriger ses efforts vers ces besoins-là. Il n'est pas nécessaire pour cela de remanier les programmes. Nous l'avons déjà dit, il suffit d'insister davantage, dans les leçons de choses, sur les matières qui font l'objet de l'industrie ou du commerce local ; au lieu de problèmes et de dictées qui tombent de Paris, de composer soi-même des dictées et des problèmes sur cette industrie et ce commerce. Tout cela est possible, tout cela est facile même, à la condition toutefois de savoir. Mais ce que réclament le commerce et l'industrie de Roubaix ne se devine pas aisément, quand on n'a guère vécu qu'avec les livres : il faut donc que le commerce et l'industrie vous le disent eux-mêmes, MM. les instituteurs, et ceux qui vous ont conviés à ces conférences ne peuvent se dérober à l'honneur de vous renseigner. Ils dicteront, j'écrirai, vous enseignerez, et de la sorte nous rendrons tous service aux familles, à Roubaix et à la France. (*Chaleureux applaudissements*).

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR
A LILLE.

Des cours et conférences ont été organisés à Lille pendant la période hivernale de 1883-84, c'est-à-dire depuis le 15 octobre 1883 jusqu'au 8 mai 1884 inclusivement. Ces cours ont eu lieu tous les jeudis, à 8 heures et demie, dans la salle ordinaire des séances de la Société. Nous avons déjà indiqué, page 32 du Bulletin, ceux qui ont eu lieu jusqu'en janvier. Nous résumons successivement, ci-après, ceux qui ont suivi :

Cours du 10 janvier.

Les glaciers,

Par M. COSSERAT,
Principal du Collège de Saint-Amand, membre de la Société.

Nous avons analysé, page 260 du Bulletin, ce cours qui a été fait à Roubaix le 23 février.

Cours du 17 janvier.

Les signaux de chemins de fer,

Par M. JACQUIN, Inspecteur de l'exploitation au chemin de fer du Nord,
Membre du Comité d'études.

Cette conférence devant être publiée *in extenso* très prochainement, nous n'en donnons pas l'analyse.

Cours du 31 janvier.

Excursions dans le Sud de la Tunisie,

Par M. DELAMARE, chef de bataillon au 43e de ligne, Membre du Comité d'études.

On trouvera, page 200 du Bulletin, une analyse détaillée de cette conférence qui a été faite à Roubaix le 9 février.

Cours du 7 février.

La poste aux lettres en France et à l'étranger,

Par M. Alfred RENOUARD, Secrétaire-général.

Cette conférence est la même qui a été analysée, page 133 du Bulletin, pour Roubaix. En raison de ce qu'elle était faite à Lille, l'auteur y a ajouté quelques détails sur les origines de la poste dans la cité.

A l'instar de Paris et de plusieurs grandes villes du royaume, Lille, a-t-il dit, possédait une petite poste aux lettres, indépendante de la grande. L'entreprise était dirigée par le chevalier de L'Épinard, qui en avait publié le prospectus le 6 avril 1734. Il avait fait placer en ville environ cinquante boîtes, tenues par des boîtiers, qui timbraient les missives en présence des personnes de qui ils les recevaient. Les facteurs, revêtus d'habits aux couleurs de la ville (rouge et blanc), faisaient huit distributions par jour en été et sept en hiver, ils annonçaient leur passage par le bruit de leurs *claquettes* et recevaient dans un coffret de cuir les lettres qui leur étaient remises pour la distribution suivante. On payait deux sous pour le port d'une lettre et un liard pour celui des avis, feuilles, mémoires, billets de mort, etc.

L'arrestation de L'Épinard, emmené à Paris en août 1793, interrompit les services de la Petite Poste.

Cours du 6 Mars.

Excursion dans le massif et au couvent de la Grande-Chartreuse,

Par M. ROSMAN, Professeur de littérature au lycée de Lille, membre de la Société.

Le but du conférencier est de décider les Français à visiter la France : ce grand pays renferme toutes les beautés naturelles qu'on va chercher au loin ; elles n'ont qu'un tort, c'est d'être nôtres et à la portée de tous. Parmi les régions les plus favorisées, le Dauphiné tient le premier rang : il offre à la fois les tranquilles paysages des Vosges et les redoutables beautés des Alpes suisses ; ses glaciers, ses torrents rivalisent avec ceux du Mont-Blanc, et ils ont l'avantage d'être moins connus et surtout moins visités. De cette vaste province, il ne prend qu'une petite partie, et dans celle-ci même, il choisit un

point qu'il décrit en détail : la route du Désert, le Grand-Som et ce couvent : « huit fois brûlé, toujours reconstruit, et toujours célèbre » (1), qui a donné son nom au massif tout entier de la Grande-Chartreuse

Ce massif de montagnes composé en général de roches jurassiques ou crétacées, n'a pas moins de 120 kilomètres de tour ; il s'étend entre Grenoble, Chambéry, Les Échelles et Voreppe : trois de ses sommets dépassent 2,000 mètres ; les autres varient de 1,900 à 1,000 ; il est borné à l'Ouest par l'Isère, le plus puissant des cours d'eau de France après le Rhône : deux torrents principaux l'arrosent, le Guiers-Vif et le Guiers-Mort ; c'est ce dernier qui remonte pendant plus de 7 kilomètres la route célèbre qui conduit de St-Laurent-du-Pont au monastère, et que les touristes suivent d'ordinaire. Après avoir décrit les curiosités de cette route, M. Rosman fait pénétrer ses auditeurs dans le monastère même, construit à 977 mètres d'altitude, au pied des magnifiques escarpements du Grand-Som, au milieu de forêts d'épicéas et de sapins, où la neige ne fond presque jamais du milieu d'octobre au commencement de juin.

La maison est immense, mais d'une simplicité austère et digne de ceux qui l'habitent : Le conférencier donne le détail de l'hospitalité qu'on y reçoit. Il mène ses auditeurs à la chapelle, à la bibliothèque, à la salle du chapitre, dans la maison d'un chartreux, dans l'immense cloître de 215 mètres de côté, dans le cimetière enfin où les minces croix de bois qui protègent les tombes, ne portent aucun nom, et ne sont plus relevées quand le temps les a abattues. Il décrit ensuite la vie du chartreux, la règle ou plutôt les coutumes de l'Ordre, cette constitution, jamais changée, qui, cette année même, date de 800 ans : Les chartreux en sont fiers, et non sans raison : quel peuple de l'Europe pourrait en dire autant de la sienne ?

C'est en 1084 que saint Bruno, après avoir refusé l'Archevêché de Reims, vint trouver, avec six compagnons, saint Hugon, évêque de Grenoble : Celui-ci, selon la légende, avait vu en songe sept étoiles, dont l'une plus grosse, dominait toutes les autres : il reconnut dans saint Bruno et les siens les envoyés de Dieu, et les conduisit lui-même, par le seul chemin alors praticable, à quelque distance de la Chartreuse actuelle. Là, les solitaires construisirent en bois sept cabanes et une chapelle ; une avalanche emporta le tout quelques années après : les

(1) Joanne : Géog. de la France, Isère.

chartreux descendirent alors jusqu'à l'emplacement où se trouve aujourd'hui la Grande-Chartreuse. Le conférencier trace alors une rapide histoire de l'Ordre, il rappelle que les hommes les plus célèbres du moyen-âge, Pétrarque et son frère, qui fut chartreux pendant 20 ans, les ducs de Savoie, les Dauphins de Viennois, des rois d'Angleterre et de France se trouvent mêlés à l'histoire du couvent ; il énumère quelques-unes des nombreuses bonnes œuvres que cette maison distribue depuis plusieurs siècles ; il rappelle que ce fut un Père Général de la Grande-Chartreuse qui décida le Dauphin Humbert à céder le Dauphiné à la France, et termine en exprimant l'espoir que celle-ci continuera à couvrir de sa protection toute puissante un monastère qui a aidé à lui donner une de ses plus belles provinces.

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR
A LILLE.
(in extenso).

SOUVENIRS TOPOGRAPHIQUES DES GRANDES MANŒUVRES
DE 1883,

Par M. ARDOUIN DU MAZET,
Publiciste à Lille, membre honoraire de la Société de Géographie de Bordeaux.

(*Suite*) (1).

Cours du 27 Décembre 1883.
APPLICATION DE LA TOPOGRAPHIE A LA GUERRE.

Maintenant que nous connaissons presque tous, sinon tous, les signes employés en topographie, du moins les plus usités, nous allons étudier sur le terrain l'utilité de cette science au point de vue militaire, soit au moyen de la carte déjà dressée, que tous nos officiers et beaucoup de sous-officiers savent lire, soit au moyen des méthodes de levé topographiques expéditives, de ce qu'on appelle de levé à vue.

Il n'est pas nécessaire d'être militaire pour comprendre qu'entre une expédition entreprise sur un terrain connu à l'avance et une campagne tentée en pays inconnu, il y a une différence énorme. Dans le premier cas si, à la connaissance du pays grâce à la carte et à un service d'éclaireurs bien organisé, on joint le quelque chose qui s'appelle le génie de l'action et un peu aussi les gros bataillons, on est à peu près sûr du succès : les armées allemandes dirigées par un homme que nous pouvons ne pas aimer, mais dont il convient d'apprécier les hautes qualités stratégiques, nous l'ont bien fait voir ; dans le second cas, au contraire, il faut une foule de qualités particulières, il faut surtout de la prudence et un service d'informations bien comprises pour arriver au but, c'est grâce à la façon défectueuse dont était

(1) Voir page 269.

fait son service d'informations sur les mouvements de l'ennemi, grâce probablement au manque de connaissances topographiques de son état-major, que le général Hicks-Pacha a mené son armée à la boucherie dans les défilés du Darfour (1).

N'allez pas conclure de là qu'avec un peu de connaissances topographiques, avec la science de la guerre même, on puisse être certain de mener à bonne fin une campagne. Le rôle d'un commandant d'armée est plus considérable encore. Il faut, quelque confiance qu'il ait en ses subordonnés, qu'il soit au courant des moindres détails, de l'approvisionnement en vivres, médicaments, munitions, etc. Ce qui a fait la force de Napoléon I[er], ç'a été surtout le don, qu'il possédait au plus haut degré, de tout prévoir et de tout organiser. Lorsqu'il entreprit la campagne d'Italie en 1800, il règla tous les détails avec un soin et une minutie dont le fait suivant nous donnera la preuve : Prévoyant les difficultés de la traversée des Alpes dans une saison encore dangereuse, il alla jusqu'à désigner le cuir dont devaient être les harnais des chevaux chargés de conduire les canons et les chariots : « de bon cuir de Pont-Audemer » et le nombre de brins de fil dont devait se composer le ligneul nécessaire pour coudre ces harnais. Il en fut de même pour tout. Comme cela se produit toujours, l'armée et l'administration, sous une telle main, prirent des habitudes de prévoyance et d'organisation qui, pendant si longtemps, firent de l'armée française la mieux outillée des armées, la plus rapide à la marche, la plus prompte à l'action. Mais je ne veux pas pousser plus loin ce préambule. J'ai voulu seulement vous montrer que nous n'allons pas, pendant cette courte promenade à la suite de nos braves régiments du 1[er] corps d'armée, faire de l'art militaire, nous n'allons en voir que ce qui peut nous intéresser directement et surtout ce qui se rapporte à notre sujet : la topographie.

Pendant ces quinze jours que j'ai passés avec nos soldats, marchant à leur suite, m'imaginant me battre avec eux, me grisant comme eux des fumées de la poudre qui me rappelaient les jours où cette sensation d'ivresse était rendue un peu moins douce, grâce au siflement des balles, pendant ces quinze jours j'ai vu bien des combats, bien des assauts, tantôt sur les croupes dénudées du Cambrésis, tantôt dans les vertes vallées du Boulonnais, je n'entreprendrai pas

---

(1) Ce cours avait lieu au moment où l'on venait d'apprendre le désastre des Anglo-Égyptiens.

de vous raconter par le menu toutes ces rencontres, nos jeudis de l'hiver n'y suffiraient pas, mais je prendrais deux ou trois journées qui me paraissent résumer, au point de vue particulier auquel nous nous plaçons, les diverses opérations les plus intéressantes des manœuvres : *La marche du 84e sur Landrecies ; la prise du mamelon de Mons-en-Pévèle* par une compagnie du 43e, *l'enlèvement des hauteurs de Caffiers* par la brigade de Frescheville et *enfin le combat de la 2e brigade contre la 1re* dans le canton de Clary.

Mais avant de commencer cette étude, je dois vous signaler quelques-uns des signes topographiques que nous n'avons pas encore vus et dont la connaissance est indispensable, nous profiterons de l'occasion pour voir, en même temps, comment se représentent certains accidents du sol que l'on ne trouve point dans nos régions, les vignobles par exemple (1).

Vignes



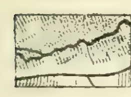
Les *vignes* sont indiquées comme dans la nature par des rangées d'arbustes, chaque arbuste est remplacé ici par un point, mais les parcelles du vignoble sont disposées dans des directions variées.

Tourbières



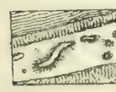
Les *tourbières* si communes dans le Nord, sont figurées par un marais coupé de distance en distance par de petits carrés d'eau qui représentent les endroits où la tourbe a été extraite.

Prés



Les *prés* sont désignés par des lignes de points ou de petits traits bien courts.

Dunes et Sables



Les *dunes* sont indiquées comme les mamelons dans le relief, mais des lignes concentriques de points, d'autant plus serrés que la pente est plus forte, remplacent les hachures. Les *sables* sont représentés par un pointillé très serré.

Vergers



Pour les *vergers* les points en quinconce indiquent des arbres, les séparations par des chemins ou route sont représentées par les signes ordinaires.

---

(1) Pendant le premier cours, le conférencier dessinait ces signes à la craie sur un tableau noir, pendant le second, il les a fait au fusain sur du papier blanc, ici nous empruntons des croquis à la carte elle-même.

Bruyères

Les *bruyères* participent des sables par le pointillé, et des bois par des petits bouquets semés de distance en distance.



Les *marais salants* ont des tourbières les carrés d'eau, les échiquiers que vous voyez représentent les bassins où se fait l'évaporation.

Murs et haies
Eglise
Maisons isolées

Les signes ci-contre n'ont pas besoin d'être expliqués.



Les *falaises* au bord de la mer ou dans l'intérieur des terres se représentent par des courbes très serrées, où les failles, les ruptures sont indiquées par des espaces très noirs, les hachures seraient ici insuffisantes.

Rochers plats dans la mer

Les *rochers plats dans la mer*, que l'on voit à marée basse, sont indiqués par leur forme même, dont les reliefs sont représentés par des lignes de hachures disposées en péninsules ou en îlots.

Ecriture
Préfecture *Sous-Préfecture*
Canton

Les chefs-lieux de département, d'arrondissement ou de canton sont reconnaissables aux lettres renfermées dans des cartouches. Ce sont de grandes capitales doubles dans un parallélogramme pour les préfectures, de petites capitales grasses dans un losange pour les sous-préfectures, des petites capitales dans un ovale pour les chefs-lieux de canton.



Les *glaciers* dont il faut bien dire un mot pour épuiser, ou peu s'en faut, la liste des signes topographiques, sont représentés par de grands espaces blancs au milieu des *rochers* et des autres représentations de reliefs. Dans quelques cartes, on indique par des courbes les fentes du glacier, dans les cartes ou les courbes remplacent les hachures, ces courbes sont bleues et tranchent admirablement sur la teinte bistre des montagnes.

Ce rapide examen terminé, nous allons reprendre nos manœuvres militaires.

I

La marche sur Landrecies.

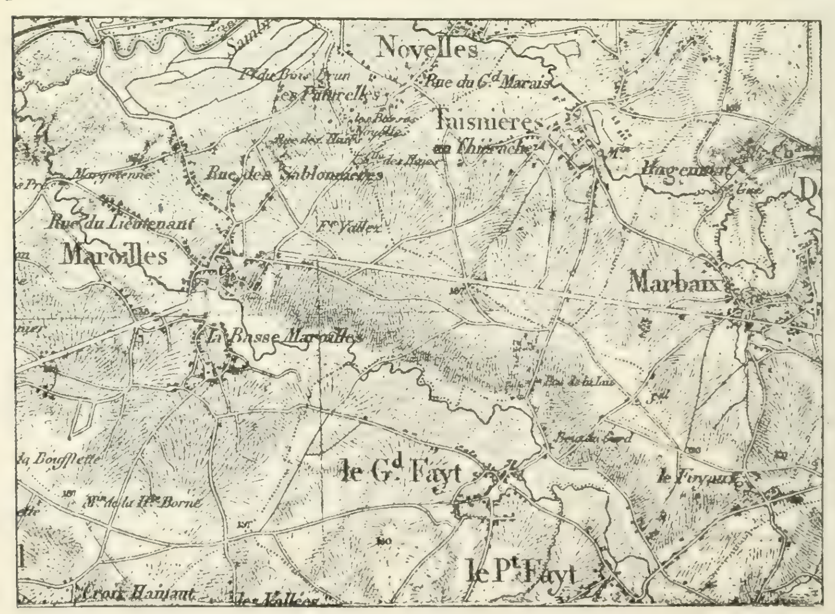
Dans le cours précédent, nous avons jeté un coup d'œil en passant sur la très pittoresque petite ville d'Avesnes. Si vous le voulez bien, nous allons y retourner ensemble et, pendant que le tambour bat, que le clairon sonne pour faire les adieux des deux bataillons du 84me à la ville, nous prendrons les devants avec ces quelques hommes que nous voyons devant nous et qui constituent la pointe d'avant-garde. Un peu en arrière un autre groupe plus compact forme l'avant-garde. Les hommes qui marchent en avant doivent veiller attentivement sur tout le pays au fur et à mesure qu'il se déroule devant eux, ils doivent conserver leurs distances, un coup de sifflet qui, en campagne, remplace le clairon, leur indique s'ils doivent s'arrêter ou continuer leur marche. De leur côté, ils doivent explorer la route, se dissimuler sur les côtés autant que possible, prévenir la tête d'avant-garde de tout ce qu'ils peuvent apercevoir d'inquiétant. Il y a donc là une première étude du pays, une sorte d'application rudimentaire de la *topographie.*

Si on se trouve dans un pays où la présence de l'ennemi est probable, d'autres fractions se tiennent sur les côtés de la colonne, c'est ce qu'on appelle des flancs-gardes, ils ont pour mission de gravir les points un peu élevés pour reconnaître le terrain ; ils fouillent les bouquets d'arbres etc.; c'est de la topographie plus complète, là, déjà, la carte est nécessaire, car elle permet de connaître d'avance les points utiles à visiter.

Au départ d'Avesnes, il n'était pas nécessaire, pour le 84me, de prendre tant de précautions, car on savait que l'ennemi représenté par l'autre bataillon du régiment, devait se trouver en avant de Maroilles. On marchait donc tranquillement, admirant le paysage, fort joli sur ce point. La route s'allonge droite et inflexible, à travers le pays, gravissant les rampes, coupant les ravins sans décrire la moindre courbe. On parcourt ainsi une longue croupe fortement ondulée, dont les pentes, de chaque côté, aboutissent aux rivières, la pente de droite ou du Nord vers l'Helpe majeure décrivant de grands méandres dans une riante vallée aux grasses prairies, la pente de gauche ou du Sud vers l'Helpe mineure, non moins capricieusement serpentante, mais dans une vallée plus étroite, moins pittoresque, où le plateau se termine brusquement par de véritables escarpements.

Maroilles est placé au bord d'un de ces escarpements, à un endroit où la colline a une pente plus douce, la route sur ce point dévie un instant pour aller traverser l'Helpe mineure sur un pont de pierre. C'est le principal passage du petit cours d'eau, le point indiqué pour tenter de le franchir et, par conséquent, pour défendre ce passage.

La colonne qui marche sur Landrecies était donc certaine de rencontrer là un adversaire pouvant, à l'abri des maisons du village, offrir une résistance sérieuse ; divers indices font, du reste, reconnaître que cette pensée est juste. C'est ici que la carte devient utile. En la consultant, on peut reconnaître, à droite et à gauche de la position, deux autres passages de l'Helpe, l'un vers un hameau de la rive gauche appelé la Basse-Maroille, l'autre au Moulin des Prés. Si ces deux passages ne sont pas gardés, il est facile de tourner Maroilles, on envoie donc deux détachements dans la direction des passages ; pendant qu'ils avancent rapidement, on dessine une attaque sur le front de la position de façon à attirer le plus grand nombre des défenseurs et à faire croire à un combat sur ce point. L'ennemi, qui n'a là qu'un petit nombre d'hommes, se replie rapidement pour se retirer de l'autre côté du pont, la rivière lui offrant une ligne de défense facile ; la tactique serait parfaite sans les deux attaques de flanc, conduites par les détachements qui ont franchi la rivière à la Basse-Maroilles et au Moulin des Prés, dont l'arrivée soudaine force les défenseurs du pont à cesser le feu.



Voilà donc une opération pour laquelle la carte a été fort utile. L'examen que nous allons faire nous-même de cette carte, nous montrera que la ligne défensive de l'Helpe mineure était fort défectueuse, non seulement par la présence de points de passages à proximité de la position à défendre et que l'on n'avait pu garder, mais surtout par le relief du sol : l'assaillant arrivait par le point culminant du pays et dominait de suite l'adversaire qu'il pouvait facilement refouler. Les conditions eussent été changées si le bataillon attaqué avait eu à se défendre contre un ennemi abordant la rive gauche, les hauteurs abruptes de Maroilles, la disposition des maisons en amphithéâtre auraient permis une résistance efficace, en même temps qu'on aurait pu découvrir l'ennemi s'il avait tenté de franchir les autres ponts en arrivant par les terrains découverts de la Basse-Maroilles. Vous voyez donc, dans cette rapide esquisse ; l'utilité de la topographie et les services que peut rendre la connaissance exacte du sol.

II

Combat de Mons-en-Pévèle.

Le 43me régiment de ligne et le 16me bataillon de chasseurs à pied qui font partie de la 1re brigade, ont commencé leurs manœuvres entre Lille et la Scarpe. La première série des opérations s'est composée de manœuvres de compagnie contre compagnie ; ce sont là des mouvements peu importants pour le curieux, à cause du petit nombre d'hommes mis en ligne, mais pour les cadres inférieurs, c'est une école excellente, et pour les officiers de compagnie c'est presque la seule manœuvre qui leur donne une initiative complète.

Cependant quand la disposition du terrain s'y prête, ces mouvements peuvent être fort intéressants pour les « pékins ». C'est ce que j'avais cru reconnaître à l'examen de la carte en étudiant la zone comprise entre Lille et Douai. Les petites collines de Mons-en-Pévèle devaient, en effet, donner d'excellentes positions pour la défense, et, de fait, l'occupation du mamelon à jamais célèbre qui domine le paysage, a donné lieu à une manœuvre fort intéressante.

Je ne vous la décrirai pas par le menu, ce qu'il convient seulement de faire ici, c'est de vous expliquer par le terrain la façon dont une position dominante a pu être abordée et enlevée par une troupe égale en force à celle qui la défendait.

Le mamelon de Mons-en-Pévèle qui atteint 102 mètres d'altitude,

domine de plus de 60 mètres les plaines de l'Est, et de près de 80 mètres les plaines du Pas-de-Calais où se trouvent les houillères de Courrières et de Carvin, il fait partie de cette petite chaîne qui se dresse insensiblement au Sud de Lille, porte sur son premier renflement le fort de Seclin, se relève encore vers Martinsart, Attiches, la Neuville, Wahagnies, Thumeries et Moncheaux où elle se termine brusquement au-dessus de la plaine de la Scarpe. Mais le mamelon n'est pas disposé sur la rangée initiale de la chaîne, il est projeté comme un éperon partant de la lisière du bois d'Ostricourt ; aux deux angles formés par le point de jonction prennent naissance : au Nord, la Marque affluent de la Deûle, au Sud, le courant de Coutiches affluent de la Scarpe, tandis que vers l'Ouest, un grand ravin traverse les bois d'Ostricourt et va porter ses eaux au canal de la Haute-Deûle au pont d'Oignies. Cet éperon de Mons-en Pévèle est donc topographiquement assez intéressant, mais de plus il s'isole du reste de la chaîne, par une dépression assez forte, du rameau qui l'y soude et dépasse de beaucoup en hauteur tous les petits sommets voisins, de là un aspect assez imposant pour le « Mont » vu de certains points et, de son sommet, une vue magnifique sur les Flandres et l'Artois.



On voit de suite de quelle importance peut être la position de Mons-en-Pévèle, du reste la célèbre lutte du 11 août 1304, entre Philippe-le-Bel et les Flamands, la défaite de Clodion par Aétius en 446, la création d'un camp par le duc de Bourgogne en 1708, en seraient la preuve historique, mais nous n'avons qu'à étudier le terrain comme nous l'avons fait.

Quant à l'état actuel de la célèbre colline, il peut se décrire ainsi : le village est situé à l'ouest sur la petite chaîne, tandis que le sommet le plus élevé est à l'Est, et se termine par un haut escarpement entre les hameaux de Martinval et de Loffrande. Cet escarpement, dénudé au sommet, est très rapide, en plusieurs points de vagues remous de terrain indiquent le travail des armées qui s'y sont retranchées, mais des bois ont crû sur les pentes, les reliefs se sont adoucis, des vergers, des buissons croissent partout où le peu de rapidité du talus l'a permis. Cela rend les abords du coteau assez difficiles à surveiller, du hameau de Martinval on peut même atteindre la crête presque à couvert.

C'est cette disposition que la compagnie assaillante a mis à profit avec beaucoup de bonheur; pendant que des tirailleurs occupaient l'attention de l'ennemi sur les autres points, le gros de la petite troupe s'avançait prudemment par les vergers et en s'abritant derrière les haies. Le couvert de la végétation est telle que l'on ne pouvait en aucune façon deviner ce mouvement.

De leur côté les défenseurs avaient pris d'excellentes dispositions; les parties découvertes avaient été défendues par des tranchées, sur plusieurs lignes; au sommet un vaste réduit défensif avait été créé en moins d'une demi-heure, mais l'assaillant ayant enlevé les premières défenses par l'Est, ne tarda pas à arriver sur ce réduit et à donner l'assaut.

Vous voyez ici le parti tiré du sol pour l'attaque; la prise du mamelon n'a pu avoir lieu que par l'examen du terrain et l'aide de la carte, car une attaque directe de la position eut été une folie.

III

Le combat de Caffiers.

Vous savez qu'au-delà des plaines de la Flandre et de l'Artois se dresse, tout à coup, une longue chaîne de collines dont les pentes

d'abord insensibles et dénudées dans la partie qui borde les plaines, s'escarpent bientôt dans les vallons voisins et se couvrent de bouquets de bois et même de vastes forêts. De larges et profondes vallées s'ouvrent dans l'intérieur de ces collines dont le point culminant atteint 212 mètres d'altitude, près de Desvres. Là viennent se souder, comme en un tronc commun, toutes les chaînes secondaires qui constituent ce massif appelé massif du Boulonnais. Entre chacune de ces chaînes, courent des rivières vives qui appartiennent à des bassins hydrographiques bien divers. La Lys qui va à l'Escaut y prend naissance, ainsi que l'Aa et la ravissante petite rivière de Hem, son affluent; la Slack qui arrose le riant et pittoresque bassin de Marquise, le Vimereux dont l'étroite vallée débouche dans la Manche par une grandiose coupure des falaises, la Liane qui forme le port de Boulogne, les affluents de la Canche rayonnent des environs de Desvres vers tous les points de l'horizon. Le faible cours de ces petites rivières, dans un massif proportionnellement très élevé, explique le caractère presque montagneux de la plupart des pentes; la hauteur relative des cîmes au-dessus des fonds, très considérable pour la faible altitude absolue de l'ensemble, donne au paysage un cachet de grandeur que n'atteignent pas, bien souvent, des régions situées à une plus grande hauteur, notamment nos Ardennes du Nord.

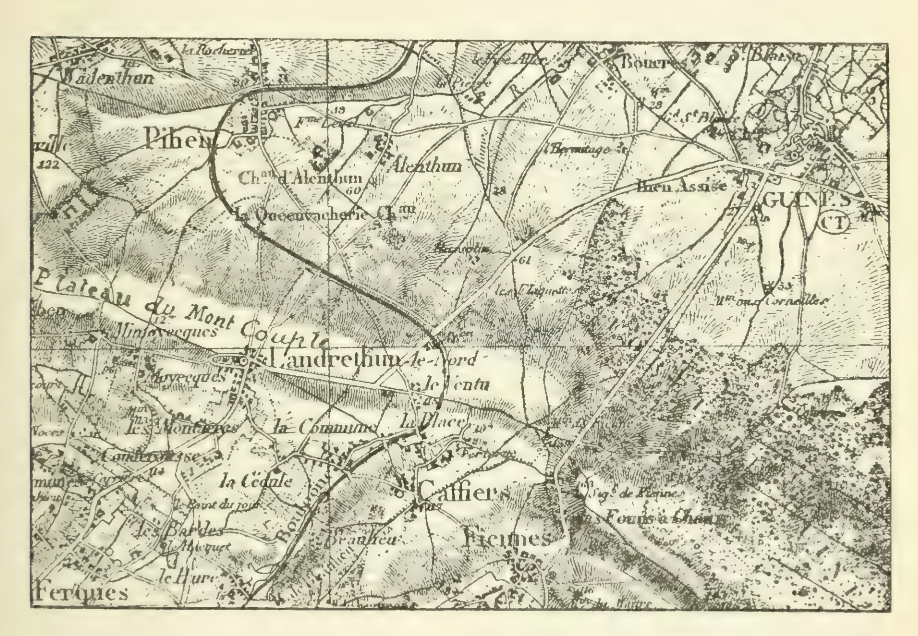
Ainsi coupé par une foule de rivières, le massif, peu étendu, ne peut pas présenter de plateaux, toutes les chaînes secondaires se composent de longues et étroites arêtes, dont quelques-unes ont juste la largeur nécessaire pour le passage d'un sentier, tel est, par exemple, la mince crête appelée mont Couple qui, partant au-dessus de la ville de Guînes, vient aboutir au-dessus de la petite mais riante station balnéaire de Wissant.

Vous comprenez combien cette disposition du pays permet de donner aux manœuvres un caractère d'imprévu. Dans ces vallées profondément encaissées, il n'est pas difficile à un corps de troupe de se dissimuler, ces hautes croupes constituent des positions de défense magnifique, enfin les petits groupes de bois, les forêts, les vergers constituent autant d'éléments excellents pour des manœuvres; là surtout la carte de l'état-major, et par conséquent la connaissance de la topographie, sont nécessaires.

C'est la 4me brigade, composée des 8me et 110me de ligne, qui avait à évoluer dans ces riantes vallées boulonnaises. Après quelques manœuvres autour de Calais, ces deux régiments figurant un ennemi par

l'envoi en avant de quelques détachements, ont commencé à envahir le massif pour venir prendre position sur le mont Couple.

Ce mont Couple, je vous l'ai déjà dit, commence au-dessus de Guînes pour aboutir au-dessus de Wissant. Son sommet le plus élevé atteint 163 mètres. De là on jouit d'une vue merveilleuse sur la Manche, sur la chaîne de dunes qui se replie harmonieusement du Blanc-Nez au Gris-Nez, et sur le bassin de la Slack au centre duquel se trouve la petite ville de Marquise. De l'Ouest à l'Est, la crête s'abaisse insensiblement jusqu'à n'avoir que 110 mètres, au point où la route et le chemin de fer franchissent la colline, mais immédiatement au-dessus de ce point la chaîne se relève, pour reprendre son altitude de 163 mètres au signal de Guînes, au-dessus des carrières taillées à pic qui dominent le village de Fiennes. La colline, à partir de ce point, s'élargit un peu et porte les premières futaies de la forêt de Guînes.



La 4me brigade occupait donc toute cette petite chaîne du mont Couple, mais elle a appris pendant la nuit — du moins on part de ce principe — que l'ennemi se propose de tourner ses positions et de la rejeter sur Calais, il faut donc empêcher ce mouvement en occupant la situation capitale du pays, l'espèce de col où passe la voie ferrée, et le signal de Guînes qui le domine. L'opération était relativement facile,

la nature du terrain, disposé en belvédères naturels, permettant d'embrasser l'ensemble et de se porter par conséquent sur le point menacé, semble rendre ici la connaissance de la topographie assez inutile, mais le matin où avait lieu la manœuvre, un brouillard tellement épais qu'on ne pouvait y voir à dix pas devant soi, rendait l'emploi de la carte absolument indispensable, par elle seulement on pouvait se reconnaître dans ce pays coupé de petites prairies, de haies, de vergers, de bouquets de bois et de carrières.

C'est donc avec la carte à la main que l'on occupe le village de Caffiers et que l'on se prépare à la résistance, les ponts qui dominent la profonde tranchée du chemin de fer sont occupés au milieu du brouillard; guidés par la carte, un bataillon de ligne et une batterie d'artillerie vont prendre possession du signal de Guînes, mais tout cela personne ne le voit s'effectuer.

On est donc forcé de faire de nombreuses reconnaissances sur tous les points, la cavalerie fouille le terrain dans la direction de Marquise; les fantassins qui savent quels sont les endroits à défendre — toujours grâce à la carte et par la carte seule, car on ne pourrait dire si l'on est dans le fond d'une vallée ou sur la croupe d'une colline — creusent rapidement des tranchées sur les points les plus menacés, bientôt tous les passages du chemin de fer sont commandés par des fossés; en avant, des lignes de tirailleurs sont embusqués derrière des haies et des charmilles qui doivent commander la route de l'ennemi, mais de ces haies et de ces charmilles on ne connaît la position ou la valeur défensive que par la carte.

Nous sommes donc en présence d'une opération que seule la connaissance de la topographie rend possible, tant de la part de l'assaillant qui ne peut deviner le point faible de la position par ses éclaireurs puisque ceux-ci sont condamnés à une grande prudence, presque à l'inaction par le brouillard; tant de la part des défenseurs qui ne peuvent ni deviner s'ils ne seront pas tournés, ni deviner le point précis où ils seront attaqués. Cependant la cavalerie rencontre la cavalerie de l'ennemi qui cherche à reconnaître le terrain ; c'est un signe que l'attaque est proche.

Vers huit heures, les tirailleurs de l'ennemi se heurtent aux premières lignes de la défense, on s'aperçoit mutuellement de la présence des deux troupes au moment où les hommes vont se rencontrer. La fusillade s'engage, la brume flotte toujours et ne permet pas de distinguer les détails de l'affaire. Bientôt cependant le soleil réussit à la

dissiper un peu et l'on ne tarde pas de part et d'autre à reconnaître la position approximative de l'ennemi. L'artillerie se mêle alors à la bataille, les deux troupes sont presque corps à corps et de longs crépitements se font entendre.

Mais l'ennemi est arrivé, à la faveur du brouillard, et presque à son insu, au cœur même de la position. Il devient alors impossible de tenir avec des forces inférieures en nombre, peu à peu on abandonne le terrain pour aller rejoindre le 8me de ligne retranché sur le mamelon de Fiennes.

Nous avons vu que cette colline est la position dominante de tout le pays ; déjà très forte par elle-même, elle a été rendue plus forte encore par des lignes de tranchées-abris commandant la route de Guînes, seul point accessible à l'ennemi. Quand un coup de vent venu de la mer a eu chassé les dernières brumes, on a aperçu le 8me occupant ces travaux de défense et, sur l'extrême sommet, une batterie d'artillerie dont les pièces pouvaient battre tout le pays. L'ennemi est obligé de rappeler ses tirailleurs et de les masquer derrière le bois de Beaulieu où il se masse, caché par les arbres. La manœuvre de ce jour-là est achevée, le plan étant d'interdire le passage du col en occupant le signal de Fiennes si l'ennemi forçait le passage du chemin de fer. C'est ce qui s'est produit.

Cette opération était fort intéressante, mais je dois me borner à cette description bien sommaire qui vous montre les services rendus ce jour-là par la carte et la boussole, car sans elles les trois premières heures de la journée auraient été perdues, le brouillard interdisant complètement la marche des troupes et la reconnaissance des positions.

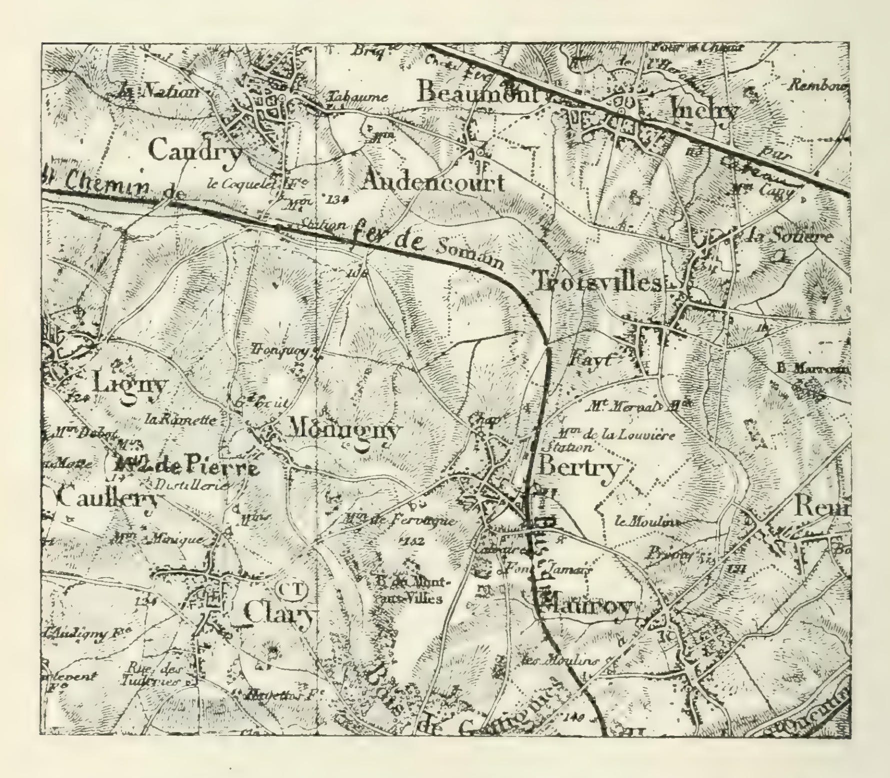
Nous allons maintenant voir les services rendus par la carte sur un vaste terrain, pour de grandes masses de troupes et en plein soleil.

IV

Combats du Moulin-de-Pierre et de Haucourt.

Le 17 septembre, toute la première division était réunie sur les limites de l'Aisne et du Nord, entre Crèvecœur, sur l'Escaut, et Busigny, point de jonction des chemins de fer de Cambrai, de St-Quentin et de Belgique. La deuxième brigade, commandée par le général de La Hayrie était aux environs de Busigny, la première dans les villages qui bordent le torrent d'Esnes. Une action générale devait s'engager

sur un plateau assez élevé dont quatre gros bourgs disposés en losange occupent le centre : Clary, Montigny, Caullery et Ligny. Au milieu de ce losange, le sol atteint son point culminant, 142 mètres. Le plateau est découpé par une foule de ravins évasés, aux fonds à peine mouillés, dont les eaux, quand il y en a, vont au torrent d'Esnes. Ces ravins font ainsi du plateau une succession de petites chaînes de collines rayonnant autour de Clary dans toutes les directions et rendent le pays fort accidenté. Le croquis que voici rendra plus facile la compréhension du terrain.



La première brigade s'était installée au point culminant, à cette cote 142 où un moulin, dit Moulin-de-Pierre, commande tout le pays, notamment la ville industrielle de Caudry, située à cinq kilomètres au nord. Le 127ᵉ avait fortement défendu le mamelon au moyen de tranchées disposées en arc de cercle de chaque côté de la route ; le 43ᵉ en avait fait autant en s'appuyant sur le village d'Haucourt. Ces deux régiments avaient des tirailleurs dans la direction de Clary, le 16ᵉ

bataillon de chasseurs, formant la réserve, était placé en avant de Ligny, en dehors de la vue de l'ennemi. Deux compagnies battaient le pays aux environs de Ligny.

Cette brigade ainsi placée, avait pour mission de barrer le passage à l'ennemi, qui était censé marcher sur Cambrai.

L'ennemi, c'est-à dire la deuxième brigade, était fort vaguement renseigné sur la situation de l'adversaire, ses éclaireurs avaient beau fouiller le pays, ils ne rencontraient aucun indice. Par contre, le service d'éclaireurs de la première brigade avait l'avantage d'un terrain dominant et pouvait facilement suivre la marche de la deuxième, surtout quand celle-ci, ayant fouillé le bois de Gattignies et l'ayant reconnu libre, eut atteint Clary ; il agissait alors avec si peu de sécurité, qu'une batterie d'artillerie d'avant-garde, cherchant à prendre position, fut faite prisonnière par les chasseurs à pied.

Bientôt le contact fut pris, la deuxième brigade commença une vigoureuse attaque sur tout le front de la position, c'est-à-dire sur tout le pourtour du mamelon central ; vers Caullery, une vive fusillade retentit, dominée parfois par l'artillerie, mais, chose singulière, bien que les tirailleurs de la première brigade eussent battu en retraite, la deuxième n'avançait pas, et pendant longtemps le combat continua sans que l'assaillant parut disposé à entreprendre un effort décisif. Cela cachait évidemment une manœuvre pour le succès de laquelle il fallait maintenir la première brigade dans ses lignes.

En effet, le 84e de ligne n'a opposé qu'une partie des siens au 127e ; s'engageant entre Clary et Bertry dans un ravin profond dont la tête est à un mamelon atteignant 152 mètres, au-dessus du moulin de Fervaques ; le reste du régiment s'est glissé en silence dans les rues de Montigny ; tandis qu'une batterie d'artillerie placée au-dessus de ce village, tire à toute volée, il s'avance rapidement, masqué par les berges du ravin, arrivé en vue de Caudry, il fait un rapide mouvement à gauche et se dirige vers Ligny, point qui paraît le moins bien gardé de toute la longue ligne de la défense.

Cette marche-là, c'est la carte, complétée par les indications des éclaireurs, qui l'a dictée.

A un moment donné, cette manœuvre ne peut plus être dissimulée, le 84e s'élance alors au pas de course et entame une attaque à fond contre Ligny, tout le reste des assaillants se porte en avant avec le plus grand entrain, si Ligny est débordé, c'en est fait de la position.

Mais le bataillon de chasseurs resté en réserve et que les assaillants ne pouvaient apercevoir à cause de la configuration du sol, accourt tout à coup et arrête net la marche de l'ennemi en le surprenant lui-même inopinément; un mouvement d'indécision se produit alors dans la masse de cette colonne reçue en terrain découvert par les feux nourris d'un ennemi bien abrité. On sonne le *cessez le feu !*

Vous voyez ici le rôle de la topographie. C'est elle encore qui a tout préparé, le choix de la position qui permettait de couper toutes les routes vers Caudry et Haucourt en un point où la ligne de défense serait peu étendue, et la marche du 84ᵉ sur Ligny à l'abri du bois de Gattignies et du ravin de Montigny. La carte de l'état-major a, là encore, joué un grand rôle (1).

Le lendemain 18 septembre, une petite opération a lieu un peu au nord — on peut la suivre sur le même croquis. — La première brigade a pris position au moulin d'Esnes sur une crête allongée qui domine la rive droite du torrent d'Esnes. Il s'agit pour elle de se maintenir dans cette position.

Le torrent d'Esnes est une profonde dépression creusée dans le plateau argileux du Cambrésis. Il est formé à Esnes par la jonction de deux grands ravins à sec le plus souvent. L'un naît à Bertry, sous le nom de Riot de la Louvière, il décrit un grand arc de cercle pour venir passer au pied de Caudry, sous les noms de Riot des Monts et de Riot de Moby ; au-delà de Caudry, il s'appelle ravin de la Warnelle, où ravin d'Haucourt, du nom d'un affluent venu de Caullery, et qui porte lui aussi le nom de Warnelle ; à Esnes il s'unit à l'autre ravin, dit du Bois, venu de Villers-Outréaux, sous les noms successifs de ravin de Villers-Outréaux, ravin de Sargrenon et Riot du Bois. La jonction se fait au milieu même du village d'Esnes dans les fossés d'un vieux et pittoresque château. Ces ravins ont des vallons très évasés, mais le thalweg tapissé d'herbe, est souvent profondément excavé, des saules têtards le bordent, c'est donc à la guerre un obstacle assez fort, car les pentes sont très nues et peuvent facilement être balayées par le feu de l'ennemi. En tout cas, c'est une excellente ligne à défendre pour une arrière-garde chargée de protéger la retraite.

---

(1) Voir pour les péripéties de ce combat et de ceux dont il est question dans ce travail, mon volume sur les grandes manœuvres de 1883.

Tel était à peu près, le 18 septembre, le rôle du 43e de ligne conduit par son très aimable et sympathique colonel, M. de Ricouart d'Hérouville. La 1re brigade s'était installée au moulin d'Esnes, on savait que l'ennemi arrivait par Haucourt pour franchir le torrent et enlever la position. Déjà, du sommet du coteau d'Esnes, on voyait distinctement la cavalerie ennemie battre le pays et les tirailleurs du 1er de ligne s'avancer par les chemins du plateau de Ligny. Un bataillon du 43e a alors quitté le moulin et s'est dirigé sur le pont d'Haucourt. A n'en juger que par la carte, sa marche devait être devinée, mais justement cette partie de la carte est des plus défectueuses. Tous les chemins qui sillonnent le plateau du moulin d'Esnes, et surtout ceux qui dévalent vers le torrent, sont creusés très profondément dans le sol argileux, des berges de deux ou trois mètres les bordent; ces chemins creux ne sont pas indiqués sous cette forme, ce n'est donc que par suite d'une reconnaissance qu'on a pu faire engouffrer là les hommes du 43e, gagner le fond du ravin sans être aperçu, remonter l'autre pente vers Haucourt au pas gymnastique et s'emparer du village avant l'arrivée de l'ennemi. Celui-ci qui croyait trouver le passage libre, a éprouvé une vive résistance.

La manœuvre s'est terminée rapidement ce jour-là; on devait passer la revue finale et la brillante manœuvre du 43e n'a été appuyée que par l'artillerie, si on avait pu déployer toute la division, les opérations eussent été intéressantes, car le terrain s'y prêtait par son relief.

Nous avons achevé, Mesdames et Messieurs. Ce coup d'œil rapide sur les manœuvres, s'il n'a pu vous intéresser beaucoup par suite de la sécheresse de détails forcément arides, nous aura au moins fait comprendre l'importance considérable de la topographie à la guerre, et, à un point de vue plus spécial à l'étude que nous venons de faire, l'importance de la carte de l'État-Major.

En terminant, je vous demanderai de me laisser vous signaler quelques ouvrages spéciaux sur la topographie, que l'éditeur, M. Delagrave, 15, rue Soufflot, à Paris, a bien voulu me faire parvenir pour me permettre de les utiliser pour les deux conférences. Je vous ai déjà signalé, dans ma première causerie, les *premières* notions *sur la lecture des cartes topographiques* de M. Muret, et les *promenades topographiques* de M. Lottin; ce sont là des livres élémentaires; voici maintenant deux volumes plus importants, s'adressant surtout aux personnes familiarisées avec les mathématiques: la *Topographie automatique* du commandant Peigné et le cours de *topographie et de géodé-*

sie, professé à Saint-Cyr par M. le capitaine Moëssard. Avec ces différents ouvrages on peut facilement arriver à se rendre compte des procédés employés pour établir une carte à grande échelle et même faire soi-même un levé topographique.

Je ne veux pas finir cette courte bibliographie de topographie sans vous signaler l'excellent Bulletin de la Société de Topographie de France, dont le siège est à Paris, rue de Verneuil. Cette Société a pour président M. Martinie, pour vice-présidents, MM. Lottin et Gaumet, et pour secrétaire-général, M. Ludovic Drapeyron, le très savant et très aimable directeur de la *Revue de Géographie*. On lui doit une grande partie de l'élan donné en France aux études topographiques, et c'est sous son inspiration que la Société de Géographie de Lille va prochainement commencer des cours et des excursions topographiques.

GRANDES CONFÉRENCES
(*in extenso*).

UNE EXCURSION DANS LA GRANDE-RUSSIE

DE LILLE A NIJNI-NOVOGOROD

par M. Alfred RENOUARD fils, secrétaire-général.

On raconte que lord Byron ne se reposait jamais sans consigner sur un feuillet ses impressions de la journée. J'ai le même défaut en voyage, et, sans avoir la prétention de ressembler à ce grand homme, bien souvent comme lui j'ai pris des notes et j'ai fait des remarques. Je n'ai jamais, croyez-le bien, songé le moins du monde à laisser mes papiers à la postérité, et si, maintenant, je viens vous parler de la Russie — ce qui va me valoir au moins la réputation de découvrir au public la Méditerranée et le port de Marseille — si, dis-je, vous me voyez discourir sur un pays si connu, c'est qu'une fois de plus je n'ai su résister au désir qui m'a été exprimé par votre sympathique président.

Nous partons donc. Mais, avant de monter dans le train, songeons à composer notre bagage.

On ne fait pas sa malle pour la Russie comme si l'on se rendait dans tout autre pays européen. Les livres, les journaux, le revolver de précaution sont avant tout prohibés, et le gouvernement russe a eu soin de poster à la frontière un douanier chargé d'enlever ces objets aux personnes inoffensives qui en seraient munies...... par distraction.

Donc pas d'imprimés : en ce cas, l'on n'enveloppe ses bottines qu'avec du papier gris. Pas d'armes surtout, et notamment aucun de ces engins prudhommesques qui, sous forme d'une canne ou d'un parapluie, sont plus meurtriers que d'autres. Je n'ai pas besoin d'ajouter pas de dynamite ; dans ce pays du nihilisme, les explosifs ne passent qu'en fraude.

Et quand vous avez prohibé toutes ces choses, alors seulement fermez à clef et montez dans le train.

La route.

Après avoir traversé la Belgique, en passant par Namur et Liége, vous arrivez à la frontière allemande. Les gares sont ouvertes au public. Toute distraction doit être rare chez les Teutons, car les oisifs chez eux vont voir passer les trains, comme dans nos hameaux les plus à l'écart, il semble même qu'ils en fassent une partie de plaisir : en quelques heures, le voyageur, de sa portière, peut passer en revue des milliers de sujets de l'empereur Guillaume, ce qui n'a pour le français aucun attrait, soyez-en sûr.

A Herbesthal, nous apercevons le premier casque à pointe. Il appartient à un gendarme prussien qui se promène gravement dans la gare.

Voici Aix-la-Chapelle, l'*Aachen* des allemands (oh ! ces noms géographiques !). Plus loin, Cologne, (ici on dit *Cöln*), dont vous avez tous vu la cathédrale fameuse, sorte de monstre fantastique en pierres dentelées couché la croupe au Rhin : à dix lieues de la ville, vous le voyez encore.

De Cologne à Hanovre, le long de la voie et à perte de vue, ce n'est plus qu'un cortège de cheminées immenses et de fabriques de toutes sortes, vous traversez l'Allemagne industrielle. Quelques heures après, il semble que vous soyiez transporté dans les plaines de la Beauce : vous avez devant vous l'Allemagne agricole.

Les bonshommes qui font métier d'employés de chemins de fer, sont partout admirablement équipés. Pantalon noir à passepoil rouge, tunique noire à deux rangées de boutons, casquette plate avec la cocarde nationale au-devant du turban : tout est bien à sa place. Le chef de gare se promène au milieu de son monde, reconnaissable surtout à sa casquette écarlate et aux broderies d'or du collet de sa tunique. Les chefs de train portent en bandoulière une giberne rouge, semblable à celle de nos médecins militaires. Tout cela marche militairement au doigt et à l'œil. Ce ne sont pas des employés, ce sont des soldats équipés en fourgonniers.

On s'arrête dans une suite de gares construites en briques, qui toutes, notamment pour les grandes villes, ont un cachet artistique marqué. Puis, après quelques heures, nous voici à Berlin.

S'il ne fallait pas, trois heures durant, faire halte dans cette ville, je ne vous parlerais pas de la capitale de la Prusse. Mais comme on doit ici changer de voie et traverser toute la ville, pour se rendre de la

gare de Lehrte (*Lehrter-Bahnhof*) à la gare de l'Est (*Ost-Bahnhof*)— long chemin qui nécessite trois quarts d'heure de voiture — il faut bien utiliser nos moments perdus. Pénible parcours pour un français qui a vu Berlin avant la guerre et qui se voit obligé de le revoir depuis ! Tous les noms des rues sont changés au profit de nos prétendus vainqueurs. On traverse le pont de Moltke (*Moltke-Brücke*) — nom qui sonne mal à nos oreilles, — puis la *Bismarck-Strasse*, la *Pariser-Platz*, qui font sur le touriste une impression plus désagréable encore ; — on passe à côté de la porte de Brandebourg, surmontée d'un quadrige que Napoléon Ier fit galoper, au bon temps, sur la route de Paris —, pour longer ensuite la fameuse promenade des Tilleuls (*Unter den Linden*) avec ses maigres rangées d'arbres et ses cinquante mètres de large, on passe enfin le *Thiergarten*, et l'on arrive à la gare, où l'on a tout le temps de se restaurer. Mon Dieu, que ces officiers prussiens qui remplissent le buffet, sont désagréables à coudoyer, choquant leurs lourdes chopes de bière et s'envoyant au visage d'épaisses bouffées de fumée de tabac, sans s'inquiéter des dames assises aux tables voisines. Vite, remontons dans le train. Je ne sais si c'est un parti-pris de ma part, mais il me semble que jamais tabac n'a exhalé devant moi une odeur aussi âcre que ce tabac allemand.....

On traverse le Poméranie, de ce côté, la vie agricole est encore dans toute sa splendeur. La Vistule, sillonnée de nombreuses barques, coule majestueuse au milieu de sites boisés et de champs en culture ; on la traverse sur un viaduc en fer dont les deux têtes sont bâties en chateau fort moyen âge. Voici Kœnigsberg, voici Tilsitt, voici enfin la Russie.

La Frontière.

L'entrée dans le pays est bien nette. Ordinairement, aux frontières, les races fusionnent, et sans la différence de la langue, on ne les distinguerait pas sans peine. Ici, au contraire, tout est bien tranché.

On vient de quitter les Allemands reluisants, propres, soigneusement astiqués, sérieux, graves et d'une seule pièce. On se trouve tout à coup en présence des employés de chemins de fer russes, qui ont tous l'air d'infirmiers. Ils portent le vieux costume national, sorte de redingote croisée à large jupe plissée, maintenue par une ceinture en cuir ; leur pantalon, très large, est rentré dans des bottes qui montent au-dessus

du mollet ; leur coiffure, — en quelque sorte l'emblème du pays, car elle est tout aussi bien portée par l'Empereur que par les paysans, — est un bonnet de fourrure qui tient le milieu entre la toque et le béret. A côté d'eux vient le gendarme Russe, vêtu de la grande capote grise, toujours coiffé de même, portant un sabre à la façon asiatique suspendu à une simple courroie en cuir, se croisant sur la poitrine avec une seconde courroie maintenant un révolver dans sa gaîne avec une cartouchière. Certes la différence est grande, quand on compare ces personnages avec les soldats prussiens, serrés dans leur uniforme luisant et coiffés de leur casque aux garnitures de cuivre poli...

La dernière station allemande avant de franchir la frontière est *Eydkuhnen* — prononcez Eikoune — séparée de la première station russe, *Vierybolovo* — que nous appelons Wirballen sur nos cartes — par une petite rivière qui traverse un pont. Sur ce pont est, en sentinelle, un soldat russe qui présente les armes à tous ceux qui mettent le pied sur le territoire national.

En trois minutes, on va de l'une à l'autre gare. Mais il faut changer de train. L'écartement des rails est beaucoup plus large en Russie que dans le reste de l'Europe. Le pays veut être maître chez lui ; aucun wagon étranger n'y peut circuler.

La visite de la douane est quelque chose de très important, comme je vous l'ai dit tout à l'heure. Et d'abord, on vous réclame votre passeport. *Vlas passeport*, entendez-vous demander de tous côtés par des gendarmes bleus en bonnet de peau d'astrakan, et, sur cet ordre impératif, vous cherchez ce précieux papier, que vous vous êtes procuré pour douze francs à votre Préfecture et que vous avez eu soin de faire viser avant votre départ au Ministère des Affaires Étrangères. Il vous revient au bout de dix minutes maculé de toutes sortes de cachets, mais ne le perdez pas de vue, car vous aurez dans toutes les villes où vous faites arrêt à le faire viser par le maître de police (ce dont d'ailleurs se charge volontiers tout maître d'hôtel complaisant) ; mais rappelez-vous aussi qu'en Russie le métier de voler les passeports pour les revendre aux vagabonds se pratique sur une large échelle.

Des hommes d'équipe munis d'un tablier s'emparent alors de votre bagage, et le portent sous un hall vitré rempli de douaniers : votre malle est rapidement et minutieusement visitée, sans que vous ayez le moindre pourboire à sortir de votre poche : on a fait aux gabelous russes une réputation des plus mauvaises que rien ne justifie.

En gens de précaution, vous allez dans un coin du buffet vous pro-

curer la monnaie du pays. A Cologne, on a échangé des francs contre des marcks, pour payer les dépenses de route ; en Russie, ce sont des roubles et des kopecks qui remplacent les marcks. Le marck vaut 1 fr. 25, le rouble vaut 2 marcks, c'est-à-dire à peu près 2 fr. 50. Je remarque ici que le rouble, dit d'argent, n'est jamais que de papier, et que ce papier presque toujours est sâle et sent mauvais.

Ah ! que ces personnages juifs qui font office de changeurs sont étonnants à considérer, graves comme les prophètes de l'Ancien Testament, vêtus d'une longue lévite souvent graisseuse, coiffés du chapeau-gibus traditionnel, et assis devant des comptoirs où s'entassent des piles de monnaie et des liasses de bancknotes de toute sorte, déchirés et recollés ! Plusieurs d'entre eux ont un profil d'oiseau de proie, qui s'accentue plus encore quand on voit leurs longs doigts osseux ramener la monnaie qu'on a comptéé devant eux.

Les trains russes ne sont pas rapides, ils font à peine quarante kilomètres à l'heure, la vitesse d'un corbillard. En revanche, les wagons sont supérieurement aménagés, avec tout le confort qui nous manque encore en France.

De la frontière à Dunabourg, où nous bifurquons pour aller à Riga, la route est de peu d'intérêt, car ce sont les provinces les plus pauvres de la Russie que nous traversons.

Le bois remplace la brique pour les constructions. Le paysage est une plaine sans fin, coupée seulement de loin en loin par la lisière de quelque pauvre forêt de sapins ou de bouleaux ; les arbres sont d'aspect chétif comme toute la nature : le terrain est marécageux, c'est-à-dire malsain ; les villages sont rares, à une grande distance les uns des autres, et en outre peu peuplés.

Cela ne peut se comparer à nos campagnes souriantes, à notre sol dont chaque pouce est cultivé, à nos pâturages où le bétail gras et réjoui se vautre dans l'herbe épaisse, à nos paysans solides qui, la tête haute, marchent derrière la charrue dans la conviction que la moisson abondante les récompensera de leur dur labeur. Aucune trace ici de nos villages propres, de nos fermes pittoresques, de ce rayonnement de bien-être qui réjouit la vue et le cœur du touriste et qui vous fait respirer à pleins poumons les senteurs bienfaisants d'une campagne en fleur, au mois de mai.

Rien de pareil ici. De loin on loin, un toit vert, un clocheton en forme de gourde, une petite chapelle bleue, jettent une note plus gaie sur cette triste route. Et c'est tout. Il est vrai que ces provinces sont

pauvres, mais la population de cette partie de la Russie n'est pas non plus en rapport avec l'étendue de la province ; les habitants ne se sentent pas les coudes.

C'est pour celà que chacun d'eux est toujours confiné dans son village ; courbé éternellement sur le même sol ingrat, sans communication avec la ville, et nait, grandit et meurt dans sa commune, le paysan quitte cette vallée de misère aussi pauvre qu'il y est entré. Pauvreté du sol, misère de celui qui le cultive.

Le bétail, petit et maigre, broûte péniblement l'herbe clair semée ; devant la charrue marche un petit cheval efflanqué et malingre. Les habitations de bois suent la pauvreté : tout y est misérable, à ce point qu'on ne les distingue pas de l'étable.

Ce n'est certes pas là la Russie tout entière, mais ce premier échantillon, serre le cœur, c'est certain......

Après une course de quelques heures à travers ces désolations, le train s'arrête de temps en temps près des gares de second ordre. Celles-ci sont cependant toujours spacieuses et bien garnies. Les stations y durent longtemps.

Une gare russe.

C'est qu'il faut absorber la tasse de thé traditionnelle qui remplace la bière allemande, ou la remplacer de temps à autre par un verre de kummel, la liqueur traditionnelle de la Russie.

Chacun va puiser son thé au *samovar*. Vous connaissez tous, au moins pour l'avoir vue chez nos marchands de curiosités, l'énorme bouilloire de ce nom, plus haute que large, luisante comme un miroir et rebondie comme un magot ; peut-être cependant, n'avez-vous jamais examiné comment l'on s'en servait.

Eh bien, le samovar vaut la peine d'être démontré, car c'est un appareil parfaitement imaginé, une machine à vapeur aussi bien comprise que possible. C'est d'ailleurs une pièce tellement russe qu'elle vaut la peine que nous nous arrêtions devant elle, car elle fait partie du mobilier spécial de l'habitant, et, dans une cabane, on voit plutôt un samovar qu'une chaise ou une table et surtout un lit pour se coucher. Au centre de la bouilloire passe un large tuyau : cette bouilloire est remplie d'eau et le tuyau est garni intérieurement d'une grille munie jusqu'à

une certaine hauteur de charbon enflammé ; de la sorte, le chauffage de l'eau s'effectue très rapidement et dans des conditions économiques excellentes. Lorsque le samovar bout, le thé est introduit dans une fort petite théière avec très peu d'eau bouillante. On laisse l'infusion se faire en maintenant la théière sur une galerie placée à la partie supérieure du tuyau central pour cet usage, en sorte que le liquide est toujours maintenu à une température élevée ; enfin, lorsque l'infusion est faite et bien concentrée, on en verse une petite quantité dans des tasses que l'on finit d'emplir avec l'eau bouillante du samovar. Les Russes prennent un grand nombre de tasses de thé à la suite les unes des autres, ils ne concluent même jamais une affaire sans une tasse de thé à la main, c'est assez dire qu'il faut toujours de très grands samovars pour quelques personnes seulement. Vous concevez que, dans les gares, ces bouilloires sont monumentales ; aussi quand on désire du thé, toujours il faut faire queue pour arriver bien vite. Ce thé est excellent. Les indigènes le prennent avec un tout petit morceau de sucre qu'ils placent au coin de la bouche et que le liquide touche en l'effleurant : un seul morceau sert pour plusieurs tasses.

La liqueur qu'on vend le plus communément après le thé est le kummel, que je vous ai cité. Mais il y a encore avec cela le *kouasse*, boisson faite avec du pain fermenté dans l'eau ; le *koumi*, lait de jument fermenté fabriqué spécialement par les Tartares, et des vins russes, tels que le vin de Crimée et le vin de Livadia. Excellent ce dernier ; on m'a dit qu'il provenait d'une propriété du czar, exploitée par des vignerons français : on n'a pas dû me tromper.

Comme nourriture solide, vous avez le choix entre toutes sortes de viandes fumées, la langue de renne, le jambon d'ours, et vous pouvez aussi goûter sans craintes à ces tartines toutes faites de *caviar*,— peu appétissantes, je l'avoue, — à ces *agourski*, sorte de concombre d'un goût particulier, aux *zuccari*, tartines de pain de sarrazin grillé, couvertes de sucre en grain que les slaves prennent avec le thé, etc.: bref, les plus gourmands peuvent se satisfaire.

Dans les grandes villes, on trouve dans le fond du buffet un orgue mécanique monumental, que vous pourrez rencontrer, sans dérangement aucun, dans certaine brasserie lilloise, et qui fait toujours l'admiration des étrangers. Puis, au comptoir, ce qui est tout-à-fait couleur locale, vous voyez un *stchote*, sorte de grand cadre au milieu duquel glissent des boules sur des fils de laiton ; il y a toujours par rangée huit boules blanches et deux noires dans le milieu. Le stchote sert au restau-

rateur à compter; avec une agilité surprenante, celui-ci fait manœuvrer ces boules sur cet appareil, en tout semblable à celui qui sert à nos enfants à apprendre le système décimal, et il a terminé très vite le petit compte de son client. On retrouve d'ailleurs le stchote dans tous les bureaux de Russie, petits et grands, chez le riche comme chez le pauvre, chez l'homme instruit comme chez l'ignorant. Un Russe ne sait faire une addition s'il n'a pas son stchote.

Le buffet proprement dit est toujours accompagné d'une « buvette » réservée aux gens de la basse classe; celle-ci est toujours occupée par des paysans ou par des popes.

Le paysan, — je vous en ai dit deux mots tout-à-l'heure, — est le paria de la Russie. Il n'a aucun rapport avec les classes supérieures, et, malgré l'émancipation, reste complètement en dehors de toute civilisation. En fait, cependant, il représente la nation russe, car il est le nombre, il est le peuple. Mais il n'a aucun contact avec les autres classes, ce qui fait que ses progrès vers un degré plus élevé sont toujours tristement lents. La plupart en sont encore en pratique à regarder comme des étrangers tous ceux qui portent le vêtement français, le « vêtement allemand », comme ils l'appellent.

Quant au pope, il ne possède aucun des caractères dont sont revêtus chez nous les ministres de la religion. Au lieu d'exercer un sacerdoce, le prêtre russe n'a d'autre prétention que de faire un métier comme les autres On devient pope de père en fils, qu'on ait ou non la vocation voulue; c'est là un privilège héréditaire. Récemment, la loi a été changée, mais les effets du système qu'elle représentait restent avec ce résultat que, comme corps, le clergé russe est totalement dépourvu d'influence. Il y a en Russie 600,000 personnes exerçant la profession de pope. Et quelle profession, bon Dieu! Trafic de choses saintes, prétextes pieux pour falsifier la foi et exploiter la crédulité du peuple, falsification de reliques, rien n'y manque. C'est qu'il faut vivre ici, c'est la lutte pour l'existence qui est en jeu, et les popes n'ont que ce seul moyen d'élever leur très nombreuse progéniture. L'Etat ne leur donne rien ou presque rien, la commune ne leur prête souvent qu'une maison ou un champ; ils en sont réduits, à la campagne surtout, à gagner leur pain, à la sueur de leur front, à labourer eux mêmes leurs champs, — s'ils en ont, — à faire paître leur bétail, et à taxer le plus fortement possible les baptêmes et les mariages. Ils ne diffèrent, en somme, du paysan que par l'habit, car ils ne vont pas visiter les malades, ne prêchent pas, et n'ont, en somme d'occupation différente de celle du laboureur que le

soin de chanter des offices et d'échanger leurs bénédictions contre de beaux et bons kopecks. Dans les villes, on les trouve un peu civilisés, et même parfois fort instruits ; ceux-là alors viennent du séminaire où l'on entre si l'on veut, mais où l'on ne va pas la moitié du temps puisque la charge est héréditaire ! leurs appointements, en ce cas, leur permettent de donner des dîners et des bals où ils invitent les séminaristes, mais ici encore, n'ayant aucun caractère sacré, ils n'ont aucune influence, et, dédaignés de la noblesse, ils ne frayent qu'avec les marchands et les bourgeois qui, s'ils sont riches, méprisent la popesse et affichent ostensiblement qu'ils se croient bien au-dessus des fils et des filles du pope. Lorsque les popes deviennent veufs, ils vont dans un couvent grossir le troupeau indolent des moines russes, et alors seulement ils peuvent aspirer aux plus hautes dignités ecclésiastiques. Dans les villages, la femme du pope tient souvent un débit d'eau-de-vie, son mari devient alors son principal client. La première fois que dans les gares vous rencontrez des popes ivres — et le cas est commun — cet aspect fait sur votre personne une impression d'étonnement et de dégoût indéfinissables. Vous les voyez, toujours barbus, comme des brigands des Abruzzes, coiffés de chapeaux aux larges ailes non moins italiens d'aspect, vêtus d'une longue robe de soie pistache passée ou d'un pardessus à larges manches couleur canelle cuite, et, dans cet accoutrement, titubant à qui mieux mieux. Drôles d'apôtres ! mais on finit par s'y habituer. Tout ceci vous explique cette fameuse épitaphe composée par Pouschkine, que je prenais auparavant pour la satire d'un sceptique ; mais qui n'est autre, en somme que l'expression d'une vérité trop crue :

Passants !
Dans ce cimetière il y a une fosse !
Dans cette fosse il y a une bière,
Dans cette bière il y a un pope,
Et dans ce pope il y a de l'eau-de-vie !

Ce qu'il y a d'étonnant en tout ceci, c'est que la religion n'en souffre pas. Sans avoir la moindre foi, le paysan ne discute pas les croyances orthodoxes. Elles sont représentées par le tzar autocrate, donc il les admet. A vrai dire, il ne sait pas ce qu'il doit croire et éviter, son pope lui-même le sait à peine, et il s'approche de la table de communion sans avoir reçu d'instruction religieuse. On connaît ce trait d'un paysan qui, interrogé sur le mystère de la Sainte-Trinité, répondit qu'elle se

composait de Dieu le père, de la Sainte-Vierge, et d'un beau saint barbu ressemblant à un sapeur, et qui était Saint-Nicolas, le patron de la Russie.

Mais, me direz-vous, si le paysan se tient à l'écart des autres castes, si les popes n'ont aucune influence sur lui, comment donc veut-on qu'il progresse ? Nous répondrons que de longtemps il ne peut guère changer, la Russie d'aujourd'hui sera la Russie de demain ; le contact seul des étrangers, la vie des villes, la multiplication des voies de communication, et peut-être même lorsque ce sera possible un changement radical de religion et de législation générale, pourront seuls apporter dans les castes russes une évolution bienfaisante. Jusque là, tout marchera à pas lents. Car la noblesse seule qui, en Russie, est instruite et a adopté les idées occidentales, la noblessse, disons-nous, n'a aussi d'autre influence que celle qu'elle tire de son emploi dans l'Etat. Les 800,000 individus qui appartiennent au premier rang s'éloignent sciemment des autres castes, et leur caractère supérieur ne saurait produire d'effet sur les gens placés en dessous d'eux. Absence de cohésion entre les classes, absence d'influence morale sur le peuple et les masses, tout cela nous rapproche beaucoup de l'organisation des castes de l'Orient, dont les principes autocrates n'ont rien à voir avec notre façon de comprendre l'égalité moderne et la charité chrétienne.

Riga. — La Russie Allemande.

Mais j'ai assez causé avec vous du pays en général pour sentir le besoin de séjourner dans une ville russe. Voici Riga, nous descendons du train.

Nous avons affaire ici exclusivement à une ville de trafic, le second port de la Baltique, la troisième ville de commerce de la Russie après Odessa et St-Pétersbourg. Elle est comme vous le savez, le principal marché des lins, des chanvres et des bois de la Russie Occidentale, le dépôt d'une partie de ce qu'y importe l'étranger (sels, vins et poissons salés), et ses échanges atteignent près de 300 millions, dont une partie notamment avec le Nord de la France. C'est à ce titre que nous nous y arrêtons.

A proprement parler, Riga n'a pas de port. Le port n'est autre que la Duna elle-même, un beau et large fleuve qui coule tranquillement et à pleins bords entre deux rives peu encaissés, éloignées à certains endroits l'une de l'autre de plus d'un kilomètre. La ville est située à en-

viron 12 kilomètres de la mer, sur la rive droite de la Duna. Elle ne reçoit à plein chargement que les navires d'un faible tirant d'eau, car le chenal n'a que 4^{m},27 de profondeur ; les navires de forte taille s'arrêtent à Dünamonde, avoisinant l'île de ce nom.

Si le climat ne s'y opposait, Riga serait le premier port de la Russie. Malheureusement, l'hiver est long , le froid est intense , le chenal est fermé l'hiver par une épaisse couche de glace, et, au moment de la débâcle, les glaçons rompus en amont viennent faire irruption sous la couche cristalline restée en aval, et occasionnent dans le lit du fleuve des déplacements extraordinaires. La Chambre de Commerce de Riga a fait dans ces dernières années de fortes dépenses pour l'amélioration des digues aux approches de la ville, mais les capitaux ne peuvent toujours suffire à lutter contre les éléments.

Il y a dans Riga deux villes proprement dites : la vieille et la moderne. La vieille ville occupe le centre de la cité, elle n'est composée que de maisons aux toits démesurés et pignons en gradins rappelant les vieilles cités allemandes. On y voit nombre d'anciens monuments, tels que les hôtels des corporations, par exemple, et des constructions remontant à des temps très reculés, comme la maison dite des chevaliers de Tête-Noire, ou si vous l'aimez mieux, dans un seul mot et suivant l'appellation livonienne la *Schwarzhauptherhaus,* grand édifice à pignon pointu et à sculpture sans art, ou d'un art barbare et étrange, à girouettes fleuries, d'un aspect d'autant plus désagréable qu'il a été surchargé de constructions malheureuses. Autour de la vieille ville sont les boulevards et les faubourgs modernes, aux maisons basses, aux rues larges et alignées au cordeau, où l'on trouve comme principal monument une école polytechnique qui n'a rien de commun avec la nôtre. Sur le fleuve qui traverse la ville passe un viaduc de 745 mètres, construits sur 8 piles solides pour résister au choc des glaçons : c'est l'œuvre de la Compagnie de Fives-Lille.

Riga est plus allemande que russe. Elle est habitée par une population bizarre, agglomération de races longtemps ennemies et qui, bien que réconciliées, ou peu s'en faut, ne se sont que peu ou point mêlées.

Nous y voyons d'abord les Russes, au nombre d'environ 26,000; soit fonctionnaires, et alors soigneusement rasés, galonnés et serrés dans leur uniforme ; soit trafiquants dans les faubourgs de petites industries, charpentiers, terrassiers, domestiques ou gardiens de nuit, et

alors ayant toute leur barbe. Ces derniers portent en hiver la peau de mouton (*touloupe*) ; en été, la chemise et le pantalon.

Viennent ensuite les Israëlites, qui sont environ 6,000, *die Jude* comme on les appelle, personnages aux cheveux noirs ou roux, habillés d'un vêtement particulier, malpropres, honteux, serviles, arrivés par le défaut des autres et le défaut de protection légale à la bassesse et au mépris d'eux-mêmes. La plupart sont marchands colporteurs, mais il en est qui sont arrivés à une grande position de fortune.

Je vous signalerai encore les Lettons ou Lethois. (environ 5,000) anciens possesseurs du pays, pauvres gens dégradés et souvent abrutis sans mesure, ayant leur langue d'origine aryenne, l'une des plus vieilles de l'Europe, un costume à eux qui n'est pas sans ressemblance avec celui du Breton et conservant, malgré leur inertie apparente, une certaine force de vie et d'obstination à leurs usages.

Enfin, il y a encore les Allemands, qui forment l'élément essentiel de la population urbaine, fiers de leur bourgeoisie et de leur richesse, assez hauts avec leurs inférieurs, remuants, supportant difficilement la dépendance où ils se trouvent et gardant avec leur religion, leur langue maternelle et leurs usages. Les Allemands sont environ 44.000! et il n'y a en tout que 1,000 Français.

Quarante quatre mille ! c'est-à-dire près du double de la population russe, c'est-à-dire la menace permanente de l'anéantissemeut complet de l'élément national par l'élément étranger.

Depuis longtemps, les allemands besogneux avaient émigré en masse vers l'Australie et les États-Unis. Sur ces terres lointaines, ils étaient à jamais perdus pour la famille allemande ; ce n'est pas ce que voulait M. De Bismarck. En Amérique notamment, dès la 2[e] ou 3[e] génération, les fils d'étrangers perdait leurs caractères ethnographiques originels et devenaient des Yankees pur sang.

Aussi la Prusse, depuis quelque temps déjà, s'est-elle occupée de détourner vers la Russie, pays voisin de l'Allemagne et à portée de sa main, le courant de l'émigration.

L'arrivée en Russie des premiers émigrants prussiens remonte au commencement du présent siècle. Les colons de l'origine n'ont été que des missionnaires et des marchands ; mais, sous l'influence d'un corps de chevaliers militaires qui, subséquemment, s'amalgamèrent avec l'Ordre Teutonique de la Prusse Orientale, ils gagnèrent rapidement la suprématie politique. Les indigènes furent complètement subjugés, tenus en servage et traités avec une rigueur qui n'a jamais été oubliée.

Bien que constamment dépouillés de leurs privilèges par la Russie, les Allemands ont eu jusqu'ici la satisfaction de conserver plusieurs de leurs anciennes institutions, notamment en matière de justice.

Mais pourquoi me direz-vous, n'a-t-on pas essayé de mettre un frein à cette quasi usurpation ? Ah ! c'est qu'à cette époque, l'accroissement rapide de la population russe ne se faisait pas encore pressentir : l'Allemagne formait alors une confédération presque sans puissance dans laquelle se trouvait englobée la Prusse, alors état de second ordre et très humble servante de la Russie. Il paraissait donc fort naturel de recevoir en Russie ces bons Allemands qui devaient augmenter le nombre des sujets du tzar.

Depuis — ah ! depuis — les choses ont bien changé. Actuellement, il y a une « question allemande » ou plutôt une « question des province Baltiques » qui est un texte perpétuel à d'aigres débats entre les journaux russes et les feuilles allemandes, et les vrais russes ne parlent plus maintenant sans inquiétude de ce qu'ils appellent la germanisation de la Russie.

Voici où en sont les choses :

Les Allemands sont représentés en Russie par trois classes de la population :

1° Par les sujets allemands, venus librement pour trafiquer, et dont on peut évaluer le nombre à 150,000.

2° Par les colons allemands qui ont immigré et sont devenus sujets russes, mais en conservant leur langue, leur religion, leurs mœurs et jusqu'à leur costume d'origine et en tâchant, autant que possible, de rester affranchis du service militaire. Ils sont environ 1.080,000.

3° Par la noblesse des provinces baltiques (Esthonie, Livonie, Courlande) noblesse d'origine prussienne, descendant des anciens chevaliers teutoniques et qui s'élève à environ 20,000 individus.

Soit un total de 1,250,000 Allemands.

Ce qui ne laisse pas que de former un contingent fort respectable et justifie bien le dicton :

> Laissez-leur prendre un pied chez vous,
> Ils en auront bientôt pris quatre.

Grâce à leur instruction, à leur caractère laborieux et persévérant, les Allemands n'ont pas tardé en Russie à arriver aux emplois et aux honneurs

On les trouve partout, dans les ministères, au conseil d'État, à la

chancellerie impériale, au Sénat, à la tête des gouvernements, des comités, etc.

Sous le défunt empereur, le ministère de la cour nous offrait quatre noms allemands, *Adterberh*. *Liven*, *Turbert* et *Kuster*, contre un seul nom russe, *Riedkine;* il est vrai qu'en russe ce dernier nom signifie « rare » ; voilà certainement un nom prédestiné !

Parmi les médecins de St-Pétersbourg, on compte au moins 40 Allemands contre 70 Russes.

On trouverait difficilement en Russie une pharmacie qui ne soit pas tenue par un Allemand.

Quant à l'armée, on prétend que les Allemands y ont obtenu plus de la moitié des grades, et que leur nombre forme les trois quarts de celui des officiers dans les armes spéciales.

L'instruction publique s'est naturellement ressentie de cette influence germanique, et si elle y a beaucoup gagné sous le côté pratique, elle est devenue par le fait un puissant véhicule de germanisation par la « culture allemande ».

Mais la culture intellectuelle ne suffisant pas aux Allemands, ils ont en outre, entrepris la culture du sol.

Les colonies allemandes en Russie forment cinq groupes principaux :

1° Celui des provinces baltiques, sur lequel j'insiste en ce moment, couvrant les gouvernements de Livonie, d'Esthonie, de Courlande et de St-Pétersbourg, 150,000 colons ;

2° Celui du royaume de Pologne, 320,000 colons ;

3° Celui de la Russie occidentale, dont le centre est en Volhynie, 55,000 colons ;

4° Celui de la Rusie méridionale, qui s'étend des bouches du Danube au fond de la mer d'Azoff et dans toute la Crimée 160,000 colons ;

5° Celui de la Russie orientale, au bord du Volga, 250,000 colons ;

6° Celui du Caucase, encore peu nombreux, mais plein de séduisantes promesses pour l'avenir, 10,000 colons.

Enfin, dans toutes les autres parties du vaste empire des tzars, quelques groupes sporadiques, disséminés un peu partout, surtout près des localités importantes. Puis un grand nombre de colons ayant aban-

donné la culture des terres pour se livrer à l'industrie, aux arts libéraux, aux emplois publics, etc., 125,000 environ.

Les plus éloignés de ces centres de colonisation allemande se trouvent situés près de Perm et d'Orembourg. Le premier est à 1,800 kilomètres et le second à 2,104 kilomètres de Saint-Pétersbourg.

Il faut observer cependant que, contrairement à leurs frères de la Baltique, les Allemands des districts du sud, vivent en groupes détachés, totalement séparés de leur propre race du nord de l'Empire ou de l'extérieur et complétement entourés de Russes, qui leur sont étrangers et par la langue et par la religion et par les mœurs, n'ont jamais atteint une position sociale supérieure. Établis pour la plupart par l'impératrice Catherine, ils se sont modestement consacrés aux travaux de l'agricutture, et dans ce métier beaucoup d'entre eux ont fait de grandes fortunes. Un petit nombre sont catholiques, mais la majorité est protestante, et peut-être est-ce leur exemple qui a développé le sentiment religieux des « Molokanistes » sur le Volga et des « Stundistes » dans la Russie méridionale, secte de dissidents qui se sont séparés de la foi orthodoxe pour se rapprocher des chrétiens « bibliques ».

Ainsi s'étend la colonisation allemande, de la Baltique au pied du mont Ararat, en Arménie, et des bouches du Danube au pied des monts Ourals,

Et partout la carte de la Russie se couvre de dénominations allemandes telles que : Neuhausen, Neuenburg, Neudorf, Neuendorf, Neuhof, Neuhofnungsthal, Friedrichstadt, Philipsfeld, Kronenthal, Teufelsberg, et encore *Boro lino*, *Bérésina*, *Arcis*, *Paris,* car les Allemands ont aussi importé là-bas la *culture* des souvenirs.

Cette colonisation au dehors même des provinces baltiques, est, sur quelques points, tellement puissante, que le nombre des colons égale presque celui des Russes.

Ainsi, dans le district de Kamychine (gouvernement de Satarof), il se trouve 98,000 Allemands contre 115,000 Russes ; dans celui de Novousensk (gouvernement de Samara), on compte 92,000 Allemands contre 100,000 Russes.

Enfin toutes les places fortes de la Russie sont entourées de colonies allemandes ; il s'en trouve également aux points de jonction des voies ferrées, en un mot, partout et surtout aux bons endroits.

Chaque ville renferme des Allemands et possède un club allemand.

Ces gens-là ont acheté une partie des voies ferrées et bon nombre d'exploitations minières dans l'Oural et ailleurs.

C'est le cas de dire :

« Aimez-vous l'Allemand ? on en a mis partout. »

On le voit, la germanisation de la Russie n'est pas un vain mot. Les journaux allemands ne se gênent pas de représenter cet infortuné pays comme devant tôt ou tard devenir la proie de l'Allemagne, une sorte de colonie où se déversera le trop plein de la population teutonne.

On dit que l'empereur Alexandre III n'aime pas les Allemands.

Cela se comprend !

Un jour, dans une réception officielle, à la cour, l'empereur actuel encore héritier du trône, écoutait curieusement annoncer les noms des hôtes de son auguste père. Fatigué d'entendre cette litanie de noms d'Allemands illustres, occupant les hautes charges de la cour et les emplois, le grand-duc demanda :

— Ne vient-il donc jamais de Russes ici ?...

On lui en désigna un, noyé dans la masse...

C'était un petit lieutenant aux chevau-légers de la garde !,..

La Russie en est là !

Mais vous savez qu'actuellement le parti slavophile en Russie commence à relever la tête, vous savez que le czar actuel encourage de tous ses efforts cette révivification de l'élément national russe qu'on tendait à laisser dans l'ombre, et qu'en décrétant, entre autres, comme il vient de le faire récemment en Livonie, l'emploi exclusif de la langue russe en tout ce qui concerne l'administration militaire et le recrutement, il entend ne pas laisser péricliter ni défaillir la vie propre et l'âme de la Russie. Aussi, Messieurs, dans cette lutte aux dehors pacifiques qui s'ouvre en ce moment entre l'élément slave et l'élément teuton, la victoire, nous n'en doutons pas, restera au premier contre le second, et l'hydre allemand, qui n'est en somme qu'un colosse aux pieds d'argile, sera lui-même anéanti par nos alliés naturels, comme il faut espérer que nous-mêmes l'anéantirons un jour.

L'arrivée à Saint-Pétersbourg.

Il faut un jour environ pour se rendre de Riga à Pétersbourg. On part le matin vers sept heures, on bifurque à Dunabourg et l'on arrive à destination dans la soirée.

Le train s'arrête. Un *moujik* se précipite dans votre wagon pour s'emparer de vos sacs et de vos couvertures. Vous le suivez jusqu'au *drojky* qui doit vous emmener à l'hôtel. Un français ne descend jamais qu'à l'*Hôtel de France*, où l'amabilité de celui de nos compatriotes qui régit la maison, sait faire oublier la patrie absente à tout voyageur chagrin.

L'étranger qui, pour la première fois, visite la capitale de la Russie, ne peut se défendre d'un sentiment de stupéfaction, voire même d'admiration. Rues larges comme nos boulevards, maisons de construction imposante, monuments publics et palais pompeusement décorés : tout lui semble grand, colossal, grandiose. Quatre fois large comme la Seine, la Neva avec ses eaux bleues et transparentes dans lesquelles miroitent les coupoles dorées des églises et les façades étincelantes des palais, jette aussi sa note majestueuse dans cet ensemble imposant ; on dirait un bras de mer placé au travers de la ville, une échappée tumultueuse dont les quais de granit ont peine à maintenir les eaux toujours claires et toujours en mouvement.

Votre étonnement a aussi pour origine la différence marquée qui existe entre l'aspect de la route et celui de la ville, et qui vous permettent en un jour d'avoir en même temps sous les yeux et les richesses immenses du pays qui font sa force et les misères dont il souffre.

Le voyageur a traversé en chemin de fer, jusqu'aux portes mêmes de la cité d'immenses espaces sans fin, coupés çà et là de forêts et de marécages, sans traces apparentes d'habitations ou de terres cultivées, et il se trouve tout à coup transporté dans une sorte de Babylone, au milieu de masses architecturales aux proportions gigantesques. Il a traversé le désert, voici maintenant qu'il rencontre l'oasis, mais cette oasis est une oasis artificielle, créée de toutes pièces et, comme Minerve, sortie toute armée d'un cerveau puissant. C'est bien là l'œuvre d'un Pierre-le-Grand, l'œuvre d'un autocrate qui n'admettait aucune résistance ni chez les hommes ni dans la nature, et qui voulut au milieu de fangeux marécages, dresser un décor de théâtre à son sifflet de machiniste.

L'impression est magique. La réalité cependant nous force à en rabattre : Ces maisons aux balcons découpés, aux élégantes marquises qui s'avancent sur le trottoir, ces hôtels à frontons et colonnes ne sont point en pierre de taille. Tout cela est en brique ; non pas toutefois de cette brique noire et rougeâtre, qui donne à certaines de nos maisons l'aspect et le simulé d'une fabrique, mais en briques recouvertes de

crépis diversement nuancés. L'un est rose, l'autre est gris, cet autre jaune : tout charme et en même temps trompe le regard, tout nous fait voir que lorsque les Russes ne peuvent atteindre à la magnificence extérieure, ils excellent du moins à la simuler.

Mais nous reviendrons tout à l'heure sur la ville, notre cocher nous attend, montons dans notre *drojky*. Vous me demandez que signifie ce terme ? Eh bien, le drojky est le fiacre de Saint-Pétersbourg. A peu près grand comme un vélocipède, il a deux sièges à ciel ouvert, dont l'un par devant est pour le cocher, l'autre par derrière, beaucoup plus étroit, est réservé au voyageur. Aussi, lorsque celui-ci est possesseur de bagages, est-il obligé de prendre deux voitures, l'une pour lui, l'autre pour ses colis, et afin d'être certain que son compagnon ne reste pas en route, il lui enlève la plaque de laiton suspendue à un cordonnet de cuir que celui-ci a dans le dos et à laquelle correspond le numéro du véhicule. On n'oublie jamais le numéro de l'autre voiture, le voyageur n'a, pour se le rappeler qu'à jeter les yeux sur le dos du cocher.

Ce qui d'ailleurs caractérise le drojky, c'est la « douga » sorte d'arc en bois flexible, qui se courbe au-dessus du garrot du cheval comme une anse de panier dont on voudrait rapprocher les bouts, et qui sert à maintenir l'écartement du collier et des bras du brancard, de manière qu'ils ne puissent blesser l'animal ; on y suspend par un crochet les lanières d'enrènement.

Le cocher conduit des deux mains le petit cheval de Kazan ou de l'Ukraine, pas beaucoup plus haut qu'un poney, à la robe bronzée qui n'a jamais connu l'étrille : il le fait filer comme une flèche sans jamais regarder derrière lui.

Ah ! n'oublions pas de payer le moujik qui détient notre bagage. *Moujik*, qu'est-ce cela ? me direz-vous. Le moujik est le paysan russe qui est venu se louer en ville à toutes sortes d'usages. Les commissionnaires, les garçons d'hôtel, les marchands de journaux, d'allumettes et de je ne sais quoi encore, vêtus d'une peau de mouton grossière, qui vous assaillent sur les marches de la gare, sont des moujiks. Moujik aussi est votre cocher, mais celui-là, par exemple, porte un nom particulier, c'est l'*isvotschik*. Très caractéristique, votre isvostchik, il vaut la peine qu'on le détaille. Le plus souvent il est vêtu d'une longue houppelande de couleur bleue, croisée sur la poitrine et serrée à la taille par une ceinture de couleur claire, et doublée d'une peau de mouton au naturel, qui donne au plus malingre une corpulence

réjouissante à l'œil. Sur sa tête est un petit chapeau rond très évasé dans le haut, ses pieds sont chaussés de bottes informes en feutre, et ses mains disparaissent dans de gros gants dont le pouce seul est séparé.

Bien qu'il n'y ait pas à Pétersbourg de stations de voiture, le voyageur a toujours à sa disposition autant d'isvostchiks, voire même plus, qu'il n'en désire. Vous mettez à peine le pied sur le seuil de l'hôtel, ou bien, fatigué de flâner, vous vous arrêtez sur le trottoir en faisant mine de regarder du côté de la chaussée, aussitôt deux ou trois drojkis arrivent à fond de train se ranger en face de vous.

Mais faites bien attention, l'isvostchik est amoureux du gain comme pas un. On lui marchande son tarif comme la ménagère ferait de son poisson. Lorsqu'on ne sait pas le russe, il est nécessaire de retenir quelques mots indispensables pour le débat du prix. Tout d'abord *skolka*, combien ? — Et comme le cocher vous demande presque toujours le double de ce que vaut la course, cinquante kopecks, par exemple, (*piatdeciatie* kopéck) lorsqu'il n'en faut que trente (*tridsatie*), vous lui répondez aussitôt : — Non, trente, (*niet tridsatie*). — Quarante (*sorok*) ! — *Tridsatie*. — *Sorok*. — Et si vous faites mine de continuer votre chemin, la conversation engagée finit toujours par ces mots : (*isvolti pojalinté !* comme il vous plaira, montez) répétés par le coquin, qui s'empresse de courir après vous. Pour quinze à vingt sous (30 à 40 kopeks), on va d'un bout à l'autre de Saint-Pétersbourg.

Lorsque vous trouvez que le drojky ne va pas assez vite, donnez un bon coup de poing dans le dos, en manière d'éperon, à votre isvostchik. Celui-ci ne sentira rien, grâce à l'épaisse doublure de son caftan, il se contentera de frapper un petit coup de bride sur la croupe de son cheval, en marmottant entre ses dents à l'adresse de ce dernier, quelques compliments ou des invectives, dont le plus doux sont *galoubchik*, mon petit pigeon, et le plus accentué *durak*, tête de bûche. Avec quelques mots, tels que *na prava* (à droite), *na lieva* (à gauche), *priamo* (tout droit) et *stoi* (arrête !) vous faites de votre cocher tout ce que vous voulez.

Nous profiterons, Messieurs, du bon vouloir de notre isvotschik, et nous parcourrons avec lui la ville, en notant ses principaux monuments.

(A suivre).

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(*in extenso*).

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE AU Xe SIÈCLE

Par M. F. LESEUR,

Membre de la Société de Géographie de Lille.

Il est un proverbe bien connu qui dit : « Rien n'est nouveau sous le soleil. » Il pourrait parfaitement s'appliquer à ce que nous appelons le Nouveau-Monde. Christophe Colomb et l'Amérique sont deux noms toujours unis, mais n'aurait-on pas, avant ce grand voyageur, mis le pied sur ce vaste continent ? Oui, et c'est ce que je vais essayer de démontrer. N'allez pas pour cela m'accuser de suivre la malheureuse coutume de notre siècle, qui consiste à démolir l'une après l'autre les vieilles gloires, et de commettre à l'endroit de Colomb un crime de lèse-majesté. Je suis loin d'avoir cette intention. Christophe Colomb fut un grand homme que j'admire beaucoup. Grand géographe, grand astronome, excellent marin et savant de renom. Mais a-t-il vraiment découvert l'Amérique ? Outre que, comme vous l'allez voir, bien avant lui des Européens avaient débarqué sur le nouveau continent et colonisé ses côtes, il ne peut prétendre à cet honneur, même au milieu de ses contemporains, et le principal argument est tiré de lui-même et de sa correspondance. En effet, que cherchait-il ? Il cherchait par l'ouest une voie directe pour gagner les côtes orientales de l'Asie.

A cette époque, les esprits étaient encore vivement impressionnés par les descriptions que Marco Polo avait données des merveilles de cette opulente contrée et principalement de la Chine. Gagner le plus rapidement possible la terre qui contenait de telles richesses était, au

XVe siècle, l'idée fixe ; aussi, tandis que les Portugais cherchaient à se rendre à Kambalu (c'est ainsi qu'on nommait Pékin) par l'Est, en circumnaviguant l'Afrique, Colomb et leurs rivaux, les Espagnols, cherchèrent à l'Ouest par mer une voie plus directe. L'Asie donc était le seul but du grand Génois, et cette idée s'empara tellement de son esprit, que, dans les quatre voyages qu'il fit en Amérique, même étant sur le continent aux bouches de l'Orénoque, il se croyait encore, en dépit des découvertes de ses contemporains, sur les côtes de la Chine ; et il mourut dans cette impénitence finale. Ce fait, Messieurs, est consacré par les géographes anciens et modernes. Les frères Blaeu, dans leur atlas contemporain de Louis XIII, soutiennent, après avoir parlé de Colomb, que c'est avec justice que le Nouveau-Monde porte le nom d'Amerigo Vespucci, qui l'a le premier exploré, et l'amiral Jurien de la Gravière, un des plus passionnés admirateurs de Colomb, reconnaît la vérité des faits que je viens de mentionner. Néanmoins, gloire à ce grand homme, homme de génie, qui a ouvert une si large voie à d'autres plus heureux que lui.

Je vous disais, en commençant, que l'Amérique avait été découverte avant Colomb, j'irai mainteuant plus loin et je vous dirai qu'elle a été connue de tout temps. Les races qui ont peuplé les deux continents ont une origine asiatique commune ; l'étude historique approfondie que l'on a fait ces dernières années des textes et des traditions laissés par les Grecs et les Romains, nous donne la certitude presque absolue que ces deux grands ancêtres de la civilisation avaient entrevu le Nouveau-Monde. Les Phéniciens et les Juifs ont laissé des traces de leur séjour dans l'Amérique centrale.

Ces faits, qui peuvent paraître paradoxaux au premier abord, sont fort intéressants. Je regrette vivement que le cadre de ce travail ne me permette pas de m'appesantir un peu sur cette question. Peut-être y reviendrai-je un jour, si je suis assez heureux pour ne pas trop vous ennuyer aujourd'hui, mais je ne veux actuellement vous arrêter que sur la première prise de possession officielle du Nouveau-Monde par les Européens. Elle eut lieu au Xe siècle. Les Scandinaves en furent les auteurs. Ces hardis marins découvrirent la côte Est des États-Unis y débarquèrent, la colonisèrent et la croisade y fut prêchée. Cette affirmation provoque probablement chez vous un sourire d'incrédulité, et je le comprends. J'espère toutefois vous convaincre, et pour cela, Messieurs, transportons-nous, si vous le voulez bien, en Norwège au VIIe siècle de notre ère.

La Norwège était alors habitée par une race héroïque, forte, courageuse jusqu'à la témérité, folle de liberté, âpre au gain et tourmentée par le désir des aventures merveilleuses et lointaines. Nous avons donné à ces hommes le nom d'Hommes du Nord, les Northmanns. Le pays était très pauvre, stérile et très peu cultivé, ne produisant que de grands pins. La mer, au contraire, poissonneuse, était la ressource de l'habitant Aussi, de bonne heure, les Normans furent hommes de mer. La mer fut pour eux l'élément par excellence. Elle les entourait de toutes parts, découpait sur leurs côtes des fiords nombreux qui pénétraient fort avant dans l'intérieur des terres, et baignait les sapins de leurs forêts. La famine, sa religion et sa soif de richesse, firent donc le Scandinave tour à tour pêcheur intrépide, puis audacieux corsaire, enfin roi de l'Océan. Il jura par son navire et lui donna, comme à son épée, un nom capable d'inspirer l'effroi, Jarnbardan, le phallus de fer, Ognar Brandur, l'épée sanglante, Olaf Tryggvason appelait le sien le Long-Serpent. Ces vaisseaux étaient merveilleusement construits pour supporter la mer, fournir une course rapide et vaincre dans un combat. Ils en ornaient la proue de figures de monstres, si bien qu'un historien religieux du moyen-âge comparait une flotte hérissée de mâts à « une troupe de bêtes sauvages au milieu d'une forêt ». Ils avaient pour leurs navires le culte que les chevaliers eurent plus tard pour leurs armures. Ils les couvraient d'ornements précieux. Ainsi les navires qui, en 1096, conduisirent en Terre-Sainte, Wimmar, le vassal du comte de Boulogne, et ses 20,000 guerriers, avaient leurs mâtures dorées et leurs voiles tissues d'étoffes précieuses. La gloire militaire était toute navale. Le titre qu'ils ambitionnaient le plus était celui de Roi de la mer. La piraterie était chez eux tellement en honneur, qu'elle était l'apanage des rois et des nobles. Leurs capitaines s'appelaient « pirates » et leurs amiraux « archi-pirates ».

La Norwège était divisée en mille petits États indépendants vivant fort heureux du fruit de leurs courses marines. Cela dura jusqu'au moment où Harald Haarfager, au VII[e] siècle, s'empara de l'autorité, et fit de ces royaumes un unique État. Les Normans, devant cette atteinte à leur liberté, émigrèrent en masse et vinrent coloniser l'île de Man, les Orcades, les Hébrides, les Shetland et les Feroë qu'ils connaissaient depuis longtemps. Là ils continuèrent à mener leur aventureuse vie maritime.

En 861, Naddod, pirate norwégien, se rendant aux Feroë, fut détourné par la tempête et porté en vue d'une terre blanche de neige. Il

y débarqua, reconnut la présence de volcans, et revint en Norwège après avoir baptisé sa découverte du nom de Snœland (terre de neige). Deux ans plus tard, Gardar, fils de Svafar, fut entraîné par les vents sur les côtes de cette nouvelle terre. Il vit que c'était une île, la circumnavigua, y passa l'hiver dans une baie qu'il appela Husavika (baie des maisons) en souvenir des baraquements qu'il y avait édifiés, et revint après après avoir substitué au nom de Snœland celui de Gardarsholm (île de Gardar). Floki-Rafna, le célèbre et légendaire pirate scandinave, quitta bientôt les Feroë dans le but de retrouver Gardarsholm et d'y fonder une colonie. Il y aborde en 865, y demeure quelque temps et lui donne le nom de Iceland (terre de glace) qu'elle a gardé depuis. Enfin, en 874, le Jarl Ingolf et sa femme Helga, ainsi que Hjorleif, son frère d'armes, accompagnés d'amis et de serviteurs, s'y établissent définitivement. Il se fixe à Faxefjord, sur l'emplacement actuel de Reykiawick, en un endroit qu'il nomme Ingolfshordi (maison d'Ingolf). Dès lors, l'Islande est pour jamais habitée ; la guerre civile, le despotisme d'Harald Haarfager, y font affluer un nombre considérable d'émigrants. L'île se peuple en entier, est bien cultivée, des villes importantes s'y fondent, et une république reproduisant par ses institutions civiles et religieuses, les anciennes communautés norwégiennes, prospère jusqu'en 1261, époque à laquelle elle fut conquise par les rois norwégiens. « Ainsi, nous dit Malte-Brun, le génie puissant de la liberté et le génie non moins puissant de la poésie, ont fait briller les forces vives de l'esprit humain aux derniers confins de l'empire de la vie. »

Néanmoins, le même sentiment qui avait déterminé l'immigration, perpétua la fière indépendance des caractères et le goût si fécond des grandes et lointaines aventures, et, comme le remarque M. Gabriel Gravier, « la fréquence des relations avec la mère-patrie fit aussi étudier avec persistance l'art de la navigation et l'astronomie nautique ». En effet, les Scandinaves ne sont pas longtemps sans reprendre leur marche en avant. L'Islande, comme les Orcades et le Feroë, ne leur sert que de station intermédiaire pour gagner la « Scandinavie américaine ».

Trois ans après l'arrivée d'Ingolf en Islande, en 877, un certain Gunnbjorn aperçoit les blancs sommets qui profilent la côte orientale du Groënland, et impose son nom à quelques rocs glacés tout proches du cercle polaire. Il revient, rapportant sur ces contrées, les contes les plus effrayants et les plus absurdes. Cependant, Érik Raudé ou le

Rouge, fils de Thornwald, qu'un meurtre avait fait exiler d'Islande en 883, n'est pas arrêté par ces récits, et part résolument à la recherche des terres découvertes par Gunnbjorn. Il vit la pointe Herjolfsness, entra dans un large détroit auquel il laissa son nom, Eriksmund, et toucha la marge orientale du Groënland par le 64[e] degré de latitude Nord, en un point qu'il nomme Midjokul (montagne au milieu des glaces). Il ne s'y arrête pas, descend au Sud, double le cap Farewell, vient se fixer dans le fjord d'Igalikko, qu'il appelle Eriksfjord. Là, il s'établit et fonde l'établissement de Brattahlida. En quittant l'Islande, Erik avait juré à ses amis qu'il les viendrait chercher s'il trouvait une terre habitable. Il tint parole, mais désirant attirer le plus de monde possible, il nomma sa nouvelle patrie Groënland (Terre verte). « Si cette contrée porte un beau nom, disait-il, les hommes se décideront plus facilement à la venir habiter. » Il eut raison, car l'année même de son retour à Brattahlida, vit 35 navires islandais mettre le cap sur le Groënland. Un nouvel État indépendant est ainsi fondé. Il adopta la Constitution républicaine de l'Islande. Sa population s'accrut rapidement pour le climat. Dès 1121, Gardar, sa capitale, devint le siège d'un évêché qui vécut 5 siècles, et en 1261, l'État se reconnut vassal de la Norvège.

Il y avait, parmi les compagnons d'Erik, un certain Heriulf. Il avait un fils du nom de Bjarn, jeune homme de grande habileté et de brillant avenir. Or, ce Bjarn se rendant de Norwège en Islande, apprit que son père avait émigré à la suite d'Erik. En effet, Heriulf, fils de Bard, et parent d'Ingolf, le premier colon de l'Islande, avait quitté cette terre et s'était établi à Heriulfsnes dans la partie méridionale du Groënland. Bjarn, à cette nouvelle, sans s'arrêter à Reykiawick, continue sa course vers la nouvelle colonie normande. La brume, le vent du nord et le manque d'habitude des mers Groënlandaises, le détournent de sa route et l'entraînent à l'ouest. Il découvre une terre immense, d'aspect fertile (sans doute la Nouvelle-Écosse), puis, à quelques jours de là, une autre terre plate et boisée, puis encore, à trois jours de navigation de cette seconde terre, une ile élevée, montagneuse et glacée. Après ces découvertes, il gagne enfin Heriulfsnes et fait, vers 994, devant Erik, le récit de sa navigation. Ce récit enflamma les Groënlandais, et notamment Leïf, fils d'Erik le rouge, élevé à la cour d'Olaf Tryggvason, roi de Norwège.

Ce Leïf était un jeune homme plein d'audace et d'ardeur. Il brûlait du désir de s'illustrer dans les voyages, et avait, du reste, toutes les

qualités qui font le bon navigateur. Il acheta le vaisseau de Bjarn qui devait l'accompagner. Mais celui-ci retenu par une chûte, qu'il regarda comme un augure défavorable, le laissa s'éloigner seul. Leïf s'embarque avec 36 hommes, parmi lesquels un allemand nommé Tyrker, qui avait longtemps demeuré chez son père et beaucoup aimé Leïf dans sa jeunesse. Il quitta le Groënland en l'an 1000, et retrouve d'abord le dernier pays entrevu par Bjarn. Il le nomme Helluland (terre pierreuse). Trois jours de navigation le conduisent à un autre pays plat couvert de bois. Il l'appelle Markland (terre boisée). Une course de deux jours le porte ensuite vers une île séparée du continent par un détroit que ses bas-fonds rendaient fort dangereux. Derrière un promontoire, se trouvait l'embouchure d'un fleuve sortant d'un lac. Leif et les siens s'avancent dans le fleuve, débarquent et prennent possession de la terre à la façon scandinave, c'est-à-dire en allumant sur une cîme un grand feu dont les rayons éclairent le pays conquis, tandis que les guerriers, la hache à la main, marquent sur les arbres la trace indélébile de leur passage. Puis ils bâtirent un établissement qu'ils nomment Leifsbudir (maison de Leif). L'emplacement était bon, la rivière pleine de saumons, le bois abondant, le climat supportable. Les Normans se divisent en deux bandes, dont l'une garde le camp et l'autre explore les environs ; mais elle ne s'éloigne pas beaucoup, et chaque soir revient à Leifsbudir. Cependant, un soir, Leïf ne vit pas rentrer l'allemand Tyrker. Inquiet, il envoie à sa recherche et l'on trouve Tyrker essayant de revenir, mais très appesanti, par les fumées d'un raisin qu'il avait trouvé et dont, en bon allemand, il avait mangé une trop grande quantité. Leïf l'interroge, Tyrker répond en allemand et n'est point compris. Il dit alors en langue du Nord : « Je n'ai pas été bien loin, et cependant j'ai une découverte à vous communiquer, j'ai trouvé des vignes et des grappes de raisin. » Puis, il excuse son état, et confirme le fait en ajoutant qu'il est né dans un pays vignoble. Leïf aussitôt cherche à se procurer du bois de construction pour charger le navire et envoie ses hommes récolter les grappes de raisins dont il remplit la chaloupe. Cet incident fut cause que Leïf, avant de retourner en Groënland, donna au pays qu'il avait découvert le nom de Vinland (pays du vin).

Cette fois, Messieurs, nous sommes en présence de faits bien constatés et consignés tout au long dans les Sagas, sorte de mémoires poétiques que les Normans notables faisaient écrire de leur vivant sur les actes remarquables de leur existence. Ainsi, le Helluland et le

Markland ont été découverts par les Normands. Ils se sont établis au Vinland et l'ont décrit en partie, mais à quoi correspondent ces contrées? Le Helluland, d'après M. d'Avezac et la science moderne, Rafn, MM. Gabriel Gravier et Paul Gaffarel, n'est pas autre chose que l'île de Terre-Neuve qui répond bien aux caractères de la Terra-Petrosa des Sagas islandaises. Le Markland est la presqu'île de la Nouvelle-Écosse qui mériterait encore aujourd'hui l'épithète que lui donnait jadis Torfœus, de « *passim sylvis virens* » (couverte çà et là de forêts verdoyantes). Quant au Vinland, il ne pouvait être qu'une partie de la côte Est des États-Unis. La description qu'en font les Sagas est absolument celle de la côte américaine, depuis le cap Sable jusqu'au cap Cod. L'île reconnue par Leïf correspondrait à l'île de Long-Island, et Leïfsbudir, par une coïncidence étrange, j'allais dire prophétique, aurait été bâtie à la place même de la moderne et prodigieuse métropole des États-Unis, New-York. En effet, le fleuve Hudson, qui se jette en face de Long-Island, est très poissonneux, et de plus, il prend sa source dans les montagnes situées non loin du lac Champlain, à l'ouest de ce lac. La vigne enfin est très répandue sur toute cette côte, pousse d'elle-même dans tout le Massachussets, les bords de l'Ohio fournissent d'énormes vignes naturelles, et l'île de Martha's-Vineyard doit son nom à ses abondants vignobles. L'assimilation est aussi parfaite que possible.

Leïf avait bien découvert l'Amérique, aussi son voyage ne fait qu'ouvrir la marche à de nouvelles expéditions qui vont confirmer les précédentes et les étendre. Leïf, en quittant le Vinland, ne renonça pas comme Bjarn aux bénéfices de son voyage. Il publia hautement sa découverte, et ce fut sans peine qu'il décida l'un de ses frères, Thorwald, à en tenter une semblable. Il ne l'accompagna pas. Les Normans avaient ceci de particulier, c'est qu'ils déployaient une activité et un courage surhumains pour accomplir une œuvre capable de les illustrer; mais, une fois cette œuvre accomplie et leur nom rendu célèbre, ils se reposaient indéfiniment, satisfaits de leur gloire et des richesses amassées. Leïf n'accompagna donc pas son frère Thorwald. Il se contenta de le combler de tous les conseils utiles et de lui donner son vaisseau, celui qui l'avait mené au Vinland et le même qui déjà avait servi à Bjarn. Quant à lui, il demeura au Groënland.

(*A suivre.*)

Lille Imp. L. Danel.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE JUIN 1884.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

988. Duhem-Poissonnier (Antoine), propriétaire, rue de Puébla, 37.
989. Lourié, ingénieur civil, boulevard de la Liberté, 104.
990. Mathis, adjoint de 1re classe du génie, au fort Saint-Sauveur.
992. Bonaffé (Pierre), sous-lieutenant au 43e, rue Neuve, 16.
993. Comte, général de division, place aux Bleuets.
994. Deschins (Léon), négociant, rue d'Inkermann, 49.
995. Carton, professeur à l'École supérieure, rue du Lombard, 2.
996. Poulet (Jules), négociant, rue Jean Sans-Peur, 52.
997. Lefèvre, professeur à l'École supérieure, rue du Lombard, 2.
998. Moreau (François), négociant, boulevard Victor-Hugo, 38.
999. Thiroloix (Paul), ingénieur civil, rue de Roubaix, 40.
1000. Pajot (E.), commissaire-priseur, rue Patou, 20.
1001. Hirtz (Lucien), négociant en toiles, rue de Tournai, 39 bis.
1002. Eysenbout (Edmond), changeur, rue de la Gare, 23.
1004. Henriot, employé au chemin de fer, place des Reigneaux, 18.
1005. Montaigne-Bériot (Alphonse), banquier, boulevard de la Liberté, 295.
1006. Chon (Julien), propriétaire, rue du Palais-de-Justice, 5,
1007. Masson (Arthur), peintre, rue du Vieux-Marché-aux-Poulets, 1.
1008. Béghin-Delesalle, propriétaire, rue des Stations, 50.

Croix.

1011. Goblet (Alfred), propriétaire.

Marcq-en-Barœul.

1003. Deparis, instituteur.

Roubaix.

991. Thomas-Lesay, négociant, Grande-Rue, 1.

Seclin.

1009. Desurmont (Edouard), filateur, adjoint au maire.
1010. Collette (Charles), notaire.

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR A LILLE.

Cours du 21 février.

Le Japon,

(GÉOGRAPHIE PHYSIQUE, POPULATION, ETC.),

Par M. OUKAWA, attaché à la légation japonaise, à Paris, Membre de la Société.

La conférence de M. Oukawa a été l'une des plus attrayantes de l'hiver. L'accent étranger du conférencier, sa diction facile, sa parole spirituelle en même temps que sa bienveillance pour tout ce qui concerne la France, lui ont attiré, aux premiers mots, la sympathie du public.

Après nous avoir dit quelques mots de la situation géographique du Japon, qu'on confond trop souvent avec la Chine, bien qu'il soit distant de sa voisine de 15 jours de mer du point le plus éloigné, et de trois jours seulement du côté le plus proche, M. Oukawa nous donne l'étymologie du nom de son pays. Japon veut dire « source du soleil », ce qui s'explique parfaitement si l'on conçoit que ces îles, très éloignées du continent, ont pu, aux temps barbares, se croire la source de toute lumière, en voyant le soleil se lever dans l'onde. Les Chinois ont traduit ces mots français par le mot chinois Zippon, dont les Européens ont fait Japon. Ce sont d'ailleurs ces mêmes Européens qui ont donné son nom à la Chine, mot qui tient son origine du mot Sin, qui n'est autre que celui de la famille régnante il y a quelques siècles.

On ne se fait généralement pas une idée de la grandeur du Japon : 425 lieues en largeur, 675 en longueur. Il suit de là que le climat, bien que généralement tempéré, est fort différent suivant que l'on parle du Nord ou du Sud. La moyenne, en 1881, a été de 14 degrés centigrades, la température maxima de 28 degrés au-dessus de zéro, la température minima de 8 degrés au-dessous. Au Nord, on a affaire parfois aux froids du pôle ; au Sud, la température est échauffée par

ce que l'on appelle le « courant noir », sorte de Gulf-Stream qui, partant de Formose, longe les côtes du Japon et revient par San-Francisco.

Il y a au Japon une population à peu près égale à celle de la France : 36 millions d'habitants. Sur ce nombre, les femmes sont en minorité sur les hommes : on ne compte que 17,935,720 des premières et 18,424,274 des seconds, ce qui ôte tout prétexte à la polygamie.

Les Japonais expliquent d'une façon très singulière l'origine du monde. D'après eux, le monde, dès le principe, n'était autre qu'un gros œuf, dont le jaune a formé la terre et dont le blanc s'est séparé pour former l'horizon. Nos premiers parents qui se trouvaient sur terre donnèrent naissance à des enfants, parmi lesquels un frère et une sœur qui se prirent un beau jour de querelle, si bien que la sœur pour fuir le frère, se réfugia dans les cieux et devint l'astre qui nous éclaire, tandis que le frère resta sur la terre. Les eaux, à un moment donné, couvrirent les plus hautes montagnes, les descendants du frère se réfugièrent dans une barque, et dès que les eaux eurent baissé, descendirent sur le sol et conquirent le Japon. On eut ainsi le premier empereur.

Mais cette conquête a dû donner bien du mal à ces conquérants d'un nouveau genre. C'est qu'en effet le Japon comprend, non seulement le Japon proprement dit, mais encore plus de 500 îles, parmi lesquelles Sado, Oki, Awadji, Shikokou, Koushiou, Iki, Tousima, Lioukiou (qui comprend 55 îles), Kokkaddo, Tchesima (30 îles), Ogosawa (17 îles), Iloto, etc.

Le conférencier s'étend ensuite longuement sur les origines de la lutte entre le mikado et le taïcoun, puis il aborde la discussion des castes. Il y a d'abord la noblesse, puis la bourgeoisie, le peuple, et la famille impériale. La noblesse, bien que dégénérée, est la caste qui a gardé le mieux les mœurs anciennes et les bonnes traditions.

On ne comprend pas la famille au Japon comme en France. La femme qui se marie dit adieu à sa propre famille. Elle doit se dévouer entièrement à la famille de son mari, même envers et contre la sienne ; quant au mari, s'il est l'aîné, le patrimoine lui revient seul, mais il a le devoir de sauvegarder la position de ses frères et de ses sœurs.

« Si vous aimez vos enfants, faites les voyager », dit un proverbe japonais. Ce proverbe, je l'ai pratiqué, dit en terminant M. Oukawa, et je vous assure que c'est un vrai moyen de comprendre l'amour

des parents que de se trouver éloigné d'eux. Je suis venu à Lille accompagné d'un Français, M. Krafft, que j'ai connu au Japon, et qui ne voulait plus quitter mon pays, je vous engage tous à le consulter sur ce qu'il en connaît, je suis persuadé qu'il ne pourra que vous en dire du bien. »

A la suite de marques d'approbation très significatives de M. Krafft, présent à la séance, le public couvre d'unanimes applaudissements les paroles du sympathique conférencier.

Cours du 20 mars.

La Géographie des Océans. — Le fond des mers,

Par M. GOSSELET, professeur à la Faculté des Sciences, Membre de la Société.

Le conférencier se propose de faire connaître le fond des mers à partir de leurs rivages jusque dans leurs plus grandes profondeurs.

Les rivages, avec leurs cailloux roulés, leurs bivalves, leurs cardiums, sont bien connus.

Plus loin, on rencontre des varechs, des zostères, et ces algues à feuilles longues, que l'on appelle des laminaires, aux dépens desquelles se nourrissent des mollusques herbivores, qui servent de pâture aux mollusques carnivores, lesquels deviennent eux-mêmes la proie des poissons.

Si l'on avance encore, à une profondeur de 400 mètres par exemple, on trouve dans les pays chauds des forêts de coraux. Mais, dans nos pays tempérés, on a ce qu'on appelle la *zone des coralines*, algues à squelette calcaire dont le conférencier montre divers spécimens. Dans cette zone, vivent encore des mollusques et des poissons.

A la suite et jusque 500 mètres, vient la *zone des coraux de mer profonde*. On y voit des coraux plats ou oculines, les mollusques s'y sont modifiés, la faune y est encore plus riche.

Nous entrons ensuite jusque 1.800 mètres dans la *faune abyssale*, où se trouvent des étoiles de mer, des éponges, telles que le *plectella*, dont l'étude a été pour les naturalistes un grand sujet d'étonnement, des gorgones, et même des poissons égarés jusque 3.500 mètres. Malgré la hauteur d'eau, les mollusques, dont l'intérieur du corps est à la même pression que la masse de liquide qui les surmonte, ne s'écrasent pas ; ils produisent eux-mêmes la lumière dont ils ont

besoin et cette lumière est la seule qu'on puisse se procurer sans avoir recours au soleil. Cette faune abyssale offre trois caractères : 1° son uniformité, car on rencontre partout les mêmes espèces : 2° son caractère polaire, car, parmi les êtres qu'on y trouve, il en est qui vivent directement sur les côtes des régions polaires, et qui sont amenés dans ces bas-fonds, soit en raison de la température du fond de la mer, (plus froide au fur et à mesure qu'on descend dans ses profondeurs), soit en raison des courants qu'y amènent les eaux des pôles, principalement du pôle antarctique ; 3° son caractère archaïque, car ces animaux ne rappellent par leurs formes que ceux que l'on trouvait aux temps géologiques (ancrines, brachiopodes, etc.) ; on a même trouvé dans le détroit de Torrès le *protocrinites oviformis*, de l'ordre des cestidées, qui a disparu de la surface du monde connu depuis les temps géologiques les plus reculés.

Si l'on descend à de plus grandes profondeurs, on ne trouve plus d'êtres vivants que par hasard, mais l'étude que l'on a faite de la boue retirée à l'aide de sondages réitérés, a amené de curieuses observations. Dans les mers polaires, on a une boue grisâtre et siliceuse qui, examinée au microscope, a été reconnu comme entièrement formée de *diatomées*, diatomées qu'on rencontre aussi à la surface des mers et dans le voisinage des iles, d'où l'on a conclu qu'ils étaient tombés de la surface au fond : ces diatomées sont d'autant plus abondants que l'on approche des banquises et des régions pluvieuses. Dans les contrées tropicales, ils sont plus rares, et on trouve au fond des mers, jusqu'à 3,800 mètres, une boue crayeuse formée de *globigérines*, qui vivent à la surface et dont les cadavres ont été précipités ; on y voit aussi ce que l'on a appelé la *boue à ptéropodes*, formée des coquilles des mollusques de ce genre (ptéropodes : en forme de cornet) qui fournissent à l'alimentation des baleines et dont la coquille est tombée au fond des eaux.

Au-delà de 3,800 mètres, l'acide carbonique, dont les eaux sont chargées à une aussi grande profondeur, agit sur les coquilles des ptéropodes et des globigérines. On ne trouve plus alors que des *radiolaires*, formés de silice (indissoluble dans l'acide carbonique). Entre la Nouvelle-Guinée et le Japon, dans cette partie que l'on a appelé la Micronésie, on a trouvé notamment à 7 kilom. 1/2 de profondeur, une boue de radiolaires.

Mais dans les grands fonds, quand on a dépassé 2,500 brasses, on ne voit que de l'argile rouge, masquée d'abord par la couleur des co-

quilles qui s'y trouvent mêlées, puis conservant sa teinte propre lorsque ces coquilles ont disparu. Cette argile qu'on a supposée provenir tout d'abord du lavage des continents, puis de la dissolution des coquilles de globigérines, n'est autre que le résultat de la décomposition de matières volcaniques : on y trouve notamment des agglomérats de la zéolite, dite *christianite*, qui se forme toutes les fois qu'une roche volcanique est attaquée par de l'eau qui contient de la soude (et l'eau de mer est dans ce cas puisqu'elle renferme, comme on le sait, de fortes quantités de chlorure de sodium). Dans cette argile se trouvent des dents de requins, ayant appartenu à des espèces qui n'existent plus, mais qu'on rencontre dans certains terrains géologiques de nos contrées, des os tympaniques de baleine qui sont les seuls qui aient résisté à l'action de l'eau, etc.

On doit conclure de tout cela, que le fond de la mer est encore tel qu'il existait aux temps géologiques anciens, et que les mers ainsi que les continents, ont encore actuellement la position *générale* qu'ils avaient autrefois. Les débris d'animaux disparus qu'on y voit accumulés, permettent d'émettre une semblable opinion.

M. Gosselet termine sa conférence en entretenant l'assemblée de quelques observations intéressantes auxquelles ont donné lieu les sondages récemment effectués par le « *Challenger* ». Il nous apprend notamment qu'on a trouvé dans les boues du fond des mers de petites particules noires qui ne sont autres que du fer natif, et comme le fer natif ne peut provenir que de météorites, il en résulte que l'on trouve au fond des mers des produits qui viennent du ciel. On a acquis la certitude de l'origine de ce fer, quand plus tard on a trouvé, dans ces boues, de la *chondrite*, silicate de magnésie qui n'est connu que dans les météorites.

Cours du 27 mars.

De la construction des cartes,

Par M. Alfred RENOUARD, Secrétaire-Général.

Le conférencier s'excuse d'abord de devoir traiter un sujet dont l'exposé va nécessiter l'emploi de formules géométriques et des démonstrations quelque peu arides, il a cédé au désir de quelques membres

de la Société qui désiraient connaître d'une manière générale les éléments de la cartographie.

La construction d'une carte, dit-il, peut se diviser en deux parties bien distinctes : la forme et le fond ; l'une assujettie à des lois, qu'il ne s'agit que de traduire en délinéaments matériels, c'est ce qu'on appelle la *projection*, portion rudimentaire de l'art ; l'autre, exigeant l'examen et la discusssion préalable de tous les éléments dont l'ensemble doit primer le sujet de la carte, c'est là qu'est l'œuvre de science du géographe. Il ne sera question dans cette conférence que de la forme des cartes.

M. Renouard résume ensuite, en les accompagnant de commentaires divers et de démonstrations, les divers modes usités pour établir la projection des cartes. Pour réduire la question à la plus simple expression, il suffit d'observer que les méridiens et les parallèles forment une espèce de réseau dont les mailles ont la forme de quadrilatères étagés par rangées depuis l'équateur jusqu'aux pôles, où ces quadrilatères deviennent des triangles ; et, comme l'on peut, sans inconvénient sensible, considérer chacune de ces mailles comme couvrant une surface plane, il s'ensuit que le problème consiste, en définitive, à tracer sur le papier des séries de quadrilatères disposés comme l'est le filet qui recouvre le solide sphéroïdal. Pour y parvenir, on a eu recours aux systèmes suivants :

1° Tout d'abord la projection orthographique. L'on peut s'imposer la condition que les azimuts (angles dièdres que font avec le vertical d'un astre le méridien du lieu de l'observation) de tous les lieux, par rapport à un point fixe, soient reproduits exactement ; on dresse alors la carte du globe par projections orthographiques sur le plan de l'horizon du point fixe choisi ;

2° Voici la projection conique. On peut exiger que les méridiens rectifiés continuent de concourir en un même point, et de couper les parallèles à angle droit ; on projette alors la surface du globe sur un cône circonscrit le long d'un de ses parallèles, et on développe ensuite le cône ;

3° Il y a encore la projection cylindrique. On peut désirer que les parallèles conservent, en chacun de leurs points, une direction constante et restent perpendiculaires aux méridiens : on transporte alors les points de la surface du globe sur le cylindre qui y serait circonscrit le long de l'équateur, et on développe ensuite le cylindre ;

4° Voici la projection du dépôt de la guerre. On peut vouloir consei

ver respectivement aux méridiens et aux parallèles, dans toutes leurs parties, des longueurs aussi peu différentes que possible des longueurs de ces mêmes parties sur la surface du globe. On arrive ainsi au mode de représentation qui a été prescrit par le Ministre de la Guerre pour la construction de la carte de France ;

5° On peut encore citer la projection stéréographique. On peut se proposer de reproduire fidèlement les inclinaisons mutuelles des arcs de grands ou de petits cercles tracés sur la surface du globe. On est alors amené à adopter la projection en perspective en usage dans la construction des mappemondes ;

6° Enfin, voici la projection homolographique. On peut exiger que les surfaces, sur la carte, soient toutes réduites dans un même rapport. C'est la projection dont Babinet est le créateur.

Tout le monde sait que la sphère n'est pas développable sur un plan, par conséquent on comprendra que la représentation exacte des accidents de la surface terrestre est impossible si l'on n'a pas recours à des conventions. Le problème comporte donc un grand nombre de solutions qui ne peuvent qu'être approchées et dont chacune sera complètement déterminée par l'importance prépondérante qu'on voudra attribuer à la reproduction fidèle de tel ou tel ensemble.

EXCURSIONS D'ÉTÉ

Excursion du 25 mai.

Mons-en-Pévèle.

La première excursion d'été a été dirigée sur Mons-en-Pévèle ; elle s'est accomplie dans les conditions les plus agréables.

Les excursionnistes sont réunis au complet dans la salles des Pas-Perdus de la gare de Lille. Il est 8 h. 50′, nous partons et, quelques minutes après, le train nous dépose à la station de Libercourt où nous sommes reçus par l'un de nos collègues, M. Leburque-Comerre, de Roubaix, qui vient se joindre à la caravane.

La journée s'annonce sous les meilleurs auspices : le soleil brille dans tout son éclat et une légère brise en tempère l'ardeur.

Suivrons-nous l'itinéraire officiel et, en véritables géographes, ne prendrons-nous pour guide que la carte départementale que nous avons en mains ? — Non. Le bois est là qui nous tente ; ses parfums nous attirent. On décide à l'unanimité qu'on passera par le bois. M. Quef-Debièvre qui a, pendant longtemps, exploité les carrières de sable marin que l'on trouve dans ces parages, s'offre d'ailleurs de bonne grâce, à nous guider par d'étroits sentiers connus des familiers seuls de l'endroit.

Nous défilons un à un sous un feuillage épais, dans de hautes herbes couvertes encore de rosée. Les oiseaux achèvent leur ramage du matin et semblent nous souhaiter la bienvenue.

Nous arrivons aux sablières, aux bords de cet étang fameux où se donne chaque soir l'harmonieux concert des batraciens. Quelques coassements longs et plaintifs révèlent seuls leur présence. Passons. Ce concert ne nous retient pas.

Après le bois touffu, une campagne verdoyante se déroule devant nous. Dans le lointain, on aperçoit le joli clocher de Mons-en-Pévèle. Nous contournons Thumeries, et après avoir franchi la Marque, sans difficulté, nous commençons à gravir le mamelon.

C'est ici l'endroit où eut lieu la fameuse bataille de 1304 : après une

longue lutte qui ne fut pas sans gloire, les Flamands abandonnèrent le terrain et se replièrent sur Lille.

Nous arrivons enfin au sommet de la montagne et faisons notre entrée dans le village : la mine sympathique des habitants nous prédit un bon accueil.

On se met à table à midi 30′, dans une salle que l'on avait décorée et garnie de fleurs. Nous vous ferons grâce du menu. L'appétit, l'entrain et la gaîté ne nous manquent pas. Au dessert, les organisateurs, MM. Crépin et Fernaux, portent un toast à notre honorable et cher Président. M. Paul Crepy, le fondateur de l'une des plus nombreuses Sociétés de géographie de France, à ses secrétaires-généraux et particulièrement à M. E. Guillot, qui a contribué si puissamment l'année dernière à son développement et à sa prospérité.

M. Werquin fils propose ensuite un toast à la Société de Géographie de Lille. Dans une heureuse improvisation, il fait ressortir l'utilité des Sociétés de géographie et démontre qu'elles ne doivent pas seulement prêter leur appui aux intérêts commerciaux d'une région, mais encore à ceux du Pays tout entier, en favorisant son extension coloniale.

Le repas terminé, nous nous dirigeons vers l'église pour faire l'ascension du clocher.

Sous le porche et sur une plaque de marbre blanc, on lit la notice commémorative suivante, gravée en lettres d'or :

« L'an de Jésus-Christ mil huit cent quatre-vint-deux,
« Mons-en-Pévèle a vu sur cette même place,
« Son vieux et bas clocher s'élancer gracieux,
« Avec bourdon jetant ses beaux sons dans l'espace.
« L'honneur de l'avoir fait appartient tout entier
« Au seigneur du *Blocus*, à Monsieur Desmoutiers,
« Conseiller général qui, par sa bienfaisance,
« Laissera de son nom très longtemps souvenance.
« Quand tu regarderas ce clocher, ô mortel,
« N'oublie pas d'élever ton cœur vers l'Éternel ! »

Nous gravissons l'escalier et les échelles qui nous conduisent au clocher.

De là, la vue embrasse une plaine immense dont l'horizon se perd dans la brume.

Au Nord, les hauteurs de Faches nous cachent Lille ; à l'Est, on aperçoit le mont de la Trinité, près de Tournai, le beffroi d'Orchies et le dôme de l'ancienne église abbatiale de Saint-Amand-les-Eaux ; au

Sud, Douai et ses nombreux clochers ; vers l'Ouest, une hauteur qu'on dit être le mont de Vimy.

Nous descendons ensuite à la Fontaine-St-Jean, située au bas de la montagne, sous une charmille de coudriers et de chèvrefeuilles. La bonne femme qui nous guide, prétend qu'on y guérit de la peur. (Est-ce une légende qui justifierait et expliquerait la bravoure dont les habitants de Mons-en-Pévèle firent preuve en 1304 ? Nous laissons aux chroniqueurs érudits le soin de résoudre la question.)

N'oublions pas le *Parolan*, ravin profond où se sont réunis, paraît-il, les délégués des armées françaises et flamandes pour traiter de la paix ; sorte d'arêne naturelle garnie d'arbres, servant aujourd'hui de carrousel aux cavaliers des communes de Pévèle.

L'heure du retour a sonné : il nous faut, à regret, quitter ce pays qui rappelle tant de souvenir intéressants.

Nous revenons par la Neuville et nous traversons le bois de Phalempin où de nouvelles surprises nous attendent.

Au bout d'une avenue, nous apercevons des amis, des sociétaires avec leurs familles. Nous offrons aux enfants les fleurs des champs et des bois dont nous avons formé des bouquets, chemin faisant, et nous nous dirigeons tous ensemble vers la gare.

Le soir, à 6 h. 23′, nous étions de retour à Lille, enchantés de notre petit voyage, et nous promettant bien de nous retrouver à une prochaine excursion.

Excursion du 2 Juin.

Le Mont Cassel.

Nous sommes partis le matin à 7 heures 13′, sous la direction de MM. Werquin fils et Van Butseele, et sommes arrivés à la gare de Cassel à 8 h. 37′. Reçus par M. Isaïe Reumaux, médecin à Staple et membre de la Société, nous nous sommes dirigés, d'après ses indications, à l'est de la station ; avons traversé Oxelaere, en suivant une route charmante, très accidentée, presque constamment ombragée et sur les côtés de laquelle nous avons admiré plusieurs châteaux ; puis nous avons poursuivi la route jusqu'au mont des Récollets, au haut duquel nous sommes arrivés vers 10 h. 1/2.

Nous en sommes descendus du côté de la route de Cassel à Steenvoorde, que nous avons traversée en parcourant un bois et des sentiers charmants.

Arrivés à Cassel, nous nous sommes rendus directement à l'*Hôtel du Sauvage*. Là, M. Reumaux dut nous quitter : nous le remeciâmes vivement du concours empressé qu'il avait bien voulu nous prêter. L'hôtelier, averti de notre arrivée par M. Van Butseele, avait préparé le dîner pour midi et demi ; les tables étaient installées dans un salon donnant de plain pied sur un large balcon, d'où l'on avait une vue magnifique sur toute la plaine s'étendant au sud-ouest de Cassel jusqu'à Saint-Omer. Après avoir admiré le beau spectacle que nous avions sous les yeux, nous nous mîmes à table.

Le dîner, dont le menu était varié, fut bien servi. Il fut interrompu par la visite de M le principal du Collège de Cassel, qui, ayant appris la présence en ville de membres de la Société de géographie de Lille, avait tenu à honneur de venir les saluer avec quelques-uns de ses élèves : les plus jeunes d'entre eux étaient chargés d'offrir des bouquets aux dames qui nous accompagnaient. M. Werquin fils a alors remercié M. le Principal de l'honneur qu'il nous faisait, et l'a félicité en même temps des nobles sentiments qu'il manifestait en donnant à ses élèves l'exemple du respect d'une science dont tous en France, aujourd'hui, nous reconnaissons l'utilité. Les élèves s'étant ensuite retirés, M. le Principal a été invité à prendre place parmi nous. Divers toasts ont été portés à la fin du repas : au Président de la Société et à ses collaborateurs, à la Société de géographie de Lille, enfin aux dames qui faisaient partie de l'excursion.

Le dîner terminé, nous nous sommes dirigés vers le château où nous pûmes contempler, du haut d'une plate-forme particulière, le splendide panorama du Mont-Cassel.

De l'assentiment de tous, le retour à Lille, qui devait s'opérer par le train de 4 h. 7′, fut retardé jusqu'au train de 7 h. 32′. Nous en profitâmes pour visiter les côtés nord-ouest et ouest du Mont, que nous n'avions pas vus le matin. Cette promenade, qui s'opéra à travers bois et prairies, se termina par une visite à la ferme de M. Danel, ancien notaire à Lille, sise au point de jonction des routes de Zuytpeene et Cassel.

Nous avons ensuite regagné la gare, et sommes rentrés à Lille à 9 heures 45′, satisfaits de l'agréable excursion que nous venions de faire.

GRANDES CONFÉRENCES
(*in extenso*).

UNE EXCURSION DANS LA GRANDE-RUSSIE

DE LILLE A NIJNI-NOVOGOROD

par M. Alfred RENOUARD fils, secrétaire-général.

(*Suite*) (1).

A travers la ville.

Dans toutes les capitales on trouve toujours une artère principale, une rue dans laquelle le touriste est ramené plusieurs fois par jour, une voie qui lui donne rapidement l'idée la plus complète et la plus exacte des habitants.

A Paris, cette voie c'est la grande ligne des boulevards : à Madrid, c'est la Calle d'Alcala ; à Naples, la rue de Tolède ; à Londres, la Regent's-Street.

A Saint-Pétersbourg, c'est la *Perspective Newski.*

On appelle ainsi une grande artère, large de 50 mètres, bien aérée, où l'on sent bien le pouls de la grande ville, et qui date, paraît-il, de Pierre-le Grand Elle a dû bien cependant se modifier depuis sa création, la Perspective Newski, car elle est actuellement bordée de magnifiques magasins, de palais et d'hôtels, d'un aspect rien moins que moderne. Traversée par trois canaux et par une foule de ruelles (*pereouloks*, comme on les appelle) aussi larges que notre rue Nationale, elle aboutit au Palais de l'Amirauté d'où partent aussi deux « perspectives » non moins étendues et non moins pittoresques : la Perspective Vonesenski et la Perspective Gorokavaia. Aujourd'hui, nues et pavées en bois, ces trois voies étaient autrefois bien fournies d'arbres ombrageants, mais l'autorité russe a pris sur elle de les faire disparaître, trouvant qu'en hiver ceux-ci étaient gênants, et qu'en été ils ne servaient à rien, puisque l'aristocratie était en voyage ou séjour-

(1) Voir page 363.

nait à la campagne. Ce dédain du peuple est bien dans les mœurs du pays.

Les immenses bâtiments de l'Amirauté qui font suite à la Perspective Newski, servent de point de repère à l'étranger. Ils sont surmontés d'une immense flèche dorée, munie d'une girouette également dorée en forme de navire, qui se voit de très loin dans la ville.

Les monuments de Pétersbourg sont nombreux, ils méritent tous d'être remarqués. Je ne puis vous les détailler entièrement, mais parcourons rapidement les principaux.

Et tout d'abord, entrons dans les églises. Deux surtout sont à signaler : Notre-Dame-de-Kazan et la cathédrale de Saint-Isaac-Dalmate ; si vous le voulez, je les appellerai comme les Russes : *Kazan* et *Isaac.*

Ce sont là pour le peuple des sanctuaires vénérés. En passant devant l'un ou l'autre, les cochers, tout en continuant de guider leur cheval, saluent en multipliant les signes de croix ; et ils n'y mettent pas croyez-le bien, la moindre ostentation. Les moujiks à pied, eux, s'arrêtent, se tournent brusquement vers le monument comme des conscrits en face d'un officier supérieur, ôtent leur bonnet, quelque temps qu'il fasse, et s'inclinent coup sur coup un grand nombre de fois avec la régularité d'un balancier Foi édifiante, me direz vous ? Non, je crois plutôt à une dévotion à fleur de peau. Pour la plupart de ces hommes, toute la religion consiste dans ce genre de pratiques.

Les Pétersbourgeois, en général, préfèrent Kazan à Isaac. Je ne voudrais pas leur dire qu'ils ont mauvais goût. j'aime mieux supposer de leur part une préférence de clocher ; l'une ayant été bâtie par un russe, l'autre par un français. Voulez-vous avoir une idée de *Kazan* ? Figurez-vous une gigantesque colonnade semi-circulaire, parodie de Saint-Pierre de Rome, et par derrière, complètement cachée par elle, un édifice de style bizarre dont l'intérieur semble être celui d'une mosquée ; on y voit, comme caractéristique la plus remarquable, une quadruple colonnade de monolithes en granit de Finlande, s'étendant depuis les quatre piliers qui soutiennent la coupole jusque vers l'autel et les trois principales portes de sortie. Son nom lui vient de la fameuse Vierge, dite de Kazan, qui fut apportée de cette ville en 1759. et qui se trouve ici couverte d'or fin et d'une quantité de pierres précieuses.

Mais *Isaac* est le plus beau monument de la ville. C'est une colossale église de granit, en style renaissance, grandiose et majestueuse tout à la fois. L'effet qu'elle produit est immense, grâce surtout à sa position

unique, au milieu d'une des plus belles places de la ville, bordée des quatre côtés par de magnifiques édifices. Et quels éblouissements à l'intérieur ! Lorsqu'on y entre pour la première fois, l'imagination la plus rebelle est profondément impressionnée ; dans la demi-obscurité qui y règne constamment, le vaisseau semble plus grand encore qu'il ne l'est, en raison du nombre considérable de piliers qui en peuplent la solitude et par l'absence complète, suivant le rite grec, de bancs, chaises ou sièges d'aucune sorte. Les plafonds sont couverts de peintures à fresques magnifiques, et l'*iconostase*, sorte de cloison percée de trois portes et toujours richement ornementée, qui sépare le public de l'autel, et que l'on retrouve dans toutes les églises russes, disparaît lui-même sous un monde de riches et splendides décorations. A Isaac, il y a trois iconostases, mais le principal occupe toute la largeur de l'église, il est entièrement revêtu de plaques de cuivre recouvertes de malachite avec encadrement de marbre rouge foncé. il est entouré de nombreuses colonnes en lapis-lazuli et malachite. Ajoutez à cela, de toutes parts et suspendues aux murailles, ces *icons* ou images saintes de style byzantin sur fond d'or, en mosaïque ou en peinture. dont vous avez souvent rencontré des exemplaires chez nos marchands de curiosités, et qui sont ici ornementés d'une façon si riche et si magnifique, qu'on évalue leur prix de revient à plus de trois millions.

Il m'a été donné d'assister une fois à un office divin dit suivant le rite grec. Bien que la liturgie n'admette aucun instrument pour accompagner les chants, ceux-ci sont magnifiques à entendre : fait qui d'ailleurs n'étonnera personne quand on saura que les chantres d'Isaac sont tous lauréats d'une école spéciale, sorte de Conservatoire où les églises orthodoxes de la Russie se fournissent de maîtrises estimées Les cérémonies, qui sont lentes et conduites avec pompe, font sur l'assistant une impression profonde ; près de l'autel circulent constamment de nombreux officiants, à longue barbe et à cheveux flottants. revêtus d'ornements sacerdotaux d'une rare magnificence. Pendant l'office, et notamment pendant la consécration, le pope principal passe et repasse par les différentes portes de l'iconostase qui s'ouvrent devant lui et se referment aussitôt derrière lui. Le peuple, lui. est massé dans l'église. les hommes devant, les femmes en arrière comme elles peuvent, et les moujiks, toujours fidèles avant tout à leur religion démonstrative, se prosternent toutes les cinq minutes pour baiser les dalles souillées de poussière et de boue, puis se relèvent et agitent avec frénésie leurs bras comme s'ils se poivraient la poitrine à forte dose en rejetant le reste par dessus leur épaule.

Ce sont là les principales églises, mais il y en a nombre d'autres, car chaque régiment de la garde a la sienne qui lui est attitrée et où l'on officie le dimanche avec pompe, les messes basses étant inconnues en Russie.

Les *théâtres*, qui sont après les églises les plus beaux monuments de Pétersbourg, sont très fréquentés en Russie. En raison de notre nationalité de français, nous ne saurions faire autrement que de pénétrer dans l'un d'eux : j'ai même remarqué que c'est là ce en quoi nous différons essentiellement des autres nations de l'Occident. L'Anglais en voyage n'a qu'un but aussitôt arrivé dans une ville : bien certainement il s'informe toujours du meilleur restaurant de l'endroit. L'Allemand a toute autre préoccupation : il cherche avant tout le café où l'on débite la meilleure bière. Et le Français ? oh ! le Français, deux fois sur trois ne se préoccupe-t-il pas de l'emploi de sa soirée, et alors, toujours c'est au théâtre qu'il va tout d'abord se distraire.

Le choix est grand d'ailleurs à Petersbourg, car l'on ne compte pas moins de cinq théâtres entre lesquels on a le choix à peu près tous les soirs : ce sont le Balchoi-Théâtre, consacré à l'opéra ou au ballet, le Théâtre-Alexandra, où se joue surtout le drame russe, le Théâtre-Marie, qui donne la comédie, le Petit-Théâtre et enfin le Théâtre-Michel ou Théâtre-Français ; si vous le voulez, c'est dans celui-ci que nous entrerons. Je vous préviens à regret qu'il n'est français que de nom, car depuis quelque temps les pièces allemandes s'y jouent alternativement avec les pièces parisiennes, et *vice versa. Habent sua fata.*

Le voyageur s'aperçoit en entrant qu'il n'est plus ici sur son territoire favori. Jette-t-il les yeux sur les loges ? il ne les reconnaît plus : car elles ne sont, en effet, séparées l'une de l'autre que par des cloisons basses et peu apparentes, on s'y trouve au niveau de ses voisins et, pour les spectateurs de l'orchestre, les personnes du devant semblent toujours occuper des fauteuils de galerie. Puis, on n'y voit aucun ornement : ni rideaux, ni lambrequins, ni rebord en velours rouge pour poser les mains gantées. Dans ce pays de la glace, comme tout cela nous semble froid ! Et les fauteuils ? quels singuliers fauteuils : ils occupent tout l'orchestre — car ici le parterre est inconnu — et ils sont figurés par des chaises en bois jaune-clair, à dossier droit, où l'on est au plus mal assis et sur lesquelles aucun ornement n'est placé pour reposer la vue.

Très remarquable aussi le public de l'orchestre : on n'y voit que des uniformes. C'est comme une collection de généraux. — On s'aperçoit bien ici que l'uniforme est tout en Russie et qu'on y adore diablement les paillettes du costume officiel : dignitaires de l'empire, fonctionnaires de second ordre, employés du gouvernement, tout le monde endosse la broderie et s'en fait gloire. Aux galeries supérieures, ceux qui n'ont pas l'uniforme ont tout au moins la casquette, qu'ils placent auprès deux : l'on juge de leur grade d'après la forme de la cocarde, qui est ronde pour les grades inférieurs, ovale pour les places les plus élevées. Je me souviens avoir vu dernièrement un tableau de M. Jouravleff « le Repas après l'enterrement » : on y voit au premier plan, derrière la veuve en larmes qui reçoit les consolations d'un pope, un homme déguenillé, mangeant humblement sur ses genoux et qui, cependant, a l'une de ces fameuses casquettes sous le bras ; c'est un *tchinovnick*, pauvre diable comme il y en a des milliers en Russie, qui a satisfait à ses examens de fonctionnaire de l'État, et qui attend une vacance pour entrer en fonctions. Comme il l'attendra peut-être toute sa vie, il végète en utilisant ses connaissances à faire des recouvrements, de l'arpentage, donner des conseils dans les procès, attendre les pièces pendant des heures dans le cabinet d'un bureaucrate : toutes choses qui lui rapporteront quelques roubles seulement. Mais c'est égal, il a toujours sa casquette à cocarde ovale, et personne n'est plus fier que lui.

Pendant les entr'actes, le théâtre est considéré comme la maison du czar : personne n'a le droit de garder son chapeau sur la tête, ni dans l'intérieur, ni même dans les couloirs et au foyer. Ce foyer n'est pas non plus d'une gaîté folle, c'est une longue pièce mal éclairée, à l'extrémité de laquelle est un buffet bondé de victuailles : en Russie, on soupe au théâtre. Mais il possède quelque chose de typique : je veux parler d'une porte correspondant à la loge impériale située au milieu des premières loges de face et qu'on voit toujours flanquée de deux factionnaires qui se font face, le fusil au pied et la main sur la couture du pantalon. On appelle cela la porte de l'empereur. L'empereur ne vient jamais, bien entendu, que dans des circonstances extraordinaires, mais on a toujours soin de déposer chaque soir, dans sa loge, le programme de la soirée, richement imprimé en lettres d'or sur papier satiné.

Le même programme d'ailleurs, mais d'impression plus modeste, est vendu au public par tous les employés du théâtre qui font office d'ou-

vreuses, sorte de personnages uniformément habillés d'une longue capote bordée sur toutes les coutures d'un large galon jaune et rouge aux armes impériales. Ah, par exemple, une fois le programme acheté, l'on n'est plus inquiété par personne ! pas de petits bancs, pas de location de lorgnettes, pas de rétribution de vestiaire, aucune de ces petites tyrannies que nous connaissons si bien en France et auxquelles on reconnaît toujours un pays civilisé.

Que voir encore à Pétersbourg, Messieurs ? Il y a tant de choses que je suis obligé de ne noter que les plus importantes. Pour les passionnés de l'art, il y a le musée de l'Ermitage, qui possède quarante-et-un Rembrandt, dont deux ou trois seulement peuvent être contestés. En passant sur la place Saint-Isaac, en face de l'église, je vous ferai remarquer le palais du Sénat, ainsi que la statue de Pierre le Grand, dominant le fleuve et semblant encore commander à cette Néva qu'il a domptée. Plus loin, vous verrez le palais de l'Empereur, vaste et imposant monument sur la rive opposée du fleuve, en face duquel est une place semi-circulaire remarquable par une colonne monolithe élevée à Alexandre Ier, et tout autour de laquelle les bâtiments des ministères forment un bel hémicycle : au centre de cet hémicycle une arcade surmontée d'un quadrige, établit la communication avec les principaux quartiers Voici enfin le palais de Marbre, résidence du grand-duc ; plus loin, la forteresse de Saint-Pétersbourg d'où jaillit la flèche aiguë de Saint-Pierre et Saint-Paul ; puis enfin, dans l'île Basile, *Vasili Ostroff*, formée par deux bras de la Néva, vous voyez un vaste monument précédé de deux immenses colonnes rostrales, c'est la Bourse de Saint-Pétersbourg : tout autour est le quartier des affaires.

Mais c'est en hiver que la ville a surtout un cachet caractéristique, c'est en décembre qu'il faut la voir, alors que les pures lignes blanches d'une épaisse couche de neige accusent les grandes divisions de l'architecture des monuments, alors que des paillettes étincelantes de glace s'accrochent aux flancs arrondis des coupoles, quand les drojkis sont remplacés par toute une collection de traîneaux différents, *troïkas* et *rapouskis*, et que des chevaux au galop joyeux entraînent vertigineusement le touriste sur un dur tapis d'hermine.

Saint-Pétersbourg l'hiver.

L'hiver ne vient pas tout de suite. Nombre de gels et dégels le précèdent en octobre, se succédant sans transition, rendant le pays

extrêmement malsain. La physionomie de la ville change coup sur coup, et c'est ici le cas de dire que les jours se suivent et ne se ressemblent pas. Aujourd'hui la neige tombe, il gèle jusque 18 degrés ; le lendemain, on se réveille avec une température douce, une pluie légère et continue qui vient rendre la circulation impossible au travers de rues couvertes d'une purée fangeuse.

Cependant, un beau jour, vers la mi-novembre, les flocons de neige, au lieu de tomber perpendiculairement et en flocons serrés, sont chassés presque horizontalement sous l'influence du vent du Nord, ils vous cinglent le visage, ils crient sous vos pieds — c'est la bonne neige, disent les Russes : — quelques jours après, Saint-Pétersbourg revêt son costume national.

Il gèle alors parfois jusque 45 degrés, et comme le froid dure jusqu'en avril, on s'occupe de créer des voies nouvelles sur la Neva durcie. La succession des dégels et des froids a d'ailleurs parfaitement uni la surface du fleuve. Lorsqu'il est bien immobile, on trace les chemins sur la glace, on borde ces routes de jeunes arbres récemment coupés ainsi que de poteaux à lanternes, puis on met le fleuve en communication avec le quai au moyen d'un plancher en pente qui va du parapet à son niveau. Lorsque la neige a recouvert tout ce travail, on n'en distingue plus aucun détail, la Neva se confond avec la rue, et les voitures sillonnent le fleuve, là où quelques jours auparavant les bateaux de plaisance promenaient les oisifs, là où le commerce déployait toute son activité.

On ne sort plus alors qu'en pelisse et en fourrures. Adieu, le paletot ! adieu, l'incommode chapeau ! On se couvre la tête d'un bonnet fourré, les cochers des traîneaux font de même. Chacun prend un faux air de millionnaire endimanché.

Les rues ont un aspect tout autre qu'en été.

Vous voyez établies le long de la Neva de grandes boutiques en forme de bateau, que l'on appelle des *sodoks :* ce sont des débits de poisson frais et vivant. Les dorades, les sterlets, les truites, les surmulets, sont conservés dans de larges viviers dont l'eau est fréquemment renouvelée et maintenue à une température constante. Rien de plus drôle que de voir retirer ces poissons de leurs caisses. On les jette tout palpitants sur le pont du bateau, ils font deux ou trois cabrioles, puis tout à coup plus rien......, ils s'arrêtent, parfois au milieu d'une convulsion des plus originales. Ils semblent alors emprisonnés dans un étui transparent, ils sont gelés. C'est ainsi qu'on les emporte.

Toutes les provisions de bouche arrivent d'ailleurs gelées à Pétersbourg : Poissons de l'Océan, saumons des grands fleuves, gibier d'Arkhangel, gelinottes de Sibérie, cochons de lait, tout cela arrive raide, immobile, dur comme le bois, à peine sensible au coup de hache, à tel point qu'un dégel en plein hiver cause un véritable désastre.

Oh, le dégel ! quel catastrophe ! les provisions se gâtent, les routes deviennent impraticables, tout le monde est de mauvaise humeur. Mais sur la Neva, la circulation n'est pas interrompue, car il y a plus d'un mètre de glace en épaisseur, et alors — coup d'œil remarquable — les voitures ont l'air de glisser sur un miroir qui reflète le galop des chevaux et le tournoiement des roues.

La gelée reprend bientôt ses droits. Les dégels ne durent qu'un moment.

Bientôt ce ne sont pas seulement les provisions du riche qu'on emporte gelées, c'est encore la soupe du pauvre. Oui, j'ai bien dit la soupe ; car les barines, en voyage, s'en munissent d'une provision, qu'ils font dégeler aux stations. Le type de la soupe du moujik, ce qu'il appelle son *tchi* — (il doit y avoir du chinois là-dedans) — est un mélange de viande hachée et de choux coupés nageant dans un liquide graisseux. C'est le mets national par excellence, mais je ne souhaiterais à personne de se voir obligé d'y goûter.

Voici encore dans les rues un être ambulant de singulière tournure. Serait-ce un marchand de coco ? non, c'est le débitant de thé bouillant. Vous le voyez, le samovar en sautoir, sa bouilloire enroulée dans une serviette pour qu'il puisse y toucher sans se brûler les doigts, le ventre cerclé d'une cartouchière, munie de gobelets de verre, et distribuant aux chalands sa bouillante infusion.

Et pendant ce temps, il gèle de 40 degrés !

Les Russes, riches ou pauvres, supportent ces froids intenses avec une facilité étonnante. Il est vrai que les uns et les autres, les premiers surtout, sont bien armés contre lui, et, quand ils sortent, on ne leur voit plus que le nez. Les dames surtout, se cachent si bien, qu'il est impossible de rien distinguer de leur visage (inconvénient désagréable pour un français) Celles de la haute société se laissent emporter en traineau découvert, enveloppées jusqu'au menton d'une pelisse de satin doublée de zibeline, pressant sur leur sein un manchon ouaté, et enfonçant leurs petits pieds dans une chancelière en peau d'ours, cachée par un tablier de fourrure soigneusement bouclé. Leur traineau va rapide comme le vent. Les femmes du peuple, au contraire, vont à

pied, mais l'on a peine à se figurer qu'on a devant soi le beau sexe, quand on voit passer dans les rues ces paquets de loques et de chiffons, sans forme bien distincte, supportés par deux jambes enfoncées dans d'informes galoches en bois et de gros bas de feutre montant jusqu'à mi-jambe.

Les cochers, en particulier, ont un tempérament de fer. Le soir, lorsqu'ils conduisent leurs maîtres au théâtre, l'idée ne leur vient pas de retourner au logis : ils attendent avec leur cheval jusque très avant dans la nuit et...... ils dorment sur leur siège. Le froid ne leur fait rien. Il fait encore moins d'effet sur leurs chevaux, immobiles alors pendant plusieurs heures, pauvres bêtes qu'on ne songe pas à revêtir de la moindre couverture : ces animaux sont accourus au galop à la porte du théâtre, la transpiration se gèle sur leur corps, ils en sont tout pralinés : mais cette parure se détache au premier trot, et ils reprennent leur course comme dans la saison normale.

Détail typique, ces cochers ne se lavent que tous les huit jours. On m'a même affirmé qu'ils ne se déshabillaient pas. Mais, le samedi, dernier jour de la semaine, on les voit accourir aux étuves — aux bains russes comme nous les appelons — par groupes nombreux et empressés. Tout le monde, d'ailleurs, se baigne ce jour-là (ou plutôt se noie dans la vapeur produite par des jets d'eau fraîche sur des plaques de fer chauffés) car il y a des bains pour les grosses et les petites bourses : les premiers où l'on se baigne seul pour 3 à 15 kopecks, les seconds où l'on se nettoie en commun pour 20 à 40 kopecks. On en prend alors pour sa semaine.

Vous désirez peut-être que je vous introduise dans une maison russe, en hiver. Je le fais bien volontiers.

Il n'est pas facile de trouver à Pétersbourg la demeure d'un particulier, car les maisons n'y portent pas de numéros. Si l'on veut indiquer un domicile à son cocher, il faut lui détailler outre le nom de la rue, le nom du propriétaire de la maison habitée : Rue Officierskaia, maison Yapouloff. Et si la plaque indicatrice a changé, si en outre, le propriétaire a cédé sa maison, et que vous l'ignoriez, vous risquez de chercher des heures et, en face de votre cocher, qui ne vous comprend pas, de vous rompre l'esprit à ce nouveau casse-tête chinois (russe, je veux dire).

Les maisons en hiver ne sont plus des maisons, ce sont des serres calfeutrées et inaccessibles à l'air. Et cela pendant huit mois ! On pose aux fenêtres, à partir d'octobre, un double châssis vitré dont on mas-

tique soigneusement les joints, puis on étend entre les fenêtres un lit de sable fin de quelques centimètres où l'on plante de petits vases remplis de sel destinés à absorber l'humidité et à empêcher la gelée de blanchir les vitres. Le plancher est presque toujours double, les châssis des portes sont particulièrement soignés.

Puis l'on chauffe. Oh, le chauffage est parfaitement compris. Le poêle tient une place importante dans les habitations russes, où l'on ignore complètement l'emploi de nos cheminées françaises qui dévorent le combustible et vous laissent geler devant le feu. Il y a un poêle dans chaque pièce, entièrement recouvert de plaques de porcelaine, ménagé parfois dans l'épaisseur d'un mur mitoyen, et l'on s'arrange de manière que le service du combustible ne se fasse que par un couloir de service. Le chauffage n'occasionne ainsi ni poussière, ni bruit, ni désagrément d'aucune sorte. Ces poêles, qui forment des masses énormes, une fois chauds, conservent longtemps leur température, et pour qu'il n'y ait pas de perte de chaleur par la cheminée, on ménage une trappe dans le haut pour fermer toutes les issues lorsque le bois est brûlé (car il n'y a pas de charbon) et afin qu'aucun courant d'air intérieur ne refroidisse la maçonnerie. Cette coutume occasionne quelquefois des asphyxies.

Cette vie de serre chaude influe nécessairement sur le tempérament des habitants. Beaucoup d'hommes et surtout de femmes ont un teint blafard et cadavérique qui décèle le manque d'air ; mais les dames savent, paraît-il, parfaitement réparer ce défaut : la science compliquée du maquillage n'a point de secrets pour elles.

L'étranger qui, pour la première fois, entre dans une maison russe, se sent pris d'un malaise qu'il peut difficilement définir, mais il finit par s'y habituer. Cela tient à ce qu'il respire un air cent fois respiré et qui a perdu de ses qualités vivifiantes......

Les gourmets vont me demander ce qu'on mange dans ces maisons. Oh, Mesdames, permettez-moi de ne pas faire ici ma Sophie (j'entends la légendaire Sophie du docteur Véron), car je n'entends rien aux finesses du pot-au-feu. Je me contenterai de vous dire que tous les repas sont précédés d'une petite dînette préliminaire appelée *zakouska*, que l'on prend debout devant un guéridon placé dans un coin de la salle à manger et qui sert de buffet. Les hors-d'œuvre (caviar frais, fromages, saucissons, confitures) y jouent le principal rôle et se servent généralement accompagnés d'un petit verre de kummel. C'est la manière de se mettre en appétit. Quant au repas principal, il varie

beaucoup ; les potages (au cochon de lait, au poisson, à la glace, aux poires tapées, au vinaigre) qui y figurent tout d'abord, sont détestables, le poisson est généralement le sterlet. puis on voit paraître sur les tables des hachis de viande particuliers, des côtelettes de volaille, etc., tous mets spéciaux au pays. Le pain est remplacé par des rondelles de froment anisé, minces comme des jetons de présence d'un membre de la Société de géographie ; et, comme boisson, vous avez des vins de toute sorte et de toute provenance, souvent du champagne frappé, base de tout dîner russe de bonne compagnie.

Mais vous m'en voudriez, je suppose, d'épuiser devant vous un sujet si banal. Quelques uns d'entre vous m'ont demandé d'intercaler dans ma causerie un mot sur les grandes questions qui agitent en ce moment la Russie. Je le ferai pour les satisfaire, mais je serai bref, car ces sujets sont brûlants.

Les Juifs Russes.

Je vous parlerai d'abord de la « question juive » qui a donné lieu dans le monde civilisé à une protestation si unanime contre les atrocités de la ligue antisémite. Ce n'est pas au moment où la persécution est dans toute sa force que je relèverai minutieusement les torts des victimes : il me semble cependant nécessaire de vous faire connaître les grandes lignes de la situation.

Il y a en Russie — comme d'ailleurs en Autriche et en Algérie — deux types bien distincts dans la race juive. Les uns, les israélites proprement dits, sont en petit nombre, ce sont les similaires de nos juifs français (qui bien souvent ne connaissent pas les autres) cosmopolites plus que personne, aux vues extrêmement libérales, et dont trop souvent le judaïsme commence et finit à la circoncision. Les autres, que j'appellerai à proprement parler, « les juifs », sectaires de la plus belle eau, ne voulant d'autre alphabet que l'alphabet hébreu, d'autre livre que le Talmud, écrasent de leur mépris ceux de leurs coreligionnaires qui s'écartent du formalisme des prières et des prescriptions ritualistes : ceux-là, malheureusement, tendent de plus en plus à devenir légion, ce sont eux qui ont donné lieu au mouvement dont je vous parlais tout-à-l'heure.

On les voit circuler dans les campagnes, en long cafetan noir, ayant sur le front la *tfioulime*, gaine de cuir, renfermant les dix commande-

ments, de petites boucles de cheveux frisés (*péissés*) flottant sur l'oreille, de chaque côté des joues, ne faisant d'ailleurs œuvre de leurs dix doigts que pour vendre, compter, faire de la contrebande.

Ils se distinguent surtout des autres par leur intolérance, leur fanatisme et leur amour du gain.

Leur intolérance est proverbiale et, là où ils sont le nombre, malheur au chrétien que le hasard implante au milieu d'eux ! Ils organisent alors contre lui un secrète coalition, l'empêchent de vendre ses marchandises en formant le vide autour de sa maison, et bientôt le forcent à s'expatrier pour rester les seuls maîtres du commerce et du trafic. Ils s'administrent eux-mêmes, rendent la justice entre eux d'après les prescriptions du Talmud, et ne restent soumis qu'au gouvernement occulte du Kahal, formé du conseil supérieur de la communauté. Quand on rapproche ces agissements de ceux de l'orthodoxie russe, qui se confond, on le sait, avec le respect dû au czar, on conçoit facilement que les juifs à Saint-Pétersbourg ne soient que tolérés.

Leur fanatisme est pyramidal, et je n'en finirais pas si je voulais entamer le chapitre des exorcismes et des coutumes religieuses auxquels s'adonnent les trente et quelques sectes qui toutes se proclament en Russie plus juives, plus orthodoxes les unes que les autres. Dans telle secte, on ne mange qu'une fois dans la journée, un peu avant le coucher du soleil, des mets froids et indigestes tels que radis, harengs, concombres ou pois chiches. Dans telle autre, on ne boit ni eau, ni bière, sous prétexte que le Talmud attribue à l'eau des influences malfaisantes, mais comme néanmoins le même livre ordonne de se baigner, on se livre alors à de singulières ablutions qui consistent principalement en des plongées de quelques minutes à la file les uns des autres dans un tonneau à ras du sol dont l'eau nécessairement se souille rapidement à ces contacts multiples. Dans une autre secte enfin, celle dite des « hadjidimes » où l'on professe la stricte observance, — et celle-là est le type du fanatisme par excellence — on ne prend pendant six années consécutives aucune nourriture d'un samedi à l'autre : ces juifs-là se rencontrent parfois dans les rues par bandes errantes, pâles, défaits, déguenillés, crachant le sang, épuisés d'anémie ou rongés par quelque maladie cutanée. Viendra un jour évidemment où l'on trouvera une secte économique qui leur ordonnera de ne pas manger du tout.

Bref, la civilisation n'a plus rien à voir avec ces adeptes de croyances barbares, avec ces pratiques inimaginables touchant autant à l'hystérie

qu'à la folie proprement dite. Dans les trains, aux longs arrêts des stations, on voit quelquefois des colonies entières de ces juifs orthodoxes sortir par bouffées des wagons de troisième classe, où ils sont entassés les uns sur les autres : ce sont des zélés qui vont faire de longs pèlerinages à Sadagora ou Berditchew, ou dans des villes inconnues, auprès de ces rabbins, dits rabbins de femmes; ainsi nommés parce qu'ils accaparent à leur profit la dévotion du beau sexe, qu'ils prétendent guérir de la stérilité..........

On dit que leur fanatisme ne s'arrête pas à ces pratiques extérieures et qu'ils exercent, quand ils le peuvent, des sévices contre les chrétiens. C'est même ce qui a été donné comme l'une des causes du mouvement antisémite. J'ai sous les yeux une brochure récemment parue à Paderborn, sous la signature du Dr Justus, et sous le titre *Judenspiegel* (miroir des Juifs) qui nous parle, sans détour aucun, de ce côté de la question juive. On y lit, en effet, à la page 93 :

« Les livres théologiques juifs se partagent en deux catégories, à savoir Peschath et Kalala. A la première classe appartiennent le Talmud et le Schulchan. Or, d'après le Schulchan Aruck, *ce n'est pas un péché si un juif tue un chrétien* (loi 50 et 81). Dans le Talmud publié à Amsterdam en 1646, *il est ordonné aux juifs d'exterminer les disciples du Nazaréen* (Sanhédrin Pireck 10, Cheleck et Abeda, Sarah Pireck I.) »

Quelques pages plus loin, on lit :

« Il est étonnant que le sang de Klipoth, c'est-à-dire des filles non juives, soit cependant un sacrifice si agréable au ciel. C'est au point que *verser le sang d'une jeune fille non juive est un sacrifice aussi saint* que celui des plus précieux parfums, en même temps qu'un moyen de se réconcilier avec Dieu et d'attirer ses bénédictions. »

Je pourrais multiplier les citations.

L'amour du gain est tellement dans les traditions de la race juive, que je juge à peine nécessaire d'insister sur cet autre point : nous n'avons d'ailleurs rien à y voir quand il se produit dans des conditions licites. Mais dans toute la Russie, il s'en faut qu'il en soit ainsi. Les juifs se croient tout permis lorsqu'il s'agit de rançonner le paysan. Partout où ils s'abattent, les campagnes sont ruinées, démoralisées.

Pour vous donner une idée des exactions auxquelles est soumis le paysan en contact avec les juifs, je demanderai la permission de vous lire une scène du *Gil Blas russe*, racontée par M. Tissot, dans son dernier ouvrage, avec la verve que vous lui connaissez :

Il s'agit d'un règlement de compte entre Mowscha, débitant israélite, et un riche paysan arrivé la veille du marché avec deux voies de froment et d'orge, et deux vaches qu'il veut vendre.

« Comme le juif remarque que le paysan se dispose à souper très » sobrement avec un de ses compagnons, il s'avance gracieusement » vers lui et le prie d'accepter un petit verre de sa meilleure eau-» de-vie.

» — Excellente, s'écrie le paysan. Et le juif s'empresse de faire » remplir une seconde fois son verre.

» L'eau-de-vie est très forte. La tête du paysan commence à se » brouiller : — Apporte-nous, dit-il au juif, un quart de la même, mais » cette fois, c'est moi qui paye.

» Le juif apporte le quart demandé : puis il va dans le village cher-» cher les plus robustes buveurs et les amène pour qu'ils se régalent » avec le paysan. Les « quarts » succèdent aux « quarts » et les idées » se brouillent, et les langues s'épaississent ; l'eau-de-vie devient de » plus en plus faible, et les buveurs s'en plaignent, mais le juif de-» meure sourd aux réclamations, essuyant avec résignation toutes les » injures dont on l'accable. Enfin, les buveurs roulent les uns après » les autres à terre, et s'endorment.

» Le lendemain, le juif prend le riche paysan à part et lui dit : — Il » serait temps de régler notre petit compte ; il date de quelques mois et » commence à s'élever un peu haut.

» — Ah ! pas aujourd'hui... Remettons çà à une autre fois... Votre » eau-de-vie m'a donné une si violente migraine que je n'y vois plus.

» — Non, non, les bons comptes font les bons amis. Un compte » réglé est un compte réglé. On est bien plus tranquille après, insiste « le juif qui se refuse à tout délai et veut profiter de l'état de son » client encore tout brouillé d'ivresse. Il ouvre son livre de comptes, » rédigé en hébreu, le feuillette d'une main tandis que de l'autre il » tient un morceau de craie.

» — Te souviens-tu d'avoir logé trois jours avant la Saint-Nicolas » d'été !

» — Parfaitement.

» — Le matin, tu pris un demi-quart d'eau-de-vie, n'est-ce pas ?

» — Oui.

» — Regarde si je marque, dit le juif, et il trace un petit trait blanc » sur la table.

» — Puis ton gendre étant venu avec Rikita, tu pris un second » quart.

» Sur quoi le juif crayonne un autre trait.

» — A dîner, tu pris encore deux huitièmes.

» Ici encore deux traits, sans distinction de mesures.

» — Après le repas.........

» Mais le paysan qui n'a cessé de se gratter les oreilles et de se » frapper le front, interrompt le juif.........

» — Pann arender, je n'y tiens plus vraiment ; fais apporter de » l'eau-de-vie, la tête me fend.

» Le juif, qui est où il voulait en venir, crie d'un voix éclatante :

» — Hé ! Sarka ! Rifa ! de l'eau-de-vie pour le hospodar.

» Le paysan vide un grand verre en se trémoussant et en faisant » une grimace affreuse ; et l'affaire prend aussitôt une autre tournure.

» — Après le repas donc, tu demandas un demi-quart.

» — Oui.

» Un trait.

» — Et à l'arrivée d'Ivan, un autre quart.

» — Ce n'est pas moi qui l'ai demandé, c'est Ivan.

» — Bien.

» Un autre trait rangé sous les autres.

» — Le soir, tu pris un demi-quart ?

» — Oui.

» Nouveau trait.

» Et le lendemain matin, pris-tu quelque chose ?

« — Non, rien.

» — Rien, bon.

» Un trait.

» — Au dîner du lendemain, tu pris une demie.

» — Non, un demi-quart seulement.

» — Eh ! mon Dieu, oui, un demi-quart, fait le juif, et il n'en trace » pas moins un trait qui représente une demie.

» L'opération continue de ce train ; Rifka et Sarka ne cessent de » verser de l'eau-de-vie au paysan, et le juif d'aligner des traits que » le « hospodar » reconnaît ou nie sans que le juif tienne aucun » compte de ses contestations.

» Les yeux du paysan s'obscurcissent, ses paupières se ferment à » demi, sa tête tourne.

» Le juif, qui l'observe, tire alors de son gilet un morceau de craie

» à deux pointes, et ne procède plus que par doubles traits. Quand la » table est couverte, il appelle des paysans pour être témoins du » compte ; l'addition est faite, et l'on donne au total des traits la va- » leur correspondante en argent.— Le « hospodar » se trouve avoir bu » sa meilleure vache et tout son convoi de grain, formant ensemble » un total plus que décuplé de sa dette réelle. »

Ceci, Messieurs, malheureusement, est l'histoire de tous les jours dans les campagnes de Russie. et faut-il s'étonner que notre auteur, après l'avoir racontée, apprécie de la manière suivante la situation qui en résulte :

« Tant que les banques agricoles ne se développeront pas, il en » sera ainsi, et les mesures policières seront aussi impuissantes, d'un » côté, à détruire l'usure que, de l'autre, à arrêter le mouvement anti- » sémitique qui en est la conséquence.

» C'est contre le capital, représenté par le juif enrichi, que se lève » le paysan ruiné.

» Jadis, il était le serf du seigneur dont il incendiait le château ; » aujourd'hui il est le serf du juif dont il pille la maison.

» Cette lutte, qui prend des proportions si graves pour l'avenir, et » qui est si cruelle pour ceux qui en sont les malheureuses victimes, » n'a pas le moindre caractère religieux ; elle est purement *écono- » mique* et *sociale.* »

Là est la vérité.

Mais il me semble, Messieurs, que voilà déjà trop longtemps que m'appesantis sur cette « question juive » dont vous connaissez maintenant les éléments. Vous avez désiré que je vous dise aussi quelques mots du nihilisme : je vais essayer de vous présenter sous leur véritable jour les origines de cette terrible question sociale.

Les nihilistes.

Quand, vers le milieu de l'année 1877, une quinzaine d'étudiants, précédés de quelques femmes, arborèrent en plein midi, au beau milieu de Saint-Pétersbourg, devant la cathédrale de Kazan, un drapeau rouge sur lequel étaient écrits ces mots : « Terre et liberté », on ne voulut voir dans cette manifestation bruyante qu'une folie de jeunes enthousiastes plutôt dignes de pitié que de répression, et lorsque la

foule les eut jetés meurtris entre les mains de la police, on s'apitoya sur le sort de ces intéressantes victimes.

Quelques mois plus tard, le général Trépoff, préfet de Saint-Pétersbourg, recevait à bout portant la décharge du pistolet de Vera Zafsoulitch, et l'accusée, acquittée par le jury, était portée en triomphe au sortir de l'audience.

A partir de ce moment, les poignards et les revolvers, les bombes et les mines des nihilistes, ne laissèrent plus un instant de répit au gouvernement russe ; les crimes se sont succédé presque sans interruption dans ce pays jusqu'à l'abominable attentat auquel a succombé Alexandre II.

Le seul moyen d'arrêter la révolution eût été de la prévenir, et pour la prévenir, il eût fallu la prévoir. Malheureusement, nul n'a prévu la naissance du nihilisme.

A mon avis, les origines du nihilisme datent du siècle dernier.

Vous savez tous qu'au dix-huitième siècle, la société russe, en proie à une véritable fureur d'emprunt, a tenté de s'assimiler brusquement les mœurs, les idées, l'éducation intellectuelle de l'Occident. La littérature sceptique de l'époque fit une brusque invasion sur ce terrain non préparé, et le matérialisme scientifique fit de nombreux adeptes dans une société sans expérience ni sens critique, fondée sur le christianisme affaibli que l'on sait. L'influence la plus pernicieuse pour la Russie lui vint principalement des philosophes allemands et de leurs doctrines. Les familles riches du pays allèrent chercher dans le pays voisin des instituteurs et des institutrices. La jeunesse acheva son éducation dans les universités allemandes après l'avoir commencée sous des professeurs de Dresde et de Berlin : dans toute cette éducation, ce fut le rationalisme qui domina.

Tout cela fit qu'à la fin du règne d'Alexandre, en 1825, la Russie se trouvait déjà toute imprégnée d'idées révolutionnaires. En Allemagne s'étaient formées quelques sociétés secrètes : la Russie les imita.

Comme il arrive dans ces réunions où les passions se trompent, s'égarent et se pervertissent mutuellement, on en était venu, au bout d'un certain temps, à ne pas se contenter de faire des plans de réforme et de constitution, mais à méditer des projets de bouleversement et l'assassinat de l'empereur Alexandre.

Il existait deux sociétés secrètes qui correspondaient entre elles : l'une dans le Nord, dont le comité directeur, établi à Saint-Pétersbourg,

avait à sa tête le prince Serge Troubetzkoï : l'autre dans le Midi, ayant son directeur à Toulezin, où figuraient plusieurs officiers de la famille Mourawief.

Les conjurés du Nord se contentaient d'une monarchie représentative ; leurs vœux se bornaient aux institutions anglaises.

Les conjurés du Midi rejetaient absolument la monarchie ; ils allaient tout droit à un bouleversement, n'importe lequel ; ils ne voyaient que des esclaves dans tous les peuples de l'Europe. Il appartenait à la Russie, disaient-ils, de donner le signal et l'exemple de l'affranchissement des nations.

Ces sociétés ne reculaient devant aucune extrémité pour faire prévaloir leurs desseins.

Leur programme était encore en délibération quand Alexandre vint subitement à mourir.

Les conjurés essayèrent de profiter de l'agitation qu'amène toujours un changement de règne pour s'emparer du pouvoir. Une révolte militaire à laquelle plusieurs régiments de la garde prirent part, éclata le 14 décembre 1825 : elle fut écrasée avec une rigueur implacable par Nicolas, le nouvel empereur. On arrêta les principaux conspirateurs ; trente-six furent condamnés à mort, les autres aux travaux forcés à perpétuité ou à temps.

Ayant eu, le jour même de son avènement au trône, à défendre son pouvoir et sa vie, l'empereur Nicolas s'attacha dès lors à préserver la Russie des atteintes de cette révolution naissante. Pendant trente ans, de 1825 à 1855, il s'appliqua avec une persévérante énergie à défendre ses peuples contre la contagion des idées de l'Occident.

On sait avec quelle rigoureuse vigilance ce souverain prit l'habitude de faire la police dans ses États. Aucun Russe ne pouvait sortir de son pays sans la permission du gouvernement ; au premier ordre, il était tenu de rentrer en Russie. Un système de passeports, appliqué avec une minutieuse sévérité, ne laissait entrer que les étrangers exerçant des professions réputées inoffensives. Toutes les publications, livres, journaux, revues, n'importe en quelle langue, étaient soumises à une censure des plus intolérantes ; les écoles militaires astreintes à une discipline de fer, et les Universités placées sous la direction de généraux de cavalerie.

Ces mesures de rigueur assurèrent à l'empereur Nicolas un règne momentanément tranquille. Mais le feu couvait sous la cendre et n'était pas éteint. Le socialiste Herzen entretenait, à cette époque, en

Russie, des correspondances suivies ; il établit à Londres son quartier-général et, de là, publia des ouvrages et brochures qui déjà faisaient sensation. Je vous citerai, entre autres, son volume sur le *Développement révolutionnaire en Russie*, ses lettres sur le *Vieux monde et la Russie*, et enfin un journal périodique, la *Voix Russe*, destiné à propager dans l'empire des czars les idées socialistes.

Quand Nicolas mourut, la jeunesse libérale, horriblement lassée du système de claustration prolongée qui lui avait été imposé pendant toute la durée de ce règne, salua avec enthousiasme l'avènement d'Alexandre II, de qui elle attendait la réalisation de ses espérances.

Son attente ne fut pas trompée.

Le nouveau czar, obéissant à sa nature généreuse, improvisa en quelques années des réformes qui eussent exigé un demi-siècle.

Ces réformes, accomplies comme un coup de théâtre, ne se ressentirent que trop de cette insuffisance de préparation ; elles facilitèrent la propagande des doctrines socialistes, et eurent aussi pour résultat de faire naître des espérances sans bornes et des impatiences sans frein.

Herzen profita de ce mouvement d'opinion pour faire paraître, en 1857, le *Kolokol* (la *Cloche*) qui a atteint le plus grand degré d'influence qu'ait jamais obtenu un journal sur une société encore en enfance et prématurément envahie par la culture de l'Occident.

Dans cette feuille, qui portait pour épigraphe : « Terre et Liberté », cette même devise que les nihilistes de 1877 devaient écrire sur leur drapeau, Herzen adopta un programme d'abord assez modéré : abolition du servage, des peines corporelles, libertés locales, liberté de la presse, extension des écoles, publicité des débats judiciaires, jury en matière criminelle, etc.

L'influence du *Kolokol* était telle que le gouvernement donna satisfaction sur presque tous les points à ses revendications.

Le journal pénétrait par mille voies dans la Russie ; on se l'arrachait, on le réimprimait clandestinement ; il était lu dans tous les rangs de la société, depuis le Palais d'Hiver, jusqu'au dernier bureau de police : il recevait des correspondances de tous côtés, de Sibérie, d'Odessa, de l'intérieur, de la cour même.

Les plus hauts fonctionnaires russes envoyaient secrètement à Herzen des révélations sur tous les abus de pouvoir, sur tous les actes d'injustice, sur tous les excès commis par l'administration.

Quelques années plus tard, Herzen s'associait Bakounine comme collaborateur de son journal. La feuille socialiste eut alors une

vogue immense. On ne saurait croire les ravages que le *Kolokol* exerça sur l'esprit de la jeunesse russe, si facilement accessible aux doctrines subversives. Cette feuille, déjouant toutes les mesures du gouvernement, parcourait dans toute son étendue le vaste empire, comme un brandon incendiaire. Discréditée en Europe par sa violence, elle était lue avec avidité par les classes lettrées de la Russie, par les élèves des écoles de cadets, les étudiants des Universités, tous affamés d'émotions et de nouveautés. Ce fut dans l'Université russe que les idées qu'il patronnait se maintinrent et demeurèrent jusqu'en ces derniers temps.

Je vous étonnerais peut-être beaucoup si j'exprimais l'avis que dans les conditions actuelles, le principal noyau du nihilisme russe est fourni par les israélites fréquentant l'Université, rien n'est plus vrai cependant.

Pour être talmudiste, le juif n'a pas moins l'ambition de faire de son fils un savant. C'est là son tort Le jeune israélite perd, au contact des étudiants, tout ce qui lui reste encore du judaïsme primitif, il néglige nécessairement les prescriptions étroites d'un culte surchargé de pratiques extérieures, puis, ses études achevées, revient chez lui sans croyances, la tête farcie d'idées nouvelles et de doctrines matérialistes. Les parents, trop tard, regrettent leur orgueil, voudraient ne pas avoir laissé cet enfant libre au milieu de ce troupeau chrétien, et bondissent d'indignation à entendre ses blasphèmes, car les pratiques talmudistes n'excitent plus que le rire chez ce jeune sceptique. Répudiés de leurs familles, les étudiants juifs ne trouvent bientôt de refuge que chez les nihilistes, et là, accueillis, choyés, presque acclamés, ils s'occupent en reconnaissance à faire des adeptes parmi leurs coreligionnaires, surtout parmi les femmes. Vous savez tous que Jessa Heffmann était juive.

L'opinion que j'émets semble audacieuse à quelques-uns de mes auditeurs? Je le comprends, et vais, si vous le voulez, la corroborer par des appréciations de la plus grande valeur. L'extrait que je vais vous lire, publié par la *Revue politique et littéraire* (*Israélites et Nihilistes :* récits d'après nature), vient la confirmer de tous points :

« — Expliquez moi, disait un procureur à un vieux juif dont le fils avait été arrêté avec des nihilistes, pourquoi on trouve tant de révolutionnaires parmi vous? Ce ne sont pas les pauvres diables, ce sont les riches surtout qui se mettent là-dedans. On dit que les juifs aiment à amasser. Eh bien, ces garçons-là donnent leur argent pour faire de

la propagande ; ils donnent le sang et la sueur de leurs pères ; ils prêchent contre la propriété, contre le capital et les capitalistes, contre les fabricants, les propriétaires d'usines ; et parmi ces fabricants, ces propriétaires, ces capitalistes, il y a tant d'israélites qu'on ne les compte plus, surtout dans notre région. Vos enfants combattent contre vous. Comment expliquer ce fait ?

» — La cause de cette situation, c'est à la fois nous et vous... Oui, c'est notre faute, à nous autres parents, si nos enfants sont sous les verrous. Nous sommes restés croyants, eux ne le sont plus. Notre foi n'est plus la leur. Ils ne prient plus avec nos prières, et ils n'ont pas davantage vos croyances... Quand mon fils est revenu dans sa famille, après avoir terminé ses études à l'Université, tout lui était étranger, notre religion, nos habitudes, nos affaires, nos idées, tout, même notre argent, notre fortune, cet argent qui donne au juif une situation et une force... Lui, l'Israélite, c'est le collège qui l'a séparé de la société dans laquelle il vivait auparavant et il ne lui en a pas donné une nouvelle... Ses camarades chrétiens ont devant eux une carrière toute ouverte, lui n'en a pas. L'État ne veut pas de juifs parmi ses serviteurs ; il ne fait d'exception que pour les grands savants et les grands artistes. Aussi les autres, la masse, ceux qui n'ont ni une grosse fortune, ni un grand talent, ni une science hors ligne, au sortir des écoles se trouvent comme dans un endroit sans chemins : pas de retour possible vers les leurs, pas de route qui les conduise vers d'autres. Il faut vivre cependant et vivre avec un but. Le jeune homme est intelligent, il a dans la tête comme un tourbillon d'idées, il est instruit, plus instruit que ses camarades chrétiens... Alors il cherche quelque chose à faire ; il cherche avec sa tête et il cherche avec son cœur, et il sent, dans ce cœur, comme un affront de ce qu'il est étranger partout, au milieu des siens et parmi les chrétiens. De son affront à lui, il passe par la pensée aux affronts des autres, aux affronts de quiconque, sur cette terre, se croit blessé et outragé. Alors, il lui semble qu'il est de son devoir de réparer tous ces affronts-là, de se lever pour lui-même et pour ceux des siens qui ont reçu des outrages et pour tous les outragés. Mais un homme isolé ne peut rien faire ; on ne peut pas combattre à soi tout seul. Avec qui mettre ses idées en commun ? Avec qui travailler ? Avec qui vivre ? Je vous ai dit, monsieur le procureur, qu'il n'avait pas de possibilité de retour vers les siens, pas de chemin vers les vôtres ; alors il va vers les autres, vers *eux*... Chez les nihilistes, que l'on soit Israélite, Russe, Polonais, Allemand, c'est tout un.

27

Vous êtes de la religion de Moïse, ça ne fait rien. Vous n'avez pas de religion du tout, ça ne fait rien. Les nihilistes ne s'occupent pas de tout ça. Nos enfants sont intelligents, ils ont de l'éducation et de l'argent ; chez les nihilistes, ils ne sont pas seulement les égaux des autres, ils sont les premiers ; on ne les met pas à la porte, on ne leur tourne pas le dos, on ne leur fait pas sentir qu'ils ne sont que tolérés : on les recherche, on les aime, ils sont les premiers...... Monsieur, mettez tout cela ensemble, ajoutez-y leur jeunesse, et vous comprendrez pourquoi ils sont avec les socialistes... »

Une bonne partie de l'élément russe proprement dit est encore fourni aux nihilistes par les fils de popes qui se trouvent, au sortir de l'Université, dans les mêmes conditions que les jeunes gens israélites.

Mais il n'y a pas nécessairement parmi les nihilistes que des juifs mis hors la loi ou des fils de popes qui ne croient ni à Dieu ni au diable. Ceux-là forment la tête, le noyau. C'est autour de cet élément que viennent se grouper les déclassés de toutes les castes. Officiers mécontents, nobles ruinés par l'émancipation des serfs, étudiants qui ne peuvent achever leurs études ou qui ont raté leurs examens, employés d'administration qui végètent dans la misère, moujiks fanatisés et sectaires persécutés : voilà les soldats de la révolution !

J'ignore si la justice nihiliste — et vous savez comme elle est expéditive — tend à implanter ses errements au sein de la jeune génération, mais je dois constater que, lors de mon dernier voyage à Pétersbourg, il n'était bruit dans cette ville que d'une aventure à la fois effrayante et grotesque, qui nous fait voir les collèges russes sous un jour tout à fait nouveau. Permettez-moi de vous raconter cette nouvelle :

Autrefois, les collégiens qui avaient à se plaindre de leur *vospitatel* (traduisez *pion*) se contentaient de lui faire des pieds-de-nez, ou de lui décerner quelques vers vengeurs où ils le comparaient à Néron et à Phalaris. Mais les gymnasistes russes ont changé tout cela. Mécontents de leur professeur de grec qu'ils trouvaient trop sévère sur les verbes en *mi* et absolument intraitable sur les aoristes seconds, les jeunes pensionnaires d'un collège avoisinant la capitale, lui ont adressé dernièrement une lettre collective où ils l'ont menacé de le *dynamiter* (le mot n'est pas français, mais il le deviendra). L'irascible helléniste répondit alors par une consigne générale. Mais voici que, le dimanche suivant, une explosion terrible est venue ébranler la maison du professeur, en même temps que des placards manuscrits

apposés sur les murs annonçaient que le comité des élèves avait décidé de faire justice. Le professeur n'a pas été atteint à ce qu'il paraît, mais tout son mobilier a été brisé. Allons, ne trouvez-vous pas qu'elle promet, la jeune génération russe et que, comme disait un sceptique du siècle dernier, les jeunes gens sont maintenant bien heureux ; ils vont voir de jolies choses.

(*A suivre*).

STANLEY

SES EXPLORATIONS DANS L'AFRIQUE CENTRALE,

Par M. E. GUILLOT,

Professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne,
Membre d'honneur et ancien secrétaire-général de la Société de Géographie de Lille.

I

L'attention publique qui avait été vivement sollicitée par Stanley, après son grand voyage à la recherche de Livinsgtone (1871), après sa célèbre traversée de l'Afrique centrale (1875-77), puis, plus récemment encore, après les accusations inqualifiables qu'il lança contre M. de Brazza, va de nouveau se reporter sur l'illustre explorateur américain.

Il a, en effet, accompli récemment un nouveau voyage dans la région du Congo, et est parvenu à résoudre une des questions les plus discutées des géographes, une de celles que notre collègue, M. le docteur Lacroix, avait développée devant la Société de Géographie de Lille, et discutée dans un intéressant mémoire.

Pendant les derniers mois de 1883, Stanley a remonté le Congo entre Brazzaville et Stanley-Falls, c'est-à-dire dans toute la partie où le grand fleuve présente une navigation facile et il a fondé plusieurs stations au nom de l'Association internationale Africaine. C'est alors qu'il résolut de visiter le cours de l'Arrouhimi, le principal affluent que reçoit le Congo sur sa rive droite, la grande rivière où Stanley avait dû en 1877 livrer un terrible combat aux indigènes pour se frayer un passage.

Qu'était-ce que l'Arrouhimi? Les uns le regardaient comme un cours d'eau sans grande importance, un de ces affluents comme le Congo en reçoit plusieurs sur ses deux rives. D'autres le considéraient comme le cours inférieur de l'Ouellé de Schweinfurth, assurant ainsi qu'il pouvait devenir une route importante pour pénétrer dans les contrées inconnues de l'Afrique centrale, en se rapprochant de la vallée du Nil.

Stanley partageait cette opinion, et la soutenait avec la ténacité qu'il apporte dans toutes ses discussions comme dans tous ses actes. Il a remonté l'Arrouhimi, et, après une navigation relativement facile, il est

venu aboutir à l'Ouellé. Ainsi ces deux cours d'eau découverts par des explorateurs différents, ne forment qu'une même rivière. Ainsi, le bassin du Congo s'étend fort loin vers le Nord, se rapprochant par ses affluents de droite des cours d'eau qui viennent grossir le Nil. Déjà on songe à utiliser la découverte accomplie, et en résumant ce curieux voyage, le journal le *Temps* semblait laisser prévoir que Stanley avait trouvé la véritable route pour délivrer le malheureux Gordon, assiégé dans Khartoum, et abandonné de l'Angleterre.

On ignore encore les détails de cette importante expédition de Stanley : ils fourniront sans doute matière à des conférences et à des communications dont la Société de Géographie de Lille essaiera de faire profiter tous ses membres. Mais les nouvelles découvertes de Stanley ramènent dès aujourd'hui l'attention publique vers un explorateur oublié depuis quelque temps, et auquel sa conduite à l'égard de M. de Brazza avait quelque peu enlevé les sympathies de la France. Il convient donc d'étudier son œuvre, de se rendre compte des grandes choses qu'il a faites, pour se former une juste opinion de son mérite et de ses services, pour parvenir enfin, tout en condamnant l'irritabilité du rival de M. de Brazza, à louer le grand voyageur à qui nous devons la connaissance d'une partie de l'Afrique centrale.

II

Biographie de Stanley.

En 1872, quand Stanley eut accompli avec succès la périlleuse mission qui lui avait été confiée, les journaux anglais et américains discutèrent son origine et publièrent sur le nouvel explorateur, devenu célèbre, des notices biographiques. Les uns le faisaient naître à New-York, d'autres dans le Missouri, d'autres encore en Louisiane : on lui prêtait des aventures romanesques et on exaltait le rôle qu'il avait joué pendant la guerre de sécession.

Au moment où ces légendes contradictoires passionnaient le public, il parut à Londres une brochure qui renversa toutes les opinions précédemment émises. Stanley aurait vu le jour dans le pays de Galles. Après avoir reçu dans une école une éducation suffisante, il serait entré comme adjoint dans celle que dirigeait un de ses cousins. Mais celui-ci aurait voulu faire de Stanley une sorte de domestique. C'est alors que notre futur explorateur, après avoir jeté à la tête de son cousin les bottes que celui-ci voulait le forcer à cirer, aurait gagné

Liverpool et serait passé en Amérique. Il fut alors successivement matelot, officier de marine, correspondant de journaux en Amérique, en Afrique et en Asie.

Quelle que soit la vérité sur ces questions discutées, ce qui est certain c'est que ce journaliste qui s'est révélé explorateur a su, dans son premier voyage, avec une sûreté de vue et une intuition admirables, retrouver en pleine Afrique centrale Livingstone, dont on était sans nouvelles depuis plusieurs années ; c'est que, dans une seconde exploration, il a relevé avec précision les deux lacs Victoria et Tanganika et descendu le Loualaba-Congo pendant plusieurs mois, révélant ainsi aux géographes une immense artère fluviale ignorée, et apportant une lumière nouvelle à l'étude de l'hydrographie de l'Afrique centrale. De tels résultats suffisent pour prouver les services rendus par Stanley à la science, et pour lui donner une place parmi les plus grands explorateurs de notre siècle.

Il importe d'ailleurs, pour prononcer sur le grand explorateur un jugement impartial, de démêler avec soin les qualités diverses et souvent contradictoires dont se compose son caractère. Nul plus que lui n'a le don de l'énergie poussée jusqu'à la violence, je dirais presque jusqu'à la férocité. Au milieu des obstacles les plus terribles, sa volonté surgit et encourage les plus hésitants. La fatigue, la faim, les maladies éclaircissent les rangs de sa troupe : seul Stanley résiste à toutes les épreuves. Aucune difficulté ne l'arrête, ne le retarde. Il passe comme un torrent au milieu des populations hostiles et étonnées de le voir échapper à leurs coups. Il suit la route qu'il s'est tracée avec une ténacité indomptable, renverse ou détruit tout ce qui s'oppose à son passage, et atteint son but, épuisé, anéanti mais triomphant.

Si toutefois l'énergie est la qualité maîtresse qui a soutenu Stanley au milieu des plus grands périls, c'est aussi le défaut le plus grave qu'on lui a justement reproché. Sans doute les explorations que nous voyons aujourd'hui se multiplier avec une activité étonnante, ont pour but le développement de la science, l'accroissement par une observation attentive des connaissances géographiques actuelles. Mais il ne faut pas oublier que leur principal objet est la colonisation, l'exploitation future par l'Europe des contrées traversées, et des marchés découverts. Or, Stanley ne procède le plus souvent que par la violence, rarement il cherche à négocier avec les indigènes. Ses moyens de persuasion ont été fréquemment les Zanzibaristes et les fusils à répétition ; les épisodes saillants de sa descente du Congo, sont les trente-

deux combats qu'il a livrés aux indigènes et dont aucun roitelet de ces regions n'a encore perdu le souvenir.

Doit-on s'étonner après cela si les populations n'ont obéi à d'autre sentiment que celui de la crainte, et si l'impopularité s'est attachée au nom de l'injuste rival de M. de Brazza ? Il y a donc deux hommes, pour ainsi dire, en Stanley : le voyageur tenace, que rien n'abat, que rien n'arrête, et l'explorateur violent qui, peu soucieux des moyens, considère surtout le résultat final, et qui compromet, en cherchant à la poursuivre, l'œuvre de civilisation qu'il est chargé d'accomplir.

III

Premier voyage de Stanley (1871-1872).

Tout le monde sait par quelles circonstances curieuses Stanley fut improvisé explorateur. Il était en 1869 l'un des correspondants du grand journal américain, le *New-York Herald*, et suivait en Espagne les phases diverses de la révolution dont la reine, Isabelle II, venait d'être victime. C'est là que la fortune vint le chercher, et nous ne croyons pouvoir mieux faire pour retracer ces événements, que de donner la parole à Stanley, et de reproduire le récit plein de verve qu'il a placé lui-même en tête de son ouvrage (1) :

« Le 16 octobre 1869 j'étais à Madrid rue de la Croix, j'arrivais du carnage de Valence. A dix heures du matin, Jacopo m'apporte une dépêche ; j'y trouve les mots suivants : « Rendez-vous à Paris ; affaire importante. »

» Le télégramme était de James Gordon Bennett fils, directeur du *New-York Herald*. A trois heures j'étais en route. Obligé de m'arrêter à Bayonne, je n'étais à Paris que dans la nuit suivante. J'allai directement au Grand-Hôtel et frappai à la porte de M. Bennett.

» — Entrez, dit une voix

» Je trouvai M. Bennett au lit.

» — Qui êtes-vous ? demanda-t-il.

» — Stanley.

» — Ah ! oui, prenez un siège, j'ai pour vous une mission importante.

» Il se jeta la robe de chambre sur les épaules et me dit vivement :

» — Où pensez-vous que soit Livingstone ?

---

(1) Stanley. — Comment j'ai retrouvé Livi ne, p. 1-3.

» — Je n'en sais vraiment rien, monsieur.

» — Croyez-vous qu'il soit mort ?

» — Possible que oui, possible que non.

» — Moi je pense qu'il est vivant, qu'on peut le trouver, et je vous envoie à sa recherche.

» — Avez-vous réfléchi, monsieur, à la dépense qu'occasionnera ce voyage ?

» — Vous prendrez d'abord 25.000 francs. Vous ferez ensuite une traite d'autant, puis une troisième et ainsi de suite ; mais retrouvez Livingstone. »

Stanley accepta sans discussion cette mission qui eut pu étonner ou effrayer tout autre que lui ; mais avant d'aborder sur la terre d'Afrique, il accomplit un voyage mémorable et qui eut déjà suffi à lui seul pour le mettre au rang des grands explorateurs.

Il assista à l'inauguration du canal de Suez, visita Jérusalem où le capitaine de Warren venait de faire d'importantes découvertes archéologiques, séjourna à Constantinople, parcourut la Crimée, vit à Trébizonde le voyageur Palgrave, puis pénétrant en Perse, inscrivit son nom sur un des monuments de Persépolis et arriva dans l'Inde au mois d'août 1870.

Le 12 octobre, il s'embarquait à Bombay pour l'île Maurice, et arrivait enfin le 6 janvier 1871 à Zanzibar. Cette petite île, située sur la côte orientale d'Afrique et gouvernée par un sultan indépendant, a acquis une réelle importance depuis qu'elle est devenue le point de départ des caravanes se rendant dans l'Afrique centrale. La ville, assez mal bâtie et mal tenue, est très commerçante, et c'est là que doivent naturellement s'approvisionner les voyageurs qui se proposent de pénétrer dans la région des grands lacs.

Stanley vit le capitaine Webb, consul des États-Unis, et le Dr Kirk, consul d'Angleterre. Ce dernier lui fit un portrait peu flatteur de Livingstone, qu'il représentait comme orgueilleux, chagrin, mystérieux dans ses découvertes, et peu soucieux de rencontrer des Européens dans les contrées parcourues par lui. Stanley devait plus tard comprendre la haine jalouse qui avait dicté au représentant de l'Angleterre ces inqualifiables appréciations, et il a tenu à protester contre de tels mensonges.

Les préparatifs commencèrent : il fallut se procurer, non sans peine et sans argent, la monnaie courante de l'Afrique centrale, les étoffes de couleur, le calicot blanc, la cotonnade bleue, la verroterie, les perles

blanches, jaunes, vertes, les grains de verre, le fil métallique très estimé des nègres ; puis les provisions, les tentes, les armes, les munitions, les médicaments, les couvertures, en tout 11,000 livres à porter.

Stanley avait engagé un contre-maître, William Shaw ; il emmena un autre Européen, Farquhar, plusieurs anciens domestiques de Speke, de Burton, de Grant, son fidèle serviteur Bombay, qui ne résista pas à la promesse d'un fusil et d'un bel uniforme : il y avait en tout 157 hommes, 27 ânes et deux bateaux pour naviguer sur le lac Tanganika.

Le 5 février 1871, la caravane quitta Zanzibar : au dernier moment, Shaw et Farquhar manquèrent ; on se mit à leur recherche, et on les découvrit dans un cabaret, exposant à des nègres ébahis, ce qu'il y a de sublime dans la découverte de l'Afrique. On débarqua à Bagamayo, petite mission comprenant une dizaine de révérends et autant de sœurs qui donnent l'instruction élémentaire à environ 200 élèves, filles ou garçons. Le défilé de la caravane fut brillant : le drapeau des États-Unis fut déployé, les chants redoublèrent et l'expédition commença.

Deux sortes de difficultés arrêtent les voyageurs qui cherchent à pénétrer dans l'Afrique centrale ; d'une part, les accidents du sol, les marais, les déserts, le climat torride qui cause la fièvre, la mouche tsetsé qui blesse mortellement les animaux, les forêts et les jungles, souvent épaisses et presque impraticables. Si l'on triomphe de ces obstacles de la nature, il faut encore compter avec les exigences des chefs, souffrir de leurs rivalités, éviter les hostilités des populations que la traite exaspère, et payer tribut à tous les chefs dont on traverse le territoire. Ces difficultés, Stanley les rencontra et réussit à les vaincre. Il est parvenu, en très peu de temps, à atteindre le lac Tanganika et la ville d'Oudjiji, où il fut assez heureux pour rencontrer Livingstone, malade depuis plusieurs mois, mais en voie de guérison, et plus disposé que jamais à sacrifier sa vie à la solution des grands problèmes géographiques qui se posaient encore au sujet de la constitution de l'Afrique centrale.

Les étapes franchies par Stanley avaient été déjà parcourues par la plupart des explorateurs qui ont atteint le Tanganika : Il passe à Simbamouenni où l'expédition eut beaucoup à souffrir de fourmis énormes, de guêpes à tête jaune, de mille-pieds, de scarabées gros comme des souris, enfin de vermine de toute espèce, y compris les

habitants et leur reine qui voulait exiger deux fois le tribut de passage.

Dans l'Ougogo, la mauvaise qualité de l'eau fut nuisible aux ânes qui périrent presque tous : puis vint la traversée du désert des Champs-Embrasés. A Tabora, établissement commercial pour les traitants qui viennent de Zanzibar, Stanley rencontra le cheikh Ben-Selim qui avait déjà reçu Burton, Speke et Grant : les environs étaient à ce moment dévastés par le brigand Mirambo, qui semait partout la ruine et la terreur sur son passage : aussi trouva-t-on la guerre civile à Ma-Magnéra dont les portes ne s'ouvrirent qu'après de longs pourparlers avec le chef.

Sur les bords du Gombé, éclata la première révolte. Le guide Asmani osa viser Stanley avec son fusil ; on lui arracha son arme et plusieurs nègres furent mis à la chaîne. En traversant les marais du Malagarazi, Stanley apprit d'une caravane qui passait, qu'il y avait à Oudjiji un Européen vieux et malade : il ne douta point que ce ne fut Livingstone et cette assurance redoubla son énergie.

Malheureusement, il rencontra des difficultés nouvelles : un chef prétendit qu'il était chargé de lever tous les tributs que l'on pouvait exiger jusqu'au Tonganika, et exigea 300 mètres d'étoffe : Stanley paya se croyant à tout jamais affranchi des droits de passage. Le lendemain, un second chef se disant également grand péager, exigea un tribut semblable : Stanley l'acquitta encore. Mais lorsqu'un troisième chef se fut présenté dans le même but, Stanley ne put contenir sa colère. C'est alors que, pour éviter ces tributs ruineux, il se jeta dans la jungle, marchant la nuit, et évitant les villages. C'est avec ces précautions inouïes que l'on arriva vers le commencement de novembre 1871 sur les bords du lac, et la caravane, heureuse d'avoir enfin atteint le but de son voyage, le salua d'un cri immense de « Hurrah Tanganika ! ». Puis on procéda à un astiquage général : chacun revêtit son meilleur habit, on chargea les armes, on déploya les pavillons, et l'on descendit vers Oudjiji. A l'entrée du village, Stanley fut salué par un « Good morning, sir ». C'était Souzi, domestique de Livingstone, qui lui souhaitait la bienvenue. Quelques instants plus tard, Stanley était bien dédommagé de ses fatigues, et exposait au docteur, étonné, le but de sa mission qui était de le retrouver au milieu de l'Afrique centrale.

Le récit, très curieux, de l'entrevue entre Livingstone et Stanley, mérite de fixer un instant notre attention. Il semblait que deux explorateurs appartenant à deux grandes nations, se rencontrant, même sans se connaître, dans une région presque sauvage, à plusieurs mil-

liers de lieues de leur pays, dussent se laisser aller à la joie, et ne point dissimuler leurs sentiments. « Que n'aurais-je pas donné, dit Stanley, pour avoir un petit coin de désert où, sans être vu, j'aurais pu me livrer à quelque folie, me mordre les mains, faire une culbute, fouetter les arbres, en un mot donner cours à la joie qui m'étouffait! J'aurais voulu courir vers le docteur, l'embrasser, mais il était anglais, et je ne savais comment je serais accueilli. Je fis donc ce que m'inspiraient la couardise et le faux orgueil; j'approchai d'un pas délibéré et dis en ôtant mon chapeau :

— Le docteur Livingstone, je suppose.

— Oui, répondit-il en soulevant sa casquette avec un bienveillant sourire.

Nos têtes furent recouvertes et nos mains se serrèrent.

— Je remercie Dieu, repris-je, de ce qu'il m'a permis de vous rencontrer.

— Je suis heureux, dit-il, d'être ici pour vous recevoir,

Voilà les seules paroles que prononcèrent en se rencontrant les deux grands voyageurs qui avaient déjà supporté tant de fatigues et qui tous deux devaient devenir illustres par leurs découvertes !

Stanley resta plusieurs mois avec Livingstone, et en étudiant son caractère, il put se convaincre de la fausseté des renseignements qui lui avaient été fournis sur le docteur par M. Kirk. Il ne le trouva ni égoïste, ni emporté : sa gaîté était empreinte d'une douce bienveillance et sa vigueur d'esprit s'était maintenue intacte au milieu des épreuves qu'il avait traversées.

Stanley et Livingstone explorèrent ensemble la partie septentrionale du lac Tanganika : ils auraient voulu trouver le problème dont la solution était réservée à Cameron, savoir ce qu'était le lac et à quel bassin ses eaux devaient être rattachées. Ils virent plusieurs rivières qui se jetaient dans le lac : l'une d'elles, le Roussizi, plus considérable que les autres, fut explorée en partie ; mais ils n'aperçurent aucun cours d'eau lui servant de déversoir : après avoir découvert les îlots du New-York Herald, ils revinrent à Oudjiji.

Le 27 décembre, les deux explorateurs quittaient cette ville et se dirigeaient sur Kouihara. Stanley y reçut des nouvelles d'Europe, et Livingstone y trouva des caisses qui lui étaient expédiées et qui renfermaient des effets, des souliers, des boîtes de conserve de viande ou de bouillon. Puis après lui avoir laissé des approvisionnements, des munitions, Stanley prit congé du docteur et se dirigea vers la côte.

impatient de faire connaître à l'Europe le résultat heureux de sa mission.

Le seul épisode important qui marqua le retour, fut le passage de la Macata. La rivière, très profonde, avait débordé dans la plaine. Un nègre, Rojab, qui portait enfermés dans une caisse le journal et les papiers confiés par Livingstone, perdit pied et fut sur le point d'enfoncer. Stanley était à l'agonie, et le tenant au bout de son revolver :

« Prenez garde, lui dit-il, si vous lâchez cette caisse, je vous tue. » Le malheureux Rojab avança lentement, les yeux fixés sur l'arme et, par un effort désespéré, il atteignit la rive.

Le 6 mai 1872, Stanley rentrait à Bagamoyo ; quelques jours après, il s'embarquait à Zanzibar pour Marseille où il fut bien accueilli par tout le monde savant. A Paris on lui fit également fête, et il dîna avec M. Thiers, alors Président de la République française. Mais les souffrances avaient profondément éprouvé l'énergique explorateur : quoique jeune encore, il était devenu tout gris.

L'heureuse exécution de la mission de Stanley, loin de réjouir les Anglais, comme on eut pu s'y attendre, éveilla leurs susceptibilités et leur défiance jalouse. On osa contester à Stanley les résultats qu'il avait obtenus ; on douta de lui, on nia l'authenticité de ses publications. Beaucoup prétendirent que s'il avait vu Livingstone, loin de le ravitailler, il avait été secouru par lui ; d'autres affirmèrent qu'il n'avait pas vu le docteur, et le *Standard* fit remarquer que les lettres écrites par Livingstone étaient dans un style plus américain qu'anglais. Il fallut que le fils aîné du docteur, et avec lui lord Granville, attestassent l'exactitude des rapports fournis par Stanley. Enfin, Livingstone lui-même, dans le journal qui fut publié après sa mort, confirma tout ce qu'avait raconté l'explorateur Américain ; d'ailleurs, tous les doutes disparurent, lorsque de 1875 à 1877, Stanley eut traversé toute l'Afrique, exploré presque tous les grands lacs et révélé un fleuve nouveau, le Congo-Loualaba. Alors les plus incrédules furent convaincus, et une gloire tardive, chèrement achetée, fut la récompense des efforts tentés et des souffrances endurées par l'illustre explorateur américain.

E. Guillot.

(A suivre.)

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(*in extenso*).

LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE AU Xe SIÈCLE

Par M. F. LESEUR,

Membre de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

Thorwald mit à la voile en 1002, arriva à Leïfsbudir et y prit ses quartiers d'hiver. Au printemps, il détache un parti des siens vers le sud. Ceux-ci rencontrèrent une belle contrée admirablement boisée. A cet endroit, des îles nombreuses, mais toutes petites, s'en détachaient et la rendaient dangereuse. Nulle part on ne trouva de traces humaines, sauf dans une île de l'ouest où l'on vit une petite grange. Ce ne fut qu'à l'automne qu'on revint à Leïfsbudir, et l'été suivant l'on reprit les excursions, mais au nord. Thorwald, profitant des beaux jours, poussa à l'Est et au Nord jusqu'à ce qu'il reconnut un cap fort curieux auquel il donna le nom de Kjalarness (cap de la quille). De là, longeant la côte dans la direction de l'Est, il parvint à un autre promontoire. Les indigènes avaient été jusqu'alors invisibles, c'est là que, pour la première fois, les Scandinaves en rencontrèrent. Ils étaient montés dans trois petits canots de cuir cousu, conduits chacun par trois hommes, petits, fort laids, vêtus de fourrures. Thorwald les fit aborder et ils lui apprirent qu'ils se nommaient Skrellings. Malheureusement ses compagnons eurent le tort au lieu de les accueillir amicalement, de les quereller et finalement, ce qui est peu parlementaire, de les tuer tous, sauf un seul qui put s'échapper. Ce fut une grande faute et ils s'en repentirent. Soudain Thorwald et ses hommes sentirent

(1) Voir page 382.

un pesant sommeil s'emparer d'eux, et, à leur réveil, ils se virent environnés par des milliers de Skrellings qu'ils eurent beaucoup de mal à repousser. Thorwald fut même si gravement blessé au bras que, se sentant près de sa fin, il se fit débarquer et rendit l'âme sur le promontoire qui prit le nom de Krossaness (cap de la Croix). Non loin de là, dans le golfe de Boston, dans l'île de Rainsford, près de Hull et du cap Alderton, fut découvert à la fin du XVIII[e] siècle, une tombe en maçonnerie renfermant un squelette et une poignée d'épée en fer. D'après le savant M. Smith, ces restes ne peuvent être que ceux d'un Européen, et l'épée de fer atteste qu'il vécut bien avant le XV[e] siècle et Christophe Colomb. Ces ossements seraient donc probablement ceux du fils d'Erik le Rouge, venant après un sommeil de huit cents ans, attester le séjour de la race scandinave sur ces plages lointaines. Ses compagnons découragés, revinrent passer tristement l'hiver à Leïfsbudir, et à la belle saison suivante, en l'an 1005, s'en retournèrent au Groënland.

A partir de ce moment, la route du Vinland est parfaitement connue des Scandinaves, et Leïfsbudir est pour eux un port de relâche et un asile des plus importants. Cette expédition nous fournit de nouveaux renseignements. On peut voir, à coup sûr, dans les rivages découverts au Sud, ceux de New-York, de la Delaware, du Maryland, peut-être même de la Virginie et de la Caroline. Les forêts en sont encore aujourd'hui baignées par la mer, et la côte est basse, bordée d'une série de menus archipels. Vers le nord, les deux promontoires décrits sont vraisemblablement : 1° celui de Kialarness, le Nanset des Indiens, le cap Cod actuel, à l'extrémité orientale du Massachussets, et 2° celui de Krossaness, le cap Sable à la pointe méridionale de la Nouvelle-Écosse. La baie où les Scandinaves ont rencontré les Skrellings, doit être la baie de Fundy. Les Skrellings, eux, sont tout simplement les Esquimaux qui, jadis, descendaient beaucoup plus au Sud et s'étendaient sur de vastes contrées. Ils se montraient déjà grands chasseurs et grands pêcheurs, mais d'une hospitalité qui n'avait rien d'écossais. Les canots de cuir cousu, dirigés par trois hommes, sont ceux dont se servent encore leurs descendants, et, dès le premier jour de leur contact avec les Européens, ils engagèrent avec ceux-ci la première phase de cette guerre d'extermination qui les a refoulés vers le pôle, et qui n'aura pas d'autre fin que la destruction complète d'une race qui n'est déjà plus qu'une tribu. Enfin, ce sommeil pesant qui paralysa les Normans, au moment où ils devaient préparer leur défense contre les

Skrellings, est ce même phénomène qui se produit chez les marins qui naviguent pour la première fois dans les régions du froid, phénomène qu'ont admirablement décrit, dans leurs récits de voyage, Bellot et Scoresby.

Les Scandinaves ont exploré la côte des États-Unis, Terre-Neuve et la Nouvelle-Écosse, nous allons voir de nouveaux navigateurs profiter de ces découvertes en colonisant ou tout au moins en fondant des établissements moins primitifs que Leïfsbudir. Ces navigateurs sont encore de la famille d'Erik le Rouge, famille qui semble s'être arrogé le privilège des expéditions au Vinland. En effet, excité par les exploits de ses deux frères, Leïf et Thorwald, le troisième fils d'Erik Raudé, Thorstein, ne songe qu'à les imiter et à les égaler. Son principal but était d'aller rechercher le cadavre de Thorwald, afin de l'ensevelir en terre sainte. Il partit donc au printemps de l'année 1006 avec 25 hommes et Gudrida, sa femme. L'expédition fut malheureuse. Thorstein Erikson, après avoir erré à l'aventure tout l'été sans pouvoir même apercevoir le Vinland, fut forcé, par un hiver précoce, de relâcher sur la côte occidentale du Groënland à Lysufjord, à 2 ou 3 dégrés au sud du cercle polaire où Thorstein, dit Svart ou le Noir, l'accueille cordialement. Là, sa troupe fut attaquée par la peste et le scorbut, et lui-même succomba en prédisant à sa femme de glorieuses destinées. Svart, après avoir inhumé Erikson et les siens au cimetière de Karkortok, reconduisit à Brattalihda, Gudrida. Celle-ci, remarquée des Normans par ses richesses, sa beauté et la prédiction de son mari, devint la femme de Thorfinn Karlsefn. Le mariage eut lieu au printemps de l'an 1007.

Ce Thorfinn était un homme riche et puissant ; ainsi qu'à sa femme, on lui avait prédit un avenir glorieux. Ses ancêtres étaient illustres, même il était issu de race royale. Il avait donc naturellement le goût des grandes entreprises, et ce fut sans peine que Gudrida, sa femme, le détermina à tenter une expédition au Vinland, qui était toujours le sujet de toutes les conversations et le but de toutes les ambitions. L'expédition de Thorfinn est la plus considérable des courses au Vinland. Elle fut d'ailleurs dûment préparée, équipée en vue de toutes les circonstances imprévues, et abondamment fournie de tout ce qui est nécessaire pour une longue navigation et l'établissement d'une colonie sérieuse. On emporta jusqu'à du bétail. Elle comprenait en tout 160 hommes. Thorfinn avait sous ses ordres ses anciens compagnons, Snorre, Bjarn, Thorhall, à qui vint s'ajouter Thorvard, l'époux de

Freydise, fille naturelle d'Erik. Dans la troupe, se trouvaient deux écossais, habiles coureurs, Hake et Hekia, que le roi de Norwège, Olaf Tryggvason, avaient donné à Leïf et qui devaient servir de pionniers. On prit la mer l'été de l'an 1007. Après avoir d'abord dévié au nord, en Vestribygd, puis à Biarney (Disco), la flottille reprend la direction sud, reconnaît Helluland et gagne le Markland. En chemin, on découvre une île qui reçoit le nom de Bjarnar (île aux ours) en souvenir d'un de ces animaux que les chasseurs y dépêchèrent. Kialarness est ensuite atteint et là commence l'exploration. Au sud de Kialarness, Thorfinn navigua le long de dunes, de déserts, de plages longues et étroites qu'il nomma Furdustrandir (rivages merveilleux). Furdustrandir correspond vraisemblablement à Namset, Chatam et Monomoy-Bay dans le comté de Plymouth au sud de Massachussets-Bay. Ces côtes doublées, on descendit au sud-ouest, reconnaissant des terres découpées par des golfes, d'où les deux écossais débarqués, au bout de trois jours de courses, rapportent des grappes de raisin et des épis de blé. Le périple continua jusqu'à ce qu'on eut atteint une large baie remplie de courants, à l'entrée de laquelle se trouvait une grande île dont ces mêmes courants défendaient l'abord. L'île reçut le nom de Straumey (île des courants). Ces deux points géographiques s'assimilent à l'île de Martha's-Vineyard et au golfe de Budzard's-Bay dans le comté de Bristol, où le Gulf-Stream produit, en effet, des courants fort irréguliers. Les Scandinaves prirent terre dans le Straumfjord, charmés par le climat, la végétation luxuriante et l'abondance du poisson. Ils s'y préparèrent à passer l'hiver et l'on explora le pays. Néanmoins, le désaccord se glissa dans l'expédition. Thorhall voulait rechercher le Vinland au nord, Thorfinn, au contraire, opinait pour aller au sud-est. Il y eut scission. Thorhall quitta la flotte avec 8 hommes, doubla Furdustrandir et Kjalarness. Il ne fut pas heureux, car suivant les récits de marchands étrangers, il aurait été chassé par un fort vent d'ouest sur les côtes d'Islande où il se serait brisé, et aurait été réduit en esclavage avec les siens, en 1008. Quant à Thorfinn, Snorre, Biarn et les 151 hommes restant, ils naviguèrent à l'ouest jusqu'à la rencontre d'une rivière sortant d'un lac et se jetant à la mer au milieu de grandes îles. Ils nommèrent cette contrée Hop. C'est le Mount-Hop-Bay que traverse le Taunton-River qui se jette dans la mer par le détroit de Seaconnet, sous le nom de Pocasset-River, en face de l'île de Rhode-Island. C'est d'ailleurs non loin de là que se trouvait Leïfsbudir à l'Est du Mount-Hop-Bay. Thorfinn débarqua sur la rive opposée et,

trouvant dans la plaine du froment sauvage, et sur les collines du raisin, s'y établit définitivement et fonda la station de Thorfinnsbudir. L'endroit était admirablement choisi : gibier et poisson, eau et bois, tout s'y trouvait en grande quantité. Il mit donc le bétail en liberté et se prépara à combattre les rigueurs de l'hiver. Un matin, on était débarqué depuis 15 jours à peine, la baie se couvrit de canots montés par des hommes noirâtres, laids, ayant de vilaines chevelures, de grands yeux et la face large. Thorfinn les accueillit avec bonté, puis ces hommes, de vrais Skrellings, s'en allèrent à la rame au sud-ouest au-delà du cap. L'hiver, d'une douceur extrême, se passa sans encombre, mais au printemps de l'an 1008, les Skrellings revinrent plus nombreux. Les relations furent amicales et commerciales. Les Skrellings échangeaient leurs pelleteries et leurs dents de morses contre des lambeaux d'étoffes rouges, ou ce qu'ils prisaient davantage, des soupes au lait que leur préparaient les femmes scandinaves, « emportant ainsi, disent les Sagas, leur paiement dans leur ventre ». Le fait peut être bizarre, drôle même, mais il est historique. Tout alla bien pendant un certain temps, mais, un jour, un des taureaux de Thorfinn sortit de la forêt en mugissant. Les Skrellings, effrayés, sautèrent dans leurs canots et disparurent ; dès ce jour, la confiance était tuée chez eux, ils avaient cru à une aggression, et, lorque au commencement de l'hiver suivant, ils revinrent, ce fut avec des intentions hostiles. Pendant cet intervalle, Gudrida avait mis au monde un fils qui reçut le nom de Snorre. Ce fut le premier Européen qui vit le jour en Amérique. Les Skrellings revinrent donc, et, sur le refus que fit sagement Thorfinn de leur donner des armes en échange de denrées, engagèrent immédiatement la lutte. Nombreux et braves, ils livrent un assaut terrible. Les Scandinaves résistèrent longtemps malgré une pluie de flèches, mais la mise en batterie d'une sorte de baliste qui lançait une lourde balle « semblable au ventre d'un mouton et d'une couleur bleuâtre », dont la chute faisait grand bruit, eut raison de leur courage. Les Rois de la mer lâchèrent pied et s'enfuirent vers les bois. Leur fuite leur eut été fatale sans l'héroïsme d'une femme. Freydisa, que nous avons vu s'embarquer avec son mari, Thorvard, les rejoint, les arrête, leur fait honte. « Comment, s'écrie-t-elle, des hommes de courage tels que vous, peuvent-ils fuir devant un tas de misérables que vous pourriez tuer comme des animaux ? Si j'avais seulement des armes, je combattrais mieux que vous. » Et, saisissant l'épée de Thorbrand Snorrason, tombé mort à ses pieds, elle marche résolument à l'ennemi. La

vue de cette femme, la poitrine nue, brandissant un glaive, frappe les Skrellings qui la prennent pour un génie, les effraie et les fait fuir à leur tour. Les Normans en firent un affreux carnage. Mais malgré leur victoire, la place n'était plus tenable, et Thorfinn comprit qu'il serait à chaque instant en but à des attaques. Aussi, au printemps, tous quittèrent le Straumfjord. Au retour, en Markland, ils firent cinq Skrellings prisonniers, prirent deux enfants mâles, les emmenèrent, leur enseignèrent la langue du Nord et les baptisèrent. Bjarn Grimolfson fut détourné de sa route et poussé par les vents jusqu'en rade de Dublin, de sorte qu'en l'an 1011, sur trois bateaux qui en 1007 avaient quitté le fjord d'Erik, un seul rentrait, celui de Thorfinn.

Ce voyage fut fécond en résultats. D'abord il fut la cause de nombreuses et grandes découvertes. La côte américaine devint très connue, les voyages plus fréquents, le Vinland semblait un aimant pour les Groënlandais et sa colonisation en fut l'effet presque immédiat. De plus, une race fut étudiée et décrite, celle des Skrellings ou Esquimaux. Nous savons, grâce à ces hardis navigateurs, qu'alors ils étaient gouvernés par deux rois, Avaldamon et Valdidida ; que, comme aujourd'hui, ils habitaient des huttes et qu'ils avaient déjà cette naïveté qui fit l'étonnement de Ross et de Parry. Ainsi, la Saga de Thorfinn nous raconte qu'un Skrelling, trouvant à terre une hache abandonnée par un Norman, pour en essayer l'effet ne trouva rien de mieux que d'en décharger un coup formidable sur la tête d'un de ses amis, puis, stupéfait de le voir tomber, il jette l'arme à la mer en poussant des cris plaintifs. Thorfinn avant de quitter le Straumfjord, y laissa une marque indélébile de son séjour. Cette trace est un roc immense, situé un peu au sud de Thorfinnsbudir, sur la rive droite du Taunton-River, territoire de Berkeley, comté de Bristol, État de Massachussets, par 41° 45' 50'' de latitude Nord. Sur ce roc, qui porte actuellement le nom de Dighton-Writing-Rock, Thorfinn fit graver en grands caractères runiques l'inscription suivante : « CXXXI (131) hommes du Nord ont occupé ce pays avec Thorfinn. » Ce chef norman avait de grandes qualités d'explorateur. Il relevait avec soin les points où il passait, faisait des descriptions exactes et surtout occupait chacun de ses moments. Ainsi, pendant l'hiver qui s'écoula entre l'attaque des Skrellings et le retour en Eriksfjord, Thorfinn, après avoir laissé dans le Straumfjord, Gudrida, Bjarn et 100 hommes, se lança au sud avec Snorre et 40 marins. Pendant deux mois entiers, il visita les côtes, reconnut les hâvres, s'enquit des productions du pays et remonta le

Potomac où s'établit plus tard une colonie scandinave. Nous l'avons vu rentrer au Groënland, en l'an 1011 ; plus tard, nous le retrouvons en Norwège où il vient vendre les marchandises rapportées d'Amérique, et finalement en Islande où en 1016 il s'établit à Glœmbœensem et vécut glorieux avec Gudrida. Ses descendants furent nombreux dans ce pays et le dernier en ligne directe était M. Magnus Stephensen, juge supérieur de l'Islande, mort en 1833.

Le Vinland est dorénavant bien connu, les scandinaves s'y établissent, et les voyages deviennent fréquents, aussi ne citerons-nous que pour mémoire la triste expédition de Thorvard, l'ancien compagnon de Thorfinn, et de sa femme, la despotique Freydise, expédition qui eut lieu en l'an 1013, et le voyage fait en 1027 par Gudleïf Gudlangson.

Toutes les explorations que nous venons d'exposer ont eu pour unique objet la côte septentrionale des États-Unis. Les Scandinaves ne s'en tinrent pas là et connurent plus à fond les rivages américains. Dans leur histoire maritime, nous trouvons des documents certains de voyages dans des contrées plus méridionales, d'autres dans les régions boréales. Je vous demanderai, Messieurs, de me permettre de jeter avec vous un coup d'œil rapide sur ces navigations.

Voyons d'abord, si vous le voulez bien, les voyages au Sud. Le plus ancien en date est celui de Ari-Marson, qui eut lieu en 983, l'année même où Erik le Rouge prit terre au Groënland. Ari-Marson de Reykianes était un des premiers colons islandais. Il reconnut la contrée qui s'étend de la baie de Chesapeak au canal de la Floride, contrée qu'il nomma Hvitramannaland (terre des hommes blancs) et qu'on appela également Irland-it-Mikla (Grande-Irlande). De 983 à 1027, ces côtes furent retrouvées par le scalde Bjarn Asbrandson, de la confrérie des Vikingar, que commandait dans l'île de Wellin, en Poméranie, à l'embouchure de l'Oder, le légendaire Palnatoke. Le plus curieux des voyages au Hvitramannaland est celui que fit en l'an 1051, le colon Vinlandais Hervador. Il avait avec lui des femmes, ce qui fait supposer qu'il projetait une colonie. Hervador explora les côtes sud de l'Amérique du Nord, navigua dans la baie de Cheseapeak et remonta le Potomac jusqu'à 3 kilomètres au-dessous des Chutes, à vingt de l'emplacement actuel de Washington. Là, les Skrellings l'attaquèrent et tuèrent une des femmes de l'expédition qui fut enterrée en ce lieu même sous le rocher Arrow-Head (Tête de flèche). Or, à l'endroit précis indiqué par la Skalholt Saga, MM. Raffinson et Lequeureux, le professeur Brand, de Washington et le docteur Boyce, de Boston,

découvrirent le 28 juin 1867, le tombeau de cette femme. Une inscription runique était gravée sur le roc, qui disait :

Ici repose Syasi la Blonde.
De l'Islande orientale,
Veuve de Koldr,
Sœur de Thorgi par son père....
Agée de vingt-cinq ans.
Que Dieu lui fasse grâce. 1051.

On trouva là des ossements, des objets de toilette en bronze, des bijoux et des monnaies. Tous ces objets conservés à Washington au musée de l'Institut Smithsonien sont bien, si je ne me trompe, des témoins irréfutables du séjour des Scandinaves en Amérique.

Plus tard, en 1170, le Nouveau-Continent fut abordé par les Gallois. A la mort d'Owen Guyneth, roi du Nord du pays de Galle, ses fils se disputèrent sa couronne. L'un d'eux, Madoc, dégoûté de ces luttes, se confia à son navire et partit à la recherche d'une nouvelle patrie. Les flots le conduisirent sur les côtes américaines. Les géographes sont tous d'accord sur le fait et ne diffèrent que sur le lieu d'abordage qu'ils placent en Yucatan avec le géographe anglais Richard Hakluyt, soit en Virginie avec Horn. Un barde gallois, Méréditli, fils de Rhest, a mentionné la navigation de Madoc.

Les voyages connus des Scandinaves dans les régions polaires, sont moins nombreux. Nous savons qu'ils remontaient très haut dans le nord, le long de la côte occidentale du Groënland, dans la région qu'ils nommaient Nordrsetur. Ainsi, Greipar au sud et Kroksfiardarheidi au nord de la baie de Disco étaient leurs principales stations d'été. Le scalde Helg célébraient ceux qui bravaient les tempêtes pour aller pêcher à Greipar « d'où l'étoile polaire était visible à midi ». En 1135, trois Normans remontèrent le détroit de Davis et la mer de Baffin, et s'élevèrent jusqu'au 70° 55' de latitude boréale, près de Tessuisak, à l'île de Kingiktorsoak (île des femmes). Sur une des pierres de l'île, ils gravèrent en runes l'inscription suivante : « Erling, fils de Sigvat, et Bjarn, fils de Thord, et Endride, fils d'Odd, érigèrent ces monceaux de pierre le samedi avant le jour de Gagndag (le 25 avril) et déblayèrent la place en 1135. » Le groënlandais Pelimut retrouva cette pierre en 824, le missionnaire Kragh la publia et le capitaine Graah la déposa musée de la Société royale des antiquaires du Nord. La plus hardie

de ces excursions est celle que tentèrent en 1266 trois ecclésiastiques de l'évêché de Gardar. Partis de Kroksfiardarheidi, dans la baie de Disco, ils gagnèrent le Nord jusqu'au 75e degré polaire, explorant avant Ross et Franklin les détroits de Barrow et de Lancaster. Le récit de ce voyage fut envoyé au prêtre groënlandais Arnald, chapelain de Magnus Hakonson, roi de Norwège. Il avait été écrit par un autre prêtre groënlandais Haldor, sur le navire qui menait au Groënland l'évêque Olaf. On le voit, de la Floride au 75e degré polaire, les Scandinaves connaissaient parfaitement la côte orientale de l'Amérique du Nord.

Dès lors, l'Amérique orientale, colonisée par les Normans, commence à être connue en Europe. Adam de Brême, au XIe siècle, donne une description assez claire du Vinland, Orderic Vital également. Au XIe et au XIIe siècle, le Vinland est officiellement noté parmi les possessions scandinaves. Il est aux yeux des évêques de Norwège et d'Islande comme un doyenné lointain de leur diocèse, et ils lui font parfois des visites épiscopales. Ainsi, vers le milieu du XIe siècle, en 1063, Jonus, évêque saxon, après quatre ans passés en Islande, vient au Vinland dans l'espoir d'en convertir les indigènes, mais il subit le martyre. Plus tard, en 1121, Erik-Upsi, évêque de Gardar au Groënland, renonce à son évêché et visite le Vinland, puis revient dans son diocèse avec la joie d'avoir éclairé ces pauvres sauvages. Il a laissé des traces de son passage dans un baptistère dont on voit les ruines à Newport, dans l'île de Rhode-Island. Bien plus, ce qui pourrait paraître un paradoxe, la croisade fut prêchée en Amérique. Seulement à cette époque, la croisade commençait à n'être plus, en Europe, qu'un vain mot, un prétexte à battre monnaie, plutôt qu'une guerre sainte. En 1261, l'évêque Olaf, chargé par le roi de Norwège de préparer la réunion à la couronne des établissements scandinaves américains, profite de sa mission pour parler des croisades et de l'intérêt qu'elles offrent à l'Église. En 1276, l'archevêque Jon est autorisé par le Pape Jean XX, dans une lettre datée de Viterbe, du 4 décembre, vu la longueur du chemin et les dangers du voyage, à ne pas aller lui-même en ces rivages éloignés. En 1279, il profite d'un bateau marchand pour faire passer au Vinland une personne discrète et prudente, chargée de collecter, en son nom, la dîme destinée à la croisade. Nicolas III, par lettre datée de Rome, le 31 janvier 1279, confirme les pleins pouvoirs accordés par l'archevêque à ce mandataire anonyme. Trois ans plus tard, le collecteur revint en Norwège avec une ample moisson de

dîmes. Mais elles consistaient — les pauvres Vinlandais ne connaissant pas les métaux précieux — en pelleteries, dents de morse et fanons de baleine. L'archevêque, fort en peine, demande au Pape ce qu'il doit en faire, et Martin IV lui donna, par lettre datée de Rome, le 21 mars 1282, le conseil très pratique de vendre et de réaliser, conseil que suivit probablement l'archevêque. Vingt-cinq ans plus tard, en 1307, les dîmes du Vinland figurent encore dans le produit des collectes. En 1309, après le Concile de Trente, Laurent Kalfoson et Bjorn, publièrent une levée de subsides et l'évêque de Gardar, Arnius, se rendit à sa résidence et organisa cette levée. Les Vinlandais ne furent point oubliés, car, en 1325, les dîmes des colonies américaines payées, comme toujours, en dents de morse et en pelleteries diverses, furent vendues 12 livres et 14 sols à un flamand, Jean du Pré. En 1335, ces comptes furent définitivement arrêtés par Pierre Gervais. Ces possessions extrêmes des scandinaves furent donc mêlées, pour leur faible quote-part, mais dans toute la mesure de leur possible, au grand mouvement religieux occupant l'Europe qui ne les soupçonnait même pas. Jusqu'au XVe siècle, en 1418, ces colonies américaines, ou tout au moins le Groënland, payèrent au Saint-Siège, annuellement, à titre de dîme et de denier de Saint-Pierre, 2,600 livres pesant de dents de morse.

Le Vinland était colonie libre. Les coureurs d'aventure et les bannis y accouraient en grand nombre. Une manière de république s'y était organisée sous le protectorat des rois de Norwège, et vraisemblablement sous le patronage de quelque descendant d'Erik le Rouge.

Les colons entretenaient avec la métropole, surtout avec le Groënland et l'Islande, des rapports assez suivis. Ils échangeaient les productions du pays, bois précieux, peaux de bêtes, dents de morse, huile de baleine contre le fer et les armes qui leur faisaient défaut. Mais leur principale richesse leur venait de la pêche. Ils allaient poursuivre la baleine dans des détroits que nous craignons aujourd'hui. C'est ainsi que nous avons vu le prêtre Halldor devenir dans ces mers redoutables du pôle, si fécondes en désastres, le précurseur de Franklin, Parry et Ross. C'est également ainsi, qu'en 1285, deux autres prêtres islandais, Adalbrand et Thorwald Helgason, abordèrent à Terre-Neuve et aux îles Duneyiar où le morse abondait. Un autre objet d'un commerce très important, était le bois flotté, très fréquent sur les côtes américaines, et consistant principalement en érable. Néanmoins, malgré ces sources pour ainsi dire inépuisables de prospérité, les éta-

blissements du Vinland, créés par des métropoles fort pauvres elles-mêmes, végétèrent toujours, puis dépérirent. D'abord les Normans se portèrent vers d'autres contrées, l'Orient principalement. Puis les Skrellings continuèrent leurs attaques d'une façon assidue et les colons, loin d'être secourus, se virent abandonnés, Marguerite de Valdemar ayant réservé le monopole du commerce à la couronne, et ayant défendu à tout navire d'aborder sans permission, sauf le cas de force majeure, à ces possessions transocéaniques. Aussi le Vinland cessa-t-il de correspondre avec l'Europe. Puis vinrent la peste noire et les froids extraordinaires qui anéantirent la colonie et décimèrent le Groënland. Les relations devinrent si difficiles et si rares, qu'en 1383 un navire, abordant en Norwège, y apporta la nouvelle de la mort de l'évêque du Groënland, décédé depuis six ans. Elles cessèrent même complètement. Frédéric III, de Danemark, nommait le Groënland sa pierre philosophale, parce qu'on était toujours à sa recherche. En 1711, l'évêque de Drontheim le confondait avec le Canada, d'autres avec le Spitzberg. Ce ne fut qu'en 1725 que le prêtre norwégien, Hans Eggède, mérita le titre de second fondateur de la colonie en appelant à nouveau l'attention de ses concitoyens vers le Groënland. Les historiens du Nord ne mentionnent plus le Vinland dès le XIV[e] siècle. Les historiens méridionaux, qui ne l'avaient jamais connu, gardent leur silence à son endroit, et l'Amérique est encore une fois perdue pour les Européens.

Mettre ces faits en doute est chose impossible. Ils sont consignés tout au long dans les Sagas. Celles-ci, sûrement antérieures au XV[e] siècle, et par suite à Christophe Colomb, se trouvent reproduites dans le *Codex Flatoensis*, compilation probablement écrite en 1387 ou au plus tard en 1395, dans un monastère de l'île de Flatoë, et conservée aujourd'hui dans les archives de Copenhague, d'où les a tirées en 1843 le savant Ran. Il faut qu'elles soient bien probantes pour avoir convaincu la science moderne, si systématiquement et si sagement sceptique, et pour forcer les anthropologistes et entre autres le marquis de Nadaillac, l'éminent auteur de tant de travaux sur l'Amérique préhistorique, à écrire dans son livre *Les premiers hommes*, cette phrase significative : » Ce manuscrit est la première preuve certaine de la découverte de l'Amérique. » M. Vivien de Saint-Martin, dans son *Histoire de la Géographie*, livre qui fait loi, admet tellement cette découverte, qu'il la raconte comme fait prouvé sans la discuter. D'ailleurs, en dernier ressort, je puis vous renvoyer, Messieurs, aux travaux si

complets de MM. Rafn, Gabriel Gravier et Paul Gaffarel, travaux qui ont en cette matière une autorité absolue.

Après les Scandinaves et avant Christophe Colomb, l'Amérique fut encore plusieurs fois retrouvée par les Européens. Des savants comme Martin Behaim, la découvrirent de leur cabinet. Des navigateurs y abordèrent, les frères Antonio et Nicolo Zeno, amiraux vénitiens, à la fin du XIVe siècle, puis le dieppois Jean Cousin, en 1488, et enfin en même temps que Colomb, les deux Cabot, marins italiens au service d'Henri VIII d'Angleterre. Tout ceci serait extrêmement intéressant à étudier, d'autant plus plus que les faits nous permettraient de revendiquer pour un français une part de gloire dans cette grande page de l'histoire de l'humanité. Mais ce serait nous laisser entraîner trop loin, et je craindrais de vous fatiguer. J'ai dû d'ailleurs abuser de votre attention. Aussi, Messieurs, je m'arrête en vous en faisant mes excuses et en vous remerciant de m'avoir écouté avec tant de bienveillance (1).

---

(1) Ouvrages consultés :

Rafn. — *Antiquités américaines.*

G. Gravier. — *Découverte de l'Amérique par les Normans au Xe siècle.*

P. Gaffarel : *Études sur les rapports de l'Amérique et de l'ancien continent avant Christophe Colomb.*

Depping : *Histoire des expéditions maritimes des Normands.*

Forster : *Histoire des découvertes et des voyages faits dans le Nord.*

Torfœus : *Historia rerum Norvegicarum.*

Jal : *Architecture navale.*

Vivien St-Martin : *Histoire de la Géographie.*

Jurien de la Gravière : *Les grands navigateurs du XVe et du XVIe siècle.*

Malte-Brun : *Géographie générale.*

E. Reclus : *Géographie.*

Hans Eggede : *Description et histoire naturelle du Groënland,* trad. en 1763.

Paul Riant : *Les Scandinaves en Terre-Sainte.*

Marquis de Nadaillac : *L'Amérique préhistorique. — Les premiers hommes.*

Revue de Géographie, de Drapeyron.

Mittheilungen, de Petermann.

LES PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE PAR LES GUERRES,

Par M. ARDOUIN-DUMAZET,
Publiciste à Lille, Membre honoraire de la Société de Géographie de Bordeaux.

Notre collègue, M. Ardouin-Dumazet, dont on a lu dans les précédents bulletins les deux causeries sur la topographie et les grandes manœuvres, nous adresse la communication suivante qui complète en quelque sorte ces cours sur des questions de géographie militaire.

C'est le texte d'une conférence faite à Lyon, devant la Société des Touristes Lyonnais, association de plusieurs centaines de jeunes gens réunis dans le but d'apprendre le métier des armes avant le moment où ils seront appelés à tirer au sort. Non seulement ces jeunes gens accomplissaient de longues marches — d'où leur nom de touristes — et apprenaient les manœuvres et les exercices militaires dans les cours des casernes où on leur confiait des fusils, mais encore ils avaient et ont encore chaque semaine, des cours de topographie et de science militaire, et, tous les mois, une grande conférence sur des sujets patriotiques ou guerriers. La conférence de M. Ardouin-Dumazet, qui est restée inédite et que nous publions à ce titre, a été faite dans une de ces réunions mensuelles.

Les Sociétés d'études militaires se sont multipliées à Lyon et dans toutes les villes du Sud-Ouest : Vienne, Saint-Étienne, Rive-de-Gier, Roanne, Mâcon, Voiron, Grenoble, etc., et sont dans un grand état de prospérité. Les cadres sont formés par d'anciens officiers, des sous-officiers et des engagés conditionnels, ce qui les rend très aptes à faire rapidement de bons soldats avec leurs jeunes camarades.

C'est à un homme de grand cœur, une victime de la dernière guerre, M. le capitaine Munier, que revient l'initiative de ces associations. M. Munier, parvenu très jeune au grade de capitaine, a été grièvement blessé pendant la dernière guerre et a dû renoncer à une carrière qui lui promettait le plus bel avenir. Il a alors voulu utiliser ses loisirs forcés, en les consacrant à cette création de Sociétés de pupilles, création dont le succès a été si considérable.

S'il est deux sciences en contact incessant, qui aient jusqu'à présent progressé l'une par l'autre, ce sont certes la science militaire et la géographie. Du jour où les hommes ont commencé à se battre, et cela remonte aux origines mêmes du monde, de ce jour-là, la géographie est née ; la victoire ne fut pas seulement au plus fort, elle fut aussi au plus habile...... l'habileté exigea la connaissance du sol ; il est donc juste de dire qu'avec la première guerre la géographie vint au monde.

On peut, en partant de ce principe, faire un cours de géographie complet par l'histoire des grandes guerres et des incursions aventureuses. C'est un thème qu'il m'a semblé bon de choisir pour arriver à

des conclusions sur l'importance des sciences géographiques pour la science militaire — puisque je dois, pour cette fois, rester sur ce terrain.

Ne vous effrayez point pour cela ; notre promenade à la suite des grands conquérants et des hardis aventuriers ne remontera pas jusqu'au déluge et aux temps fabuleux où Jason voguait à la recherche de la toison d'or. Nous commencerons, si vous le voulez bien, par Alexandre-le-Grand ; la tâche sera assez vaste encore et suffira pour remplir amplement cette séance.

Quand Alexandre vint au monde, le système géographique employé, celui d'Érasthothène, bien qu'important pour l'époque, était plutôt un vaste canevas qu'une œuvre complète. Les relations des voyageurs et des guerriers avaient signalé tout autour de la Grèce et de ses colonies des nations nombreuses, des terres très vastes, mais on ne savait rien de précis. Les expéditions du héros macédonien devaient donner à tout cela un corps, une vie. Ce fut le premier signal des grandes conquêtes, des grandes invasions qui devaient enfin faire connaître le monde.

Alexandre a droit à la reconnaissance de tous les géographes. Comme devait le faire plus tard Bonaparte en Égypte, le roi de Macédoine avait élevé son ambition plus haut qu'une conquête vulgaire. Élevé par Aristote, il se montra digne de son maître. Il posséda, chose rare, l'universalité des connaissances de son temps ; le désir de savoir fut pour lui un aiguillon plus vif peut-être que l'ardeur guerrière. L'esprit curieux et chercheur du conquérant le poussa à faire de son armée, ou plutôt de ses lieutenants, autant de géographes. Plusieurs savants étaient chargés de prendre note de tout ce que les pays conquis présentaient de particularités. Les généraux tenaient une sorte de journal qui, déposé à Alexandrie, devint par la suite une mine précieuse où les géographes allèrent puiser. Néarque, qui commandait sa flotte, reconnut toute la côte depuis l'embouchure de l'Indus jusqu'au fond du golfe Persique. Pendant les quatorze années que dura la gigantesque épopée du grand roi, tout ce que les anciens devaient connaître de l'Orient fut découvert. Les connaissances des Romains ne dépassèrent jamais de ce côté les limites de l'empire d'Alexandre. La ligne de l'Indus, qui semblait devoir limiter le monde d'alors, fut abandonnée, et ce pays, un instant connu, redevint la terre classique des fables. A l'époque de l'invasion des Barbares, la domination romaine ne dépassait pas, vers l'Orient, la Syrie et l'Asie-Mineure. Sur les ruines

de l'empire de Darius, détruit par Alexandre, il s'était élevé un nouvel empire à peu près inconnu du monde latin.

Si grand que fût le génie de Rome, si puissants que fussent les mobiles qui poussaient la cité reine à la conquête du monde, ses soldats ne parvinrent jamais à étendre sa domination sur un empire aussi vaste que celui d'Alexandre. Mais si l'entreprise fut moins grande, elle donna des résultats plus précieux. Alexandre mit dix ans seulement à créer son empire. Rome mit des siècles pour fonder le sien. Elle procéda avec méthode, faisant de ses conquêtes des colonies véritables, imposant aux peuples soumis ses lois, ses usages, jusqu'à sa langue. Si Alexandre avait vécu, il aurait fait autant, davantage même. A la place du génie un peu fruste de Rome, on aurait vu le génie plus pur de la Grèce; qui sait si alors la face du monde n'aurait pas changé et si aujourd'hui la prépondérance ne serait pas à ces nobles races du plateau central que le mahométisme devait plus tard condamner à l'immobilité?

Quoi qu'il en soit, il faut reconnaître que Rome, puissance guerrière surtout, fit faire de grands pas à la géographie. L'occupation des contrées conquises, accomplie avec un esprit de suite et une merveilleuse faculté de reconnaître les points stratégiques importants, donna de grandes facilités pour l'étude des nouveaux pays amenés à la civilisation latine. Aujourd'hui encore nous pouvons reconnaître ces qualités maîtresses de Rome. Partout où nous avons voulu nous fortifier en Algérie, à l'époque qui suivit la conquête, la pioche de nos travailleurs a mis à découvert les restes de postes romains. A dix-huit siècles de distance nous nous sommes rencontrés avec les généraux qui conquirent la Mauritanie dans la même pensée stratégique, c'est là un fait qu'il m'a paru important de signaler.

Vous le voyez donc, Mesdames et Messieurs, la conquête du monde ancien par les Romains, procéda avec une méthode et un esprit de suite auxquels la géographie servit de base. A leur tour, les conquérants enrichirent la science qui leur avait été si utile. A la suite des armées romaines, dans leurs campagnes contre Carthage et Numance, Polybe parcourt les contrées qui sont aujourd'hui l'Espagne et le Maroc, et les décrit. Le Maroc fut alors mieux connu qu'il ne l'est aujourd'hui. Puis avec César, commence la conquête matérielle et scientifique de la Gaule. Les commentaires du célèbre général romain sont le document le plus précis que nous ait légué l'antiquité sur la géographie de notre pays.

Peu à peu. grâce aux guerres incessantes que les Romains ont à soutenir contre les peuples du Nord, les connaissances géographiques s'étendent au delà du Rhin, ce fleuve sert lui-même de limite à l'empire sur tout son cours et il est franchi sur quelques points. Tout ce que nous savons de précis à l'Est du fleuve, n'est connu que par les expéditions romaines. Toutes les autres tribus germaniques dont il est question dans les auteurs, dans Ptolémée et Tacite surtout, sont très vaguement indiquées, et l'on n'est point fixé sur l'emplacement qu'elles occupaient.

C'est encore aux armes romaines que l'on doit la connaissance de la Grande-Bretagne. Jusqu'aux premières expéditions de César contre le grand archipel breton, on n'avait que de vagues notions sur ces îles. Strabon les considère comme ne valant pas la peine d'être conquises, et tous les systèmes géographiques d'alors s'accordent à considérer les Sorlingues (Cassitérides) qui se trouvent au Nord de l'Écosse, et d'où les Phéniciens tiraient l'étain, comme situées près de l'Espagne.

Même quand César eut reconnu quelques points de la côte et déterminé la position de l'Irlande vis-à-vis de la plus grande île, on n'en continua pas moins à commettre d'étranges erreurs ; à l'époque de la conquête de la Grande-Bretagne, sous l'empereur Claude, Pomponius Méla faisait encore figurer ce pays comme faisant face à la fois à l'Espagne, à la Gaule et à la Germanie. Au deuxième siècle, on avait enfin achevé de faire le tour de l'île, et Ptolémée put donner une description géographique relativement exacte. Au point de vue des races, des peuples et des villes, la géographie de l'Archipel était faite au fur et à mesure de la conquête. On ne plaçait pas encore mathématiquement la Grande-Bretagne au point qu'elle occupe sur la carte, mais de la Manche aux hautes montagnes de l'Écosse, tout le pays était décrit par les auteurs romains. Toute la géographie qui le concernait était purement militaire, car pour les erreurs sur les points de détail on ne les compte pas.

Pour la Gaule, il y eut connaissance plus approfondie, parce que l'occupation était plus ancienne, plus facile, que l'assimilation des habitants avec les vainqueurs fut aussi plus complète. La Gaule fut, à proprement parler, dans la banlieue de Rome, et la géographie militaire de ce pays, née avec César et achevée presque dès ses débuts, fit bientôt place à la géographie administrative.

Il est temps de quitter ces époques reculées. L'invasion des Barbares est venue, qui a détruit tout à coup les connaissances acquises

avec tant de peine par les maîtres du monde. Là où les armées romaines, grâce à l'esprit investigateur de leurs chefs et à des qualités rares chez un peuple conquérant, avaient porté la lumière, les armées venues du Nord devaient ramener l'obscurité. Du fond des forêts germaniques apparaissent tout à coup des multitudes de peuplades guerrières qui détruisent et les villes puissantes de l'Europe romaine et la puissance de Rome elle-même qui semblait indestructible. La science géographique meurt du même coup; il nous faut franchir des siècles et traverser la Méditerranée, pour la trouver une fois encore en pleine floraison.

C'est à l'esprit guerrier, mêlé, à forte dose, à l'ardeur de prosélytisme des musulmans, qu'est dû ce renouveau. La conquête du monde est entreprise par les successeurs de Mahomet avec un esprit de suite peut-être plus grand encore que celui dont Alexandre avait fait preuve. Dès le début des expéditions militaires arabes, les généraux des califes reçoivent l'ordre de faire des descriptions des pays occupés par eux. Si l'Europe est peu connue des géographes de cette nation, par contre ils sont admirablement renseignés sur les pays où leur religion s'était implantée, c'est-à-dire où leurs armées avaient passé, car le prosélytisme musulman fut avant tout un esprit guerrier. Suivant le précepte de Mahomet, l'initiation eut lieu surtout par le sabre. Hibn-Haukal, El-Edrisi, Aboul-Feda ont décrit presque toute l'Afrique jusqu'au Sofala et au Niger, la plus grande partie de l'Asie et le Midi de l'Europe. Ce fut une grande époque pour la géographie que cette fabuleuse conquête. Si l'Islam n'avait pas porté en lui-même ses propres causes d'affaiblissement, s'il n'avait pas eu pour base le fatalisme qui ne lui permit pas de suivre l'impulsion donnée aux lettres et aux sciences par ses premiers chefs, la face du monde aurait bientôt changé. La civilisation arabe telle qu'elle fleurit en Espagne, à Tlemcen, à Bagdad, toute brillante qu'elle parût à la surface, ne pouvait se soutenir. C'était comme ces végétations rapides des premiers jours d'avril qui, après avoir donné des fleurs éclatantes et promis une abondante moisson, ne laissent plus que des fruits nauséabonds sur des tiges desséchées. Loin de regretter que le Moyen-Age barbare de l'Europe n'ait pas été vaincu par la civilisation mahométane, qui, dans ces époques troublées, nous apparaît cependant incomparablement belle, il faut s'en applaudir. Si, grâce aux géographes militaires des califes, nous connaissons depuis longtemps des pays où les Européens commencent à peine à pénétrer aujourd'hui, si la Chine et le Japon ont un

moment été parcourus par leurs voyageurs, l'humanité, en somme, a gagné à cet arrêt dans l'extension de la puissance musulmane, qui a laissé la marge toute grande pour les civilisations européennes, moins spontanées dans leur essor mais plus fécondes en résultats.

Nous allons arriver à ces civilisations, mais auparavant il est peut-être utile de dire quelques mots d'une autre race conquérante qui a accompli, dans son cercle restreint d'action, de merveilleuses choses. Je veux parler des Northmans qui, mieux que les Arabes, auraient pu transformer le monde en l'agrandissant, s'ils avaient eu un but plus noble dans les expéditions qu'ils ont entreprises.

Il est inutile, Mesdames et Messieurs, de vous rappeler ici ce que furent les hommes du Nord. Le récit de leurs incursions sur nos côtes, sur les rives de nos fleuves, ne forme pas la page la moins émouvante et la moins connue de notre histoire nationale. Ces hardis pirates, tout en cherchant à s'établir dans les contrées les plus fertiles de l'Europe, en s'implantant même en France, dans le pays qui de leur nom s'appela Normandie, étaient de la trempe solide qui fait les grandes races. Partout où ils se trouvèrent aux prises non plus avec des nations déjà formées — comme en France où ils ont dépassé, en suivant les fleuves, Orléans et Valence, en Espagne où ils furent vaincus par les Arabes, dans les Baléares et l'empire d'Orient où ils allèrent porter leurs armes victorieuses, — partout ils firent preuve, non seulement de grandes qualités guerrières, mais encore de qualités demandant une force morale très grande. Ces hommes, destructeurs en Europe, devinrent créateurs en Amérique et au Groënland. Dès que les incursions des Normands eurent pris un caractère régulier — si l'on peut s'exprimer ainsi en parlant de ces actions de bandits — des géographes très instruits surgirent parmi ce peuple. Grâce aux récits que nous ont faits les auteurs des pays du Nord, nous avons sur ce qu'était à cette époque l'Allemagne orientale, la Finlande, la Russie et les pays scandinaves des renseignements très précis.

Mais ce qui mérite le mieux d'être signalé dans les travaux des Normands, c'est la conquête et la civilisation du Groënland, ce pays si peu propre à recevoir l'homme, encombré qu'il est par les glaces éternelles venues du pôle. Pourtant dès le milieu du dixième siècle, il était peuplé, bien plus même qu'il ne le fut aujourd'hui. Les farouches soldats de la Scandinavie étaient devenus de paisibles colons qui firent prospérer le pays jusqu'au XVe siècle. A cette époque, la grande peste qui étendit ses ravages sur toute l'Europe, et qui parvint jusque-là,

puis une invasion qui détruisit une partie des habitants, firent du Groënland ce que nous le voyons aujourd'hui, un pays presque inhabité.

Mais une autre gloire était encore réservée à ces aventuriers : tout à fait au début du XI[e] siècle, un Islandais découvre une contrée inconnue que le fils d'Éric-le-Rouge, premier colon du Groënland, alla aussitôt explorer. Ce pays était l'Amérique. Dès 1121, l'évêque du Groënland se rendait dans cette terre nouvelle, nommée Vinland parce qu'on y rencontrait la vigne, pour y prêcher le christianisme. Les relations des voyageurs scandinaves — ou normands, c'est tout un — indiquent clairement que l'existence du Mexique fut même connue de ces hardis navigateurs par les relations d'un d'entre eux, devenu prisonnier d'une tribu du nouveau continent.

Si cette découverte de l'Amérique par les Normands est aujourd'hui un fait historique absolument certain, elle ne saurait en rien diminuer la gloire de Christophe Colomb, car à l'époque où l'illustre Génois se mit en route pour l'Ouest, la route du Vinland était oubliée, les colonies normandes livrées à elles-mêmes avaient disparu à la suite de leurs luttes avec les tribus indigènes. Sans les troubles du Moyen-Age, avec un peuple aussi bien doué que les Normands, qui sait si l'Amérique tout entière n'eût pas été découverte plus tôt, et si le besoin inquiet d'une expédition lointaine qui fit naître les croisades, n'eût pas poussé là-bas les peuples européens et modifié ainsi dans d'incalculables proportions la marche de l'humanité ?

Je viens de parler ici des croisades. Ces grandes expéditions militaires avaient un but trop direct, et sans vouloir attaquer aucune croyance, je dirai même trop étroit, pour faire faire de bien grands progrès à la géographie. On alla en Orient pour remplir un vœu et l'on en revint pour chanter d'incroyables exploits dans les réunions de troubadours. De ces campagnes lointaines, il n'est guère résulté de matériaux pour la science, de même que pour la poésie il n'y eut rien à glaner dans les récits des trouvères. La ballade la plus célèbre sur ce sujet est un peu trop banale et rétrospective, il y aurait eu autre chose à faire à côté de la *Jérusalem délivrée* que les couplets de « Partant pour la Syrie ».

Au début du XIII[e] siècle, une puissance militaire formidable s'élève ; c'est Djenghis-Khan à la tête de ses Mogols qui, venu du fond de l'Asie, renouvelle les fabuleux exploits d'Alexandre. Avec cette invasion qui s'étend jusqu'au Danube, nous apparaissent des peuples, des pays inconnus, ou oubliés pendant les ténèbres du Moyen-Age ; un jour

tout nouveau se fait. Les Papes, tremblant pour la chrétienté, cherchent à convertir les nations les plus éloignées de l'Orient afin de se créer des alliés. Le Japon seul échappe à l'invasion. Cet empire du Mogol est incontestablement le plus étendu de tous ceux dont l'histoire fasse mention. Les ambassadeurs et les missionnaires des Papes purent le parcourir en tous sens et apportèrent de précieux renseignements. Si les Mogols ne nous donnent ni géographes ni savants, si leur génie nous apparaît avant tout comme un génie destructeur, il faut reconnaître qu'ils ont rendu, sans s'en douter, un immense service à la géographie. Ce n'est qu'à la suite de leurs conquêtes et du bruit qu'ils firent, que l'attention se porta sur les pays qu'ils occupaient. Alors les Européens commencent à songer à la conquête de cet Orient mystérieux et à envahir à leur tour cette source des invasions.

Nous entrons dès lors en plein dans l'histoire moderne, nous en avons fini avec ces fluctuations incessantes de la géographie. Cette science accrue ou diminuée avec chaque grande guerre ou chaque grand cataclysme, mais qui a cependant gagné quelque chose à toutes ces secousses, va prendre son essor et devenir ce qu'elle est aujourd'hui. C'est encore à l'esprit militaire que nous le devrons, mais l'esprit militaire sera ici puissamment aidé par deux grands mobiles : l'avidité de savoir qui caractérise la Renaissance, et l'avidité des richesses, mobile réel des aventuriers.

Un grand nom ouvre la série des magnifiques expéditions maritimes et guerrières de cette époque, on peut le placer au fronton du temple, nul n'en est plus digne, c'est celui du prince Henri de Portugal.

Les Portugais, après avoir chassé de leur pays les derniers représentants du mahométisme, les poursuivent sur les côtes opposées du Maroc. Les succès obtenus par les armes portuguaises excitèrent au plus haut degré l'enthousiasme guerrier de cette généreuse nation et attirèrent dans ses armées de nombreux aventuriers appartenant à toutes les races européennes. L'infant dom Henri, guidé par le noble désir de savoir, voulut pousser plus loin les conquêtes de son pays. C'est par ses ordres que sont exécutés les grands voyages sur la côte occidentale d'Afrique. Sous son inspiration on avait, en peu d'années, atteint le golfe de Guinée. En 1463, le prince mourut, mais il avait indiqué la route, et, dorénavant, on ne devait plus la quitter. En 1486, Barthelemy Diaz atteignait le cap de Bonne-Espérance : en 1497, Vasco de Gama doublait cette pointe redoutable et entrait enfin dans la mer des Indes. (*A suivre.*)

Lille Imp. L. Danel.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE JUILLET & AOUT.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

1012. Béghin (Auguste), négociant, rue Moillet, 2.
1013. Cochet, docteur en médecine, rue de Tournai.
1014. Alavoine, commis principal des Postes, boulevard de la Liberté.
1015. Looten, docteur en médecine, rue des Molfonds, 1.
1016. Escaillas (Ferdinand), commis des Postes, boulevard de la Liberté.
1017. Godron (Émile), avoué, boulevard de la Liberté, 91.
1018. Acheray (Achille), représentant, rue Saint-Gabriel, 89.
1019. Chaillaux (Charles), négociant, rue Nationale, 95.
1020. Dilly (Alfred), commis des postes, boulevard de la Liberté.

Armentières.

1021. Leuridan-Bouche, fabricant de toiles.

Croix.

1022. Staes-Brame (V.), médecin.

La Madeleine.

1023. Lagnieau, pharmacien.

Marquette-lez-Lille.

1024. Lagache, instituteur.

Mons-en-Pévèle.

1025. Lacquement, instituteur.

Paris.

1026. Zègre (Arnould), inspecteur au chemin de fer du Nord.

Pont-à-Marcq.

1027. Delescluse (Louis), ancien juge-de-paix, propriétaire.

Quiévy.

1028. Moine (Éloi), instituteur.

Roubaix.

1029. Pfanmater (Mme), institutrice, rue de Lhommelet.
1030. Leclercq (Louis, fils), fabricant, rue Saint-Georges.

Seclin.

1031. Couvreur (Achille, fils), étudiant en médecine.

PROCÈS-VERBAUX DES ASSEMBLÉES GÉNÉRALES.

Assemblée générale du 28 juillet 1884.

Présidence de M. Paul Crepy.

La séance est ouverte à 8 heures 1/4.

MM. Alfred Renouard, secrétaire-général, Delamarre, Jacquin, Epinay, membres du Comité d'études, prennent place au bureau.

M. le président dit que le nombre des adhérents à la Société ne fait que s'accroître. Depuis la dernière séance, 57 membres nouveaux ont été présentés et admis par le Comité.

MM. Renouard, Delebecque, Tilman, Crépin, Leburque et Delessert sont, par l'ordre numérique des inscriptions, ceux auxquels on doit la majeure partie des adhésions.

Actuellement, sept excursions ont eu lieu par les soins de la Société. Ce sont celles de Mons-en-Pévèle, dirigée par MM. Crépin et Fernaux ; du Mont-Cassel, par MM. Werquin fils et Van Butseele : de Boulogne-sur-Mer, par MM. Jacquin, Fernaux et Ardouin-Dumazet ; de Fontenoy, par MM. Ardouin-Dumazet ; de Bavai, par MM. Rosman et Fernaux ; de la vallée de l'Helpe, par M. Ardouin-Dumazet ; et enfin d'Ostende, par MM. Leburque et Alfred Renouard, qui a joyeusement cloturé la série.

Avis a été donné à M. le Président, que les objets envoyés par la Société à l'Exposition géographique de Toulouse, sont arrivés à bon port et ont été aussitôt admis et installés dans une salle spéciale. M. Monna, négociant à Toulouse, a bien voulu consentir à représenter la Société. L'Exposition sera ouverte jusqu'au 15 août. A partir du 4 du même mois, le Congrès proprement dit inaugurera ses séances ; il est probable que M. Guillot pourra, à cette époque, représenter notre Société à Toulouse. M. Crépin, qui se trouvera à ce moment à Cauterets, a bien voulu promettre de représenter aussi la Société au Congrès.

M. le président dépouille la correspondance, Il donne successivement lecture :

1° D'une lettre de M. Bouffet, secrétaire-général de la Préfecture du Nord, accordant, sur la demande qui lui en a été faite par M. Renouard, un exemplaire de la carte du département du Nord au 1/40,000, pour la salle des cours. — Des remerciements ont été aussitôt adressés ;

2° D'une lettre du Président de l'Académie nationale des sciences de la République Argentine, demandant l'échange avec nos bulletins. — L'assemblée décide que cette demande sera soumise à l'appréciation du bureau ;

3° D'une lettre de M. Maunoir, secrétaire général de la Société de Géographie de Paris, proposant de proclamer M. de Lesseps membre d'honneur des Sociétés françaises de Géographie, et demandant notre adhésion. — Cette adhésion est accordée à l'unanimité, M. le secrétaire général est prié d'en informer la Société de Paris ;

4° D'un envoi de M. Bonvalot de Paris, que les membres de la Société ont entendu l'année dernière dans une grande conférence, offrant à la Bibliothèque un exemplaire de son ouvrage « En Asie Centrale » ;

5° D'une lettre de M. Foulques, secrétaire-général de la Société de Géographie d'Oran, nous informant que le Congrès annuel des Sociétés françaises de Géographie aura lieu l'année prochaine à Oran.

M. le Président annonce à la Société que le concours est terminé. Les copies ont été corrigées par MM. les professeurs Mamet et Epinay, assistés du président et du secrétaire-général, et de MM. Delamare, Jacquin, Cannissié, Junker et Leburque, membres du Comité. Il remercie au nom de la Société ces dévoués collaborateurs.

M. le secrétaire-général donne ensuite lecture du palmarès et du rapport sur le concours.

M. Leseur lit une intéressante étude sur « *l'Emigration chinoise* ».

La séance est levée à 10 heures 1/2.

OUVRAGES REÇUS à la BIBLIOTHÈQUE de la SOCIÉTÉ

Pendant le deuxième trimestre de 1884.

I.

Ouvrages de fonds non périodiques.

121. *El reino de Havaii*, in-8°, par R. Monner Sans. Barcelone, 1883. — *Don de l'auteur.*

122. *Le Soudan Central et le bassin septentrional du Congo.* In-18, par M. Gazeau de Vautibault. — Angers, 1884. — *Don de l'auteur.*

123. *La Dynamite et les substances explosibles.* — Br. in-8° par Louis Roux. — Paris, 1872.

124. *Excursions autour du monde : Les Indes, la Birmanie, la Malaisie, le Japon et les États-Unis*, par le comte J. de Rochechouart. — Paris, Plon, 1879.

125. Id. Id. *Pékin et l'intérieur de la Chine*, même auteur. — Plon, 1873. — 2 vol. 1/2 reliure. — *Don de M. de Grimbry.*

126. *Commission supérieure du Phylloxera. Lois, décrets et arrêtés.* — Paris, Imprimerie nationale, 1881. (Grand in-8°.)

127. *L'Algérie commerciale et industrielle* (incomplet) :

1re année, n° 1. — Juin 1859. — 7 fascicules.
2e année, n° 1. — Janvier, 1860. — 16 fascicules.
2e série. — *Revue du Monde colonial*, faisant suite à l'*Algérie.*
3e année, n° 1. — Janvier 1861. — 23 fascicules.
4e année, n° 182. — Janvier 1862. — 12 fascicules.
5e année, n° 1. — Janvier 1863. — 11 fascicules.
3e série. — *Revue du monde colonial, asiatique et américain.*
6e année, n° 1. — Janvier 1864. — 10 fascicules.
7e année, n° 1. — Janvier 1865. — 8 fascicules.
Don de M. ?

128. *Géographie physique, historique et militaire de la région française : France, Hollande, Belgique, Suisse, frontière occidentale de l'Allemagne*, par E. Bureau, ancien professeur de géographie à l'École de Saint-Cyr. — Paris, Jouvet, 1882. — *Offert au nom de l'auteur, par M. Roland Bureau,* graveur à Lille.

129. *Sénégal et Niger. — La France dans l'Afrique occidentale.* 1879-1883. — Compte-rendu des opérations effectuées dans l'Afrique occidentale, depuis les premiers voyages entrepris sous les ordres du général Faidherbe, jusqu'à l'époque actuelle, 1 vol. texte et 1 atlas. — Publication du Département de la Marine. — *Don de M. le général Faidherbe.*

130. *La population européenne en Algérie.* — Alger, 1873-1881. — *Don de M. de Grimbry.*

131. *Précis historique de la question gréco-turque,* par G. Vranis. — Paris, Dentu, 1881. — *Don de M. de Grimbry.*

132. *Nos petites colonies :* Saint-Pierre et Miquelon, le Gabon, la Côte-d'Or, Obock, Mayotte, Nossi-Bé, Sainte-Marie de Madagascar, Établissements français dans l'Inde, Taïti et ses dépendances, les Marquises, les Tuamotu, les Gambier, in-12, par MM. Fernand Hue et Georges Haurigot. — De la bibliothèque de géographie et de voyages. — Paris. Oudin. 51, rue Bonaparte. — *Don de l'éditeur.*

133. *Buénos-Ayres*, par Émile Daireaux, in-12. — Hachette. 1877. — *Don de M. de Grimbry.*

134. *De l'Allemagne,* par Mme de Staël, in-12. — Paris, Garnier frères. — *Don de M. de Grimbry.*

135. *Corinne ou de l'Italie. — Id.*

136. *Les derniers Carlovingiens,* par Ernest Rabelon, in-12. — Paris. Société bibliographique. 1878. — *Id.*

137. *Histoire de France : Analyse raisonnée, les quatre Stuarts, Chateaubriand,* in-12. — Garnier frères. 1874. — *Id.*

138. *Histoire financière.* }
139. *Economie politique.* } 2 vol. in-12, par Léon Faucher. — Paris. Guillaumin et Cie. 1856. — *Id.*

140. *Traité de l'aquarelle et du lavis,* par Goupil. — Paris, Renaud. 1876.

141. *Traité de perspective,* par Cassagne. — Paris, Ch. Fouraut et fils. 1873.

} reliés en 1 vol. in-8°. — *Id.*

142. *Droit usuel*, par Armand Masson, in-18. — Librairie de la bibliothèque nationale. 1875. — *Id.*

143. *Le téléphone expliqué*, par Pierre Giffard. in-18. — Paris. Maurice Dreifus. — *Id.*

144. *Règlement d'exercices pour la cavalerie autrichienne.* 1870. — Paris. Tanera. 1873. — *Id.*

145. *Manuel du soldat d'infanterie.*—Paris. Henri Plon. 1873.— *Id.*

146. *Étude sur les revêtements cuirassés*, par Souriani 1875. — *Id.*

147. *Histoire et description de la colonne de Juillet,* par Henri Jouin. — Plon. — *Envoi du Ministère de l'Instruction publique.*

II.

Ouvrages périodiques.

61. *Bulletin de la Société académique Indo-Chinoise.* (1 fort vol. grand in-8°.) — Paris, sous la direction du marquis de Crozier, président. — 2ᵉ série. T. 1, année 1881.

62. *Société académique de Brest.* — Bulletin de la section de géographie. N° 2. (Extrait du T. IX.)

63, *Vierter Jahresbericht der Geographischen Gesellschaft zu Hannover.* 1882-1883. Avec une carte du Hanôvre au $\frac{1}{100.000}$. 1884.

64. *Société de Géographie de Tours.* Mars 1884.

65. *Le Mouvement géographique.* Journal populaire illustré de cartes, plans et gravures. — Bruxelles. 1ʳᵉ année. 6 avril 1884.

66. *Revista Mensual* de la Société de Géographie de Lisbonne au Brésil. — Rio-de-Janeiro. T. II.

67. *Relation* de la Société de géographie de Porto. 2ᵉ série. 1884.

68. *Bulletin de la Société Khédiviale de Géographie.* — Le Caire. 2ᵉ série. N° 5.

69. *Boletin de la Academia nacional de ciencias en Cordoba.* — Republica Argentina. T. VI. N° 1.

CONCOURS DE GÉOGRAPHIE DE 1884.

La Société a ouvert cette année, comme les années précédentes, un concours de géographie entre les élèves des écoles publiques ou libres de l'arrondissement de Lille. Le Comité des prix et récompenses, présidé par M. Brunel, s'est réuni plusieurs fois pour l'organisation dudit Concours ; celui-ci a été fixé au jeudi 10 juillet, et les dispositions générales en ont été fixées comme suit :

I. — Dispositions générales. — Demandes d'admission.

Le Comité a créé quatre catégories pour les jeunes gens et quatre pour les jeunes filles. Ces catégories ont été établies de la manière suivante :

I. — POUR LES JEUNES GENS.

1° *Enseignement secondaire :* Élèves appartenant à l'enseignement secondaire public ou libre, âgés au moins de 15 ans à la date du Concours ;

2° *Enseignement primaire supérieur :* Élèves âgés au moins de 13 ans à la date du Concours ;

3° *Enseignement primaire élémentaire, 1re série :* Élèves âgés de 11 ans au moins et de 13 ans au plus ;

4° *Enseignement primaire élémentaire, 2e série :* Élèves âgés de 9 ans au moins et de 11 au plus à la date du Concours.

II. — POUR LES JEUNES FILLES.

1° *Enseignement secondaire :* Élèves appartenant à l'enseignement secondaire public ou libre, âgées au moins de 14 ans à la date du Concours ;

2° *Enseignement primaire supérieur :* Élèves âgées de 13 ans au moins à la date du Concours ;

3° *Enseignement primaire élémentaire, 1re série :* Élèves âgées de 11 ans au moins et de 13 ans au plus ;

4° *Enseignement primaire élémentaire, 2e série :* Élèves âgées de 9 ans au moins et de 11 ans au plus, à la date du Concours.

D'après les instructions du Comité (envoyées par circulaire à tous les directeurs et directrices, maîtres et maîtresses de l'arrondissement) les élèves désirant prendre part au Concours, se sont fait inscrire, avant le 1er juillet : à Lille, chez M. Paul Crepy, Président de la Société de Géographie, place aux Bleuets, 10 et 12, ou chez M. Alfred Renouard, secrétaire-général de la Société, 46, rue Alexandre Leleux ; à Roubaix, chez M. Henri Bossut, vice-président, Grande-Rue, n° 5.

La demande d'inscription mentionnait :

1° Les noms, prénoms et l'âge de l'élève ;

2° L'indication de l'établissement dont il suivait les cours au moment du Concours, et, pour les élèves recevant l'instruction dans leur famille, l'adresse de leurs parents ;

3° La catégorie, et, s'il y a lieu, la série de catégorie dans laquelle l'élève désirait concourir.

Toute demande d'inscription qui ne renfermait pas ces renseignements, a été considérée comme nulle et non avenue.

Le Comité avait en outre stipulé que les impétrants qui, par suite de déclarations fausses ou incomplètes, étaient susceptibles d'être éliminés du Concours, devaient recevoir avis de la décision prise à leur égard par le Comité d'études.

Il avait enfin été décidé que les lauréats du Concours de 1883 qui, se présentant en 1884 dans la même catégorie, auraient mérité un nouveau prix, auraient reçu un diplôme remplaçant et mentionnant le prix accordé dans le dernier concours.

II. — Prix et récompenses.

Les récompenses à décerner se composaient en 1884 :

1° D'un prix de 300 francs, fondé par M. le marquis d'Audiffret, et destiné au meilleur mémoire sur les débouchés à ouvrir au commerce de la France et en particulier à la région du Nord ;

2° D'un prix de 200 francs, obtenu par une souscription ouverte entre les membres du Comité d'études et destiné, comme les suivants,

à l'achat d'ouvrages, atlas, médailles, bourses de voyages et diplômes, et que le Comité a réparti entre les lauréats, comme il est indiqué plus loin au palmarès ;

3° D'un prix de 300 francs, fondé par M. Paul Crepy, Président de la Société ;

4° D'un prix de 100 francs, offert par la Société de Géographie ;

5° D'un prix de 200 francs, offert par M. Crespel-Tilloy, ancien maire de Lille ;

6° D'un prix de 150 francs, offert par M. Henry Bossut, vice-président de la Société ;

7° D'un prix de 200 francs, fondé par M. Léonard Danel. Ce dernier prix, qui remplace l'ancien prix Verkinder, a été spécialement affecté par le donateur pour offrir à plusieurs jeunes gens un voyage dans une des villes ou dans un des ports de la région du Nord.

La somme totale des récompenses à décerner, en 1884, a donc été de 1,450 francs.

III. — Programme du Concours.

Le Comité avait stipulé que les sujets devaient être choisis dans les programmes officiels, correspondant à chacune des catégories d'élèves qui prendraient part au Concours.

Six questions par catégorie, soit en tout 48, ont été indiquées par la Commission spéciale, et chacune d'elles a été renfermée dans une enveloppe cachetée. Une question par catégorie a été tirée au sort le 10 juillet, une heure avant le Concours, par MM. Paul Crepy et Alfred Renouard. Le numéro des questions tirées au sort a été télégraphié immédiatement à Roubaix.

Des copies, portant en tête de la première page un voile destiné à cacher les noms des concurrents, ont été fournies par la Société.

Le Concours a eu lieu simultanément : à Lille, dans les salons de la Société de Géographie, rue des Jardins, 29, et à Roubaix, dans les salles de l'Hôtel-de-Ville, mises gracieusement à notre disposition par la municipalité.

IV. — Inscriptions.

Les inscriptions ont été reçues jusqu'au 1er juillet ; 289 concurrents y ont pris part :

JEUNES FILLES.

Enseignement secondaire

	Nombre des inscriptions.
Lille	9

Enseignement primaire supérieur.

Roubaix	7
Lille	20
Total	27

Enseignement primaire élémentaire.

(1re Série)

Lille	20
Roubaix	4
Total	24

Enseignement primaire élémentaire.

2e Série.)

Lille	3
Roubaix	11
La Madeleine	1
Total	15

JEUNES GENS.

Enseignement secondaire

Lille	33
Roubaix	1
Tourcoing	5
Armentières	2
Total	41

Enseignement primaire supérieur.

Lille	28
Roubaix	23
Tourcoing	3
Haubourdin	17
Fournes	4
La Madeleine	4
Total	79

Enseignement primaire élémentaire.

(1re Série.)

	Nombre des inscriptions.
Lille	12
Roubaix	21
Fournes	8
Tourcoing	7
Houbourdin	4
La Madeleine	1
Total	53

Enseignement primaire élémentaire.

(2e Série.)

Lille	10
Roubaix	14
Fournes	5
Tourcoing	4
Haubourdin	2
Ennetières	1
Total	36

Jeunes gens concourant à Lille (Lille, Haubourdin, etc.)	131	
Jeunes gens concourant à Roubaix (Roubaix, Tourcoing, etc)	83	
Total	204	289
Jeunes filles concourant à Lille	53	
Jeunes filles concourant à Roubaix	22	
Total	75	

V. — Texte des questions. — Concours.

Voici quelles ont été les différentes questions posées aux élèves de chaque catégorie :

Enseignement secondaire (jeunes gens). — Angleterre industrielle et communale. — Croquis géographique ;

Enseignement secondaire (jeunes filles). — Les grands ports de commerce de la France, leur importance, énumération des principales lignes de paquebots qui y aboutissent, chemins de fer qui les réunissent à Paris. — Croquis géographique ;

Enseignement primaire supérieur (jeunes gens). — Hindoustan et Indo-Chine. — Croquis géographique ;

Enseignement primaire supérieur (jeunes filles). — 1° Le Brésil, — Croquis géographique ; — 2° Côtes de France de Brest à Bayonne. — Croquis géographique.

Enseignement primaire élémentaire, 1re série (jeunes gens et jeunes filles). Bourgogne et Champagne. — Croquis géographique ;

Enseignement primaire élémentaire, 2me série (jeunes gens et jeunes filles). — Fleuves, rivières, canaux du département du Nord, dessèchements, waeteringues, moëres, productions agricoles. — Croquis géographique.

Quatre heures ont été accordées aux jeunes gens et aux jeunes filles pour traiter ces différents sujets : toutes les copies étaient recueillies à midi.

Pendant le courant de juillet, quelques membres de la Commission des prix et récompenses, auxquels, à cause du nombre exceptionnel des copies à examiner, s'étaient joints un certain nombre de membres du Comité, se sont réunis deux fois par semaine pour procéder à la correction des compositions.

Après une première élimination faite conformément à l'avis unanime des membres présents, toute copie jugée digne d'être examinée a été lue avec soin par chacun des correcteurs qui lui a attribué une note de 10 à 30 ; la moyenne des notes données par les différents correcteurs a fourni la moyenne générale de la copie ; et il a suffi ensuite de comparer ces notes générales pour obtenir une classification juste et facile.

La correction terminée, M. Alfred Renouard, secrétaire-général, en présence de MM. les correcteurs, a soulevé le voile qui couvrait les noms des concurrents et concurrentes et a proclamé les résultats du Concours.

VI. — Résultats du Concours.

Liste des Lauréats.

Enseignement secondaire.

(JEUNES GENS.)

1er prix, 70 fr. et médaille d'argent : Carlos Cany (*Lycée de Lille*) ;
2e prix, 40 fr. et médaille de bronze : Léon Locquette (*Lycée de Lille*);
3e prix, 30 fr. et médaille de bronze ; Lucien Bocquet (*Pensionnat Saint-Michel,* à Tourcoing) ;
4e prix, 20 fr. : Édouard Véret (*Lycée de Lille*).

Enseignement secondaire.

(JEUNES FILLES.)

1er prix, 70 fr. et médaille d'argent : Marguerite Borissow (*Collège Fénelon,* à Lille) ;
2e prix, 40 fr. et médaille de bronze : Éliza Raimann (*Collège Fénelon,* à Lille) ;
3e prix, 30 fr. : Marguerite Mesnin (*Collège Fénelon,* à Lille) ;

Enseignement primaire supérieur.

(JEUNES GENS.)

1er prix *ex-equo* :
- 30 fr. et médaille d'argent : Louis Boulanger (*Ecole supérieure* d'Haubourdin) ;
- 30 fr. et médaille d'argent : Jules Lecocq (*Ecole supérieure* d'Haubourdin);

2e prix, 25 fr. et médaille de bronze : Julien Cattelain (*Pensionnat Gombert* de Fournes) ;
3e prix, 15 fr. et médaille de bronze : Hippolyte Prevost (*Ecole supérieure de la rue du Lombard,* à Lille) ;

4e prix, médaille de bronze : Octave Bléront (*Pensionnat Gombert*, de Fournes) ;

Lauréats du prix Danel (voyage) :

5e prix *ex-equo* :
- Gustave Crapet (*Ecole supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ;
- Léon Corbeille (*Ecole supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ;
- Louis Frunat (*Ecole supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ;

6e prix *ex-equo* :
- Léopold Gosselin (*Pensionnat Gombert*, de Fournes) ;
- Alfred Rufin (*Pensionnat Gombert*, de Fournes) ;

7e prix, Charles Delcambre (*Ecole supérieure* d'Haubourdin) ;

8e prix, Eugène Duhem (*Institut Turgot*, à Roubaix) ;

9e prix *ex-equo* :
- Henri Devos (*Ecole supérieure* d'Haubourdin) ;
- Achille Danès (*Ecole supérieure* d'Haubourdin) ;

10e prix *ex-equo* :
- Jules Dumortier (*Pensionnat Saint-Michel*, à Tourcoing) ;
- Oscar Delaunay (*Ecole supérieure de la rue du Lombard*, à Lille) ;

11e prix, Gédéon Ricourt (*Ecole supérieure* d'Haubourdin).

Enseignement primaire supérieur.

(JEUNES FILLES.)

1er prix, 35 fr. et médaille d'argent : Marie Quéva (*Institut Sevigné*, à Roubaix) ;

2e prix *ex-equo* :
- 25 fr. et médaille de bronze : Léonie Cousu (*Institut Sevigné*, à Roubaix) ;
- 25 fr. et médaille de bronze : Marie Vandamme (*Institut Sevigné*, à Roubaix) ;

3e prix, 15 fr. et médaille de bronze : Émilie Debry (*Institut Sevigné*, à Roubaix).

Enseignement primaire élémentaire.

(1re *Série*.)

JEUNES GENS.

1er prix, 30 fr. et médaille d'argent : Henri Vincent (*Ecole libre du frère Abel,* à Roubaix) ;

2e prix, 25 fr. et médaille d'argent : Joseph Harding (*Pensionnat Sainte-Marie,* à Lille) ;

3e prix, 20 fr. et médaille de bronze : Émile Delvinquier (*Ecole libre du frère Abel,* à Roubaix) ;

4e prix *ex-equo* :
- 15 fr. et médaille de bronze : Clément Plateau (*Ecole libre de la rue du Tilleul,* à Roubaix) ;
- 15 fr. et médaille de bronze : Georges Selosse (*Ecole libre du frère Abel,* à Roubaix) ;

5e prix, 12 fr. et médaille de bronze : Réné Dhondt (*Pensionnat Sainte-Marie,* à Lille) ;

6e prix, 10 fr. et médaille de bronze : Edmond Durig (*Pensionnat Gombert*, à Fournes) ;

7e prix *ex-equo* :
- 8 fr., médaille de bronze et diplôme : Pierre Molinari (*Pensionnat Gombert,* à Fournes) ;
- 8 fr., médaille de bronze et diplôme : Pierre Vallez (*Pensionnat Gombert,* à Fournes) ;

8e prix *ex-equo* :
- 5 fr. et diplôme : Léon Déplanque (*Ecole libre du frère Abel,* à Roubaix) ;
- 5 fr. et diplôme : Pierre Lamarque (*Ecole communale de la rue de Gand*, à Tourcoing) ;
- 5 fr. et diplôme : Louis Barot (*Institut Turgot,* à Roubaix);

9e prix, diplôme : Théodore Delahousse (*Ecole communale de la rue de Gand,* à Tourcoing) ;

10e prix, diplôme : Henri Molet (*Pensionnat Gombert,* à Fournes) ;

11e prix *ex-equo* :
- Diplôme : Alcide Harchelon (*Pensionnat Sainte-Marie*, à Lille) ;
- Diplôme : Charles Hourriez (*Id.*).

Enseignement primaire élémentaire.

(2e *Série.*)

JEUNES FILLES.

Pas de récompenses.

Enseignement primaire élémentaire.

(2e *Série.*)

JEUNES GENS

1er prix, 30 fr. et médaille d'argent : Jules Sœnen (*Pensionnat Gombert,* de Fournes) ;

2e prix *ex-equo*
- 25 fr. et médaille de bronze ; Louis Pillon (*Pensionnat Gombert,* de Fournes) ;
- 25 fr. et médaille de bronze : Louis Vincent (*Pensionnat Gombert,* de Fournes) ;

3e prix, 18 fr. et médaille de bronze : Augustin Drumez (*Pensionnat Gombert,* de Fournes) ;

4e prix *ex-equo*
- 15 fr. et médaille de bronze : Albert Wattez (*Pensionnat Gombert,* de Fournes) ;
- 15 fr. et médaille de bronze : Marcel Pécheur (*Pensionnat Sainte-Marie,* à Lille) ;

5e prix *ex-equo*
- 10 fr. : Albert Pécheur (*Pensionnat Ste-Marie,* à Lille) ;
- 10 fr. : Louis Plateau (*Ecole libre de la rue du Tilleul,* à Roubaix) ;
- 10 fr. : Martial Cailleau (*Ecole Montesquieu,* à Lille) :

6e prix, diplôme : Louis Marescaux (*Pensionnat Saint-Michel,* à Tourcoing) ;

7e prix *ex-equo*
- Diplôme : Paul Herteman (*Ecole communale de La Madeleine-lez-Lille*) ;
- Diplôme : Désiré Carrette (*Ecole communale de la rue Pierre-de-Roubaix,* à Roubaix) ;

8e prix, Diplôme : Aimé Bautigny (*Ecole communale de la rue Pierre-de-Roubaix,* à Roubaix) :

Enseignement primaire élémentaire.

(2e *Série.*)

JEUNES FILLES.

1er prix, 30 fr. et médaille d'argent : Marguerite Legendre (*Ecole communale de La Madeleine-lez-Lille*) ;

2e prix, 25 fr. et médaille de bronze : Mathilde Stuyveldt (*Ecole communale de la rue Watteau,* à Lille) ;

3e prix, 20 fr. et médaille de bronze : Laure Bambeke (*Ecole municipale de la rue Saint-Gabriel,* à Lille) ;

4e prix, 15 fr. et médaille de bronze : Marguerite Lang (*Institut Sévigné,* à Roubaix) ;

5e prix, 10 fr. et médaille de bronze : Berthe Lehoucq (*Ecole municipale de la rue Saint-Gabriel,* à Lille) ;

6e prix, 5 fr. et médaille de bronze : Jeanne Rogeaux (*Institut Sévigné,* à Roubaix) ;

7e prix, 5 fr. et médaille de bronze : Jeanne Schroder, rue Corbet, n° 2, à Lille (*éducation particulière*).

EXCURSIONS D'ÉTÉ

Excursion du 13 juillet.

Bavai et le Caillou-qui-Bique.

L'année dernière, cette excursion avait été contrariée par un violent orage, grâce auquel, il est vrai, l'aspect de la petite vallée que l'on devait parcourir avait été rendu plus sauvage. Cette année, le soleil s'est mis de la partie et nous avons eu une journée de juillet, au vrai sens du mot.

Trente-six personnes sont parties à 8 h. 45 de la gare de Lille sous la conduite de MM. Fernaux, Rosman et Guillot, ce dernier venu tout exprès de Paris pour prendre part à la direction de l'excursion. De notre wagon, nous apercevons successivement la plaine de Lille, les marais de Fretin, Orchies, St-Amand et sa tour, Valenciennes et ses innombrables usines; puis le terrain s'élève, s'accidente, et nous arrivons à la station de Bavai à 10 h. 56. Comme la première fois, nous faisons le tour de l'antique cité, nous saluons la statue de Brunehaut qui orne la principale place et nous nous dirigeons vers le lieu du déjeûner. Après ce repas où l'entrain n'a pas cessé de régner, nous nous mettons en marche pour Bellignies, point de jonction de la route qui conduit de Bavai à la Vallée de la Hanelle. Cette route, dépourvue d'ombre et avec 30° de chaleur, nous procure un avant-goût du Sahara. Enfin, nous arrivons dans cette ravissante petite vallée, où nous sommes heureux de trouver de l'ombre. La Hanelle coule tantôt silencieuse, tantôt bondissante et écumante au travers des galets et des blocs sans nombre; nous côtoyons sa rive droite bordée de carrières de marbre en exploitation, dont nous pouvons admirer les veines bizarres, coupées verticalement sur une hauteur de 40m de hauteur. Quelques excursionnistes ne craignent pas de s'aventurer dans une grotte nouvellement découverte. Nous arrivons au fameux Caillou-qui-Bique. Site enchanteur où bon nombre de nous se reposent sur le foin fraichement coupé, pendant que les plus intrépides escaladent le fameux Rocher !

Un repas à l'auberge du « Blanc Lapin », répare nos forces et nous prenons le train qui nous ramène de Bavai en 10 minutes. Nous quittons cette dernière ville, et nous arrivons à Lille à 10 h. 30, heureux de la bonne journée passée en agréable société, car des dames n'avaient pas hésité à affronter la fatigue et la chaleur, pour participer à cette petite excursion.

GRANDES CONFÉRENCES
(*in extenso*).

UNE EXCURSION DANS LA GRANDE-RUSSIE

DE LILLE A NIJNI-NOVOGOROD

par M. Alfred RENOUARD fils, secrétaire-général.

(*Suite et fin*) (1).

Moscou.

Les Russes ne manquent jamais de répéter aux étrangers qui partent de Saint-Pétersbourg pour aller à Moscou, l'historiette suivante, la même d'ailleurs attribuée à Napoléon Ier, lors du tracé du canal de Mons à Condé :

Il s'agissait d'unir par voie ferrrée les deux capitales de l'empire. Le plan général était fait, fort compliqué du reste, mais faisant grand honneur aux ingénieurs qui s'en étaient chargés. Il ne restait plus à obtenir que l'approbation de l'empereur Nicolas. Lorsqu'on expliqua à celui-ci les difficultés du tracé, il se mit à sourire, prit une règle, en posa sur la carte un bout sur Moscou et l'autre sur Saint-Pétersbourg, tira deux traits figurant les rails et rendit le papier aux ingénieurs, en leur disant :

— Voilà votre chemin de fer ; allez, messieurs.

Et le chemin de fer, docile, allongea deux rails interminables d'un point à l'autre indiqué.

Du reste, Nicolas est resté populaire en Russie. C'était un grand magnétiseur de foules.

Un jour, cent mille de ses sujets révoltés, grouillaient et hurlaient dans les espaces immenses qui entourent le Palais-d'Hiver de Pétersbourg. L'empereur fit atteler et sortit en troïka, au galop de ses trois chevaux, accompagné d'un aide de camp. La voiture piqua droit au milieu de la foule et là, Nicolas, dressant sa taille immense au milieu

(1) Voir pages 363 et 401.

de son peuple, cria d'une voix impérieuse : « A genoux, canailles ». Une seconde après, il n'y avait plus un seul homme debout. « Rentre, dit alors l'empereur à son cocher, c'est fini. » La foule avait disparu.

Un bas-relief en bronze, sur le socle de la statue équestre qui, comme je vous l'ai dit, se dresse en face de la cathédrale d'Isaac, à Pétersbourg, reproduit cette scène.

Moscou est la ville sainte par excellence, le siège du patriarche russe, chef irresponsable du clergé, sorte de *taïkoun* dont l'influence tend de plus en plus à devenir la rivale de celle du *micado* de Pétersbourg, qui se proclame cependant le père des orthodoxes.

Cette absorption à elle seule de la religion russe, donne à Moscou un aspect tout différent de la capitale. A peine descendu du train, à peine a-t-on posé le pied sur la chaussée de Sokolniki, qu'on se sent immédiatement dans un monde nouveau, dans la vieille Russie, la Russie asiatique, presque l'Asie, tant est grand le nombre de coupoles bulbeuses, de légers campaniles, de clochetons pointus, de dômes dorés surmontés de la croix grecque aux chaînettes luisantes, qui miroitent aux yeux et parsèment la ville de leur architecture originale et bizarre.

C'est surtout du haut d'un monticule voisin, la Montagne des Moineaux, que le panorama de Moscou doit être vu du touriste. Dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, Thiers en a fait d'ailleurs une description saisissante qui, encore aujourd'hui, reste pleine de vérité ; permettez-moi de vous rappeler cette page :

« ... Arrivée au sommet d'un coteau, l'armée découvrit tout à coup au-dessous d'elle, et à une distance assez rapprochée, une ville immense, brillant de mille couleurs, surmontée d'une foule de dômes dorés resplendissants de lumières, mélange singulier de bois, de lacs, de chaumières, de palais, d'églises, de clochers, ville à la fois gothique et byzantine, réalisant tout ce que les contes orientaux racontent des merveilles de l'Asie. Tandis que des monastères flanqués de tours formaient la ceinture de cette grande cité, au centre s'élevait sur une éminence une forte citadelle, espèce de Capitole, où se voyaient à la fois les temples de la Divinité et le palais des empereurs, où, au-dessus des murailles crénelées, surgissaient des dômes majestueux, portant l'emblème qui représente toute l'histoire de Russie et toute son ambition, la croix sur le croissant renversé. Cette citadelle, c'était le Kremlin, ancien séjour des czars...... »

Nous reviendrons tout à l'heure sur le Kremlin. Entrons maintenant dans la ville.

La plupart des étrangers à Moscou, descendent à l'Hôtel du Bazar Slave, *Slavianski Bazar*, qui n'a de bazar que le nom, car on s'y trouve excellemment.

Les repas ordinaires sont pris dans la grande salle commune, sorte de rotonde au toit de verre avec des galeries sculptées et un jet d'eau au milieu ; les petits repas, c'est-à-dire le kummel et le thé, se prennent dans les nombreux cafés qui avoisinent ce caravansérail.

Je me rappelle encore le café dans lequel pour la première fois je fis mon entrée de novice, servi comme à Pétersbourg par des garçons portant le pantalon et la blouse blanche, pouvant prendre comme un sybarite les liqueurs fortes et bouillantes aux sons d'un orgue monumental. Cet orgue, je ne m'en doutais pas, était, paraît-il, le plus beau de toute la Russie. Il possédait des flutes, des cornets à pistons, des trombones, des clarinettes, des cymbales, une grosse caisse, un tambour, un triangle et un chapeau chinois. Tout cela mugissait, glapissait, sifflait et résonnait, obéissant à un rouleau que tous les quarts d'heure un garçon venait changer. Je ne m'apercevais pas qu'on remontait la machine, j'entendais un instant cric, cric, crac, puis dans un long intervalle, *la Mascotte*, *le Petit Duc*, *la Petite Mariée*, tous airs français qui me rappelaient la France, la France toujours rieuse et enfantine au milieu même des plus grandes tribulations........

Après le déjeuner, on va faire connaissance avec le Kremlin. Monté dans le premier « drosky » venu, on dit à son « isvotchik » ce seul mot : *Kreml*. On est compris.

Le Kremlin.

Moscou est bâti sur sept collines, ou plutôt sept ondulations de terrain. L'ondulation du milieu est, comme je l'ai dit tout à l'heure, le Kremlin, cœur de la ville, autour duquel celle-ci a empilé ses palais et ses temples.

Pour aller de l'hôtel à la fameuse citadelle, on traverse une place rectangulaire qui a joué un rôle important dans l'histoire de la Russie, la *Place-Rouge*. On y voit, au milieu, faisant face au Kremlin, le monument, œuvre du sculpteur Martoss, élevé en 1818 à la mémoire du boucher Minime et du prince Pojarski, deux héros bien connus dans ce pays,

qui chassèrent les Polonais de la ville de Moscou ; puis, un peu en arrière, à gauche du groupe, une singulière construction, sorte de plate forme ronde et surélevée d'où l'on publiait autrefois les ukases et que les Russes appellent le « Lebnoë miesto ». C'est sur la Place-Rouge que, sous Pierre-le-Grand, l'on pendit trois mille strelitz qui n'avaient pas voulu, comme l'ordonnait l'empereur, quitter leur cafetan ni couper leur barbe pour s'habiller à l'allemande et prendre les habitudes de l'Occident : on éleva tant de potences sur la place qu'elle ressembla bientôt à une forêt touffue, puis on pendit durant sept jours sans se lasser, et comme, au bout de ce temps, la pendaison n'allait pas assez vite, on décapita les rebelles et on en roua un bon nombre. Au dernier jour, comme il ne restait plus que deux soldats, le czar, frappé de leur attitude martiale en présence de la mort, voulut bien leur faire grâce : Orloff, l'un d'eux, passa bientôt officier, arriva aux honneurs ; son petit-fils était, il y a peu de temps, ambassadeur de Russie à Paris. C'est encore sur la Place-Rouge que, dans la suite, on exécuta les condamnés ; et Dieu sait s'il y en eut sous le despotisme autocrate de ces czars sanguinaires, maîtres jaloux du sort de leurs sujets, dont ils considéraient la vie comme leur indiscutable propriété !

A l'une des extrémités de la Place-Rouge se trouve la cathédrale de Wasili Blagennoï, l'église la plus étrange de cette ville qui en contient pourtant beaucoup d'autres d'une extrême étrangeté. Elle a été bâtie par un architecte italien sous Ivan-le-Terrible qui, pour récompenser l'auteur, s'empressa de lui faire crever les yeux, pour l'empêcher de faire plus beau. On dirait une pagode hindoue : à la voir à l'extérieur, surmontée de huit clochers courts et trapus, papillonnés de bigarrures luisantes, portant tous le globe d'or et la croix grecque et reliés entre eux par des chaînes de métal ; à l'intérieur, toute petite, formée d'autant de sanctuaires que de dômes et clochers superposés, et présentant l'aspect, sous un ciel d'or, d'une succession de couloirs étranglés et obscurs.

Mais arrivons au Kremlin.

Du dehors, le Kremlin ne dit pas grand'chose. C'est un grand mur crénelé entouré de jardins et d'esplanades, et surmonté, de distance en distance, par des tours carrées, à clochetons, couvertes de tuiles vertes et plates. Aux quatre angles sont des portes en briques, véritables châteaux-forts moyen-âge avec poudrière et machicoulis, couvrant des passages étroits, montueux, longs de vingt mètres, par lesquels on entre dans la forteresse. Jour et nuit, celle-ci est

ouverte, et tout le monde peut y circuler, même quand la famille impériale y réside.

Deux portes donnent du Kremlin sur la Place-Rouge : la porte de Nikolsky et la porte du Sauveur (*Spassky*), cette dernière ainsi nommée parce que, sous le porche qui précède l'entrée, se trouve l'image du Christ de Smolensk.

Fameuse, cette porte du Sauveur, qu'on ne peut traverser que tête nue ! Jadis une sentinelle était là qui faisait observer cette consigne, mais aujourd'hui les Russes eux mêmes se chargeraient bien certainement de faire un mauvais parti à tout étranger sceptique qui conserverait son chapeau sur la tête. Tout le monde y tient, et vous entendrez des slaves raconter très sérieusement que lorsque Napoléon Ier entra par là, tête couverte, un violent coup de vent lui enleva son chapeau.

La porte du Sauveur franchie, vous vous trouvez en plein Kremlin (que l'on prononce *Kremline*, si l'on ne veut pas avoir l'air d'un nouveau débarqué).

Je n'ai pas la prétention, Messieurs, d'essayer devant vous la description de cet amas de merveilles, car on n'a pas affaire ici, comme on le croit généralement, à un palais proprement dit, mais à une agglomération de palais, d'églises, de cathédrales, et d'autres bâtiments, contigus ou séparés par des places, et occupant tous un espace considérable. Si je compte bien, le Kremlin contient dans son enceinte trois cathédrales, sept églises, un couvent d'hommes, un monastère de femmes et sept palais impériaux. Mais je ne suis rien moins que sûr de n'en pas oublier.

Si j'ajoute encore que tous ces palais, que toutes ces églises, que toutes ces cathédrales sont pleins de souvenirs, regorgent de richesses et d'objets d'arts, fourmillent de curiosités historiques ou autres — et par conséquent méritent de longues visites — vous jugez de l'embarras de l'infortuné conférencier qui n'a que bien peu de temps pour vous faire admirer tant de belles choses. Aussi n'en choisirai-je que quelques-unes, pour ne pas fatiguer votre attention

Après avoir passé la porte du Sauveur, voici, à droite, sur cette petite place, que l'on appelle *place d'Ivan*, un immense clocher octogone à trois étages qui surmonte une petite chapelle : c'est la tour d'Ivan *Veliki*. A son pied, sur le sol, se trouve une cloche d'un diamètre gigantesque, dressée debout sur un socle de granit : on la nomme le *czar kolokol* (la reine des cloches) ; elle pèse plus de 200,000 kilogrammes. Elle est sur terre depuis 1737, jour où elle est tombée

pendant un incendie de la tour : il s'en détacha alors un énorme fragment de bronze que l'on voit placé debout près de la cloche et qui permet à l'œil de plonger aujourd'hui à l'intérieur de ce monstre d'airain par une brèche assez large d'où l'on en voit le battant. Le clocher de la tour renferme lui-même une trentaine de cloches énormes, qui sont une des curiosités du Kremlin : la veille de Pâques, toutes les cloches sont mises en branle pour annoncer la Résurrection, les deux mille sonneries des innombrables églises de Moscou leur répondent aussitôt de leur voix argentine.

A gauche de la tour et de la place d'Ivan, sur une autre place fermée par une grille, dite *cour d'Oupensky*, sont groupées les trois cathédrales du Kremlin : celle de l'Assomption,—où l'on couronne les czars— celle de l'Annonciation,—où l'on baptise et où l'on marie les empereurs, — enfin celle de l'Archange-Michel, qui n'a pas de désignation spéciale. Vues du dehors, ces trois cathédrales sont d'une simplicité extrême. On ne leur voit que de hautes murailles blanches et nues, sans moulures ni reliefs, surmontées de nombreuses coupoles recouvertes de cuivre doré. Mais, pour chacune, l'intérieur est éblouissant.

L'Assomption, d'architecture gréco-orientale, est un édifice presque carré. C'est l'église la plus vénérée entre toutes. Son iconostase est une muraille d'orfèvrerie, plaquée d'or et constellée de pierreries, de perles, de diamants : on y voit plusieurs *icones* de la plus haute antiquité, entre autres l'image miraculeuse de la Ste-Vierge de Vladimir, peinte, dit-on, par l'évangéliste Saint-Luc et qui porte, rivé à son cou, un collier de diamants estimé un million. De chaque côté de l'iconostase sont d'un côté le siège du patriarche recouvert d'un dais, de l'autre la tente de velours du czar. A la lueur des lampes d'argent et de vermeil dont les lueurs vacillantes parviennent difficilement à réveiller l'obscurité des voûtes, on aperçoit de divers côtés des reliquaires d'un grand prix et des châsses d'un travail merveilleux : l'une d'elles renferme, dit-on, la tunique du Sauveur. Près de la porte du Sud, on montre aux étrangers l'antique trône en bois sculpté des czars, connu sous le nom de Wladimir-Monomaque, et le cornac qui vous sert de guide — que l'on appelle vulgairement à Moscou un garçon de place — raconte toujours au visiteur, en train d'admirer l'intérieur de l'église, que les fresques qui ornent l'édifice, peintes en 1710, remises à neuf en 1773, représentent 249 sujets, 2,066 figures, etc. Que c'est beau, la statistique !

La seconde cathédrale, l'Annonciation, — où, comme dans la précé-

dente, l'on ne saurait entrer sans avoir dégarni son portefeuille de ces affreux papiers multicolores que l'on appelle des roubles — ressemble beaucoup à celle de l'Assomption. Le pavé est en agate, la nef repose sur deux colonnes quadrangulaires. On y voit, dans un enfoncement, la place où s'asseyaient les anciens czars pendant les prières, et plus loin le siège du czar actuel, en bois sculpté, supporté par des colonnes en cuivre et surmonté d'un dais.

La troisième cathédrale, elle, renferme entre autres choses curieuses, les portraits des anciens czars, l'image miraculeuse de la Vierge du Don, et les tombeaux des souverains autocrates qui se sont succédé sur le trône de 1333 à 1696. Son inconostase, d'une richesse fabuleuse, forme quatre étages, tout étincelants d'argent et de pierres précieuses, et s'élève jusqu'à la voûte.

Ces trois cathédrales, il faut le dire, ne sont pas publiques, mais uniquement à l'usage du czar. Lorsque celui-ci arrive dans sa bonne ville de Moscou, il ne manque jamais, dès qu'il a passé le seuil du Kremlin, d'aller baiser dévotement les saintes images de la cathédrale de l'Assomption, puis celles de la cathédrale de l'Annonciation, et enfin celles de la cathédrale de l'archange Michel. J'ai donc tenu, Messieurs, à m'arrêter sur toutes trois.

Mais je ne saurais, sans m'attarder à des descriptions sans fin, vous parler les unes après les autres, de toutes les merveilles du Kremlin. Vous m'en voudriez cependant si je ne montais avec vous dans le Palais des czars proprement dit. Sous ce nom l'on comprend deux constructions : l'une, le *Palais neuf impérial*, grande bâtisse toute neuve, qui domine la Moskwa, tenant à la fois du style mauresque et du style Renaissance et qui, avec sa grande façade blanche, ses inombrables croisées, sa balustrade et sa coupole dorées, jure d'une façon désastreuse avec les couleurs voyantes et les formes étranges des cathédrales environnantes ; l'autre, qui forme la façade nord du Palais neuf, et qui n'est autre que le fameux *Palais Térème*. Oh celui-là, par exemple, a son brevet d'ancienneté ; il a été construit par Ivan III, le premier czar qui osa faire des palais de pierre et démolir les anciennes maisons de bois qui, jusqu'au XVe siècle constituaient la demeure des souverains du Kremlin, il a été terminé par le czar Basile. Cet ancien monument a bien conservé son originalité tartare : avec de petites fenêtres qu'on prendrait pour des soupiraux, avec un toit bariolé de couleurs vives et surmonté de tout un bouquet de coupoles polychromes, il a vraiment l'aspect d'un palais asiatique.

Entrons d'abord dans le Palais neuf. Ce monument qui du dehors semble avoir trois étages, n'en a en réalité que deux, mais le second étage a deux rangées de croisées superposées ; c'est une disposition architecturale que je n'ai jamais vue que là. Je ne vous cacherai pas que ce monument moderne n'a guère d'intérêt pour le touriste. On traverse des immenses salles qui peuvent contenir, nous dit-on, jusqu'à trois mille personnes : la salle Saint-Georges, tout entière aux couleurs de l'Ordre de Saint-Georges, la salle de Saint-Wladimir, revêtue avec des insignes de l'ordre de ce nom, la salle de Saint-Alexandre Necosky, toute lambrissée des insignes d'un ordre du même nom, enfin la salle de Saint-André, supportee par des colonnes tétraédriques aux moulures dorées, ornées de la croix de Saint-André, et au fond de laquelle s'élève le trône impérial tout en or massif, à ce qu'il semble du moins. On passe ensuite par les appartements privés de l'empereur et de l'impératrice, sur lesquelles vous ne voudrez pas, je suppose, jeter un regard indiscret ; puis on pénètre dans un petit jardin d'hiver, rempli des plantes exotiques et coupé d'allées sablées, pour passer de là dans le Palais Térème. Ici nous nous arrêterons un instant.

Le premier sentiment qu'on éprouve en y entrant a quelque chose de religieux. Il se dégage de ces vieux murs comme un parfum d'encens ; on se croirait dans la demeure d'un patriarche byzantin.

Je passe bien des salles d'un médiocre intérêt pour arriver de suite à l'ancienne salle du trône, où l'on donnait autrefois des audiences et des festins aux ambassadeurs, mais où l'on ne se réunit aujourd'hui qu'aux époques solennelles du couronnement d'un nouvel empereur. Les murs disparaissent sous les tentures de velours. Un poële verni et historié montant jusqu'au plafond donne à l'ensemble un profond caractère d'originalité. Les guides ne manquent jamais de faire voir une lucarne par où les princesses du sang, invisibles pour tout le monde, pouvaient assister aux fêtes des boïards et aux réceptions des ambassadeurs ; ils vous montrent également une fenêtre donnant sur la cour par où chaque matin descendait la cassette où le peuple avait droit de jeter ses placets et ses lettres au czar : l'empereur lui-même ouvrait ensuite la boîte, dont seul il conservait religieusement la clef.

On montre, aux étages supérieurs, les appartements des femmes, la cour féminine alors complètement séparée de la cour de l'empereur. On raconte qu'au XVIe siéle, la maison de l'épouse d'Alexis se composait d'environ 300 femmes : vous voyez d'ici le nombre d'appartements nécessaire pour loger tout ce harem. Ceux qui touchaient à la czarine

étaient, comme elle d'ailleurs, condamnés à une réclusion perpétuelle. Défense expresse de paraître en public, défense même de sortir, sauf à la nuit tombante ! Bref, une vie monotone et triste, où l'on essayait de tuer le temps de la meilleure façon possible. Les chroniqueurs d'autrefois racontent, qu'il y avait avec la czarine et les boiarines de souche noble, des folles, des nains, des bouffons, des vieillards aveugles qui chantaient les poèmes épiques de la Russie légendaire, une sorte de cour moyen-âge chargée de rendre les heures plus courtes et l'ennui plus supportable.

Je ne voudrais pas, Messieurs, quitter le Kremlin, sans vous parler au moins du son Trésor, dont les richesses ne sauraient nous laisser insensibles. Ce que l'on y voit de pierreries, de richesses féeriques, d'objets en métal précieux est inimaginable ; il semble pour un instant que l'on soit transporté dans l'un des palais de Mille et une nuits. Un petit livre que l'on vend à Moscou, le *Guide des étrangers*, attribué à S. A. le gouverneur Dolgoroukoff, est plein à cet égard de renseignements précieux : le Trésor ne doit plus se visiter que le *Guide* à la main. J'y lis que le trône d'Alexis Michaïlovich resplendit de 876 diamants et de 1223 rubis, qu'un autre trône, en or massif, envoyé à Ivan IV par le schah de Perse, est constellé de 2,000 pierres précieuses ; que le trône du czar Boris Godounof, présent d'un autre souverain oriental, est semé de 2254 pierreries , que la couronne de l'impératrice Anne Ivanovna est formée de plusieurs étoiles de 2500 diamants et de quantité de rubis, dont le plus gros, celui qui surmonte la croix, est évalué à lui seul 60,000 roubles, etc. Pardon de tous ces détails, qui me donnent ici l'apparence d'un homme désireux de « faire l'article », mais je vous assure que tout cela mérite une véritable admiration. Toutefois, ce qui dépasse tout, comme richesse et comme art, c'est la salle où sont renfermées les vaisselles d'or et d'argent : ce qu'on y voit de vases, de pots, d'aiguières, de flacons, de coupes et de plats d'or, d'argent et de vermeil de toutes dimensions, est inimaginable ; les amateurs d'orfèvrerie ancienne peuvent s'y pâmer d'aise, ils ne sauraient voir quelque chose de mieux : c'est une profusion, un entassement de merveilles, dont on ne peut se faire idée ; une riche description ne saurait en remplacer la vue, rien que cela vaut seul le voyage de Moscou.

Mais j'ai hâte de quitter le Kremlin. J'ai voulu avant tout plutôt vous donner une idée de son ensemble, que vous le faire connaître en entier.

Revenons donc dans la ville, à regret certainement, mais avec le désir de ne rien oublier.

Au retour, en passant devant l'arsenal, le cicerone fait remarquer au voyageur une collection de canons (il y en a, dit-on, 850), qui rappellent toutes les victoires des Russes sur leurs ennemis. L'un de ces canons, placé sur un piédestal de bronze ciselé, a reçu le nom de *tzar-pouchka* (le roi des canons). On peut installer dans son intérieur une table d'un mètre de hauteur avec quatre chaises, et autour d'elle quatre personnes s'asseyent à l'aise. Ce canon paraît-il, fondu en 1585, n'a jamais pu tirer. C'est lui qui a donné lieu au fameux mot de Herzen qui, se rappelant aussi la grosse cloche d'Ivan Veliki dont je vous parlais tout-à-l'heure, a dit un jour : « Moscou est surtout célèbre par sa cloche, qui ne sonne pas, et par son canon, qui ne tire pas. »

Le bazar de Moscou.

Toutes les fois que je visite une ville, je n'oublie jamais d'aller voir son marché. Vous riez, Messieurs ! quoi cependant de plus couleur locale ! quelles curieuses scènes de mœurs vous pouvez saisir sur le vif, dans cet espace où l'on coudoie toutes les classes de la population ! N'y voit-on pas rassemblés les produits du pays ? Rien que cela vous renseigne du premier coup sur les richesses naturelles de la contrée. Et puis, si rien de saillant ne vous arrête, vous jouissez toujours du coup d'œil pittoresque des allées et venues des vendeurs et des acheteurs, le plus souvent venus du dehors et vêtus d'un costume que vous ne connaissez pas.

Nous venons de voir de Moscou le côté grandiose, étudions-donc maintenant le côté original et boutiquier de la ville ; parcourons son marché. Quand je dis « marché », je me sers par habitude d'un terme occidental, la véritable appellation serait plutôt *bazar*, car les mots russes *Gostinnoi Dvor* qui le désignent signifient « Cour des marchands ». C'est en effet un véritable bazar, que cette agglomération babylonienne de baraques et de boutiques, que cet amas de rues, de *lignes* comme on les appelle, se coupant, se croisant, se contournant en mille sinuosités et présentant à l'œil étonné l'aspect d'un labyrinthe inextricable.

Chaque rue y a sa spécialité. On y voit la ligne des pelletiers, la ligne des joailliers, la ligne des cordonniers, la ligne des marchands d'images saintes, dans lesquelles on peut toujours espérer, avec un peu

de flair et beaucoup de patience, et lorsqu'on est homme à ne pas s'arrêter aux parfums hétéroclites de la marchandise — ou du marchand — rencontrer quelque rare vieillerie ou mettre la main sur quelque objet curieux. Dans un pays aussi exotique que la Russie, dans une ville aussi populeuse que Moscou et aussi peu exploitée, vue son éloignement, par les curieux européens, les bonnes fortunes sont encore possibles.

Ah! par exemple, défiez vous des marchands. Ils sont malins comme des singes, voient venir de loin un « amateur » et le retournent avec un flair de fins limiers. Vous leur offrez généralement la moitié ou les trois quarts de ce qu'ils vous demandent, soyez certain que toujours ils finiront par céder — non sans gémir cependant sur la dûreté des temps. On m'a cité nombre de boutiquiers qui se ruinent chaque jour dans le bazar et gagnent 100,000 fr. par an.

Je dis qu'il y a des marchands, je n'ai vu pour ainsi dire pas de marchandes. Quelques femmes seulement dans des magasins où se vendent la lingerie, la mercerie et les dentelles, et c'est tout.

Ces marchands, types originaux et curieux, semblent tous calqués sur le même moule. Chacun d'eux est revêtu du long cafetan bleu, porte la casquette traditionnelle, leur chevelure est coupée en rond sur la nuque et leur barbe blonde s'étale complaisamment sur leur large poitrine.

Un commis, qui se promène devant leur boutique, va réclamer les clients qui passent : *Pajal's* (s'il vous plaît), tel est le cri de chacal, cri insinuant dont ce subalterne vous poursuit si vous faites mine de vous arrêter ou même de tourner les regards de son côté. Le patron, lui, ne bouge pas, il joue aux dames, ou boit du thé dans le fond de son magasin, ce qui n'empêche pas qu'il ne surveille la clientèle, car à peine êtes-vous entré en négociation avec le commis, que vous le voyez accourir vers votre estimable personne, quittant rapidement sa partie et vantant aussitôt sa marchandise d'une façon toute orientale.

Les fils de ces marchands — la jeune génération — constituent la caste des joyeux viveurs de Moscou. Les pères se sont enrichis, les enfants en profitent : rien ne leur semble plus naturel que de croquer les écus des parents. Les excentricités de ces jouvenceaux sont citées à dix lieues à la ronde : tous ont une écurie, une maîtresse, une maison du dernier confortable dans le *Zamoskwo retchié* (quartier situé au-delà de la Moskwa) ; le soir on les voit aux *Variétés* de Mos-

cou, buvant du champagne avec les chanteuses viennoises ou les danseuses espagnoles.

Parcourons, si vous le voulez, quelques-unes des lignes du *Gostinnoï-Dvor*, nous sommes certains d'y relever de curieuses choses.

Voici la ligne des pelletiers, que son odeur de fauve, reste des forêts sibériennes, signale de loin à l'approche de l'étranger. On y trouve des fourrures d'animaux, même d'animaux qui n'existent pas, et qui sont d'autant plus rares, qu'on peut vendre leurs peaux plus cher. Le prix de ces peaux — je préférerais ne pas vous en parler — dépasse tout ce qu'on peut imaginer. Une pelisse de mille roubles n'a rien d'exorbitant, j'en ai vu de trente mille roubles (soixante-treize mille cinq cents francs), qui, à mon avis, auraient certainement produit moins d'effet dans Lille, que celles qui doublent nos pardessus de 4 à 500 francs. La peau la plus chère est celle du renard bleu, et, comme on ne se sert que des pattes de l'animal, il en faut, pour faire une pelisse, un nombre tel, que des milliardaires seuls peuvent s'en payer la fantaisie.

La ligne des cordonniers, d'un parfum ultra exotique — vous connaissez d'ailleurs l'odeur du cuir de Russie — fourmille de bottes en cuir brodé, de coussins et ceintures de Tarjok coloriées de dessins et d'arabesques de l'effet le plus original. On ne peut que leur reprocher l'extraordinaire effet qu'elles exercent sur les nerfs olfactifs.

Aussi s'empresse-t-on d'enfiler d'autres lignes moins odorantes : la ligue de jouets, par exemple, où, en dehors de quelques petites réductions de samovars en cuivre, de quelques petits traineaux russes en miniature (*troïkas*, *kibitkas*, *tarentasses*. etc.) plus ou moins habilement reproduits, on ne voit guère que les pacotilles dont sont encombrés nos merceries d'Europe ; la rue des bijoutiers, où il y a affaire pour un connaisseur, où certains bijoux de style purement russe — et ce ne sont pas les moins intéressants — notamment ceux en malachite taillée, pourraient faire le bonheur de plusieurs d'entre vous, Mesdames, j'en suis certain ; la rue des tissus, pas originale du tout, surtout pour un manufacturier lillois, comme je suis et reste toujours, même en voyage.

Mais le Gostinnoï-Dvor ne contient pas seulement que des marchands, c'est aussi le rendez-vous des quêteurs d'églises, à la tête nue, aux cheveux tombant sur le front, au cafetan bleu de ciel ; et des religieuses dites mendiantes, toutes habillées de noir avec une sorte de cape en carton noir sur la tête. Tout ce monde porte suspendu au cou

un petit tableau représentant le plan de l'église pour laquelle il sollicite le concours des âmes charitables. Au bout de leur journée, leur escarcelle est pleine d'une pluie de kopeks qui doit certainement faire un total appétissant.

Chose à remarquer dans le bazar, dans les recoins de chaque boutique figure une image sainte devant laquelle brûle toujours un cierge de cire ou une petite veilleuse. Ces icones, au service desquels passe tout ce que produit l'apiculture russe, fourmillent non-seulement dans le *Gostinnoï-Dvor*, mais encore dans toute la ville. Bien souvent le voyageur n'en est averti que par les fidèles agenouillés sur le seuil, ou par la profusion des lumières dont l'éclat l'arrête au passage......

La nuit arrive, le bazar ferme ses portes jusqu'au lendemain à 8 heures. On n'y voit guère alors d'autres lumières que celles qui brûlent devant les saintes images — ceci pour prévenir les incendies — et l'on ne rencontre plus dans ce lieu devenu inhabité, abandonné des propriétaires de boutiques retournés à leur logis, que des *Dvornicks* ou portiers chargés de veiller jusqu'au matin sur les nombreuses marchandises enfouies dans les sombres ruelles.

Nijni-Novogorod.

Voilà un nom, Messieurs, qui éveille chez vous l'idée d'une tour de Babel en miniature. La fameuse foire, dont vous avez tous entendu parler, amène, vous le savez, dans cette ville tous les peuples de l'Europe, de l'Asie, voire même de l'Amérique ; c'est là qu'ils se coudoient, c'est là qu'ils trafiquent; l'appât du gain les attire, de Kiatka aussi bien que de New-York : le lourd tatar de Kazar, le Persan à taille fine, le Sarte qu'on voit les jambes croisées sur ses coffres, le Russe blanc, le Petit Russe, le Napolitain avec son corail, le Florentin avec sa Mosaïque, l'homme d'Arkhangel, le Sibérien courtier de la Chine, le Chinois lui-même, l'Anglais, le Yankee, le Français, tous se sourient l'un à l'autre, car ils viennent s'enrichir aux dépens l'un de l'autre ! C'est à l'époque même de la foire que je veux vous décrire Nijni-Novogorod.

Déjà, bien avant l'ouverture, on voit les marchandises y affluer de tous côtés : les produits de l'Europe et les denrées coloniales arrivent de Saint-Pétersbourg, Riga, Moscou et Jaroslaw ; ceux de la Perse, de l'Arménie et du Caucase, par la mer Caspienne, Astrakan et le Volga, ceux de Khiva, de Boukara et de l'Asie centrale, sont apportés direc-

tement par les caravanes ; ceux de Chine, de la Sibérie et de la Russie orientale, viennent par la Kama et le Volga ; enfin ceux du centre et des autres parties de la Russie d'Europe, sont expédiés par terre et par les affluents du Volga. Les marchandises achetées à la foire se rendent à leur destination par les mêmes voies.

La création de la foire de Nijni est déjà bien ancienne. Avant de se tenir dans cette ville, elle avait lieu à Makariew, à 100 verstes au-dessous, sur le Volga, où l'on trouve un célèbre couvent fréquenté par de nombreux pèlerins. Mention est faite de cette foire de Makariew dans un édit du czar Michel Fédorévitch, en 1641. C'est en 1817, par un ukase de l'Empereur Alexandre Ier qu'on a implanté la foire à Nijni ; là, on lui a assigné une vaste plaine, connue sous le nom de Strelka, sur la rive droite du Volga, et sur la rive gauche de l'Oka, dans le delta même de l'embouchure de cette dernière rivière. Dès le principe, les trafiquants s'y sont, paraît-il, abrités avec leurs marchandises dans un bazar provisoire en bois ; mais en 1822, l'Etat a construit à ses frais un énorme bazar en briques et en pierres : c'est le même qui existe encore aujourd'hui.

On doit toujours se rendre à Nijni quelques jours avant la foire, non seulement pour y jouir du coup d'œil de l'installation, mais encore pour être sûr d'y trouver de quoi loger. Déjà les maisons, les cabanes, les plus pauvres réduits sont envahis ; les marchands qui n'ont pu se loger dans les boutiques, les acheteurs, les touristes, se casent où ils peuvent ; le Volga est couvert de bateaux ; des masses de ballots de marchandises, de toute forme et de toutes couleurs, gisent çà et là pêle-mêle sur ses bords, sous le regard d'agents spéciaux de police : c'est un brouhaha inexprimable. Tous les peuples de l'Orient se coudoient avec ceux de l'Europe ; une foule de spectacles, de charlatans, de jeux, commencent à s'installer aux alentours dans de vastes baraques ; on ne se reconnaît déjà plus.

Rien à vous signaler dans la ville proprement dite. On y visite un petit kremlin, dont le principal ornement est une cathédrale, à l'intérieur somptueux, et le principal monument un grand bâtiment en briques, l'hôtellerie principale, où l'on prend le thé toute la journée et où l'on parle affaires dans toutes les langues du monde. Nijni est située sur des escarpements très élevés dominant le fleuve ; elle se trouve reliée aux baraques, à sa droite, par un immense pont de bateaux, détruit et reconstruit chaque année.

Si nous voulons voir le mouvement dans son plein, traversons donc

le pont ; jetons un coup d'œil en passant sur une île couverte de bâtisses en bois, refuge des marchands de métaux et ferrailleurs de toute sorte ; puis arrivons à cet immense et curieux bazar exotique.

Celui-ci se compose essentiellement de 60 corps de bâtiments et contient environ 2600 boutiques. Dans l'ensemble on voit une Bourse de commerce avec un bureau de poste, une Banque centrale, un hôtel pour la police, un corps de garde, un hôpital, une cathédrale, une église arménienne et une mosquée. Rien n'y manque, vous le voyez. Le champ de foire est entouré d'un canal en forme de triangle ; mais au delà se trouvent installées une myriade de boutiques en bois, tout un village occupé par ceux qui n'ont pu trouver place et dont le nombre, dépasse toujours celui des boutiques de la foire ; — tout cela sans compter les campements, les traiteurs, les bains publics, les forges et les baraques pour bateleurs et comédiens ambulants.

Les constructions de la foire sont hautes de deux étages. elles sont munies de « marquises » pour protéger les acheteurs contre les intempéries des saisons, et forment une série de rues bien droites, parallèles entre elles, de trente et quarante mètres de large. Au milieu une rue plus vaste que les autres, plantée d'arbres, sépare le triangle par le milieu, à son extrémité est la maison de douane occupée par les préposés et le gouverneur de la foire.

Le règlement de la foire de Nijni est curieux à étudier. Je veux vous en dire quelques mots :

Chaque rue est consacrée, soit à un seul genre de marchandises, soit à un seul peuple. Il y a la rue des tapis, la rue des pierres précieuses, la rue des articles d'Arménie, etc., et aussi la rue des Chinois, la plus curieuse de toutes, où l'on vend du thé, de la porcelaine et de la soie, uniquement occupée par des boutiques avec des enseignes verticales bariolées de caractères chinois de toutes couleurs, dans lesquelles de vrais fils du ciel « font l'article » et vous permettent de vous croire pour un instant transporté dans un coin du Céleste Empire.

Les boutiques sont parfaitement aménagées : au-dessous d'elles d'immenses égouts souterrains sont établis pour les immondices ; on les nettoie au moyen d'un jet d'eau provenant d'une prise faite au canal. Les marchands louent environ 115 fr. chacune d'elles, ils ne peuvent en avoir plus de trois ; le locataire d'une année a toujours la préférence pour son emplacement de l'année suivante. Dans le cas où un marchand s'abstient, la location est faite au premier demandeur.

Aucun impôt n'est levé sur les marchandises. Un Comité, composé du maire de Nijni-Novogorod, du gouverneur de la foire et de sept membres élus par le Comité des marchands, s'occupe des transactions qui sont faites et règle les différends, de sorte qu'aucune contestation n'est possible.

L'ouverture officielle de la foire est annoncée le 15 juillet (style russe) par un pavillon que l'on élève au sommet des tours de la chapelle Saint-Macaire, située près de la douane ; il y reste jusqu'au jour de la clôture (25 août).

L'animation est alors à son comble. On n'évalue pas à moins de 400.000 roubles, les affaires qui se font rien que par les restaurants, les boulangers, les teneurs de bains, les blanchisseurs et les artisans locaux. Il faut bien que tout ce monde là mange et vive convenablement. Nijni, qui compte 12.000 habitants, en a près d'un million autour de ses murs ; les boutiques seules sont habitées par 150.000 marchands.

Et tout ce peuple grouille, crie, marche, se bouscule, négocie, signe des traites, conclut des affaires à long terme, depuis le commencement du jour jusqu'à la fin ; on ne se repose qu'à la nuit. Pour bon nombre d'acheteurs, principalement pour les marchands ambulants (*khodebtchiki*), il n'est guère besoin d'argent pour traiter des affaires ; pour eux les crédits de 12 et 18 mois, d'une foire à l'autre, ne sont pas rares, si bien que souvent le marchand ne connait son client que de vue : celui-ci va colporter les produits qu'il achète jusqu'aux confins de la Sibérie, mais toujours il revient : jamais on n'entend parler d'abus de confiance ou de mauvaise foi.

Ce qui se signe et se négocie de traites à la Banque de la foire est inimaginable et croît d'année en année. Dans ces derniers temps, on peut évaluer à 15,000 roubles la vente de papier timbré pour lettres de change qui s'achète à la foire et l'on porte de 20 à 25 millions de roubles la valeur de celles qui ont été émises durant la période foraine. Un huitième environ des affaires se règle au moyen du crédit, constaté par des actes en forme, les autres sept huitièmes se règlent au comptant ou sur parole. La Banque de la foire n'escompte moyennant 6 % que les lettres de change présentées par des marchands russes, inscrits dans les corporations de trafiquants qui portent le nom de guildes.

Les marchandises russes forment environ les trois quarts de la valeur totale des échanges opérés : elles consistent principalement en pelleteries (confectionnées et non confectionnées), tissus, produits métalliques, cuirs, poteries, faïences, etc.; puis, viennent les vins de

France et d'Espagne achetés pour la Sibérie, la région transvolgienne et le Caucase. — mais dont une bonne partie est consommée dans la foire même, — les soieries, cotonnades et tissus divers d'Angleterre et d'Allemagne — bonne occasion pour écouler les fonds de magasin — enfin toutes sortes de marchandises possibles et impossibles envoyées de tous les pays du monde.

Les thés n'arrivent jamais qu'au milieu de la foire; leur arrivée et leur vente coïncide avec le maximum de l'animation des affaires. Leur vente s'opère en gros et en petite partie au détail. Les achats en gros se font pour l'intérieur et souvent les parties de thé passent par plusieurs mains, avant d'arriver au dernier acquéreur. Les marchands de thé une fois débarrassés de leurs cargaisons, procèdent immédiatement à leurs achats pour la Chine.

Ceux d'entre vous, Messieurs, qui sont amateurs de bibelots, trouveront à la foire de Nijni de quoi les satisfaire : non pas de ces objets fantaisistes et falsifiés que l'on vend à Lille ou à Paris et dont on ne saurait certifier la provenance, mais de véritables curiosités dignes de figurer dans une collection d'amateur.

Pipes orientales, candjiars ornés de pierres précieuses, pistolets et fusils garnis d'argent, lances damasquinées, cuirs brodés, coffrets en ébène, en laqué, en bois ciselé, d'un travail à voir à la loupe : tout cela foisonne à Nijni-Novogorod, j'oserai même dire que tout cela est offert à son prix. Le difficile est d'emporter ces curiosités.

La foire terminée, Nijni pendant un an retombe dans un sommeil de plomb. Plus d'animation, plus d'allées et venues, ses rues sont désertes. Bientôt un silence de mort plane sur cette ville tout-à-l'heure si animée.

Et le touriste, me direz-vous ? que lui reste-t-il à faire ? oh, le touriste, Mesdames, a fini sa tournée, il ne songe plus qu'à...... revoir ses pénates, — sauf à refaire bientôt, avec les géographes de Lille, un nouveau voyage en Russie qui, s'il ne vaut pas l'autre, vous engagera, du moins je l'espère, à vous assurer par vous-mêmes de sa véracité.

Alfred Renouard.

COURS ET CONFÉRENCES DU JEUDI SOIR

A LILLE.

(in extenso)

Cours de topographie,

Par M. BONAFFÉ.

Le cours de topographie a été inauguré le 29 Mai, dans la salle des Réunions de la Société de Géographie, en présence de M. Paul Crepy, Président de la Société, et de plusieurs membres du Comité, qui avaient voulu donner ainsi au jeune et sympathique Professeur, un témoignage précieux d'intérêt pour l'œuvre qu'il allait entreprendre.

Mieux que tout autre officier de son grade, M. le Sous-Lieutenant Bonaffé, du 43e, est au courant des récents perfectionnements introduits dans l'étude de cette branche si importante de la science du terrain.

Fils d'un archéologue distingué, doublé d'un écrivain de talent, M. Pierre Bonaffé tient de race. Son élocution facile et élégante, ses démonstrations simples et claires, ont captivé de suite l'attention de ses auditeurs, et ont fait présager, dès le début, les excellents résultats de son enseignement.

M. Paul Crepy, en quelques mots fort applaudis, a fait l'éloge de la topographie, en a sommairement indiqué le but, l'utilité, l'application en toute circonstance, et chez toutes les classes de la Société. Puis il a présenté M. Bonaffé à ses futurs élèves.

Le jeune professeur a pris ensuite la parole ; nous ne pouvons résister au désir de reproduire son exorde.

« Avant de commencer ces conférences sur la topographie, permettez-moi de vous dire, Messieurs, tout le plaisir que j'éprouve à me trouver au milieu de vous, au milieu de cette Société dont j'ai tant

entendu parler depuis mon arrivée à Lille. Permettez-moi également un mot de remerciements pour celui de mes chefs qui a bien voulu me faire l'honneur de me choisir parmi tous mes camarades pour me présenter à vous. Je ne suis pourtant ni professeur ni orateur, aussi n'ai-je à vous offrir que ma bonne volonté, et, d'avance, je vous prie de vouloir bien m'accorder toute votre indulgence. »

Puis M. Bonaffé a indiqué la division méthodique du cours.

Ce cours a été divisé, en quatre séances théoriques et quatre leçons pratiques. Parmi les élèves se trouvaient un certain nombre de professeurs appartenant à l'enseignement primaire supérieur ; quelques négociants ou employés de commerce ; plusieurs officiers de réserve, etc. Nous ajouterons même que deux dames de Lille n'avaient pas dédaigné de compléter leurs connaissances scientifiques par l'étude de la Topographie....

C'est dire que M. Bonaffé se heurtait tout d'abord à une grave d'ifficulté, provenant de la différence du niveau d'instruction de ses élèves. Aussi a-t-il compris immédiatement qu'il ne fallait pas rebuter la bonne volonté de ses auditeurs par des démonstrations mathématiques d'un ordre trop élevé, et que n'eussent point comprises quelques uns de ceux qui l'écoutaient.

Après avoir exposé les deux principes fondamentaux de la Topographie :

1° Comparer le terrain à la carte ;

2° Faire la carte du terrain que l'on voit, M. Bonaffé, dans sa première séance, a expliqué les signes conventionnels employés dans la carte d'Etat-Major dont il a fait justement ressortir la perfection et la supériorité sur toutes les autres cartes similaires.

Dans la deuxième séance, il a traité de la planimètrie, ou mesure des divers objets se trouvant à la surface du sol.

Dans la troisième séance, il a fait l'étude des accidents de terrain, des divers niveaux et des alidades généralement employées.

Enfin, dans la quatrième séance, il a exposé quels étaient les levés les plus usuels, et la manière de les exécuter.

A la suite de chaque séance théorique, avait lieu la leçon pratique correspondante sur des terrains situés près de Lille.

L'enseignement pratique a été donné sur les seuls endroits mouvementés, qui existent aux environs, entre l'Empenpont et le village de Croix, au Nord de la Marcq.

L'étalonnage du pas, l'appréciation des distances, ont fait l'objet d'une étude spéciale, qui a servi de début aux opérations pratiques proprement dites.

Puis les élèves ont exécuté un levé au $\frac{1}{10.000}$ à l'aide de la planchette et de la petite boussole alidade Peigné.

Enfin, lors de la dernière excursion, chaque élève, guidé seulement par les conseils du professeur, a fait un itinéraire de la route de Lille à Roubaix. Cet itinéraire, après avoir été au préalable rectifié par M. Bonaffé, a été remis à l'élève pour lui servir ultérieurement de modèle.

La Société de Géographie a l'intention de continuer l'année prochaine le cours de topographie qui a été inauguré cette année.

D'ici là, les élèves devenant professeurs à leur tour, pourront enseigner aux enfants confiés à leur sollicitude, les éléments d'étude qu'ils viennent de s'assimiler.

D'année en année, l'enseignement deviendra plus technique, plus spécial, plus élevé. Il sera en même temps plus répandu, et notre studieuse et patriotique jeunesse Lilloise s'empressera, nous n'en doutons pas, de reconnaître nos efforts en acquérant une science peu connue encore, mais qu'il est indispensable d'acquérir, car elle forme une des bases de l'instruction militaire.

Le Comité d'études profite de l'occasion qui lui est offerte, pour remercier vivement M. le Sous-Lieutenant Bonaffé de son dévouement à la Société de Géographie.

Il n'est certes pas commode de rendre attrayante une étude quelque peu aride, comme celle de la topographie.

M. Bonaffé n'a cependant pas hésité, dans l'intérêt supérieur de l'enseignement National, à aborder cette tâche difficile. Il a réussi pleinement, et l'expression de nos remerciements, jointe à celle de la reconnaissance de ses élèves le dédommageront de ses efforts, et lui faciliteront dans l'avenir l'accomplissement de l'œuvre qu'il a si vaillamment entreprise.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(*in extenso*).

LES PROGRÈS DE LA GÉOGRAPHIE PAR LES GUERRES,

Par M. ARDOUIN-DUMAZET,
Publiciste à Lille, Membre honoraire de la Société de Géographie de Bordeaux.

Suite et fin (1).

Une fois parvenus là, les Portugais marchent à pas de géants et, avec eux, avance la science géographique. Toute la côte orientale de l'Afrique est bientôt en leur pouvoir ; en 1498, Gama est dans l'Inde ; en 1509, après de nombreuses conquêtes dans l'Asie méridionale, les Portugais arrivent à Malacca ; en 1511, nous les rencontrons dans le grand archipel de la Malaisie ; en 1516, ils sont en Chine ; en 1540, enfin, ils abordent la Nouvelle-Hollande.

Cette nomenclature a été bien rapide, mais elle aurait peut-être été moins frappante avec plus de luxe de détails. En moins d'un siècle, nous venons de voir le Portugal conquérir un empire plus grand que l'Europe, et étendre les connaissances géographiques, jusqu'alors si restreintes, sur plus de la moitié du globe. N'est-il pas merveilleux de voir, alors que la puissance arabe, si féconde en promesses, a tout à coup avorté, les causes mêmes de sa décadence contribuer à la diffusion des connaissances géographiques? C'est en allant attaquer les Maures dans leur dernier refuge, que les héros portugais sont entraînés à cette étonnante série de voyages, si grandiose dans son exécution et dans ses résultats que rien peut-être ne saurait être comparé au génie de ce petit peuple européen.

Nous avons vu que l'esprit militaire et le désir de savoir ont amené

(1) Voir page 445.

le Portugal dans la voie des explorations et des conquêtes lointaines. C'est là le côté distinctif de cette grande histoire. A la suite vinrent les préoccupations mercantiles, qui poussèrent les Portugais en avant, dans des proportions plus grandes encore. Mais le point de départ est dans le génie guerrier de cette nation.

Il n'en est plus de même. pour la seconde partie de ce grand siècle, des découvertes de l'Espagne. Ici ce n'est plus le souverain qui lance ses sujets vers les expéditions lointaines, c'est au génie d'un homme, Christophe Colomb, que revient tout l'honneur. En 1492, l'Amérique est découverte et sa conquête se poursuit sans interruption Nous ne trouvons plus ici les généreux mobiles du prince Henri. Où le Portugais avait dit : « je veux savoir », les successeurs de Colomb — qui est resté pur de toutes les atrocités de cette époque — les Espagnols disent : « je veux de l'or », et rien ne coûte pour atteindre ce but.

Malgré cela, malgré ce but honteux, malgré une déshonorante avidité, il y a de glorieuses pages dans l'histoire de la conquête. Ces aventuriers espagnols, parmi lesquels Cortez, seul, est réellement un grand homme, Pizarre, Valdivia qui, aidés d'une poignée d'hommes, étendent le pavillon de leur pays sur des nations puissantes et policées, ne manquent pas d'une grandeur épique. Et qui sait, peut-être l'horreur que nous éprouvons pour les cruautés dont les conquérants espagnols se sont rendus coupables, paraîtra-t-elle injuste, si nous plaçons en regard nos admirations pour les conquérants de l'antiquité, qui n'ont pas dû agir autrement. C'est l'éternelle histoire ; à travers le prisme de la fable, à travers l'éloignement, nous avons poétisé d'autres crimes non moins grands ; Scipion à Carthage, César dans les Gaules, Trajan sur les rives du Danube n'ont peut-être pas été autre chose que des Pizarres de plus haute envergure peut-être, et mus par un sentiment un peu plus relevé : l'amour de la patrie, chose que n'ont guère connue les Espagnols du XVe siècle.

Mais si les moyens employés doivent être blâmés, si la rapacité des conquérants leur a fait commettre d'horribles crimes, l'histoire, qui sait tout ramener à une règle éternelle, nous dira que, en somme, la conquête de l'Amérique fut une grande œuvre. Sans elle le moyen-âge se serait prolongé des siècles encore. Les voyages, les conquêtes, les aventures de toute sorte furent un dérivatif à toutes ces fermentations qui pouvaient entraîner le vieux monde à sa ruine. C'est de ce moment que date la grande régénération de l'esprit humain. Il devait y avoir encore

des secousses, des tempêtes dans la vie des peuples, mais une grande partie des ferments, la plus grande, avait disparu.

La conquête de l'Amérique eut lieu au moment où l'imprimerie mettait aux mains de l'homme une force nouvelle. L'extension du champ des grandes expéditions, la possibilité d'en conserver le souvenir, ouvrent un domaine bien plus vaste à la géographie. C'est à la fois et le point culminant du grand mouvement humain et son point de départ. Jamais peut-être l'esprit des nations n'avait été plus tendu, jamais aussi la moisson n'avait promis davantage.

Les Espagnols avaient l'Amérique, du Texas à la Plata, les Portugais avaient occupé le Brésil. Bientôt les autres peuples européens suivirent les deux nations ibériques sur le nouveau continent. Aucune ne se souilla d'autant de crimes que leurs devancières ; une d'entre elles, même, sut asseoir sa domination sans se rendre odieuse aux habitants des pays qu'elle occupa. C'est notre patrie qui mérite cet éloge. La France sut se créer là-bas, en se faisant aimer des indigènes, un empire magnifique allant du Saint-Laurent aux bouches du Mississipi. Il ne lui en reste plus rien aujourd'hui qu'un peu de gloire... et des regrets pour les fautes qui nous l'ont fait perdre.

Après ces immenses conquêtes, la géographie cesse de se rattacher à de grandes époques. On étudie davantage les détails, car l'œuvre principale est accomplie. Mais si les invasions formidables, si les aventures quasi-fabuleuses ne se produisent plus, nous voyons toujours la géographie s'accroître avec les progrès des armées européennes dans les contrées ignorées. A la conquête de l'Inde nous devons la connaissance exacte de cette immense péninsule ; les guerres contre la Chine ont forcé les portes de ce mystérieux empire. Un aventurier de génie, le cosaque Iermak, conquiert pour la Russie une partie de l'Asie. Plus tard, la guerre de Grèce, en amenant la France dans la terre classique de l'antiquité, permet de connaître enfin ces pays jadis si connus mais fermés depuis par les Turcs à la civilisation. Les Anglais s'ouvrent la Birmanie; l'Égypte, une des dernières venues à la civilisation, a envoyé ses armées sur les rives des grands lacs de l'Afrique centrale ; la Russie, dont le rôle est presque providentiel, s'est assise, elle la dernière venue dans le monde européen, dans ces régions mystérieuses où est née la race arienne et d'où nous sommes tous sortis.

Le rôle des armées françaises dans ce grand mouvement n'est pas moins important.

Trois grandes colonies ont occasionné à notre pays d'importantes expéditions et ont été explorées avec un soin minutieux par nos officiers et nos savants. La première en date, le Sénégal, a, de tout temps, été l'objet d'importantes expéditions. La connaissance du bassin du grand fleuve, qui donne son nom à notre colonie, est aujourd'hui complète, elle est due surtout au général Faidherbe, un des héros de la dernière guerre, et le compagnon d'armes de M. le gouverneur militaire de Lyon, M. le général Farre, que je tiens à remercier d'avoir bien voulu me faire l'honneur d'assister à cette causerie.

Mais l'Algérie a été bien mieux étudiée encore par nos officiers. Grâce à eux, notre riche et belle colonie n'a plus eu de secrets pour nous. Elle a été explorée sous toutes ses faces. Aux heures de calme, le soldat faisait place à l'homme d'études. On a refait la géographie antique de ce sol glorieux entre tous, on a surtout étendu les connaissances sur le Sud. Grâce à nos vaillantes colonnes, nous avons pu développer notre domination jusqu'au milieu du Sahara. Toute cette région, hier encore ignorée, est aujourd'hui parfaitement connue ; nos officiers ont même conduit bien au-delà de la limite de nos possessions le champ de nos investigations. Des noms nombreux se pressent sur mes lèvres. Les capitaines Villemot et Mircher, aujourd'hui généraux, ont exploré les oasis du Sud. Le capitaine Bonnemain, général lui aussi maintenant, est allé en 1857 dans la Tripolitaine, à R'adamès, et son voyage, accompli sans le bruit qu'on a jugé bon de faire ensuite autour de l'excursion de M. Largeau dans les mêmes régions, est un des plus curieux de notre époque. En 1862, le commandant Mircher refit la même route. Mais tous deux avaient été dépassés par un des plus intelligents parmi les Israélites algériens ralliés à la domination française, un interprète principal de notre armée d'Afrique, M. Ismaïl Bou-Derba, qui parvint à Rh'at.

Le commandant Colonieu, aujourd'hui colonel des sapeurs-pompiers de Paris (1), le commandant de Colomb, aujourd'hui général de division, le colonel Pein, le commandant Dastugue, actuellement général de brigade, ont étudié le Sud-Ouest avec beaucoup de soin et recueilli sur les lointaines oasis qui s'étendent jusqu'à In-Salah, de précieux renseignements.

Enfin, deux expéditions importantes hors de nos frontières, ont per-

---

(1) M. Colonieu est maintenant général.

mis à la géographie d'avoir sur quelques régions du Maroc des détails d'une grande précision. Ainsi la campagne de 1859 contre les Beni-Snassen a permis de relever une carte exacte de toute la partie du Maroc, comprise entre la Moulouïa et la frontière algérienne, c'est-à-dire la contrée qui doit être considérée géographiquement comme portion intégrante de notre colonie. En 1870, le général de Wimpffen, dans une expédition contre les turbulentes tribus du Sahara oranais, s'avança jusqu'au 31e parallèle sur les rives du grand fleuve saharien appelé l'Oued Guir, et compléta les travaux de MM. Dastugue, Colonieu et de Colomb.

C'est d'ailleurs à un élément bien vilipendé en France, les bureaux arabes, que sont dûs les grands progrès de la géographie du Sahara algérien. Chaque jour, nos officiers détachés dans ces lointaines régions, complètent les connaissances que nous possédons déjà. Nous avons aujourd'hui un itinéraire complet d'Alger à Tombouctou.

Ce que les uns ont fait pour la topographie, d'autres l'ont créé pour la partie de la géographie qui touche aux voies de communication, forêts, géologie, etc. C'est au génie militaire que nous devons le plus. Les routes ont été créées par lui, c'est lui qui a reconnu les forêts primitives et commencé la création de forêts nouvelles sur les points qui en étaient privés. Tous ceux qui visitent Alger admirent la verdoyante ceinture qui l'enveloppe et s'étend jusqu'aux sommets de la Bou-garéah : c'est à M. le général Farre que cette tentative est due, et notre colonie a su lui en être reconnaissante.

Mesdames et Messieurs, l'heure s'avance ; j'aurais voulu vous parler davantage de cette belle terre d'Algérie pour laquelle, comme tous ceux d'ailleurs qui la connaissent, je me suis pris d'une passion profonde ; je dois cependant conclure, mais je ne veux pas le faire sans vous signaler encore la merveilleuse expédition d'un officier de marine, Francis Garnier, qui, à la tête d'une poignée d'hommes, aidé d'un commerçant énergique et hardi, comme nos vieux armateurs normands, a renouvelé les merveilleuses expéditions dont je vous ai parlé. Francis Garnier avait donné à la France un empire immense rempli de grandes villes. Il est mort au milieu de son triomphe, et l'ingrate patrie n'a pas su ou n'a pas voulu conserver sa conquête. Mais si nous ne possédons plus ce riche bassin du Fleuve-Rouge, que Garnier a cru nous donner, la science a gagné à ses voyages dans un autre bassin, le Mé-Kong, la connaissance d'une civilisation ignorée.

la civilisation khmer, qui nous a causé bien des surprises, et nous en réserve davantage encore (1).

J'ai fini, Mesdames et Messieurs ; si longue que soit cette causerie, elle n'a fait qu'effleurer le vaste sujet que j'ai abordé. C'est qu'en effet en voulant rattacher à la géographie les expéditions militaires, j'ai abordé toutes les grandes commotions des siècles écoulés, toutes les grandes transformations de l'esprit humain.

Si paradoxal que cela puisse paraître pour les ennemis des guerres, il faut reconnaître que les luttes de peuple à peuple ont été, dans le passé du moins, les véhicules les plus considérables des idées. Sans la force, sans la violence même, imposant des croyances et des besoins nouveaux à des peuples enfermés dans une immutabilité qui pouvait paraître éternelle, sans ces grands chocs d'hommes, sans cette sorte de sélection produite par les mélanges de races, qui sait si l'humanité serait aussi avancée aujourd'hui ? Certes la guerre est un fléau horrible, mais doit-on admettre un instant que la nature, laquelle n'a rien laissé au hasard, n'ait pas eu un but profond, et qui nous échappe, en mettant au cœur de l'homme cette sauvagerie primitive, aujourd'hui transformée en une sorte de code guerrier ?

Cette arrivée à la civilisation par les mélanges incessants des races est si vraie, que les peuples qui n'ont pas subi cette infusion de sang nouveau, pour lesquels, en un mot, une sélection n'a pas eu lieu, sont restés stationnaires. Voyez la Chine, voyez l'Inde, voyez le Japon. Ce dernier pays, pour se transformer, comme il le fait aujourd'hui, n'a pas même pu trouver dans son génie une civilisation propre : il a dû avoir recours à l'importation de toutes pièces de la civilisation européenne, résultat de longues et épouvantables convulsions.

Messieurs, vous qui m'avez convié à vous entretenir de ces graves questions et qui vous destinez à être des soldats plus tard, ne voyez pas seulement cette conséquence rigide de l'histoire : la civilisation provenant des guerres continuelles. Rappelez-vous surtout que si quelques-uns parmi les conquérants n'avaient pas joint aux ardeurs guerrières l'amour de la science, l'humanité n'aurait pas marché aussi

(1) Il ne faut pas oublier que cette conférence remonte à 8 ans et que depuis lors l'œuvre de Garnier a été reprise et achevée par nos vaillants soldats. De même, la Tunisie est devenue terre française et a donné lieu à de beaux travaux géographiques

vite qu'elle l'a fait. A cette heure, le rôle des grands destructeurs d'hommes est fini. Ceux de nos soldats qui iront encore au loin défendre le drapeau de la France ou étendre notre autorité, ne seront plus, comme dans les temps reculés que nous avons parcourus ensemble, des Barbares accomplissant inconsciemment une mission providentielle. Ce seront des soldats du progrès, qui devront apprendre aux peuples encore plongés dans les ténèbres, ce que nous avons été, ce que nous sommes et ce qu'ils pourront être. Au retour, ils nous diront ce qu'ils auront étudié et contribueront, pour une part bien grande, à la prospérité de la patrie.

LE TOUR DE FRANCE A PIED,

Souvenirs d'un touriste,

PAR

ANTONIN GUISELIN,

Membre de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

Notre route domine un beau village parsemé de nombreux arbres et enfoui dans le fond de la vallée. C'est *Criel* (1158 habitants). L'église est grande et a un aspect imposant, mais l'intérieur est nu et laisse une impression de misère et d'abandon. Nous pénétrons dans une belle et large rue où un petit café, à la vitrine duquel s'étalent des petits gâteaux appétissants attire notre attention. Nous entrons et demandons du cidre. La patronne de l'établissement nous observe qu'elle n'a pas le droit d'en vendre et nous offre de la bière ou du vin. Mais le cidre est à l'ordre du jour du voyage et nous n'en démordons pas : « Au regret et bien le bonjour. » Mais la brave femme se ravise, elle nous fait entrer dans l'arrière boutique et nous apporte une énorme carafe d'excellent cidre : nous achetons des petits pains chauds très appétissants et faisons un repas frugal qui satisfait pleinement nos robustes appétits. Pendant ce temps notre aimable hôtesse ne laisse pas languir la conversation : elle a quitté Dieppe avec son mari pour venir chercher fortune à Criel, plage d'avenir, assure-t-elle. Comme ces confidences paraissent nous intéresser énormément, l'aimable femme nous manifeste son désir de nous garder quelques heures et fait déjà miroiter à nos yeux la séduisante perspective d'un fin morceau de veau aux petits pois..... Nouvelle scène d'Homère doublé de Fénelon : Ulysse et Télémaque résistent ensemble aux séductions de Calypso. Je mets sur la table le montant de notre consommation solide et liquide ; notre hotesse compte et recompte et repousse finalement une partie de la monnaie : « C'est tant pour le pain, dit-elle, vous me donnez trop. » — « Et le cidre donc ; nous en faites-vous cadeau ? » — Justement, Monsieur ; je

---

(1) Voir pages 113, 185 et 238.

n'ai pas le droit d'en débiter et je vous l'ai offert pour avoir le plaisir de vous recevoir. » — « C'est trop d'amabilité, vraiment; mais nous ne saurions l'entendre ainsi, et voici votre dû. » — « Puisque vous y tenez absolument, j'accepterai un sou, mais pas davantage. » De guerre lasse, je rengaîne ma monnaie, fort touché de ce trait de désintéressement rare. Nous en exprimons toute notre admiration à la brave cabaretière et nous la quittons en lui souhaitant bien sincèrement toute la prospérité possible. Et maintenant qu'il me soit permis de payer un juste tribut au nom vertueux de Mme Bérard. Puisse ce sincère hommage de deux cœurs reconnaissants porter bonheur à l'honnête débitante !

Nous traversons un petit cours d'eau sur un pont de pierre, passons devant un grand moulin à eau et atteignons les dernières maisons du village. Devant nous une belle et large route monte à perte de vue et nous commençons une incroyable ascension qui se continue pendant deux longues lieues. Nous dominons bientôt un étroit vallon sur la gauche, tandis que de la mer l'air nous arrive de plus en plus vif à mesure que nous montons. Nous passons sur la lisière de *Tocqueville-sur-Eu* dont nous ne voyons qu'une grande ferme.

Le pays devient nu et désert. Des nuées de corbeaux voltigent autour de nous; de ces falaises où ils ont élu domicile depuis des siècles ils rayonnent dans ces vastes solitudes dont ils ont véritablement fait leur domaine. A un kilomètre de nous s'ouvre le cran de *Biville* par lequel en 1803 Georges Cadoudal et quelques conspirateurs à la solde des Anglais pénétrèrent en France. Nous passons devant quelques maisons et une auberge, c'est une portion de Biville que nous laissons sur notre droite. Notre pénible ascension continue et nous commençons à donner de fréquents coups d'épaules à notre sac, signe caractéristique. Nous arrivons enfin au terme de cette longue montée et nous prenons un chemin de traverse qui nous mène directement à *St-Martin en Campagne* (407 hab.)

Nous passons devant de belles fermes et entrons dans une petite église d'aspect fort modeste mais ornée avec profusion à l'intérieur : des guirlandes de papiers courent dans les cintres et descendent en s'enroulant autour des piliers; seize beaux lustres en cristal et de nombreuses appliques doivent distribuer la lumière à profusion. Le chœur est fort décoré, et, détail singulier, six drapeaux ornés de franges d'or étalent devant l'autel les couleurs nationales : nous sommes sans doute chez un curé patriote. Nous passons en

sortant devant une petite auberge, mais nous décidons de faire la halte au village suivant. Nous avons quitté la grand'route pour prendre un chemin de traverse qui nous rapproche de la mer. Nous passons devant une vieille chapelle abandonnée et nous découvrons bientôt la mer par une large fente de la colline ; une petite voile blanche tranche sur le fond vert émeraude de la vaste nappe liquide. Nous traversons *Berneval le Grand* (541 hab.), mais pas la moindre échoppe pour reposer nos membres fatigués. Nous marchons avec un nouveau courage vers *Belleville-sur Mer* que nous atteignons bientôt ; pauvre village de 192 hab.et pas plus d'auberge que dans le creux de la main. Cela devient impatientant car enfin on n'est pas de fer. Les doléances ne pouvant pas améliorer la situation, nous nous raidissons contre l'adversité et nous traversons rapidement ce village, fort misérable du reste. Nous apercevons dans le lointain une baie et un bout de falaise qui pointe dans la mer, mais cette vue disparaît bientôt derrière les arbres qui masquent un nouveau village. Nous entrons dans *Bracquemont* (484 hab.) passons devant un calvaire en pierre et contournons une mare immense.

Nous désespérons déjà de voir l'abri rêvé quand au bout du village nous apercevons le mot *café* écrit sur un mur. Nous nous précipitons dans une pauvre cahute où grouillent une dizaine d'enfants de tout âge. Nous interpellons une petite vieille à qui nous disons cidre et qui nous répond vin. Détail singulier : On ne peut obtenir de cidre dans ce pays que fort difficilement et en cachette ; les gens du pays ne consommant pas cette boisson au cabaret, les débitants ne veulent pas prendre une patente pour un liquide qu'ils vendraient peu ou point. Nous sommes donc obligés de nous rejeter sur le vin, et nous cassons une croûte en dégustant le petit bleu de Bracquemont. Après une pause assez longue, nous sanglons le sac et reprenons notre marche clopin clopant, car ce court repos nous a rouillé les jambes.

Après avoir passé, dans un chemin creux, au pied d'une petite église en ruines, nous nous engageons sous bois dans un petit chemin rocailleux qui nous mène au *Puits*. Ce hameau riant se trouve situé dans un petit vallon où s'élèvent de magnifiques hôtels et d'élégantes villas pour les baigneurs. C'est dans l'une de ces habitations appartenant à son fils qu'est mort, en décembre 1870, Alexandre Dumas, le fécond romancier dont le nom est resté si populaire. En haut du coteau d'immenses paturages, clos de barrières en bois,

marquent l'emplacement d'un camp de César. Appelé aussi par les archéologues cité de Limes ou d'Olyme, cet immense plateau, de forme triangulaire, n'occupe pas moins de 55 hectares de superficie. On y voit encore de nombreux tumuli et des vestiges de tuguria ou habitations gauloises. C'est qu'en effet, avant d'être un camp romain, cette vaste enceinte renfermait un oppidum ou ville gauloise traversée par une grand'route. Magnifique situation du reste, commandant à la fois la contrée et la mer, et digne de fixer l'attention du fameux général romain. Mais la fatigue nous arrache aux charmes des souvenirs classiques, et, après un nouvel effort, nous sommes heureux d'apercevoir *le Pollet*, faubourg maritime de Dieppe. Nous passons devant une chapelle, descendons un mauvais chemin et arrivons dans les rues spacieuses mais sales de ce bourg à l'antique réputation.

Mais voici *Dieppe*. Nous traversons sur un beau pont le bassin à flot, enfilons une petite rue qui nous mène à la place, et en tournant le coin tombons à pic sur l'hôtel du Commerce qui nous a été recommandé. On nous conduit à nos chambres où nous goûtons un court repos bien mérité. A 6 heures nous nous mettons à table dans une bonne vieille salle à manger de l'ancien temps.

Nous sortons de table bien lestés et allons nous promener en ville. Nous voyons successivement le bassin à flot, les quais de débarquement, la gare, la poste, une magnifique école de filles en construction, d'élégantes habitations à peine achevées, puis nous descendons la grande rue et admirons à différents étalages les magnifiques objets en ivoire, Christs, Vierges, bénitiers, coffrets, bijoux féminins, etc. qui restent une des plus solides réputations de la ville de Dieppe. Nous voici de retour sur la Grand'Place où est situé notre hôtel. C'est jour de marché et malgré l'heure avancée il y règne encore une grande animation. Nous nous arrêtons devant une belle statue en bronze de Duquesnes, un de nos plus illustres marins; sur le soubassement en pierre est gravée l'inscription suivante: *Abraham Duquesnes, lieutenant-général des armées navales de France, né à Dieppes en* 1610, *mort à Paris en* 1688.

Au bout opposé de la place s'élève la magnifique église de Saint-Jacques, splendide morceau d'architecture du XIIIe siècle; sa tour ressemble dans de plus larges proportions à la tour Saint-Jacques de Paris. L'intérieur est vraiment remarquable; l'aspect en est grandiose mais les trois nefs sont trop étroites. On psalmodie dans le chœur et nous nous installons dans de larges stalles en bois pour

assister à l'office du soir. L'église se remplit en peu de temps et tous les fidèles mêlent leurs voix à celles des prêtres et des chantres, coutume que je n'avais encore observée qu'en Angleterre. On officie avec beaucoup de pompe, tombant, peut-être, par cela même dans un excès profane. A la fin de l'office une procession aux flambeaux se déroule sous les voûtes sacrées. Je suis frappé du nombre de prêtres qui composent le cortége, mais en jetant un coup d'œil furtif sur de nombreux porteurs de soutanes, surplis et dalmatiques, qui portent le dais ou entourent le saint sacrement, je vois poindre des vieilles barbiches de loups de mer qui ne me laissent aucun doute sur l'identité des individus. « Affaire de coutume, me direz-vous ; couleur locale. » Soit ; mais j'accorde la préférence à mon clocher, question de clocher à part..... Nous sortons du temple à 9 h. 1/2, et nous nous empressons d'aller chercher dans les draps un sommeil réparateur.

NEUVIÈME JOURNEE.

Séjour à Dieppe.

Journée consacrée au repos. Nous nous levons comme de bons rentiers et vaquons tranquillement à nos petites occupations jusqu'à l'heure du déjeuner.

A table, les intermèdes sont agréablement remplis par un vieux fermier normand qui est venu passer la journée en ville avec un neveu et des amis. Type normand des plus rares et fort curieux. Le petit vieux, mis en gaîté par un bon repas arrosé de fréquentes rasades, raconte à son entourage qu'il vient pour la première fois de voyager en chemin de fer et il fait part de ses impressions dans un langage des plus pittoresques. Toute la salle se pâme de rire, et le bon vieux normand rit plus fort que les autres Ce petit incident nous a mis en bonne humeur, et nous partons guillerets faire une promenade en ville. Nous parcourons en tous sens le bassin à flot, le port et les quais, ainsi qu'une courte jetée terminée par un petit phare. A l'extrémité des deux jetées qui forment l'entrée du chenal, deux calvaires gigantesques sont tournés l'un vers l'autre. Le temps est beau et nous restons longtemps à contempler la mer sillonnée de gros steamers et de petites voiles blanches ; à droite et à gauche s'étendent à perte de vue les lignes sinueuses des blanches falaises. Nous parcourons ensuite la magnifique terrasse qui longe le

bord de la mer, devant une rangée de vastes et somptueux hôtels encore inoccupés.

Au bout de la terrasse nous arrivons au Casino, grand établissement qui paraît parfaitement organisé.

Devant nous une colline presque à pic aux flancs de laquelle sont attachées les ruines restaurées d'un antique château-fort de construction bizarre. Nous rentrons en ville et nous nous rendons à l'église de St-Remi, fondée en 1522. Sur la petite place qui s'étend devant le portail, se dresse un de ces vieux calvaires normands qui rappellent si fidèlement les traditions du moyen âge. Nous entrons dans une grande et belle église qui a le caractère imposant des vieilles cathédrales : monument fort remarquable à tous égards. Nous faisons encore de longues stations aux étalages si remarquables des objets en ivoire.

Mais le temps s'est assombri et nous rentrons précipitamment. A peine sommes-nous installés dans notre appartement que la pluie tombe à verse pour ne cesser que le soir. A 6 h. nous descendons dîner.

Repas excellent, après lequel nous allons prendre le café. Nous rentrons tranquillement dans un parfait état d'esprit et de corps, et après avoir fait nos apprêts de départ, je m'endors doucement en murmurant l'invocation de Sénèque :

Lucis requies, noctisque comes,
Qui par regi famuloque venis !

DIXIÈME JOURNÉE.

De Dieppe à Saint-Valery-en-Caux.

A partir de 1 h. du matin une pluie torrentielle tombe sans discontinuer jusqu'à 4 h. 1/2, heure à laquelle mon compagnon vient me réveiller, et nous nous habillons tout en consultant le ciel avec anxiété. A 5 h. nous nous mettons en route par un temps des plus douteux, et traversons au pas accéléré une partie de la ville et le faubourg de la Barre, croisant de nombreux groupes d'hommes et de femmes qui se rendent au travail. Nous pénétrons dans un sentier rocailleux et commençons une pénible ascension qui ne se continue pas moins de deux longs kilomètres. Nous suons ferme en arrivant au haut de la falaise, mais l'air vif de la mer nous a vite séchés. Un pli de terrain démasque

subitement la mer qui apparaît comme au fond d'un précipice ; nous apercevons au loin la ligne blanche des falaises, et dans le fond le phare d'Ailly, noyé dans la brume. A nos pieds un joli vallon abrite le hameau de *Pourville* et sa fraîche couronne de chalets. Une frêle rampe en bois nous sépare de la mer, du gouffre.

La route descend en serpentant; pour abréger, nous prenons à mi-côte un mauvais chemin de traverse qui nous conduit à une route droite qui parcourt le fond du vallon. Un pont en fer imitant le bois rustique passe au dessus d'une minuscule rivière nommée la Scie. Des ruines attirent notre attention : ce sont les restes de l'antique église de Pourville. Nous quittons la route devant un calvaire en pierre et reprenons un chemin de traverse qui monte la côte presque à pic. L'exercice est fort pénible, mais on ne peut y couper, comme dit le troupier : et nous arrivons enfin au hameau du Hamelet où sont groupés quelques établissements industriels, une vaste briqueterie, une grande usine de carreaux, pannes, etc. contiguë à une belle habitation.

Puis nous entrons dans un pays boisé, sillonné de jolis chemins sous bois et couvert de fraîches habitations et de beaux châteaux. Nous sommes sur le territoire de *Varengeville-sur-Mer*, beau et riche village de 1,100 hab., célèbre naguère par le somptueux manoir qu'y fit construire au XVI[e] siècle Jean Ango, grand armateur de Dieppe, et dans lequel le roi François I[er] reçut une hospitalité fastueuse. Le riche manoir n'est plus aujourd'hui qu'une simple ferme et les vastes salles de réception sont transformées en granges et en bergeries. Nous passons devant une belle source d'une eau pure comme le cristal, un vivier, comme on dit dans le pays.

Nous venons d'être rejoints par un bon type de normand qui fait un bout de route avec nous : c'est un tondeur de moutons qui va de ferme en ferme exercer sa noble profession. Le bonhomme a la langue bien pendue et il nous donne force renseignements et nous raconte maintes histoires sur les gens et les mœurs du pays. Une éclaircie nous laisse entrevoir le poste d'*Ailly*.

Nous passons devant une riante habitation sur la porte de laquelle je lis — Villa Marie-Louise ; — puis nous arrivons à la lisière du bois, et une vue magnifique s'offre à nos yeux : à gauche des vallons, des bois, aussi loin que la vue peut s'étendre ; à droite le phare d'Ailly, le sémaphore, un peu au-delà un petit bois de sapins noir et touffu au milieu de landes arides et nues ; devant nous le long ruban de falaises blanches qui s'étend à l'horizon, et la mer, la vaste mer,

toute moutonnée de petites vagues blanches. Cet admirable spectacle nous arrête quelques instants, et nos lorgnettes vont fouiller tous les replis de cet immense panorama. Nous quittons la lande et descendons un joli chemin perdu dans un fourré d'arbres ; à cet endroit la configuration du terrain nous crée de véritables illusions d'optique ; nous voyons en effet à droite et au fond d'un pli de terrain un grand château, au-dessus duquel la mer nous apparaît comme suspendue.

Nous laissons à notre gauche la vieille église de *Ste-Marguerite* et prenons à droite un chemin qui nous mène au bord de la mer. En haut du coteau à gauche, des mosaïques parfaitement conservées marquent l'emplacement d'un camp de César notre amour de l'antique se trouve pris au dépourvu cette fois et nous reculons devant les fatigues d'une nouvelle ascension. Nous descendons au contraire au fond du vallon et retrouvons là une seconde édition de la plage de Pourville : un long chemin droit qui parcourt le fond du vallon et longe une belle digue naturelle formée par l'amoncellement des galets ; Cette aglomération de galets est telle que dans les grandes marées la mer soulève ces tas énormes et les rejette sur la route qui en est complètement obstruée.

Qu'il me soit permis d'ouvrir ici une courte parenthèse, pour l'instruction du lecteur.

L'étude de la géographie ayant été fort négligée jusqu'en ces derniers temps, beaucoup de personnes se font une idée fort vague de la configuration de nos côtes et de la nature de leur sol. Pour ne parler bien entendu que de ce que je connais *de visu*, je rappellerai que nos côtes de la mer du Nord et du Pas-de-Calais se composent d'une série non interrompue de dunes plus ou moins hautes, coupées par les rocher des caps Blanc-nez et Gris-nez et que les plages de ces régions sont uniquement recouvertes de sable. A partir de l'embouchûre de la Bresles, le sable commence à disparaître pour faire place à de hautes falaises, espèces de montagnes calcaires taillées à pic et dont la hauteur varie, suivant les lieux, depuis 50 jusqu'à 130 mètres ces côtes sont échancrées par des vallons où s'établissent des stations balnéaires, ou s'abaissent pour former des baies où se sont établis des ports. La nature du sol se modifie également ; si le sable se rencontre encore sur certaines plages, la majeure partie d'entre elles sont obstruées par les galets, et cela au grand désespoir des baigneurs. Ces galets sont des cailloux ronds de volume bien différent ; j'en ai vu

pesant 1 kilo 10, 20, 30 et même 40 kilos. A partir de l'embouchûre de l'Orne, le tableau change encore.

.... Mais je ne veux pas anticiper, espérant dans une prochaine relation pouvoir raconter ce que j'ai vu et non ce que j'ai appris.

Nous passons sur un pont en fer la jolie rivière de la Saane qui se jette dans la mer par un tout petit canal creusé sous les galets. Un peu plus loin nous remarquons un parc aux huîtres, qui, paraît-il, n'enrichit pas son propriétaire.

Nous prenons un sentier de traverse qui nous mène par une montée très raide au village de *Quiberville* (257 hab.)

Nous nous retournons encore une fois pour contempler le paysage qui se déroule à nos pieds et nous pénétrons dans le village. Nous passons à côté d'une modeste église massive et basse, et nous descendons un chemin creux dans lequel s'abrite un calvaire. Nous sommes toujours fort au-dessus du niveau de la mer que nous apercevons encore et un vent violent contrarie beaucoup notre marche. Mais à mesure que nous avançons, le pays se couvre d'arbres et nous descendons une route magnifique, genre d'avenue dont la perspective se perd dans les brumes du vallon. Nous nous arrêtons bientôt sur un pont de pierre jeté sur le Dun. Ce ravissant cours d'eau, qui se jette un peu plus loin dans la mer, coule de chaque côté d'un long et étroit îlot boisé qui divise la rivière en deux petits ruisseaux aux eaux limpides et au cours impétueux. Au bout de la route, la perspective de notre avenue se continue par une gorge verdoyante qui monte entre quatre rangées d'arbres. Nous tournons à droite après avoir franchi un petit embranchement du Dun qui va rejoindre cette rivière près de son embouchûre. Trois belles routes convergent à un carrefour où s'élève une belle petite croix en pierre. Nous admirons, en passant, un vieux château dont nous contournons le parc entouré d'un gros mur.

Nous sommes dans *St-Aubin-sur-Mer*, petit village de 300 hab. Nous remarquons sa jolie petite église basse et solidement assise, comme toutes celles du pays. L'intérieur qui se compose de deux nefs (ce qui est d'un style déplorable) n'offre de remarquable qu'un très beau carrelage en mosaïque. Cimetière autour de l'église avec calvaires devant et derrière. Nous arrivons à un carrefour au centre duquel s'élève un beau calvaire neuf. Nous côtoyons le Mesnil-Gaillard, hameau précédé d'un petit vallon qui se termine au bord de la mer.

Nous traversons *Sotteville-sur-Mer*, grand village de 1,200 habi-

tants, et nous parcourons ensuite une plaine couverte de moissons. La route monte insensiblement en se rapprochant de la mer que nous ne tardons pas à découvrir. Nous passons devant un vieux calvaire détruit sur lequel est scellée une petite croix en fer, et nous débouchons brusquement sur un étroit vallon dont le fond et les côtes presque à pic sont garnis de fraîches et coquettes habitations. C'est *Veules*, bourg de 1,200 habitants, très recherché par les artistes pour la beauté de ses environs, et station balnéaire fort à la mode. Nous parcourons un peu au hasard ce fouillis de petites rues et nous nous orientons sur l'église que nous atteignons bientôt. C'est un grand et bel édifice qui a fort grand air, mais l'intérieur est nu et triste ; chacune des trois nefs est surmontée devant sa chapelle respective d'un grand Christ en bois. La tribune des orgues, en vieux bois sculpté, coupé de filets et d'arabesques dorés qui ont l'air de lames de métal incrustées dans le bois, est excessivement curieuse, on y lit l'inscription suivante : « *Ceste piece a este faicte du thresor et aulmones de leglise de ceans enlan* ✠ 1628 ✠. Une Mise au tombeau, qui paraît taillée dans le mur, est également fort curieuse. Nous remarquons en sortant un calvaire d'une haute antiquité.

Nous entrons non loin de là dans un petit café propret où, sur notre demande, on nous sert (en fraude) de l'excellent cidre. Nous lui accordons unaninement la palme sur tous les cidres bus jusqu'à ce jour, et bien que la carafe ait une rotondité respectable, nous faisons à la bienfaisante liqueur l'honneur d'une seconde lecture. Après un déjeûner composé de pain et de jambon, nous bouclons le sac et nous remettons en route. Nous franchissons sur un petit pont en pierres la jolie rivière de la Veules, cours d'eau limpide faisant mouvoir de chaque côté du pont les roues d'un pittoresque moulin à eau. Nous gravissons un mauvais sentier rocailleux qui rejoint la petite route près de la mer que nous cotoyons l'espace d'une lieue environ. Devant un calvaire, nous quittons notre voie pour prendre la grand'route de Saint-Valery à Rouen, et nous descendons dans un joli vallon qui débouche dans l'immense vallée de Saint-Valery. Malgré notre fatigue, nous ne cessons de nous exclamer devant ce magnifique et grandiose panorama. Nous arrivons devant une grande et imposante église entourée d'un fossé et d'une muraille, comme une forteresse. devant le portail s'élève un calvaire en pierres fort ancien. L'intérieur du temple est nu et banal. C'est à cet endroit, (dit la Cité), qu'existait un modeste hameau, avant que des pê-

cheurs, au XVI[e] siècle, vinssent s'établir au bord de la mer pour fonder la ville actuelle. Nous sommes à *Saint-Valery-en-Caux*, jolie ville de 4,238 habitants.

Nous descendons des rues fort belles, mais tristes et désertes, nous passons devant une petite gare (le chemin de fer existe depuis deux ans) et nous entrons à tout hasard dans *l'hôtel de la Gare*, petite auberge où on nous donne les deux chambres demandées. Après un repos d'une heure, pendant lequel nous nous rafraichissons d'un cidre assez mauvais, nous allons pousser une pointe dans la ville. Nous longeons de beaux quais déserts plantés de grands arbres. Les bassins et le port sont obstrués par la vase et les galets, et nous voyons quelques brigades d'ouvriers travailler qui à réparer les murs, qui à enlever des galets, mais tout cela manque d'activité. Aussi rapportons-nous une triste impression de notre promenade.

Nous rentrons dîner, mais il est dit que rien ne nous plaira ici. On nous sert un mauvais repas composé d'œufs, veau, petits pois, salade et fromage, tout cela accommodé avec une même sauce tout à fait inédite qui n'inspire à mon compagnon qu'une médiocre confiance. Je me jette d'abord sur les mets avec une certaine voracité, mais l'attitude réservée de mon vis-à vis m'inquiète, et je ne sais pourquoi, le Festin ridicule de Boileau me revient à la mémoire. Déjà j'ouvre la bouche pour déclamer ces premiers vers que je trouve tout à fait de circonstance :

« D'où vous vient aujourd'hui cet air sombre et sévère,
Et ce visage enfin plus pâle qu'un rentier
A l'aspect d'un arrêt qui retranche un quartier ? »

mais le même sentiment ou plutôt la même sensation s'est emparée de mon individu et nous nous levons brusquement de table avec un ensemble magnétique. Pour faire diversion, nous reprenons notre promenade sentimentale à travers les rues solitaires de la ville. Nous visitons une petite église fort nue, et après avoir parcouru un certain nombre de petites rues, nous arrivons à l'établissement des bains, fort propre, mais très petit. Non loin de là s'ouvre l'entrée du port, garnie de deux petites jetées ; nous parcourons l'une d'elles à l'entrée de laquelle s'élève un beau calvaire et dont l'extrémité supporte un petit phare à feu fixe de 9 mètres de haut. De hautes falaises dominent ce petit port.

Nous rentrons par la belle promenade des quais et nous nous installons dans l'estaminet de notre petit hôtel où nous demandons du café. Une bonne nous sert la demi-tasse et nous demande ensuite si nous voulons du fil en trois ou du fil en quatre ; nous nous regardons étonnés, et comme un sourire railleur se dessine sur nos lèvres, la fille ajoute : « Peut-être que ces Messieurs préfèrent le fil en six, dans ce cas, je vais appeler Monsieur. » — « Allez, ma fille, et surtout ne nous donnez pas de fil à retordre. » Le patron arrive et nous apprend, à notre grand amusement, qu'on appelle ainsi les petits verres de cognac : du fil en trois, c'est un verre à trois sous, le fil en quatre, le verre à quatre sous, le fil en six, c'est la fine champagne. « Dans ce cas, donnez nous du fil en quatre », répliquons-nous en riant, mais pour bonne, la coutume est bien bonne. Ce petit incident nous a mis en gaîté et nous faisons force jeux de mots sur le fil oseille, le filigrane, le phylloxera, etc., etc. Mais ce jeu dangereux nous a complètement allourdi le cerveau et le sommeil seul peut rétablir un équilibre momentanément interrompu Nous regagnons nos chambrettes où un bon lit nous dédommage du mauvais dîner, sans doute pour justifier cet axiôme : « *Qui dort dîne.* »

ONZIÈME JOURNÉE.

De Saint-Valery-en-Caux à Fécamp.

Nous nous levons à quatre heures et demie. Le temps est fort mauvais, mais nos corps sont maintenant endurcis et une question de beau ou mauvais temps ne saurait nous retenir. A cinq heures, nous nous mettons en route. Nous gravissons péniblement un affreux petit sentier qui se perd bientôt dans les champs et ce n'est qu'en traversant des propriétés particulières que nous parvenons à regagner la grand' route ; heureusement, la campagne est déserte à cette heure matinale et personne ne vient nous demander compte de nos allures de maraudeurs.

Le ciel est chargé de nuages menaçants, ce qui ne nous dispose pas à la gaîté. Nous suivons la belle grand'route de Saint-Valery à Fécamp jusqu'à ce que nous en rencontrions une autre plus petite qui nous rapproche de la mer. Nous passons devant un calvaire et laissons sur notre droite *Saint-Sylvain*, petite commune de 300 habitants ; on sonne l'*Angelus* à l'église. Plus loin, à gauche, nous distin-

guons le clocher d'Ingouville. Nous pénétrons dans une magnifique avenue de sapins et de chênes, et à la faveur d'une trouée, nous découvrons, au bout d'une vaste pelouse, un vieux château entouré d'arbres séculaires et défendu par un large fossé sans eau, c'est le château d'*Anglesqueville*. Plus loin, l'horizon s'élargit : c'est Saint-Riquier à gauche, à droite, une grande maison blanche, et un peu au-delà, un grand et beau château garni de tourelles. Nous sommes décidément dans le pays des châteaux. Voici maintenant le magnifique domaine de Janville ; le château a un style gothique et une vieille teinte rougeâtre qui lui donnent un cachet moyen-âge. Le fronton de la façade principale est garni d'un cadran surmonté d'un petit clocheton muni d'une cloche. Une belle et vaste terrasse ménage aux appartements une perspective qui s'étend au loin dans la campagne. Un large fossé sans eau sépare la propriété de la route. Un peu plus loin, on entrevoit dans le parc une vieille tour massive cachée dans les grands arbres.

Nous descendons sous une voûte épaisse de vieux chênes un joli chemin qui abcutit au pied d'une petite église presque neuve élevée sur une terrasse maintenue par un soubassement de gros murs. A quelques pas de là un jeune maître d'école inspecte son jardin en attendant la classe et quelques femmes vont et viennent dans les petites rues du village. C'est *Paluel*, village de 647 habitants. Nous descendons dans une immense et magnifique vallée qui s'étend jusqu'à la mer et traversons sur un pont de pierre la belle rivière de la Durdant au cours impétueux ; un moulin à eau anime ce coin charmant d'un admirable paysage. Nous gravissons lentement une large route qui serpente sur le flanc du coteau, et nous nous arrêtons fréquemment pour admirer l'immense panorama qui se déroule à nos pieds. Nous passons devant l'ouverture béante d'une sombre caverne et arrivons à *Malleville-les-Grès*, petit bourg de 250 habitants, qui se trouve au haut de la colline. Voici encore un riche domaine qui occupe une grande étendue de terrain ; un calvaire en protège l'entrée.

Mais déjà un joli sentier nous entraîne au fond d'un étroit vallon plein de verdure et de feuillage ; à peine sommes-nous en bas qu'il nous faut remonter le versant opposé. Nous traversons *Auberville-la-Manuel* (411 habitants), dont le petit clocher pointu se cache dans les arbres. Au détour du chemin, un large portique, dont l'origine paraît remonter à plusieurs siècles, donne accès à une vaste et riche ferme précédée d'une immense cour ; plus loin, derrière la ferme, apparaissent les

lignes sévères d'un vieux château flanqué de noires tourelles. Le chemin devient nu et monotone ; seule une grande ferme entourée d'un beau parc attire notre attention. Nous longeons *Saint-Martin-aux-Buneaux*, grand village de 1,500 habitants, bientôt suivi du hameau de *Vinchigny*.

Puis le pays reprend son aspect pittoresque. Nous descendons dans un vallon dont le fond est sillonné de trois belles routes blanches qui tranchent sur les teintes sombres des coteaux boisés. Toute trace de chemin a disparu sous un tapis de mousse et de verdure, et à droite et à gauche s'étendent à perte de vue de véritables fouillis de fougères dont je cueille des échantillons, je cueille également différentes espèces de fleurs que je n'ai jamais vues dans nos régions. C'est véritablement une flore nouvelle qui s'épanouit dans ces lieux enchanteurs et l'on se croirait transporté sous d'autres latitudes. Malheureusement, le temps, depuis longtemps menaçant, prend une mauvaise tournure, et une pluie fine commence à nous inquiéter. Nous montons une magnifique avenue qui conduit à un vaste domaine dont nous contournons les hautes murailles ; bientôt le château lui-même s'offre à notre vue, démasqué par une vaste pelouse qui s'étend jusqu'au fossé d'enceinte. C'est sous une véritable averse que nous faisons notre entrée peu triomphale dans *Sassetot-le-Mauconduit* (1,443 habitants), village vaste et bien bâti, possédant une belle et grande église tout à fait moderne.

Nous passons devant la boutique d'un pharmacien s'intitulant : « *marchand chimiste* ». Sur le pas de la porte, un type de *Diafoirus*, à faire tressaillir les mânes de Molière, considère avec stupéfaction notre air dépenaillé. Malgré un teint bilieux bien caractéristique, sa large et plate figure respire la bonhommie, et son œil larmoyant contient avec peine les marques d'une commisération qui ne demande qu'à se donner un libre cours. Touché de cette muette sympathie, et désireux de lui laisser une preuve palpable de sa reconnaissance, mon compagnon me propose d'aller demander quatre sous de pilules pour remettre..... le temps, je suis plutôt d'avis d'aller demander un abri et un rafraîchissement à un cabaretier voisin. Ainsi faisons-nous, et après avoir vidé une carafe d'excellent cidre, nous partons par une pluie battante, déjà raidis par l'eau qui imbibait nos vêtements. Après une marche de deux kilomètres, nous traversons un nouveau vallon tout couvert de fougères et débouchons sur le grand village de *Saint-Pierre-en-Port* (1,144 habitants), dans les rues duquel nous nous égarons. Nous re-

trouvons enfin notre route après avoir arpenté en tous sens ce village rempli d'échoppes de tisseurs, et nous arrivons dans une vallée profonde qui s'ouvre sur la mer.

Nous suivons le fond de la vallée qui se resserre insensiblement jusqu'à former une véritable gorge et nous finissons par nous trouver dans un ravin que nous parcourons péniblement, car la pluie redouble et les chemins deviennent mauvais. La route remonte doucement le long du versant opposé et nous arrivons dans un bois peuplé de grands chênes sous lesquels nous cherchons un abri, car la pluie tombe maintenant à verse, et nous ruisselons depuis la coiffure jusqu'aux pieds. Mais bientôt les arbres eux-mêmes se transforment en gouttières et nous inondent littéralement; aussi nous empressons-nous de fuir ce bois inhospitalier, grondant et maugréant contre ce temps intempestif. Le ciel semble sensible à nos reproches, car au bout d'un quart d'heure la pluie a complètement cessé. Nous traversons Elétot, village de 873 habitants. Dans un chemin creux, nous voyons arriver un groupe de faucheurs armés de leurs instruments de travail; ainsi vus de loin et dans le demi-jour d'un chemin ombragé, on croirait voir s'avancer une troupe de patriotes pendant l'invasion russe en Pologne.

Nous cotoyons deux petits vallons que nous laissons sur notre droite ainsi que le village de *Senneville-sur-Fécamp*. Nous obliquons à gauche et traversons deux embranchements de la grand'route de St-Valery à Fécamp; puis nous descendons par une pente douce dans un petit vallon qui débouche dans la grande vallée de Fécamp; magnifique point de vue que nous n'admirons pas longtemps, il faut l'avouer, car la fatigue nous abat. Nous traversons de longues rues garnies de vieilles maisons dont quelques-unes sont vraiment curieuses, et nous arrivons enfin à l'*hôtel du Grand Cerf*, qui nous a été recommandé. Nous prenons possession de nos chambres où nous nous abandonnons aux délices d'un court repos. Court repos, ai-je dit avec raison, car nous sommes esclaves de notre programme, et nous avons toute la ville à visiter avant le soir.

Notre hôte, homme très aimable, nous fait d'abord parcourir les cours et les bâtiments de son hôtel, car tout cela faisait partie de l'antique abbaye des Bénédictins; on ne voit plus guère que des vieux murs épais comme ceux d'une forteresse. Cette abbaye fut longtemps fort célèbre. Son origine remonterait à une fameuse abbaye de femmes fondée en 664 par un baron Waninge qui s'était voué à Dieu. La communauté, devenue fort prospère, comptait plus de 300 religieuses, quand elle fut détruite par les Normands en 841. Richard Ier, duc de Normandie, rebâtit en 988 le monastère qu'il dédia à la Sainte-Trinité, et en fit une

abbaye de Bénédictins qui parvint à un degré de puissance et de splendeur remarquable, et subsista jusqu'au XVIIIe siècle ; les ducs de Normandie y séjournaient quelquefois. Nous sortons pour visiter les ruines du château de Guillaume Longuépée : ce ne sont plus guère que des morceaux de vieilles tours et des pans de murs tapissés de lierre (ces ruines dominent le chemin de fer).

Nous allons de là visiter l'église, qui était naguère la chapelle de l'abbaye. Parfaitement conservé, ce splendide monument, bâti à des époques différentes, présente les types les plus divers du XIe au XVe siècle. Nous passons devant l'entrée principale où nous remarquons le fronton qui surmonte le portail et la haute et solide tour qui domine le monument. Nous longeons le côté qui regarde la rue et pénétrons par un portail latéral après avoir descendu douze marches. La première impression est saisissante, et nous sommes tout d'abord frappés du caractère grandiose et imposant de ce magnifique édifice ; l'on ne peut s'empêcher de reconnaître que si les moines, avaient à cette époque le monopole de l'intelligence, de l'esprit et du savoir, ils avaient le goût du beau et savaient encourager les arts. Nous remarquons en entrant deux énormes coquillages servant de bénitiers. Le monument forme une vaste croix latine. Il y a trois nefs d'une longueur démesurée mais qui paraissent étroites en raison de leur longueur et de leur hauteur ; la nef principale est excessivement élevée, ce qui n'est encore rien comparativement au centre du transept qui est d'une hauteur prodigieuse. Nous commençons notre visite par la nef droite. Sur un pilier, je relève une inscription sur marbre noir — *D O M. A la mémoire de Philippe du Fossé XXIe abbé de Fécamp, Estold d'Estoutteville XXIIIe abbé de Fécamp, fondateur de la maîtrise ; et de Jehan de la Haulle de Grémonville, XVe abbé de Fécamp, tous trois inhumés dans la nef de cette église. — Priez Dieu pour eux. — Restitutum sumptu publico, anno MDCCCLXX.* — Plus loin nous voyons une chapelle où se trouve un monument sculpté avec une très longue inscription relatant que — Ci gisent deux vénérables, l'oncle et le neveu, l'un mort en 1614 et l'autre en 1661. — Nous voici la hauteur du chœur : l'aile droite du transept contient deux chapelles. Celle du fond possède un très vieil autel et un beau tableau du baptême de Jésus-Christ. L'autel qui décore la première chapelle est surmonté d'un tableau ou plutôt d'une sculpture en pierre représentant la mort de la Vierge ; cette scène se compose de douze personnages de grandeur naturelle peints ; quoique l'origine en paraisse fort ancienne, l'œuvre est parfaitement traitée et quelques têtes ont une expression vraiment remarquable. Sur le côté se trouve une sorte de comparti-

ment en pierre très élevé ; dans le bas est sculptée une scène impossible à décrire, et sur le côté est scellée une pierre grisâtre fort usée sur laquelle se trouve la profonde empreinte d'un pied assez fort, comprimé du côté des doigts. La tradition rapporte qu'un ange apparut pendant la reconstruction de l'église et posa le pied sur cette pierre qui en a gardé l'empreinte. Il est difficile, pour ne pas dire impossible, à un œil tant soit peu familiarisé avec les œuvres d'art, de reconnaître là une œuvre humaine. Comme effet, cela rappelle le travail séculaire de la goutte d'eau sur la pierre. Pour l'observateur non prévenu, qui envisage la question à un point de vue purement physique, la chose est, en tous cas, fort extraordinaire. Le chœur est de toute beauté : les vieilles stalles des religieux bénédictins sont encore là, telles qu'elles étaient il y a des siècles ; toutes en bois sculpté, lourdes et massives, elles forment plusieurs longues rangées d'un aspect sévère et vraiment imposant. J'en compte quatre-vingt-douze, plus quatre plus larges, et quatre autres vraiment remarquables et d'une grande richesse de sculpture et d'ornementation. Le maître-autel est splendide : les pilastres sont revêtus d'épaisses plaques de marbre d'une grande variété et d'une valeur inappréciable ; l'autel est surmonté d'une immense pièce dorée représentant des anges soutenant un dais. Tout autour du chœur, qui est immense, sont groupées de très belles chapelles qui, au point de vue archéologique et artistique, mériteraient chacune une mention spéciale et une longue description. Couvertes à profusion de très belles sculptures, elles possèdent toutes un autel en pierre d'une grande valeur artistique et un cénotaphe sur lequel est étendu un abbé en mître et en crosse : toutes les figures sont mutilées (souvenir des vandales de 1793). Derrière le chœur est établie une petite rotonde garnie d'une grille dorée. Dans le mur est pratiquée une petite niche dans laquelle est conservée une relique du précieux sang ; ce tabernacle est fermé par une petite porte en fer ou bronze doré, ornée de délicates ciselures représentant le Christ en croix. Tout cela est encadré dans un beau morceau de marbre blanc dans lequel sont sculptés des per-personnages minuscules : merveilleux ouvrage. Je relève l'inscription suivante : — *Hic sanguis DN. IHV. XPI.* — Dans le fond de l'église, nous remarquons une très élégante chapelle de la Ste-Vierge. En revenant par la nef gauche, nous nous arrêtons longuement à admirer, dans le fond de l'aile gauche du transept, une immense horloge munie d'un carillon et marchant très régulièrement, comme l'indique le mouvement lent et régulier de son balancier ; cette horloge marque l'heure, le jour et les phases de la lune. En dessous, la date — 1667. — Nous

nous extasions encore une fois devant la hauteur du transept, et nous sortons enfin de ce temple magnifique dont les merveilles nous laissent une impression profonde.

Nous rentrons à l'hôtel satisfaire le corps après avoir contenté l'esprit. Nous entrons dans une bonne vieille salle à manger, où, munis d'un appétit de maçon, nous expédions rapidement, mais consciencieusement, un repas succulent.

J'accorde une mention spéciale à une corbeille d'énormes cerises à qui nous prodiguons les marques de sympathie. Nous sortons ensuite visiter la ville et le port.

Ville de 12,684 habitants, située sur la Manche, à l'embouchure des rivières de Ganzeville et de Valmont, Fécamp s'étend sur un espace de plus de 4 kilomètres, entre deux rangs de collines jadis boisées, aujourd'hui cultivées, et ne forme pour ainsi dire qu'une longue rue depuis l'église jusqu'au port. Après avoir parcouru des quartiers fort animés mais nullement intéressants, nous suivons une longue ligne de quais qui bordent plusieurs bassins. Nous sommes sur le bord opposé à l'avant-port que nous examinons de loin et qui nous paraît assez vaste ; c'est du reste un des meilleurs de la côte. Un phare de premier ordre à feu fixe s'élève sur le mont de la Vierge : c'est une petite ascension de 130 mètres au moins à laquelle nous nous dérobons, car nous avons eu une journée fort dure, et le jour, du reste, commence à tomber. Nous rentrons par des rues fort animées, et nous remarquons une population vive et alerte, dont le type est généralement assez beau. Fécamp est un centre assez actif au point de vue maritime, commercial et même industriel ; on y compte de nombreux chantiers, des ateliers de construction de machines, des fabriques de filets, des filatures, des tissages, etc. Que je n'oublie pas de mentionner la célèbre fabrique de la liqueur la *Bénédictine*, qui n'a jamais rien eu de commun avec les bons pères Bénédictins. Nous rentrons enfin au logis, et mon compagnon, confortablement installé sous une élégante vérandah, a à peine allumé une bonne pipe en procédant au dépouillement d'un fin moka, que déjà, fourré sous les couvertures, je prélude aux variations d'un ronflement sonore.

DOUZIÈME JOURNÉE

De Fécamp à Etretat.

Lever à 5 heures et départ à 5 heures 20. Nous traversons une partie de la ville, et devant une immense corderie nous prenons un sentier presque à pic qui nous mène au faîte du versant ouest du

vallon. Nous jetons un dernier regard sur cette belle vallée de Fécamp, et rengainant nos jumelles, nous marchons d'un pas alerte à la découverte de nouveaux sites. Nous passons devant une grande ferme d'apparence fort ancienne. Les arbres qui bordent la route en cet endroit accusent un âge avancé : des inscriptions et de grossiers dessins, tracés depuis de nombreuses années sans doute, ont démesurément grandi.

Nous traversons, sans incidents dignes d'être rapportés, le bourg de *Rénoville* et le petit hameau de *Roquetel*, coupons l'extrémité d'un petit vallon, laissons *St-Léonard* sur notre droite, traversons le village de *Criquebeuf-en-Caux* (285 habitants) le hameau du *Bout de la ville*, et arrivons à la lisière d'un bois touffu. Là nous commençons à descendre un sentier rocailleux et raviné qui ne nous procure pas de bien douces jouissances, quant à la marche du moins, car nous heurtons presque à chaque pas de grosses pierres anguleuses qui nous blessent le pied et entravent notre marche; mais comme il n'y a pas de roses sans épines, nous sacrifions sans regret nos vaillants auxiliaires pour nous livrer sans réserve aux jouissances de la vue. A travers les rares éclaircies du bois, nous entrevoyons des vides qui nous donnent le vertige ; nous entendons monter des voix bruyantes, des chants joyeux, mais rien ne s'offre encore à nos yeux, le bois reste épais et la descente est toujours rapide. Enfin, après bien des détours et des circuits dont il est imposible d'apprécier l'étendue, nous arrivons à un coude où la descente fait une pause, si je puis m'exprimer ainsi, c'est-à-dire que la pente cesse sur un espace de quelques mètres. Là une éclaircie nous permet de plonger le regard jusqu'au fond du vallon et d'examiner un coin du paysage : à une trentaine de mètres au-dessous de nous, une longue corderie, suspendue sur le ravin, s'accroche aux flancs de la colline : nous entendons distinctement monter le chant monotone des jeunes garçons qui développent à reculons la corde qu'ils viennent de tresser ; à droite une longue route blanche suit le fond du vallon et va se perdre au loin dans la mer. Des maisons aux couleurs claires, des chalets légers comme des chateaux de cartes s'étagent en gradins le long des coteaux, et leurs toits d'ardoises, éclairés par intervalles par un rayon furtif, tranchent sur le fond noir de la forêt. Nous faisons une courte halte pour admirer ce tableau. Puis un chemin plus large et moins dur nous conduit enfin au terme de cette interminable descente.

(*A suivre*).

Lille Imp. L. Danel.

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE

DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE SEPTEMB. & OCTOBRE

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

1032. Degond (Gustave), receveur des postes et télégraphes, boulevard Montebello
1033. Bailleux (Edmond), filateur de lin, rue d'Esquermes, 28.
1034. Dauchez (René), commis des postes, boulevard de la Liberté.
1035. Parent (Edmond), commis négociant, rue Nationale, 136.
1036. Goursault (Eugène), commis des postes, boulevard de la Liberté.
1037. Nuytten (Gustave), négociant en toiles, rue d'Angleterre, 60.
1038. Patoir, docteur en médecine, rue de Thionville, 16.
1039. Vangehuchten, commis négociant rue d'Artois, 204.
1040. Cox-Cappelle (E.), négociant, rue Solferino, 326.
1043. Lavaux, négociant, place du Lion-d'Or, 14.
1045. Ogez (Albert), commis négociant, rue de Béthune, 11.
1047. Roure (Ernest), négociant, rue Mercier.
1048. Faucon (Victor), docteur en médecine, rue Alexandre-Leleux, 11.
1052. Eustache (Gonzague), docteur en médecine, rue Jacquemars Giélée, 124.
1051. Dupar, instituteur, Annœullin.
1053. Decleene (Madame), rue Grande-Chaussée, 42.
1054. Pauli, sous-directeur du gaz de Lille, rue St-Sébastien, 17.

Armentières.

1046. Debosque (Charles), fabricant de toiles.

Hellemmes.

1041. Kéromnès, ingénieur des ateliers de la traction au chemin de fer du Nord.

Linselles.

1049. Hennion (Jean), filateur de lin.

Roubaix.

1042. Prouvost (Amédée), fils, peigneur de laines.

Saint-Quentin (Aisne).

1044. Mathieu, général commandant la subdivision.
1050. De Franciosi (Ch.), sous-lieutenant au 87e, attaché au service topographique en Tunisie.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(*in extenso*).

LES PAYS PRODUCTEURS DE COTON

Par M. Alfred RENOUARD,
Ingénieur civil, manufacturier à Lille, Secrétaire-général.

De toutes les plantes qui produisent des duvets, la plus importante est sans contredit le cotonnier, le *gossipium* des naturalistes, appartenant à la grande famille botanique des malvacées. Le coton a pris, depuis le commencement du siècle, une importance des plus considérables parmi les produits agricoles exotiques, et il est devenu pour les pays civilisés une matière première presque aussi essentielle à leur industrie que le blé et la viande le sont à leur alimentation.

« La synonymie des espèces du genre, dit M. J.-D. Hooker (*Flora of British India*, 1882), est ici extrêmement compliquée et a bravé les efforts de beaucoup d'auteurs. » Rien de plus vrai. Le genre *gossipium* est l'un des plus confus qui existent et des moins faciles à étudier, il aurait certainement besoin d'être refondu complètement et les espèces naturelles qui le composent bien déterminées. C'est ce que n'a jamais fait aucun botaniste.

Dans son *Système des Plantes*, Linné mentionne cinq espèces croissant sur la surface du globe ; dans l'*Encyclopédie méthodique*, Lamarck en distingue huit ; de Candolle, dans son *Prodomus*, écrit en 1808, donne la description de treize espèces et en signale trois douteuses. Walpers, en 1866, dans ses *Annales botanices*, VIIe volume, résume dans une liste de cinquante-sept noms les espèces qu'il reconnaît légitimes, mais il pense qu'elles devraient être ramenées à trois types, lesquels cultivés depuis des siècles, se seraient modifiés de façon à tromper des auteurs, qui reconnaissent dans ces transformations des espèces. Enfin, dans la monographie récemment publiée au nom du gouvernement italien par le professeur Todaro, de Palerme, il n'en

est pas énuméré moins de trois ou quatre cents formes plus ou moins distinctes.

Ce nombre d'espèces, réduit d'une part lorsqu'on les aura mieux étudiées et comparées entre elles, et augmenté d'autre part de quelques espèces océaniennes non encore bien déterminées, formera à peu près l'inventaire du genre. Il est probable que beaucoup d'entre elles sont identiques et sont le résultat d'un croisement. M. Balsamo, à Otrante, dans le sud de l'Italie, a prouvé il y a quelques années, que le cotonnier était susceptible d'une hybridation artificielle, car il est arrivé à croiser le *G. hirsutum* (Mill.), qui vient facilement dans ce pays, avec le *G. maritimum* (Tod.) dont les soies sont plus longues et plus fines, et il a obtenu un meilleur produit (*Comptes-rendus*, 1867, 2-65, p. 763).

Les deux espèces que nous venons de nommer, sont justement celles qui fournissent les sortes de coton bien classées par les industries lilloise et roubaisienne : le *G. hirsutum* fournit le coton dit *courte-soie* (coton de la Louisiane, de la Nouvelle Orléans), à graines feutrées, désigné en Amérique sous le nom de *upland cotton*, et le *G. maritimum* (seu *G. barbadense*) fournit celui dit *longue soie* (coton de Géorgie), à graines lisses, appelé en Amérique *Sea Island cotton*. Elles sont d'ailleurs, avec le *G. herbaceum* (L.), spontané en Asie et peut-être en Égypte et dont la culture est assez répandue dans tout le bassin de la Méditerranée, les espèces qui à elles seules fournissent plus des trois quarts de la production industrielle de l'univers.

La confusion qui existe à propos des espèces botaniques du cotonnier se complique encore de la question de la couleur du coton. Les Anglais se sont surtout occupés de cette question. Le coton nankin, dont la couleur varie du jaune pâle au brun rougeâtre, et qu'on rencontre principalement en Chine et dans l'île de Malte, provient-il d'une espèce spéciale? Si l'on en croit Robert Fortune, qui fut envoyé par le gouvernement pour étudier les productions végétales de la Chine, le coton blanc et le coton nankin proviendraient d'un même végétal, et les Chinois en sépareraient les deux espèces sur le même arbre. M. Thomas Clegg, de Manchester, est du même avis, il ajoute que ce n'est que dans un pays très chaud et sur un sol aride que se produit le vrai nankin foncé et que, si l'on se livrait à des expériences suivies pendant trois ou quatre années, la graine du cotonnier maltais jaune produirait sur la côte occidentale d'Afrique du coton africain blanc et le cotonnier d'Afrique, semé à Malte, donnerait du coton maltais de

couleur nankin. Quant à M. Clarke, auquel on doit une étude assez étendue sur ce sujet, il affirme, que ce n'est que par atavisme que le cotonnier blanc redevient jaune et que cette couleur était autrefois propre aux cotonniers sauvages que la culture a profondément modifiés et dont l'espèce est aujourd'hui éteinte. La composition de la couleur naturelle de ce coton a été récemment étudiée à fond par M. Edward Schunck, à la Société des sciences de Manchester.

Quel que soit leur développement, tous les cotonniers sont ligneux. Les botanistes qui ont classé le genre cotonnier en deux grandes divisions : le cotonnier en arbre (*G. arboreum*, L.) et le cotonnier herbacé (*G. herbaceum*, L.), ne lui ont pas appliqué de désignations exactes. Mais il est à remarquer que l'espèce la plus petite est généralement annuelle dans les pays placés en dehors de la zone tropicale, tandis qu'elle vit plusieurs annés, comme la grande espèce, dans les contrées à température constamment chaude.

On rencontre l'une et l'autre espèce à l'état spontané dans toute la région tropicale. De là, la culture a disséminé les cotonniers herbacés sur un grand nombre de points du globe, où la température moyenne, quoique notablement moins élevée, dépasse 4500 degrés dans un espace de temps continu de six à huit mois. Les cotonniers en arbres ont toujours exigé pour mûrir une somme de chaleur accumulée de 5500 degrés.

Ce sont là des indications dont on n'a jamais tenu assez compte dans les très nombreux essais d'acclimatation du cotonnier qui ont été faits de nos jours, particulièrement de 1862 à 1866, pendant la guerre de sécession américaine, alors que l'une des principales sources d'approvisionnement faisant défaut, il fallut tenter les plus grands efforts pour faire adopter la culture de cette plante textile partout où elle semblait offrir quelques chances de succès. Aujourd'hui que les prix qui à cette époque avaient haussé de 300 à 400 p. 100 ont repris leur taux normal, il reste bien peu de chose des tentatives faites, et les États-Unis restent encore comme alors au premier rang des pays producteurs. C'est ce que nous allons établir.

I. — LE COTON EN AMÉRIQUE.

Une bonne partie du coton employé sur le continent lui est fourni par l'Amérique et notamment par les États-Unis. C'est donc de la pro-

duction de ce textile dans les divers États de l'Union Américaine que nous allons dès l'abord nous occuper.

Fait digne d'attention, la culture du cotonnier n'est pas, dans ce pays, de date bien ancienne. En 1786, huit balles de coton (la balle pèse 181 kilogs) étaient envoyées de New-York à Liverpool. Les employés de douane anglais confisquèrent la marchandise à son arrivée, prétextant que, l'Amérique n'étant pas un pays producteur de coton, on avait intentionnellement caché la provenance véritable du textile pour éviter le paiement de certains droits. La production des certificats d'origine n'eut raison qu'à la longue de la confiscation officielle. Il n'y a pas un siècle que ce fait s'est produit, et déjà quel chemin parcouru ! Si nous consultons, en effet, les relevés annuels publiés par le *Bureau de l'agriculture* de Washington, nous arrivons aux chiffres suivants, qui représentent, pendant les trente dernières années, l'effectif des récoltes de coton aux États-Unis :

RÉCOLTES DES ÉTATS-UNIS PENDANT LES TRENTE DERNIÈRES ANNÉES.

ANNÉES.	NOMBRE DE BALLES DE COTON.	ANNÉES.	NOMBRE DE BALLES DE COTON.
1851-52	3.016.029	1867-68	2.430.893
1852-53	3.262.882	1868-69	2.260.557
1853-54	2.930.027	1869-70	3.114 592
1854-55	2.847.339	1870-71	4.347.006
1855-56	3.527.845	1871-72	2.974.351
1856-57	2.939.519	1872-73	2 930.508
1857-58	3 113.962	1873-74	4.170.388
1858-59	3.851.481	1874-75	3.827.845
1859-60	4.669 770	1875-76	4.632.313
1860-61	3.656.084	1876-77	4.474.069
1861-62	4.800 000	1877-78	4.773.865
1862-63	1.500.000	1878-79	5.074.155
1863-64	500.000	1879-80	5.761.252
1864-65	300.000	1880-81	6.605.750
1865-66	2.151.446	1881-82	5.456.048
1866-67	1.951.988		

Ainsi la production, après avoir été pour ainsi dire nulle pendant la période de la guerre de sécession, est arrivée à plus du double de ce

qu'elle était avant cette époque. Le travail libre a donc amené un résultat supérieur à celui qui avait jamais été obtenu du temps de l'esclavage. Nous ajouterons que cette production n'a pas augmenté en raison directe de la surface cultivée, mais surtout à cause des sérieux perfectionnements apportés aux procédés de culture après la guerre, grâce à l'introduction dans les plantations de travailleurs blancs, qui ont en moyenne partie remplacé les nègres affranchis.

Ordinairement, la récolte a un double emploi : une partie, la plus grande, est exportée à l'étranger, le restant est consommé dans les usines américaines. Le tableau suivant indique quelles sont les exportations de coton brut faites par les États-Unis pendant ces quatre dernières années :

NOMBRE DE BALLES DE COTON EXPORTÉES DES ÉTATS UNIS

PAYS DE DESTINATION.	1878 1879.	1879-1880.	1880-1881.	1881-1882.
Grande-Bretagne	2.052.555	2.554.489	2.832.127	2.294.560
France................	422.948	397.797	554.069	379.915
Continent.............	933.904	875.665	1.148.104	026.627
Canada................	15.067	20.452	24.030	31.547
Autres pays...........	56.530	36.600	31.016	49.973
Totaux	3.481.004	3.885.003	4.589.346	3.582.622

D'après le tableau qui précède, l'Angleterre figure, en 1882, pour 2,297,560 balles. Mais on sait qu'une forte partie des cotons américains importés à Liverpool ne font que transiter et sont réexpédiés ensuite à destination du Havre et d'Anvers.

La consommation intérieure du coton aux États-Unis suit une progression remarquable et constante ; elle n'était que de 666,000 balles en 1865-1866 et elle a atteint, en 1882, 1,967,435 balles.

D'après les statistiques officielles, la consommation locale, interrompue un instant par la guerre de sécession, se répartirait ainsi depuis cette époque :

CONSOMMATION DU COTON AUX ÉTATS-UNIS

ANNÉES.	NOMBRE DE BALLES.	ANNÉES.	NOMBRE DE BALLES.
1865-1866	666.000	1874-1875	1.200.473
1866-1867	770.000	1875-1876	1.354.192
1867-1868	965.666	1876-1877	1.429.005
1868-1869	926.254	1877-1878	1.492.400
1869-1870	862.626	1878-1879	1.561.873
1870-1871	1.166.968	1879-1880	1.795.334
1871-1872	1.137.540	1880-1881	1.938.937
1872-1873	1.201.127	1881-1882	1.964.535
1873-1874	1.321.089		

Ces tableaux, bien que très complets, ne comprennent pas la récolte du coton connu sous le nom *Sea-Island* (*G. maritimum*). Importé pour la première fois des îles Bahama en 1786, le cotonnier Sea-Island prospéra rapidement sur le sol des États-Unis. Depuis, sa culture s'est répandue dans la Caroline du Sud, dans l'Alabama, la Louisiane, la Virginie et le Texas. Sa production, qui avait considérablement baissé pendant les années qui suivirent la prise de Richmond, s'est relevée graduellement et a atteint, en 1882, 37,868 balles :

RÉCOLTES DU COTON SEA-ISLAND.

ANNÉES.	NOMBRE DE BALLES.	POIDS DES BALLES.
		livres.
1875-1876	14.575	»
1876-1877	18.352	»
1877-1878	21.510	»
1878-1879	24.862	348.50
1879-1880	31.647	351.22
1880-1881	35.021	356.33
1881-1882	37.862	344.64

De l'ensemble des tableaux statistiques que nous venons d'énumérer, il résulte que, comme nous l'avons dit, sauf la légère décroissance de la dernière année, les résultats obtenus depuis 1878-1879 dépassent de beaucoup le chiffre des récoltes qui ont précédé la guerre esclavagiste. Les meilleurs rendements connus avant cette période sont ceux de 1859-1860 et de 1861-1862, qui ont été de 4,800.000 balles environ; depuis 1878, les chiffres de 5 et 6 millions ont été atteints, et la vaste étendue des terrains ensemencée chaque année laisse supposer que ce total lui-même ne tardera pas à être dépassé.

La part qui revient à chaque Etat, dans la récolte de 1881-1882, s'établit comme suit :

STATISTIQUE DE LA RÉCOLTE PAR ÉTATS

ETATS.	NOMBRE DE BALLES.	POIDS DU COTON.
		livres.
Louisiane	1.190.708	551.297.804
Texas	459.335	231.578.333
Alabama	265.040	131.109.187
Floride	54.879	394.003.008
Géorgie	684.966	
Caroline du Sud	511.046	238.147.436
Virginie	752.026	360.220.454
Caroline du Nord	752.026	101.803.980
Tennessee et divers	1.278.913	612.026.875
Totaux	5.948.939	2.575.187.877

Cette culture se déplace : comme celles de toutes les autres productions agricoles du pays, elle tend à s'étendre vers l'ouest. En 1849, un huitième seulement du coton récolté venait des Etats situés à l'ouest du Mississipi ; en 1859, la proportion était des trois dixièmes ; elle est actuellement des trois huitièmes. Bientôt ce sera la moitié, et le Texas tiendra alors la première place parmi les Etats producteurs.

La récolte du coton à longue soie ou *Sea-Island* se répartit ainsi :

RÉCOLTE DU SEA-ISLAND EN 1881-82

ÉTATS.	BALLES.
Géorgie.......................... ..	27.041
Caroline du Sud....................	10.796
Texas............................	22
Louisiane...........................	3
Total....................	37.862

Ce rendement est supérieur à celui de l'année précédente, qui n'avait été que de 35,021 balles, pesant ensemble 12,479,032 livres ; la Géorgie et la Caroline du Sud continuent à fournir presque exclusivement cette variété.

Les fluctuations de prix des cotons, pendant la dernière année relevée, ont été assez sensibles ; ces prix ont varié de 13 cents à 11 cents 1/2. Le mouvement du marché est d'ailleurs assez curieux à observer depuis une cinquantaine d'années. En 1835, la livre de coton coûtait 20 cents ; la baisse commence en 1837 et continue,avec quelques interruptions, jusqu'à l'année 1860, où la livre vaut 11 cents. En 1861, les prix se mettent subitement à augmenter et atteignent rapidement 68 cents la livre en 1862, 80 en 1863, 1,90 en 1864 et 1,12 en 1865. La guerre de sécession sévit alors dans toute sa violence ; les récoltes sont abandonnées, et tous les cultivateurs du Sud sont en armes. L'année suivante, en 1866, les confédérés sont battus, la pacification se fait peu à peu, et la reprise du travail et du commerce d'exportation fait tomber le prix de la livre de coton à 52 cents. Depuis cette époque, la valeur du coton a sans cesse suivi une progression décroissante qui l'a à peu près ramenée aux prix antérieurs à la guerre ; le tableau suivant en est la preuve :

PRIX D'UNE LIVRE DE COTON BRUT AUX ÉTATS-UNIS

ANNÉES.	PRIX le plus élevé.	PRIX le moins élevé.	ANNÉES.	PRIX le plus élevé.	PRIX le moins élevé.	ANNÉES.	PRIX le plus élevé.	PRIX le moins élevé.
	cents.	cents.		cents.	cents.		cents.	cents.
1835...	20	15	1851..	14	8	1867..	36	15
1836...	20	12	1852..	10	8	1868..	33	16
1837...	17	7	1853..	11	10	1869..	35	25
1838...	12	9	1854..	10	8	1870..	25	15
1839...	16	11	1855..	11	7	1871..	22	14
1840...	10	8	1856..	12	9	1872..	27	18
1841...	11	9	1857.	15	13	1873..	21	13
1842...	9	7	1858..	13	9	1874..	18	14
1843...	8	5	1859 .	12	11	1875..	17	13
1844...	9	5	1860..	11	10	1876..	13	10
1845...	9	4	1861..	28	11	1877..	13	10
1846...	9	6	1862..	68	20	1878..	12	8
1847...	12	7	1863..	88	54	1879..	13	9
1848...	8	5	1864..	190	72	1890..	13	10
1849. .	11	6	1865..	122	33	1881..	13	10
1850...	14	11	1866..	52	32	1882..	13	11

La valeur du coton brut exporté des Etats-Unis pendant la dernière année relevée représente 162,304,250 dollars, En ramenant à la même unité les principaux produits agricoles exportés durant cette période, on pourra juger de l'importance des transactions auxquelles donne lieu ce textile :

Céréales	210.355.520	dollars.
Coton brut	162.304.250	—
Viandes salées	116.858.650	—
Huile minérale	40.305.249	—
Tabac	28.215.250	—

Nous ajouterons que, à notre avis, cette culture ne peut encore qu'augmenter. Le pays ne présente-t-il pas, en effet, pour la culture du cotonnier, l'un des climats les plus favorables, tant au point de vue du degré de chaleur et d'humidité que de la répartition entre les différentes saisons de l'année, de la sécheresse et des pluies ? Bien des terres excellentes et à bon marché, pourvues de moyens de communication très développés, ne restent-elles pas encore à utiliser ? Bien des

Etats, qui pourraient compter parmi les producteurs et chez lesquels cette culture n'occupe qu'un rang secondaire, ne pourraient-ils pas d'une année à l'autre, prendre rang parmi les cotonniers? Nous citerons parmi ces derniers la Californie, celle des provinces de l'Union dont les produits sont les plus variés, et qui ne cultive guère que 350 à 400 hectares de coton (sans en exporter) dans la partie située entre la Sierra-Nevada et l'Océan Pacifique, et chez laquelle la situation géographique par rapport à la France et à l'Angleterre, une fois changée par le percement de l'isthme de Panama, la culture du cotonnier peut prendre un développement considérable.

Voici comment on récolte le coton dans l'Amérique du Nord :

La récolte se fait pendant les mois d'octobre et de novembre. A l'époque de la maturité, les gousses commencent à s'ouvrir, le coton s'échappe en grande partie de la silique et cède à la main sans aucune espèce d'effort.

Ce sont ordinairement des femmes accompagnées d'enfants qui sont chargées de la cueillette. Elles prennent le coton avec la main et le placent dans un sac en toile suspendu à leur cou : elles ont soin de ne pas le tasser, de peur d'écraser les graines dont quelques-unes sont encore à l'état laiteux, et de tacher le duvet.

La récolte dure longtemps, car les gousses ne s'ouvrent que petit à petit. Les cueilleuses repassent donc dans le plant tous les quatre jours ou tous les huit jours, selon la température, qui hâte plus ou moins la maturité, en ayant soin de ne jamais ramasser le coton tombé et sali par la terre. Tout le soin à apporter dans la récolte, consiste à préserver le duvet des corps qui peuvent altérer sa blancheur, se feutrer avec lui et produire du déchet, ou même des débris qui, sans avoir d'action directe sur la fibre, nécessitent ultérieurement des travaux longs et dispendieux pour l'en débarrasser.

Chaque fois que le sac est plein, on le vide sur un drap étendu à l'extrémité du plant. On peut laisser le duvet la nuit, mais comme il s'abîmerait s'il était enlevé humide, on ne doit le retirer qu'au milieu du jour, alors que le soleil l'a complètement desséché.

Le coton est alors transporté à la ferme, et étendu dans des locaux abrités, sur des claies en roseau ou en bambou. Ses pires ennemis sont l'humidité et les rats ; l'humidité, non seulement tache le coton, mais encore échauffe les graines au point de provoquer des incendies spontanés ; les rats, très friands de la graine fraîche, causent parfois dans les masses en dessication des ravages considérables.

On s'aperçoit que le coton est sec lorsque les graines, mises sous la dent, ne cèdent plus et craquent légèrement. C'est alors qu'on peut égrener.

Longtemps on a égrené le coton à la main, au moyen des anciennes machines dites à rouleaux (*roller-gins*) ou à scies (*saw-gins*) ; mais maintenant on ne se sert plus que d'égreneuses mécaniques. Ces égreneuses sont bien connues et sont toutes basées sur des modifications plus ou moins heureuses ou sur l'accouplement des anciens appareils à la main. Les constructeurs de ces machines sont en France : MM. Chaufourier et François Durand ; en Angleterre : MM. Mac-Carthy, Platt, Dobson et Barlow ; en Italie : M. Manganello ; en Amérique ; MM. Wanklyn et Dunlop.

Le cotonnier dans les autres parties de l'Amérique. — Dans l'Amérique septentrionale, la culture du cotonnier s'arrête seulement à 40° Nord sur la côte orientale et à 37° environ sur la côte occidentale, près de Richmond, en Virginie Dans l'Amérique méridionale, cette culture ne descend pas plus bas que le 30° de latitude sud du côté de l'Atlantique et 33° du côté du Pacifique.

Pour la première, nous n'avons insisté d'une manière spéciale sur la production des États-Unis que parce que ce pays possède à ce point de vue, une situation exceptionnelle ; les autres contrés de cette partie de l'Amérique peuvent à peine être mentionnées. Au Mexique, on recueille du coton pour la consommation intérieure ; mais l'état politique de cette région ne lui a pas permis, dans ces dernières années, de songer à développer la culture du cotonnier. Les dissension politiques, trop fréquentes dans les petites républiques de Guatemala, Honduras, Nicaragua et Costa Rica, qui exportent annuellement de petites quantités d'excellent coton, mais où malheureusement le travail des champs est peu en honneur, ont aussi arrêté l'essor qu'aurait pu prendre le développement des plantations de cet arbuste. Quant aux Antilles, qui peuvent être considérées comme la terre natale du coton longue soie, puisque Christophe Colomb, en 1495, fit de ce produit la base des tributs imposés aux Caraïbes, et que c'est de là que les premières graines furent transportées dans la Caroline, les Antilles, disons-nous, préfèrent à la culture du cotonnier celle de la canne à sucre.

Dans l'Amérique du Sud, le Venezuela cultive peu de coton : on récolte dans les environs de Caacas une fibre de teinte jaunâtre qui ne sort guère du pays. La Nouvelle-Grenade ne récolte aussi que la fibre qui sert à sa consommation. Dans l'Équateur, tout le coton récolté est

manufacturé à Quito. La Guyane, où la culture du cotonnier avait repris une certaine activité pendant la guerre d'Amérique, a cessé depuis longtemps de produire ce textile sur une grande échelle. Au Brésil, on trouve dans la province de Bahia (particulièrement à Caetité, Itapicuru, Inhambuque, Torre, etc.), et dans les environs de Fernambouc, un nombre assez considérable de plantations dans les zones où la culture de la canne à sucre, du tabac et du café est rendue difficile par la nature du terrain ou l'insuffisance des moyens de transport. Comme ce pays peut, tôt ou tard, prendre place parmi les pays producteurs, nous donnons le mouvement auquel a donné lieu la production du coton pendant ces quinze dernières années :

1866-70	208.322	tonnes.
1871-75	234.038	—
1876-80	97.760	—

La moyenne de la production a donc été de 36,048 tonnes par an ; on a exporté sur cette quantité 23,665 tonnes annuellement, le reste étant consommé dans le pays. Le *Diario official*, de Rio de Janeiro, a récemment publié des détails intéressants sur les bénéfices que l'on peut retirer de la culture du coton au Brésil ; malgré les bas prix cotés en ce moment, les planteurs parviennent encore à réaliser dans plusieurs districts 20 p. 100 de bénéfices. Le coton du Paraguay est consommé par le Chili. Enfin dans ce dernier pays et dans le Pérou, la fibre est consommée sur place ; il en existe cependant des plantations considérables, car le chemin de fer qui traverse les Cordillères des Andes passe plus d'une fois au milieu de champs plantés de cotonniers. Presque tous ces pays cultivent le cotonnier en arbre.

Dans toutes les contrées, la culture du cotonnier n'est pas regardée comme rémunératrice et pouvant donner lieu à une exportation suivie en présence de la concurrence des États-Unis. Il n'y a pas bien longtemps, en effet, qu'une enquête récente a démontré que la plupart des planteurs de l'Amérique du Nord livraient leur récolte à des prix qui ne leur laissaient qu'un bénéfice extrêmement limité. S'il n'y a pas là une évaluation incorrecte du prix de revient des récoltes de la part des planteurs, il faudrait expliquer ce fait par le désir qu'auraient les Américains du Nord de décourager les producteurs de coton des autres pays par un abaissement volontaire des cours.

II. — LE COTONNIER EN AFRIQUE.

Nous allons maintenant dire quelques mots de la culture du coton en Afrique, et nous prendrons comme type de pays producteur dans ce continent l'Égypte, qui le cultive de temps immémorial et qui de nos jours en exporte d'assez fortes quantités ; puisqu'il tient (après les États-Unis et les Indes) le troisième rang parmi les contrées qui approvisionnent les manufactures européennes.

Depuis les temps les plus reculés, en effet, nous trouvons en Égypte le cotonnier. Il y a longtemps que Virgile a parlé des arbres de l'Éthiopie « qu'une douce laine fait paraître blancs » :

Quid nemora Œthiœpum molli canentia lanâ ?

La spécialité que ce pays a su se faire de la culture d'une espèce de cotonnier compte pour beaucoup dans sa renommée comme pays producteur. Cette renommée date de l'époque où un Français nommé Jumel, il y a cinquante ans, se promenant un jour dans le jardin d'un Turc, au Caire, et remarquant la belle floraison d'une variété de cotonnier, en sema des graines pour en perpétuer l'espèce. Aujourd'hui le coton Jumel, dont la teinte se rapproche quelque peu de celle du coton Nankin, peut s'exporter facilement en concurrence avec le coton américain, car il est plus fin que lui. On pense que, dans ces derniers temps, la culture en a été moins soignée ; aussi la qualité s'en est-elle ressentie.

M. Heuzé, dans son ouvrage *les Plantes industrielles*, estime que les cotonniers d'Amérique qui fournissent à l'industrie le coton Géorgie proviendraient des plants Jumel, qu'il appelle *G. vitifolium*, et que ces cotonniers y auraient été importés des Indes orientales en 1805. Nous n'avons pas les éléments pour discuter cette assertion, mais il faut convenir que, dans ce cas, le cotonnier Jumel se serait bien modifié sur le nouveau continent. Ses tiges, ses rameaux et le pétiole de ses feuilles ont une teinture rougeâtre, la graine n'est pas lisse comme celle du cotonnier américain ; mais, lorsqu'elle a été égrenée, elle présente, sur une petite portion de sa surface, un duvet velouté, verdâtre, tout à fait adhérent. Walpers est aussi d'avis que le Jumel ne serait qu'une variété de *G. maritimum*, Tod.

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps d'une variété de cotonnier découverte accidentellement en Égypte, en 1876, par un Copte,

dans la partie supérieure du Delta, au lieu appelé Basket-el-Sab, et à laquelle on a donné le nom de *bamieh*, nom arabe du gombo (*hibiscus esculentus*, L.), en raison de sa ressemblance avec cet arbrisseau. Les botanistes ne se sont pas encore prononcés sur cette espèce dont la qualité du produit est à peu près celle du coton Jumel moyen ; les uns le regardent comme une variété pyramidale du *G. maritimum*, d'autres comme un dérivé du *G. vitifolium* (deux espèces dont nous avons parlé plus haut) ; d'autres enfin le considèrent comme un hybride de l'*hibiscus esculentus ;* mais il est difficile d'admettre cette hybridation fort rare, comme on sait, entre genres différents. Le grand mérite de cette nouvelle variété consisterait dans la forme et dans la direction de ses rameaux, qui sont beaucoup plus courts et beaucoup plus divisés que dans la race ordinaire ; il en résulte que la plante au lieu de former un buisson large à la base et se rétrécissant vers le sommet, prend l'aspect d'une sorte de colonne portant autant de capsules bien fournies que le cotonnier ordinaire, tout en occupant beaucoup moins de place.

La récolte du coton en Égypte, a été dans ces dernières années, d'environ 600,000 balles par an, représentant 250 millions de francs.

Le cotonnier dans les autres parties de l'Afrique. — Le climat de toute l'Afrique, depuis l'Algérie jusqu'au Cap, permettrait de cultiver le coton, mais il s'en faut qu'il en soit ainsi. Nous n'avons plus, après les cultures de l'Égypte, que des plantations sans importance.

En Tunisie, on ne récolte le textile que pour l'usage des habitants du pays. Dans le Soudan, le coton n'est aussi employé que pour confectionner des haïks aux habitants de la contrée, en mélange avec de la laine. En Nubie, en Abyssinie, sur la côte orientale d'Afrique, les indigènes se contentent de recueillir le coton sur les plants à l'état sauvage sans prendre la peine de le cultiver. On trouve encore le cotonnier à Madagascar, dans les petites îles de Nossi-Bé, Mayotte, les Comores, à Anjouan et dans l'archipel des Seychelles, à Natal, mais l'arbuste n'est guère cultivé en vue d'exploitation.

Dans l'île Bourbon, on exploite un peu de coton, mais cette culture tend de plus en plus à être remplacée par celle de la canne à sucre.

Sur toute la côte occidentale d'Afrique, le plus beau coton prospère sans culture, mais il faudrait une direction intelligente et des bras pour défricher le sol et donner aux arbustes les soins qui leur sont nécessaires ; or, les nègres, trop paresseux pour agir eux-mêmes, ne

viennent malheureusement apporter aucun secours aux efforts des Européens.

Dans notre colonie du Sénégal, le gouvernement français, au commencement du siècle, a tenté d'encourager la culture du cotonnier. Des primes allant de 1.000 francs à 2.000 francs furent promises aux colons qui répondraient à un programme présenté. Des plantations furent faites. A la fin de 1882, il y avait dans la colonie environ un million de cotonniers cultivés. Les résultats cependant ne répondirent pas aux espérances : le défaut de moyens d'irrigation, plusieurs années consécutives de sécheresse, la difficulté de donner des soins constants à ces arbustes sous un soleil toujours brûlant, ont été les principales causes de ce peu de succès. Aujourd'hui la culture est pour ainsi dire abandonnée dans le pays ; le cotonnier est encore exploité par les habitants du Cayor, du Wallo, du Foutah et surtout au Boudou ; mais le Sénégal n'exporte plus qu'une faible quantité de coton courte soie de qualité moyenne. En 1861, un capitaine d'infanterie de marine, M. Azan, a cherché de nouveau à développer la culture du cotonnier chez les indigènes, et il a publié à cette époque le résultat de ces essais. D'après lui, il est bien prouvé que le coton du Sénégal est de qualité marchande, notamment dans le Dargon, et que les cotons longue soie et courte soie peuvent s'y acclimater, mais seulement en prenant quelques précautions ; ce qui est à redouter, c'est la dégénérescence des bonnes espèces, à cause de la sécheresse. Comme climat, d'ailleurs, le Sénégal réunit tout ce qu'il faut pour la croissance du cotonnier : on sait que l'arbuste sauvage y est très commun ; il croît dans les cantons élevés, ce qui le met à l'abri des inondations, mais le produit qu'il fournit est presque sans valeur pour le commerce européen, et le vent du désert emporte souvent au loin la soie des coques, quand la cueillette n'a pas été faite en temps. Les femmes sont principalement occupées à ce service et elles en confectionnent des tissus qu'elles teignent avec l'indigotier et qui servent à Bakel et à Saidt-Louis de monnaies d'échanges sous le nom de *pagnes-sor*.

Dans notre colonie d'Algérie, le coton a toujours été cultivé. Avant la conquête, la culture en était pratiquée dans quelques localités du Tell et les tribus des environs de Collo en récoltaient ce qui leur était nécessaire pour la fabrication de leurs vêtements.

A leur arrivée en Afrique, les Européens essayèrent de donner de l'extension à la culture du cotonnier en Algérie. Ils réussirent surtout lors de la guerre américaine de sécession qui fit élever le prix du coton

dans les proportions que l'on sait. De 140.000 kilogrammes en 1863, la production s'éleva à 500.000 kilogrammes en 1864. Elle déclina un peu après la guerre. Aujourd'hui d'après les dernières statistiques, la culture du cotonnier, ainsi répartie serait en diminution marquée :

		UNITÉS.	1873	1874	1875	1879	1880
Européens.	Superficie cultivée...........	hecta^res	1.325	592	193	24	36
	Coton récolté après égrenage..	kilog..	334.300	247.800	33.320	14.200	»
Indigènes..	Superficie cultivée...........	hecta^res	60	47	8	12	2
	Coton récolté après égrenage..	kilog..	15.800	1.595	2.700	»	»

Il n'y a plus maintenant que quelques planteurs dans les plaines du Sig, de l'Habra et de la Mina. Le coton d'Algérie est excellent. Il vient ordinairement se faire consommer en France, où il rencontre toujours des preneurs empressés. Aussi trouvons nous étonnant que la culture du contonnier ne s'étende pas davantage dans notre colonie.

III. — LE COTONNIER EN ASIE.

Ce sont les Indes Anglaises qui produisent en Asie la majeure partie du coton employé sur le continent.

Avant la guerre de sécession, paraît-il, les Indes anglaises produisaient plus de coton que les États-Unis. Mais il faut remarquer que les chiffres publiés à cette époque dans les relevés anglais de statistique sont des plus contestables,car ils résultent non des documents officiels mais de relevés par estimation. C'est ainsi qu'en 1859, alors que, se référant à une statistique américaine, ils estiment à 720 millions de kilogrammes la production des États-Unis, ils élèvent par approximation hypothétique pour les Indes le même chiffre 1.050.000.000 de kilogrammes, en prenant pour base la population et la quantité moyenne annuelle de coton à l'usage de vêtement consommée par

individu (3 kilogr. par an) et en y ajoutant celle employée pour d'autres destinations, ainsi que les quantités officielles constatées pour l'exportation.

Quoi qu'il en soit, s'il est difficile d'estimer la production des Indes, il faut constater que cette contrée occupe bien aujourd'hui le second rang parmi les pays exportateurs. Cette exportation qui était de 700.000 balles avant la guerre, s'est élevée à 2 millions de balles pendant la période de 1861-1863, et est actuellement d'environ 800.000 balles. Le coton expédié est sensiblement inférieur à celui d'Amérique.

La différence dans la qualité a des origtnes diverses. Elle tient surtout à la race des cotonniers de l'Inde, race indigène de la contrée, qui s'y acclimate et y croit parfaitement, et qu'on a toujours préférée aux races américaines qui s'étiolent et dégénèrent trop vite. Le climat des Indes (bien que la chaleur développée dans ces contrées soit plus intense qu'en Amérique) ne convient pas non plus aux plants d'Amérique, car on n'y peut compter sur une période de temps sec et beau qui permette, comme dans le Nouveau monde, de récolter bien et économiquement le coton ; la cueillette des gousses aux États-Unis, commencée en Octobre, se termine en décembre et se fait en cinq ou six fois ; la même opération aux Indes doit se faire en quinze ou vingt fois et donne un déchet double du coton d'Amérique.

Néanmoins, la culture du coton aux Indes, culture traditionnelle et ancienne, familière à la population laborieuse de ces contrées et qui constitue l'une des principales ressources sur lesquelles le fermier indigène compte pour payer le loyer des terres qu'il occupe, ne saurait dépérir en ce pays. Elle ne pourrait même qu'augmenter si les procédés de culture étaient plus perfectionnés : on nous a rapporté en effet que l'usage des engrais était presque inconnu parmi les indigènes, de telle sorte qu'à l'hectare on ne savait récolter plus de 75 à 90 kilogrammes, alors qu'aux États-Unis, dans les basses terres de la région du Texas, on peut obtenir une balle de 500 livres par acre, ce qui fait 560 à 570 kilogrammes à l'hectare.

Le cotonnier en arbre croît de préférence dans les montagnes, et il est cultivé dans l'Himalaya à une altitude de 9.000 pieds ; les espèces plus herbacées affectionnent les plaines et le voisinage de la mer. L'espèce la plus cultivée, à feuilles larges et à grandes fleurs jaunes, préférée surtout parce qu'elle produit beaucoup et prospère presque sans soins dans tous les terrains, est généralement désignée par les botanistes sous le nom de *G. indicum* : la soie, d'un blanc sale et mat,

adhère fortement à la graine, à tel point qu'on ne parvient à s'en débarrasser complètement. Ces cotonniers se sèment sur place, à deux mètres les uns des autres ; quelquefois aussi on en fait des haies : les plantations durent de cinq à sept ans et on en fait deux récoltes par an.

Les cotonniers dans les autres parties de l'Asie. — Dans la Cochinchine française, le cotonnier est cultivé un peu partout, mais nulle part en grande quantité ; le textile ne s'exporte pas. En Chine, la culture du coton est des plus répandues, mais non cependant autant que le permettrait le climat, en raison de la préférence que donnent les Chinois à l'élevage du ver à soie ; on sait que c'est à Nankin, sur les bords du Yang-Tsé-Kiang, que se trouve localisée la culture du coton de ce nom (*G. Siamense*?) ; on sait aussi qu'il y a de belles plantations de coton blanc aux environs de Pékin (par 41° lat. nord), à Tien-Tsin, sur le Peï-Ho, etc. Au Japon, la culture du cotonnier n'est importante que dans le district de Yokohama : il se sème en mars et avril et se récolte en septembre et octobre.

L'Asie centrale, ainsi que nous l'a expliqué récemment M. Capus, (1) dans ses notes intéressantes sur ce pays fournit actuellement à la Russie une partie du coton qu'elle emploie et peut devenir un pays producteur important. On sait qu'en ce moment le gouvernement russe fait les plus grands efforts pour encourager la culture du cotonnier dans la contrée, et qu'un savant russe, Frodofsky, à la suite d'un voyage d'études en Amérique, s'est convaincu que la qualité médiocre du coton asiatique tenait non au climat, mais à l'espèce et au mauvais nettoyage des graines : il a été d'avis que le *G. Barbadense*, l'une des variétés favorites des États-Unis, pouvait être introduite avec succès, en raison de la similitude du climat entre les parties centrales du Texas et le Turkestan. Il ne s'agit ici que du cotonnier herbacé ; l'espèce en arbre, après nombre d'essais, a bien donné des fibres longues et soyeuses, comme celles de la race américaine, mais ces fibres n'avaient pas la même force : la nature du sol, qui, comme on le sait, agit d'une manière si caractéristique sur les productions végétales, doit en ce cas être considérée comme la seule cause de la différence observée. Tout récemment, une société d'industriels russes s'est formé à Moscou pour favoriser la culture du cotonnier dans l'Asie centrale.

(1) Voir tome II, page 89.

Des documents statistiques récents montrent d'ailleurs que la culture du coton prend de larges proportions dans ces provinces asiatiques et que la production atteint annuellement plus de 50 millions de kilogrammes qui sont en partie utilisés dans le pays et en partie envoyés en Russie, qui, en compensation, renvoie une grande quantité de cotons fabriqués.

Comme limite, au nord, de la zone du coton dans le Turkestan, on désigne habituellement la vallée de la rivière d'Arys ; mais il s'en produit aussi une quantité considérable dans la région qui entoure Tashkent, où il arrive à maturité vers le mois d'octobre. Ce coton est beaucoup meilleur que celui de Chemkent. On emploie aussi le coton d'Amérique dans le pays ; mais malgré les tentatives réitérées qu'on a faites pour y introduire sa culture, on a obtenu peu de succès.

Le coton de Bokhara est encore meilleur que celui de Tashkent et de Kojend ; par des soins constants donnés à sa culture, on dit être parvenu à en faire presque l'égal du coton américain. Dans le Kokand, la production du coton s'est largement développée ; les récoltes y sont abondantes et d'une qualité relativement bonne. Suivant les documents fournis par la commission de la section du Turkestan de l'exposition des manufactures de Saint-Pétersbourg c'est à Khiva qu'on récolte le plus de coton, et c'est dans les cercles septentrionaux du Turkestan qu'on en récolte le moins.

C'est dans les districts de la vallée de l'Arys, jusqu'à Perowsk et Kasalinsk, que le coton diffère le plus de celui de Bokhara par l'infériorité de ses qualités et son peu de pureté, défaut qui, d'ailleurs, est, à des degrés différents, celui de tous les cotons de l'Asie centrale et qui est la cause de sa faible valeur.

La Russie reçoit du Turkestan, du Kokand, de Bokhara, de Khiva et des districts limitrophes de la Chine, entre autres de Turfan, du coton brut qui est travaillé dans ses fabriques et qu'elle renvoie fabriqué dans l'Asie centrale. L'importation du coton de l'Asie centrale en Russie s'est accrue à ce point pendant les dix dernières années, que maintemant le coton de Bokhara est devenu indispensable à plusieurs branches de manufactures en Russie.

La production du coton se répartit ainsi : Bokhara produit environ 35 millions de kilogrammes ; Khiva, 9 millions, et les districts indépendants de l'Amou, environ 9 millions ; en tout environ 50 ou 60 millions de kilogrammmes.

On peut prévoir pour l'avenir une extension considérable de cette

production. Mais la longueur et la dépense des transports par terre, jusqu'aux lieux où le coton peut être utilisé, empêche l'expension rapide de cette industrie, expansion qui arrivera aussitôt que Saint-Pétersbourg sera mis en communication par chemin de fer avec l'Asie centrale.

Nous citerons encore, parmi les pays producteurs de ce continent, l'Asie Mineure. Le cotonnier y est cultivé à Smyrne, Salonique, l'île de Chypre, à Alep, à Alexandrie, sur les côtes de Syrie, et c'est en ces différents points que les récoltes des environs, qui donnent des produits bien inférieurs à ceux d'Amérique, viennent se réunir pour de là être expédiés en France et en Angleterre.

IV. — LE COTONNIER EN OCÉANIE.

Parcourons maintenant quelques-uns des archipels du grand Océan. Les îles de la Polynésie, situées au nord du 40° degrés de latitude sud, seraient propres à la culture de toutes les espèces de cotonniers ; mais l'irrégularité, le caractère volcanique de leur sol, les difficultés d'arrosage et la paresse des indigènes sont autant de causes qui s'opposent à l'expansion des plantations.

Depuis la guerre de sécession américaine, on exporte du coton des îles Fidji. Comme dans tous les pays qui ont profité de cette circonstance pour cultiver le cotonnier, les exportations de ce textile, après avoir été relativement considérables, ont sensiblement décliné. Aujourd'hui, la culture de cet arbuste est principalement concentrée sur les bords de la rivière Rewa-rewa ; le coton qu'il produit est extrêmement fin et recherché.

La culture du coton est aussi en faveur à Tahiti, où l'on enploie les Chinois pour la culture et les indigènes pour la récolte ; mais on en exporte fort peu.

Aux îles Gambier, le coton n'est utilisé que par les naturels du pays.

En Australie, on ne trouve de plantations qu'aux Nouvelles-Galles-du-Sud, où les colons anglais qui les dirigent en trouvent un facile débouché.

Le coton croît encore naturellement aux îles des Navigateurs, aux Wallis, à la Nouvelle-Calédonie, en Malaisie, aux Moluques et dans l'archipel des Célèbes ; mais il ne sert guère qu'à l'usage des habitants de ces contrées.

V. — LE COTONNIER EN EUROPE.

La culture du coton en Europe est naturellement secondaire : un été trop humide, un été trop froid suffisant pour rendre la floraison tardive et empêcher la graine de mûrir.

En France d'abord, on n'a jamais fait que quelques essais sur les bords de la Méditerranée ; mais ceux-ci n'ont toujours abouti qu'à la production de quelques capsules à peu près mûres, sans valeur industrielle.

En Espagne, la culture du cotonnier, qui pourrait avoir quelques chances de succès, et qui a toujours abouti à d'excellents résultats, d'après les essais faits à Motril, aux environs de Grenade et à Iviza, doit céder le pas à celles des vignes et des céréales qui y ont un succès plus assuré.

Il n'en est pas de même en Italie, où la culture du coton est fort ancienne, sans avoir cependant jamais été considérable. Les cotons de Castellamare, de la Pouille et de la Sicile sont depuis fort longtemps excellents et recherchés. Les obstacles qui se sont toujours opposé à l'expansion des plantations dans ces contrées sont la brièveté relative de la saison chaude, même dans la partie méridionale du pays, et le peu d'abondance des pluies de printemps et d'été qui nécessitent des irrigations constantes ; bien souvent la floraison n'a pas lieu avant le commencement d'août, et à la fin de ce mois, les nuits commencent à devenir fraîches, ce qui nuit à la maturité des capsules et partant à l'abondance de la récolte. Bien souvent cependant, on a essayé d'activer la culture du cotonnier en Italie, principalement au commencement du siècle, lorsque les guerres du premier empire entravèrent le commerce maritime avec l'Angleterre et l'Amérique, et aussi pendant la guerre de sécession.

Nous pouvons encore citer en Europe la Grèce parmi les pays producteurs de coton ; les plantations y occupent de 10 à 11,000 hectares et la production annuelle est d'environ 7 millions de kilogrammes. On y importe cependant beaucoup plus qu'on n'exporte. Les principales cultures se rencontrent en Macédoine et en Crète.

VI. — LES PAYS CONSOMMATEURS.

Les principaux pays consommateurs sont · en premier lieu, les États-Unis ; ensuite l'Angleterre, puis la France.

Les chiffres qui représentent la consommation des deux premiers, nous intéressent peu : mais il n'en est pas de même de ceux relatifs à notre pays. Voici quelles ont été les importations en France depuis 1700 :

1700 (environ)	250.000 kilos.
1770	1.600.000 —
1787	4.000.000 —
1813	8.000.000 —
1820	20.000.000 —
1825	27.000.000 —
1836	34.000.000 —
1846	48.500.000 —
1856	86.000.000 —
1859	91.337.453 —
1857 à 1866 (moyenne décennale)	84.474.701 —
1867 à 1876 —	117.458.574 —
1879	133.285.225 —
1880	131.116.653 —
1881	152.763.765 —

La répartition de ces importations, considérée à trois époques (avant la guerre de sécession, après la guerre et aujourd'hui), s'est faite de la manière suivante entre nos fournisseurs obligés :

	1859	1867	1881
	kil.	kil.	kil.
États-Unis	82.110.564	37.005.696	100.686.700
Égypte	4.187.951	5.745.228	9.983.445
Angleterre (entrepôt)	2.894.650	22.856.552	5.147.472
Indes anglaises	921.908	13.395.219	30.095.176
Turquie, Grèce, Italie	615.711	7 979.745	7.748.900
Brésil	299.703	2.858.619	745.175
Pérou et Bolivie	168.456	»	»
Belgique, Suisse (entrepôt)	87.738	»	1 120.771
Haïti et République dominicaine	44.059	609.204	»
Indes françaises, Algérie	8.715	239.021	»

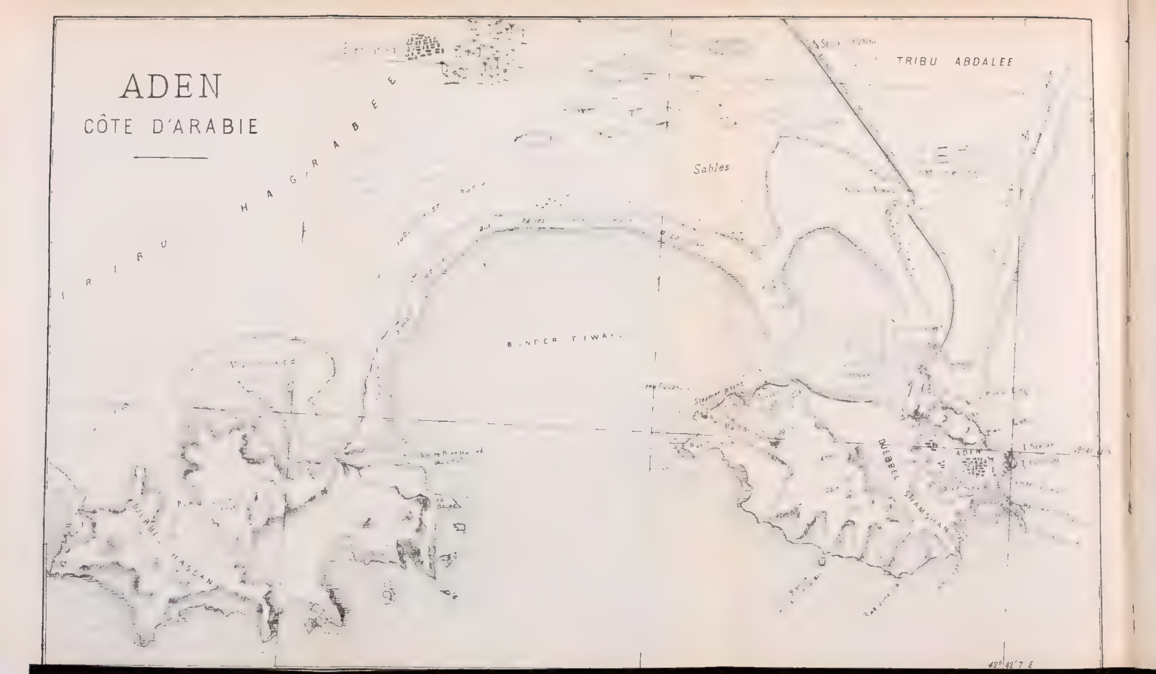
Ces chiffres nous démontrent :

1° Que les États-Unis, sortis de la crise qu'ils ont traversée, ont repris le monopole presque complet de la fourniture du coton chez nous ;

2° Que les Indes anglaises et l'Égypte, qui sont après eux les principaux exportateurs, ont maintenu longtemps leur position et finalement ont gagné du terrain ;

3° Que la France tend de plus en plus à s'adresser aux contrées productives et à abandonner l'intermédiaire des entrepôts anglais et suisses ;

4° Qu'enfin, malheureusement, la France en aucun temps n'a jamais pu, comme l'Angleterre, compter sur ses colonies pour l'approvisionner d'une manière tant soit peu importante.


ADEN
CÔTE D'ARABIE
TRIBU HAGRABEE
TRIBU ABDALEE
Sables
Steamer Point
ADEN
DJEBEL SHAMSHAN
HASSAN
42° 42' 7 E

RELATION D'UN VOYAGE DANS L'OCÉAN INDIEN [1]

Par le Dr L. LACROIX.
Secrétaire de la Société.

5e PARTIE.

Aden.

Jusqu'à ce jour, je n'ai fait que reproduire, souvent même textuellement et sans ordre, les notes que j'ai prises au jour le jour, au fur et à mesure des événements. J'ai pensé que c'était le meilleur moyen de conserver à mon récit un peu de couleur locale et de donner la note exacte des impressions que j'ai ressenties. Il n'en sera plus ainsi à l'avenir, ayant perdu, avec mon microscope et d'autres objets, mon cahier de notes relatives à mon séjour à Aden.

J'espère cependant que ma mémoire ne me fera pas trop défaut ; et si, à près de deux ans de distance, je ne puis retracer jour par jour ce que j'ai vu et observé, je tâcherai cependant de conserver à l'ensemble le plus de fidélité possible.

Venir des Seychelles à Aden, c'est tomber du Paradis dans l'Enfer. L'on ressent une impression pénible à la vue de ces roches noires et arides, sans aucune trace de végétation, qui s'élèvent abruptes du sein de la mer. Il est impossible de rien voir de plus dénudé, de plus triste, de plus stérile que les rochers et les sables d'Aden.

A plus de 30 milles en mer, on aperçoit les cîmes noires du Djebel-Shamshan, dont le sommet le plus élevé atteint 541 mètres au-dessus du niveau de la mer. C'est à ce pic plus particulièrement que l'on réserve ordinairement l'appellation de Shamshan, quoique la chaîne entière porte ce nom.

A mesure qu'on approche, ces crêtes hérissées se dessinent plus nettement ; les gorges dont elles sont creusées apparaissent bientôt dans toute leur nudité. Puis enfin on peut voir de sombres anfractuosités, qui leur donnent parfois l'aspect d'une monstrueuse éponge.

---

(1) Voir pages 150, 245, 372 du Tome II (1883) et page 295 du Tome III (1884).

Dans une éruption volcanique, il est sorti de terre un immense bouillon de lave fondue, qui s'est solidifiée au contact de l'air. Les vapeurs entraînées ont produit, en s'échappant, un horrible bouillonnement dont ces anfractuosités sont le résultat. Ce caractère assez général à la chaîne, est surtout accentué entre l'Hedjoff et le col d'Aden.

Une sécheresse absolue, nulle part une goutte d'eau, de l'ombre nulle part, et toute l'année un soleil torride, qui darde ses rayons ardents sur ces roches noires et nues, dont il élève la température à un nombre incommensurable de degrés ; tel est le rocher d'Aden.

Malgré ces inconvénients, Aden a toujours été considérée comme le port le plus important de l'Arabie. Son origine remonte à la plus haute antiquité, puisque l'on attribue à la reine de Saba la création des premières citernes, qui dateraient même de plus loin selon les uns.

Les Phéniciens en avaient fait une des principales stations de leur commerce avec l'Inde. Son importance ne fut pas moindre sous les Ptolémées d Égypte, et ne fit que s'accroître sous les Romains.

Durant tout le moyen-âge, Aden conserva sa prospérité et l'on en parle encore, au XVIe siècle, comme de la ville la plus belle et la mieux construite que l'on rencontre dans ces parages. Il y avait alors de 5 à 6,000 feux. Mais la découverte du cap de Bonne-Espérance, par Vasco de Gama, ne devait pas tarder à lui faire subir le sort que, de nos jours, le percement du canal réservait à Suez.

Les Portugais et les Turcs s'en disputèrent la possession, au XVIe siècle, et en hâtèrent la ruine. Depuis, elle ne fit que décliner, et lorsque les Anglais s'en emparèrent en 1839, Aden comptait à peine 1200 ou 1500 habitants au plus, et ne faisait qu'un très petit commerce. Ils augmentèrent rapidement son importance, et le percement du cana de Suez ne devait pas tarder à lui rendre son ancienne splendeur. Aujourd'hui, Aden compte plus de 35,000 habitants et le commerce y est plus florissant que jamais.

La presqu'île du Djebel-Shamshan, située par 12° 45′ de latitude N., et 42° 40′ de longitude orientale, présente deux baies : l'une à l'Est, sur laquelle s'ouvre Aden-ville ou le Camp, par deux échancrures, au Nord et au Sud de l'Ile Seerha ; l'autre à l'Ouest, sur laquelle se construit chaque jour la ville nouvelle ou Steamer-Point. Cette dernière baie est de beaucoup la plus importante ; l'autre étant presque abandonnée, ou ne recevant plus guère que des barques de pêcheurs ou de cabotage.

Steamer-Point est située sur une baie spacieuse (bunder Tuwayyi),

de 13 kilomètres de large sur une profondeur de 7 kilomètres environ. Cette baie est formée par la presqu'île du Djebel-Shamshan à l'Est ; au Nord par la terre ferme ; et par la presqu'île du Djebel-Hassan à l'Ouest.

Ces deux presqu'îles laissent entre elles, pour pénétrer dans la baie, une ouverture de 5 à 6 kilomètres, offrant aux navires une profondeur d'eau de 10 à 12 mètres. La baie elle-même présente une profondeur d'eau de 6 à 8 mètres, à marée basse, sur une étendue d'environ 35 kilomètres carrés.

Steamer-Point, ou la ville nouvelle, qui prend chaque jour une importance plus considérable, est située aux pieds et jusque sur les derniers contreforts des montagnes rocheuses, qui bordent le littoral. Elle s'étend sur un espace de deux kilomètres à l'Est, à partir du *ras Marbat*. La ville est divisée en quelque sorte en deux parties presqu'égales comme étendue, par un promontoire qui se termine à la *jetée du Salut* où l'on débarque le plus ordinairement.

A droite, en débarquant à cette jetée, se trouvent disséminés le long de la route, sur une étendue de plus d'un demi-kilomètre, des *magasins de la marine*, la *police*, la *poste*, en face de laquelle est construite la *Jetée de la poste ;* derrière la poste, la *Santé*. Plus loin, sur le rocher, tout près du *mât de pavillon*, un assez grand nombre de constructions ; l'*Agence des Messageries maritimes*, l'*Office de la Compagnie Péninsulaire*, des *églises*, des *batteries*, le *fort du ras Marbat*, etc., etc.

A l'Est de la jetée du Salut, on trouve tout d'abord un grand *bazar persan* et le *dépôt de charbon de la Compagnie Péninsulaire ;* puis un peu plus loin, la ville proprement dite, sur une plage sablonneuse, qui s'enfonce en forme de cirque jusqu'aux pieds des rochers. C'est là que se trouvent le *télégraphe*, les *bazars*, quatre ou cinq hôtels, dont les deux plus importants sont l'*Hôtel d'Orient* et l'*Hôtel de l'Univers*, tenu par des Français, M. et Mme Suel ; le *Café-Concert*, à ciel ouvert, dans le même bâtiment que l'hôtel d'Orient.

Ce Café-Concert était dirigé par un Italien, qui entraînait à sa suite une troupe de musiciennes, autrichiennes pour la plupart, mais parmi lesquelles une italienne Elles jouaient de différents instruments, assez lourdement d'ailleurs, et surtout des morceaux allemands ; une seule chantait, et pas trop mal. Elles présentent le même caractère que celles de Port-Saïd, je n'y reviendrai pas. Il y aurait cependant, suivant la chronique, une exception à faire au sujet de la directrice ; mais

passons. Ce barnum ambulant se proposait de partir avec sa troupe pour Singapohre, puis pour Batavia.

L'entrée est d'une roupie (2 fr. 50) par personne ; mais, comme officiers de la malle, nous jouissions d'une franchise complète, non seulement pour nous-mêmes, mais encore pour les personnes qui nous accompagnaient. Aussi, y passions-nous la plupart de nos soirées, car c'est la seule distraction d'Aden Les consommations y sont d'ailleurs, absolument détestables ; et il faut la soif de ces pays et la profusion de glace que l'on y met, pour parvenir à boire un bock. C'est d'ailleurs, fort heureux, car avec la température d'Aden et le prix des consommations, la bourse la mieux garnie serait en peu de temps aussi sèche que le fond des citernes si la bière y était bonne. Nous jouissions cependant encore d'un privilège à cet égard ; car nous ne payons qu'un demi shilling (0,60) le verre de bière, qui coûte ordinairement un 1 shilling (1 fr. 25)

Tout près, le *Bureau de police*. Un peu plus loin, l'*Hôpital*, et tout à côté de l'Hôpital, le *Consulat de France*, occupé par M. de Jouffroy d'Aban.

Toutes ces constructions sont absolument blanches pour diminuer leur pouvoir absorbant, Elles s'ouvrent sur des galeries, la plupart à arceaux, qui donnent sur la plage, et vous offrent un refuge à l'ombre pendant une partie de la journée.

Au premier étage, d'autres galeries sans arceaux, fermées par des treillis à clairevoie mobile. Les maisons n'ont, en général, qu'un étage. Elles ne sont par recouvertes, comme chez nous, par un toit plus ou moins incliné ; mais par une plate-forme, sur laquelle on couche souvent à la belle étoile, pour avoir un peu de fraîcheur. Des ouvertures le plus possible, les unes en face des autres, pour établir des courants d'air.

L'*Hôpital* n'a qu'un rez-de-chaussée, et un morceau de premier étage. Il ressemble assez bien à une de nos halles ; il est ouvert à tous les vents, pour rendre plus supportable la température excessive du pays. Les lits et les malades sont en partie dissimulés aux regards des passants par un treillis à clairevoie.

Derrière ce cordon de maisons, alignées en demi-cercle sur la plage, se trouve le reste de la ville, que l'on visite rarement, et qui ne présente rien de particulier, si ce n'est un certain caractère de malpropreté. On commence à sentir l'Arabe. Le service de la voirie, en effet, ne coûte pas cher à Aden ; car l'administration anglaise, toujours pra-

tique, a pris pour employés les oiseaux de proie, qui pullulent dans ce pays. Elle les paie par une protection efficace contre les attaques de l'homme. Une très forte amende est infligée à quiconque tue un de ces animaux. Aussi voit-on les *milans*, les *buses*, les *vautours* se promener gravement dans les rues au milieu de quelques poules, avec lesquelles ils font bon ménage, sans plus s'occuper des passants que s'ils étaient de la famille. On pourrait presque les prendre à la main. Ils dévorent sans asaisonnement les immondices que l'on jette à la rue

La disposition de la plupart de ces maisons se résume en quelque sorte en quatre murs, percés de plusieurs ouvertures ou portes, et surmontés d'une plate-forme qui sert de toiture, pour abriter du soleil.

Beaucoup passent la nuit sur ces terrasses, mais le plus souvent, les indigènes, pour s'éviter la peine de monter sur leurs maisons, se contentent de sortir de leur domicile (ceux qui en ont) et se couchent tranquillement au milieu de la rue, sans plus s'occuper des visiteurs de nuit. Ceux-ci sont d'ailleurs fort rares, car quelques coups de poignard ou de casse-tête sont ce que l'on a plus de chance de récolter la nuit.

Dans les pays tropicaux d'ailleurs, et d'une façon générale, chez tous les peuples primitifs, l'on sort très peu pendant la nuit.

Sur la plage, sur les quais de la jetée, jusque sur la grève, on trouve surtout des Somalis ou des Dankalis, sans domicile, dormant et ronflant, la tête entièrement enveloppée avec le reste du corps dans un *pagne* blanc, qui constitue souvent tout leur avoir. Enroulé le jour comme une ceinture autour du corps, le pagne compose tout leur vêtement. La nuit il leur sert de drap, de couverture et de matelas.

Le développement de Steamer-Point est arrêté à l'Est, à l'Hôtel de l'Univers, par une énorme roche de 226 mètres de hauteur, qui s'avance jusqu'à la mer et contribue à former le demi-cercle dans lequel la ville est construite. Une corniche, sur laquelle passe la route d'Aden, contourne ce rocher. Sur le flanc de la montagne, on voit l'ancien *Consulat d'Italie*.

A 4 ou 5 kilomètres de là se trouve *Mala*, habitée surtout par une sale population arabe. Puis la route s'élève, sinueuse, en pente raide, sur le flanc du rocher, jusqu'au *Col d'Aden*, à 69 mètres au-dessus du niveau de la mer.

On se trouve alors en présence d'un gigantesque travail de fortification. Le rocher a été entaillé sur une hauteur de 20 à 30 mètres environ,

sur une largeur exactement suffisante pour le passage de l'artillerie. Ce passage sinueux, déjà très difficile par lui-même, est encore défendu par une formidable porte hérissée de canons. De chaque côté, sur le rocher, des forts et des batteries, réunis par un chemin couvert et un pont en fer suspendu, qui relie les deux côtés de la gorge et sous lequel on passe, comme sous un tunnel, étant soi-même sur un pont suspendu, car des souterrains passent sous la route. Après avoir franchi cette porte, on ne tarde pas à apercevoir *Aden Ville* ou le *Camp*, au fond d'un immense cratère.

ADEN, vue de ce point, a vraiment un fort bel aspect. C'est un joli coup d'œil, qui ne manque pas de cachet et d'originalité, que cette grande et belle ville, avec toutes ses maisons plates, d'une blancheur éclatante, à galeries à arceanx, construite dans le fond d'un cratère, entourée de rochers volcaniques.

Malheureusement l'on se heurte en arrivant à la malpropreté caractéristique des Arabes, qui grouillent à l'entrée des maisons, surtout dans les rues étroites.

Dans l'intérieur de la ville, une grande place, le *Parc aux Chameaux*, où les chameliers abandonnent ces animaux en plein soleil, sans même, le plus souvent, les débarrasser de leur charge. On voit quelquefois réunis là, près d'un millier de chameaux. C'est alors un spectacle vraiment curieux.

La ville s'ouvre sur la mer, à l'Est, par deux échancrures : l'une au nord, l'autre au sud du rocher où île volcanique de Seerah. Une jetée réunit ce rocher fortifié à la terre, à laquelle, d'ailleurs, il tient à la marée basse.

Non loin de la ville, dans une gorge profonde, les *Citernes*, la principale curiosité du pays. Ces citernes sont actuellement au nombre de 24. Les plus anciennes (trois, si mes souvenirs sont fidèles) remonteraient, dit-on, au temps de Salomon, et auraient été construites par la *Reine de Saba*. La première doit, à mon avis, remonter beaucoup plus haut encore, à l'époque géologique de la formation de la presqu'île, car c'est une citerne naturelle, où l'on n'a fait qu'apporter quelques aménagements insignifiants.

Lorsque les Anglais se sont emparés d'Aden, il y avait déjà, si je ne me trompe, 11 citernes. Ils en ont construit 13 nouvelles dont 5 séparées.

Les 19 premières communiquent entre elles et sont disposées de

façon à ce que le trop plein de l'une se déverse dans la suivante.

Ces citernes, destinées à recueillir l'eau de pluie qui s'écoule des montagnes, peuvent contenir 21 millions de litres ou 210,000 hectolitres d'eau, et suffiraient à alimenter Aden pendant deux ans, si elles s'emplissaient jamais. Je ne pense pas que le cas se soit jamais présenté jusqu'à ce jour, car la pluie y est très rare, et il se passe souvent plusieurs années sans qu'il tombe à Aden une seule goutte d'eau (1).

Elles étaient d'ailleurs absolument à sec, lorsque je les ai visitées, ce qui est leur état de beaucoup le plus fréquent. Cependant, au mois de janvier 1882, la première, la plus petite, s'est emplie à moitié, à la suite d'un orage. Mais comme depuis quatre ans il n'avait plu qu'une fois, elles étaient à sec depuis longtemps.

Quoi qu'il en soit, c'est un fort joli travail auquel les Anglais ont fait pour plus de un million et demi de francs de réparations.

La partie Nord du cratère, qui entoure Aden, est formée par une roche de plus de deux kilomètres, qui s'étend du Sud-Est au Nord-Ouest, du Ras Kootum à la partie occidentale de l'isthme. Les crêtes sont couvertes d'un long ruban de batteries et de forts.

Au delà de cette roche, au Nord, les Anglais ont construit d'immenses casernes, qu'ils ont reliées à Aden par un souterrain de 700 à 800 mètres, creusé dans le rocher. Les voitures peuvent y circuler et s'y croiser à l'aise. Il est éclairé par des lampes à huile ou au pétrole, je ne pourrais dire.

Ces casernes sont défendues, au Nord, du côté de la plaine, par une muraille qui ferme l'isthme complètement. Cette muraille, qui date de la plus haute antiquité et qui avait été construite pour préserver la presqu'île des incursions des Arabes, est en partie tombée en ruines, mais les Anglais l'ont un peu restaurée.

Enfin, pour compléter leur système de défense, ils ont établi au-delà de l'isthme, à l'entrée des plaines de l'Arabie, une vaste caserne de cavalerie.

Comme pour ajouter aux charmes du paysage et du climat, de toutes parts, dans la presqu'île, s'élèvent sur les crêtes noires des ro-

---

(1) Il paraîtrait que dans une période de treize années il n'aurait plu que deux fois à Aden.

chers, des forts et des forteresses, dont on voit de loin les énormes canons. De quelque côté que l'on se tourne, l'on aperçoit en face de soi la gueule béante de quelque pièce d'artillerie. Tous ces forts, je le répète, sont reliés entre eux et avec les casernes, soit par des chemins couverts, soit par des ponts en fer suspendus, soit par des souterrains.

L'aridité du climat est telle qu'il est impossible, avec les plus grands soins, de conserver une plante. Le fait suivant en donnera une idée. M[me] Suel possédait, depuis deux ans, deux petits arbrisseaux apportés de l'Inde ; elle les avait placés dans deux caisses d'environ un mètre cube, remplies de terre végétale, qu'elle avait fait apporter à grands frais. Chaque jour elle les arrosait, chaque jour elle lavait une à une toutes leurs feuilles, pour leur donner un peu d'humidité et de fraîcheur, et cependant ils végètent péniblement sans acquérir le moindre accroissement.

Les Anglais ont fait plusieurs tentatives de plantations, notamment à l'ancien cimetière d'Aden, mais tous les arbres qu'ils y ont transportés n'ont pas tardé à subir le sort de ceux qu'ils étaient chargés d'ombrager. Tous sont morts.

L'on aperçoit bien, autour des *citernes*, un simulacre de végétation, mais les plantes que l'on y voit sont en caisses ou en pots et n'ont aucune vitalité. Quoique fréquemment renouvelées beaucoup sont à moitié mortes et celles qui résistent encore donneraient une bien triste idée de la végétation tropicale. Un seul arbre pousse en terre au milieu des citernes, mais péniblement et à force de soins.

L'on rencontre cependant à Sheick Othman, à dix ou douze kilomètres d'Aden, un caravansérail où l'on est parvenu à entretenir quelques palmiers et quelques autres arbres ou arbustes des tropiques. Mais au prix de quels soins ! Et encore faut-il faire des plantations successives. En remplaçant ceux qui meurent, en renouvelant méthodiquement chaque année ces plantations, carré par carré, on entretient dans le jardin un certain roulement de verdure, si je puis m'exprimer ainsi.

Quelques jours avant la Toussaint, alors qu'il commence à ne plus faire chaud chez nous, nous partons d'Aden avec MM. Spies, Bremond, Besson, Henri et Mercadier, à 5 heures du matin, pour aller chasser dans la direction de Sheick Othman, où nous devions être rendus à 10 heures ou 10 heures et demi au plus tard pour nous abriter de la chaleur et du soleil.

Vers 8 heures je me sépare de ces Messieurs, qui suivaient le bord de la mer, pour aller à travers le désert, dans l'espoir de rencontrer peut-être quelques animaux d'une capture plus intéressante que les bécasses de mer, les aigrettes et les autres oiseaux qui hantent le littoral. Pour mieux me préserver du soleil, j'avais attaché un mouchoir sur mon casque, en guise de bavolet, et j'en avais placé un autre sur mes épaules par dessus mon vêtement. Malgré cette précaution j'arrivai au rendez vous, vers 11 heures, avec un formidable coup de soleil, qui me fit peler les épaules et une partie du dos.

En arrivant au caravansérail, j'aperçus, à l'entrée du jardin, un bassin en maçonnerie de 4 à 5 mètres de longueur sur 3 à 4 mètres de largeur et de 1 m. 50 de profondeur. Mon premier mouvement fut de me deshabiller pour y prendre un bain. Je savourais déjà les délices d'un plongeon dans cette eau à moitié claire, lorsque j'eus l'idée d'y tremper la main. Horreur ! Elle était plus chaude que celle de nos bains d'établissements les plus chauds. Je me rappelai mon bain de la mer Rouge, où j'avais failli me cuire dans l'eau bouillante de la chaudière, et m'empressai de me rhabiller.

Nous fîmes vider par des Arabes le bassin, dont le fond était muni d'une ouverture *ad hoc*. Puis un chameau, attelé au treuil d'un puits voisin le remplit d'une eau saumatre presque claire et assez fraîche, car elle venait d'une profondeur de 15 à 20 mètres. Pendant cette double opération, qui dura plus de deux heures, nous avions déjeuné et fait un peu de sieste. Vers 2 heures et 1/2 ou 3 heures nous allames tous en chœur prendre un bain, mais l'eau était déjà trop chaude et plusieurs reculèrent. Je n'y restai, quant à moi, que quelques minutes. On peut voir par là combien le climat d'Aden est torride, surtout si l'on veut bien considérer que nous étions presque en hiver.

Le fait suivant confirmera le précédent : Vers 11 heures j'avais tué un vautour de 2 mètres environ d'envergure, un aigle et un milan que j'avais l'intention d'empailler. Le soir, lorsque je rentrai à bord, ils étaient tellement pourris que les plumes tombaient, la peau était verte, ils répandaient une telle infection que je dus les jeter à la mer.

Aussi évite-t-on avec le plus grand soin de sortir dans la journée de 10 heures du matin à 4 ou 5 heures du soir.

Le costume, d'autre part, est bien approprié au climat. Je parle bien entendu du costume des Européens. Il est des plus simples. C'est ce

que l'on appelle d'un mot « *le vêtement blanc* ». Il se compose d'un pantalon en coutil blanc et d'un paletot de la même étoffe, boutonnant jusqu'en haut et portant un petit col relevé, qui cache une partie du cou et sert de cravate, car l'on ne porte ni gilet ni chemise. Le tout est surmonté d'un casque en liège ou en moelle d'aloes ou de sureau recouvert d'une coiffe blanche. Ce casque est en quelque sorte à double fond, pour permettre la circulation de l'air autour de la tête.

Les nuits sont toujours très étoilées, et pendant la pleine lune d'une clarté merveilleuse; ce qui permet de lire sans difficulté et de reconnaître une personne à plus de 200 mètres.

Grace aux avantages de sa position, Aden, malgré tous ces inconvénients, son aridité et son climat, est devenu le centre où affluent tous les peuples de la côte Orientale d'Afrique, de l'Arabie, du golfe Persique et de la côte Occidentale de l'Inde.

On compte aujourd'hui à Aden environ 6,000 Arabes, 2,000 Européens, y compris la garnison anglaise ; 8 à 9,000 Banians ; 4 ou 5,000 Indiens musulmans ; 6 à 7,000 Somalis ; environ 2,000 Juifs ; des Parsis ; des Dankalis ; des Américains et la garnison des Cipayes de l'Inde.

Les *Banians* croient à la métempsychose et s'abstiennent de manger quoi que ce soit qui ait eu vie, de crainte de manger un père, un frère, un parent ou un ami ; et, qui sait, peut-être de crainte de se manger soi-même.

Ils ont, à Sheik-Othman, un hôpital curieux, où ils reçoivent non-seulement les hommes, mais tous les animaux. Les chevaux forment la principale clientèle de l'établissement. Lorsqu'on parvient à les guérir, ou a peu près, on les envoie en convalescence dans d'immenses prairies spécialement affectées à cet usage, dans les environs de Bombay, si je ne me trompe. C'est dans ces sortes d'asiles qu'ils terminent le plus souvent leurs jours ; car ils ne sont jamais abattus.

Lorsqu'ils meurent à Aden, on les transporte au sommet d'une tour, appelée la *Tour du Silence*, située près des citernes d'Aden, où ils servent de pâture aux innombrables oiseaux de proie, chargés de la voirie. Il y a une tour du silence pour les hommes et une pour les animaux. Leur sort, *post mortem*, est le même.

Les *Banians* d'Aden sont surtout marchands ou domestiques. Leur nom vient du mot sanscrit *banik*, qui signifie marchand.

Les *Parsis*, originaire de Perse et surtout du Farsistan, se sont répandus sur une grande partie de l'Asie. Ceux d'Aden viennent

surtout de Bombay, mais aussi de toute la côte et du golfe Persique. Ils tiennent surtout les bazars ou boutiques de Steamer-Point. Ils sont doux et hospitaliers ; mais âpres au gain.

Ils sont *adorateurs du feu*, qui doit être éternellement entretenu, dans un vase d'airain, placé sur une pierre au milieu d'une chapelle carrée. Je ne leur ai pas vu de chapelle à Aden. Je doute qu'ils en aient, à moins que ce ne soit celle que l'on rencontre près de la jetée du Salut et dont je ne me rappelle plus le culte.

Ils ne doivent pas éteindre une lumière en soufflant dessus, ce serait souiller la divinité. Ils se servent pour cela d'un éventail. Il est probable que les femmes ne doivent pas se montrer en public, car je n'en ai jamais vues dans aucun magasin.

Les *Arabes* sont musulmans, comme chacun sait. Je n'insiste pas sur leur religion, l'on connaît leur fanatisme et leur haine contre ce *chien de chrétien*.

Ils enterrent leurs morts dans des espèces de citernes en maçonnerie. Ils déposent le corps au fond et le recouvrent d'une mince couche de terre, par dessus ils en déposent un autre, et ainsi de suite jusqu'au niveau du sol, que la maçonnerie dépasse de quelques centimètres. On trouve de leurs cimetières à chaque pas. Entre Steamer-Point et Mala, sur la route d'Aden ville, il y en a quatre ou cinq. Il y en a d'autres autour de Mala. Il y en a d'autres à Aden ville.

Lorsqu'un Arabe meurt, on l'apporte en terre sur les épaules en chantant un éternel Allah ! Allah ! Allah ! Chacun se presse pour porter le cercueil, car c'est un honneur.

A peine un a-t-il placé son épaule sous le cercueil, que son voisin le bouscule pour prendre sa place. Mais il ne l'occupe pas longtemps, car il est à son tour bousculé et remplacé par un autre, et ainsi de suite. Je me demandais un jour sur le parc aux chameaux, en présence d'un enterrement de ce genre, comment le mort pouvait arriver au cimetière sans être plusieurs fois renversé.

Les Arabes habitent surtout Aden ville ou le Camp. Ils habitent aussi Mala. Il y en a relativement peu à Steamer-Point. Ils sont d'ailleurs traqués par les Anglais, qui, suivant à Aden le même principe qu'à Maurice, cherchent à renouveler la population indigène, dont ils craignent un soulèvement.

Aussi tout Arabe, qui n'est pas attaché à un titre quelconque au service d'un Européen, a-t-il beaucoup de chance d'être arrêté en

pleine rue, sous prétexte de vagabondage, et expédié à Sheik-Othman, que les Anglais ont acheté 250,000 francs, il y a quelques années.

L'Arabe occupe une place à part dans la civilisation, c'est un être peu sympathique, qui n'inspire aucun intérêt. Je ferais volontiers pour lui exception au principe général de civilisation que j'ai exposé dans mon *projet d'exploration au centre de l'Afrique*. Ce n'est pas par la douceur et la modération que l'on gagnera l'Arabe ; il est aussi réfractaire au raisonnement de l'Européen, qu'il est facile à entraîner par les élucubrations d'un corréligionnaire. Son fanatisme religieux et sa haine du chrétien étouffent en lui toute raison.

Il ne connaît qu'une chose, la force. Lorsqu'il se sent le plus fort, il frappe ; c'est en le frappant qu'il faut le faire marcher. Soyez doux, soyez bon et généreux pour lui, il vous frappera, parce qu'il se croira le plus fort. Soyez rude, il vous respectera et vous obéira parce qu'il se croira le plus faible.

L'Arabe vient à Aden de tous les ports de la mer Rouge et du golfe Persique.

Les *Juifs* d'Aden, qui ont conservé là le caractère qu'ils présentent dans le monde entier, viennent surtout de Sané. Là comme partout ils font le commerce. Les uns sont marchands ambulants, et vont d'hôtel en hôtel offrir aux voyageurs leur marchandise, qui se compose surtout de plumes d'Autriche, de photographies, d'étoffes ou de parure d'Orient. L'on fait quelquefois de bonnes rencontres avec eux, et je regrette vraiment de n'avoir pas acheté un lot de six plumes d'Autriche, que l'un d'eux m'offrait un jour à l'hôtel de l'Univers, pour 27 francs. Chacune de ses plumes aurait valu en France de 40 à 50 francs, au dire de Mme Suel, la maîtresse de l'établissement. Mais en perles et en diamants, ils vendent volontiers, du faux pour du vrai.

Les *Somalis* viennent à Aden de différents points de la côte orientale de l'Afrique, mais principalement de Berbera, de Zeylah et de Tadjoura. C'est un type remarquable, qui m'a d'autant plus vivement frappé, que j'ai cru reconnaître en eux une grande analogie avec les Niam-Niam ou Sandehs de l'Afrique centrale.

Comme les Niam-Niam, les Somalis sont grands, minces, élancés et fort bien proportionnés. Ils sont agiles et ne présentent aucune tendance à l'obésité. Ils n'ont pas de ventre comme on dirait chez nous.

Les uns et les autres portent les cheveux longs. Ce caractère m'a d'autant plus frappé que je le croyais propre à la race des Niam-

Niam. Tous les autres nègres africains ont, en effet, les cheveux courts et crêpus. Il serait donc possible que les Sandehs ne se soient pas borné à faire des migrations dans l'Ouest, où ils sont allés former les Pahouins. Peut-être s'est-il produit aussi quelques migrations vers l'Est. Cela m'étonnerait cependant, car il n'y a aucune communication naturelle entre le pays des Niam-Niam et celui des Somalis, séparés par des lignes de faite, des fleuves, des montagnes et la région des grands lacs.

L'on trouve cependant entre les deux types quelques différences qui peuvent être dues aux conditions de milieu. Les Somalis sont beaucoup plus noirs que les Niam-Niam. Ils sont, pour la plupart, d'un beau teint, aussi noir que l'ébène, à peine en trouve-t-on quelques-uns couleur chocolat foncé. Les Niam-Niam, au contraire, ont plutôt le teint cuivré.

Les Somalis ne se liment pas les dents en pointe comme les Niam-Niam, mais cette particularité ne présente aucune importance au point de vue de la distinction des races, car elle est une simple conséquence des conditions de milieu. Les Niam-Niam sont anthropophages, les Somalis d'Aden ne peuvent pas l'être.

Les Somalis ne se teignent pas la peau avec un extrait de bois rouge, comme les Sandehs, mais ils paraissent avoir la même affection pour cette couleur, car ils se teignent les cheveux en rouge, ce qui dénote chez eux un défaut complet de goût Leur chevelure brillante et d'un beau noir naturel est absolument affreuse lorsqu'elle est *travaillée*. Pour cela, ils se couvrent la tête d'une pâte faite avec de la chaux vive et de l'eau. Ils conservent cet enduit pendant trois ou quatre jours, après quoi, ils lavent le tout. Les cheveux ont alors perdu tout leur lustre, ils sont secs et du roux le plus vilain. Ce n'est plus qu'une affreuse tignasse couleur queue de vache, plus laide encore. Ils sont d'autant plus satisfaits que leurs cheveux sont plus rouges et plus secs.

Les Somalis ne font pas, en général, de commerce à Aden. Ils sont surtout hommes de peine, cochers, commissionnaires, bateliers, etc.

Ils fournissent aussi la grande majorité des négrillons qui viennent en mer au devant des navires, sur des pirogues de deux à trois mètres au plus de long, sur quelques décimètres seulement de largeur Ils s'aventurent souvent ainsi à plusieurs kilomètres de la côte, sans plus se soucier des requins qui, cependant, en dévorent, en moyenne, douze ou quinze par an.

A l'arrivée des bateaux, ils viennent, comme à Naples, demander qu'on leur jette à la mer quelques pièces de monnaie, qu'ils vont chercher en plongeant. Il arrive parfois que le plongeur, au lieu de revenir à la surface de l'eau, passe dans l'estomac d'un requin. Un sentiment d'effroi se répand alors dans la bande, qui remonte dans ses pirogues avec une agilité et une adresse dont il est impossible de se faire une idée sans l'avoir vu, et regagne rapidement la côte en poussant des cris effrayants. Ils deviennent alors plus prudents pendant quelques jours, mais une semaine ne s'est pas écoulée, que la leçon perdue et le danger oublié, ils viennent, comme précédemment, réclamer un *bashish* aux voyageurs.

Les Européens sont au nombre de 2,000 environ à Aden. La plupart font partie de la garnison anglaise. Elle se compose de soldats anglais, mais surtout de *cipayes,* que l'on tire de l'Inde, car Aden est une dépendance de l'Empire des Indes et non de la couronne d'Angleterre. La plus grande partie des autres sont des Anglais qui font le commerce pour leur compte, ou représentent des maisons de Londres ou d'autres villes d'Angleterre.

Il y a aussi quelques Français. En premier lieu, M. Tian, cette providence du voyageur français dans ces pays. M. Tian habite Aden depuis environ quinze ans. Il y fait un grand commerce d'exportation de tous les produits du pays, mais principalement de cafés, qu'il tire de Moka, d'Hodeida, où il a des représentants. Il exporte aussi les produits de la côte orientale d'Afrique, qu'il tire de Berbera, de Zeylah, de Tadjoura et d'Obock.

M. Tian est bien l'homme le plus aimable et le plus généreux qu'on puisse rencontrer. Tout voyageur français trouve dans sa maison, je ne dirai pas « bon feu, bon gîte et le reste », car le feu serait plus que superflu, mais on y trouve bon gîte et bonne table et surtout une cordialité sans bornes.

On est certain de voir M. Tian à l'arrivée de chaque bateau : car il est l'ami de tous les commandants de navires français. Tous vont chez lui, où ils trouvent la plus bienveillante et la plus cordiale hospitalité.

A l'arrivée du Godavery, je lui fus présenté par mon ami Mercadier, commissaire du bord, qui avait déjà passé plusieurs fois à Aden. Il m'engagea à venir chez lui et à user de sa maison comme de la mienne, non-seulement pour moi, mais pour mes amis.

M. Tian habite à Aden ville, une grande et belle maison, à l'angle

du parc aux chameaux, aménagée avec beaucoup d'intelligence pour permettre de résister au climat du pays.

Le rez-de-chaussée est surtout affecté aux magasins, où un grand nombre de nègres et de négresses sont occupés à décortiquer et à classer les cafés que l'on apporte bruts de l'Arabie.

L'habitation est au premier étage, entourée de toute part de galeries qui la préservent du soleil. Chaque pièce a en général quatre portes, ou plutôt quatre ouvertures les unes en face des autres, pour mieux établir le courant d'air. Un écran placé à un mètre environ au dehors, préserve des regards indiscrets des domestiques, tout en ne génant en rien la circulation de l'air à l'intérieur. Un large *panka* (1), dans la salle à manger, vous rafraîchit pendant les repas.

M. Tian avait pour employés, plusieurs jeunes gens français : MM. Besson, de Marseille, avec lequel j'avais fait la traversée, sur l'Anadyr ; Henri, fils d'un ingénieur français, alors à Aden avec sa femme; Spies ; et Brémond, qui devait m'accompagner dans mon grand voyage à travers l'Afrique, si j'en avais obtenu la réalisation. M. Brémond, qui depuis a fait l'expédition du Choa, où il a rencontré Soleillet, m'eut certainement été d'un très grand secours, car il était déjà rompu à ces voyages et connaissait l'Arabe, le Somalis, et plusieurs autres dialectes de la côte. Grâce à l'accueil que m'ont fait ces Messieurs, grace à leur bienveillance, à leur cordialité, j'ai pu passer très agréablement quelques semaines dans ce pays d'Aden, le plus triste du monde.

J'ai aussi rencontré à Aden un naturaliste français M. Chabriand, de Barcelonette, qui voulait faire à Socotora une exploration botanique et surtout zoologique. Mais, n'ayant pu se procurer de bateau pour gagner cette île, il dût modifier son projet et partir pour Bombay, d'où, après avoir visité l'Inde, il devait gagner l'Indo-Chine, traverser le Pacifique et rentrer en France par l'isthme de Panama.

Il me proposa de l'accompagner ; mais lorsque je lui expliquai que j'allais rentrer en France, avec l'espoir de repartir bientôt pour

---

(1) Le panka est une espèce de grand éventail, formé par une natte recouverte de toile, d'une hauteur de soixante à soixante dix centimètres, d'une longueur indéterminée, suivant l'espace que l'on veut éventer Le panka est suspendu au-dessus de la tête. Des domestiques placés dans une pièce voisine lui impriment un mouvement de va et vient au moyen de longues cordes et de poulies. Non seulement le panka rafraîchit, mais encore il éloigne les moustiques fort génants dans ces pays.

l'Afrique centrale, il me demanda de me suivre. Je l'eusse volontiers accepté, car il m'a paru être un homme énergique et sûr. Il me laissa son itinéraire et me pria, si mon projet s'accomplissait de lui écrire « chez MM Chabriand et Manuel, à Mexico ».

Ce jour là, en effet, j'avais vu chez M. Tian, dans le journal l'Exploration, que le Congrès Géographique de Bordeaux venait d'approuver à l'unanimité mon projet d'exploration, et voter en sa faveur un ordre du jour, demandant aux Ministres de l'Instruction publique et de la Marine d'en favoriser l'exécution. Le lendemain je m'embarquais sur l'Amazone, pour rentrer en France.

Je ne saurais clore la liste des personnes avec lesquelles j'ai vécu à Aden, sans citer le nom du lieutenant de vaisseau, Henri de Maubeuge, qui avait pris le commandement du Godavery. Le commandant de Maubeuge n'est pas seulement un officier distingué, c'est aussi le type du galant homme par excellence, de l'homme du monde le plus parfait et le plus achevé, comme d'ailleurs, à une seule exception près, tous les officiers de la marine française avec lesquels j'ai eu le bonheur et l'honneur de me trouver en rapport. Nous vivions dans la plus parfaite harmonie et il fut très peiné de mon départ, car il eut beaucoup désirer m'avoir avec lui, pour visiter l'Inde, l'Indo-Chine, le Japon et la Chine. Je regretterai toute ma vie d'avoir manqué ce voyage.

Je dois aussi un souvenir et un remerciement au pilote Dufaux, qui m'a donné la superbe épée d'espadon que j'ai rapportée pour le musée de la Société de Géographie de Lille.

Il y a très peu de femmes européennes à Aden. Elles sortent peu. Durant mon sejour j'ai eu occasion d'en voir trois dans l'intérieur des maisons et deux seulement dans la rue.

Aden, il n'est pas besoin de le dire, n'est pas un lieu de production. C'est un entrepôt ; ce qui ne l'empêche pas de traiter un nombre d'affaires considérable. Son commerce s'élève à plus de 30,000,000 de francs par an. La houille seule, qui se vend 60 francs la tonne, représente un chiffre de 3,600,000 francs.

La seule production du pays se résume en une bande de chiens sauvages, qui errent dans les rochers, d'où ils sortent la nuit en criant, pour dévorer les ordures que les oiseaux de proies ont laissées dans les rues.

La nourriture des gens riches se compose principalement de bœuf à bosse, dont la viande est fort mauvaise ; de mouton, qui ne vaut pas mieux ; de chèvres, de chameaux dont la viande est détestable, à part

la bosse qui est passable ; de légumes apportés d'Europe ou de l'Inde, et enfin de poisson et d'huîtres, qui sont loin de valoir celles de Marennes ou d'Ostende.

Il y a trois ou quatre distilleries qui fonctionnent nuit et jour pour faire avec l'eau de mer de l'eau distillée, la seule eau potable que l'on ait à Aden. Elle se vend 22 fr. 50 la tonne.

Dans une autre usine on fabrique nuit et jour de la glace, qui se vend, si je ne me trompe, 300 fr. la tonne.

Quant aux Indigènes et aux Somalis, pour la plupart ils se nourrissent surtout de poisson, qui, vue la température du pays, est souvent d'une fraîcheur douteuse. Aussi la lèpre y est-elle largement répandue comme aux Seychelles, à Maurice et à La Réunion. C'est surtout, en effet, chez ceux qui se nourrissent de poisson et de poisson de mer corrompu que se développe cette redoutable maladie.

La monnaie d'Aden est représentée par :

La *piastre*, dont la valeur réelle est de 5 fr. 60, mais varie suivant les pays.

A Aden, on la considère généralement comme valant 5 francs en chiffre rond.

La *roupie*, qui vaut 2 fr. 50 ou 16 annas.

Le *shilling*, qui vaut 1 fr. 25.

Le *demi-shilling*, qui vaut 60 centimes.

La pièce de deux annas, qui vaut 30 centimes.

L'*anna*, qui vaut 15 centimes ou 12 pies.

RETOUR.

Ainsi que je l'ai dit plus haut, j'espérais, en rentrant en France, partir bientôt pour l'Afrique centrale. J'avais lu, en effet, dans le N° du 29 septembre 1882 de l'*Exploration*, que le Congrès géographique de Bordeaux, à l'instigation de son Président, M. Foncin, de M. Redel et de M. Louis Delavaud, avait approuvé et recommandé mon projet au Ministre de l'Instruction publique et au Ministre de la Marine et des Colonies. Je crus que le moment était propice, que je n'avais pas de temps à perdre. J'avais d'ailleurs recueilli tous les renseignements qui m'étaient nécessaires sur la nouvelle route que je voulais suivre.

Les Anglais s'étant, de fait, emparé de l'Égypte, j'avais dû modifier

la première partie de mon itinéraire. Au lieu de remonter la vallée du Nil, qui sera toujours, quoiqu'on en dise, la route naturelle de l'Afrique centrale, j'avais pensé un instant à partir par Obock.

Obock est, en effet, possession française, et me paraissait pouvoir devenir une bonne base d'opération pour le départ. J'avais aussi songé à la baie de Tadjura, au Sud-Ouest d'Obock.

De là j'aurais gagné le Choa par le lac Abhebhad et en remontant l'Haouach. Des sources de l'Haouach, je me serais dirigé, suivant les circonstances, sur la Roma, pour descendre le Bahr-El-Azrack, ou sur la Boroma, dont le cours est inconnu, mais qui pourrait bien être le cours supérieur du Saubat.

Après avoir rejoint le Nil, j'aurais repris l'itinéraire du projet primitif, c'est-à-dire qu'après avoir franchi le lac No, j'aurais remonté le Bahr-el-Gazal, le Djiour, le Geddi, le Souhé, pour gagner le Mbrouéllé par l'Ioubbo. Puis je me serais engagé dans un pays absolument inconnu, pour gagner l'Océan Atlantique, après un voyage qui n'aurait pas duré moins de cinq longues années (1).

Mais d'après les renseignement recueillis sur place, cette route m'avait paru, sinon absolument impraticable, tout au moins fort dangereuse et fort difficile Par Obock, il n'y a pas de route tracée, et il est déjà difficile d'atteindre le Choa ; d'autre part les transports sont très chers, puisqu'ils seraient de 1.000 à 1,500 francs la tonne pour le Choa seulement. Aussi ne transporte-t-on par ce point de la côte que des objets de valeur, les plumes d'autruches, par exemple.

En suivant l'Haouach, on rencontrerait des populations Gallas féroces, qu'il faudrait traverser en remontant le fleuve. De la tribu des Dankalis à celle des Guragies, le pays est couvert de forêts impraticables, qui s'étendent sur les deux rives du fleuve. Elles sont habitées par des populations sauvages fort dangereuses, qui ne vivent que de vols et de rapines. Ces peuplades, nominalement soumises à l'Abyssinie, sont en fait indépendantes. Le gouvernement Abyssin est constamment obligé d'envoyer des troupes, pour réprimer leurs brigandages et lever les impôts , et presque toujours l'expédition n'obtient d'autre résultat que de faire piller ses derrières. Cette route serait très dangereuse. En dehors de ces considérations, le fleuve paraît être navigable

(1) Voir pour les détails de mon projet d'exploration les Bulletins de l'Union Géographique du Nord ; décembre, janvier et février 1880-1881, pages 29 à 53.

OBOCK ne peut donc pas être considéré comme la clef de l'Afrique centrale. Tout au plus pourrait-il servir de base d'opération pour une excursion au Choa ou au Mhara.

Obock est un poste important, que le gouvernement français s'est enfin décidé à occuper, et certes avec beaucoup de raison. C'est une position avantageuse, assez avantageuse même pour que l'on dise toute la vérité à son sujet, et que l'on cherche pas, comme on ne le fait que trop, à en exagérer les avantages, au risque de jeter dans une cruelle déception les gens trop crédules, qui se laisseraient prendre aux belles paroles de gens intéressés.

Obock n'est pas une ville, comme on pourrait le croire, c'est un emplacement. Il n'y avait, en 1882, que la baraque en bois que Pierre Arnoux y avait fait installer quelques années avant.

Le Port pourra devenir bon, mais il faudra pour cela y faire de grandes améliorations. On y pénètre par deux passes dangereuses, l'une au Nord-Est, l'autre à l'Ouest, remplies d'écueils, qui nécessiteront des travaux considérables et l'installation de plusieurs phares et de nombreuses bouées. Je crois pouvoir garantir l'exactitude de ces détails techniques, puisque je les tiens des lieutenants de vaisseau Minié, Delpech, Monge, de Maubeuge, qui tous ont étudié l'hydrographie du Port.

M. Tian, qui a maintes et maintes fois visité et étudié le pays, m'a exposé des appréciations absolument analogues.

Une autre question de la plus haute importance est celle de l'*eau*. Les agents de Compagnies intéressées à déterminer un mouvement d'émigration vers Obock disent et répètent à l'envi que l'eau douce y est très abondante et très bonne. Il y a, en effet, de l'eau potable à Obock ; mais son abondance et sa qualité sont si peu en rapport avec les affirmations de ces gens intéressés, que son existence a été sinon niée, au moins mise en doute par la plupart des personnes citées plus haut. Ils n'ont, en effet, rencontrer que de l'eau saumâtre, de mauvaise qualité.

D'autres au contraire, M. Bremont, entre autres, m'ont affirmé y avoir trouvé tout à la fois de l'eau douce et de l'eau saumâtre.

En somme, voici le fait : Tout à côté de puits d'eau saumâtre, à des distances souvent très petites, on trouve parfois à de faibles profondeurs des sources d'eau douce.

Cette différence d'opinion pourrait bien être due à ce que les recherches ont été faites à des époques différentes de l'année. Pendant

la saison sèche, il faut sans doute creuser profondément, et l'on se trouve alors en présence des infiltrations de la mer et l'on a par conséquent de l'eau saumâtre ; tandis que pendant et après la saison des pluies on doit, sans aucun doute, trouver à de faibles profondeurs des eaux douces, provenant des collines environnantes.

La côte d'Obock est, en effet, bordée d'un système de collines constitué par une série de hauteurs échelonnées, s'élevant en un triple gradin, les unes au-dessus des autres.

Derrière ce cordon de colline, il y aurait, pense le commandant Minié, d'immenses marais presqu'infranchissables.

Quant au charbon, dont on parle tant, la question doit encore être étudiée. Il est très vrai que l'on a constaté la présence de quelques affleurements de houille ; mais on ne connaît ni leur importance, ni la qualité du produit.

Quant au climat, Obock est, comme Aden, un des points les plus chauds du globe, et la chaleur y est tout aussi intolérable qu'à Aden.

A côté de cela, Obock présente certainement des avantages sérieux ; mais ils ont été assez publiés, pour que je me dispense d'allonger encore mon récit.

Je suis bien convaincu que nous aurons un jour sur ce point de l'Afrique un établissement florissant.

Je ne voudrais détourner personne d'aller se fixer à Obock, au contraire, je crois qu'il y a là beaucoup à faire ; mais je ne saurais trop recommander à ceux qui iront s'y établir de bien réfléchir avant de tenter l'entreprise, et de ne pas croire, comme on le leur dit, que les cailles d'Obock tombent du ciel toutes rôties. Ils auront à mener une vie extrêmement rude et pénible, qui exige une dose très grande de persévérance et d'énergie. Tout ne sera pas rose, dans les débuts surtout, car outre les difficultés matérielles sans nombre qui se présenteront chaque jour, il faudra lutter non-seulement contre un climat torride, énervant et débilitant, mais encore contre un ennemi bien terrible et insaisissable, l'isolement, qui peut quelquefois à lui seul abattre les tempéraments les mieux trempés.

Cela dit, revenons à la route du Nil :

Il reste, pour atteindre le Nil à la hauteur de Khartoum ou de Hellet-Chery-Mohammed, deux routes, une par Massaouah, l'autre par Souakin.

La route par Massaouah et Sennar est plus courte, mais elle est

moins praticable et plus dangereuse que celle par Souakin. C'est donc cette dernière que j'avais choisie. Les deux routes se réunissent d'ailleurs à Sennar.

De Souakin à Sennar il y a environ une vingtaine de journées de marche, mais la route est très praticable et peu dangereuse. C'est la route du Kordofan et du Darfour la plus suivie. Elle passe par Filik, Goz-Redjeb, Toaoua, Beylah et Sennar. Là elle se bifurque pour atteindre le Nil à Khartoum ou à Hellet-Chery-Mohammed.

Les transports s'y font d'ailleurs à bon compte, grâce à la Compagnie des transports du Soudan créée par Gordon-Pacha en 1877. Aussi exporte-t-on par cette voie des produits de valeur minime, tels que des gommes de qualité inférieure et même des sésames.

D'ailleurs M. Albert Marquet, directeur de cette Compagnie qui porte aujourd'hui le nom de Compagnie Marquet, m'offrait de transporter mon matériel de Souakin à Khartoum, moyennant 6 piastres (30 francs) par chameau, portant de 200 à 230 kilogrammes, soit au maximum 150 francs la tonne, environ 1 fr. 50 par jour et par chameau. Nous n'en ferions pas autant avec nos chemins de fer.

Je m'embarquai donc, pour rentrer en France, sur l'*Amazone*, qui revenait de Chine. L'*Amazone*, qui faisait le service de la Méditerranée, était au mois d'août à Alexandrie, lorsque la chaudière du *Melbourne*, commandé par le lieutenant de vaisseau Hernandez, éclata dans le golfe de Suez. Le lieutenant de vaisseau Vaquier, qui commandait l'*Amazone*, reçut par télégraphe de Marseille l'ordre de se rendre immédiatement dans le golfe de Suez, de faire le transbordement du *Melbourne* et de continuer le voyage de Chine. Le *Melbourne* dût revenir en France, à petites journées, avec sa petite machine.

C'était à l'époque où, pour que l'on ne gênât pas leurs opérations militaires, les Anglais s'étaient emparé du canal de Suez. Le commandant Hernandez s'engagea résolûment dans le canal, sans plus s'occuper des Anglais, et lorsqu'un officier de l'amiral Seymour se présenta pour lui interdire le passage, il lui répondit fièrement qu'il n'avait pas d'ordres à recevoir des Anglais, que le canal n'était pas à eux et qu'il n'avait que faire de ses observations. On lui prête le mot suivant : l'officier l'ayant menacé de faire tirer sur le navire s'il cherchait à passer outre, le commandant Hernandez aurait aussitôt commandé : « *Machine avant,* » et répondu à l'officier anglais :

« *Eh bien! tirez, si vous osez.* » L'officier anglais n'osa pas. Les observations de l'amiral Seymour à Port-Saïd ne furent pas mieux accueillies.

Le lieutenant de vaisseau Vaquier, qui commandait l'*Amazone*, est un tout jeune officier, fort distingué et fort aimable. C'était un admirateur enthousiaste de Savorgnan de Brazza, dont il était le camarade d'école et l'ami. Aussi de Brazza et les explorations de l'Afrique revenaient-ils souvent sur le tapis dans nos conversations journalières : « De Brazza, me disait-il un jour en joignant les mains, ce n'est pas un homme, c'est un apôtre ; pour lui, sa mission est un sacerdoce. »

Il était environ trois heures du soir quand nous partîmes d'Aden, le 30 octobre, et vers dix heures, nous franchissions le détroit de Bab-el-Mandeb, passions près de Perim et entrions dans la mer Rouge.

Je me souviens très bien encore que le lendemain, vers trois ou quatre heures du matin, une brise assez fraîche se leva du Sud et que vers sept ou huit heures la mer était très grosse. Vers neuf heures, la mer est démontée ; nous roulons horriblement, mais la brise venant d'arrière, peu de monde est malade. Pendant le déjeuner, un paquet de mer, embarquant pardessus les panneaux, vient, sans y être invité, s'abattre sur la table, au grand ébahissement de tout le monde.

Vers trois heures, le vent se calme, la mer tombe, et vers cinq heures, nous voguons sur une mer d'huile. La nuit suivante, nous essuyons un nouveau grain.

Le mercredi 1er novembre, la mer est belle, mais la chaleur accablante, nous faisons 330 milles (611 kilomètres) en vingt-quatre heures. Nous apercevons des masses de poissons volants,

Vers le soir du quatrième jour, le vent se lève de nouveau, et vers minuit nous essuyons une véritable tempête. De minuit à deux heures du matin, le bateau embarque de partout, surtout de l'avant, qui, à chaque instant, pique le nez dans la plume.

J'avais conservé l'habitude de coucher sur le pont. Vers minuit, trempé comme une soupe, le pont étant inondé de toutes parts, je suis forcé de descendre dans ma cabine. Mais aussitôt pris du mal de mer, je remonte sur le pont, où, malgré la tempête et les vagues qui m'inondent, je passe le reste de la nuit sans éprouver le moindre malaise, abrité par la cabine du commandant, qui me préserve des vagues de l'avant. Presque tous les passagers sont malades.

Le 3 novembre, vers le matin, le temps se calme, et nous entrons dans le golfe de Suez avec une brise fraîche debout. Nous apercevons de nouveau la chaîne du Mont Sinaï, qui couvre toute la presqu'île formée par le golfe de Suez et le golfe d'Akabah. Il est six heures du soir quand nous arrivons à Suez où l'on nous impose une quarantaine de vingt-quatre heures.

Le samedi 4 novembre, la quarantaine est levée à cinq heures et je descends à terre avec le lieutenant chargé du rôle. Je trouve Suez plus délabré et plus sale encore que la première fois. Quelle immonde ruine que cette ville !

Le dimanche, 5 novembre, nous pénétrons dans le canal et nous arrivons sans encombre jusqu'au nord des grands lacs, où nous sommes arrêtés.

Je profite de l'occasion pour faire un tour de chasse dans le désert. M. Chapert, géologue du plus grand mérite, qui revenait des Indes faire des études sur les mines de diamants, et avec lequel je m'étais lié à bord, veut bien m'accompagner, non pas pour chasser, mais pour étudier le terrain et les coquillages qu'il renferme.

Nous gagnons le canal d'eau douce, qui conduit les eaux du Nil du Caire à Suez, puis nous nous séparons, notre but n'étant pas le même. Je suis le canal, auprès duquel je remarque, de distance en distance, une apparence de végétation, dans les bas fonds où ont pu se produire des infiltrattons d'eau douce. Mais je ne découvris rien de ce que je cherchais, malgré mes fouilles les plus minutieuses sous les quelques touffes de tamarix rabougris dont se composait en majeure partie la végétation rudimentaire dont je viens de parler.

Je rencontrai bien une bécasse, malheureusement mon fusil était chargé pour des animaux d'une autre taille. Je glissai cependant une cartouche à plomb dans un de mes canons, mais je ne pus la retrouver. Ma chasse se borna donc à envoyer de fort loin, deux ou trois coups de fusil à des aigles noirs à tête blanche.

Ayant aperçu, à une grande distance, une masse volumineuse au milieu du canal d'eau douce. je m'approchai pour me rendre compte de ce qu'elle était. Je tombai au milieu d'un campement d'Arabes nomades, qui venait d'être abandonné. Ces Arabes s'étaient installés sur le bord du canal, dans une douzaine de *gourbis*, creusés dans le sol à 0,80 centimètres environ et recouverts de quelques branches de tamarix, qu'ils avaient eu soin de brûler en partant, de crainte que quelqu'un ne put en profiter.

Entre ces gourbis, plusieurs têtes de moutons, des ossements de bœufs et de chameaux témoignaient qu'ils avaient pris là leurs repas. Ils en avaient jeté une partie dans le canal.

La masse volumineuse que j'avais aperçue et qui m'avait attiré de ce côté, était un bœuf crevé, qu'ils avaient jeté dans l'eau avec l'intention bien certaine de l'empoisonner.

Ce bœuf devait être là depuis le matin ou tout au plus depuis la veille, car, malgré la chaleur étouffante qu'il faisait, la putréfaction était si peu avancée, que je pus passer dessus, pour franchir le canal.

Si l'on songe que ce n'est point là un fait isolé mais bien une habitude de cette immonde race Arabe d'empoisonner les eaux ; si l'on songe de quelle quantité d'ordures et de charognes ils encombrent les canaux d'eau douce ; si l'on songe enfin combien la chaleur de ces pays active la putréfaction, et favorise le développement des éléments morbifiques, il ne sera certes besoin d'aller chercher bien loin l'explication de certaines maladies que l'on y observe.

Les partisans des théories à la mode trouveront dans ces matières organiques en décomposition, une abondante alimentation pour leurs microbes, leurs baciles, leurs bactéries ou leurs vibrions, et un milieu certes bien favorable au développement de leurs germes. D'autres qui considèrent cette théorie de microbes comme une vaste mystification, donneront l'explication suivante :

Les dyssenteries et les diarrhées, qui sont fréquentes après l'ingestion de ces eaux (j'en parle par expérience, car j'en ai eu un bel exemple à bord, après notre départ de Port-Saïd, comme nous le verrons bientôt), ces diarrhées, qui présentent, comme celles que nous observons dans nos amphithéâtres de dissection, j'oserai presque dire un caractère constitutionnel, tant elles amènent la débilité organique, plus encore peut-être par leur essence que par leur opiniâtreté, ces diarrhées trouvent une explication suffisante dans l'existence de la ptomaïne dans ces eaux infectées de cadavres.

La ptomaïne exerce ici une simple action de présence. Nous n'avons pas plus à invoquer l'intervention des microbes spéciaux, que nous n'avons à invoquer la présence d'organismes particuliers, acoustiques, lumineux, caloriques ou électriques, pour expliquer le fonctionnement de nos foyers ou de nos téléphones ; pas plus que nous n'avons à invoquer les microbes du calomel, de l'opium ou de la digitale, pour expliquer l'action de ces médicaments.

Mais, dira-t-on, il existe cependant des organismes dont le microscope révèle l'existence. On en trouve dans les eaux insalubres, on en trouve dans les recherches nécroscopiques, on en trouve partout.

Oui, en effet, on en trouve partout, c'est incontestable et incontesté ; on en trouve même, et en abondance, dans les eaux les plus pures et les meilleures. Je n'en discute pas l'existence ; mais il n'en est pas de même de leur rôle. Je ne parle, bien entendu, que de ceux auxquels on voudrait attribuer un rôle pathologique. Sont-ils cause ? Sont-ils effet ? Je n'hésite pas à me rallier, pour la majorité des cas, à la seconde interprétation.

Dans un travail sur les ferments, publié en 1870, j'exposais, d'après Claude Bernard, qu'un organisme vivant est constitué par le groupement d'éléments anatomiques, qui représentent chacun un organisme particulier : « Chaque espèce d'élément, dit Claude Bernard (1), représente une véritable espèce d'individus qui dépend d'un tout auquel » il est associé, mais qui a toujours son indépendance et sa vie propre, » qui a sa manière particulière de se mouvoir et d'être excité, qui a » ses poisons spéciaux et sa manière spéciale de mourir. »

Mais l'élément anatomique est déjà figuré. Allons plus loin, à la substance même qui le compose, au protoplasma, au sarcode. Le sarcode est animé, il renferme en lui la vie, qui est une de ses propriétés essentielles. Et, ainsi que l'a enseigné M. Vulpian, dans ses cours du Muséum, cette vie peut se prolonger, pendant un certain temps, dans les éléments anatomiques, après la mort de l'individu qu'ils constituent.

Les matières organiques ou organisées, composées d'éléments dont chacun a une vie propre et spéciale, étant en état de décomposition, l'union de ces éléments anatomiques est rompue et ils se trouvent ainsi livrés à leur vie propre et indépendante. Leur existence est différente, et suivant l'influence du milieu, ils se transforment pour donner naissance à toute cette série d'organismes inférieurs, les vibrions, les baciles et les microbes de toutes sortes, qui peuvent aussi prendre directement naissance par l'organisation de la masse sarcodique.

Ces éléments anatomiques, au moment de la décomposition de l'être qu'ils constituent, se trouvent encore en contact les uns avec les autres, et en quelque sorte à l'état naissant, quelques-uns même, peuvent dans certaines conditions de milieu, se grouper d'une façon

---

(1) Revue des Deux-Mondes. Claude Bernard. 1er septembre 1867 ; t LIII, p. 174.

différente et constituer, suivant leur sélection, d'autres êtres vivants d'une organisation supérieure aux proto-organismes que nous venons d'indiquer.

Cette masse sarcodique, ces éléments anatomiques, répandus dans les eaux, exercent leur action sur l'économie dans laquelle ils pénètrent, soit par suite d'une propriété particulière, plus ou moins analogue à cette force catalytique qu'invoquent certains phénomènes chimiques; soit, et plutôt, en communiquant dans certains cas, aux éléments anatomiques de l'organe où ils pénètrent, le mouvement de décomposition dont ils sont eux-mêmes animés. D'autres fois, au contraire, en altérant le mouvement physiologique, la vie de ces éléments, par un mouvement différent d'organisation.

Mais revenons à nos moutons :

J'appelai M. Chapert pour lui montrer ce campement, qui était assez curieux. Après l'avoir bien examiné dans tous ses détails, nous reprenons, à travers les sables la direction du canal de Suez, pour rejoindre le bateau, qui pouvait partir d'un moment à l'autre.

Avant d'atteindre le canal, M. Chapert me propose un instant de repos, et il sort de son sac une bouteille de champagne de la Ve Cliquot, du plus grand mérite, soigneusement enveloppée dans une étoffe de laine, pour la conserver fraîche.

Tout en dégustant cette délicieuse bouteille, nous causons et contons des histoires plus ou moins curieuses ou plaisantes. Quelle ne fut pas ma surprise d'entendre raconter au milieu du désert, parmi ces histoires attribuées à un personnage quelconque, le piquant d'une anecdote qui m'était arrivé à moi-même en Angleterre.

La voici :

En 1875 ou 1876, désirant un dimanche sortir de Lille, je me rendis vers dix heures à la gare, sans but déterminé, avec l'intention de prendre le premier train qui partirait. Ce train me conduisit à Calais. De Calais partait un bateau pour Douvres. Je le pris.

En arrivant à Douvres. J'aperçois, à peine débarqué : *Hôtel de Paris. — Ici l'on parle français. — Table d'hote*, etc. et peut-être encore quelques autres inscriptions françaises. Comme depuis longtemps je m'étais complètement brouillé avec l'Anglais, je n'avais pas à hésiter; j'entrai à l'hôtel de Paris.

A mon grand étonnement personne ne parlait français. On fit venir une espèce de matelot, qui avait la prétention de servir d'interprète,

mais qui savait moins encore de français que je ne savais d'anglais. Moitié français, moitié anglais, nous finissons pourtant par nous entendre à peu près. Après avoir pris une consommation, je fais comprendre que je viendrai dîner à 7 heures.

Le soir en effet à 7 heures je me mets à table. Tout en visitant la ville, je m'étais remémoré quelques mots d'anglais les plus usuels, je n'eus donc pas trop de difficultés à me faire comprendre tout au moins jusqu'au dessert. Mais il me fut impossible de retrouver la traduction du mot *fromage.* J'avais cependant un vague souvenir que le mot anglais présentait une certaine analogie avec le *Kss* français destiné à exciter les chiens.

Tout à coup je crus avoir trouvé, et la servante de l'établissement s'étant présentée à l'autre extrémité de la table, je lui criai tout haut : « *Will you give me any Kiss.* » Comme on peut le penser, à mon grand étonnement, la servante, stupéfaite, s'enfuit scandalisée en poussant son national *Shocking.* De mon côté, ne voulant pas laisser échapper mon fromage, je m'avançai sur le seuil de la porte, en répétant : « *give me Kiss ; give me Kiss.* » La servante de se sauver de plus belle en accentuant son *Shocking.*

J'étais littéralement ahuri, lorsqu'un gros monsieur, survenant avec sa demoiselle, fort gentille personne, ma foi, et voyant la servante exaspérée et moi abasourdi, demanda ce qu'il en était La bonne le mit rapidement au courant. Alors s'adressant à moi, il me dit en excellent français : « Mais, Monsieur, que demandez-vous? Je *crois*, lui ré- » répondis-je, *que cette fille est folle. Je lui demande du fromage*, *et* » *elle se sauve comme si le diable l'emportait.* » — *Comment lui* » *avez-vous demandé le fromage ?* reprit-il. » *Je répétai sans hésitation :* « « *Will you give me any Kiss ?* » Il se mit à rire et me dit : « *Mais, Monsieur, vous lui avez demandé un baiser.* Ne vous étonnez donc pas de sa façon d'agir. *Kiss*, c'est un baiser, du fromage, c'est *cheese*, et quoique il y ait une certaine analogie dans la prononciation des deux mots, il y a pourtant une différence. »

Nous rîmes de la méprise. Il me fit apporter du fromage et nous finîmes de dîner ensemble. Ce Monsieur, fort aimable d'ailleurs, qui arrivait si à propos, était presqu'un compatriote. C'était un Anglais établi à Roubaix depuis nombre d'années.

Il était presque nuit quand nous ralliâmes le bord, nous passons la nuit en gare. Si j'avais pu prévoir un si long arrêt, j'aurais certainement cherché à gagner Ismailia à pieds, au risque de faire quelques

mauvaises rencontres. Le lendemain j'aurai pu sans peine rejoindre le bateau dans le lac Timsah.

Le lundi, 6 novembre, nous levons l'ancre, et vers 5 heures du soir nous arrivons à Port-Saïd. Je descends à terre avec le commissaire du bord Gueda et quelques autres officiers. A minuit nous rentrons à bord.

Le mardi, 7 novembre, dès l'aube, nous levons l'ancre et entrons dans la Méditerranée. Le temps est mauvais, la mer est grosse, beaucoup de passagers sont malades. J'attrape aussi un petit brin de mal de mer, mais pas sérieux.

Le mercredi, 8, la mer se calme et tout rentre dans l'ordre.

Le jeudi, 9, la mer est toujours calme et la journée se passe sans incident notable.

Le vendredi, 10, dès quatre heures du matin, nous apercevons les flammes du mont Etna. A sept heures nous passons le détroit de Messine. Le ciel est couvert, par places, de sombres nuages, à travers lesquels passent des rayons du soleil levant, qui produisent sur les montagnes de la Sicile les plus merveilleux effets de lumières qu'il m'ait été donné de contempler. La mer est fortement houleuse, et nous voyons distinctement se dessiner, sous le cap du Pharo, l'emplacement du tourbillon de Charybde.

Déjà nous apercevons les vagues de la mer Tyrrhénienne, sur laquelle souffle un vent impétueux, dont nous sommes encore abrités par le cap du Pharo.

Beaucoup de bâtiments à voiles se dirigent toutes voiles dehors de notre côté, pour chercher dans le détroit de Messine un refuge contre la tempête.

A huit heures, en effet, lorsque nous passons entre Charybde et Scylla, le vent fraîchit fortement. « *Voilà du tabac qui se prépare,* » dit un vieux matelot. En effet, à 9 heures, la mer est très grosse et à 10 heures nous sommes en pleine tempête, jusqu'à 11 heures du soir, où nous pouvons nous abriter dans la rade de Naples.

Beaucoup de monde malade à bord. Je n'éprouve aucun malaise.

En arrivant dans la rade de Naples nous apercevons le Vésuve dont le sommet est couronné d'une immense gerbe de flammes, qui produit dans la nuit sombre un effet merveilleux.

L'on nous impose à Naples, comme à Suez, une quarantaine de vingt-quatre heures. Aussi n'abordons-nous pas. Mais comme plusieurs passagers, effrayés par la tempête que nous venons d'essuyer, ne

veulent plus rester à bord et veulent rentrer en France par les voies de terre, nous sommes obligés d'attendre le jour pour les débarquer à l'île de Nisita, où se trouve le lazaret de quarantaine. De ce nombre, le comte et la comtesse d'Argareollart, de Madrid, qui n'a cessé de la journée de pleurer, de se lamenter, en criant en espagnol : « Ah ! pauvre, je suis perdue ! »

Le samedi 11 novembre, nous partons de Nisita vers neuf heures. Il y a en rade une houle énorme, ce qui nous présage du gros temps en pleine mer.

En effet, dès 10 heures, le vent se fait sentir frais, et bientôt recommence la tempête de la veille. Nous sommes en plein mistral.

J'échappe encore au mal de mer, dont je suis définitivement quitte.

Pendant la nuit, la tempête devient plus terrible encore.

A Port-Saïd, nous avions fait du charbon et de l'eau. Or, l'eau de Port-Saïd est fournie par des canaux, qui la conduisent du Nil. Nous venons de voir la qualité qu'elle comporte. Aussi, moi, qui depuis Maurice n'avait bu que de l'eau distillée, m'abstenant de toutes liqueurs, même de vin, si ce n'est pendant mon séjour à Aden, fus-je surpris de voir sur la table une eau trouble et jaunâtre. J'attribuai d'abord cette coloration aux caisses de fer dans lesquelles l'eau est enfermée. Mais je reconnus bien vite que le goût désagréable qu'elle présentait, tenait à une autre cause.

Lorsque j'appris que c'était de l'eau de Port-Saïd, je protestai énergiquement auprès du commissaire et du commandant et leur fis observer que cette eau était fort insalubre et constituait un danger réel pour la santé du bord. Mais il paraît que si « *quand le vin est tiré, faut le boire* », lorsque l'eau est achetée, il faut aussi la boire. Aussi, dès le second jour, se présenta-t-il à bord de nombreux cas de diarrhées, à laquelle je n'échappai pas, quoique je me sois remis à l'usage exclusif du vin. Le mal ne fit que s'accroître les jours suivants, et sous l'influence d'un abaissement subit de la température, il prit dans la nuit du 11 une grande intensité. Ce fut toute la nuit une allée et venue continuelle, qui, jointe à la tempête et au mal de mer du plus grand nombre, produisit à bord une véritable confusion.

Le dimanche, 12 novembre, à 7 heures du matin, nous doublons le cap Corse. Le ciel est couvert, le temps est sombre, le mistral souffle avec furie, la tempête redouble de violence. La mer est superbe, imposante, mais terrible pour ceux qui ne veulent pas comprendre que sur

les bateaux, comme l'*Amazone*, les naufrages sont rares en pleine mer.

Vers 9 heures, un coup de roulis formidable couche le bateau sur le flanc, et l'hélice sortant de l'eau, tourne plusieurs fois dans le vide avec un vacarme effrayant. Des cris de terreur retentissent, et le commandant, renversé sur le pont, dit n'avoir jamais vu un coup de roulis semblable. Pour donner une idée de la violence de cette tempête, je dirai que ce jour-là les vagues de la mer ont couvert la batterie du fort Saint-Jean à Marseille, et que, franchissant les murs du Frioul, elles sont venu s'abattre dans le port. La plate-forme du château d'If a été remplie d'eau de mer.

Notre marche s'est trouvée considérablement ralentie, les tentes sont enlevées, plus un morceau de toile sur le bateau et quoique nous chauffions à brûler les grilles, nous faisons cinq à six milles à l'heure au lieu de quatorze ou quinze.

Bientôt cependant nous apercevons les côtes de France, et le lundi, 13, nous entrons en quarantaine au port du Frioul.

Le mardi, 14, la quarantaine est levée et nous débarquons à Marseille.

GRANDES CONFÉRENCES
(*in extenso*)

MA MISSION DANS LE GRAND-BÉLÉDOUGOU
AU PAYS DE MOURDIA

Par le Docteur Jean BAYOL,
Explorateur du Fouta-Djallon et du Haut-Niger,
Lieutenant-Gouverneur du Sénégal,
Membre d'honneur de la Société de Géographie de Lille.

Suite (1).

Géographie et statistique du pays de Mourdia.

L'eau est assez abondante, mais elle a un goût salin et une couleur blanchâtre qui la rendent peu agréable à boire. Elle cuit cependant les légumes et dissout le savon. Elle ne se trouve que dans les puits qui sont à l'intérieur du village, et dont la profondeur varie entre 25 et 30 m. Ces puits sont creusés avec beaucoup de soin. La couche argileuse, friable près du sol, prend ensuite l'apparence d'une véritable roche, ce qui empêche les parois de se détériorer. Les habitants qui en font usage ne s'en plaignent pas et je n'ai pas remarqué à Koumi de maladies particulières.

Quelques cas de goître et de ophthalmies chroniques que l'on rencontre à chaque pas dans le Soudan, sont les affections les plus communes.

La population a au contraire une apparence très vigoureuse, et là, comme à Nossembougou, j'ai vu des indigènes de haute taille dont les robustes poitrines semblent défier la maladie.

---

(1) Voir pages 54, 101, 155 et 222.

Nous avons dit que les indigènes du Bélédougou avaient dépassé l'organisation communale. Bien qu'ils aient une grande tendance, à l'autonomie et que chaque village réclame ses franchises d'allures, les habitants ont senti le besoin de se grouper.

Nessombougou, Koumi, Nonkho, Oovicbougou ont formé 4 cantons distincts liés ensemble par la haine qu'ils ont contre les Toucouleurs.

L'autorité du chef de canton est considérable, mais il tient en général compte de l'opinion des notables ; il peut néanmoins passer outre, à l'avis de son conseil. D'après les coutumes bambaras, il doit prévenir les chefs qui commandent les villages placés sous son autorité du but qu'il se propose et des moyens qu'il veut employer pour l'atteindre. En cas de dissentement entre lui et les autres chefs, il peut, s'il le juge nécessaire, ne pas tenir compte de leurs opinions et faire prévaloir son avis.

Dans chaque village, il y a un conseil des anciens. Ce sont eux qui rendent la justice pour les affaires courantes, mais s'il se présente un délit grave ou un crime, l'affaire est portée devant le chef, assisté du conseil des notables.

Il juge souverainement.

Chaque groupe de cases a son chef. Un grand village comme Koumi comprend une trentaine de familles au plus. Chaque chef de famille est chargé de la propreté de ses cases et de rues avoisinantes.

En cas de guerre, tous les hommes susceptibles de porter les armes sont convoqués. Il n'y a pas de limites d'âge.

Chaque village réunit ses hommes valides et se rend au chef-lieu de canton où la colonne se forme.

Il n'y a pas à proprement parler d'instruction militaire, chez les bambarras. Ils apprennent de bonne heure à monter à cheval, à se servir du fusil et complètent leur éducation en allant faire au loin quelques razzias dans les pays toucouleurs ou en attaquant les caravanes qui se hasardent chez eux.

Du reste, les grandes caravanes qui arrivent à Nessombougou évitent toujours Koumi et Nonkho et gagnent Manta et Dampa par une route directe. Elles ont eu à se plaindre des chefs de ces cantons qui n'ont pas jusqu'à ce jour paru s'intéresser beaucoup au commerce.

L'impôt est basé sur le système de la dîme. Chaque chef de maison doit après la récolte un panier de mil au chef du canton. Cet impôt doit être payé en nature. Les chefs des villages autres que le chef-lieu envoient également une quantité de mil proportionnée aux nombre des

habitants qu'ils commendent. Ils en exigent également pour eux une quantité assez considérable.

Lorsqu'un habitant vient à mourir, s'il ne laisse pas d'héritiers, tout ce qu'il possède appartient au chef de plein droit. Si un voyageur qui traverse le pays meurt, le chef saisit tous ces bagages et en dispose à sa guise.

C'est également lui qui désigne l'emplacement des lougars et règle toutes les contestations qui peuvent surgir.

S'il se déplace, le village qui le reçoit est tenu de le nourrir lui et son escorte.

La même mesure s'applique aux chefs étrangers qui viennent dans le pays.

Koumi a une populatiou de 800 habitants. Ce sont des bambaras appartenant à la familles des Taraouarès.

Les neuf villages qui en dépendent ont une population de 3000 habitants environ.

C'est un pays essentiellement guerrier, mais qui est intéressant pour nous au point de vue du ravitaillement de Bamako. Le canton de Koumi peut fournir du mil et des bœufs. On pourra également y acheter quelques chevaux. Les ânes sont très rares.

Au point de vue de l'exportation, je citerai comme produits la cire, quelques cuirs non préparés et des bandes de coton.

Le karité l'arbre par excellence du Bélédougou, est commun dans les environs.

Dans le cas d'une guerre contre les Toucouleurs, c'est dans ce canton que nous trouverions les auxiliaires les plus sérieux. Je ne crois pas me tromper en estimant à 50 les cavaliers qu'ils pourraient mettre en ligne et à 500 fantasins au minimum le nombre des autres combattants. Ils sont tous armés du fusil à pierre et de plusieurs poignards. Les sabres ne sont pas nombreux.

Le tata de Koumi pourrait opposer une .résistance insurmontable pour une armée indigène. Les murs sont crénelées, ont une hauteur qui varie entre 3 et 4 m., et leur épaisseur à la base n'est pas moindre de 1 m. 20 et au sommet de 0 m. 50.

Les portes sont solidement flanquées, et l'étroitesse des rues des différents tatas intérieurs, permettraient aux habitants de se défendre avec avantage. La forme de l'enceinte est un quadrilatère irrégulier.

Nous avons quitté cette ville le 26 avril à 7 h. 30 (heure de Paris). Le temps était couvert : température 29° ; baromètre 729,8.

Nous avons suivi un sentier se dirigeant vers le N.-E., à travers un vaste plateau argileux, couvert de lougars de mil.

La flore est représentée par des gueids, des danks, des sanas, des rhats, des tamarins, des karités, des houlles et des dioï, des ficus.

La proportion de sable augmente et le terrain devient très favorable à la culture des arachides.

8 h. — Nous cotoyons une chaîne de collines, à l'apparence rougeâtre (cailloux ferrugineux) et déboisées en partie, hauteur de 60 à 120 m.

Le plateau est ondulé, coupé par endroits, par des ravines peu profondes.

8 h. 35 — Nous marchons au N. N. E., au milieu des hautes herbes, des arbustes épineux dominent (sourours, siddems). Champs de cotonniers.

9 h. 5. — Nous arrivons sur un plateau couvert de nombreux ficus. Le village de *Hounka* est construit au milieu de la plaine

Température 31° ; baromètre 732,5.

On construit une nouvelle enceinte. La population est de 350 habitants. Il y a une dizaine de chevaux. Les chèvres et les moutons sont nombreux. Le troupeau de bœufs du village n'est pas important (30 environ).

Le plateau sur lequel s'élève Hounka est limité par des collines de 100 m. de hauteur.

Nous prenons après le village la route de l'Est. La végétation est moins dense. Ce sont en général des jeunes arbustes.

10 h. 20. — Nous sommes à *Montébougou*. L'aspect du terrain ne change pas. C'est le même plateau ondulé qui continue.

Température 36°5 ; baromètre 732,8.

Le tata est bien entretenu. Population de 300 habitants. 8 chevaux, chèvres 80, moutons 70, bœufs 20.

Les ressources en mil et en riz, surtout en mil, sont abondantes, ainsi que dans le village précédent.

En nous éloignant de Métébougou, nous descendons dans une grande dépression de terrain où existent plusieurs puits. Les lougars de mil et de cotonniers se succèdent.

Nous suivons la route du N N.-Est.

11 h. 7. — Nous remarquons plusieurs amas de conglomérats ferrugineux noirâtres et de blocs de grès, à surface extérieure grise, et dont l'intérieur est blanc.

11 h. 15. — Vaste plateau entièrement dénudé.

11 h. 46. — Nous relevons au N. N.-E. le tata de *Soma*. Deux hauts-fourneaux en activité sont à côté du village. Les forgerons vont chercher le minerai dans les collines avoisinantes.

Ce village a une population de 200 babitants. Les troupeaux de bœufs chèvres et moutons ne sont pas importants. L'on récolte beaucoup de mil et de coton. Le tata est en mauvais état.

Nous avons remarqué 6 chevaux et 2 poulains. Les poules sont très communes comme dans tous les villages bambarras. Après avoir campé pendant quelques heures pour laisser passer une tornade, nous avons continué à 4 h. 45 du soir notre route sur le plateau, dans la direction de l'Est.

4 h. 55. Nous traversons une forêt de beaux arbres caïlcédrats, sanas.

5 h. 10. — La route est l'N. N.-Est. Nous sommes sur un plateau déboisé couvert de conglomérats ferrugineux. — Température 34°; baromètre 725,5.

Devant nous se trouve une vallée, limitée au N. et au N.-E. par une chaîne de collines.

5 h. 55. — Route N.-E. Nous laissons sur la gauche le village en ruines de *Tambougou*.

5 h. 45. — Nous arrivons au milieu d'immenses lougars de mil qui appartiennent à *Manta*. Il existe un grand baobale.

5 h. 55. — Le plateau monte légèrement et se couvre de petits cailloux ferrugineux violacés. Végétation composée de jeunes arbustes assez touffus. Les Dioï, sont nombreux. Blocs de grès quartzeux à surface violacée.

6 h. 10. — Nous trouvons en marchant au N.-E. un plateau désolé. — Température 33°5; baromètre 725,5.

Nous gravissons ensuite une petite colline au sol rougeâtre, caillouteux, couverte d'arbres espacés.

Au point culminant, le baromètre donne 724, dans le N.-E. nous apercevons le tata de Manta.

Derrière nous, dans le Sud, nous découvrons une plaine immense, uniforme et entièrement vers l'E. où l'on découvre dans le lointain, se confondant avec l'horizon, une montagne. Dans le N.-E. il y a une ligne de collines élevées.

En descendant l'autre versant de la colline, nous entrons dans le

pays de Manta. Nous marchons sur un immense plateau déboisé, au sol rocheux, formé par des dalles de conglomérats.

6 h. 40. — Nous campons sous un cailcédrat magnifique tous près du tata du village. — Température 33° ; baromètre 727,5.

Le tata est bien entretenu et très élevé. Il a la forme d'un quadrilatère irrégulier percé de 4 parties. La porte Sud est défendue par deux bastions, dont les murs ont 1 m. 60 de hauteur. Le mur d'enceinte forme également un angle rentrant et de nombreuses meurtrières l'attaque très difficile sur ce point. L'angle N. et N.-E. du village sont protégés par 2 tatas l'un inhabité ayant 1 m. 60 de hauteur, l'autre protégeant des cases en paille et de greniers à mil, possédant une muraille de 2 m. 80.

La population comprend 500 habitants. Il y a une proportion de Sarracolets assez considérables,mélangée aux Bambarras Taraouarès.Il existe quelques Toucouleurs,anciens prisonniers de guerre qui ont préféré rester dans le pays.

Nous avons compté 25 chevaux. Les moutons, les bœufs et les chèvres sont très nombreux en comparaison des villages précédents.

La région est surtout riche en mil dont les vastes lougars couvrent l'immense plateau sur lequel est bâti le village.

Les caravanes des Oulad Mardouf, et Oulad Tichit, traversent le désert d'El'Haod et viennent par Goumbou et Mourdia vendre du sel et le soufre aux Bambaras.

Manta est le point extrême visité par les Maures Ils redoutent beaucoup les habitants de Bélédougou.

L'intérieur du village n'est pas bien soigné. Autour du puits qui est profond, il y a des mares d'eau croupissante.

Les maladies sont nombreuses. Les goîtres, les tumeurs vasculaires sanguines, les caractes, les blépharites, les eczémas, l'ainhum sont les plus fréquentes.

Il serait fort intéressant d'amener les Maures à se rendre à Bamako par le Bélédougou. Ils pourraient transporter le mil, qui existe, dans le pays en quantité considérable jusqu'à notre porte,où ils trouveraient à l'échanger contre de l'argent ou des étoffes.

Manta a une importance capitale au point de vue de ravitaillement. Les environs sont peuplés et riches en mil. Les Maures en achètent beaucoup pour l'importer dans leur pays, nous pourrions également les décider à nous l'expédier sur les bords du Niger.

On pourrait traiter avec les marchands de Bamako ; Karamoko Rile

par exemple. Celui-ci achèterait les produits recoltés chez les Bambarras, se les ferait apporter et les revendrait au poste moyennant un prix fixé d'avance entre le commandant et lui. Les populations qui habitent sur la route parcourue par notre colonne expéditionnaire ont cédé à contre-cœur et un peu par crainte les vivres qui leur ont été demandées. Les indemnités plus que suffisantes qui leur ont été accordées les ont laissés insensibles. Peu prévoyants comme tous les noirs, les Bambarras ont crié famine. C'était un cris de paresse qu'ils poussaient. Ils aiment à travailler pour eux et non pour les autres.

Sachant que désormais les européens vivront dans leur pays, que chaque année on leur adressera les mêmes demaades, ils se décideront à défricher une plus grande étendue de terrain, et les bénéfices qu'ils retireront, leur donnera, avec espoir des gains futurs, le goût des échanges, qui leur fait pour ainsi dire complétement défaut.

Le 28 avril à 6 h. 50. — Nous prenons la direction du N.-Est. Les lougars de mil occupent une grande étendue. Des arbres de première grandeur, parmi lesquels les caïlcédrats sont en majorité, ont été conservés. 7 h., ondulation légère du sol qui devient caillouteux. Les essences les plus communes sont les Tamarins, les Danks, les Karités, les Ber et les Rhats.

Nous suivons une succession de plateaux peu boisés, couverts par endroits de conglomérats ferrugineux et limités vers le Nord par une chaîne de collines qui forme l'horizon

8 h. — Nous marchons au N. N.-Est. Nous sommes au milieu d'une forte dépression qui doit se transformer en mare pendant l'hivernage. Quelques blocs de grès friable, cailcédrats remarquables. — Température 26° 5. Baromètre 733.

8 h. 10. — Nous traversons une immense plaine argileuse déboisée. Les guides me font remarquer un trou dans le sable et me disent que c'est « un nid à miel ». Les abeilles d'après eux déposent non-seulement leur miel dans les nombreux paniers que les Bambaras disposent sur les arbres à cet effet, mais profitent quelquefois des galeries souterraines creusées par les fourmis pour s'y installer et construire leurs rayons. Les chercheurs de miel connaissent toutes ces mœurs et savent en profiter.

8 h. 25. — Nous faisons route du N.-E. Grands lougars de mil et défrichements. Ces champs cultivés appartiennent au chef de Manta-Baobabs. Nous franchissons ensuite un plateau argileux, au sol jaune

rougeâtre, couvert d'arbustes. Quelques blocs de grès schisteux, ravines.

9 h. 56. — Nous sommes à *Kartabougou*, village dont les habitants se sont réfugiés à Manta par crainte des Toucouleurs. — Température 32°. — Baromètre 732,5.

Le tata est à moitié démoli. Les puits sont comblés.

Nous nous engageons sur une immense plaine au sol argilo-sableux, déboisée en partie (anciens lougars). La végétation est la même. Quelques baobabs, se distinguent au milieu des sourours et des siddems. Nous entendons quelques rares oiseaux chanter au milieu des arbres.

11 h. 45. — Nouveau village en ruines appelé *Donjèrebougou.*

Les Tamarins, sourours, siddems, n'guignés, etc.

12 h. 35. — Le plateau continue. Dalles de grès quartzeux très friable.

12 h. 55 (il est midi). -- Brise d'Est. — Température, 36°5. — Baromètre 730,2.

Nous apercevons, dans une plaine immense entièrement déboisée et convertie en lougars, le village de *Gèssenais.*

Le tata est en bon état. Il existe une vingtaine de cases placées en dehors de l'enceinte. La population peut atteindre 300 habitants. Ils sont presque tous Sarracolets et marabouts. Nous trouvons de nombreux captifs Bambaras, des femmes principalement.

Les bœufs, les moutons et les chèvres sont communs. Il y a une douzaine de chevaux dans le village.

Les champs de mil, de coton et d'indigo sont très soignés. On y fabrique des bonbons, des paques et des Temba-sembés que l'on teint en bleu foncé et que les habitants vendent aux Diulas ou vont porter aux principaux marchés du Fadougou, Dampa et Boro. Les habitants sont très commerçants. Les forgerons de Gessenais sont habiles dans leur métier. J'ai vu une pipe en cuivre travaillée avec beaucoup de goût.

Gessenais est un village fréquenté par les Maures, qui vont à Manta. Il entretient des relations suivies avec Boro.

C'est un centre important au point de vue de la production du mil et du coton.

L'eau est assez abondante dans les puits, dont quelques-uns sont en dehors du village. Il y a un bon campement sous un cailcédrat.

Entre Gessenais et Manta, il n'y a pas une goutte d'eau et l'étape est longue.

Nous partons le 29 avril en marchant vers l'Est.

Le pays n'est plus qu'un immense plateau, présentant de faibles ondulations, défriché jusqu'à une grande distance du village et couvert de plantations de mil, de coton et d'indigo.

Les arbres fruitiers tels que les karités et les houlles sont communs. Par endroits le plateau n'est couvert que de jeunes arbustes. On rencontre cependant sur ce sol qui devient de plus en plus sabloneux, des acacias, des n'guiqués, des rhats, des guoloques, des dioi, des reb-reb, des vers et des baobabs.

7 h. 55. — Des ficus et quelques rôniers qui se dressent sur le plateau déboisé, annoncent le village de *Korokorodji* qui est en ruines. Quelques blocs de grès quartzeux. — Température 28°. — Baromètre, 731.

8 h. 7. — Route au N.-Est, arbustes épineux, quelques coquilles roulées.

8 h. 30. — Route au N.-Est. Dépression du terrain, région inondée pendant la saison des pluies, belle végétation : Cailcédrats, ficus, karités, sourours et acacias, vaste prairie. — Température, 30°. — Baromètre, 732.

8 h. 35. — Plateau ondulé, déboisé, arbustes épineux : sourours, siddem, quelques rôniers et baobabs, Nous sommes sur l'emplacement de l'ancien village de *Kabakoro*, dont il ne reste que des vestiges.

8 h. 50. — R. E. N.-E. Plateau uniforme, peu boisé, couvert des arbustes signalés plus haut ; quelques queids.

Nombreuses perruches, merles ; nous notons un oiseau au long bec recourbé, de la grosseur d'un pigeon dont le cri ressemble à un sifflet strident. Nous rencontrons bientôt des blocs de granit au grain serré bleuâtre, analogue à la diorite. Des arbustes épineux appelés Tchianhé et Lakak dont les branches se divisant au niveau du sol, donnent un aspect particulier à cette région.

9 h. 35. — Les arbustes épineux ont disparu. Nous marchons vers l'Est puis au N.-Est. Le terrain déboisé, ressemble à un sol cultivé jadis, des grands arbres, cailcédrats et ficus, quelques rôniers élevés indiquent que le pays est inondé pendant l'hivernage et que l'eau existe à une faible profondeur. — Température 34°6. — Baromètre, 733.

Les rôniers deviennent plus nombreux et nous ne tardons pas à

apercevoir les ruines imposantes de l'ancien village de *Soso* où passait la grand'route de Ségou au Kaarta. Le tata et les cases abandonnées s'écroulent, les hautes herbes et les grands arbres enseveliront bientôt sous leur verdure l'ancienne ville Toucouleur, que Mage a vu si prospère.

10 h. — Nous marchons ensuite vers l'Est au milieu des herbes. Le pays est désert.

Nous ne tardons pas à retrouver une forêt d'arbustes épineux. De nombreux blocs de grès, rose à la surface, blanc à l'intérieur, s'aperçoivent sur le sol. La végétation est uniforme. De temps en temps un baobab, quelques karités se détachent au milieu des arbustes et des herbes jaunissantes.

10 h. 55. — La végétation devient moins touffue. Nous franchissons un marigot à sec, allant du Nord au Sud. Sa largeur est de 2 mètres. Les berges ont $0^{m}50$. Quelques grands arbres : cailcédrats. — Température 37°. — Baromètre 733.

Le pays est ondulé, blocs de grès. La route est le Nord-Est.

11 h. — Nous traversons un passage rocheux et laissons sur la gauche une éminence de 20 mètres de hauteur, couverte de blocs de grès.

Nous marchons vers l'Est en longeant la hauteur ; sur notre droite il existe une grande dépression, marigot du torrent. La pente générale du terrain va vers le Sud. Le sol argilo-sableux est de couleur rougeâtre.

Le terrain devient oudulé. La petite colline continue du côté de l'Est et forme une ligne de partage des eaux.

Elle ne tarde pas à prendre la direction du N.-Est. Nombreux boababs à son sommet.

11 h. 35. — Route à l'Est. Anciens lougars. Quelques karités-rônier. Nous traversons une plaine ondulée, sablonneuse, couverte de jeunes arbustes. — Température, 39°. — Baromètre, 735,3.

Nous arrivons aux ruines du village de *Kaluko*, qui a dû être très important autrefois. Il y a trois ficus aux racines adventices dans l'enceinte. Les puits ont été comblés.

(A suivre).

Lille Imp. L. Danel

SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE
DE LILLE.

SOCIÉTAIRES NOUVEAUX ADMIS DANS LE COURANT DE NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1884.

MEMBRES ORDINAIRES.

Lille.

Nos d'inscription. MM.

1055. DELESTRÉ (Henri, fils), fabricant de toiles, rue du Palais, 4.
1056. VANDENHENDE (Jules), négociant, rue des Guinguettes, 51.
1059. THÉODORE (Alphonse, fils), négociant, rue des Prêtres.
1060. BERNHARDT, négociant, rue de la Gare, 28.
1061. DOUMER, docteur en médecine, rue Puébla, 28.
1063. MERTZ (Nicolas), commis négociant, 222, rue de Paris.
1064. VANDEVELDE (Léon), agent-voyer principal de l'arrondissement de Lille.
1065. HOURIE (Madame), propriétaire, rue de Tournai, 43.
1066. SEGARD (Émile), propriétaire, boulevard de la Liberté, 65.
1067. GAILLET (Paul), ingénieur-civil, rue Solférino, 278.
1068. HUET (Louis), ingénieur-chimiste, place Richebé.
1071. CANTINEAU-CORTYL, propriétaire, rue Colbert, 176.
1072. BERNARD (Jean), raffineur, rue de Courtrai, 20.

Armentières.

1057. J.-B. LEPERS, fabricant de toiles.

Crespin-lez-Anzin.

1058. CHAVATTE, ingénieur des mines.

Lomme.

1069. G. FOURNIER, pharmacien, membre du Conseil d'hygiène.

Tourcoing.

1062. DEMOLON, instituteur, rue de Gand, 12.
1070. ROBBE (Henri), filateur, rue Malcense.

GRANDES CONFÉRENCES
(*in extenso*).

MA MISSION DANS LE GRAND-BÉLÉDOUGOU
AU PAYS DE MOURDIA

Par le Docteur JEAN BAYOL,

Explorateur du Fouta-Djallon et du Haut-Niger,

Lieutenant-Gouverneur du Sénégal,
Membre d'honneur de la Société de Géographie de Lille.

Suite et fin (1).

Géographie et statistique du pays de Mourdia.

Nous marchons ensuite au N. 1/4 N.-E. Le terrain est excellent pour la culture des arachides. Quelques lougars de coton ou de mil où viennent travailler les anciens habitants réfugiés à Boro. La plaine est ondulée. Quelques tamarins ; sourours, boababs. Le pays ressemble au Diander, aux environs de Rafisque principalement.— Température, 39°. — Baromètre, 735 vent d'Est.

12 h. 10 — Route à l'E. N. Est. Très beaux lougars de mil; paniers pour recueillir des essaims d'abeilles.

12 h. 25. — Route à l'E. S. E. puis à l'Est sur une vaste plaine. Cailcédrats magnifiques ; karités, ficus, baobabs. Nous remarquons un grand troupeau de moutons.

Les oiseaux sont nombreux ; perruches, merles métalliques, tourterelles, etc.

A 12 h. 30. — Nous nous dirigeons sur le village de *Boro* qui fait

(1) Voir pages 54, 101, 155, 222 et 571.

un effet imposant. Nous campons dans le nord du village au pied de deux superbes cailcédrats. — Température 40°. — Baromètre, 735.

Un tata divisé en deux, forme l'enceinte de Boro et a 4 mètres de hauteur. Les cases sont carrées et les toitures sont en terre.

En dehors du tata il existe de nombreuses cases, les unes en argile, recouvertes en pailles, les autres construites entièrement avec des seccos. C'est un nouveau village qui se forme. Il est destiné à loger les indigènes qui ont déserté les villes qui se trouvaient sur l'ancienne route Toucouleur. L'importance de Boro en sera considérablement accrue.

Les Maures fréquentent cette ville pendant toute la durée de la saison sèche. Il y avait trois campements distincts à l'époque de notre passage. Chacun de ces camps comprenait une vingtaine de tentes.

La population de Boro est de 1000 habitants au minimum, non compris les indigènes qui logent dans les cases extérieures et les Maures, soit sédentaires, soit faisant partie d'une caravane que l'on y trouve.

Ce sont des Sarracolets, des Bambaras et des Toucouleurs qui habitent ce pays. Les Sarracolets sont en majorité. La religion musulmane est dominante et l'on entend à l'heure du Salam retentir la voix du crieur qui appelle les musulmans à la prière.

La région est très riche en mil et en riz. On trouve sur le marché qui a lieu tous les jours, du riz, du mil, du sel, du piment, des pièces de gunrée, des bandes de sor, etc...

Il existe une boucherie où l'on vend du bœuf et du mouton.

Une rotisserie permet aux habitants d'acheter de la viande toute préparée, qu'ils mangent avec du lah-lallo, le plat indigène. Boro est une des villes les plus intéressantes du Fadougou. C'est là où réside le Cadi chargé de régler toutes les affaires du pays.

La culture du coton et de l'indigo est développée. C'est à Boro que l'on fabrique la plupart des temba-sembées et des boubous lomas dits Boubous de Ségou, cette industrie est très prospère. Les temba-sembés vendus 20 fr. et 25 fr. à Saint-Louis, coutent 10 fr. ici, ou cinq mille couris.

L'exportation du mil chez les Maures est considérable et nous pourrions en obtenir pour notre ravitaillement. Tous les Sarracolets sont marchands et ils ne demanderont pas mieux que de s'enrichir en nous fournissant ce dont nous aurons besoin.

Les bœufs, les moutons, les chèvres, les poules existent en grand

nombre. Je ne saurais donner qu'un chiffre approximatif. Bœufs : 150 ; moutons : 200; chèvres : 250. Les Maures ont leurs troupeaux particuliers. Ils avaient à Boro environ 1000 moutons, des chèvres et des bœufs. Chaque matin les femmes venaient vendre le lait au village. Il peut y avoir 35 chevaux dans le village et 15 chez les Maures Ces derniers échangent du sel, du salpêtre, des bœufs, des moutons et des chevaux, contre du mil, des bandes ou lez de coton, de l'argent et de l'or. L'achat principal consiste en mil dont ils retirent de grands bénéfices en le vendant dans les oasis du El Haod où il fait défaut. La langue en usage est le sarracolet, mais les habitants comprennent presque tous le Bambarra et le Toucouleur. Beaucoup parlent le Maure. Ce pays qui a vécu longtemps sous la domination d'El Hadz a conservé l'aspect d'une ville de Talibés ; mais la haine contre Ségou est profonde et les habitants sont décidés à faire une défense opiniâtre s'ils étaient attaqués par les troupes d'Ahmadou.

Leurs relations commerciales avec Damba et Ségala leur assurent des alliés en cas de guerre. Ils pourraient mettre environ 300 fantassins en ligne et 35 chevaux.

La route la plus directe pour aller de Bamako à Tombouctou passe par Boro, est Ségala.

Nous sommes entrés définitivement dans le pays des plaines étendues. coupées quelquefois par de légers monticules. L'argile se mêle de plus en plus au sable. Aussi la culture des arachides prend des proportions plus considérables. Le commerce européen pourra retirer plus tard de cette région, des bœufs, des moutons, des chevaux, des peaux de bœufs, de moutons et de chèvres, des cuirs préparés, de l'indigo, du coton, de la cire, du mil, du maïs et des graines oléagineuses.

La laine des moutons pourra être préparée et exportée. L'avenir des pays du Haut-Niger, surtout ceux de la rive gauche consiste dans l'exploitation agricole et l'élève du bétail. Ceux, tels que le Fadougou et le Kéniéka, qui connaissent les bienfaitsdu commerce et qui deviennent au contact des Maures des nations plus avancées, ne tarderont pas à profiter de l'arrivée des Européens aux portes de leur pays.

Le 30 avril à 7 h. 10, nous nous dirigeons dans la plaine vers le N. 1/4 N.-O. — Température, 28°6. — Baromètre, 734,8. — La contrée est déboisée. Quelques karités ont été conservés au milieu des immenses lougars de mil. Le sol est rougeâtre, argilo-sableux ; çà et là quelques dalles de grès.

7 h. 20. — Nous notons quelques arbustes épineux (tchianhé et

lakah), des beïs dont le tronc blanchâtre ressemble à celui des platanes. La plaine se continue couverte de lougars. Elle forme une ondulation très faible au loin vers le Nord.

En nous retournant nous apercevons les grands arbres (cailcédrats et karités) qui forment un rideau de verdure au village que nous venons de quitter.

8 h. — Nous arrivons à *Djoungoye* Le village est en ruines. Un grand rônier se dresse au milieu. Des cases en pailles au nombre de 12 servent au logement d'une cinquantaine d'habitants, captifs pour la plupart. Des lougars s'étendent autour des cases.

La culture principal est celle de l'indigo qui parait très propère. On le cultive en plates-bandes avec deux rigoles de chaque côté. L'indigo est très beau en ce moment. La récolte de feuilles n'a pas encore eu lieu.

Nous continuons notre route vers le Nord. Les lougars d'indigo et de mil sont nombreux. Le terrain a toujours le même aspect : c'est une vaste plaine ondulée.

8 h. 5. — La route est le N.-E., temps couvert, pas de brise. — — Température, 29°; baromètre, 734,6.

Quelques boababs et caïlcédrats. Les lougars alternent avec des régions boisées. La flore est toujours la même. Outre les deux arbres précédents, on trouve des rhats, n'guiguès, danks, quoloques, diboutous, tamarins. Les arbustes épineux sont cependant en majorité (sourours, siddems, tchianhé, lakak). Les karités sont peu nombreux et deviennent plus petits. Des perdrix grises sur le dos, bleuâtres sur le ventre, courent au milieu des lougars.

8 h. 20. — La route est le N.-E. Nombreux gonakiès et gueidy. On défriche le sol en beaucoup d'endrois.

8 h. 45. — Petite éminence sur la droite du chemin, formée par des blocs et des amas de grès quartzeux à surface noirâtre. — Température, 29°9; baromètre, 733,2.

8 h. 47. -- Nous sommes dans une gorge de faible étendue. Éminences formées par des blocs de grès de chaque côté de la route.

Nous nous croisons avec une caravane de Diulas. Un enfant couvert de pustules varioliques suit péniblement. J'avais vu plusieurs cas de variole à Boro. Les marchandises des indigènes sont portées par des bœufs porteurs (bœufs à bosse) et des ânes. Ils conduisent une cinquantaine de moutons à laine.

9 h. — Nous arrivons au sommet du plateau. Grès rose et blanc ; quartz. — Température, 30° ; baromètre, 731,5.

Nous traversons ensuite une forêt d'arbustes épineux privés de tout feuillage (tchianhé). Le pays est très aride. Le plateau argileux se continue avec de faibles ondulations.

10 h. — Route N. 1/4 N.-E. — Température, 32° ; baromètre, 733,5. La proportion de sable augmente.

10 h. 5. — Le plateau a une pente qui descend vers le N.-N.-Est.

Nous franchissons un torrent à sec dont la direction paraît être l'Ouest, et gravissons un nouveau plateau.

10 h. 38. — Immense plaine déboisée limitée sur la droite par une colline. Nous apercevons deux roniers au N. 1/4 N.-E.

10 h. 40. — Quelques blocs de grès, lougars de mil, troupeaux de bœufs. Nous apercevons à nos pieds, dans une plaine immense, la ville de Dampa. — Température, 34° ; baromètre, 735.

Nous descendons du plateau. A 10 h. 50 nous sommes dans la plaine. Grande dépression argileuse où nous apercevons de nombreux puits, de 3 à 4 mètres de profondeur. Nous longeons la face Ouest du tata, et venons camper à la lisière d'une forêt de grands arbres, analogues aux tereks, ce sont les kaddes de la famille des légumineuses. Cet arbre existe dans le pays des Maures.

Dampa est le chef-lieu d'un canton qui a une importance commerciale de premier ordre. Ce sont des Sarracolets qui l'habitent. Dans les 48 villages qui en dépendent, les Sarracolets et les Bambaras sont plus ou moins mêlés. Si l'on estime à 1,000 habitants, chiffre minimum, la population de cette ville, on peut approximativement établir comme résidant dans le pays, environ 14 à 15,000 habitants; tous reconnaissant l'autorité ou subissant l'influence de Makta-Diaré-So, le chef de Dampa. Celui-ci est un Sarracolet très intelligent, renommé pour sa bravoure, mais s'occupant activement d'attirer chez lui les caravanes de Diulas et de Maures qui font la prospérité de son pays.

Par sa situation exceptionnelle au point d'intersection des routes qui vont de Goumbou et Mourdia à Bamako, et de Ségala au même point, Dampa attire tout le transit du pays des Maures et celui que les Diulas venant des rivières du Sud, du Ouassoulou et du Bouré, font entre ces régions commerçantes et les villes sarracolaises qui sont à la frontière du désert, telles que Goumbou, Sokalo, ou Sonalo, et Tombouctou.

D'un autre côté, l'autorité réelle que possède le chef de Dampa sur

ses compatriotes et son influence incontestable sur les pays avoisinants assure un libre parcours aux caravanes, que les Dialas savent reconnaître en offrant des cadeaux à Makha, en outre de l'impôt auxquels ils sont astreints.

La ville, entourée d'un tata solide, crénelé, percé de quatre portes étroites et ayant la forme d'un quadrilataire irrégulier. Au N. E,. le tata forme bastion. L'intérieur, les cases et les ruelles sont identiques à ce que nous avons décrit en parlant de Koumi.

Il y a sur les terrasses plusieurs postes d'observation d'où l'on commande toute la plaine. C'est une véritable place forte, mais qui ne tiendrait pas un quart d'heure devant une colonne française. Une batterie installée sur le plateau qui domine la vallée et qui est à 400 mètres environ, permettrait de l'anéantir.

Le marché qui se tient chaque jour a une grande renommée dans le Haut-Niger. Il a lieu dans une rue étroite Les marchands sont les uns installés dans des cases transformées en magasins, les autres placés sous des hangars.

On y trouve de la Guinée, du calicot, de la mousseline, des bandes de coton, des pagnes, des boubous lomas, des tembas-sembés, du soufre, des tapis maures en poils de chameaux, quelques-uns teints avec beaucoup d'art, les autres entièrement blancs. Les barres de sel forment le principal article de vente.

L'or, l'argent, les cauris, quelques fusils, des sabres, de la parfumerie, des miroirs, des couteaux, sont les autres objets que l'on y rencontre.

Ls commerce de l'or est insignifiant. On achète beaucoup de captifs, venus pour la plupart du Ouassoulou et que l'on échange contre des chevaux destinés à l'armée de Samory. Outre le commerce de détail, il y a un commerce de gros très considérable.

Il consiste en achat de mil par les Maures ; vente de barres de sels faite par les Maures aux caravanes de Diulas qui descendent vers le Niger et les pays de la rive droite ; achat de chevaux, de bœufs, de moutons et d'ânes.

Il y a à Dampa une population flottante de 5 à 600 Maures et de 200 Diulas. Plusieurs campements existent autour de la ville. Ils sont tous situés dans les endroits déboisés et donnent un cachet particulier au pays. Des centaines de chameaux, d'immenses troupeaux de moutons à laine. des bœufs. des chevaux partent dès l'aurore et vont au patu-

rage sous la conduite de quelques gardiens. Dampa possède égalemen beaucoup de troupeaux.

On peut établir approximativement les chiffres suivants :

Chevaux	52
Bœufs	200
Moutons	1.000
Chèvres	500
Anes	50

Quant aux Maures on peut compter à leur actif :

Chevaux	20
Bœufs	100
Moutons	2.000
Chameaux	200
Bœufs-porteurs	50
Anes	10

Les Maures qui fréquentent Dampa appartiennent aux tribus suivantes : Oulad-Mohammed, Oulad-Lack-lall-Tichit, Oulad-Tichit, Oulad-Oualata, Oulad-Mardouf, Oulad-M'Barrick. Ils viennent en caravanes, un grand nombre parmi eux se fixe dans le pays pendant la saison sèche et remonte fin mai vers le désert.

A Dampa on peut dire que l'on entre dans le pays des sables, c'est-à-dire des Maures. Leur nombre augmente à mesure qu'on s'avance dans la direction du Goumbou ou de Ségala. Ils ne dépassent pas une ligne qui passerait par Ségala et Boro. Quelques caravanes s'avancent jusqu'à Manta, ainsi que nous l'avons vu. Aucune ne se hasarde plus jusqu'au Niger. C'est l'hostilité qui règne entre les Bambarras et les Toucouleurs qui en est cause. La route de Nyamina leur est fermée, route commode pour les chameaux, et les chemins à travers le Bélédougou leur inspirent de vives inquiétudes, étant donné le caractère des Bambaras et leur goût pour le bien d'autrui.

Le pays de Dampa peut mettre facilement en ligne 200 chevaux et 2,000 fantassins. Les fusils sont nombreux ; j'ai remarqué un grand nombre de fusils doubles, tous à pierre. Les sabres sont également communs. La culture de l'indigo se fait sur une grande échelle. Il y a de nombreux lougars aux portes de la ville.

L'arachide, les n'ébès, les patates ne sont cultivées que pour la consommation. Quant au mil et au riz, il fait l'objet d'un commerce

d'exportation, considérable surtout pour le mil. Il doit en être emporté près de 100,000 kilog. par les caravanes Maures. J'ai acheté 100 kilog. de riz pour 4 miroirs, valant 0 fr. 10 chaque, et quelques colliers de perles charlottes.

La pièce d'argent est très appréciée (5 fr.). Elle valait de 2,500 à 3,000 cauris.

Outre l'industrie des tisserands, des teinturiers, et des cordonniers qui sont très habiles, celle des forgerons est prospère. Ils travaillent le fer et le cuivre avec beaucoup d'habileté.

Les Maures ont commencé à civiliser ce pays, il appartient aux Européens de continuer leur tâche et de décider ces peuples à faire des échanges avec les comptoirs français qui ne tarderont pas à s'établir, il faut l'espérer, à l'abri de ce magnifique fort de Bamako construit au prix de tant d'héroïques dévouements et de si nobles efforts.

Le 2 mai à 7 h. 20, nous quittons Dampa et marchons au N. 1/4 N.-E. — Température, 25°5 ; baromètre, 733,3.

Nous sortons des lougars d'indigo et entrons dans une immense plaine couverte de jeunes arbustes et défrichée en beaucoup d'endroits Le sol est argilo-sableux rougeâtre.

7 h. 40. — Puits à gauche de la route (2 mètres de profondeur), lougars. Nous traversons un terrain inondé pendant l'hivernage. Il y a devant nous une petite éminence rocheuse (grès).

7 h. 45. — Nous franchissons le monticule et entrons dans une vaste plaine ondulée. La route est toujours le N. 1/4 N.-E. — Température, 26° ; baromètre, 735.

La flore est représentée par des tamarins, des n'dimbs, des siddems, des n'guerre.

8 h. — R. N.-N.-E. — Température, 26°5 ; baromètre, 735,5. — Nous sommes dans un marécage (terrain inondé pendant la saison des pluies). Herbe verte, lougars de mil splendides.

8 h. 5. — Les ondulations du terrain continuent. La flore n'est représentée que par quelques ficus et des arbustes épineux, les derniers en majorité.

Nous descendons insensiblement depuis Dampa. L'eau ne doit pas être profonde : à côté des ondulations sablonneuses, et des blocs de grès quartzeux épars, il y a des prairies véritables.

8 h. 20 — La route est le Nord. Dépressions du sol ; marécage à sec ; lougars d'indigo. Nous apercevons au N. 1/4 N.-E. le village de *Dossorla*. Nous traversons, pour y arriver, une grande plaine un peu

tourmentée, offrant à l'œil un tapis de verdure et quelques grands ficus couverts de paniers à abeilles, et après avoir longé la face Sud du tata, laissé sur notre gauche des puits nombreux, des jardins soignés où l'on cultive le tabac, aperçu une mare dans laquelle des centaines de moutons sont en train de boire, nous prenons la route de l'E.-N.-Est.

Le village de Dossorla est habité par des Sarracolets et dépend de Dampa. Son tata est en bon état, sa population ne dépasse pas 400 habitants. On y trouve les mêmes ressources qu'à Dampa au point de vue du mil, du riz, et de l'indigo. Le coton est également l'objet d'une grande culture.

Dossorla s'est fait une spécialité de la culture du tabac, qu'il expédie par ballots dans les pays environnants et même jusqu'à Bamako.

Il existe dans ce village deux hauts-fourneaux qui travaillent beaucoup. On extrait le fer d'une argile ferrugineuse très compacte.

Les habitants du pays sont également très habiles dans la fabrication des poteries. Les Maures ont plusieurs campements non loin de Dossorla, placés sur des éminences Nous en relevons un au Sud-Est, l'autre au N.-E. Le premier est composé de 10 tentes, le second de 17.

Les Maures ont avec eux des troupeaux de moutons considérables. Quant au village il est également très riche. Au moment de notre passage, nous voyons sortir par les portes du tata, des bandes de chèvres et des troupeaux de moutons. Un grand troupeau de bœufs paît dans la plaine. Mon interprète que j'envoie dans le village saluer le chef et prendre des renseignements, me donne au point de vue des chevaux et du bétail les chiffres suivants :

Chevaux	15
Moutons........................	200
Anes	20
Chèvres.........................	300
Bœufs...........................	100

Je ne puis donner même un chiffre approximatif des troupeaux des Oulad-Mohammed, Maures que nous avons vus à Dossorla.

Comme toujours les moutons des Maures sont plus nombreux.

8 h. 55. — Après un arrêt de 25 minutes, nous prenons la route au N.-E., nous dirigeant sur une éminence sablonneuse de laquelle on commande le village. Le sol argilo-sableux est rougeâtre.

9 h. — R. N.-N.-E. Le plateau est déboisé. Ondulations du terrain. Nous rencontrons une caravane de Diulas. Quelques tamarins.

9 h 20. — R. N. 1/4 N.-E. Beaux lougars de mil. La flore est représentée par quelques boababs, des tamarins et des siddems. Les *karités* ne se montrent plus qu'à de rares intervalles. Nous approchons évidemment de la limite où cet arbre va disparaître.

9 h. 30. — Nous arrivons au petit village de *Niamabougou*, détruit jadis par les Toucouleurs. Une trentaine (30) d'habitants résident dans les cases en paille et cultivent les magnifiques champs de mil et d'indigo qui sont autour du village Il y a un puits. Il y a un beau rônier et quelques ficus au milieu des cases. Après avoir dépassé Niamabougou, nous faisons route au N.-E.. Les arbustes épineux se montrent seuls. Les gonakiés, les sourours, les siddems couvrent la plaine. Nous sommes bien désormais dans le pays des sables.

Parfois nous apercevons quelques kaddes, aux gousses jaunes tordues, des séguigués dont les feuilles cordiformes sont petites et dont le fruit consiste en une large gousse brûlée par le soleil.

Le sol est jaune rougeâtre. La couche de sable est très épaisse.

10 h. — Route au N.-E. Brise d'Est. Ciel blanchâtre, uniforme. — Température, 33°5 ; baromètre, 737.

Nous traversons un grand plateau, qui n'offre à l'œil que des hautes herbes desséchées et des arbustes épineux.

10 h. 25. — Même plaine, ondulations régulières du sol. La végétation est clair-semée et ne présente que des petits gonakiers, des rhats, des siddems et des sourours. Au milieu d'eux, quelques n'dimbs aux feuilles déliées se détachent. Nous remarquons également des lakakes, et çà et là quelques *hirs*

10 h. 40. — R. N.-N.E. Nous apercevons à 500 mètres le tata de *Bomandjougou*. — Température, 35° ; baromètre, 738.

Nous traversons une vaste plaine transformée en champ de mil. Quelques kaddes et des baobabs ont été conservés. On aperçoit de l'E.-S.-E. une chaîne de collines et un mamelon ayant 100 mètres de hauteur. Il y a également une chaîne de collines à l'Ouest. Nous sommes dans un immense cirque montagneux.

11 h. — Nous campons au pied d'un ficus au N.-E. du village, près de l'enceinte. — Température, 36° ; baromètre, 738.

Nous sommes entrés sur le territoire de *Mourdia*, qui fait partie du Kénieka, vaste contrée qui se continue jusqu'au Sahara. — *Bomandjou-*

gou est un village habité par des marabouts sarracolets qui se conforment strictement aux lois de l'Islam.

Son tata est en bon état. Il a une population de 400 habitants. *C'est le pays le plus riche en mil* de tous ceux que nous avons visités. Les Maures le savent et leurs caravanes viennent sans cesse en acheter. Ils en expédient à leurs correspondants de Mourdia où se traitent les grandes affaires. Outre le mil, ce village produit du riz, du coton et de l'indigo. Il y a un puits en dehors du village (16 mètres de profondeur). L'eau est abondante, blanchâtre.

Nous avons remarqué :

Chevaux	15
Poulains.	6
Moutons...	100
Chèvres........................	250
Bœufs	50

L'industrie du fer est en honneur. Nous avons remarqué plusieurs hauts-fourneaux identiques à ceux de Fouta-Djallon. On trouve le fer dans une argile ferrugineuse que l'on va chercher à l'Est du village. Nous avons remarqué une roche quartzeuse, ressemblant à un marbre grossier.

En même temps que nous est arrivée une caravane de Oulad-Tichil, forte de 86 chevaux-porteurs et de 3 haut-le-pied, venant du Tichil et de Oualata. Elle portait un chargement de sel.

On fait également à Boumadjougou des pagnes et des Temba-sembés. Les Dialas affectionnent ce village de marabouts. Un grand nombre de caravanes se rend de Bomandjougou à Ségala en évitant Mourdia.

Ce pays mérite d'être signalé en tête de ceux qui peuvent fournir du mil pour le ravitaillement de Bamako.

Le 3 mai à 7 h. 25, nous marchons au N.-O. à travers les lougars de mil qui entourent Bomandjougou, dans la direction d'une colline. Le sol est sablonneux rougeâtre. Quelques arbustes épineux et de jeunes arbustes (rhats) se dressent entre les lougars.

7 h. 50. — Route au N. 1/4 N.-O. Les lougars de mil se succèdent. Vus deux karités. La végétation est toujours rare : dioï, n'dimbs, sourours. — Température, 26° 3 ; baromètre, 736,1.

8 h. 1/2. — Route au Nord. Immenses lougars, défrichements nombreux.

8 h. 20. — Blocs de grès quartzeux, intérieur rosé. Quelques dalles

de grès à surface extérieure noirâtre. Le plateau continue faiblement ondulé.

9 h. — Route au Nord. Ciel grisâtre, pas de brise. — Température, 30°5 ; baromètre, 737.

Nombreuses dalles de grès à surface extérieure violacée, intérieur jaunâtre. Le plateau descend en pente vers le Nord où l'on aperçoit une chaîne de collines.

9 h. 15. — Nous sommes dans une dépression. Sol sablonneux blanchâtre. Végétation clair-semée. Dioï nombreux. — Température. 31°5; baromètre, 738.

9 h. 25. — Route au N. 1/4 N.-E. Terrain fortement ondulé.

9 h. 30. — Température, 33° ; baromètre, 737. — Nous descendons dans une grande dépression. Nombreux goloques couverts de fruits.

9 h. 35. — Nous sommes dans la plaine couverte d'un sable blanc, formé par la désagrégation des grès quartzeux. Éminence sur la gauche.

10 h. — Route au N. 1/4 N.-E. — La plaine ondulée, sablonneuse, continue. — Température, 34°5 ; baromètre, 738,8.

10 h. 20. — Route au Nord. — Température. 35° ; baromètre, 736,5.

Nous descendons. Vaste plateau déboisé au sol argilo-sableux où l'on prépare des lougars qui appartiennent au village de Gounguède. Il y a devant nous une chaîne de collines.

10 h. 40. — Route au Nord. Le plateau que nous traversons, qui est transformé en champ de mil, est limité au Nord et à l'Est par une chaîne de collines. qui va en s'abaissant du côté de l'Ouest. Elle forme un demi-cercle. Les collines sont formées par des assises de grès quartzeux ressemblant à du marbre. La flore comprend quelques espèces, respectées par les incendies allumés pour défricher et féconder le terrain où l'on sèmera le mil : ce sont des gueidzs, bep, rhats, n'dimbs aux fruits comestibles, le hir aux fleurs rouges en panicules, quelques karités.

Nous apercevons un campement de Maures à l'O.-N.-O. du chemin. Il y a un puits à droite de la route. — Température, 36° ; baromètre, 736,5.

11 h. — Route N. 1/4 N.-O. Nous sommes au pied de la petite colline que nous commençons à gravir (grès à surface violacée, intérieur blanc).

11 h. 10. — Nous sommes au sommet de la colline, formée par des ondulations rocheuses. — Température, 36°5 ; baromètre, 735.

Nous relevons au Nord le village de Gounguédé qui paraît de la même importance que Bomandjougou, et dans le Sud-Ouest une chaîne de hautes collines. La pente générale du terrain va vers l'Ouest.

11 h. 15. — Nous faisons route sur d'immenses dalles de grès, et venons camper à 11 h. 25 dans le nord du village. — Température, 37° ; baromètre, 735,5.

Le village de *Goumguédé* est entouré d'un tata bien entretenu. A l'ouest du village, il existe un certain nombre de cases en paille· La population est de 350 habitants Bambarras et Sarracolets. Ils sont en général proprement vêtus et les femmes sont mises avec une plus grande recherche qu'à Dampas. Nous avons remarqué beaucoup d'étoffes d'importation européenne ; quelques bijoux en or, de l'ambre, du corail. Plusieurs habitants ont été jusqu'à Sierra-Leone. Ce village paraît riche.

Nous avons pu constater les chiffres suivants :

Chevaux	15
Poulains	3
Bœufs	40
Moutons	100
Chèvres	150

Le mil existe en abondance. On y trouve du riz, du coton, de l'indigo, des pagnes, des boubous, de la cire, du miel que les indigènes vont vendre au marché de Mourdia. C'est un village commerçant, les habitants font souvent partie des caravanes qui descendent sur le Niger. Nous avons rencontré dans ce village plusieurs personnes, résidant d'ordinaire à Goumbou.

Les lougars sont situés à une certaine distance du village, car Goumguidé s'élève sur un plateau rocheux. Il y a du côté de l'ouest, une grande dépression entièrement défrichée. La culture est celle du mil, vient ensuite celle du coton et de tabac. Il existe quelques jardins potagers. Outre les puits qui sont dans le village, on en a creusé à l'extérieur dans la dépression que nous avons signalée.

Les paniers pour recueillir les essaims d'abeilles sont nombreux. Gomguidé entretient des rapports journaliers avec Mourdia qui n'est qu'à une faible distance.

Dampa, Dossorla, Bomandjougou, Goumguidé doivent vendre chaque année aux caravanes maures une quantité de mil qu'on ne saurait préciser, mais qui doit être considérable, si l'on tient compte de la grande

étendue de lougars que nous avons pu voir et qui donnent une production bien supérieure aux besoins des indigènes qui vivent dans ce pays.

Le 4 mai à 7 heures, nous nous dirigeons vers Mourdia. — Température, 30° ; baromètre, 734.

Nous nous dirigeons vers le N.-N.-Est. — Nous traversons plusieurs lougars de mil. Le terrain est ondulé, raviné par places. Quelques blocs de grès.

7 h. 23. — Nous traversons un ruisseau à sec, dont le lit est formé par des roches. Il coule pendant l'hivernage du N.-E. au Sud-Ouest.

Le sol est argilo-sableux. Le sable a une couleur blanc-rougeâtre. La végétation est clair-semée, ce sont principalement de jeunes pousses ; nous remarquons des rhats, queidjs, reb-reb, legems.

7 h. 30. — Route au N.-N.-E. sur un plateau dénudé, nombreuses roches. — Température, 30° ; baromètre, 733.

7 h. 50. — Route au N.-N.E. à travers les roches. Nous descendons ; forêt d'arbustes épineux (thianhé, lakak, siddems). Nous traversons successivement plusieurs terrasses rocheuses formées par des assises de grès et arrivons sur un vaste plateau d'où nous apercevons une vallée immense, paraissant ouverte du coté de l'Est et limitée au Nord par une chaîne de montagnes. On distingue derrière un grand bouquet d'arbres le tata de a ville de *Mourdia*.

8 h. — Route au N.-E. dans la direction de la ville. — Température, 31° 1 ; baromètre, 734,5.

Nous descendons par un sentier à travers les gradins formés par les roches. La route est mauvaise pour les animaux. Nous laissons un grand ravin à notre gauche.

8 h. 15. — Nous descendons : toujours sol argilo-sableux, jaunâtre. Quelques grands arbres.

8 h. 20 — Route à l'E.-N.-E. Région ondulée. Quelques roches ravines allant au N.-O. Tamarins.

8 h. 25. — Route au N.-E — Température, 33° ; baromètre, 737. — Quelques karités.

8 h. 30. — Franchissons un marigot à sec, dirigé vers l'Est. Nous débouchons ensuite dans la plaine de Mourdia, couverte de campements de Maures, de troupeaux de bœufs, de moutons et de chèvres ; passons à côté d'un bois des *kaddes* à la lisière duquel se trouvent des puits ayant 3 mètres de profondeur et une mare où il y a de l'eau. — Température, 33° 2 ; baromètre, 736,8.

Passons le lit sablonneux d'un grand marigot à sec qui est devant le tata, et entrons dans la ville à 8 h. 45. Ce village, capitale d'une province, est entouré d'un tata en forme de trapèze. La face ouest, la plus longue, mesure 320 mètres. Les murailles assez bien entretenues ont 3m50 de hauteur. Il y a huit portes, toutes défendues par un réduit intérieur. Les puits sont nombreux et ont une profondeur de 5 brasses (le village se trouve au point culminant de la plaine). Nous avons déjà signalé quelques-uns des puits qui sont à l'extérieur, ainsi que la mare où vont s'abreuver les troupeaux des Maures.

Outre le tata général, chaque notable possède un tata particulier. Ceux de Bobo et de Fara, le dernier surtout, pourrait soutenir une longue défense.

Les rues sont étroites, les cases carrées n'ont rien de particulier. Elles sont en général séparées par de grandes cours, utiles pour abriter les bœufs, les chevaux et les caravanes de Dialas qui arrivent tous les jours.

Les Maures forment 7 camps disséminés autour de la ville. Ils sont au nombre de 1,000 à 1,200. Je laisse de côté ceux qui viennent avec leurs caravanes et ne font que traverser le pays. L'intérieur du village est habité par des Bambarras et des Sarracolets, les premiers formant la majorité. A l'Est du tata, séparés par le marigot desséché, qui semble un vaste ruban de sable, se trouvent deux villages aux cases en paille, aux nombreux jardins, habités par des marabouts, Sarracolets et Toucouleurs. L'un est commandé par cheir Silla, l'autre par le cadi Oumar-Diakouré.

Dans l'intérieur du village fortifié, il n'y a qu'une place publique un peu étroite. C'est là que se trouvent la boucherie et la rôtisserie en plein vent. La population de Mourdia comprend 2,500 habitants. Si nous ajoûtons 1,500 environ pour les Maures sédentaires, les Maures faisant partie des caravanes et les Dialas, nous obtenons le chiffre de 4,000 que je donne comme minimum.

La famille des Diaras qui commande le pays, a sous son influence 38 villages. Mais l'autorité de Nama est plutôt nominale que réelle. Ces pays commerçants sont tous jaloux les uns des autres, et cherchent en temps de paix à acquérir la plus grande autonomie.

Nous pouvons donner pour la population des villages qui font partie du territoire de Mourdia, le chiffre de 10,500, ce qui dônne 14,500 pour le chiffre total de la population. Cette appréciation n'est qu'un minimum, car la moyenne des villages est de 400 à 350 habitants, et

j'ai pris le chiffre de 300. Il conviendrait d'ajouter la population maure, mais celle ci ne saurait être fixée par renseignements. Quoiqu'il en soit, on peut dire que les pays du Haut-Bélédougou sont relativement peuplés et très commerçants. Mourdia, ainsi que nous l'avons dit dans la première partie de ce rapport, fait partie du Kénieka, vaste pays limité à l'ouest par le Bakounou, au nord par le El-Haod (le désert), au sud par le Fadougou, à l'Est par le Kalari. Nous avons déjà longuement parlé de ses ressources, de son commerce avec les Maures et le Niger, ainsi que de son importance géographique par son voisinage de Goumbou, qui n'est qu'à 50 kilomètres, si j'en crois des renseignements que je tiens dignes de foi, de Ségala où l'on se rend en quarante huit heures par une route facile, peuplée et pourvue d'eau. Or, si l'on songe que Goumbou et Ségala sont les têtes de ligne où arrivent les caravanes du désert, celles de Tichil et Oualata à Goumbou, celles de Oualacta et Tembouctou à Ségala, on comprendra le vif intérêt que nous avons à créer des relations durables avec ce pays si intéressant tant au point de vue commercial qu'au point de vue politique.

Nous pouvons résumer les ressources de Mourdia sur le tableau suivant :

Chevaux pour la ville	70	
— les villages (38) dépendants 100 à	150	(chiffre minimum)
Bœufs	300	
Moutons	500	
Chèvres	300	

Ces derniers chiffres ne concernant que Mourdia, si nous prenions comme moyenne ce que nous avons vu à Gounguédé, en le diminuant de 5 pour les chevaux et de 50 pour les chèvres, nous pourrions établir pour le pays de Mourdia :

Chevaux	380
Bœufs	1.420
Moutons	3.800
Chèvres	3.800

En résumé, nous voyons qu'il existe des ressources dans ce pays. Les chevaux sont de haute taille, ont en général la robe baie ou blanche pointillée. Les bœufs sont à bosse, très vigoureux ; il existe des bœufs ordinaires. Les moutons qui viennent du pays des Maures sont à laine et leur toison sert à faire des tentes et des couvertures. J'en ai vu

quelques-uns qui appartiennent à la race mérinos ; leurs peaux servent à faire des tapis de prière. Les peaux de chèvre sont utilisées par les Maures pour les ouvrages en cuir qu'ils travaillent avec une si grande habileté. Les Bambarras les imitent assez bien. On fait une grande consommation de viande depuis Baro jusqu'à Mourdia sans préjudice du laitage et du mil qui forment toujours la base de la nourriture d'un indigène. Le commerce des chevaux, des moutons et du mil donnent lieu aux échanges les plus importants. Les chevaux sont tous des animaux de prix appartenant à la race maure, et valent en général 1,000 fr. environ. Les moutons reviennent à 5 fr.; quant au mil, je ne saurais en fixer le prix. Le moule ne m'est pas revenu à plus de 0 fr. 10.

Le 10 mai à 7 heures du matin (heure de Paris : 6 h. Mourdia), nous nous dirigeons au Sud-Sud-Est vers une colline déboisée formée par des assises de grès. — Température, 30° ; baromètre, 735,5.

7 h. 30. — Route au S.-E. sur le plateau rocheux. — Température. 31° ; baromètre, 735,5. — La plaine est uniforme, peu boisée.

7 h. 35. — Route au Sud-Est. Nous montons. — Température, 31° ; baromètre, 733. — Nous sommes sur un plateau argileux couvert d'arbustes, dépressions et roches (grès quartzeuz rosé).

7 h. 40. — Route au S.-E. Le plateau continue. Il y a des lougars de mil sur la droite.

8 h. — Route à l'Est 1/4 S.-E. sur le plateau argileux. — Température, 33° 5 ; baromètre, 732,5.

La flore est représentée par des rhats, des dioïs, des acacias.

8 h. 5. — Lougars, sol argilo-sableux rougeâtre, grès quartzeux. Nous apercevons des ondulations, formant de petites collines dans l'Est.

8 h. 25. — Nous distinguons un rômier dans le Sud-Est se détachant en avant de grands arbres.

8 h. 27. — Nous relevons à une faible distance dans l'Est le tata de *Douabougou*, situé dans une immense plaine transformée en lougars de mil.

8 h. 35. — Nous campons à peu de distance de l'enceinte. — Température, 35° ; baromètre, 733,1.

Le tata est en bon état, crénelé, et a une hauteur de 4 mètres. La population comprend 400 habitants. Ce sont des Bambarras et des Sarracolets. Il y a quelques Pouls. Les marabouts ne sont pas nombreux. Il existe des puits au nord du village.

Plusieurs hauts-fourneaux, en activité au moment de notre passage, sont placés dans le voisinage. Il y a de nombreux forgerons à Doua-

bougou. Les ressources et les cultures sont les mêmes que dans les autres villages de cette région. Le mil forme le principal produit Il y avait un camp de Maures appartenant à la tribu des Oulad-Mohammed ; ils avaient avec eux un troupeau de bœufs et des moutons en nombre considérable ; on retrouve, paraît-il, Oulad de Mohammed dans tous les villages qui existent sur la route de Ségala.

On peut compter à Douabougou :

Chevaux	15
Bœufs	50
Moutons	200
Chèvres	300

Les poules sont nombreuses. Nous avons vu pour la première fois des canards domestiques. Ils étaient de forte taille.

A 4 h. 30 du soir, par une chaude brise du Sud-Est, nous avons observé une température de 43° (à l'ombre), le baromètre marquait 731,5.

Nous avons eu une violente tounade pendant la nuit

II.

Douabougou a été le point extrême atteint par la mission. Le retour s'est opéré par la route déjà explorée jusqu'à Boro. Nous avons quitté cette ville le 15 mai à 6 h. 40 du matin. — Température, 23° 5 ; baromètre, 730,2, en nous dirigeant au Sud 1/4 Sud-Ouest dans la plaine. Lougars de mil, quelques boababs.

6 h. 55.—Même direction. Lougars de mil. Plaine argilo-sablonneuse.

7 h. 3. — Route au Sud 1/4 Sud-Ouest. Arbustes épineux (tchianhé, lakak, sourours). La plaine continue. Quelques blocs de grès quartzeux rosé.

7 h. 11. — Route au Sud. Sol argileux de couleur rouge. Quelques blocs de grès. Hautes herbes, arbustes. Le terrain monte un peu.

7h . 20. — Même direction, nous descendons au milieu de dalles de grès à surface noire ou rougeâtre, intérieur blanc friable.

7 h. 30. Route Sud-Sud-Ouest. Pays ondulé, nombreuses roches ; par endroits le plateau est moins boisé.

7 h. 35. — Route Sud 1/4 Sud-Ouest. Plateau argileux boisé, la flore est représentée de cailcédrats, des vens, rhats, queidji, karités, rebrebs et les sonnes.

7 h. 45. — Même direction. Le plateau est moins boisé. La pente générale va vers le Sud.

7 h. 53. — Traversons un marigot à sec allant porter ses eaux pendant l'hivernage du côté de l'Est. Région ondulée. — Température, 28° ; baromètre, 732,5.

Nous marchons au Sud et gravissons sur un plateau après avoir franchi le marigot, dont les berges sont assez élevées sur notre gauche, et fort peu sur notre droite où nous remarquons des roches.

7 h. 58. — Route au S. 1/4 S.-O. Nous avons une chaîne de collines de 60 mètres de hauteur sur la gauche au Sud-Est.

8 h. — Même direction. Plateau boisé, n'dimbs, karités

8 h. 10. — Pays ondulé, inondé pendant l'hivernage, lougars, quelques grands arbres, ficus, karités.

8 h. 25. — Sol sablonneux, jaunâtre. Nous rencontrons une caravane de Maures, forte de 7 bœufs et 6 ânes. — Lougars de mil. Le terrain est partout défriché, nous apercevons une colline devant nous. Je remarque de nombreux ficus (*neno en ouolaf*) qui sont communs dans le Cayor. Les feuilles sont opposées, épaisses, sans pétioles. Le fruit, qui est une figue, est comestible.

8 h. 35. — Nous arrivons à *Tiamabougou*. Le village est bâti dans une plaine déboisée. Le tata est solide, crénelé. Il y a un bas-fond à gauche du village, petite mare, puits, jardins, hauts-fourneaux. — Température, 31° ; baromètre, 733,5.

Les lougars de mil et de coton sont très beaux. On y cultive le riz, une partie du terrain est inondée pendant l'hivernage, nombreux paturages. La population, composée de Bambaras, comprend 500 habitants. Il y a 15 chevaux, des bœufs, des moutons et des chèvres. On cultive l'indigo. Après avoir dépassé le village, nous montons en faisant route au Sud 1/4 S.-O. dans la direction de la colline signalée plus haut. Tamarins, arbustes épineux.

9 h. — Route au S.-S.-O. — Nous montons sur un plateau argilo-sableux couvert de jeunes arbustes. — Température, 34° ; baromètre, 733.

9 h. 5. — Route O.-S.-O. — Nous sommes nord-sud avec la petite colline, mamelon élevé de 50 mètres au-dessus de la plaine. Nous la laissons à cent mètres sur la gauche. Végétation clair-semée.

9 h. 30. Route au sud sud-ouest puis sud 1/4 sud-ouest. — Le plateau continue en pente douce vers le sud, peu boisé.

10 h. h — Route à l'ouest-sud-ouest. Plateau. — Température, 37°, baromètre, 735

10 h. 15. — Même direction, mare desséchée à droite, pays ondulé, boababs, caïlcédrats, karités, n'dimbs.

10 h. 30. — Route sud-ouest. Petite éminence rocheuse sur la droite (grès). Plateau déboisé.

10 h. 45. — Route ouest sud ouest à travers les lougars de mil, vaste plaine. Quelques grands arbres. Chaîne de collines dans le sud.

10 h. 48. — Nous relevons le tata à 1 kilomètre à l'ouest-sud ouest Les lougars de mil continuent. Le village de *Neguessebougou* est bâti dans une plaine. Il possède un tata en bon état qui paraît très étendu. En dehors de l'enceinte, nous apercevons de nombreuses cases en paille dans le sud du village, au nord se trouve le bois sacré, et il existe une lisière de grands arbres à l'ouest. — Température, 39° ; baromètre, 735.

Nous arrivons à 11 h. 5 au village et campons au pied d'un immense cailcédrat, dans un bas-fond marécageux où se trouvent de nombreux puits, quelques-uns de trois mètres de profondeur, mais contenant de l'eau en faible quantité. Elle serait insuffisante pour abreuver les animaux de la colonne. — Température, 39° ; baromètre, 735,3.

De nombreux chevaux et des chèvres sont en pâturage. Neguessebougou possède une population de 450 habitants. Ce sont des Bambaras-Rourbarès. Il y a 20 chevaux environ. Des bœufs, des moutons et de nombreuses chèvres. Les Dialas prennent en général la route qui va de Manta à Boro par Neguessebougou. Les Maures préfèrent le chemin qui passe à Gessenais. On trouve dans ce village du mil, du riz, du coton et de l'indigo. La culture du mil est la plus florissante.

Le 16 mai à 6 h. 50, nous quittons Neguessebougou. — Températuse, 27° ; baromètre, 734.5.

Nous marchons au sud-ouest puis à l'ouest à travers un pays ondulé, inondé pendant l'hivernage.

7 h. — Route au sud-ouest. Vaste plateau argileux couvert de jeunes pousses et de grands arbres, parmi lesquels nous citerons des karités. des tamarins, des boababs, des ficus, des rebs-rebs, des rhats.

7 h. 25. — Route à l'ouest 1/4 sud-ouest. Nous descendons du plateau ; bas-fonds marécageux sur la gauche actuellement à sec, grands arbres ; sol argileux rougeâtre. Nous continuons à marcher à travers la région marécageuse, au sol fortement raviné. — Température, 26°5 ; baromètre, 735,1.

7 h. 33. — Route au sud-ouest. Nous laissons à 300 mètres sur la droite le village en ruines de *Marèbougou*, bâti au milieu des marécages. Rôniers. Mage a vu ce village en 1864. Ce pays, désert aujourd'hui, est très fertile. Le riz viendrait à merveille dans ces plaines humides, inondées pendant la saison des pluies. Le sol est couvert d'une couche d'humus.

7 h. 40. — Lougars de mil. Le terrain toujours argileux présente des ondulations et des dépressions considérables, qui forment de véritables marais au mois d'août. La région est peu boisée. — Température, 27° ; baromètre, 733,5 (au sommet d'une ondulation).

7 h. 50. — Nous traversons un bas-fond marécageux couvert de hautes herbes.

8 h. 5. — Route au sud-ouest. Belle plaine, forêt de jeunes arbres clair-semés (tamarins, rhats, n'guigués, siddems), quelques baobabs et cailcédrats.

8 h. 12. — Nous arrivons au village de *Sirandiankaro*. — Température, 28° ; baromètre, 733,5.

D'immenses lougars de mil entourent le village. Celui-ci sort de ses ruines. On a construit une douzaine de cases en paille à côté de l'ancien tata et une cinquantaine d'habitants se sont réunis autour du vieux chef Dossama-Konaré. On espère que les autres, dispersés dans les villages des environs reviendront bientôt Ce pays est éminemment fertile. Il y a quatre beaux ficus à côté des cases. Après Sirandiankoro, nous nous engageons dans une forêt de sourours et de somorps que dominent les hirs. Il existe une petite vallée sur notre gauche, les oiseaux, perruches, merles, perdrix sont nombreux.

8 h. 25. — Route à l'ouest-sud-ouest. Nous longeons, en la laissant sur la gauche, une grande dépression, inondée pendant l'hivernage. La pente du sol va vers le sud. La végétation est clair-semée. Le terrain présente toujours des ondulations. Le sol est jaunâtre, argilo-sableux. Le paysage continue ainsi ; c'est une succession de plateaux plus ou moins boisés et de dépressions latérales, véritables marais quelques mois plus tard, où l'humidité a donné naissance à une végétation touffue, composée de grands arbres et de hautes herbes.

9 h. — R. O.-S.-O. Bas fond très boisé, grands arbres. Il existe un marais à sec sur la gauche. — Température, 31° 1 ; baromètre, 735.

Colline peu élevée dans le Sud.

9 h. 7. — Nous passons à côté d'un rônier gigantesque.

9 h. 20. — Vaste plateau déboisé.

9 h. 25. — Route à l'ouest. Quelques dalles de grès à gauche de la route, grande dépression argileuse.

9 h. 32. — Région ondulée, ravines, grande dépression à gauche ; nous montons.

9 h. 40. — Nous franchissons un marigot, large de 6 mètres, à sec, son lit est formé par des dalles de grès brunâtres, sa direction est l'Est. — Température, 33° ; baromètre, 735,1.

Après le marigot, route au sud-ouest sur une petite colline déboisée.

9 h. 45. — Route à l'ouest-sud-ouest sur un vaste plateau déboisé. Nous avons sur la droite le marigot de Bougou-Ko qui va, d'après le guide, se terminer à Neguessebougou.

9 h. 52. — Même direction. Il y a de l'eau excellente dans le marigot qui est à 30 mètres sur la droite. Je relève un rônier à 100 mètres sur la gauche sud 1/4 sud-ouest. Il y a également les ruines d'un haut-fourneau.

10 h. — Route à l'ouest. Pays ondulé, végétation peu touffue, jeunes arbustes. — Température, 34°5 ; baromètre, 734,5.

10 h. 5. — Nous passons sur des dalles de conglomérats ferrugineux formant le lit du marigot.

10 h. 20. — Après avoir traversé plusieurs ravines, dépressions argileuses, nous arrivons sur une vaste plaine peu boisée.

11 h. — Le même plateau continue. — Température, 36°5 ; baromètre, 733,5.

La route est le sud-ouest. La plaine est peu boisée, karités, danks, n'dimbs. Chaîne de petites collines sur la droite.

11 h. 5. — Nous arrivons au village en ruines de *Onolokoro.* Après avoir traversé le village, nous marchons à l'ouest-sud-ouest pour venir bientôt à l'ouest. Nous descendons dans une grande dépression de terrain qui doit être inondée pendant l'hivernage. Prairie, petit marigot de Onolokoro, troupeau de bœufs. — Température, 37° ; baromètre, 735.

Après avoir franchi le marigot, nous marchons à l'ouest-nord-ouest sur un monticule couvert de grands arbres : caïlcédrats, hirs, guédys, etc.... La région est accidentée.

11 h. 15. — Même direction. Nous descendons dans une plaine déboisée entourée par des talus argileux. Bas-fond sur la droite.

11 h. 20. — Route à l'ouest 1/4 sud-ouest. Terrain ondulé, quelques grands arbres.

11 h. 35. — Route à l'ouest-sud-ouest. Beau ficus, plateau peu boisé

Dioï couvert de feuilles. Nous continuons notre route sur le plateau légèrement ondulé.

12 h. — Température, 38° ; baromètre, 733.

12 h. 10. — Toujours le plateau. Colline sur la droite, troupeau de chèvres.

12 h. 13. — Relevé un rônier à l'ouest, grands arbres.

12 h. 15. — Nous apercevons au milieu d'une vaste plaine convertie en lougars de mil, le tata crènelé de *Banankoro*. Température, 39° ; baromètre, 732,5.

Il y a des arbres magnifiques à l'ouest et au nord du village du côté du rônier. Grande dépression au nord du côté de la colline. Le village est important, bien défendu par un solide tata et possède une population de 400 habitants. Ce sont des Bambarras appartenant à la famille de Konarès. Les ressources en mil et en riz sont abondantes. On cultive, outre ces deux produits, le coton et l'indigo. Il y a peu de commerce dans le pays. On en exporte du mil que l'on vend à Manta ou à Boro aux caravanes Maures. Il existe dans le village :

Chevaux	15
Bœufs	40
Moutons	80
Chèvres	150

Nombreux puits en dehors du tata. Depuis Boro, nous constatons que le nombre des lougars est très considérable. Tiemabougou, Neguessebougou, Siradiankoro, Banankoro, font de nombreux défrichements. Outre le mil qu'ils produisent en abondance, ces villages pourraient fournir du riz. Il faudrait repeupler Morebougou et utiliser les grandes étendues de terrains marécageux qui s'étendent autour de cette ancienne ville dévouée aux Toucouleurs, aujourd'hui disparue.

Nous quittons Banankoro le jour même à 5 h. 15 (soir) et marchons à l'ouest. Nous traversons une petite vallée, vaste dépression inondée pendant l'hivernage et où se trouvent plusieurs puits ; puis gravissons un plateau argileux peu boisé en marchant au S.-O. Pluie abondante.

5 h. 45. — Nous marchons à l'ouest à travers les lougars de mil.

5 h. 57. — Même direction. Grande dépression du terrain. Terre riche, vastes lougars, pays ondulé, petit marigot coulant à l'Est, bambous sur les bords.

6 h — Pluie. — Température, 29° ; baromètre, 731,5.

Nous marchons à l'ouest, sur un grand plateau. Lougars de mil, quelques caïlcédrats. Pays ondulé, petites vallées.

6 h. 30. — Même direction. Vaste plateau couvert de hautes herbes et d'arbustes.

6 h. 50. — Nous avons légèrement monté. La route est l'E.-S.-O. Le plateau continue. Les hautes herbes disparaissent. Arbustes épineux (tchianhé, lakaks), quelques dioïs.

7 h. — Route à l'ouest-sud-ouest. Sol caillouteux (conglomérats ferrugineux). Nous descendons au sud-ouest. Nous apercevons une chaîne de collines. La pluie a cessé. — Température, 28° ; baromètre, 728.

7 h. 5. — Route à l'ouest-sud-ouest. Lougars de mil, hautes herbes, quelques arbustes épineux ; karités.

7 h. 10. — Même direction. Grand plateau, marigot desséché sur la gauche, sa direction est l'Est. — Nous apercevons le tata de *Manta* au sud-ouest.

7 h. 13. — Route au sud, puits au sud-ouest. Laissons une grande ravine sur la gauche et nous arrivons dans les immenses lougars de mil qui précèdent le village,

7 h. 15. — Nous marchons au sud-ouest vers le tata.

7 h. 25. — Nous arrivons à notre premier campement sous le magnifique caïlcédrat que nous avons signalé à notre voyage d'aller. — Température, 29° ; baromètre, 729.

Nous avons parlé de l'importance commerciale de Manta. Par la route que nous venons de suivre, Boro et Manta sont séparés par des villages entièrement Bambaras. Tandis que Boro, Gessenais et Manta sont des villages plutôt Sarracolets. De Manta à Koumi la route est connue. Il nous reste à parler de l'itinéraire de Koumi à Nonkho, et de ce chef-lieu de canton à Nossombougou. Nous partons de Koumi le 21 mai à 7 h. — Température, 29° ; baromètre, 728.

Nous marchons au sud à travers les lougars.

8 h. — Route au sud. Temps couvert. — Température, 30° ; baromètre, 726.5. — Vaste plaine couverte de hautes herbes, houlles, ficus, quelques dépressions, sol grisâtre argileux. Les eaux de ce pays vont au Dialiba, d'après Kanouba, fils du chef de Monkho, qui nous sert de guide.

9 h. — Même direction. Vaste plaine, hautes herbes, sol caillouteux, jeunes arbres. Le temps s'éclaircit, brise du sud-ouest. — Température, 31° ; baromètre, 725.

Le paysage est uniforme, quelques conglomérats ferrugineux. Les

tchianhés aux fleurs blanches qui exhalent une odeur très agréable, sont nombreux.

9 h. 30. — Vaste plateau, déboisé par places, au sol couvert de cailloux ferrugineux, rougeâtres, quelques conglomérats.

9 h. 40. — Vallée limitée par des roches (grès) en forme de fer à cheval. Arbres de première grandeur. Nous avons traversé ce point en allant de Sirakoro à Koumi. — Température, 32° ; baromètre, 727.

10 h. 10. — R. S. 1/4 S.-E. — Forêt d'arbustes épineux. — Température, 33° ; baromètre, 729.

10 h. 30. — R. St-E. — Pays ondulé, boisé, vaste plateau. — Température, 35° 5 ; baromètre, 730.

10 h. 45. — R. E.-S.-E. — Plaine boisée.

10 h. 55, — R. S.-E. — Nous apercevons le tata de *Niara*. — Température, 34° ; baromètre, 730,5.

Il y a une grande dépression du terrain avant d'arriver au village. Nous allons camper au pied d'un ficus dans le S.-Est de Niara, après avoir traversé de grands lougars de coton. Le tata est en très bon état. Les puits sont dans l'intérieur de l'enceinte. Il est habité par des Bambarras de la famille des Dambélés. Nous avons remarqué des hommes de très haute taille. La population comprend 400 habitants. Les chevaux sont au nombre de 15. Il y a des bœufs, des moutons, des chèvres et des poules.

La production du pays paraît être le coton.

On y cultive également beaucoup de mil et un peu de riz.

Le même jour, à 4 h. 30 du soir, nous prîmes à travers les lougars de la route du sud-sud-ouest.

Temps couvert. — Température, 33° ; baromètre, 727,5.

4 h. 45. — Route au sud. Pays ondulé, ravines, grands arbres, parmi lesquels : des cailcédrats et des n'dimbs. Le sol argileux monte légèrement. Tabacs (pas de fruits).

5 h. — Route au sud 1/4 S.-E. Apercevons le tata de *N'Djamadi*. — Température, 33° ; baromètre, 728,5.

Pays ondulé, karités.

Ce petit village tombe en ruines, il contient de 50 à 80 habitants. Nous avons vu des bœufs, des moutons et des chèvres. Il est situé dans une belle plaine où l'on a conservé des cailcédrats et des karités au milieu des défrichements. Lougars de mil et de coton.

Nous marchons au sud et à 5 h. 10 au S.-S.-E. La plaine continue. Sol argileux, grisâtre, houlles.

5 h. 30. — Route au sud 1/4 sud-est. Même plateau, hautes herbes, jeunes arbustes ; sentier formé par un gravier rougeâtre.

5 h. 50. Même plateau, déboisé par places (terrain défriché).

6 h. — Vaste plaine. Route au sud-sud-est. — Température, 32°5 ; baromètre, 727.

Nous apercevons au sud 1/4 sud-est le village de *Monintona*. Grand rônier au sud-est. Une vaste plaine déboisée couverte de lougars de mil, précède le village où nous arrivons à 6 h. 15 et campons au pied d'un ficus dans l'Est du tata. Ce village paraît très solide. Le tata est bien entretenu. Il contient une population de 350 habitants. Ce sont des Bambarras de la famille des Diaras. Il existe une dizaine de chevaux. Les bœufs, les moutons et les chèvres ne sont pas en nombre considérable. Les cultures principales sont celles du mil et du coton. Il y a de nombreux métiers de tisserands.

Les puits sont dans le village. L'eau a un goût ferrugineux prononcé. Le 22 mai à 7 h. nous prenons la route qui va au sud 1/4 sud-est. Vaste plaine déboisée, lougars de mil.

7 h. 15. — Route au sud. Nous montons sur un vaste plateau caillouteux. Végétation clair-semée, jeunes arbustes, karités.

7 h. 20. — Température, 25°6 ; baromètre, 727,5.

7 h. 25. — Deux routes devant nous. Nous prenons celle qui va au sud-sud-ouest, puis au sud. L'autre se dirige sur Nossombougou.

7 h. 35. — Lougars de mil.

7 h. 40. — Route au sud. Gravissons une petite éminence. Au sommet se trouve un plateau couvert de grès schisteux.

7 h. 48. — Arbustes épineux (sourours), lougars de mil.

8 h. — Route au sud 1/4 sud-ouest. Vaste plateau uniforme ; boisé. On aperçoit une éminence dans le sud. Tamarins. — Température, 26°1 ; baromètre, 731.

8 h. 10. — Lougars de mil. Nous arrivons au village de *Bougoudiana*, qui dépend de Nonkho. Ce village, petit, a son tata en mauvais état et de nombreuses cases en ruines. Il y a tout autour de très beaux arbres ; tamarins, ficus, karités. La population ne dépasse pas 80 habitants. Il y a des chèvres, des moutons et des bœufs. Les lougars de mil sont très importants, ainsi que nous le constaterons pour les autres villages du même canton. En quittant Bougoudiana, nous prenons le chemin du sud-est à travers un plateau ondulé et boisé. L'arbre à beurre est commun. Il y a entre les branches des tamarins des paniers pour recueillir les essaims d'abeilles.

8 h. 23. — Nous marchons aud 1/4 sud-est. Plateau ondulé.

8 h. 30. — Lougars de coton et de mil. Route au sud-est.

8 h. 35. — Route au sud. Très beaux lougars de mil, nombreux arbres, ficus, karités. Nous marchons bientôt au sud 1/4 sud-est à travers champs, pour aller reprendre la route. Les lougars occupent une grande étendue.

8 h. 40. — Passons un ruisseau à sec, puis route au sud à travers une forêt de rebs-rebs.

8 h. 43. — Rejoignons un sentier, marchons au sud et traversons un instant après un marigot profond aux berges escarpées, large de trois mètres et qui coule à l'Est pendant l'hivernage.

Nous nous dirigeons ensuite vers le sud-ouest.

8 h. 45. — Nous arrivons à un village de lougars appelé *Saninkoro*.

12 cases, 50 habitants, chèvres, poules.

Grande culture de mil, riz et coton.

En quittant Saninkoro, nous marchons au sud. Vaste plaine, baobab.

9 h. — Route au sud 1/4 sud-est. Plateau argileux, ondulé et boisé.

Flore représentée par des baobabs, caïlcédrats, karités, sourours, siddems. Temps couvert, brise du sud-ouest. — Température, 27° ; baromètre, 734,5.

Le sol est très riche, fine couche de sable, au-dessus de l'argile ; humus. On s'aperçoit que l'on approche d'une région où l'eau est abondante. — Nombreux oiseaux.

9 h. 5. — Même direction. Rônier ; lougars de mil. Colline devant nous au sud-ouest. — Bambous nombreux sur les bords d'un marigot à sec.

9 h. 12. — Nous traversons le marigot précédent qui va à l'Est. — Route au sud. Plateau ondulé. — Grande dépression argileuse sur la gauche

Arbustes épineux (tchianhé, lakak, sourours, siddems).

Blocs de grés granitoïde. — Coquilles blanches roulées.

9 h. 17. — Route au sud. — Vaste plateau. Colline sur la droite, formée par des assises de grès, se continuant avec une chaîne qui se trouve devant nous.

9 h. 20. — Nous arrivons au village de *Néguéta*. — Température, 28° ; baromètre, 734,5.

Ficus et tamarins. — Le village n'a pas de tata. Les cases sont nombreuses.

Elles sont habitées par des agriculteurs.

Les cases en paille sont au nombre de 35. La population est de 150 habitants. Je n'ai aperçu ni bœufs, ni moutons. Les chèvres et les poules sont communes.

9 h. 35. — Route sud. — Lougars. — Nous montons légèrement.

9 h. 45. — Route sud. — Sol couvert de cailloux ferrugineux. Nous avons devant nous un arc de cercle formé par une chaîne de petites collines. — Température, 29° ; baromètre, 733,5.

9 h. 50. — Même direction. — Nous gravissons une colline sur les flancs de laquelle se trouvent des lougars. Conglomérats ferrugineux et blocs de grès.

10 h. — Nous sommes au sommet de la colline. — Température, 29°8 ; baromètre, 731.

La route est le sud-sud-ouest. Plateau ferrugineux. Caoutchouc.

Nous descendons immédiatement dans une grande vallée boisée.

10 h. 8. — Route sud. — Nous apercevons bientôt les ruines du village de *Ouroussé*. Lougars de mil. — Nous sommes dans un cirque montagneux.

10 h. 15. — Arrivons au nouveau village de *Ouroussé*. Il est formé par une cinquantaine de cases à toiture en paille, disséminées dans la plaine. Il y a un puits. La population comprend 200 habitants environ. Les ressources en mil sont considérables. Il y a des bœufs, des chèvres et des poules. — Température, 29° ; baromètre, 732,5.

10 h. 28. — Route au sud-ouest. — Conglomérats ferrugineux.

10 h. 28. — Nous gravissons une colline formée par de grands blocs de conglomérats ferrugineux. Vaste plateau faisant suite.

10 h. 35. — Route au sud-sud-ouest. — Nous sommes au sommet de la colline. Lougars de mil. — Température, 30° ; baromètre, 729,8.

10 h. 40. — Descendons dans la vallée et faisant route au sud-sud-ouest. — Conglomérats ferrugineux, blocs de granit (grès diorite ?), région boisée. — Température, 30° ; baromètre, 732.

10 h. 46. — Je relève au sud le tata de Nonkhô. Grande colline dans le sud du village. Nous marchons dans un pays profondément raviné ; puits ; région inondée pendant l'hivernage.

11 h. — Nous campons au pied d'un baobab devant la porte nord du village.

Nonkho n'a pas l'importance de Koumi. Son tata forme un quadrilatère régulier. L'intérieur du village n'est pas en bon état ; beaucoup de cases tombent en ruines.

Nonkho possède 500 habitants. Ce sont des Bambaras de la famille

des Diaras. Si l'on ajoute 2,400 pour les 8 villages qui en dépendent, nous avons une population de 2,900 pour le canton.

Nous pouvons estimer qu'il y a :

Chevaux	25
Bœufs.....................	50
Moutons.....................	100
Chèvres.....................	250

pour le chef-lieu.

Les ressources sont les même que dans les pays précédents.

On y trouve du mil, du riz, des arachides, du coton , de la cire.

La culture principale est celle du mil.

Les industries consistent en celles des forgerons et des tisserands.

C'est surtout un pays guerrier. Koumi, Nonkho, Daba, sont les pays les plus renommés du *Bélédougou* pour leur bravoure.

A 1 h. 10, le temps étant couvert, nous avons observé : — Température, 31° ; baromètre, 730,5.

6 h. 30. — Temps couvert. — Température , 32° ; baromètre, 729,5.

Dans la journée du 23 mai nous avons eu une tornade.

A 5 h., nimbus, tonnerre. — Température, 34° ; baromètre, 728.

5 h. 30. — Fin de la tornade. Pluie légère.

Le 24 mai à 7 h. 20, nous partons de Nonkho. — Température, 29° ; baromètre, 730,5.

Nous faisons route à l'ouest-sud ouest sur une colline de conglomérats ferrugineux rougeâtres. Lougars de mil, quelques grands arbres. Nous marchons parallèlement à la colline qui domine le village.

7 h. 40. — Plateau couvert de roches ferrugineuses ; herbe courte, région boisée. (L'hivernage est commencé.) Route au S.-O. — Température, 29° ; baromètre, 728,3.

Nous trouvons bientôt des lougars de mil. Cirque montagneux.

7 h. 55. — Route au sud-sud-ouest sur le plateau.—Lougars de mil. Nous apercevons le village de *Koreya*. — Température, 29° 5 ; baromètre, 729,5.

Le tata du village est en ruines. Les cases en mauvais état. La population ne dépasse pas 100 habitants. Il y a des bœufs et des chèvres.

Nombreux greniers à mil. Les lougars sont très étendus.

8 h. 3. — En quittant Koreya nous marchons au sud-sud-ouest. — Bas-fond marécageux. puits. Nous passons un marigot à sec, bambous, hautes herbes vertes.

8 h. 5. — Le marigot est franchi une seconde fois. Route au sud, nous montons légèrement. Acacias, houlles, rhats, rebs-rebs ; jeunes arbustes, sol argileux, jaunâtre. Couche d'humus abondante.

8 h. 7. — Route 1/4 sud-ouest. — Plateau boisé sol rougeâtre ; belle prairie.

8 h. 23. — Route sud-ouest. — Mare sur la gauche. Bientôt route à l'ouest pour éviter un marigot profond appelé *Kodjala-Ko*.

8 h. 29. — Nous reprenons le sentier. Plateau couvert de conglomérats ferrugineux.

8 h. 53. — Descendons du plateau. Vallée boisée. Route au S.-O.

8 h. 55 — Route à l'ouest. — La flore est représentée par des karités, des cailcédrats, des rebs-rebs, des danks, des n'dimbs

Grands blocs de grès à surface grise.

9 h. — Colline dans le sud. Route ouest-sud-ouest. — Température, 31° ; baromètre, 730,5. — Plateau uniforme.

9 h. 15. — Route au sud. — Nous traversons le village en ruines de *Diabougou* ; plantation de mil (qui est déjà très beau). Nous marchons ensuite au sud-ouest. Le pays est ondulé, marécageux pendant l'hivernage. — Colline de 100 mètres de hauteur dans le sud. Grands arbres : karités, rebs-rebs.

9 h. 20. — Route au sud. — Pays inondé, bas-fond ; hautes herbes ; nous traversons le *Diababougou-Ko*, large de 2 mètres (il y a de l'eau) Thé de Gambie. — Température, 31° 5 ; baromètre, 733,5.

9 h. 30. — Nous montons légèrement. Vaste plateau peu boisé. — Baromètre, 733. — Colline sur la gauche.

9 h. 45. — Route au sud 1/4 sud-ouest. — Pays ondulé. Nous marchons vers une chaîne de collines. Nombreuses roches (granit et conglomérats ferrugineux).

9 h. 55. — Arrivons par un sentier rocheux au sommet de la colline. — Température, 33° ; baromètre, 728,5,

9 h. 57. — Nous descendons. Route au sud 1/4 sud-ouest. — Belle vallée et haute colline devant nous. Nous apercevons dans la plaine au sud, le village de *Babougou* (500 habitants). Dans la vallée, nous observons : — Température, 33° ; baromètre, 729,5.

Nous marchons à l'ouest-sud-ouest. — Rochers, monticules. collines dans le lointain.

10 h. 7. — Route au sud-ouest. — Cotoyons un marigot à sec, que nous laissons sur la gauche. Blocs de granit. Gravissons une petite

colline, terminée par un plateau. La vallée est ouverte du côté de l'ouest. Colline dans le sud.

10 h. 30. — Route au sud 1/4 sud-ouest. — Nous descendons du plateau ; région ondulée, bas-fond marécageux. — Température, 4° ; baromètre, 733,5.

Nous traversons une grande mare pleine d'eau. C'est le *Toima-Ko*, qui a une largeur de 50 mètres. Ce serait, d'après le guide, le marigot de Nossombougou. L'eau semble se diriger au sud-est (?).

Après l'avoir franchi, nous faisons route au sud-ouest ; gravissons une colline et ne tardons à arriver aux lougars. La région est déboisée ; on a conservé les karités ; nous remarquons des champs de mil, de maïs et de cotonniers. Les premières pluies ont déjà produit leur effet.

10 h. 50. — Route au sud-ouest. — Nous sommes sur un immense plateau caillouteux, transformé en prairie. Quelques grands arbres.

11 h. — Nombreux arbustes épineux. — Température, 34°5 ; baromètre, 731,5.

Nous passons un marigot à sec et continuons à marcher sur la plaine qui est déboisée maintenant.

11 h. 15. — Route au sud-sud-ouest. — Nous apercevons le rônier, puis l'immense tata de *Nossombougou*. — Température, 35° ; baromètre, 731,5.

Nous traversons rapidement les lougars de mil, et à 11 h. 33 nous nous retrouvons à notre ancien campement.

L'itinéraire qui sépare ce village de Bamako a déjà été décrit.

Le Chef de mission,

Dr J.-M BAYOL

STANLEY

SES EXPLORATIONS DANS L'AFRIQUE CENTRALE,

Par M. E. GUILLOT,
Professeur agrégé d'histoire au Lycée Charlemagne,
Membre d'honneur et ancien secrétaire-général de la Société de Géographie de Lille.

(*Suite et fin*) (1).

I. — **Le second voyage (1874-1877). — Son but.**

Dans sa première expédition en Afrique (1871) Stanley avait accompli avec une habileté merveilleuse la mission qui lui était confiée. Il avait franchi en moins de temps qu'aucun autre explorateur la route de Bagamoyo à Oudjiji et avait retrouvé Livingstone que l'on croyait mort depuis plusieurs années.

Son second voyage plus important, plus fécond en importants résultats scientifiques, a prouvé encore mieux son audace et sa fermeté inébranlable. Il s'agissait de compléter les découvertes de Speke, de Livingstone, de Cameron, et, en traversant toute l'Afrique de l'Est à l'Ouest, de résoudre la question encore inconnue de l'orographie et de l'hydrographie du continent mystérieux.

L'état de la science s'était profondément modifié depuis 1871 : le quatrième voyage de Livingstone et les notes du docteur rapportées par Stanley en Europe avaient jeté un jour nouveau sur la constitution du pays entre le Zambèze et les grands lacs.

Parti en 1866 de la Rovouma, Livingstone avait traversé la ligne de faîte de l'Afrique après avoir exploré la partie Nord-Est du lac Nyassi : il avait découvert les lacs Banguelo et Moero qui devaient être plus tard révélés comme formant la source du Loualaba-Congo : il avait aperçu un cours d'eau immense dont le débit dépassait de beaucoup celui des plus grands fleuves connus et que les indigènes nommaient le Loualaba. Était-ce le Congo ? Était-ce le Nil ? Livingstone inclinait vers cette dernière hypothèse qu'il ne put vérifier et dont les décou-

---

(1) Voir page 424 la première partie.

vertes de Stanley devaient bientôt montrer la fausseté. Puis il se dirigea vers Oudjiji où il tomba malade et où Stanley eut la bonne fortune de le rencontrer.

Tous deux accomplirent ensemble l'exploration de la partie septentrionale du Tanganika, et lorsque Stanley fut parti pour aller annoncer à l'Europe étonnée comment il avait retrouvé l'illustre voyageur en pleine Afrique centrale, Livingstone était reparti vers le Loualaba et désirait résoudre le problème des sources de ce grand fleuve lorsqu'il mourut à Tchitambo en 1873. Une caravane se forma pour ramener son corps à la côte et rencontra vers Cazeh une expédition nouvelle qui venait d'être organisée par l'Angleterre.

Le lieutenant, plus tard commandant Cameron, avait été chargé de traverser toute l'Afrique, d'explorer le Tanganika et de vérifier les hypothèses diverses conçues au sujet du Loualaba-Congo.

Parti en 1873 de Zanzibar, Cameron suivait la route des caravanes jusqu'au Tanganika, rencontrait à Kazeh le corps de Livingstone, passait à Oudjiji et faisait le tour du Tanganika. C'est là qu'il accomplit son unique mais importante découverte. Après bien des recherches pour trouver un émissaire du lac, il apercevait sur la côte occidentale une petite rivière, la Loukouga, dont l'entrée était barrée par des roseaux, et en la suivant il acquit la certitude qu'elle aboutissait au Loualaba. La question, tant cherchée depuis plusieurs années, venait enfin de recevoir sa solution Le Tanganika n'était pas un lac sans écoulement, et il se déversait vers l'Ouest dans un grand fleuve. Mais qu'était-ce que ce cours d'eau ? Le Congo ou le Nil ? La mort prématurée de Livingstone n'avait pas permis de résoudre ce problème. Cameron entreprit de le faire : il voulait, comme fit plus tard Stanley, le descendre jusqu'à la mer. La trahison trompa ses efforts : entraîné malgré lui vers l'Ouest par des marchands d'esclaves, il ne put que constater l'énorme débit du Loualaba, et, la colère dans le cœur, il arrivait à Katombela, sur la côte occidentale, n'ayant accompli qu'en partie le programme qu'il s'était tracé.

De nombreux renseignements avaient donc été acquis depuis 1871. Mais il restait à savoir ce qu'était le Loualaba, et cette découverte devait permettre de résoudre en grande partie les incertitudes encore si nombreuses qui planaient sur la division des grands bassins Africains,

Le voyage de Stanley fut organisé par le *New York Herald* et le *Daily Telegraph*, et aussitôt les préparatifs commencèrent. L'explorateur avoue avoir reçu plus de 1,200 lettres ou demandes d'emplois.

Beaucoup de ses correspondants se contentaient, il est vrai, de lui donner des conseils tous plus fantaisistes les uns que les autres. Tel lui conseillait de partir en ballon ; tel autre d'emmener une locomotive ou un tramway. Un mauvais plaisant lui proposait d'empoisonner tous les souverains nègres que l'on rencontrerait sur la route : un autre enfin s'engageait à l'accompagner : ils se déguiseraient tous deux en nègres et pourraient, grâce à ce subterfuge, s'avancer impunément parmi les populations devenues favorables.

Stanley tint peu de compte de toutes ces propositions : il s'adjoignit trois blancs, les deux Pocock et Frédéric Barker. Sa caravane, recrutée à Zanzibar, comprit 356 hommes, et il eut soin d'emporter des étoffes, des perles, des verroteries, du fil de laiton, en tout 18,000 livres : un bateau venu de Londres et démontable, le *Lady Alice*, devait lui permettre de naviguer sur les lacs.

II. — **Itinéraire de Stanley.**

Le 17 novembre 1874, l'expédition partit de Bagamayo non sans avoir suscité des difficultés à Stanley par le pillage de quelques maisons. Elle fut vite éprouvée par les pluies, les fièvres, la dyssenterie. Édouard Pocock fut le premier blanc qui succomba. Dans la traversée de l'Ougogo, plusieurs noirs périrent ; enfin, le 26 février 1875, Stanley arrivait à Kagehyi, sur la rive méridionale du lac Victoria.

Laissant à cet endroit le gros de sa troupe, Stanley partit avec 11 hommes sur le *Lady Alice* pour accomplir le périple du lac. Il visita le golfe de Speke, vit au Nord les chutes Ripon par lesquelles le Nil s'échappe du lac, et aborda à la côte de l'Ouganda. Là s'est élevé un puissant royaume gouverné par un nègre intelligent, le roi Mtésa, déjà visité par Speke, et qui pourrait avoir la plus grande influence sur la civilisation future de l'Afrique. Invité à se rendre auprès de lui, Stanley débarqua dans la baie de Murchison, et ce fut au milieu des troupes rangées en bataille, aux sons discordants de nombreux fifres et au bruit assourdissant des tambours, qu'il eut sa première entrevue avec le souverain. Mtésa lui fit un accueil bienveillant et un présent vraiment royal : 14 bœufs, huit chèvres, du lait, de la volaille et des œufs. Le portrait que Stanley nous trace du monarque est des plus curieux. Grand, intelligent, l'air majestueux, Mtésa est un nègre civilisé : il aime les coutumes des blancs et les blancs eux-mêmes, et

pourrait faire pour le développement de l'Afrique plus que cinquante années de prédication évangélique.

Stanley assista à la réception d'un officier Français, Linant de Bellefonds, venu par le Nil au nom du vice-roi d'Égypte. Puils il s'embarqua sur le lac pour rejoindre ses compagnons.

Dans l'île de Bambireh il fut mal accueilli, faillit périr et n'échappa qu'en abandonnant ses rames aux indigènes qui lui lancèrent la malédiction terrible : « Allez et mourez dans le Nyanza. » De retour à Kagehyi, après 58 jours d'absence, Stanley retrouva sa caravane, mais apprit la mort d'un second Européen, Frédéric Barker. Le Victoria était un lac unique, de 300 kilomètres de long et de large et d'où le Nil s'échappait au Nord par les chutes Ripon et le canal Napoléon.

En quittant l'Ouganda, Stanley avait promis à Mtésa de se rendre de nouveau auprès de lui avec toute sa caravane : il voulut tenir parole. Il comptait longer la côte occidentale du lac, mais un roitelet orgueilleux, Ruoma, l'arrêta par un message insolent. Le roi d'Oukerewé fournit quelques mauvais canots sur lesquels on s'embarqua. Stanley infligea un châtiment terrible aux habitants de Bambireh qui avaient refusé de l'accueillir pacifiquement. Il aida Mtésa dans une guerre contre le pays d'Ourouma qui refusait de payer le tribut, et l'invention qu'il fit d'un triple canot, ne contribua pas peu à donner à cette lutte un résultat heureux.

Escorté par Sambouzi, général de Mtésa, Stanley se dirigea vers le lac Albert dont il comptait faire l'exploration ; mais des difficultés invincibles s'y opposèrent. Tout alla bien tant qu'on traversa l'Ouganda, pays riche, fertile et ami. Mais dans l'Ounyoro, les populations se montrèrent franchement hostiles. Arrivé à quatre milles du lac, Stanley dut reculer à cause de l'opposition des habitants que favorisait la trahison de Stambouzi : il ne put que saluer de loin la chaîne des Gambaragara et le mont Gordon Bennett : cet échec fut le signal de la rupture avec les Ougandas.

En vain Mtésa proposa de fournir 100.000 hommes avec l'amiral Magassa. Stanley n'avait plus confiance en ses promesses et partit vers le sud-ouest. C'est dans cette région encore inconnue qu'il découvrit une petite rivière sortant d'un lac et se dirigeant vers le Victoria : il lui donna le nom de rivière Alexandra, et c'est elle que l'on regarde aujourd'hui comme la vraie source du Nil. Ainsi le problème avait

cessé d'exister. Ce que l'on ignorait depuis tant de siècles était enfin connu. Stanley avait trouvé les véritables sources du Nil.

Après une marche pénible dans un pays accidenté et terrifié par les pillages du brigand Mirambo, Stanley atteignit Oudjiji, et projeta immédiatement d'explorer le lac Tanganika comme il avait visité le Victoria. Il accomplit le périple avec le *lady Alice*, vit la crique de la Loukouga, découverte par Cameron, et confirma la découverte de son devancier : le 31 juillet, il était de retour à Oudjiji. Là commencèrent les difficultés sérieuses : une épidémie de petite vérole s'était déclarée, et il mourait 75 personnes par jour. Effrayés par le fléau, et par le projet que publiait Stanley de marcher vers l'ouest, beaucoup de noirs s'émurent et les désertions commencèrent.

Inébranlable dans ses desseins, Stanley ne se laissa pas abattre ; il traversa le lac, et le 2 novembre il entrait à Nyangoué. C'est là qu'il contempla pour la première fois cet immense cours d'eau dont il devait révéler l'identité : c'est là que cessait la route explorée et que l'inconnu commençait.

Deux routes s'offraient à Stanley pour continuer sa grande exploration : l'une consistait à s'éloigner du fleuve et à se diriger vers l'ouest ; l'autre à le descendre, à découvrir son cours, à révéler son nom. Stanley se décida pour cette dernière, malgré les renseiguements peu rassurants qui lui furent donnés, et malgré la réputation d'anthropophagie que l'on faisait aux indigènes des bords du fleuve. A Kampounzou, l'aspect de la grande rue, bordée d'une double rangée de crânes humains, n'était pas fait pour inspirer de la confiance. Là commença cette longue navigation de neuf mois : mais là aussi fut inaugurée la politique de violences excessives, de vengeances exagérées qui a bien pu assurer à Stanley le passage, mais qui a répandu sur son nom une impopularité méritée

Deux sortes d'obstacles se sont constamment présentés pendant la descente du Loualaba : d'abord les dangers provenant de la nature : chutes, rapides, cataractes qu'il fallait ou bien franchir avec audace, ou bien tourner avec labeur : puis les périls suscités par les indigènes, refusant sans cesse le passage et s'efforçant d'anéantir le blanc téméraire qui avait osé le premier s'aventurer au milieu d'eux.

L'hostilité des habitants empêchait tout ravitaillement de l'expédition, et le 14 décembre 1876, Stanley dut livrer un grand combat pour s'assurer des canots.

Les cataractes auxquelles l'explorateur a donné son nom se présen-

tèrent : il fallut les tourner par un pénible traînage dans la forêt. Le fleuve allait toujours vers le Nord et dépassait l'équateur. Stanley se demandait s'il ne descendait point le Nil. Le 1er février on atteignit l'embouchure d'une forte rivière qui se jetait à droite dans le fleuve ; c'était l'Arrouhimi. 2,000 nègres, parés de colliers de dents humaines et les incisives taillées en pointe, disputèrent le passage : il fallut les disperser par un violent combat ; un débarquement fut tenté et les noirs de l'expédition rapportèrent plus de cent blocs d'ivoire estimés environ 90,000 fr.

Quelques jours après, on rencontrait enfin un chef ami qui donna des bananes, des poissons, du manioc. Stanley, reconnaissant, lui serra vigoureusement la main et c'est de lui qu'il apprit le nom du fleuve : I. Koutou I. Congo : le doute n'était plus possible. Stanley avait trouvé l'immense fleuve de l'Afrique occidentale.

Dès ce moment, le Congo inclina vers le sud-ouest : l'Équateur fut franchi et les derniers anthropophages disparurent.

Mais alors Stanley eut à se plaindre du fleuve lui-même : il descend jusqu'à la mer toute une série de plateaux formant dans son lit rétréci des rapides dangereux, qui exigeaient un travail continuel et fatigant. C'est ainsi que furent franchies les chutes de la Mère, du Père et de l'Enfant, celles du Kaloulou et du Lady Alice, enfin les 32 rapides qui précèdent l'embouchure du fleuve : dans l'un d'eux périt Franck Pocock, le dernier des trois Européens qui avaient suivi l'expédition : dans un autre, le maître charpentier Salam.

Enfin, après avoir franchi plus de soixante chutes ou rapides et livré trente-deux combats, Stanley prenait la route de terre et adressait à n'importe quel Européen résidant à Nsanda une lettre demandant des vivres et du secours.

Elle fut reçue par deux hommes généreux, MM. Motta-Veiga et Harrisson, qui envoyèrent à la caravane du riz, du pain, du beurre, du thé, du café, des confitures, du pale ale, du Xérès et du Porto.

De là Stanley se rendit à Emboma, puis à Kabenda où il s'embarqua pour le Cap. L'inactivité qui succéda brusquement à tant de fatigues, fut funeste aux noirs ; plusieurs moururent au moment où ils allaient être rapatriés.

Stanley rentra à Zanzibar trois ans et vingt jours après l'avoir quitté. Il avait pendant ce temps traversé toute l'Afrique, exploré les lacs Victoria et Tanganika, et en découvrant le Congo, révélé un des immenses fleuves qui sillonnent le continent africain.

III. — **Résultats du voyage.**

Ce voyage a eu d'importants résultats scientifiques : les découvertes de Stanley, jointes à celles de ses devanciers, ont permis de dresser d'une façon approximative l'hydrographie générale de l'Afrique et de terminer la division de ses bassins, et les lacs qui appartiennent à chacun d'eux. Sans exagérer les résultats commerciaux immédiats que l'on peut attendre d'un tel voyage, il est du moins permis de dire que dans ces immenses et populeuses régions se trouveront un jour de nouveaux débouchés pour les produits Européens. Les contrées parcourues semblent fort peuplées, et si quelques tribus semblent éprouver pour les Européens, qu'elles confondent avec les traitants, une répugnance invincible, beaucoup aussi pratiquent la troque, ont des foires et des marchés. On trouverait chez elles l'ivoire, le caoutchouc, la gomme, l'huile de palme ; le sol, très fertile, pourrait produire le riz, le café, le coton, la canne à sucre. Mais pour se mêler à ces populations, plus timides que rebelles aux échanges, il faut pratiquer l'honnêteté persuasive qui, seule, peut leur inspirer de la confiance.

Le troisième voyage de Stanley en Afrique, dans lequel il a lutté avec si peu de succès avec notre compatriote, M. de Brazza, n'appartient pas encore à l'histoire. Il n'est pas du reste dans notre intention de le retracer. Qu'il nous suffise de constater que par ses découvertes, par les résultats acquis et par l'audace merveilleuse qui a permis de les acquérir, Stanley a rendu de réels services à la science, à la civilisation, et que malgré son penchant à user de violence, il devra toujours être compté parmi les plus grands explorateurs de notre siècle.

E. Guillot.

COMMUNICATIONS AUX ASSEMBLÉES GÉNÉRALES

(*in extenso*).

LE TOUR DE FRANCE A PIED,

Souvenirs d'un touriste,

PAR

ANTONIN GUISELIN,

Membre de la Société de Géographie de Lille.

Suite et fin (1).

Nous sommes à *Yport*, village maritime de 1,722 habitants, possédant un petit port d'échouage protégé par une jetée, et en train de devenir une station balnéaire fort à la mode. Nous parcourons l'unique rue qui traverse le village, remarquons de fort belles habitations, une belle et vaste école de filles, sur le perron de laquelle une religieuse préside à l'entrée de jeunes enfants. Nous quittons la route pour pénétrer dans un petit quartier moins élégant où s'entassent autour de l'église les maisons du village : c'est le marché et la petite place regorge de monde. Nous visitons l'église aussi jolie à l'intérieur qu'à l'extérieur, et je recueille ce trait caractéristique qu'elle fut batie en 1838 avec le concours de tous les bras de la localité. Voici le café du marché, dans lequel nous déposons le sac en poussant notre vieux cri de guerre « Cidre *for ever !* » On nous répond, bien entendu, qu'en fait de cidre on a de la bière, et comme toujours nous nous résignons. Nous nous attablons près d'un brave garde-champêtre flanqué de deux solides gars avec lesquels il joue force partie de dominos en absorbant force tasses de café carabiné ; pendant ce temps nous dégustons une bouteille d'excellente bière,

(1) Voir pages 113, 185, 238 et 488.

façon Bavière, en mangeant de bon appétit des pains achetés au marché d'en face.

Après un repos bien nécessaire, nous nous remettons en route, et, pour compenser la descente de tout à l'heure nous gravissons une pente non moins raide et non moins élevée. Nous sommes en plein *bois des Hogues*, et le chant des oiseaux rompt seul le silence de la forêt. Mais voici une large éclaircie qui découvre à notre droite le vieux chateau des Hogues. La vue de quelques chaumières produit sur notre esprit une heureuse diversion : l'homme n'est point fait pour la solitude et le silence lui pèse. Mais ô décevantes illusions ! la clarté du jour s'assombrit de nouveau, les arbres tendent de tous cotés leurs rameaux comme pour nous saisir, la forêt a reconquis sa proie. Nous descendons de nouveau dans une gorge étroite : notre chemin se resserre de plus en plus et finit par se confondre tellement avec la bruyère que nous perdons bientôt toute trace de passage humain, et nous nous égarons dans la forêt. Nous oublions, malgré tout, nos ennuis au milieu de cette admirable nature. De temps en temps une éclaircie nous découvre une chaîne inextricable de vallons et de collines, une végétation luxuriante offre à nos yeux mille variétés de plantes et de fleurs, les oiseaux modulent à l'envi leurs plus beaux chants, leurs plus mélodieuses roulades, et par intervalles quelques cris inconnus, sifflets vibrants, réveillent les échos de la forêt. Cette mélodie sauvage me rappelle les doux et poétiques accents de cette harmonieuse idylle d'*Un jour d'été en Norwège*, et je me laisse aller au charme pénétrant de la nature.....

Mais mon compagnon me rappelle à la réalité, et dans l'impossibilité où nous sommes de nous orienter, nous ne trouvons pas de meilleur moyen que de faire l'ascension d'un coteau pour reconnaître le pays. Après bien des difficultés nous atteignons le faîte d'une colline, examinons attentivement le terrain, comptons quatre vallons, et marquons sur la carte notre point de repère ; puis en nous orientant sur le point adopté, nous redescendons chercher un chemin à travers les bruyères, les fougères, les chênes et les autres grands arbres dont j'ignore le nom. Nous découvrons enfin une ligne blanche, c'est la route ; nous ne tardons pas à la rejoindre, et, après divers circuits, nous retrouvons notre chemin qui nous remonte par une pente douce hors du vallon et de la forêt. Nous traversons le hameau de *la Haute-Folie*, longeons la *Haie-d'Etigues*, laissons sur la droite le village de *Bérouville*, et pénétrons dans un charmant vallon qui s'étend en serpentant à perte de

vue. Plus d'arbres mais des coteaux verdoyants couverts de pâturages ou de moissons ; par ci par là d'énormes rochers grisâtres tapissés de plantes grimpantes. Dans les flancs de ces rocs sont taillées d'immenses cavernes que nous parcourons avec admiration ; plus loin un éboulement a détaché d'énormes blocs qui couvrent le pied du coteau. Nous marchons toujours à travers un étroit et mauvais sentier presque entièrement dissimulé sous la verdure qui croît de tous côtés. Nous apercevons enfin la mer, et bientot en tournant à gauche nous découvrons *Etretat* et son magnifique paysage. Nous quittons avec bonheur notre mauvais chemin pour déboucher sur la grand'route de Fécamp à Etretat.

C'est d'abord l'église qui se présente à nos yeux, bel édifice qui rappelle dans des proportions plus modestes la magnifique chapelle abbatiale de Fécamp. Nous pénétrons dans l'enceinte sacrée, mais la lumière du jour y entre à peine, et nous devons rester quelques instants sur le seuil du temple pour habituer nos yeux à cette quasi-obscurité. Notre-Dame de Paris est fort sombre, l'église d'Etretat l'est davantage. L'intérieur est, dans des proportions bien réduites, la reproduction de l'église de Fécamp. Ce qui frappe le plus ici, c'est la profusion de lustres : j'en compte quatorze, un entre chaque arcade, non compris le magnifique lustre qui est suspendu à la voûte du chœur. L'église est neuve et belle, on pourrait dire élégante; on voit que le faubourg St-Germain vient y faire ses dévotions pendant la belle saison. Nous sortons au moment où sonne l'Angelus. A l'intersection de deux routes, nous nous arrêtons devant une belle école précedée d'un jardin touffu ; le mot — *asile* — est inscrit au fronton de ce petit édifice. Les derniers tintements de la cloche se perdent dans la vallée quand nous entrons dans Etretat. Nous traversons de jolies rues bordées de villas, de maisons de plaisance, de chateaux, entourés de jardins touffus et même de parcs immenses Tous les raffinements de la civilisation et du progrès ont été mis en œuvre pour faire de ces lieux charmants un séjour enchanteur.

Nous arrivons au bord de la mer et entrons dans l'*hôtel Hauville*, grand et confortable établissement qui nous a été recommandé par notre hôte de Fécamp. On nous donne un joli petit appartement qui a vue sur la mer qui vient presque baigner le pied de la maison. Sur notre demande, on nous sert une bouteille de vieux cidre exquis, pétillant comme le champagne, et comme le temps est subitement devenu mauvais, nous nous reposons tranquillement tout en admirant

le magnifique spectacle d'un orage en mer. Au bout d'une heure un beau soleil illumine de ses rayons un ciel complètement balayé. Nous nous rendons de suite à la plage si vantée, réputation, je m'empresse de le dire, qui est loin d'être surfaite.

Un mot d'abord sur Etretat et ses origines. Ce bourg de 2.033 habitants, qui devient une ville élégante dans la belle saison, est situé sur la Manche, à l'est du cap d'Antifer, au débouché de deux vallons le Grand et le Petit Vals, et entre deux falaises calcaires de 90 mètres de haut Autrefois, paraît-il, une rivière arrosait la vallée ; depuis 200 ans elle a disparu, s'est frayée un cours souterrain et déverse ses eaux dans les galets, à mer basse les femmes viennent y creuser des réservoirs pour laver leur linge. Est-ce une station romaine, comme paraitrait l'indiquer la découverte de quelques antiquités ? Je laisse aux savants et aux archéologues le soin d'élucider cette grave question. On commence à trouver des traces certaines de son existence au XI[e] siècle, dans une charte octroyéee par Richard II à l'abbaye de Saint-Wandrille : il y est fait mention *d'Estrutat*. Au point de vue maritime, Etretat n'est qu'un petit port d'échouage. Sa position a pourtant fixé l'attention des ingénieurs et des marins à différentes époques, pour en faire une station navale militaire. De tous ces vastes plans, il n'est resté à Etretat que son splendide paysage et sa magnifique plage qui en ont fait une station balnéaire de premier ordre. Le bourg, au-dessous du niveau des hautes mers, n'est protégé que par une digue naturelle formée avec les galets et les débris provenant des deux parties saillantes de la cote que les vagues ont successivement amoncelés. Il résulte de cette situation particulière que si un jour la mer renversait cette digue, Etretat serait immédiatement englouti.

La plage, si l'on peut appeler plage une étroite bande de galets, forme un immense demi-cercle bordé aux deux extrémités par de magnifiques falaises à pic qui ne sont pas le moindre ornement de cet admirable tableau. Ces falaises, à la suite de révolutions géologiques et par suite aussi de l'action continue des vagues, ont pris des formes singulières, ont formé des assemblages bizarres qui provoquent l'admiration du touriste. C'est, à gauche : le Trou de l'Homme, admirable grotte creusée par le flot au pied de la falaise : la Porte d'aval, majestueuse arcade à travers laquelle la vue se prolonge au loin dans la mer ; l'Aiguille d'Etretat, véritable obélisque élevé de 70 mètres au dessus des flots. Il y a, paraît-il, d'autres curiosités : le Petit port, la Manne ou Male porte ; la Courtine, rocher autrefois surmonté d'un fort ; le Roc aux

guillemots, où ces oiseaux viennent déposer leurs œufs au printemps ; mais je ne vois vraiment pas le moyen d'en approcher, car c'est avec toutes les peines du monde que j'ai rampé jusqu'à la Porte d'aval, et ma longue absence causait déjà une véritable inquiétude à mon compagnon qui avait pu se rendre compte des difficultés d'une semblable excursion. L'extrémité droite du demi-cercle est bordée par le Banc à cuves, la Roche de Vandieu, le trou à Romain, que l'on aperçoit du centre de la plage ; l'Aiguille de Belval ou de Bérouville, à 500 mètres de la falaise ; le Banc de St-Anne ; la Fontaine aux mousses, très bonne eau qui pétrifie les mousses ; la Porte d'Amont et le Chaudron, sorte de cirque où bouillonnent les vagues.

J'essaie également d'approcher de ces roches, pour admirer de plus près ces chefs d'œuvre de la nature je ne parviens qu'à m'enfoncer dans l'eau jusqu'au dessus des chevilles. Nous nous rejetons alors sur la terre ferme et entreprenons l'ascension de la falaise droite : c'est une côte presque à pic qui surplombe le côté nord-est d'Etretat. Nous suivons un chemin à peine frayé dans la lande et passons devant un beau calvaire en construction entouré de bornes en pierre de taille reliées par des chaînes. Nous montons toujours et arrivons enfin à une petite chapelle en réparation qui couronne le sommet de la falaise. Nous entrons dans une chapelle comme on en voit beaucoup le long de la côte ; rien d'intéressant du reste si ce n'est au dessus de l'autel un assez beau tableau représentant la Vierge apaisant les flots ; je lis au dessous l'inscription suivante : *Aux armateurs et marins d'Etretat S. M. Napoléon III.*—Nous braquons nos jumelles sur le magnifique panorama qui se déroule à nos pieds. Les vallons forment un vaste Y, dont la plage est la base ; partout des villas, des chateaux, une profusion de tourelles qui émergent des touffes d'arbres et des bois épais : une nature luxuriante coudoyant l'aride océan. Nous redescendons par la même voie en nous arcboutant énergiquement car un faux pas nous exposerait à une terrible dégringolade. Nous touchons la plage avec satisfaction et passons devant le Casino dont on termine la toilette : Je compte une centaine de cabines fixes. Nous remarquons, en foulant les galets de la plage, d'innombrables variétés d'agathe ou de marbre dont je recueille de curieux échantillons.

Nous nous dirigeons vers l'hôtel car c'est l'heure du dîner ; nous entrons dans une vaste salle à manger où quelques types britanniques des plus réussis garnissent un coin d'une immense table en fer à cheval. Nous prenons place.

Nous faisons encore une agréable promenade sur la plage, puis nous regagnons nos quartiers. Bientôt un sommeil réparateur nous fait oublier toutes nos fatigues.

Treizième journée.

D'Etretat au Hâvre.

Nous nous levons à 5 h. et à 5 h. 1/2 nous gravissons péniblement la grand'route du Hâvre, belle route bordée de magnifiques chateaux entourés de jardins touffus ou d'immenses parcs ; de place en place sont installés de beaux bancs rustiques, mais ce n'est pas encore le moment d'en profiter. En haut de la côte un vieux chateau se dresse au milieu des arbres d'un grand parc ; sur une vaste pelouse un jardinier procède à la toilette des corbeilles de fleurs ; à un des coins de la propriété, adossé à la route un superbe pavillon regarde la mer que nous apercevons sur la droite. Nous traversons *le Tilleul*, commune de 612 hab. De temps en temps un chalet isolé rompt la monotonie de la route, mais bientôt toute trace d'habitation disparaît et c'est à travers un véritable désert que nous parcourons cette longue route blanche. Parfois un pli de terrain nous découvre la mer, mais ces apparitions sont de courte durée. Nous entendons derrière nous un pas précipité : cet incident dans ces parages prend les proportions d'un évènement. Nous nous retournons avec surprise et voyons un enfant qui nous emboîte bravement le pas et fait côte à côte avec nous trois ou quatre kilomètres. Le marmot va à l'école à deux lieues de chez lui ; il a une petite allure tout à fait décidée et nous raconte en patois du pays un tas d'histoires auxquelles nous comprenons peu de choses. Nous rencontrons deux misérables cabarets sur un espace de 26 kilomètres ; aussi ne manquons-nous pas de faire halte au second bouchon où nous vidons deux carafes de très mauvais cidre en dévorant une miche de pain bien sec. A la guerre comme à la guerre. Nous continuons notre route, traversons *Octeville*, grand village de 2161 hab., passons devant un calvaire élevé à l'intersection de deux routes et arrivons à *Sanvic*, joli village de 3,880 hab. égayé par de riantes maisons de campagne et de beaux jardins, un des lieux de plaisance les plus fréquentés par la population havraise. C'est de Sanvic que nous apercevons pour la première fois les côtes pittoresques du Calvados. Nous descendons la grand'route et arrivons enfin aux premières maisons du Hâvre.

Des policemen nous indiquent l'adresse de l'*hôtel du Plat d'Argent* que nous venons de relever sur nos tablettes. Nous avons encore un long parcours à faire à travers la ville ; mais nous arrivons cependant, après avoir excité sur notre route la curiosité générale, car, avec notre teint halé et notre accoutrement pittoresque nous commençons à avoir la tête de l'emploi. Nous trouvons à l'hôtel un accueil fort aimable, et, après avoir changé de toilette nous faisons de suite notre première promenade en ville.

Le Hâvre, vaste cité de 96,000 hab. est le port de commerce le plus considérable que possède la France sur la Manche. En 1850, elle ne comptait que 25,000 hab. ; c'est donc une ville nouvelle qui a peu d'attaches avec l'antiquité ; c'est sous François I qu'elle commença à prendre de l'importance grâce à son excellente situation qui frappa tout particulièrement le roi. Richelieu, sous Louis XIII et Colbert sous Louis XIV y firent d'immenses et importants travaux ; aujourd'hui le Havre est le second port de commerce de France. La ville a été considérablement aggrandie dans ces derniers temps, et l'on ne saurait trop apprécier le zèle et le goût des édiles qui ont su mettre la ville nouvelle à la hauteur des exigences de la vie moderne. Sans vouloir médire de ma chère ville de Lille, qui pourtant vaut le double du Hâvre en importance, en population, en superficie et en richesse, je n'ai pu m'empêcher d'établir entre les deux cités un parallèle qui est tout en faveur du Hâvre.

Notre première visite est pour les anciens quartiers ; nous parcourons la belle rue de Paris, toujours animée en dépit de la concurrence des quartiers neufs, nous visitons l'église Notre-Dame, le seul monument ancien du Hâvre (XVIe siècle), remarquable par ses vitraux et sa chapelle de la Vierge ; puis, arrivés au port, nous longeons les anciens quais garnis exclusivement d'hôtels, de restaurants, de cafés et échoppes de tout calibre, d'un grand nombre de boutiques de marchands d'oiseaux rares et de perroquets surtout, dont on fait du reste en ville une énorme consommation (sans calembourg). Nous sommes interpellés à chaque pas par des aboyeurs (terme technique) qui postés sur le seuil de leur hôtel, détaillent leurs conditions et tarifs et vantent à qui mieux mieux la qualité de leur marchandise. Il est facile de comprendre que c'est ici que débarquent les citoyens du Nouveau Monde. Nous passons devant la caserne des douanes, traversons quelques vieilles rues étroites, reprenons le Petit quai et le quai Videcoq, arrivons sur la belle place Louis XVI où une grue gigantesque s'élève

devant le magnifique bassin du Commerce et rentrons à notre hôtel.

C'est l'heure du dîner ; nous nous installons à une petite table dans le restaurant de l'hôtel et nous collaborons gravement à la composition d'un petit menu à la carte, dont malheureusement l'histoire n'a pas gardé de vestige. Nous nous rendons ensuite au beau café du Prader (place Louis XVI) renommé pour la qualité de ses consommations ; là nous humons quelques fines cigarettes en dégustant un excellent mazagran ; puis nous allons terminer la soirée à l'Alcazar, où l'interprétation des nouveautés du jour *Boule de suif*, *Chaleur*, etc., n'a pas le talent de me captiver. Rentrée au quartier à minuit.

QUATORZIÈME JOURNÉE.

Séjour au Hâvre.

Nous nous levons bien dispos et presque ennuyés de n'avoir plus d'étape à faire ; aussi projetons-nous une excursion à Sainte-Adresse, commune de 1,876 habitants, situé à 5 kilomètres du Hâvre. Nous prenons un tramway qui nous dépose au pied de la colline, puis nous entreprenons une véritable ascension entre deux rangées de maisons de campagne et d'habitations de plaisance : c'est dans une de ces riantes villas que vécut Alphonse Karr, l'original et spirituel romancier. Bientot le chemin devient désert, et nous arrivons enfin au pied de hautes falaises continuellement minées par les flots. Nous sommes à la pointe du cap de la Hève, élevée de 105 mètres au-dessus du niveau de la mer. Nous passons devant deux phares magnifiques qu'un obséquieux gardien nous invite à visiter, mais nous avons une sainte horreur des cicerone, et nous nous contentons d'examiner l'extérieur de ces petits monuments. Nous nous avançons ensuite au bord du précipice, et de là nous découvrons un des plus beaux panoramas qu'il soit donné de voir. Devant nous, en suivant la déclivité de la ligne des falaises, le Hâvre avec son large chenal, ses neuf bassins et sa forêt de mâts ; au-dessus, l'immense et magnifique embouchure de la Seine ; au fond, et s'étendant bien loin dans la mer, une longue ligne de collines laissant émerger de leurs flancs verdoyants, Honfleur, Trouville, etc. ; enfin, dans la brume, et comme noyées dans l'océan, les lignes vagues et indécises du Calvados ; à droite, la mer immense tachetée de petites voiles blanches et de noirs steamers. Nous nous arrachons avec peine à la contemplation

de ce magnifique spectacle qui est resté profondément empreint dans ma mémoire. Aussi dirai-je avec enthousiasme à tous ceux que leurs intérêts ou leurs loisirs amèneront dans ces parages : « Ne manquez pas d'aller voir le panorama du Hâvre à la pointe du cap de la Hève. » Nous jetons un rapide coup d'œil au pied de la falaise, mais la vue du précipice donne le vertige et nous reculons instinctivement de quelques pas. Nous descendons le long de la crête où n'existe aucun chemin frayé, passons devant le champ de tir sur le front d'un fortin qui couronne la hauteur, et arrivons devant un petit monument tout blanc et de forme étrange, appelé bien justement le Pain-de-Sucre. — Nous nous arrêtons pour lire l'inscription suivante : — *A la mémoire du général comte Lefebvre des Noëttes, né en 1773, mort dans un naufrage sur les côtes d'Irlande le 22 avril 1822. La veuve du général, préoccupée du sort des navigateurs et de leurs familles, a élevé ce monument sur un point où il prévient des malheurs en signalant des dangers.* — A mon humble avis, la bonne comtesse a eu plus de bonne volonté que de sens pratique, car, à part sa couleur, le petit monument n'est nullement en évidence. Nous descendons toujours et arrivons aux maisons de Sainte-Adresse, après avoir remarqué un second fortin qui regarde la mer.

Nous rentrons à l'hôtel après avoir traversé une partie de la ville, et un bon déjeuner nous dispose à entreprendre une nouvelle excursion. Nous sortons, et au détour d'une rue nous nous rencontrons nez à nez avec un ami de Lille, ce qui prouve une fois de plus que les montagnes seules ne se rencontrent pas. Nous nous dirigeons ensuite vers Ingouville, où nous devons jouir, paraît-il, d'un nouveau et magnifique coup d'œil. Nous prenons malheureusement une fausse direction et perdons une grosse heure à retrouver la route. Nous montons longtemps et arrivons au faîte de la colline ; mais la vue est masquée en cet endroit et nous allons plus loin chercher une position plus favorable. Nous passons devant un vaste et beau cimetière, puis devant un fort-caserne, et arrivons enfin à une terrasse où la vue s'étend sur tout le pays. Mais à peine avons-nous embrassé l'horizon d'un coup d'œil rapide, que nous voyons une noire tempête s'étendre sur la mer. Cela nous suffit. Nous prenons le premier chemin qui s'offre à nos yeux, descendons au pas gymnastique une côte excessivement rapide et ne cessons cette course folle qu'aux premières habitations. De larges gouttes de pluie commencent à mouiller le sol, et nous reprenons notre course en rasant les maisons. Nous arrivons

enfin à notre gîte, dégouttant de sueur, et plus mouillés en dessous qu'au-dessus de nos vêtements. Au même moment, l'orage éclate avec violence et les nuages amoncelés déversent sur la ville des torrents d'eau. Nous avons tout le temps de nous remettre de cette course au clocher, et à 6 heures nous descendons redemander des forces à un confortable dîner.

A 7 heures, nouvelle promenade dans les quartiers neufs de la ville. Nous traversons la place Louis XVI, et longeons le magnifique bassin du Commerce, sur le quai d'Orléans ; puis nous passons devant la place du Commerce où s'élèvent les nouveaux bâtiments de la Bourse, et arrivons au bout du quai d'où nous voyons à droite toute une série de bassins : bassin de la Barre, bassin Vauban, bassin de la Citadelle, Grand Sas, bassin de l'Heure, etc. Nous tournons à gauche le Cours de la République, et nous nous trouvons en tournant de nouveau sur le boulevard de Strasbourg, grande et belle artère qui aboutit à la mer après avoir traversé tout le centre de la nouvelle ville. Nous passons devant la magnifique caserne de Strasbourg, une des plus vastes et des plus belles de France, la Sous-Préfecture, splendide hôtel que ne dédaignerait pas un préfet, l'hôtel des Postes, modèle du genre comme aménagement intérieur (recommandé à l'administration lilloise), et nous arrivons au square de l'hôtel de ville, derrière lequel s'élève l'hôtel de ville, magnifique monument moderne. Nous sommes dans le quartier central ; nous entrons dans un des grands et beaux cafés qui ne sont pas un des moindres ornements de la place, et nous terminons là notre soirée. Je m'endors sur un journal pendant que mon compagnon, toujours plein de sollicitude, me débarrasse charitablement de ma part d'un respectable carafon de cognac. Je m'étonne à mon réveil d'avoir si consciencieusement fonctionné, et nous rentrons au gîte où je continue dans un bon lit mon sommeil un instant interrompu.

QUINZIÈME JOURNÉE.

Du Hâvre à Rouen.

Je m'éveille sans honte à 8 heures, après un repos non interrompu de neuf longues heures. Je boucle mon sac après y avoir entassé tout mon bagage et je vais prendre mon compagnon à sa chambre, pour faire une dernière promenade avant notre départ. Nous avons décidé de faire en bateau le trajet du Hâvre à Rouen pour jouir de la vue des

paysages aussi beaux que variés des bords de la Seine. En attendant le départ, nous allons visiter le port en passant par la rue de Paris et contournant la chaussée des États-Unis, au coin de laquelle se trouve le Musée, bâtiment fort insignifiant, devant lequel se dressent deux statues, sur le pied de l'une je lis : — *Casimir Delavigne, né au Hâvre le 4 avril 1793*, — sur l'autre : — *Bernardin de St-Pierre, né au Havre le 19 janvier 1737*. — A la chaussée, se relie la jetée que nous parcourons jusqu'à son extrémité ; c'est une belle promenade fort courte, mais large et bien construite, mi-partie en bois et mi partie en pierre. A l'entrée s'élève une petite tour aux flancs de laquelle sont installés tous les agrès qui constituent l'appareil complet des signaux maritimes, plus bas sont fixés des tableaux donnant sur ces signaux et sur le baromètre les indications les plus précises. Le temps est beau et clair, et, avec le secours de nos jumelles, nous découvrons les côtes du Calvados, Honfleur, Trouville, Villers-sur-Mer, et tout au loin, l'embouchure de l'Orne. A notre droite s'étend devant la plage l'hotel Frascati qui est l'établissement des bains. En quittant la jetée, nous prenons le boulevard François Ier, nouvelle percée, encore peu garnie de maisons. Il fait une chaleur excessive et nos yeux supportent difficilement l'éclat d'une lumière blanche et éblouissante. Au bout du boulevard, nous rejoignons l'extrémité du boulevard de Strasbourg ; une balustrade en pierre nous sépare de la mer, que nous contemplons encore quelques instants. Nous descendons le boulevard, prenons la longue rue de Saint-Quentin et rentrons à l'hôtel où un copieux déjeuner nous donne des forces pour notre voyage au long cours.

L'heure du départ est venue, je règle nos comptes et nous prenons congé de nos hotes en leur manifestant toute notre satisfaction de leur aimable accueil. Après avoir chargé le sac, nous nous dirigeons vers le Petit quai, où chauffe le bâtiment qui doit nous transporter le long des bords fleuris qu'arrose la Seine, comme disait Mme Deshoulières. Il est midi moins 10 minutes quand nous descendons l'étroite passerelle mobile posée sur le petit bâtiment. Nous nous installons sur un banc et assistons à l'embarquement peu accidenté, du reste, de deux ou trois touristes et de quelques naturels du pays. Le sifflet de la machine fait des appels désespérés à la clientèle, mais la cargaison humaine est au complet, et à midi 20 minutes, nous entonnons à mi-voix la célèbre chanson de Nadaud :

« J'ai rompu le dernier lien
Qui me rattachait à la terre... »

Cinq minutes de manœuvres et nous entrons dans la Manche à toute vapeur. Nous mettons le cap sur Trouville, mais après avoir fait un immense circuit, au bout de dix minutes de mer, nous entrons dans la Seine en nous dirigeant sur Honfleur. C'est la marée montante, et à ce moment l'embouchure de la Seine est vraiment magnifique. Nous la traversons obliquement en effectuant un parcours de 12 kilomètres et nous rapprochons insensiblement de la rive gauche où nos yeux commencent à distinguer nettement de riantes collines verdoyantes où s'étagent des villas, de légers pavillons, un casino, plus haut un phare, et, dominant tout cela, la chapelle, bien connue dans le pays, de Notre-Dame de la Garde. Nous dépassons le promontoire qui nous masquait la vue de Honfleur, nous entrons dans le Calvados. Malgré les avertissements réitérés du sifflet de notre léviathan, un bateau de pêche s'obstine à vouloir nous devancer dans le port, nous marchons de front une ou deux minutes, mais l'entrée se rétrécit : c'est le moment de se faire des politesses. Je cours à l'avant et arrive à temps pour voir le malheureux bateau, violemment heurté, donner du flanc contre la jetée en pierre en faisant entendre un craquement sinistre. On a déjà mis deux barques à l'eau et jeté de grosses cordes avec lesquelles on amarre le blessé. La raison du plus fort sera toujours la meilleure ; aussi entrons-nous majestueusement dans le port sans plus nous soucier du pauvre diable.

Ville maritime de 9,271 habitants, *Honfleur* possède un joli petit port encombré en ce moment de nombreux bateaux pêcheurs, ce qui donne une grande animation au paysage. Tableau fort gai, du reste : à notre gauche, une assez belle jetée garnie d'un grand nombre de promeneurs ; à droite, de larges quais où s'agite tout un monde de matelots et de travailleurs. Devant nous la ville percée de vieilles rues qui montent en serpentant et laissent entrevoir une église en bois à l'aspect antique. Plusieurs voyageurs descendent un étroit escalier en pierre et viennent jeter quelque vie sur notre pont désert. Le capitaine commande les manœuvres d'usage et notre bâtiment, s'ébranlant lentement, fait demi-tour sur lui-même et regagne le large. Nous louvoyons à travers de nombreuses bouées surmontées d'une branche de bois mort ; nous continuons néanmoins à tenir la rive gauche, sur laquelle nous voyons passer successivement *Piquefieur*, puis *Berville-sur-Mer*, joli village où je remarque quelques chalets, un phare et un sémaphore ; quelques barques sillonnent la rive. La Seine se resserre insensiblement et n'a déjà plus ici que 5 kilomètres de large. Nous coupons obli-

quement le fleuve et nous dirigeons vers la rive droite en croisant une barque montée par cinq hommes qui nous saluent bruyamment. Nous atteignons un coin boisé surmonté de l'indispensable phare : de nombreux ouvriers travaillent à la construction d'une digue. Des falaises rougeâtres ouvrent leurs flancs à un pittoresque vallon sur un des coteaux duquel est suspendu un vieux château-fort dont l'aspect menaçant fait rêver au moyen-âge et à ses chevaliers bardés de fer. Cet antique castel appartient, me dit on, au gendre de M. Pouyer-Quertier, nom fort en vue sous l'Empire. Voici *Tancarville* que nous laissons sur le côté, car nous obliquons de nouveau vers la rive gauche sur laquelle nous apercevons au loin *Quillebeuf* et ses toits bariolés qu'illuminent les rayons étincelants d'un beau soleil. Cette petite ville d'un aspect antique était naguère une place fortifiée et jouissait d'une certaine prospérité sous Henri IV qui y avait construit un château royal et avait accordé aux habitants le privilège de fournir 99 pilotes pour la traversée de l'embouchure de la Seine. Réduite aujourd'hui à 1,400 habitants, la petite localité ne trouve plus d'importance que dans sa situation à un endroit où la navigation est rendue fort difficile par les rochers et les bancs de sable qui obstruent l'entrée du fleuve. Nous cotoyons un long et large quai, l'unique rue de la ville, sur lequel nous remarquons un phare et une vieille église à la tour basse et massive.

Une barque s'est détachée de la rive et, par une manœuvre aussi habile qu'intéressante, s'engage dans les eaux de notre steamer qui, au lieu de stopper, jette en passant une amarre à la frêle embarcation. Semblable à l'insecte ailé qui s'attache aux flanc du coursier rapide, la coquille de noix se fixe au lourd bâtiment, vogue une minute de concert avec lui et s'en sépare après lui avoir confié trois nouveaux voyageurs. Cette manœuvre, qui passe inaperçue, se répète à toutes les petites stations du parcours.

La Seine, qui s'est resserrée de plus en plus, n'a déjà plus que 1,800 mètres de largeur. Ici la navigation commence à devenir difficile sinon périlleuse, par suite de l'agrégation des bancs de sable qui obstruent le lit du fleuve ; il faut aux navires un pilote qui connaisse bien son terrain, encore la mer en déplaçant les bancs mobiles, met-elle souvent en défaut l'expérience du marin. Le chenal, (c'est-à-dire l'endroit assez profond pour être navigable) passe très fréquemment d'une rive à l'autre, c'est ce qu'on appelle la Traverse. Ce parcours est rendu particulièrement dangereux par l'instabilité des sables légers qui forment le fond du chenal et que le flux et le reflux charrient successive-

ment dans un sens et dans un autre. La route est d'ailleurs sinistrement jalonnée par de nombreuses bouées ou des balises placées à l'extrémité des mâts des bâtiments qui s'y sont perdus.

Voici le hameau de *Vieux-Port* précédé de son petit phare de forme originale. Une barque nous emboîte le pas et décharge, tout en marchant de magnifiques paniers de fraises. Ici commencent ces méandres capricieux, ces énormes spirales qui donnent à la Seine, vue sur une carte, l'aspect d'un gigantesque serpent Nous sommes maintenant dans le fleuve proprement dit, et nous pouvons jeter à la fois sur les deux rives des regards curieux. Un immense circuit démasque à nos yeux de nouveaux horizons : à notre gauche s'étendent à perte de vue des falaises le long desquelles d'innombrables plantes grimpantes se déroulent en festons verdoyants ; sur leurs crêtes s'échelonnent les pittoresques villages de *Petit-Ville*, *Saint-Maurice d'Etelan* et *Norville* ; sur la rive gauche, nous passons devant le village d'*Aizier* dont la petite église est très ancienne, derrière le hameau des collines s'enfoncent dans l'immense forêt de Brotonne. Voici encore à gauche un château en réparation, puis un phare, et enfin au loin dans les arbres, couronnant une haute falaise, *Villequier*, le délicieux séjour. Tout en admirant le riant paysage qui nous entoure, mes yeux sondent instinctivement les profondeurs de ces ondes perfides qui devinrent le tombeau de deux jeunes époux, la fille et le gendre de Victor Hugo. Tout en évoquant les souvenirs de cette scène tragique où le jeune homme périt en voulant sauver sa compagne, je redis instinctivement ces strophes si belles de notre immortel poète :

« O chers êtres absents ! on ne vous verra plus
Marcher au vert penchant des coteaux chevelus,
Disant tout bas de douces choses !
Dans le mois des chansons, des nids et des lilas,
Vous n'irez plus semant des sourires, hélas !
Vous n'irez plus cueillant des roses.

Villequier, Caudebec, et tous ces frais vallons
Ne vous entendront plus vous écrier : « Allons,
Le vent est bon, la Seine est belle ! »
Comme ces lieux charmants vont être pleins d'ennui !
Les hardis goëlands ne diront plus : C'est lui !
Les fleurs ne diront plus : C'est elle !

C'était en septembre 1843. Depuis, bien d'autres catastrophes ont donné à cet endroit périlleux une triste célébrité. Nous marchons toujours et passons devant une carrière que surplombe un phare ; à

côté s'élève une grande usine de carreaux. Nous stoppons non loin de là contre un joli quai où s'embarquent trois nouveaux voyageurs. Villequier, coquet village de 779 habitants, s'élève en amphithéâtre sur de verts coteaux où de vieilles maisons se groupent au pied d'une non moins vieille église ; quelques châlets s'étagent sur la colline dont le faîte est couronné par un joli château. Mon imagination distingue parmi ces riantes demeures le toit solitaire du vieux barde ; elle perce ces murs silencieux où il suspendit sa lyre voilée de deuil, cette lyre qui, quatre ans plus tard, pleurait encore dans ces stances désolées :

Demain, dès l'aube, à l'heure où blanchit la campagne,
Je partirai. Vois-tu, je sais que tu m'attends.
J'irai par la forêt, j'irai par la montagne,
Je ne puis demeurer loin de toi plus longtemps.

Je marcherai, les yeux fixés sur mes pensées,
Sans rien voir au dehors, sans entendre aucun bruit,
Seul, inconnu, le dos courbé, les mains croisées,
Triste, et le jour pour moi sera comme la nuit.

Je ne regarderai ni l'or du soir qui tombe,
Ni les voiles au loin descendant vers Harfleur,
Et, quand j'arriverai, je mettrai sur ta tombe
Un bouquet de houx vert et de bruyère en fleur.

Une petite barque passe près de nous traçant son sillon léger sur la nappe unie du fleuve : un homme rame doucement, tandis qu'assise à l'arrière, une jeune femme allaite un enfant. Je contemple avec attendrissement ce paisible tableau, et mon cœur redit avec le père désolé :

Elle faisait mon sort prospère,
Mon travail léger, mon ciel bleu,
Lorsqu'elle me disait : Mon père !
Tout mon cœur s'écriait : Mon Dieu !

Sur les ailes du temps la tristesse s'envole : de nouveaux tableaux ont bientôt dissipé ma mélancolie. Voici des maisons, un château et enfin la jolie ville de *Caudebec* (2,049 habitants). Nous abordons au pied d'un large quai et pendant qu'un voyageur débarque, aussitôt remplacé par un nouvel arrivant, nous admirons une fort belle église dont la tour carrée supporte un magnifique clocher à jour ; c'est de ce monument qu'Henri IV disait : « C'est ici la plus belle chapelle que j'aie jamais vue ! » De nombreuses maisons de plaisance donnent à la petite ville un aspect riant qui réjouit le cœur.

L'horloge de l'église marque quatre heures moins dix minutes quand

le bâtiment regagne le large. Je remarque en passant un château et de jolis jardins attachés au flanc de la colline ; plus loin, une escouade d'ouvriers travaille à la construction d'une voie ferrée. A l'endroit même où nous voguons existait naguère une grande île, l'île de Belcinac ; elle aurait disparu il y a plusieurs siècles, engloutie avec son monastère et ses églises. Voici toute une série de petits phares qui doivent être bien utiles dans ces parages dangereux : celui-ci couronne la pointe d'un petit promontoire, celui-là marque l'entrée d'une immense vallée ; plus loin, un sémaphore minuscule, muni d'un léger escalier en fer, s'élève sur un petit îlot que nous contournons pour nous rapprocher de la rive gauche. Voici caché dans les arbres le village de *Notre-Dame-de-Bliquetuit*, plus loin, une large terrasse précédant le château de la Meilleraye, en face, sur l'autre rive, une longue rangée de gigantesques peupliers Puis, c'est *Guerbaville* avec son quai couronné de verdure, sa petite chapelle, et dans le fond son église ; nous stoppons une minute, le temps de débarquer un voyageur et d'en embarquer trois. Sur la rive droite, nous remarquons le village du *Trait*, à cheval sur la grand'route du Havre à Rouen et adossé à la petite forêt du Trait ; un sémaphore le précède. Nous passons ensuite entre *Yainville* sur la rive droite et *Heurteauville* sur la rive gauche ; çà et là des carrières sont percées dans la falaise.

Sur la rive droite, des ruines gigantesques frappent nos regards : c'est l'antique *abbaye de Jumièges*. Nous braquons nos jumelles dans cette direction et nous fouillons d'un œil avide ces ruines célèbres dont le nom évoque de nombreux souvenirs archéologiques. Je distingue bientôt deux hautes tours carrées reliées à une très haute muraille par des pans de murs en ruine : c'est tout ce qui reste de cette fameuse abbaye qui, aux jours de sa splendeur, servit de prison puis de tombeau aux fils de Clovis II révoltés. Pendant que nous nous extasions sur l'aspect imposant de ces ruines qui portent si fièrement le poids de leurs douze siècles, un aimable voisin, qui paraît être du pays, nous raconte la légende de sainte Austreberthe, pieuse femme qui blanchissait le linge de sacristie du couvent. Un jour que conduisant son âne, elle portait le linge à l'abbaye, elle voit débusquer de la forêt un loup qui se jette sur le pauvre aliboron et le happe d'une seule bouchée ; sans se déconcerter, la sainte femme jette sur le féroce animal le bâts que, dans sa précipitation, il avait oublié d'avaler, et, profitant de sa surprise bien naturelle en pareil cas, elle le tira par le licol en lieu et place du baudet. Le farouche habitant des forêts, complètement sub-

jugué, prit son parti en brave et devint, ajoute la légende, le modèle des bêtes de somme. On voit encore dans la forêt de Jumièges le chêne à l'âne, et une sculpture dans l'église représente ce fait extra-dinaire.

Mais les méandres du fleuve nous ont déjà dérobé la vue des hautes tours pour découvrir à nos regards enchantés un nouvel et splendide panorama. Nous côtoyons pendant quelque temps, sur la rive gauche, le département de l'Eure, dont la vue est masquée par de hautes collines boisées. Voici, à gauche, le village du *Mesnil-sous-Jumièges*, où habitait et où mourut Agnès Sorel, la mie de Charles VII, la dame de beauté. comme l'appelaient les chroniques du temps. Une barque a rejoint notre bâtiment : une dame y descend et s'installe au milieu d'une cargaison de paniers vides que l'on décharge en même temps. Notre panorama mouvant continue à se dérouler : ici ce sont de hautes falaises aux flancs escarpés dans lesquels on taille d'énormes blocs de pierre ; là, le regard se perd dans d'interminables ondulations de collines verdoyantes ; d'énormes peupliers bordent les rives, et tous les cinq cents mètres environ, l'indispensable sémaphore, semblable à une sentinelle avancée, veille sur le fleuve capricieux confié à sa garde. Notre solitude s'anime un instant par le passage de deux lourds chalands remorqués par un petit bâtiment à vapeur ; les équipages se saluent des sifflets aigus de leur machine. Mais la température se modifie sous l'action d'un brouillard assez intense qui se répand insensiblement sur le fleuve, et ce n'est que bien près que nous découvrons sur la rive droite la petite ville de *Duclair*, précédée d'un petit cours d'eau, le ru de Bolbec (un moulin à eau en marque l'entrée). Une longue ligne de maisons garnit un quai large et spacieux, au pied duquel nous abordons pour débarquer une dame. Une minute de halte, le temps d'examiner une assez vieille église et nous continuons notre route. Les collines boisées succèdent aux falaises escarpées coupées çà et là par un pittoresque vallon. La rive gauche est ici favorisée de la nature : c'est le riant hameau d'*Ambourville* montrant coquettement son joli château qui paraît construit d'hier, plus loin, un petit cours d'eau, l'Austreberte, je pense, puis, le village de *Bandouville* et sa belle petite église. Je note au galop, car nous allons bon train, un îlot couvert de peupliers, à droite, un beau château dans les arbres, puis encore un îlot couvert de verdure, des noires cavernes percées dans les falaises et des châteaux perchés au faite des collines. Notre obligeant voisin nous fait remarquer de hautes falaises

qui paraissent être le centre d'une grande animation, ce sont les riches *carrières de Caumont* célèbres par la beauté de leurs stalactites.

Voici, en face l'un de l'autre, *Sahurs* sur la rive droite et *la Bouille* sur la rive gauche ; ce dernier village, dominé par de gigantesques coteaux verdoyants, débordé de toutes parts par la magnifique forêt de Lalonde est un des sites les plus beaux que nous ayons encore admirés. Je remarque une belle église neuve surmontée d'un clocher en pierre finement ouvragé. En haut de la colline, une avenue percée dans le feuillage laisse entrevoir les ruines d'un vieux chateau qu'on nomme le chateau de Robert le Diable. Toutes les chroniques, toutes les légendes du moyen âge ont parlé de ce chevalier célèbre par ses débauches et ses cruautés. Notre cicérone improvisé m'invite à braquer ma lorgnette sur un point qu'il m'indique au faîte du coteau. Je distingue en effet au milieu des arbres une statue dressée sur un socle élevé et représentant un soldat appuyé sur son fusil : c'est — le Mobile — monument élevé sur le théâtre même d'un des nombreux épisodes de l'histoire de la défense nationale.

C'était au commencement de 1871, Rouen était occupé par les Allemands depuis un mois, et le corps d'armée Français, concentré au Hâvre sous les ordres du général Briand, avait poussé ses avant-postes jusqu'à Moulineaux. Le 4 janvier à 6 h. du matin, 20 à 25,000 Allemands avec 36 canons se ruaient sur la faible avant-garde française et, à la faveur d'un épais brouillard, enlevait un poste de 80 mobiles qui avait négligé de se garder ; puis les lourdes masses allemandes se mirent à gravir à grand'peine les flancs escarpés du coteau, tandis qu'une poignée des nôtres, soutenus de deux canons, foudroyaient à bout portant la colonne d'attaque, et par un feu plongeant faisaient de larges trouées dans ses rangs épais. Débordés par le nombre, les Français battirent en retraite en laissant une vingtaine des leurs sur le carreau. A 10 heures ils manœuvraient au-dessus de la Bouille, à St-Ouen de Thiberville (Eure); adossés à l'église, ils continuèrent le feu jusqu'à ce que leur dernier canon fut pris après la mort des quatre artilleurs qui le servaient. A 3 heures, tout était terminé : les Français avaient perdu 600 hommes et les Allemands 3,000. Tel est, dans son héroïque simplicité, l'épisode que rappelle la statue du — Mobile — ......

Mais, comme le cheval qui sent l'écurie notre bateau semble avoir des ailes. Voici un beau chateau sur la rive droite et le petit village de *Moulineaux* sur la rive gauche. Un grand îlot nous serre contre la

rive droite où j'aperçois, sans avoir le temps de bien distinguer, un assez pauvre monument destiné à rappeler la captivité de Napoléon Ier à Sainte-Hélène ; dans la même direction s'aperçoit le hameau du *Val de la Haie.* Le soleil a disparu de l'horizon et un brouillard humide remplit l'atmosphère ; notre visage et nos mains sont presque mouillés : ce singulier phénomène nous rappelle que nous pénétrons dans une région humide et malsaine. Nous longeons sur la rive gauche la grand'route de Rouen qui borde la belle forêt du Rouvray, et passons devant le village de *Petit-Couronne*, remarquable par son immense château. Nous saluons en même temps la haute flèche de la cathédrale de Rouen, heureux de nous rapprocher du port, car sept longues heures d'attention soutenue constituent une charge suffisante.

Voici les grands villages de *Grand Quévilly* et *Petit Quévilly* ; les habitations et les usines se succèdent sans interruption, et de nombreux bateaux sont amarrés le long des quais : c'est la grande cité industrielle qui commence. Voici encore un îlot : plus étendu que les autres il renferme un petit château, deux chalets et une ferme ; les quelques indigènes qui se montrent n'ont rien qui rappelle Robinson. Puis c'est une longue suite d'îlots boisés qui nous resserrent contre la rive droite où l'animation ne fait que grandir. Cependant un vaste espace de terrain a été respecté par l'industrie envahissante : un magnifique château couronne le faîte d'une colline à pente douce. Mon voisin appelle mon attention sur un immense parc entouré d'une haute muraille qui mesurerait, m'assure-t-il, 7 kilomètres d'étendue et aurait coûté 300,000 francs. Je ne puis m'empêcher d'envier le sort de l'heureux propriétaire, un certain monsieur P... de Paris ; je contemple avec amertume ces 300,000 francs de briques qui feraient si bonne figure dans mon coffre, qui, que, dont..... Ces platoniques regrets m'ont tellement absorbé que je n'ai pas aperçu le mouvement qui se produit sur notre pont. Un heurt vigoureux réveille mon attention : c'est mon compagnon qui met le sac au dos. Je m'empresse de réunir mon petit bagage et je donne une dernière fois le coup d'épaule traditionnel ; nous entrons à toute vapeur dans la vieille capitale de la Normandie.

Nous longeons des quais couverts de marchandises de toute espèce, et amarrons enfin au quai du Hâvre. Nous prenons congé de notre aimable compagnon de route qui nous indique la direction de notre hôtel et nous passons impassibles entre deux haies de commissionnaires plus ou moins commissionnés qui nous importunent de leurs politesses assourdissantes. Il est huit heures du soir et les quais sont

couverts de promeneurs qui nous accordent un grand succès de curiosité. Mais nous ne songeons guère à faire la roue, car, pour me servir d'une légère variante, ventre affamé n'a point d'orgueil. Nous pénétrons dans un vieux quartier où nous découvrons sans trop de peine l'hôtel qui nous a été recommandé.

Nous nous précipitons comme une trombe, et, sans autre préambule, demandons à manger. On nous introduit dans la salle à manger, et, en voyant le désordre des tables, j'entends résonner à mon oreille le sinistre « *Tardè venientibus ossa.* » On nous sert de mauvais reliefs réchauffés, mais tous cela s'engouffre pêle-mêle dans nos réservoirs à double fond, et, si nous n'avons pas dîné dans le sens qu'interpréterait Brillat-Savarin, nous avons au moins suffisamment mangé.

Nous regagnons le quai de la Bourse où le square Boieildieu a ce soir un aspect presque féerique : de magnifiques cafés débordant de consommateurs empiètent de tous cotés sur la chaussée envahie par les promeneurs, C'est la veille des courses, et une animation inacoutumée règne dans ce quartier. Nous trouvons à grand'peine une petite table et deux chaises et nous parvenons enfin à nous faire servir l'indispensable mazagran. Le temps est lourd, le ciel est sillonné d'éclairs blanchâtres et le tonnerre ne cesse de rouler sourdement ; mais les voix imposantes de la nature se laissent encore dominer par les cris assourdissants d'une foule en fète. Avec ses oppositions bizarres ce spectacle n'est pas sans grandeur, et nous prenons à notre façon notre part de la fête. Mais de larges gouttes de pluie tombent sur le sol ; l'orage approche et nous fuyons ses atteintes en regagnant nos quartiers. Le ciel est en feu et la tempête se déchaîne lorsque nous nous jetons sur nos lits où un lourd sommeil nous isole du reste de l'univers.

SEIZIÈME JOURNÉE.

Séjour à Rouen.

Une pluie torrentielle nous éveille à 7 heures du matin et nous nous demandons avec effroi ce que nous allons devenir au milieu d'un tel déluge. A 8 heures la pluie a diminué et nous nous mettons bravement en route à tous risques. Nous gravissons une petite rue en pente qui nous mène à la cathédrale, monument magnifique et digne de toute notre attention ; nos regards montent le long de cette flèche hardie qui semble se perdre dans les nuages. C'était primitivement un clocher en

bois recouvert en plomb, qui fut détruit en 1822 par le feu du ciel. Sa reconstruction fut longtemps regardée comme un problème irréalisable, tellement le plan en paraissait audacieux : le résultat dépassa toutes les prévisions : la massive tour carrée supporte aujourd'hui une flèche en fonte, découpée à jour, mesurant 151 mètres de haut. Nous admirons en passant la magnifique façade de la métropole, puis nous nous dirigeons vers les nouveaux quartiers en passant sous la tour de la Grosse Horloge, élevée en 1389 et qui contient la Rouvel, cloche célèbre et populaire. Nous arrivons à la rue Jeanne-d'Arc, longue et belle artère dont le percement est tout récent. Nous passons devant l'hôtel des Postes, contournons le square Solférino, derrière lequel s'élève la tour St-Laurent, suivons la rue de l'Hôtel-de-Ville qui nous conduit à la place du même nom où s'élève l'Hôtel-de-Ville devant lequel est dressée la statue de Napoléon Ier, puis nous revenons à notre point de départ (car la pluie redouble) en traversant le palais de justice, un des plus beaux et des plus curieux monuments du XVe siècle, qui vient d'être restauré avec tant de magnificence.

Nous voici de nouveau devant la cathédrale, dans laquelle nous pénétrons au moment, où résonnent les dernières vibrations des cloches. La grand'messe va commencer et nous parcourons rapidement la vaste basilique où nous admirons beaucoup de sculptures curieuses, de magnifiques vitraux et d'antique-pierres sépulcrales. Je lis sur l'une d'elles : — *Hic jacet Henricus junior, Ricardi regis, Cor leonis dicti, frater, Obiit anno MCLXXXIII. APC souscr, 1834.* — Des fouilles faites dans le courant de ce siècle ont fait découvrir une statue très bien conservée de Richard Cœur-de-Lion et une boîte contenant son cœur. La messe a commencé : les chants exécutés par le séminaire sont beaux et simples et on officie avec beaucoup de pompe.

L'office, un peu long, est enfin terminé. Nos estomacs sont sur les dents (calembourg à part) et c'est à peine si nous nous apercevons, en regagnant l'hôtel, que le temps s'est éclairci. Un excellent déjeûner nous dédommage heureusement d'un trop long jeûne.

Une foule de pensionnaires et d'étrangers se pressent autour des tables de la vaste salle à manger. On mange, on boit, on fait du tapage ; tous les garçons sont sur les dents et l'hotesse, femme aimable au possible, ne dédaigne pas de circuler elle même autour des tables, distribuant tour à tour aux nombreux convives les mets succulents, les mots gracieux et les œillades félines. Je dois

avouer à ma honte que je passe complètement inaperçu, mais en même temps que la main des grâces lui présente un plat fumant de tripes à la mode de Caen, mon compagnon reçoit à bout portant un regard incendiaire qui embrase l'atmosphère ambiante ; mais comme le *telum imbelle sine ictu*, de Virgile, le trait s'émousse sur une cuirasse à l'épreuve de la balle. Cette vue me fait songer au type si réussi de la mère Grégoire, de Béranger, et, tout en dégustant le vin clairet de notre avenante hotesse, je fredonne dans mon verre :

« Plus d'un brun à large poitrine
Avait là crédit sur sa mine. »

La salle se vide insensiblement, et nous sortons à notre tour, bien dispos pour la longue route que nous allons entreprendre. Nous devons en effet, faire visite à des amis qui occupent des positions supérieures dans les asiles d'aliénés du département.

Nous passons sur la place de la République, atteignons le quai de Paris et traversons la Seine sur le pont de Pierre qui, semblable au Pont-Neuf de Paris, s'appuie sur l'extrémité d'une île, l'île Lacroix Sur le terre-plein, s'élève la statue de Pierre Corneille, le plus illustre des enfants de Rouen ; produit d'une souscription nationale, cette statue fut dressée en 1834. Nous entrons dans le fauboug St-Sever, centre industriel de plus de 20,000 âmes : nous parcourons des quartiers très populeux remplis d'usines, de fabriques, de chantiers de construction, et rien moins qu'attrayants pour le promeneur. Après une bonne heure de marche, nous poussons un soupir de soulagement en voyant enfin la campagne. Nous sommes dans un pays désert et ce n'est pas sans peine que nous atteignons le but de notre voyage. Nous trouvons de bons amis qui nous reçoivent à bras ouverts. et nous passons une demi-journée des plus intéressantes à visiter les deux asiles d'aliénés des deux sexes de Saint-Yon et de Quatre-Mares, véritables cités possédant dans leur sein tous les éléments d'existence dans la plus large acception du mot.

Le récit de notre visite m'entraînerait malheureusement trop loin, et malgré l'intérêt passionnant d'une telle narration, je suis forcé de rester dans le cadre que je me suis tracé...... Après un bon dîner, Mr C., directeur d'une des deux maisons. fait atteler. et nous rentrons dans Rouen au galop de deux vigoureux coursiers. Il est tard, et après avoir fraternisé une dernière fois en vidant un bock d'excellente bière, nous nous séparons en échangeant mille remercîments contre des souhaits de bon retour. Nous rentrons à l'hôtel. réglons nos comptes, et allons passer notre dernière nuit sous un toit étranger.

DIX-SEPTIÈME ET DERNIÈRE JOURNÉE.

Retour.

Nous n'avons pas de peine à nous lever avec le jour : c'est un métier auquel nous sommes rompus. Nous traversons une ville encore endormie, et à 5 heures 1/2, la vapeur nous entraîne vers le Nord. Nous parlons peu et pensons beaucoup : il y a tant de souvenirs à classer et à mettre en ordre ; puis on éprouve une légère impression en pensant que l'on va reprendre sa vie de bon et paisible bourgeois, après avoir vécu quelque temps au grand air comme de vrais bohémiens ; enfin, l'on va revoir ceux qu'on aime. Quelle joie de s'embrasser ! Quel plaisir à raconter ses abracadabrantes aventures à des enfants chéris qui ouvrent des yeux et une bouche......

J'entends déjà les exclamations qui accueillent mon arrivée. « Mon Dieu ! comme tu es fait ! Quelle mine ! Quel teint bronzé ! Quelles allures déhanchées ! Quelles manières de zouave ! Quel..... Mais je m'écarte de mon programme, et puisque je n'ai plus de voyages à raconter, je me tais. Aussi bien, le train s'arrête, et j'entends crier de tous côtés : « Amiens ! Amiens ! »

C'est ici que vont se séparer Oreste et Pylade. Nous relevons d'après le podomètre le chemin parcouru à pieds depuis notre départ : nous avons dépassé le chiffre de 700 kilomètres : « L'année prochaine nous en ferons davantage », dis-je en serrant une dernière fois la main de mon fidèle compagnon.

A 4 heures du soir, je me retrouve dans les murs de Calais et je réintègre mes chères pénates en accrochant religieusement le bâton que je ne toucherai plus avant un nouveau voyage !

....

....

Et maintenant, merci aux amis, aux membres de la Société de Géographie de Lille qui auront bien voulu me suivre jusqu'au bout de cette petite odyssée. Et si, parmi le nombre incommensurable des indifférents qui parcourront d'un œil distrait les premières pages de ma relation, il se trouve un mortel assez solidement trempé pour arriver sans ennui au bout de ce récit, je lui vote les honneurs du Triomphe et je m'enchaîne à son char.

LA FÊTE DU MILLIÈME

Suivant la promesse faite par M. Guillot, l'année dernière, dans son rapport sur les travaux de 1883, la Société a fêté le chiffre de 1,000 membres atteints en 1884. Nous étions 800 en décembre 1883, nous comptons 1,072 sociétaires en décembre 1884.

La fête s'est divisée en deux parties. Dans la première, la Société a organisé pour ses membres seuls une excursion des plus pittoresques au fond des mines d'Anzin : cette excursion, dont nous rendrons compte avec détails dans l'un de nos plus prochains bulletins, s'est effectuée le jeudi 16 octobre. Dans la seconde partie, qui a eu lieu le dimanche suivant (19 octobre), un banquet par souscription a réuni à l'*Hôtel de Flandre et d'Angleterre* les membres de la Société qui désiraient y prendre part, et à cette occasion, M. le Dr Bayol, lieutenant-gouverneur du Sénégal, et M. le professeur Guillot, ancien secrétaire général, ont bien voulu nous faire chacun une conférence, le premier sur ses dernières explorations dans la région des Rivières du Sud, le second sur la politique coloniale de la France au Sénégal. Pour ne pas déflorer ces conférences, nous n'en donnerons pas l'analyse, comptant les publier prochainement *in extenso*.

A l'ouverture de la séance, avant de donner la parole aux conférenciers, M. le président, Paul Crepy, s'est exprimé en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS,

« Je me proposais d'exprimer nos remerciements à M. le lieutenant-gouverneur du Sénégal qui veut bien honorer de sa parole l'ouverture de nos réunions d'hiver et fêter avec nous la 1,072e adhésion à notre Société. Une lettre reçue ce matin, remplacera avantageusement tout ce que j'aurais pu dire ; la voici :

LÉGION D'HONNEUR. *Paris, le 18 octobre 1884.*

—

Cabinet du grand Chancelier.

—

MON CHER PRESIDENT,

Je regrette vivement que l'état de ma santé ne me permette pas de prendre part à la manifestation que la Société de géographie de Lille doit faire en l'honneur de notre jeune et vaillant explorateur, le Dr Bayol, en même temps qu'elle célèbrera le succès qui lui fait compter dès aujourd'hui plus de mille membres.

Je suis heureux, comme Lillois et comme membre de la Société, de ce magnifique résultat.

Dans cette réunion de dimanche, où je serai avec vous de cœur comme dans toute circonstance, vous serez, mon cher président, mon interprète, et vous offrirez à nos collègues l'expression de ma vive et cordiale sympathie. L. FAIDHERBE.

M. Guillot : au nom de notre Comité d'études, au nom de tous vos collègues, je vous remercie de vouloir bien, cette fois encore, nous prêter votre généreux et intelligent concours. Plus que tout autre, vous avez contribué au développement de la Société, plus que tout autre, vous pouvez aujourd'hui être fier de ses succès. »

Des applaudissements unanimes ont accueilli ces dernières paroles, puis M. Alfred Renouard, secrétaire-général, s'est exprimé en ces termes :

MESDAMES, MESSIEURS,

« Rassurez-vous, ceci n'est pas une harangue. C'est un simple rappel de faits.

Si nous ne sommes pas assez anciens pour fêter notre vieillesse, nous sommes toujours assez nombreux pour nous réjouir en commun du chiffre de nos membres. La Société de géographie de Lille compte maintenant plus de mille enfants et, en bonne mère de famille, elle est heureuse de les voir aujourd'hui rassemblés autour d'elle, je veux dire autour de son Bureau et de son Président.

Ce chiffre de 1,000, Messieurs, ne nous est pas venu tout seul. Il a fallu lutter, dans nos villes de Lille, Roubaix, Tourcoing et Armentières où depuis quelques années tant d'associations nouvelles ont pris naissance, pour nous faire jour au milieu d'elles, pour conquérir une bonne place.

Nous sommes tout d'abord redevables de notre situation actuelle à l'activité de notre premier secrétaire-général, M. Suérus, qui a créé la Société, qui l'a faite, qui nous a amené les premières adhésions, et qui, en somme, a tracé une voie qu'il était dans la suite plus facile de suivre.

Nous devons encore ce que nous sommes à notre second secrétaire-général, M. Guillot, l'homme d'initiative par excellence, l'activité faite homme, à M. Guillot qui a créé nos cours du jeudi, qui les a professés presque entièrement lui-même avec la ferveur d'un apôtre, et qui a quitté la Société avec le chiffre de 800 membres.

Ce chiffre de 1,000, Messieurs, nous le devons enfin à tous ces brillants conférenciers qui, d'habitude, s'attardent si difficilement dans nos villes de province, mais qui n'ont pas dédaigné de venir apporter

le secours de leur parole et de leur science à notre jeune et patriotique association.

Il n'est aucun de ces explorateurs qui n'ait attaché son nom à un haut fait géographique.

En 1880, alors que nous faisions encore partie de l'Union géographique du Nord, M. le Dr Harmand est venu nous parler du Tonkin et M. l'Ingénieur Évrard, des voyages de Norsdenkiold.

En 1881, nous avons M. Louis Léger, l'éminent professeur de langue slave, qui nous entretient de la Russie, il est accompagné de M. Tissandier qui nous raconte ses périlleuses ascensions. Nous entendons ensuite M. Garnier, l'explorateur de la Nouvelle-Calédonie; le regretté M. Talbert, qui connaissait si bien le Mont-Blanc; enfin, M. Des Grois, qui nous parle du chemin de fer à ciel ouvert entre la France et l'Angleterre.

En 1882, M. le Dr Bayol vient nous rendre compte, avec sa sincérité persuasive, de ses explorations dans le Foutah-Djallon; et j'ose dire que M Bayol nous a porté bonheur, car cette année nous avons eu MM. de Brazza, Wiener, Bonvalot et Capus, Dupuis et Millot, le missionnaire P. Perny, tous noms bien connus dans la science géographique, et dont la présence est toujours un grand honneur pour les Sociétés qui peuvent les posséder.

Après un succès de cette sorte, nous ne pouvions mieux commencer 1883 qu'avec le Dr Bayol, le porte-bonheur de la Société — s'il me permet de l'appeler ainsi — qui nous a parlé du Grand-Bélédougou. Aussi avons-nous eu successivement MM. Brau de Saint-Pol-Lias, sur la Malaisie; le lieutenant Brosselard-Faidherbe, qui faisait partie de la mission Flatters, sur les lignes de pénétration vers le Soudan par l'Algérie et le Sénégal; M. l'Ingénieur Fuchs, sur les mines du Tonkin; et M. Rabot, sur les glaciers de la Laponie.

Voilà notre œuvre, Messieurs : Il n'est pas de moment plus propice pour la rappeler à nos membres. J'ose dire qu'elle est vivante et féconde.

Un mot pour terminer. M. Guillot nous avait prédit 1.000 membres, je vous donne rendez-vous à mon tour à notre 1.200e enfant, et si quelque récalcitrant hésitait à venir avec nous, rappelez-lui cette parole de M. de Lesseps au Congrès de Venise : « Celui qui aide la géographie travaille à l'honneur de la patrie. »

Inutile de dire que, le soir, le repas qui a réuni tous les membres souscripteurs en une commune famille, a été des plus cordiaux et des plus gais.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE III[e] VOLUME.

I. — Liste des Membres. — Modifications au Comité et aux Statuts.

II. — Conférences (*in-extenso*).

III. — Conférences (*analysées*).

IV. — Communications aux Assemblées générales (*in-ex*

V. — Cours de géographie du jeudi soir à Lille.

VI. — Cours de géographie du samedi soir à Roubaix.

VII. — Assemblées générales et séance solennelle de janvier.

VIII. — Concours annuel de géographie.

IX. — Excursions.

X. — Bibliothèque.

XI. — Finances.

Lille Imp. L. Danel.